Norbert ROULAND [1948-]

Docteur en droit, en science politique et en anthropologie juridique
Professeur de droit à l'Université Paul Cézanne.

(1987)

Soleil barbares

Roman

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec

Courriel: mabergeron@videotron.ca

[Page web](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.

Courriels : marcelle_bergeron@uqac.ca; mabergeron@videotron.ca

Norbert Rouland

Soleils barbares.

HUBERT NYSSSEN ACTES SUD. 1987, 470 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 4 octobre 2011 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : norbert.rouland@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 29 novembre 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Norbert Rouland
(1987)

Couverture : *Montegna, Mars et Vénus* (détail)
Cliché des Musées Nationaux, Paris

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

Rome, démocratie impossible ? essai, 1981

Les Lauriers de cendre, roman, 1984

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Le Conseil municipal marseillais et sa politique, de la II^e à la III^e, République (1848-1875), Edisud, 1974

Les Esclaves romains en temps de guerre, éditions Latomus, 1977

Les Inuit du Nouveau-Québec et la Convention de la Baie James, Association Inuksiutiit Katimajit et Centre d'Études Nordiques, Université Laval, Québec, 1978

Les Modes juridiques de solution des conflits chez les Inuit, Études Inuit, volume 3, numéro hors-série, Association Inuksiutiit Katimajit, Université Laval, Québec, 1979

Pouvoir politique et dépendance personnelle dans l'Antiquité romaine : genèse et rôle des relations de clientèle, éditions Latomus, 1979

À PARAÎTRE

Les Colonisations juridiques

Anthropologie juridique (P.U.F.)

Quatrième de couverture

LE POINT DE VUE DE L'AUTEUR

Soleils barbares introduit le lecteur au cœur du V^e siècle de notre ère, période charnière où les derniers vestiges de l'Empire romain disparaissent ou basculent dans le Moyen Âge. En Aquitaine, en Afrique, au pays des Francs saliens, des personnages surgissent qui vont devenir les protagonistes d'un destin singulier, celui de la fascinante Fusca, dite l'Éthiopienne. Et tout l'art de Norbert Rouland consiste à raconter l'aventure de cette femme, inconscient témoin de bouleversements considérables, tout en restituant ceux-ci avec la clairvoyance d'un parfait érudit. Il sait d'autre part alterner la relation des événements avec la description de scènes qui introduisent dans l'intimité de l'Histoire. Ainsi du concile de Carthage où catholiques et ariens se déchirent, ou encore d'un épisode où un vieux couple romain, avant de périr, regarde une effigie d'Auguste, sculptée dans un bloc de glace, fondre et disparaître au crépuscule. Avec son premier roman historique – *Les Lauriers de cendre* (1984) –, Norbert Rouland avait connu d'emblée la notoriété pour sa capacité romanesque à faire comprendre combien les sociétés de jadis nous sont tour à tour proches et lointaines. Avec *Soleils barbares*, on retrouve le même écrivain, le même historien, le même érudit, et un romancier dans une forme encore plus accomplie.

HUBERT NYSSSEN

Maître de Conférences à l'Université d'Aix-Marseille III, Norbert Rouland a publié deux ouvrages aux éditions Actes sud : Rome, démocratie impossible ?, un essai, en 1981, et Les lauriers de cendre, un roman, en 1984. Il est en outre l'auteur d'ouvrages et de nombreuses études sur des problèmes d'histoire et d'anthropologie juridique, ses spécialités.

Le présent ouvrage est accompagné d'une carte des lieux cités par l'auteur et de notes très fournies sur des sources sans lesquelles les événements paraîtraient relever – à tort – de la seule imagination...

TABLE

Chapitre I

L'ombre de l'Empire

Chapitre II

Le marteau de Satan

Chapitre III

Septentrion

[p. 8]

à Catherine

[p. 9]

Chapitre I.

L'OMBRE DE L'EMPIRE

[Retour à la table](#)

L'EMPIRE ROMAIN
ET LES ROYAUMES BARBARES
À LA FIN DU V^e SIÈCLE

[p. 11]

Au delà des montagnes rouges qui barrent l'horizon vivent les autres hommes. Ceux que l'eau a rendus esclaves. Azhren les connaît. Il ne les aime pas. Un jour, un jour proche, les génies souffleront sur les murs de leurs cités. En un instant plus bref que la détente de l'antilope, ils retourneront au désert. En moins de temps qu'il ne faut à la flèche pour atteindre le lion, leur chair séchera, leurs os s'enfonceront dans le sable. Le vent emportera leur poussière vers les montagnes sans nom qui, loin au Sud, tremblent dans le ciel brûlant. Ils ne souffriront même pas.

Ils ont tenté de franchir les cimes, de violer les grandes solitudes, montés sur leurs chevaux au pas morne, portant des outres terreuses pendues à leurs flancs. Cela fait longtemps qu'ils essaient. Mais le désert les a toujours repoussés. Des hauts sommets perçant les tourbillons de lumière pourpre, le vent est descendu pour lancer le sable dans leurs yeux et dessécher leur bouche. Pour s'amuser d'eux, les esprits ont fait rêver leur soif. Ils ont vu des prairies et des rivières. Il n'y avait que des pierres.

Avant, il y a très longtemps, les bœufs paissaient dans l'herbe haute. Mais trop d'étoiles brillaient [p. 12] dans le ciel. La lune devint jalouse de leur lumière. Elle les changea en cailloux noirs qui tombèrent jusqu'à terre. Tout en fut recouvert. D'autres étoiles sont apparues depuis, mais elles respectent la lune, et les hommes qui sont nés au désert savent qu'ils y seront toujours seuls. Car le désert châtie les vaniteux, ceux qui sont esclaves et se croient des maîtres. Azhren sait tout cela, et la nuit il écoute les génies rire des autres hommes, sur qui ils souffleront quand ils auront cessé de s'en amuser.

Azhren aime la nuit. Il la sent approcher quand le crépuscule teinte d'orangé la tendresse des sables. Le bleu monte de la terre et efface l'Orient, là où se forment les sources et naît tout ce qui vit. Le soleil décline vers la mer cachée derrière l'horizon, dans le silence des dieux où s'éteignent les flammes et les souffles.

Azhren descend de son grand chameau blanc, et se couche sur sa natte. Il sent les dernières exhalaisons de chaleur, celles que rend la terre avant d'entrer dans son sommeil. La lune allume le firmament, le cœur des étoiles se met à battre, faisant palpiter leur lumière. La marée de leurs feux scintillants monte du fond du ciel, entoure l'astre du Nord. Azhren le connaît depuis qu'il est enfant. C'est l'unique point fixe de l'Univers, l'axe du monde s'y enfonce. Le long cortège des

morts parti de l'Orient le coupe dans sa marche sans fin et apporte le froid à la nuit.

Azhren baisse les yeux et serre son manteau autour de ses épaules. Légers comme le pied de la gazelle sur le sable, des rires furtifs froissent le silence. De brèves lumières dansent dans les plis noirs des montagnes où s'enfoncent les dunes silencieuses. Il sourit. Les génies jouent avec l'or. L'or que l'homme n'a pas encore touché, l'or qui vit et parcourt les profondeurs de la terre. Les esprits s'en emparent afin d'éclairer leurs demeures. [p. 13] Quand il a rendu toute sa lumière, ils l'abandonnent, et l'or n'a plus la force de se réfugier au centre de la terre. Il s'éteint, et lorsqu'il est tout à fait mort, les hommes peuvent le trouver. Mais tant qu'il vit, seuls les génies savent l'ôter à la terre pour capter sa lumière. Personne d'autre ne peut le toucher quand il est vivant : tous ceux qui ont tenté de s'en emparer sont morts dans l'instant. Comme mourront ceux qui vivent au delà des montagnes, quand les génies en auront décidé.

Aux lisières du désert, il y a de nombreux hommes noirs, à la peau plus foncée que celle d'Azhren. Ils sont aussi méprisables que les hommes venus de la grande mer, mais leur laideur est moins grande. Les hommes noirs n'aiment pas le désert. Ceux qui y vivent sont les esclaves des tribus auxquelles appartiennent les parents d'Azhren. Ou bien ils se cachent dans les grottes. Les ancêtres d'Azhren, montés sur des chars tirés par quatre chevaux qui volaient au-dessus des sables, les pourchassaient pour en faire leurs serviteurs. Loin au Sud, après le désert, poussent des forêts si denses qu'elles éteignent la lumière du jour. Les voyageurs disent que les hommes noirs y sont très nombreux, et même qu'il n'y a pas d'hommes à la peau claire. Mais Azhren ne croit pas ces mensonges. Une tribu n'est pas faite d'esclaves et de gens qui ne connaissent pas leurs parents, et les parents de leurs grands-parents. Au Nord vivent aussi des hommes noirs. Ils habitent dans les cités des Romains. Ils disparaîtront comme les autres dans le souffle des génies, Azhren en est sûr.

Les rires ont cessé. Il ne se passera rien cette nuit. Peut-être la nuit prochaine. Azhren lève la tête : les étoiles continuent leur lente dérive. Il est seul dans le désert. Seul près de l'ombre blanche de son chameau. Il se roule dans son manteau de laine avant de s'endormir. À l'aube, le soleil [p. 14] reparaitra, encore perlé des gouttes d'eau de la grande mer. Il fera froid, le temps que l'astre achève de se sécher. Azhren prend un peu de sable et le fait couler sur ses doigts pour sentir la caresse du désert qui l'accueille dans son silence.

[p. 15]

Les prêtres de Carthage pouvaient tous aller au diable, et l'évêque avec eux : Fusca assisterait aux courses, que cela leur plaise ou non. La jeune femme secoua rageusement sa lourde chevelure et se leva de son lit. En quelques pas rapides elle s'approcha de la lucarne sous laquelle filtrait la lueur du jour, et souleva la peau de mouton raidie par le soleil : les rues étaient vides. Les habitants du quartier populaire de Carthage, entre le cirque et l'amphithéâtre, devaient encore dormir. Fusca respira profondément les odeurs marines que lui apportait la brise du matin. Elle ferma les yeux. Ses seins se soulevèrent tandis qu'elle aspirait de nouveau le parfum de mer. D'autres odeurs lui parvinrent. Elle avança légèrement la tête et ses lèvres charnues s'entrouvrirent. Elle jouissait de Carthage par tous ses sens, et elle aurait reconnu la ville rien qu'à ses odeurs. Elle se dépêchait, les matins d'été, de goûter les plus insistantes. C'étaient aussi les plus fugaces. La forte chaleur les écrasait rapidement quand elle s'abattait sur les maisons trapues de son quartier. Les odeurs du port enivraient Fusca. Les riches les trouvaient vulgaires mais n'avaient rien à redouter. Elles ne pouvaient les atteindre, car ils se claquemuraient avec [p. 16] soin dans leurs demeures orgueilleuses dressées sur les collines dominant la ville.

Les yeux toujours clos, Fusca haussa les épaules. Qu'ils y restent, et ne viennent pas lui voler l'acre odeur du poisson qui sèche au soleil, celle plus lourde et molle des enduits que les calfats passent sur les coques incrustées de coquillages qui font à leur vieille peau une parure de bijoux marins. Les jours de marché, de tous les fruits, c'étaient les figues que Fusca préférait sentir. Elle allait dans la rue des Figuiers, où se regroupaient les marchands, et sans prendre garde aux plaisanteries des passants, se laissait étourdir par les parfums sucrés qui montaient de leurs éventails. Beaucoup regardaient avec envie son corps noir et souple dont une tunique légère et ajustée ne cachait guère les formes.

Fusca était une Éthiopienne¹. Ses parents, venus des confins du désert, avaient fui les nomades chez qui ils étaient nés esclaves, de parents eux-mêmes esclaves. Ils s'étaient retrouvés à Carthage sans un sesterce, presque nus, et n'avaient dû qu'à l'Église et aux aumônes des clercs de survivre le temps de trouver un emploi. Le père de Fusca était devenu calfat, et sa mère marchande de

¹ Les Romains nommaient "Éthiopiens" toutes les populations à la peau foncée, qu'elles soient ou non originaires de la région qui porte actuellement le nom d'Éthiopie ; pour eux, un Africain négroïde était donc un Éthiopien. Ce terme signifie "Visage Brûlé" (c'est-à-dire foncé), de même qu'on dira plus tard "Peaux Rouges" ou "Visages Pâles".

poissons. Fusca était née dix-huit ans plus tôt, peu après leur arrivée à Carthage. Elle avait grandi dans les *mapalia*, les taudis qui entouraient Carthage, parcourus par les patrouilles des Vandales. Les soldats y traquaient les prostituées et les homosexuels que leur roi Geiseric avait juré de chasser de sa capitale.

Fusca avait aidé ses parents au port et au marché depuis son enfance. C'est là qu'elle avait commencé à reconnaître et à humer les odeurs. Mais elle savait d'autres choses, grâce à Prudentius, [p. 17] le prêtre catholique qui lui avait appris à lire et à écrire, prétendant qu'elle devait échapper à la vie dissolue et misérable des *mapalia*. Oui, Fusca en sortirait peut-être un jour. Sans doute épouserait-elle Amasis, l'Égyptien qui servait de scribe à l'évêque. Cela n'avait d'ailleurs pas beaucoup d'importance car, même si elle savait lire et calculer, elle n'avait nulle envie de quitter son quartier. Ou alors ce serait pour partir loin, très loin de Carthage. Vers les solitudes du Sud. Ou au delà de la grande mer. Elle ne savait pas encore. Mais rien ni personne ne la contraindrait jamais à aller ou rester là où elle ne voulait pas.

Et ce matin, elle assisterait aux courses. Elle s'écarta de la fenêtre, ouvrit le coffret où elle rangeait soigneusement la liste égyptienne que lui avait vendue Arcadius, le mathématicien ¹ – un des meilleurs astrologues de Carthage – installé dans les beaux quartiers du centre. Elle croyait dur comme fer à cette science combattue par des prêtres qui, en cachette, y avaient recours ². Même Synœcius, l'évêque, celui dont Amasis était le scribe et qui devait la baptiser aux prochaines Pâques, se faisait tirer son horoscope. Une fois, elle l'avait vu sortir à la nuit de chez Arcadius en rasant les murs. Intriguée, elle avait interrogé le mathématicien en jouant de la prune (les hommes ne pouvaient longtemps soutenir son regard sans se troubler) et l'astrologue avait fini par lui révéler que l'évêque était né sous le signe du Capricorne, lors d'une conjonction de planètes particulièrement néfaste laissant présager une mort prématurée.

Synœcius n'était pas dépourvu de courage mais, comme chacun, il tenait à la vie. Il faisait dresser chaque mois son horoscope, et les jours néfastes ou, pire encore, les nuits de lune rousse, il s'enfermait chez lui à double tour. Depuis qu'elle était au courant, Fusca se retenait de pouffer de rire, [p. 18] à l'église, lorsque Synœcius les adjurait, elle et les autres catéchumènes, de renoncer à la divination, aux talismans, et aux tireuses de sorts qui avaient, disait-il, partie liée avec le démon. Elle n'était nullement impressionnée par ces prêches menaçants. Le dieu des chrétiens avait créé les hommes, mais aussi les astres, et même les ignorants ne pouvaient nier leur influence. Elle savait, depuis qu'elle n'était plus une petite fille, que le cycle de la lune correspondait à celui du sang, qui, périodiquement, s'écoulait d'elle. Quand elle discutait au marché avec les paysans, ceux-ci lui racontaient qu'ils s'accordaient au rythme de la lune pour enterrer les semences. Si les astres agissaient sur la nature et dans l'intimité de son corps,

¹ On appelait à cette époque "mathématiciens" les astrologues.

² Saint Augustin qui, devenu évêque, fit brûler les livres des astrologues, commença par être un adepte de cette discipline.

pourquoi ne les interrogerait-elle pas pour connaître son destin ? À Carthage, tout le monde le faisait, et ne s'en portait pas plus mal. Tout était permis, sauf de faire dresser l'horoscope de l'empereur, crime puni de mort. Mais depuis que les Vandales avaient conquis l'Afrique, l'empereur semblait très loin. Pour Fusca, ce n'était qu'une vague figure sur les pièces de monnaie, tout juste un nom. L'empereur ne pouvait rien pour elle. Tandis que les astres ... Jusqu'à présent, ils n'avaient jamais menti.

Fusca regardait avec admiration Arcadius se lancer dans des calculs compliqués lorsqu'elle lui posait une question précise. Devait-elle épouser Amasis, ce jeune sot, si épris d'elle, pour qui elle n'éprouvait qu'une tendresse un peu lasse ? Fallait-il qu'elle reçoive le baptême alors qu'elle croyait à Chrestos, mais aussi à beaucoup d'autres dieux ? Serait-elle riche un jour, elle qui n'était qu'une fille d'esclaves à la peau si sombre qu'on l'avait prénommée Fusca la noire ? Les astres, lui expliquait patiemment Arcadius, ne pouvaient donner de réponse nette. Ils indiquaient seulement des tendances, des orientations. Les astres inclinent, ils [p. 19] n'obligent pas, lui avait dit le mathématicien. De toute manière, l'évidence était là : chaque fois que ses planètes se trouvaient dans une mauvaise configuration, le malheur survenait.

La plus redoutable était Saturne : son apparition dans son ciel avait coïncidé avec la mort de ses parents, assassinés par une bande de Vandales qui les avaient tués sans raison, par hasard, comme disent ceux qui ne croient pas aux astres. Sous le coup de la douleur, Fusca s'était alors réfugiée chez Amasis. Elle le connaissait pour l'avoir vu souvent à côté de l'évêque lorsque ses parents allaient chaque semaine recevoir les aumônes que les clercs distribuaient aux pauvres. Amasis l'avait accueillie, réconfortée, lui trouvant même dans les *mapalia*, non loin de la demeure de l'évêque, une petite pièce sans confort, avec un lit et un coffre pour tout mobilier, mais cela lui suffisait.

Amasis n'était pas méchant, mais elle avait senti que, comme tous les hommes, il la désirait.

Un soir, autant par lassitude que pour le remercier, elle s'était donnée à lui dans l'indifférence. Elle n'avait éprouvé ni crainte, ni haine, ni plaisir. Pas même une grande douleur. Il lui semblait que rien ne s'était passé.

En revanche, cette nuit avait transformé la vie d'Amasis. Tout en subvenant aux besoins de Fusca, il s'était accroché à elle, la couvrant de mots d'amour si touchants qu'elle n'avait pas le courage de le repousser. D'ailleurs, où serait-elle allée ?

Elle n'avait plus ni parents, ni maison, ni argent. Amasis l'avait tellement suppliée de l'épouser qu'elle avait fini par acquiescer. Aussitôt les complications avaient surgi : Amasis était chrétien, alors qu'elle n'avait même pas reçu le baptême. L'Église n'interdisait pas à ses fidèles d'épouser une païenne, mais regardait ces unions d'un mauvais œil. Amasis était allé trouver Synœcius. L'évêque lui avait affirmé [p. 20] sans ambages qu'il ne tolérerait pas que son secrétaire épouse une païenne. Le scandale serait tel qu'il serait obligé de se

séparer de lui. Amasis avait supplié Fusca de se faire baptiser. Elle avait accepté avec indifférence d'ajouter le Père, son Fils et leur Esprit saint à ses divinités familières, quitte à choisir ultérieurement celles dont l'action était la plus bénéfique. La conversion avait au moins un avantage : elle dispensait Fusca de satisfaire les ardeurs sans éclat d'Amasis. Il l'avait déjà, disait-il, entraînée dans le péché en lui prenant sa virginité avant le mariage ; il ne voulait pas les damner tous les deux en persévérant dans la fornication. Fusca avait renoncé avec facilité aux plaisirs qu'il ne lui avait pas fait connaître. Elle suivait la formation des catéchumènes tout en continuant à étudier ses horoscopes et à jouer aux courses.

Aujourd'hui, c'était sûr, elle allait gagner. Elle avait misé sur la faction des Verts une bonne partie de l'argent qu'Amasis lui avait remis au début du mois, la suppliant d'acheter des vêtements plus décents que ses légères tuniques. Elle s'accroupit dans un coin de la pièce, et déplia soigneusement la liste égyptienne d'Arcadius. C'était un horoscope détaillé indiquant pour le mois en cours ses jours fastes et néfastes. Fusca était née sous le signe du Scorpion, signe difficile, celui de saints comme de pécheurs endurcis. Fusca s'y reconnaissait, elle sentait en elle un excès de vie, une prédisposition aux passions violentes, traversées de haines tenaces. N'ayant encore presque rien reçu de la vie, elle en voulait tout, elle était prête à se livrer corps et âme aux forces qui combleraient ses espérances.

Son doigt s'arrêta sur une des lignes de l'horoscope. Ce mardi était le meilleur jour de tout le mois. Mais après commencerait une période plus difficile, au cours de laquelle il vaudrait mieux ne rien entreprendre. Un détail semblait curieux : le [p. 21] jour de son baptême coïncidait avec ce mauvais décan. Elle ne pouvait pourtant se soustraire à la cérémonie... Après tout, le baptême n'était peut-être pas en cause, et les astres l'inclinaient à s'abstenir d'une autre action. Elle ne voyait pas quoi. En revanche, pour aujourd'hui, il n'y avait aucun doute : elle allait gagner.

La certitude de son succès la fit tressaillir. Elle se leva dans une brusque détente de ses longues jambes, et remit l'horoscope dans le coffret qu'elle cacha sous le lit. Elle s'étira et se demanda quelle tunique choisir. Bien qu'on ne fût encore qu'au printemps, de fortes chaleurs remontées des contrées mystérieuses du Sud s'étaient abattues sur la ville, comme cela arrivait certaines années. La nuit avait été très chaude, et Fusca avait dormi sans ses vêtements. Elle était nue, son corps noir tranchait sur les murs blancs de la petite pièce. Elle passa les mains sur ses seins menus et fermes qu'elle savait caresser bien mieux qu'Amasis. Quand ses doigts en eurent quitté la courbe, elle sentit vite le renflement de ses côtes, trop saillantes à son goût. Elle se trouvait trop maigre. Quand elle se promenait dans les rues, elle regardait avec envie les rares statues des déesses que les chrétiens n'avaient pas encore fait abattre ou habiller de pudiques manteaux. Elle admirait leurs hanches fortes et leur ventre rebondi. Lorsqu'elle serait riche, elle pourrait manger à sa faim et acquérir les rondeurs qui lui manquaient.

Cela mis à part, Fusca aimait les lignes de son corps et la couleur de sa peau. Elle guettait la lumière qu'elle faisait naître dans le regard des hommes, prenait

plaisir à sentir leurs yeux la détailler. Même quand elle leur tournait le dos, elle savait exactement, à chaque seconde, la partie de son corps dont ils avaient envie. Mais elle connaissait mal son visage, et craignait parfois qu'il ne fût pas aussi [p. 22] désirable que son corps. Elle n'avait jamais eu de miroir, objet trop coûteux. Elle devait se fier à ce qu'on lui en disait ou à son reflet trouble dans l'eau des fontaines. Elle doutait de son nez peut-être trop petit, mais était sûre de ses lèvres pleines qu'éclairait la blancheur de ses dents. Elle n'en avait aucune de gâtée, à la différence de tant de filles de son âge. Au trouble qui saisissait les hommes lorsqu'elle les regardait sans pudeur, elle devinait que ses yeux étaient un de ses atouts. Quant à ses cheveux noirs, elle tentait parfois de les soumettre en de périlleux chignons, mais la plupart du temps préférait les laisser libres. Les matrones du quartier lui lançaient alors qu'elle ressemblait à ces femmes de mauvaise vie traquées par les Vandales. Le rire de Fusca les faisait taire en même temps qu'il attisait leur jalousie. Ces derniers temps, une mode s'était emparée des dames de la bonne société : elles teignaient leur chevelure en blond, comme si elles étaient nées en Germanie. Pareille idée ne serait jamais venue à Fusca, elle s'aimait telle qu'elle était. Le regard des autres le lui rendait bien.

Des bruits commençaient à monter de la rue. Il n'y avait plus de temps à perdre si elle voulait être sûre de trouver une bonne place au cirque. Elle prit un peu d'eau dans la cruche qu'elle avait remplie la veille à la fontaine, s'en aspergea rapidement. Ensuite, elle déroula une bande de lin qu'elle passa sous ses seins afin de les maintenir le plus haut possible, et la noua dans son dos. Elle sortit d'un petit coffre où elle rangeait ses vêtements la tunique offerte par Amasis. Elle était beaucoup trop longue et couvrait ses genoux. Mais Fusca ne voulait pas peiner le jeune homme. Et puis la douceur du tissu était agréable à sa peau nue, elle en aimait aussi les couleurs : un rose pâle, décoré de [p. 23] rayures verticales jaune vif. Au-dessus du sein gauche était discrètement brodé un poisson, signe de félicité et de fécondité, bonne protection contre le mauvais œil ¹. Elle enfila le léger vêtement, puis chaussa ses sandales dont elle noua les lacets autour de ses mollets. Après avoir ombré de koheul la peau claire de ses paupières, elle s'accrocha autour du cou deux amulettes en os d'autruche dont l'une portait une invocation à Vénus, et l'autre un verset des Évangiles ².

¹ C'est encore le cas de nos jours. En Tunisie, on souhaite bonne chance à ses amis en leur disant : "le poisson pour toi" ou "le poisson dans ton œil". Les jours de fête familiale, on suspend dans la maison de gros poissons d'étoffe rouge décorés de broderies brillantes. Ces croyances populaires sont antérieures au christianisme, qui a su les récupérer en donnant au poisson la valeur mystique d'un symbole du Christ (cf. G. Charles-Picard, *La Carthage de saint Augustin*, Paris, Fayard, 1965, p. 70).

² De telles pratiques peuvent nous faire sourire : elles étaient et demeurent fréquentes dans certains pays, comme en témoigne G. Charles-Picard, le grand historien de l'Afrique romaine : "... Il existait des gens prudents qui pensaient que deux sécurités valent mieux qu'une et n'hésitaient pas à recourir aux protections de plusieurs religions ; ces compromis naïfs sont encore fréquents dans les pays méditerranéens (... J'ai connu moi-même une brave femme de confession catholique qui, pour retrouver un objet perdu, s'adressait à la fois à saint Antoine et

Sur le point de partir, elle eut une hésitation. La plupart des femmes portaient un voile lorsqu'elles sortaient de chez elles ¹. Fusca s'en dispensait, sauf en hiver. Mais aujourd'hui, mieux valait être discrète. Les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre étaient déconseillés aux chrétiens et strictement interdits aux catéchumènes... Il était préférable qu'on ne l'y reconnût pas. Elle avait déjà eu assez de mal à convaincre Amasis de l'y accompagner, ce n'était pas la peine d'ajouter la crainte à ses scrupules. Elle s'enveloppa le visage du voile sans avoir le courage d'en masquer ses épaules.

*

Amasis l'attendait près de la fontaine au bas de la rue. Il semblait soucieux. Fusca n'en fut pas surprise, le jeune homme paraissait toujours craindre quelque chose. Cette perpétuelle inquiétude avait fini par modeler les traits de son visage au demeurant assez banals. Fusca avait du mal à le décrire à ses amies. Que pouvait-on dire de cette bouche serrée, de ce nez insignifiant, de ces yeux sans éclat ? Amasis n'était même pas laid, ce qui aurait pu au moins retenir l'attention. Car, Fusca l'avait déjà remarqué, il y avait, surtout chez les hommes, des laideurs réussies. Licinius, le tribun des voluptés, [p. 24] était de ceux-là. Ses fonctions en faisaient le principal personnage du cirque, et elle s'efforçait toujours de détailler son visage quand elle se trouvait non loin de la tribune d'où il présidait les courses.

Fusca marchait à côté d'Amasis. Le jeune homme tenait un sac à provisions qu'il avait eu le temps de remplir avant de se poster à la porte de son immeuble. Elle réprima un sourire. Elle ne pouvait guère sourire sans très vite se mettre à pouffer de rire, et Amasis l'aurait fort mal pris. Ce n'était pas son cabas qui le rendait ridicule. Dans les villes de l'Afrique romaine, on voyait très souvent les hommes porter le couffin à provisions. La coutume voulait qu'ils fassent le marché. Mais tout, dans l'attitude d'Amasis, attirait sur lui l'attention qu'il voulait détourner. Il marchait à pas rapides, jetant des coups d'œil à droite et à gauche, tel un oiseau affolé, par peur qu'on ne le reconnût, et le bas de son visage était animé du tic que Fusca lui connaissait depuis le premier jour : son menton se mettait à trembler, comme chez un bègue sur le point de lâcher un mot au prix d'efforts désespérés. Fusca l'imagina en train de bredouiller devant Synœcius qui le sommait d'avouer qu'il était allé au cirque. Elle éclata d'un rire si clair que plusieurs passants se retournèrent. Amasis faillit en lâcher son cabas et lui jeta un regard qu'il eût voulu furieux. En vérité, il était seulement craintif.

à Sidi Ali, gendre du prophète, et s'estimait plutôt satisfaite du second que du premier", (*ibid.*, p. 115).

¹ Contrairement à ce que l'on pense souvent, le port du voile pour les femmes remonte, en Afrique du Nord, à des coutumes antérieures à l'Islam : "À Carthage, au temps de Tertullien [vers les années 200 de notre ère], les femmes mariées elles-mêmes portent le voile hors de leur demeure. Les jeunes filles se voilent parfois dans la rue, d'autres se contentent de se couvrir le visage ; jamais elles ne sont voilées à l'église. Tertullien leur imposait le voile dès la puberté" (A.-G. Hamman, *La Vie quotidienne en Afrique du Nord au temps de saint Augustin*, Paris, Hachette, 1979, p. 71).

– Eh, jeune homme, dit Fusca, veux-tu que je te donne mon voile pour que tu t'en couvres la figure ? Puis elle pointa son index vers le cabas : C'est qu'il est bien rempli, ce sac ! Où as-tu dérobé ces provisions ?

Amasis s'était arrêté, et paraissait terrorisé. On eût dit un voleur pris sur le fait. Il lui en fallait si peu pour s'affoler ! Dans le bruit de la foule, personne n'avait prêté attention aux paroles de [p. 25] Fusca. Elle cessa de rire, tant il avait l'air penaud, et, l'attrapant par le bras, le força à reprendre sa marche. Elle sentit qu'il tremblait, et remarqua qu'il avait tourné vers l'intérieur de sa main le chaton de sa bague qui portait l'inscription *Vivas in Deo*¹ et le désignait à tous comme chrétien.

– Je ne devrais pas être ici, lui dit-il d'une voix blanche, et tu le sais ! C'est toi qui m'entraînes au spectacle, et en plus tu t'arranges pour nous faire remarquer ! Synœcius est d'une humeur massacrant à cause du prochain concile. Si quelqu'un va lui dire qu'on m'a vu au cirque avec toi, il me chassera. Nous serons bien avancés ! Comment fera-t-on pour vivre ? Ce sont les astres qui le diront ?

Fusca ne souriait plus. Dès qu'on l'attaquait sur l'astrologie, elle perdait tout humour. Elle lâcha le bras d'Amasis. – Mêle-toi de ce qui te regarde, et laisse les astres où ils sont !

Amasis n'avait pas tort. Les faiblesses de l'évêque envers les mathématiques ne le rendaient pas plus indulgent aux manquements de ses fidèles. Et le jeune homme aurait eu du mal à retrouver pareille place. Pour cent lignes écrites en quelques heures, il touchait vingt-cinq deniers, plus que beaucoup d'ouvriers ne gagnaient en une journée de travail. Et la tenue du concile décrété par Geiseric lui ferait gagner beaucoup d'argent. Car les sectateurs d'Arius, le prêtre hérétique mort un siècle auparavant, qui avait osé dénaturer la divinité du Christ, allaient s'opposer aux catholiques dans d'interminables débats, qui donneraient lieu à de multiples procès-verbaux. Amasis avait essayé d'expliquer à Fusca les controverses qui divisaient les théologiens, mais la jeune femme s'était mise à bâiller et la conversation, comme toujours, avait dévié sur l'astrologie.

[p. 26]

Amasis leva les yeux : Fusca était déjà loin. Il courut pour la rattraper. Il se remit à marcher à ses côtés sans oser ajouter un mot.

La foule devenait plus dense : on apercevait les gradins du cirque. Certains commençaient à se remplir. Beaucoup de gens venaient des quartiers populaires qui s'étendaient dans la plaine. Fusca et Amasis tournaient le dos à l'avenue du front de mer qui longeait les plages sur toute leur longueur. De nombreux passants y circulaient. Certains remontaient au pas de course, craignant de ne plus avoir de

¹ *Vis en Dieu*. Le chaton d'une bague servait souvent de cachet, et son motif faisait fréquemment allusion aux croyances de son propriétaire. Ceux des païens représentaient Vénus, Mercure, un gouvernail ou une corne d'abondance. Les chrétiens préféraient des inscriptions comme *Vivas in Deo*, *Spes in Deo* (espoir en Dieu), ou une colombe, un poisson, une ancre.

places. Certes, le cirque de Carthage pouvait accueillir au moins trente mille spectateurs, mais tout le monde essayait de s'asseoir sur les gradins qui seraient encore à l'ombre à midi. Même les riches, qui avaient leurs places réservées, faisaient presser le pas aux chevaux qui minaient leurs litières. Pour une fois, ils sortaient de leurs belles résidences, soigneusement gardées, qui couronnaient les collines de leurs fastes. Leurs attelages empruntaient les voies du centre, bordées d'arbres qui dispensaient l'ombre si rare, pour descendre vers les quartiers du cirque.

Les cloches des églises demeuraient muettes en signe de réprobation. On voyait ces édifices de partout. Autrefois, seuls en possédaient les quartiers populaires, les premiers gagnés par le christianisme. Maintenant, les églises rivalisaient avec les demeures patriciennes, sans compter les chapelles que les prêtres vandales avaient fait dresser après que les Barbares avaient pris Carthage, vingt-cinq ans auparavant. Depuis, ils avaient même poussé l'audace jusqu'à chasser les prêtres catholiques de certaines de leurs églises et se les étaient attribuées. Verrait-on au concile les ariens se réconcilier avec les homoousiens, ardents défenseurs de la consub-[p. 27] stantialité entre le Père et le Fils ? Personne n'en était sûr. La terre d'Afrique convenait aux hérésies qui y proliféraient. On venait à peine d'en finir avec les donatistes ¹, et voilà que les ariens relançaient les querelles. Fusca, elle, trouvait plus sain de s'intéresser aux chevaux.

Elle n'était pas la seule. Une fois entrés dans le cirque, les deux jeunes gens durent jouer des coudes pour trouver place sur les gradins. Ceux où le peuple s'entassait étaient faits d'un mauvais bois, alors que les notables, installés en bas du cirque, aux meilleures places, avaient droit à d'épais coussins.

Fusca s'assit à côté d'un homme à la mise soignée. Il avait à l'oreille droite une boucle en guise de porte-bonheur. Elle le regarda avec curiosité. Elle aimait, avant le début de la course, essayer de deviner le camp auquel appartenaient ses voisins... Depuis toujours, elle était pour les Verts, dont Vénus garantissait la fortune et qu'affectionnait le peuple. Les riches apportaient leurs suffrages aux Bleus, patronnés par Neptune. Le voisin de Fusca avait un air modeste, mais les nombreuses bagues qui ornaient ses doigts et la finesse du cuir de ses chaussures semblaient indiquer un partisan des Bleus. Pourquoi venait-il se mêler à la populace, aux places les moins chères ? Fusca hésita quelques instants puis détourna la tête. De toute façon, elle serait fixée dès le départ de la première

¹ Le schisme donatiste (du nom de Donat, l'évêque de Carthage, qui en fut le principal propagandiste) enflamma l'Afrique durant tout le IV^e siècle, et fut condamné par de multiples conciles. Les donatistes prétendaient que seuls étaient valables les sacrements administrés par un juste, et se proclamaient l'"Église des Saints", par opposition aux catholiques qu'ils nommaient les "fils des pécheurs". Ce mouvement eut surtout du succès parmi les ruraux berbères de condition modeste, et il est possible de l'interpréter comme une forme d'opposition de leur part aux riches colons romains. En 411, une conférence tenue à Carthage porta un coup décisif à son expansion, mais il y eut encore des fidèles du donatisme jusqu'aux invasions arabes.

course. Arcadius, lui, était un Bleu. Mais le mathématicien, comme tous ses confrères, avait des idées curieuses sur les courses : pour lui, le cirque était une image réduite de l'univers, un microcosme où les circuits des chars reproduisaient les révolutions des astres. Il associait les factions aux saisons : les Verts représentaient le printemps, les Rouges l'automne. Malgré sa passion pour l'astrologie, Fusca trouvait cela sans intérêt. Le plaisir des paris et la course des chevaux suffisaient à la satisfaire.

[p. 28]

Sans prêter attention à Amasis qui s'était assis à côté d'elle et regardait le bout de ses chaussures, elle contempla le cirque avec la même émotion que si elle le voyait pour la première fois. L'endroit où ils se trouvaient n'était pas le meilleur par rapport à la trajectoire du soleil. L'astre était encore bas, mais dès la fin de la matinée, il ferait très chaud, malgré la protection du portique. Vingt courses étaient prévues, et Fusca comptait bien rester jusqu'à la fin. Amasis et elle jouissaient du meilleur angle de vision sur la borne nord de la *spina*, la plateforme ornée de statues et de fontaines qui divisait en deux, dans toute sa longueur, la piste rectangulaire. Les chevaux devaient tourner autour de ses deux extrémités marquées par des bornes. C'était là que se jouait le sort de la course. Les concurrents luttaient pour gagner les places situées à l'intérieur, où ils pouvaient virer au plus court. Dans la mêlée, certains conducteurs étaient désarçonnés et finissaient le corps broyé par les roues ou le crâne fracassé par les sabots des chevaux.

Une clameur s'éleva autour de la loge réservée aux autorités, à l'entrée du cirque, au-dessus des écuries. Licinius, le tribun des voluptés, venait d'apparaître. Toutes les villes étaient dotées d'un de ces fonctionnaires qui veillaient au bon déroulement des spectacles, et Licinius avait déjà plusieurs fois prouvé ses compétences. Il s'avança au bord de l'estrade qui formait saillie au-dessus des gradins. Le tribun était revêtu d'une tunique de soie, et la brise faisait flotter sur ses épaules un manteau pourpre d'une laine très légère. Il portait de vraies chaussures de sénateur, des bottillons de cuir rouge qui couvraient tout le pied (à l'exception des orteils), décorés d'une lunule d'ivoire. Plus qu'à la splendeur des vêtements, c'était à la façon dont il se chaussait qu'on reconnaissait alors un [p. 29] homme sachant vivre. Et pour se moquer d'un individu trop coquet, on lui conseillait en riant de respirer plus haut que ses chaussures.

Licinius se devait d'être élégant pour racheter l'ingratitude de son visage. Une bouche trop grande formait dans le bas de sa figure une sorte de blessure d'autant plus visible que ses joues étaient creuses. Il avait le cheveu rare et les sourcils clairsemés comme ceux des femmes qui s'épilent. Quant à la couleur de ses yeux, recouverts par d'épaisses paupières, il était difficile de la discerner. Mais la laideur de ce visage ne provoquait pas le dégoût. Il émanait même de Licinius une étrange séduction qu'il était impossible d'attribuer à ses seules fonctions. Sans pouvoir s'expliquer ce phénomène, Fusca le ressentait, et elle n'était pas la seule parmi les femmes de Carthage. Oui, chaque détail du visage, pris isolément,

pouvait entraîner de la répulsion, mais une force sereine émanait du tribun, qui le rendait plus attirant que bien des hommes aux traits réguliers.

Licinius sourit à la foule, et leva le bras vers une des extrémités du cirque. C'était le signal du début de la *pompa*, le défilé solennel. Aux cris enthousiastes de la foule, l'édile fit son entrée sur un char tiré par quatre chevaux blancs. Les roues s'enfoncèrent dans le sable ratissé au cordeau. L'édile tenait les rênes d'une seule main et saluait la foule de l'autre. Sur sa tunique brodée flottait une toge pourpre. À quelques dizaines de mètres derrière son attelage, suivait un cortège formé de très jeunes gens, les fils des notables de la cité. Des sifflets partirent des gradins où se trouvaient Fusca et Amasis, et la jeune femme se joignit aux vociférations. Le voisin aux nombreuses bagues poussa lui aussi quelques cris, mais sans trop de conviction, restant collé à son coussin comme s'il craignait qu'on le lui dérobat. Des spectateurs jetèrent [p. 30] même des pommes vers les travées occupées par les riches. Ceux-ci ne s'en émurent point, c'était la coutume, et les puissants savaient qu'ils n'avaient rien à craindre. Quant à Amasis, que Fusca regardait de temps à autre, il ne levait pas le petit doigt et demeurait muet, s'obstinant à contempler ses sandales élimées comme s'il s'était agi des précieuses bottines de Licinius. Fusca allait l'interpeller, mais les cochers des deux factions firent leur apparition au moment où elle ouvrait la bouche. Elle s'arrêta net, son cœur battait.

Les Verts marchaient en tête, revêtus d'habits militaires, l'épée pendant à un ceinturon d'airain qui serrait sur leur taille une tunique à leur couleur. Un casque du même métal, surmonté d'un panache et d'une aigrette, coiffait leur tête. Ils tenaient en longe des chevaux portant autour de l'encolure des colliers en pâte de verre émeraude. Les bêtes soufflaient de tous leurs naseaux dilatés par l'anxiété. Fusca se leva, poussa un cri de joie. Elle avait reconnu Aeneas, l'étalon noir auquel elle faisait confiance pour assurer la victoire des Verts. Les veines saillaient sur le chanfrein et les flancs du coursier, qui s'était mis au passage et semblait danser sur le sable. Il était si élégant et tellement vigoureux ! La victoire lui appartenait déjà. On avait beau parier sur les factions, et non sur les chevaux, l'issue de la course reposait sur eux.

Aeneas était conduit par Mélanis, un cocher que les Verts avaient payé cher pour qu'il consentît à quitter les Bleus. À la différence des spectateurs qui soutenaient toujours la même faction, les cochers passaient de l'une à l'autre, en fonction des primes d'engagement et des salaires, lesquels dépendaient du nombre de victoires remportées. Les cochers et leurs chevaux étaient précédés par les jubileurs de leur faction, personnages clefs qui [p. 31] distribuaient les primes aux cochers, prenaient les paris avant les courses, et excitaient les partisans de leur camp après le départ. Pour le moment, revêtus d'une casaque verte, ils se contentaient de marcher à grands pas, levant les bras au moment où les acclamations étaient les plus fortes.

Les Bleus suivaient à bonne distance. Essoufflée d'avoir crié, Fusca se rassit sans leur prêter attention. Elle commençait à avoir trop chaud.

Elle enleva d'un geste brusque le voile qui lui couvrait le visage. Amasis leva le nez juste à cet instant.

– Oui, j'ai enlevé mon voile, oui, lança Fusca avant qu'il eût prononcé le moindre mot, et ce n'est pas toi qui me le feras remettre ! Sois tranquille, en ce moment il y a plus de chrétiens au cirque que dans les églises ! Le voisin de Fusca s'était retourné, il partit d'un grand rire. Amasis roulait des yeux terrorisés. Se sentant en position de force, Fusca poussa son avantage : Pourquoi m'avoir accompagnée, si tu crains tant pour ta réputation ? Tu vas donc rester avec le nez entre les genoux jusqu'à ce soir ? Tu pourrais au moins faire semblant de t'intéresser au spectacle ! Prise de rage, Fusca se mit à lacérer son voile. Heureusement pour Amasis, la clameur qui s'élevait de l'autre côté du stade pour saluer l'entrée des Bleus couvrit le bruit de sa voix.

Le scribe se redressa et tenta de la calmer : je suis venu pour te faire plaisir, mais je ne veux pas pécher ! Mon corps est au cirque, pas mon esprit, ni mes yeux. Je ne regarderai rien pour ne pas être tenté, et je prierai Dieu qu'il te donne la force de faire comme moi.

Fusca lui jeta un regard méprisant : Dis plutôt que tu meurs de peur d'être reconnu ! Si tu craignais d'offenser ton dieu, tu serais resté chez toi, voilà tout. Amasis s'embrouilla dans des dénégations [p. 32] confuses, mais Fusca ne l'écoutait plus. Le spectacle commençait.

Les premières courses avaient en général peu d'attrait. On y engageait les cochers les moins expérimentés et les chevaux qui n'avaient pas encore fait leurs preuves. D'habitude, Fusca ne s'en désintéressait pas. Elle savait que parmi eux se trouvaient les futurs champions dont les noms seraient un jour aussi connus que celui du tribun des voluptés. Mais aujourd'hui, le spectacle était vraiment décevant. Les conducteurs paraissaient plus préoccupés de leur sécurité que de gagner la course. Ils renaient leurs chevaux avant les virages fatidiques, de peur que le char ne verse, et se tenaient soigneusement à distance les uns des autres, si bien qu'il ne se produisit aucune de ces mêlées qui soulevaient l'enthousiasme de la foule. Celle-ci commençait à s'ennuyer. Des quolibets montèrent vers la tribune où Licinius était assis, impassible, entouré d'esclaves qui l'éventaient.

Amasis, malgré ses vertueuses affirmations, levait de temps à autre le nez, et s'efforçait de dérider Fusca en plaisantant sur les cochers des Bleus. Mais l'Éthiopienne, dépitée par ces débuts peu encourageants, ne prenait pas la peine d'en rire. Près d'un quart d'heure passa ainsi, et les attelages montraient toujours aussi peu de fougue. Les Verts perdaient régulièrement des points.

Fusca se dit qu'Amasis avait peut-être le mauvais œil... La journée avait si bien commencé – il faisait beau, elle se sentait plus désirable que jamais, ils avaient de bonnes places –, et voilà qu'elle en était presque à s'ennuyer. Elle, s'ennuyer au cirque ! C'était sûrement la faute d'Amasis. Elle effleura du bout du doigt l'amulette accrochée à son cou, et résolut de se venger.

Comme les jeunes gens trop épris, Amasis était d'une jalousie qu'augmentait encore la continence [p. 33] à laquelle il s'était contraint en attendant leur mariage. Il ne supportait pas les regards que portaient sur Fusca les autres hommes. Durant ses nuits solitaires, quand le sommeil tardait à venir, il pensait à la jeune femme. Les premières images qui se formaient devant ses yeux étaient chastes : il revoyait le visage rond et l'adorable petit nez, les dents blanches et les cheveux rebelles, en même temps qu'il entendait le rire de Fusca. Mais le démon était à l'œuvre, et Amasis avait beau le savoir, chaque fois il se laissait prendre. Bientôt les traits de Fusca s'estompaient. Il ne voyait plus que ses yeux et leur pupille noire. L'odeur de la peau de l'Éthiopienne enivrait ses narines. Et dès qu'il sentait ce parfum, il savait qu'il était perdu, car les autres images arrivaient. Ce n'était plus le visage encore enfantin qui se dessinait dans sa mémoire, mais le corps de Fusca qui l'assaillait et avait en quelques instants raison de ses ultimes défenses. La seule nuit qu'il avait passée avec Fusca jalonnait de braises toutes celles qu'il lui fallait encore attendre. Des épaules rondes, il descendait vite à la poitrine, à ces seins durs dont il sentait dans ses mains les courbes chaudes. Il les caressait, y revenait sans cesse, jusqu'à ce qu'une force mystérieuse le pousse à descendre encore, vers le ventre musclé, couronné de la toison drue dans laquelle ses doigts s'égarèrent avant que leurs corps ne se mêlent. Amasis se sentait alors envahi par une tension si forte qu'il lui arrivait parfois d'y mettre fin lui-même. Quelques instants plus tard, il se retrouvait nu et triste dans l'obscurité où il lui semblait entendre rire le démon qui lui avait envoyé ces sortilèges pour triompher de sa faiblesse. Amasis n'osait pas s'accuser de ces fautes devant l'assemblée de ses frères et redoutait que le baptême de Fusca et leur prochain mariage fussent impuissants à l'en purifier.

Le démon lui infligeait d'ailleurs d'autres tortures, encore plus subtiles. Sans illusions sur ses capa-[p. 34] cités de séduction, il redoutait que Fusca cédât aux avances d'autres hommes moins empruntés que lui. Elle n'était pas encore lavée par l'Esprit de la faute originelle, et Satan trouverait sûrement en elle une proie facile. De nouveau, les visions l'assaillaient. Cette fois ce n'était plus lui, mais le tribun Licinius, avec son horrible visage de païen, qui se soudait à Fusca. Parfois même, Amasis voyait son propre père s'avancer nu, le sexe dressé, vers l'Éthiopienne qui le flattait de sa bouche, avant que leurs spasmes ne les unissent. Ces visions faisaient monter en lui une douleur insoutenable, comme s'il se trouvait rejeté dans une solitude définitive. Mais le pire, c'est qu'il éprouvait en même temps un plaisir pervers dans la jouissance de ses rivaux. C'était par jalousie qu'il avait accompagné Fusca au cirque. Quand il était à ses côtés, il avait l'impression qu'elle risquait moins de lui échapper.

La première série de courses avait pris fin. On n'était plus très loin de midi. Là-haut, dans sa tribune, Licinius avait enlevé son manteau et buvait des rafraîchissements pendant que les esclaves se relayaient pour agiter avec plus de vigueur au-dessus de sa tête les grands éventails multicolores. À force de se tenir courbé, la face vers ses pieds, Amasis se sentait près de succomber à l'engourdissement qui le gagnait. Il se redressa et jeta un coup d'œil vers la piste.

C'était le moment des intermèdes, avant que ne commence la grande course, prévue pour la neuvième heure. Coiffés d'un bonnet pointu, les acrobates firent leur entrée. Ils se dispersèrent sur toute la longueur de la piste, afin que tous les spectateurs, dont certains commençaient déjà à grignoter leurs provisions de bouche, puissent les voir. Chacun des acrobates tenait en longe deux chevaux. Au signal donné par les jubileurs, ils montèrent sur le cheval de droite, tenant toujours [p. 35] l'autre en main. À la différence des bêtes qui figuraient dans les premières courses, ces montures étaient parfaitement dressées. Elles n'écumaient pas, et ne firent pas d'écart quand les acrobates, d'un bond souple, sautèrent sur leur dos.

Amasis les regardait avec curiosité : après tout, ces numéros n'étaient que des divertissements innocents. Il n'y avait aucun mal à en suivre le déroulement. Les acrobates étaient vêtus d'une tunique très courte, afin d'être le plus libre possible de leurs mouvements. Ils n'avaient aux pieds aucune chaussure, gardant ainsi un meilleur contact avec le poil ras de leur monture. Leur position n'avait encore rien de dangereux, ils étaient assis sur leur cheval et surveillaient son alignement sur l'autre dont ils tenaient les rênes d'une main restée libre.

Les acrobates commencèrent par effectuer quelques figures au trot devant une foule peu attentive. Après avoir ainsi échauffé leurs chevaux, ils effectuèrent des figures plus osées. Ils se lancèrent au galop, puis accrochèrent les quatre rênes au collier du cheval sur lequel ils étaient juchés. En une brève détente ils prirent appui des deux mains sur le garrot de leur monture. Balançant leurs jambes par-dessus l'encolure, ils se retrouvèrent assis face à la croupe pendant que leurs chevaux poursuivaient leur petit galop, calme et régulier. Ils s'enhardirent à d'autres exercices qui réveillèrent l'attention de la foule. Sans ralentir l'allure, ils descendaient sur la piste, faisaient quelques foulées en prenant soin d'accorder leur rythme à celui des montures, et remontaient aussi facilement qu'ils étaient descendus, comme emportés par l'élan de leur propre course. Amasis ne les quittait pas des yeux.

On en arrivait maintenant aux numéros les plus spectaculaires. Un des acrobates se mit lentement debout sur le dos de son cheval, étendit les bras [p. 36] pour faire balancier et, après avoir oscillé quelques secondes, s'accorda aux foulées de l'animal. Quelques acclamations le saluèrent. Ses camarades furent prompts à l'imiter. Aucun ne tomba. Amasis applaudissait comme un enfant. Un des acrobates tenta bientôt le tour le plus difficile. Ses deux chevaux toujours au galop, il s'apprêta à sauter d'un animal à l'autre. Debout sur le dos du cheval de droite, il attendit d'être devant l'estrade de Licinius. Il étendit les bras, fléchit légèrement les genoux, et s'élança vers l'autre cheval. Son pied dérapa sur le dos de l'animal qui, surpris, fit un écart. L'homme tenta sans succès de s'agripper à l'encolure et tomba dans la poussière, au milieu des rires. Il n'avait pas eu le temps d'amorcer une culbute, et atterrit à plat sur le dos. Le souffle coupé, il demeura allongé de longues secondes, tentant de ses coudes repliés de protéger sa tête quand des chevaux passaient au galop en le frôlant. Il finit par se relever et se

réfugia en boitant sur la *spina*. Les spectateurs ne prêtaient déjà plus attention à lui, et applaudissaient ses compagnons plus habiles qui caracolaient.

Quand ils eurent accompli leurs derniers tours, ils cédèrent la place aux lutteurs. Ceux-ci s'avancèrent en faisant saillir leurs biceps, lançant déjà des défis à leurs adversaires. Le cirque était beaucoup trop grand et les spectateurs trop bruyants pour qu'on pût entendre ce qu'ils disaient, aussi en rajoutaient-ils, prenant des poses grotesques ou superbes, suivant qu'ils mimaient leurs partenaires en train de s'effondrer, ou leur propre victoire. Ces singeries mettaient la foule en joie. Elle avait là aussi ses favoris. Les plus appréciés étaient les Éthiopiens à la musculature puissante, Leurs membres étaient oints de cire qui bouchait les pores de la peau et arrêtaient la transpiration. Les soigneurs avaient frotté leurs muscles d'huile pour les assou-[p. 37] plir. Afin d'augmenter la difficulté des combats tout en les prolongeant, ils avaient enduit leurs champions d'une fine poussière du Nil qui rendait le corps glissant.

Amasis se tourna vers Fusca pour savoir qui étaient ses favoris. Le spectacle des acrobates avait tellement retenu son attention qu'il ne s'était plus occupé d'elle depuis un long moment. La jeune femme était en conversation avec son voisin et ne regardait que lui. En un instant, la bonne humeur d'Amasis fit place à une colère rentrée. Il serra les poings. Il aurait voulu les écraser sur la figure de l'homme aux bagues, assis sur son ridicule coussin comme si ses fesses avaient été aussi fragiles que celles d'un sénateur. Il tendit l'oreille pour mieux écouter leur conversation. L'homme était en train d'expliquer à Fusca que les chevaux les plus puissants n'étaient pas forcément les meilleurs pour les courses de vitesse.

– Pour faire les sept tours réglementaires, il faut de l'endurance, et les gros animaux en manquent souvent, disait-il. Les petits chevaux sont d'un tempérament plus généreux. Regarde ton Aeneas – l'homme connaissait déjà le nom du cheval préféré de Fusca – c'est un petit modèle qui ne pèse pas lourd...

Fusca le coupa, tout en lui adressant un sourire qui découvrit ses dents blanches : Oui, mais tu as vu son ardeur, et comment au départ il laisse les autres sur place...

L'homme lui rendit son sourire. – C'est bien ce que je dis, ma belle : sur un champ de bataille on a besoin de chevaux placides et solides. Mais au cirque, c'est un autre combat où des bêtes comme ton Aeneas sont plus aptes.

Amasis profita de la toux qui saisit l'homme – l'air était chargé de poussière – pour se glisser dans le duo. Je ne suis pas d'accord avec toi, lança-t-il au voisin de Fusca. Quand les chars sont pris [p. 38] dans une mêlée, c'est la puissance qui compte, pas la nervosité. Il faut des chevaux vigoureux pour repousser les autres. L'homme s'était retourné. Amasis ajouta malencontreusement : C'est du moins ce qu'on m'a dit, car je ne suis pas un habitué des courses...

Au moment où il prononçait ces mots, Amasis se rendit compte qu'il se mettait en situation d'infériorité. C'était toujours comme ça. Quand par bonheur il avançait une idée exacte, il se débrouillait invariablement, par une inutile

modestie, pour en attribuer à d'autres le mérite. Mais l'homme ne profita pas de l'avantage qu'Amasis venait de lui donner. Il se souleva pour mieux disposer son coussin – à moins qu'il ne profitât de cette manœuvre pour se rapprocher de Fusca.

– Tu as raison, répondit-il courtoisement, mais ce n'est pas toujours vrai. Dans les mêlées les plus serrées, il vaut souvent mieux disposer de petits chevaux car la modestie de leur taille leur permet de se dégager plus vite. D'autre part, une course ne se gagne pas que dans les virages. Il y a aussi les longues lignes droites ; et là, crois-moi, c'est la vitesse qui compte !

Amasis allait répondre, mais l'inconnu ne le regardait déjà plus. Il s'adressait maintenant à Fusca, et Amasis remarqua que le ton de sa voix avait changé. Pardonne-moi de t'ennuyer avec tous ces détails, disait-il. Tu es plus jeune que moi, mais comme tu sembles partager ma passion pour les chevaux, je ne t'apprends sans doute rien. Il hésita imperceptiblement avant d'ajouter : On n'a pas tous les jours la chance de se trouver auprès d'une femme aussi belle que toi et je ne voudrais pas te gâcher le plaisir de la course par mes bavardages...

Le visage de Fusca s'illumina, on aurait dit que ce compliment était le premier qu'on lui eût jamais [p. 39] fait. Elle assura à son interlocuteur que ce genre de conversation la passionnait. Amasis n'avait, lui, aucune envie de rire car l'autre, avec ses flatteries grossières, faisait sa cour à Fusca comme si lui n'existait pas ! Comment Fusca ne se rendait-elle pas compte du grotesque de ce malotru qui faisait tourner ses bagues à la lumière du soleil afin de mieux éblouir sa naïve voisine ? Ce n'était qu'un de ces séducteurs de bas étage, un pilier d'amphithéâtre, habitué à des conquêtes faciles.

Amasis prit brutalement la main de Fusca dans un geste de possession et déclara qu'il était temps de manger. De sa main restée libre, il ouvrit le panier à provisions et en sortit du pain, des œufs et du poisson séché.

Le poisson, qu'on trouvait à profusion au marché de Carthage, était la viande des gens modestes, et les habitants des quartiers populaires en consommaient beaucoup, tout en rêvant à la chair délicate des flamants et des perroquets que leur prix réservait aux gens des beaux quartiers. Fusca grignota un œuf dur du bout des dents, gênée de manger devant son voisin qui semblait n'avoir rien apporté. Amasis était vraiment furieux, et lui, qui d'ordinaire s'entortillait dans sa modestie, était en pareil cas enclin aux pires excès. Fusca le savait et s'abstint de proposer à son voisin de partager leur collation. Elle échangea même avec Amasis quelques banalités sur le spectacle et la chaleur, si forte que le bois des gradins était devenu brûlant.

Satisfait qu'elle semblât enfin s'intéresser à lui, Amasis se radoucit. Quand il eut fini son repas, Fusca lui demanda avec un beau sourire d'aller louer deux coussins car elle ne pouvait plus supporter l'inconfort des gradins. Il se leva de bonne grâce, et descendit vers les boutiques installées sous les arcades de l'édifice.

Dès qu'Amasis eut disparu, Fusca se tourna vers [p. 40] son voisin qui n'attendait que cela. Sûre de l'attrait qu'elle exerçait sur lui, elle s'enhardit à lui demander s'il soutenait les Bleus. Elle l'avait observé durant les courses du matin, et avait remarqué son sourire chaque fois que les Verts étaient distancés. L'homme lui répondit par l'affirmative. Mais il fit comprendre qu'au fond cela n'avait pas grande importance. Il s'intéressait surtout aux chevaux et à l'habileté des auriges, et ne soutenait les Bleus que par habitude. Comme Fusca s'en étonnait, il en vint de bonne grâce à des détails plus personnels. Il portait le nom de Nimesius et appartenait à une famille de propriétaires fonciers pour qui s'asseoir à côté des Verts aurait constitué la pire des déchéances. Mais il ne partageait pas ces préjugés car la vie n'avait pas été facile pour lui. Chassés de leurs domaines par les Vandales, ses parents avaient dû se réfugier à Carthage dans une demeure qui leur servait de pied-à-terre lorsqu'ils séjournaient dans la capitale. Ils y étaient restés jusqu'à leur mort, vivant des revenus que leur procuraient leurs participations dans une entreprise de transport maritime. Ses parents disparus, Nimesius s'était retrouvé dans une situation difficile car la conquête de l'Afrique par les Vandales s'était traduite par un appauvrissement brutal. La Méditerranée qui unissait autrefois toutes les parties de l'Empire s'était transformée en une frontière difficilement franchissable par les bateaux de commerce. Les Vandales montaient la garde, craignant les Wisigoths autant que l'Empereur d'Orient. Privée de débouchés, l'économie des campagnes s'était étiolée en même temps que baissait l'activité des affaires dans les grandes villes. Le cours de l'olive, richesse principale de l'Afrique, s'était effondré, et beaucoup de cultivateurs avaient laissé retomber en friche les oliveraies autrefois si bien entretenues. Nimesius avait compris que mieux valait encore rester en ville.

[p. 41]

Petit à petit, il avait pris le contrôle de la compagnie maritime dont ses parents possédaient encore quelques parts, tout en se liant avec certains membres influents de la cour de Geiseric. Il leur offrait les cadeaux dont ils étaient friands : objets précieux, tissus ornés de délicates broderies, monnaies romaines d'une autre allure que les misérables pièces émises par les autorités vandales. Par des moyens dont il gardait le secret, il arrivait encore à se procurer des marchandises en provenance de la riche Aquitaine, là où l'occupation des Wisigoths était infiniment plus respectueuse du peuple romain que celle des Vandales en Afrique. Ainsi, à force d'habileté et de persévérance, sa compagnie avait absorbé ses principaux concurrents. Même si le volume des affaires s'était considérablement réduit, le quasi-monopole qu'il en avait acquis avait fait de lui un homme riche. Fusca l'écoutait avec attention. Nimesius ne montrait pas l'arrogance propre au milieu dont il était issu.

C'était la première fois qu'elle rencontrait l'un de ces habitants des quartiers aisés qui ne se déplaçaient qu'en litière aux rideaux tirés. Elle avait jusqu'alors imaginé leur visage semblable à celui des dieux de l'Olympe qu'on voyait encore sur quelques fresques que les chrétiens avaient négligé de recouvrir d'allégories à la gloire de leurs martyrs. Nimesius n'avait rien d'un Immortel. La finesse de son

visage trahissait ses origines aristocratiques, mais ses traits restaient assez banals. Son nez étroit et légèrement busqué faisait saillie au-dessus de joues maigres, et contrastait avec des lèvres un peu trop épaisses pour bien s'accorder avec le reste du visage. Son front s'ornait de curieuses et discrètes taches de rousseur que ses mèches blondes ne cachaient qu'en partie. De nombreuses rides, fines et serrées, entouraient ses yeux. Ayant remarqué que le regard de Fusca s'y était arrêté, Nimesius [p. 42] avoua les avoir passées à la lueur de mauvaises chandelles pour éplucher les écritures détaillant le fret de ses navires. Fusca se sentit rougir et s'excusa de son indiscretion. Nimesius rit de bon cœur et s'efforça de dissiper sa gêne.

Mais maintenant qu'elle se voyait assise à côté d'un des citoyens les plus importants de Carthage, Fusca ne savait plus que dire. Qu'aurait-elle pu lui raconter de son existence misérable, elle, la fille d'esclaves qui avaient échappé aux nomades du désert ? Elle regarda les escaliers en cherchant avec anxiété la silhouette familière d'Amasis. Que faisait-il donc ? Fallait-il tant de temps pour trouver deux malheureux coussins ? Son regard glissa sur la piste. Les combats avaient cessé. Les directeurs des courses inspectaient l'état du terrain car l'épreuve principale allait bientôt commencer.

Nimesius profita du silence de sa voisine pour mieux l'observer. Il était sensible au charme de l'Éthiopienne, sans trop savoir à quoi l'attribuer. Était-ce son visage poupin éclairé par un regard vif, ou la fraîcheur juvénile de son corps, si peu dissimulé par les vêtements ? Elle lui rappelait Valeria, l'adolescente dont il s'était épris jadis et qu'une épidémie de peste avait emportée. Sur le coup, il avait cru en mourir. Puis, lentement, le temps avait fait son œuvre. Mais depuis cette époque si lointaine – il approchait de la quarantaine – il n'avait plus jamais éprouvé pour une femme un semblable attachement.

Ses pensées revinrent vers Fusca. La peau noire n'était pour rien dans l'attraction qu'il éprouvait à l'égard d'elle. Comme tous les hommes de son temps, il n'y attachait aucune importance. Personne ne se serait avisé de voir dans les Éthiopiens une espèce inférieure¹. On savait que la couleur des yeux et des

¹ Même si ce point de vue est très différent des préjugés que beaucoup, à notre époque, continuent à éprouver vis-à-vis des "hommes de couleur", il est remarquable de constater que dans l'Antiquité, les Romains ne le partageaient point. On ne trouve dans la littérature antique pratiquement pas de trace de ce que nous nommons le racisme, attitude née à l'époque moderne. Pour les Anciens, le véritable clivage passait entre les "civilisés", c'est-à-dire les peuples qui, quelles que soient leur couleur ou leur origine, avaient adopté leur mode de vie, et les Barbares dont, comme on le sait, beaucoup avaient la peau blanche. Ils attribuaient les particularités physiques de tel ou tel peuple – yeux bleus, cheveux blonds, teint foncé – à des effets du climat et n'en tiraient aucune conclusion péjorative, comme le révèlent entre autres les inscriptions de Pompéi. On ne retrouve non plus aucune référence ou répugnance d'ordre esthétique attachée spécifiquement à une race : la laideur ou la beauté étaient perçues comme des qualités purement individuelles, sans rapport avec la coloration de la peau (le cliché de l'Africaine sensuelle et animale, longtemps caractéristique, dans notre passé proche, d'une littérature à l'exotisme douteux, n'appartient pas au monde antique, et ce serait commettre un grave anachronisme que de le lui attribuer). Un auteur littéraire du second siècle, Apulée (125-

cheveux, comme le teint de la peau, [p. 43] ne dépendait que du climat. La pâleur des Germains était due aux cieus nuageux sous lesquels ils étaient nés, alors que l'ardeur du soleil africain avait brûlé la peau des Éthiopiens. D'ailleurs ceux-ci étaient connus de l'autre côté de la Méditerranée bien avant le début de l'Empire. Beaucoup s'étaient installés en Grèce, en Italie, et avaient épousé les femmes à peau claire de ces pays sans que personne trouvât à y redire. Certains étaient esclaves ou de modeste condition, mais nombre d'autres, à l'instar de tant d'affranchis, avaient su s'élever à des fonctions importantes dans l'armée et l'administration. Renonçant à chercher plus longtemps les raisons de son attirance, Nimesius renoua la conversation.

– Pardonne-moi si je t'importune par mon indiscretion, dit-il avec modestie. J'ai cru comprendre que ton ami était chrétien et qu'il s'efforçait de te convertir à sa foi.

Fusca poussa un soupir.

– Tu as bien deviné. Moi, je n'ai rien contre les disciples du Christ, ajouta-t-elle, mais ça m'étonnerait que leur dieu soit le seul. Dans mon enfance, mes parents m'ont appris à en révéler d'autres, et souvent ceux-ci ont exaucé mes souhaits. Seulement Amasis et moi nous devons nous marier – à ces mots, la surprise se lut sur le visage de Nimesius – et il paraît que si je reçois le baptême, cela facilitera les choses. Fusca haussa les épaules et ajouta : Ça ne me dérange pas. Je suis déjà une charge pour Amasis, et je ne voudrais pas que l'évêque le renvoie à cause de moi.

Plus que la surprise, c'était l'inquiétude qui creusait maintenant les traits de Nimesius. – Ton Amasis est catholique, évidemment ? Fusca approuva de la tête. – C'est bien ce que je craignais... Il réfléchit quelques instants. – Écoute, je ne te connais pas, mais je voudrais éviter qu'il t'arrive [p. 44] malheur. Fusca écarquilla les yeux. J'ai mes entrées à la cour de Geiseric, reprit Nimesius, et des bruits inquiétants sur le prochain concile me sont revenus. Le roi fait croire qu'il veut réconcilier les ariens et les fidèles de Rome, mais ses intentions sont tout autres. Je ne peux t'en dire plus, mais écoute mon conseil : attends un peu avant de recevoir le baptême des catholiques, surtout si ton compagnon est lié à l'évêque...

170 ap. J.-C.), résume assez bien la position des Anciens : "Ce n'est pas au lieu de naissance, mais au caractère de chacun qu'il faut regarder ; ce n'est pas dans quel pays mais sur quels principes s'est fondée l'existence qu'il faut regarder. Les âmes ne sont pas comme le vin, elles ne dépendent pas du terroir" (cité par A. Rousselle, "Gestes et signes de la famille dans l'Empire romain", dans *Histoire de la famille*, tome I, Paris, A. Colin, 1986, p. 249). Sur l'absence de préjugé racial envers les Noirs dans l'Antiquité, on pourra consulter : F. M. Snowden, *Blacks in Antiquity – Ethiopians in the Greco-Roman experience* (Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1970, p. 175-195, ainsi que plus récemment : A. Bourgeois, *La Grèce antique devant la négritude*, Paris, Présence Africaine, 1986). Pour les Grecs, les Noirs de l'Afrique intérieure sont les hommes les plus anciens et les plus beaux, ce sont eux qui ont inventé la religion, l'art et l'écriture...

Fusca ne comprenait pas où Nimesius voulait en venir. Elle eut un geste d'impuissance. Merci pour tes conseils, dit-elle, mais ils viennent trop tard. La cérémonie aura lieu dans quelques semaines et je ne peux m'y soustraire.

Nimesius allait répondre, quand Amasis reparut, tout trempé de sueur, tenant serrés contre lui les deux précieux coussins. Sans prêter attention à l'homme aux bagues, il s'assit et donna l'un des coussins à Fusca qui le glissa prestement sous elle. Il s'excusa de son retard. Presque tous les coussins disponibles avaient été loués, et il avait dû courir à l'autre bout du cirque afin d'en trouver deux. Le marchand avait exigé le double du prix qu'on aurait payé en début de matinée. Soulagée de le voir revenu, Fusca le remercia d'avoir pris tant de peine, et ce fut elle qui mit la main dans la sienne.

Nimesius regardait ailleurs. La course la plus importante de la journée, celle que tout le monde attendait, allait commencer. Des hennissements montaient des remises où attendaient les attelages. Les spectateurs s'étaient tus. Même les sénateurs et les notables, assis sur des sièges mobiles disposés sur une plateforme, à quelques mètres de la piste, s'étaient arrêtés de bavarder. Ils avaient les yeux rivés sur les portes des écuries. Ils n'attendirent pas longtemps. Un claquement sec se fit entendre : les deux valets de piste venaient de tirer sur la corde accrochée aux verrous des portes. [p. 45] Les vantaux s'ouvrirent, les chevaux, retenus à grand-peine par leurs auriges, firent leur entrée en secouant la tête, énervés par le mors qui bridait leur ardeur. Leurs sabots foulaient enfin le sable de la piste. Autrefois les empereurs, pour plaire au peuple, la faisaient recouvrir de poussière de malachite ou de minium. Mais les Vandales avaient mis fin à ce luxe inutile.

Huit quadriges prenaient part à l'épreuve, partagés entre les Bleus et les Verts. Fusca se souvint qu'une fois elle avait assisté à une course de biges attelés de chameaux, et même de lions. Le spectacle avait été pittoresque mais elle préférait les chevaux à tout autre animal, en raison de leur vitesse et de leur nervosité. Aeneas, qui n'avait fait ce matin qu'un galop d'essai, appartenait aux Verts. Les Bleus n'étaient pas en reste : eux aussi alignaient de superbes étalons d'Ibérie, d'où provenaient souvent les bêtes les plus rapides. Cette fois, pourtant, les attelages ne comptaient pas de *centenarii*, ces chevaux plus de cent fois victorieux, qui à leur mort avaient droit à des tombeaux couverts d'épithètes vantant leurs qualités.

Les quadriges effectuèrent un tour de parade autour de la *spina* sous les acclamations de la foule. Ils avaient fière allure, avec le rameau fixé sur la tête. Leurs yeux roulaient dans les orbites, et ils soufflaient de tous leurs naseaux. Les jubileurs de chaque faction, munis de leur porte-voix, excitaient la foule à soutenir leurs champions. Malgré le bruit, les spectateurs situés au bas des gradins pouvaient entendre le tintement des grelots accrochés au collier qui, avec de nombreux talismans, ornait leur encolure. Quand ils eurent parcouru la première longueur de la *spina*, les auriges parvinrent à mieux maîtriser les chevaux, et en profitèrent pour vérifier la solidité des harnais. Les deux chevaux du milieu étaient directement attelés au [p. 46] joug et devaient fournir le plus gros effort de

traction. Ceux des extrémités étaient reliés au char par une simple chaîne, et beaucoup plus libres de leurs mouvements : c'était à eux d'assurer la mobilité de l'attelage, surtout au moment des virages autour de la *spina*.

Revêtus de la casaque de leur couleur et le visage abrité par un casque sommaire, les auriges commençaient à s'invectiver, lançant des injures à ceux de la faction adverse tout en les menaçant de leur long fouet. Le tribun des voluptés les rappela à l'ordre, et ils cessèrent de mauvaise grâce leurs manœuvres d'intimidation pour aller tirer au sort leurs places de départ. Les chars s'alignèrent tant bien que mal devant l'estrade où l'urne était installée. Fusca se mordit les lèvres. Pourvu, se disait-elle, que la chance soit du côté des Verts ! Les trois premières places étaient les meilleures. Situées non loin de la *spina*, elles donnaient toutes les chances d'aborder les premiers virages dans de bonnes conditions.

Un des Bleus descendit de son char, confiant les rênes à un valet de piste, et marcha à grandes enjambées vers l'estrade. Le silence était revenu. L'homme salua d'un signe de tête les représentants des factions et les notables qui se tenaient à côté de l'urne pour contrôler la régularité des opérations. Licinius leva la main, et le tirage au sort commença.

Deux esclaves firent pivoter la barre de bois sur laquelle était fixée l'urne, de façon à retourner son col vers le bas. Une boule portant un numéro en sortit, et tomba dans un bac rempli d'eau. Les, deux jubileurs s'en emparèrent. Quelques instants après, les porte-voix annoncèrent à la foule que l'aurige des Bleus occuperait la première place. Des cris de joie montèrent des rangées inférieures des gradins, où se tenaient les riches. Fusca poussa [p. 47] un soupir de déception, tandis qu'une rumeur de mécontentement s'élevait autour d'elle. Amasis était retombé dans sa torpeur, et Nimesius demeurait impassible. Le Bleu regagna son char en esquissant un pas de danse. Un Vert lui succéda, à qui échut la quatrième place. Le Bleu qui suivait tira le numéro trois. Fusca commençait à désespérer, tandis qu'un léger sourire se dessinait sur les lèvres de Nimesius. Puis la chance tourna : Aeneas et son cocher furent gratifiés de la seconde place, après quoi les Verts et les Bleus tirèrent d'autres numéros qui répartissaient les places restantes de façon à peu près égale. Les Verts partaient cependant avec un léger désavantage. L'attelage de Mélanis, l'aurige d'Aeneas, était isolé au milieu de ses rivaux. Les chars allèrent occuper les places qui leur étaient assignées. Les auriges s'entourèrent le corps de leurs rênes, les faisant monter jusqu'aux aisselles, et fixèrent un couteau sur leur poitrine, de façon à pouvoir les trancher rapidement en cas d'accident. Trop de cochers déjà, jetés à bas de leurs chars et traînés dans la poussière par leurs chevaux emballés, s'étaient fait broyer par les roues de leurs adversaires.

Quand les *sparsores* eurent fini d'asperger d'eau les roues des chars pour éviter qu'elles ne prennent feu durant la course, Licinius se leva et agita autour de sa tête la *mappa*, linge blanc dont on se servait pour donner le départ. À peine avait-il achevé son geste que les trompettes sonnèrent. Aussitôt les chars s'ébranlèrent.

Les jambes écartées pour mieux assurer leur équilibre, les cochers se penchaient en arrière pour amortir la secousse du départ. Ils s'agrippaient d'une main au rebord du char et, de l'autre, tenaient fermement leur fouet. Le premier tour fut vite effectué, et le passage des bornes s'opéra sans incident. Les auriges maintenaient leur char à bonne distance les uns des autres, [p. 48] se retournant fréquemment vers l'arrière pour vérifier que leurs rivaux ne les serraient pas de trop près.

Amasis avait levé les yeux. Au début du deuxième tour, Mélanis commença à se faire distancer par les Bleus qui le prenaient en tenaille chaque fois qu'il tentait une percée. Pris d'une subite colère, le jeune homme lâcha des injures à l'adresse des jubileurs des Verts qui, les bras ballants, restaient sans réagir. Fusca sentait son cœur battre et tirait nerveusement sur ses amulettes. Les astres auraient-ils menti ? Le troisième tour n'apporta aucun changement. Les jubileurs des Bleus appelaient leurs cochers par leurs noms en les excitant à régler leur compte aux Verts. Amplifiés par les porte-voix, leurs cris retentissaient dans tout le cirque. Deux esclaves, qui étaient montés par des échelles sur les architraves que supportaient deux colonnes au milieu de la *spina*, enlevèrent le quatrième des sept œufs d'autruche disposés au sommet de l'édifice. Un œuf par tour, on venait de dépasser le milieu de la course. Cet ingénieux système permettait à la foule et surtout aux cochers de savoir à tout moment le nombre de tours qu'il restait à accomplir.

Mélanis continuait à prendre du retard, et certains Verts commençaient à l'insulter. Il avait compris qu'il ne pourrait franchir le barrage formé par ses adversaires. Il retenait ses chevaux afin de passer au second rang. Il y parvint à la fin du quatrième tour, et commença à se déplacer vers l'extérieur. Ses concurrents cherchant au contraire à aller vers la gauche, là où le virage était le plus court, il se retrouva vite à l'extrémité de la ligne. Il avait de plus en plus de mal à maîtriser Aeneas. Le coursier tentait d'allonger ses foulées pour prendre de la vitesse, et était furieux de sentir à chaque fois son élan arrêté par les secousses du mors.

[p. 49]

Au début de la première ligne droite du cinquième tour, Mélanis tenta sa chance. Il desserra brusquement l'étreinte des rênes et lança son attelage pour dépasser les chevaux du premier rang. Amasis avait compris la manœuvre. Il prit la main de Fusca qui le regardait, médusée, et se leva en poussant des cris d'encouragement. Les Bleus n'avaient pas eu le temps de réagir à la soudaine initiative de Mélanis. Au milieu de la ligne droite, celui-ci parvint à les dépasser et se rabattit brusquement vers la gauche pour mieux aborder le virage. Ayant pris plusieurs mètres d'avance, il tourna aisément autour des bornes. Les jubileurs des Verts empoignèrent leurs porte-voix et se mirent à crier. Vas-y, Mélanis, pour les Verts ! Donne la raclée aux Bleus ! Fusca serrait la main d'Amasis, et criait elle aussi des encouragements à Mélanis.

Cette fois, les Bleus avaient compris. Il ne leur restait plus que deux tours pour renverser la situation. Vertinius, un de leurs auriges, fouettait furieusement ses

chevaux. Il parvint à rattraper Mélanis juste avant le virage et à maintenir son char tout près de la croupe d'Aeneas. L'étalon jouait le rôle capital de *funalis*. Les virages se prenant toujours à gauche, le cheval ainsi nommé, situé à cette extrémité de l'attelage, présidait à la manœuvre. Il devait être toujours sur ses gardes et obéir scrupuleusement aux indications de l'aurige. Tout en maintenant ses chevaux à la même allure que ceux de Mélanis, Vertinius sortit son couteau et abaissa la main vers Aeneas. La queue de l'animal était relevée et nouée par quelques cordelettes afin qu'elle ne se prît pas dans les roues du char. Vertinius les coupa en quelques secondes. Mélanis s'en aperçut trop tard. Les crins de l'étalon flottèrent un court instant dans le vent, puis retombèrent vers les roues. Fou de colère, Mélanis brandit son [p. 50] fouet et l'abattit sur le visage de Vertinius qui ne put l'éviter. Une balafre sanglante partait de son œil et déchirait sa joue. Mordu par la douleur, le Bleu se prit la tête entre les mains. Ce geste lui fut fatal. On était en plein virage, le moment le plus délicat. Son char heurta la borne, et Vertinius fut éjecté sans avoir pu couper ses rênes. Il ne souffrit pas longtemps. Après avoir été traîné sur quelques mètres, son corps fut disloqué par les chars du second rang qui le suivaient de trop près pour pouvoir l'éviter.

Contre toute attente, Mélanis s'en tirait bien. Seuls quelques crins s'étaient pris dans les roues de Vertinius. Ils avaient craqué d'un seul coup quand le char du Bleu s'était renversé. Toujours en tête, Mélanis abordait le septième et dernier tour. Des spectateurs levaient le poing en direction des gradins où se trouvaient les Verts, les accusant de meurtre, mais ceux-ci ne les voyaient même pas. Tous applaudissaient le nom de Mélanis. Amasis rayonnait d'allégresse et tenait Fusca serrée contre lui. La jeune femme l'embrassait avec des larmes de joie.

Mélanis franchit sans encombre la ligne d'arrivée, tracée à la craie. Il était vainqueur, sans contestation possible. Il avait été contraint de se défendre. Le corps sans vie de Vertinius était étendu sur le sable. Ses vertèbres cervicales avaient été brisées, et sa tête pendait curieusement dans son dos. Il avait eu le sort qu'il méritait.

Mélanis avait arrêté ses chevaux et les flattait de la voix en caressant leurs flancs couverts d'écume. Il se dirigea vers les juges qui, après l'avoir proclamé avec Aeneas vainqueur de la course, lui remirent la casaque rouge. Il endossa le trophée sous les vivats et remonta sur son char. Il fit au pas un tour d'honneur, suivi par le jubilateur des Verts qui tenait une couronne et une palme. Fusca et Amasis [p. 51] se congratulaient. Envahi par la passion des courses, Amasis avait oublié ses scrupules. Fusca se réjouissait à l'idée de tous les deniers qu'elle avait gagnés. Les astres avaient veillé sur elle.

Là-haut, dans sa loge, le tribun des voluptés donnait des ordres à ses serviteurs. Ceux-ci se dirigèrent vers des volières cachées par d'épaisses tentures, et en ouvrirent les portes. Tout ébouriffés et éblouis par la soudaine lumière, des centaines de faisans et de poules de Numidie s'échappèrent lourdement. Ils avaient toujours vécu en captivité, et après un vol incertain, retombèrent sur le sol. Enthousiasmés par la générosité de Licinius, les spectateurs s'étaient détournés de

l'arène et s'efforçaient d'attraper les volatiles. Nimesius avait filé dès les premiers instants. Trop peu eurent la prudence de l'imiter. Bientôt l'excitation de la foule, renforcée par l'amertume des Bleus, tourna à la bagarre. Les gens commencèrent à s'empoigner et à démembrer vivants les malheureux animaux, les uns s'accrochant aux ailes, pendant que les autres leur tordaient le cou en tirant de leur côté. Amasis avait déjà commencé à cogner sur un de ses voisins qui s'apprêtait à lui rendre la pareille, lorsque Fusca, le tirant par le bras, parvint à l'extraire de la mêlée. Ils se dirigèrent en courant vers une des sorties, et se retrouvèrent bientôt sous les arcades extérieures, remplies d'éventaires, de bateleurs, et d'astrologues de pacotille. Quelques Syriennes et Gaditanes dansaient pour les badauds. Sans y prêter attention, Fusca et Amasis s'éloignèrent vers les *mapalia*. Ils se tenaient toujours enlacés et, en riant, commentaient les péripéties de la course. Amasis n'avait plus rien du timide auquel elle était habituée. Elle se prenait à l'aimer.

*

[p. 52]

Un filet de sang coula le long de la joue de Marcus, hésita imperceptiblement avant de s'insinuer dans les ridules de son cou, et vint maculer l'encolure de sa tunique. Oteunos regardait la scène d'un œil stupide. Marcus soupira en haussant légèrement les épaules. Oteunos était le plus malhabile des barbiers, et de surcroît fort mal outillé. Le bronze ébréché de ses rasoirs était bon à jeter, mais il remettait sans cesse au lendemain l'achat de lames en fer, plus sûres, mais tellement plus coûteuses. Au bout d'interminables secondes, il se décida enfin à réagir et, en grommelant de vagues excuses, appliqua un linge sur le visage impassible du sénateur. Celui-ci lui fit signe de continuer son travail.

D'ordinaire, Marcus préférait employer des pâtes épilatoires, mais leur effet était inégal et, en ce jour exceptionnel, il tenait à montrer le visage le plus glabre possible. La mode, à vrai dire, en était passée depuis longtemps. Même les nobles se laissaient pousser la barbe, sans aller jusqu'à porter des moustaches, à la manière des rustres. Quant aux Barbares, beaucoup d'entre eux avaient encore le devant de la tête tondu et le reste des cheveux très long. Les Wisigoths qui s'étaient installés en Aquitaine avec la bénédiction impériale depuis près d'un demi-siècle, même s'ils s'évertuaient à copier les mœurs romaines, n'avaient pas encore abandonné toutes leurs étranges coutumes. Mais le temps travaillait pour Rome, pensait Marcus. Dans quelques siècles on aurait oublié jusqu'au nom même des Wisigoths et des autres peuples barbares.

Lui-même, Marcus Iulius Rufus, sénateur de la riche province d'Aquitaine, défenseur acharné de la civilisation romaine, n'était-il pas de sang gaulois ? Après la conquête, ses ancêtres avaient abandonné la coutume du nom unique et adopté les *tria nomina* romains, en profitant au passage [p. 53] pour changer leur nom originel de Theutsorovido, qui sonnait si mal, en Iulius Rufus, d'une tout autre allure. Seuls les pauvres bougres comme Oteunos, la foule immense de paysans et

de petits métiers, persistaient dans leurs coutumes dépassées et inutiles ¹. Ils ne parlaient même pas correctement le latin, émaillant leurs phrases de termes gaulois qui écorchaient les oreilles de Marcus. Mais les rustres importaient peu. En cet été de 455 ², la Gaule était romaine et venait de sauver l'Empire.

En pensant à eux, Marcus ne put réprimer un geste d'agacement. Il en fut quitte pour une nouvelle coupure. Oteunos eut beau protester que cette fois il n'y était pour rien, il eut à peine le temps de ranger ses vieux rasoirs et ses onguents rances avant d'être reconduit à la porte par les esclaves.

Marcus se fit apporter un miroir pour juger de l'étendue des dégâts. Finalement, ceux-ci étaient minimes, et il contempla avec satisfaction l'image que lui renvoyait le miroir. Ses traits n'avaient certes pas la finesse que seule confère la descendance d'une ancienne lignée, et son profil ne ressemblait en rien à celui du divin César, encore visible sur les vieilles monnaies. Son cou était fort, presque épais. Mais malgré son âge – Marcus venait juste de dépasser la quarantaine – la peau n'y faisait point de plis, et la pomme d'Adam restait discrète. Marcus la surveillait avec attention. Il avait remarqué que chez les vieillards elle devenait de plus en plus proéminente, et montait et descendait de façon ridicule au rythme de leurs paroles. Il ne put s'empêcher de porter la main droite à son cou pour juger de son volume, et ses doigts lui confirmèrent l'image du miroir.

¹ Ces attitudes peuvent surprendre de la part d'un "Gaulois". Mais on doit garder en mémoire que ce personnage appartient à l'élite provinciale, qui fut rapidement et profondément romanisée, plus en tout cas que les modestes habitants des campagnes. Pour les couches dirigeantes, Rome était la patrie commune, et non l'occupant, surtout cinq siècles après la conquête. La culture celtique n'a laissé que de faibles traces à ce niveau social, cela d'autant plus qu'il ne semble pas qu'ait jamais existé une "conscience historique gauloise". Comme l'écrit K. F. Werner : "... les Gaulois, qui appartenaient à une civilisation celtique brillante, n'ont laissé aucun texte sur leurs origines et leur histoire ancienne, pas même lorsqu'ils devinrent des "Gallo-Romains", avec des élites fort cultivées. Ils ont abandonné aux auteurs grecs et romains le soin de s'intéresser à leurs origines et de formuler des hypothèses. Malgré tout ce que l'on a pu écrire sur les regrets de ces Gaulois quant à leur liberté perdue sous le "joug romain", ce silence trahit un manque de conscience historique et, probablement, de conscience politique (...). De toute façon, une conscience historique propre des Gaulois, si tant est qu'elle ait existé, n'a guère laissé de traces, et l'on n'a vraiment aucune trace d'une tradition populaire. Que même la dernière lutte héroïque d'un Vercingétorix ne nous soit connue que par le récit du vainqueur est un fait qui donne à réfléchir" (K. F. Werner, "Les Origines", dans *Histoire de France*, sous la direction de J. Favier, Paris, Fayard, 1984, p. 20-21). Dans le même sens, on ajoutera que les mots mêmes de *Gallia* (la Gaule) et *Galli* (les Gaulois) sont des termes latins : les autochtones se qualifiaient eux-mêmes de Celtes (*ibid.*, p. 151). Le fait que ce soit du vocable latin que nous ayons appris, vingt siècles après, à qualifier nos ancêtres, montre avec quelle puissance s'imposèrent à eux – du moins à ceux qui avaient accès à la culture – la langue et les concepts latins.

² Nous utilisons ici la datation chrétienne afin de donner un point de repère précis au lecteur, mais celui-ci doit savoir qu'en fait, à cette époque, on utilisait encore la datation ancienne consistant à mesurer le temps d'après le nom des magistrats en exercice. L'usage de dater en fonction de l'année de la naissance du Christ n'est pas antérieur au VI^e siècle et ne fait son apparition en Gaule qu'au VIII^e siècle.

Son regard glissa rapidement sur son menton volontaire, presque en saillie par rapport au reste du [p. 54] visage. Il n'y avait là rien à redire, et cet avantage que lui avait donné la nature accentuait la fermeté qui semblait toujours émaner de ses propos. Son nez était trop menu pour ses joues larges qui avaient eu tendance, au cours des dernières années, à devenir presque rougeaudes, mais il devait en prendre son parti. Ses yeux très bleus n'en ressortaient que mieux sous des sourcils broussailleux dont l'âge avait atténué le dessin.

Marcus se sentait de bonne humeur. Avant de se détourner du miroir, il prit un peigne pour faire retomber sur son front les mèches de ses cheveux argentés. Malgré la maladresse d'Oteunos, la journée commençait bien, se dit-il en pensant aux événements d'Arelate ¹. Cependant, pour conjurer le mauvais sort, il effleura rapidement son sexe de la main. Puis il ordonna à l'un de ses esclaves qui, muet, se tenait à ses côtés depuis le début de sa toilette, de lui apporter sa toge. Théodoric, le nouveau roi des Wisigoths, s'efforçait d'imposer à sa cour les manières romaines, et il convenait de l'encourager dans ces bonnes dispositions.

Marcus mit plusieurs minutes à ajuster les plis de son vêtement. Les habitudes s'entretiennent, et les occasions de porter la toge étaient devenues plutôt rares. D'ordinaire, il se vêtait comme tout le monde d'une tunique ajustée, dont la mode était venue d'Orient. Un galon précieux tissé de fils d'or et d'argent soulignait l'encolure. Il descendait en une bande verticale le long de la poitrine, et s'arrêtait à la ceinture. C'était le seul ornement de cet habit.

S'il tenait à son rang, Marcus n'était pourtant point coquet. Il laissait ce vice, et beaucoup d'autres, à son fils unique Caius. Au moins celui-ci n'était-il pas chrétien. C'était sa seule qualité. Elle témoignait de l'existence de certaines facultés intellectuelles qu'un goût immodéré des plaisirs [p. 55] avait jusqu'ici empêché de se manifester autrement. Sans trop y croire, Marcus se disait que ce caractère turbulent et instable s'apaiserait avec l'âge. Mais son fils avait passé sa vingtième année et aucun signe ne venait confirmer cet espoir. Pour l'heure, Caius se trouvait à Tolosa ². Peut-être Marcus l'y rencontrerait-il, puisque Théodoric résidait dans cette ville. Il ne le souhaitait guère.

Marcus fit signe à ses esclaves de le laisser. Comme chaque jour à la même heure, il ne put retenir un soupir et ses lèvres s'affaissèrent à l'idée de la visite qu'il devait faire.

Les appartements de Primilla, son épouse, se trouvaient à l'autre extrémité des bâtiments de la villa. Marcus sortit de sa chambre, longea le péristyle que les domestiques traversaient d'un pas rapide. Ils commençaient à s'affairer avec d'autant plus de hâte que dans quelques heures la chaleur de l'été aquitain se ferait accablante. Marcus ralentit sa marche. Des souvenirs affluaient en vagues douces dans son esprit.

¹ Actuellement Arles.

² Actuellement Toulouse.

Quand il était encore enfant, la cour se remplissait chaque matin d'esclaves et de clients qui venaient prendre les ordres de son père et lui rendre grâce. On se serait dit sur le forum d'une ville de province. Puis, avec les années, la vie s'était retirée de ces murs et avait reflué vers les campagnes pour se dissoudre dans les étendues où, après chaque passage des troupes barbares, la nature sauvage et stupide gagnait sur l'effort séculaire des hommes. Son père était mort avant d'avoir pu saisir l'ampleur des inéluctables changements.

La main-d'œuvre s'était faite rare car la peur des Barbares, plus souvent que les Barbares eux-mêmes, avait vidé des régions entières dont les champs étaient retombés en friche. Pour retenir les esclaves sur le domaine, Marcus leur avait concédé des terres où ils s'étaient établis avec leur famille, [p. 56] moyennant une quote-part des récoltes. Puis l'Empire avait passé un traité avec les Wisigoths, les autorisant à s'installer en Aquitaine dans l'espoir qu'ils la défendent contre les autres peuples barbares. Comme beaucoup de nobles, Marcus avait dû partager avec ces Wisigoths le domaine dont il venait à peine d'hériter. Barbares et esclaves continuaient à l'appeler le maître de Tasconia, mais, sous la flatterie, il lui semblait parfois percevoir une ironie.

La voix de Caneusos interrompit ses réflexions. L'intendant se tenait devant lui, revêtu d'un manteau d'étoffe grossière, sous lequel il commençait déjà à transpirer. Caneusos était depuis longtemps au service de Marcus, qui lui faisait une confiance totale et avait même essayé de lui apprendre à lire – en pure perte car Caneusos n'en avait pas eu la patience. Comme son maître, l'intendant avait un physique plutôt râblé. Des rides profondes traversaient son visage, mais il avait des mains très fines, qui n'étaient point celles d'un homme de la campagne. Caneusos présentait une autre extravagance, son caractère invariablement bourru et emporté, dont Marcus lui-même faisait les frais.

– Maître, dit l'intendant sans dissimuler son agacement, je t'ai déjà dit que si tu voulais parvenir à Tolosa avant la dixième heure, il fallait quitter Tasconia très tôt ce matin. Le soleil est levé depuis longtemps, et les chevaux sont prêts à partir. Si tu veux trouver porte close au palais de Théodoric, tu n'as qu'à continuer à traîner.

Sous l'effet de l'énervement, les rides de Caneusos s'étaient creusées, et il ne pouvait s'empêcher de se balancer d'un pied sur l'autre, imitant ainsi le piaffement des chevaux. Je partirai dès que j'aurai vu Primilla, répondit sèchement Marcus. Caneusos bafouilla quelques mots, passa sa longue [p. 57] main sur sa bouche avant de se frotter le menton, signe chez lui de la plus grande confusion, et tourna brusquement les talons, avant de s'éloigner en frôlant les murs. Sa maladresse était de taille. Chacun savait ici que, l'Empereur d'Occident lui-même aurait-il été aux portes du domaine, Marcus n'aurait en rien différé sa visite matinale à son épouse.

Marcus longea le dernier coté du grand péristyle et emprunta le passage qui menait au corps de bâtiment affecté à l'usage de Primilla. C'était une suite d'appartements disposés autour d'un jardin. Les murs ouverts sur les massifs de fleurs aux couleurs choisies avec soin étaient ornés de fresques aux teintes

douces. Marcus les avait fait exécuter, il y avait bien longtemps, par un artiste renommé de passage à Narbo ¹, qui avait travaillé, disait-on, pour la cour d'Orient. Le prix avait été si élevé que Marcus avait dû emprunter aux Syriens de la grande ville, mais le résultat était inégalable. Sur le mur le plus grand, le fresquiste avait représenté le mythe d'Actéon en éludant la fin tragique du chasseur. L'éclat argenté des ruisseaux où l'on devinait des truites éclairait en brèves touches l'ombre paisible des sous-bois où paissaient les cerfs, tandis qu'Actéon contemplait, émerveillé, la nudité de Diane. L'artiste avait su harmoniser les couleurs de sa fresque avec celles des fleurs du jardin de telle sorte que celui-ci prolongeait naturellement la scène mythologique et confondait la réalité avec le rêve. Un peu plus loin, sur un pan de mur de dimensions plus modestes, il avait peint Orphée ramenant Eurydice des enfers, et donné à celle-ci les traits de Primilla. La jeune femme était fine, élancée, revêtue d'une courte tunique brodée d'or qui soulignait la courbe de ses seins et laissait nues des jambes que Diane elle-même lui aurait enviées. Ses lèvres étaient entrouvertes sous l'effet de la [p. 58] surprise, et dans ses yeux qui regardaient le ciel brillait un immense espoir. Des fleurs en train d'éclore ornaient sa chevelure et tout son corps semblait se tendre d'une vie miraculeusement retrouvée.

Chaque matin, Marcus passait devant la fresque, mais il ne la regardait plus depuis longtemps. Dérisoire Orphée, il n'avait pas réussi, même pour une heure, à arracher son épouse au sort qui l'accablait et rendait sa vie plus triste encore que le séjour des morts. Parvenu devant la porte de la chambre, Marcus interrogea du regard Secunda, sa plus ancienne servante. Comme chaque matin, elle fit un signe de tête négatif. Il frappa lui-même à la porte, et après avoir attendu quelques instants une réponse qui, il le savait, ne viendrait jamais, entra dans la chambre de son épouse.

Primilla était assise sur un siège dont les armatures de bois disparaissaient sous un amoncellement de coussins aux couleurs vives. Aux murs étaient accrochées des tentures venues des pays lointains de Ctésiphon et de Niphrate, et des tapisseries décorées de pampres et d'oiseaux voletant autour de corbeilles emplies de cytise et de safran. Une guirlande de lierre mêlée de roses ornait le linteau de la porte. Marcus remarqua près du lit semi-circulaire une chandelle de cire de papyrus presque entièrement consumée. Primilla avait eu du mal à trouver le sommeil. Le parfum de l'encens utilisé pour couvrir l'odeur nauséabonde de la chandelle flottait encore dans la pièce.

Bien qu'elle fût assise face à la fenêtre d'où elle pouvait voir le jardin et tournât ainsi le dos à la porte d'entrée, Primilla sut que son mari avait pénétré dans sa chambre. Elle esquissa un mouvement de la tête, mais sentit sur son épaule la main rugueuse de Marcus, et renonça à ce geste inutile et douloureux. Marcus baisa ses mains qu'il reposa [p. 59] doucement sur les appuis du siège et prit une chaise afin de s'asseoir face à son épouse. Le manque de sommeil n'avait pas trop

¹ Actuellement Narbonne.

creusé ses traits. Comme toujours, il la trouvait belle. Pour lui, elle n'avait pas changé depuis l'époque déjà lointaine de leur mariage, et cette femme mûre était en tous points semblable à l'Eurydice de la fresque. Primilla avait conservé son merveilleux visage, ses joues s'étaient un peu creusées au-dessus de ses pommettes hautes, et ses grands yeux noirs brillaient, semblables à ceux des Égyptiennes. Ses lèvres s'étaient serrées et avaient un peu perdu de leur carnation, mais cette légère modification ajoutait à l'élégance aristocratique de ses traits. Le reste de son corps était dissimulé sous d'épaisses couvertures de lin et de pourpre.

Marcus se racla la gorge. Après lui avoir demandé si elle avait bien dormi, il s'enquit de sa santé, persuadé que cette question avait encore un sens. Primilla hocha la tête et un sourire se dessina sur ses lèvres. Peu lui importait au fond ce que disait Marcus, ce qui comptait pour elle c'était de le voir et l'entendre. Marcus se leva, et après avoir arrangé les coussins de façon qu'elle put se tenir plus droite, lui annonça son départ pour Tolosa : je vais être obligé de te quitter pendant quelques jours, Primilla. Je dois me rendre à la cour de Théodoric pour mieux percer ses intentions. Il en va de notre avenir à tous.

Primilla pensa que le mot d'avenir n'avait plus guère de sens pour elle. Marcus avait beau faire changer les tapisseries de sa chambre et veiller à ce que chaque jour les fleurs qui la garnissaient fussent différentes, tout l'éclat des plus belles roses et anémones d'Aquitaine ne parvenait pas à réchauffer ses membres où le froid, depuis des années, poursuivait sa lente progression. Elle s'efforça cependant de prêter attention aux propos de son [p. 60] mari, car celui-ci, à d'imperceptibles mouvements de son visage, à la façon dont elle le regardait, savait fort bien si elle l'écoutait ou non, et elle ne voulait pas ajouter à sa tristesse par son inattention.

Notre vieil ami Avitus vient de recevoir le torque¹ et les insignes impériaux à Arelate, dit encore Marcus. C'est peut-être l'occasion de récupérer une partie des terres et des esclaves que nous avons dû céder aux Wisigoths... si du moins leur nouveau roi est bien l'allié des Romains, comme il le prétend. Il faut absolument que je le rencontre pour en savoir plus long. J'ai mes entrées au Palais, et... Il s'interrompt. Primilla venait de lever doucement la main droite. Dans le code qu'ils avaient mis au point, cela signifiait qu'elle comprenait parfaitement où il voulait en venir, et qu'elle préférait qu'il changeât de sujet.

Il se rapprocha d'elle et serra dans sa main ses doigts froids : Flavinius viendra s'installer ici pendant mon absence. Il te soignera si tu as besoin de lui. Marcus hésita. Primilla et lui avaient été si souvent déçus par les médecins qu'ils doutaient de leur science. Mais Flavinius était plus qu'un médecin, Marcus le considérait à juste titre comme son meilleur ami.

La maladie avait frappé Primilla peu de temps après la naissance de Caius. Elle s'était fait une fracture sans gravité lors d'une chute. Flavinius l'avait correctement réduite, mais l'os du bras avait mis longtemps à se ressouder. Un an

¹ *Torques* signifie collier.

après environ, Primilla avait éprouvé des difficultés à marcher. Les bains et les onguents prescrits par Flavinius avaient semblé exercer une action bénéfique. Mais quelques mois plus tard, les douleurs étaient réapparues, plus insistantes, et cette fois, aucun remède n'avait pu les faire disparaître. Le froid avait gagné progressivement tout le corps de Primilla. Marcus et elle [p. 61] avaient dû observer une chasteté qu'aucun d'entre eux ne souhaitait, et il était devenu évident que plus jamais Primilla ne porterait d'enfant. Le pire, dans ce mal mystérieux dont personne ne connaissait l'origine, était qu'il desserrait parfois son étreinte, laissant croire à un début de guérison, puis revenait, inexorable, figeant chaque fois un peu plus le corps de Primilla sans affecter ses facultés mentales, et en aiguisant les perceptions des parties encore indemnes. Dix années après les débuts de la maladie, Primilla avait définitivement cessé de marcher, et ses jambes merveilleuses étaient devenues de minces baguettes entourées de chairs flasques. Puis la parole s'en était allée. Marcus avait cru devenir fou de douleur, il s'était repris pour se montrer digne du courage de son épouse. Le jour où elle disparaîtrait, plus rien ne compterait, pas même Tasconia. Mais jusque-là, il fallait tenir bon, faire comme si Primilla allait un matin se dresser et marcher avec lui le long des portiques, de la même façon que pour sauver l'Empire on devait croire à l'éternité de son destin.

Marcus avait pensé à tout ceci en quelques instants. Il continua sa phrase à peine interrompue : Flavinius m'a fait savoir qu'il avait acheté à un Syrien de Narbo un onguent venu d'Orient qui peut faire des miracles plus sûrement que tous les chrétiens réunis. Je lui ai dit de l'apporter afin qu'il essaye encore. Marcus sentit les larmes lui monter aux yeux en voyant Primilla détourner le regard. Au bout de tant d'années, elle n'avait plus d'espoir. Il se pencha vers elle, lui prit doucement la tête dans ses mains et lui murmura à l'oreille qu'il en était sur, qu'un jour elle guérirait.

*

Les remparts de Tolosa ¹ vibraient dans la chaleur de l'été. Le voyage entre Tasconia et la Rome [p. 62] de la Garonne ¹ ne durait que quelques heures. Elles avaient vite passé. Marcus réfléchissait à la meilleure manière de sonder Théodoric sur ses intentions réelles. Ces préoccupations ne l'avaient pas empêché de goûter le charme du paysage. Beaucoup de grands écrivains célébraient la douceur de vivre dans les campagnes d'Aquitaine et de Novempopulanie ², où les dons de la nature s'étaient harmonieusement accordés à l'effort de l'homme ³. Vignes et blé se partageaient les plaines ourlées de montagnes douces aux coteaux

¹ C'est ainsi qu'en toute modestie les chrétiens de Toulouse nommaient leur ville (cf. M. Labrousse, *op. cit.*, p. 436). Sidoine Apollinaire n'est pas en reste, qui la qualifie de "Palladienne" (Sidoine, *Carm.*, VII, 436), sans doute par allusion à ses nombreuses écoles, ce qui semblerait prouver qu'en plein V^e siècle, le goût des choses de l'esprit était encore vif à Toulouse.

² Partie de l'Aquitaine correspondant à l'extrême sud-ouest de la France actuelle (cf. carte située en fin de volume).

³ M. Rouche (*op. cit.*, p. 179-180) cite quelques-uns de ces textes.

rafraîchis par de nombreuses sources. Les riches villas se succédaient dans les endroits les plus fertiles, couronnant du rouge de leurs briques l'or des prochaines moissons. Les voyageurs qui pénétraient pour la première fois dans cette région étaient séduits par le divin équilibre régnant entre l'*ager* et le *saltus*, les terres cultivées domptées par l'homme, et les bois et pacages, peuplés d'ours, de cerfs et d'un abondant gibier. Marcus se souvenait des heures qu'Avitus et lui avaient passées dans leur jeunesse à forcer les bauges des sangliers. Avitus, dont l'ambition était déjà grande, mettait un point d'honneur à toujours briser lui-même les blanches défenses de la hure noire et à enfoncer son épieu au travers de sa proie. Les nobles se passionnaient pour la chasse. Beaucoup de sénateurs étaient experts dans l'art de dresser les faucons. Aujourd'hui encore, la venaison ornait la table de Marcus à Tasconia. Les Wisigoths n'étaient pas en reste, et les journées de Théodoric commençaient par une partie de chasse. Sigebert, l'hôte barbare de Marcus, avec lequel celui-ci entretenait des rapports pleins de méfiance, était un chasseur hors pair, et Marcus et lui battaient souvent les bois à la recherche du gibier. Dans ces moments, il n'y avait plus ni Romain, ni Barbare, mais seulement deux hommes unis par une commune passion.

[p. 63]

L'équipage de Marcus était maintenant parvenu à proximité de la Garonne, striée de nombreux gués. Les champs situés aux abords immédiats de la cité étaient fort bien entretenus. L'eau était très abondante et les Toulousains en faisaient une grande consommation. Plusieurs aqueducs convergeaient vers la ville, dotée de nombreux puits et parcourue dans ses profondeurs par un réseau d'égouts très bien agencé. La meurtrière invasion vandale du début du siècle avait épargné la ville. Quelques années plus tard, les Wisigoths s'y étaient installés. Ils s'étaient gardés d'abattre les monuments dont la taille et le luxe les impressionnaient. Sans cesse pourchassés par des peuples hostiles, ils espéraient trouver en Aquitaine un établissement stable, où ils pourraient vivre en intelligence avec les Romains, beaucoup plus nombreux qu'eux¹. Ceux-ci leur avaient fait bon accueil, comptant que les guerriers wisigoths les protégeraient contre les raids meurtriers des autres peuples barbares. En effet, les Saxons menaçaient les côtes atlantiques et les Vandales qui tenaient l'Afrique n'avaient rien perdu, depuis un siècle, de leur agressivité. Les Wisigoths étaient le bouclier de la Gaule. Du moins Marcus l'espérait.

La réponse à ses interrogations était maintenant toute proche. Les chevaux qui tiraient sa litière s'étaient engagés sur le pont de la Garonne, dominé par le rempart. Celui-ci était de construction plus récente que l'enceinte de pierre entourant les flancs de la ville. Pendant longtemps, le fleuve avait semblé former un obstacle naturel suffisant pour décourager les assaillants. Mais au début du siècle, lorsque les Barbares avaient déferlé sur la Gaule, les Toulousains avaient érigé en hâte une muraille de briques pour couvrir le front fluvial de leur cité.

¹ Au moment de leur installation en Aquitaine, au début du V^e siècle, les Wisigoths étaient moins de cent mille.

Marcus essuya son visage inondé de sueur. Le [p. 64] rempart réfléchissait la chaleur qui commençait à peine à décroître en ce milieu d'après-midi. Lorsqu'il eut, avec sa suite, passé la porte fortifiée qui s'ouvrait sur le *decumanus*, il fit signe au cocher de s'arrêter à la fontaine située à proximité du grand théâtre. Le palais de Théodoric était proche, et il avait besoin de se rafraîchir avant de pénétrer dans son enceinte. Il s'aspergea le visage et demeura quelques instants immobile.

Il y avait peu de monde dans les rues. La chaleur était encore trop forte. Les marchands avaient cependant dressé leurs éventaires et hélaient les rares passants. C'était pour eux l'un des meilleurs emplacements de la cité. Les voyageurs ne manquaient jamais de s'y arrêter pour se désaltérer. Les jours de représentation, les spectateurs du grand théâtre constituaient une clientèle aussi nombreuse que prompt à la dépense. Le voisinage du Palais, autour duquel tournaient en permanence des soldats wisigoths plus ou moins désœuvrés, était d'un bon rapport pour les commerçants romains.

La fraîcheur de l'eau avait éveillé l'appétit de Marcus. Il se dirigea vers un marchand de fromages qui vantait les qualités de sa marchandise. Dès qu'il le vit s'approcher de sa boutique, celui-ci interrompit son boniment et inclina du mieux qu'il put sa courte taille sur son ventre bedonnant. Il était habitué à voir passer beaucoup de dignitaires et de prélats qui se rendaient à la cour de Théodoric, mais peu daignaient s'arrêter à son étal, confiant le soin du ravitaillement à leurs serviteurs. D'ordinaire, Marcus eût fait de même, mais il pensait que le marchand pourrait le renseigner.

– Porte-toi bien, sénateur (nul n'était plus habile qu'un marchand pour juger d'un seul coup d'œil la qualité sociale d'un client) et arrête-toi quelques instants devant ton serviteur ! Achète-moi des fruits, à Narbo ils n'en ont pas de meilleurs.

[p. 65]

Ton prix sera le mien. Et si tu veux plus consistant, mes fromages sont là pour te rassasier.

Marcus ne put s'empêcher de rire. Il savait qu'il allait payer deux fois plus cher qu'un simple plébéien, mais il ne voulait pas perdre de temps à marchander. Il fit signe au marchand de se redresser. À la bonne heure, dit-il, voilà un honnête homme ! Que tous les dieux te protègent, même celui des chrétiens. Et il fit glisser quelques pièces de bronze de sa main dans celle du marchand, qui n'en demandait pas tant et s'exclama avec l'emphase des Gaulois du Midi : Prends ce que tu veux, tout est à toi !

– Et qui plus est, généreux, ajouta Marcus en secouant les plis de sa toge pour la débarrasser de la poussière du voyage. Finalement, il avait plus envie de fromage que de fruits. Les fromages gaulois étaient connus jusqu'à Rome et parmi

eux celui de Nemausus ¹ arrivait en bonne place. Marcus préférait celui de Tolosa, un fromage de brebis, courant chez les pauvres et dédaigné par les gourmets en raison de son goût relevé. Il en acheta quelques-uns et les fit distribuer aux membres de son escorte qui s'étaient accroupis sous un passage voûté – l'ombre était rare. Lui-même mangea lentement, tout en observant l'enceinte du palais de Théodoric.

Les rois wisigoths n'avaient pratiquement rien modifié dans l'architecture de la cité, se bornant à construire quelques églises pour leur clergé arien, et à fermer celles des catholiques quand ceux-ci devenaient trop remuants. Mais, à la différence d'évêques trop zélés qui, dans d'autres villes de l'Empire, avaient ordonné la démolition des temples païens, ils avaient respecté les principaux édifices antiques. Le Capitole se dressait toujours non loin de là, à la croisée du *cardo* et du *decumanus* ², et le théâtre était encore ouvert, malgré la haine [p. 66] des spectacles prêchée par les clercs. Quant aux thermes, symbole par excellence de la civilisation, les nobles wisigoths les fréquentaient assidûment. Le palais de Théodoric reproduisait fidèlement, en dépit de dimensions modestes, le plan des riches demeures romaines : cours intérieures bordées de péristyles, jardins, multiples dépendances abritant les appartements de la cour, salles d'apparat, bâtiments affectés au cantonnement des troupes et locaux réservés à la garde personnelle du roi, rien n'y manquait. Une triple enceinte solidement bâtie de pierre – la brique aurait paru trop vulgaire – protégeait le tout et filtrait les visiteurs.

Marcus, qui s'était fait annoncer par des émissaires au poste de garde, demanda négligemment au marchand, après avoir avalé un dernier morceau de fromage : Comment vont les affaires ? Tu as du voir défiler beaucoup de monde, depuis que notre Avitus est devenu empereur...

Un large sourire s'épanouit sur le visage de l'homme : Ah, pour ça, oui ! Et ce n'est pas fini. Dès que la chaleur sera tombée, tu vas voir le Palais s'animer. Ça n'a pas arrêté de la semaine. On dirait que tout l'Empire a envoyé des émissaires. Des Rutènes, des Voconces, et même des Allobroges ont envahi le Palais. Les sénateurs de Narbo ont été les premiers, mais ceux d'Arelate sont arrivés peu de temps après. Ils étaient entourés d'une escorte si nombreuse et si magnifique qu'on n'en verra pas d'autre de sitôt. C'était la fête ici, l'or leur coulait entre les doigts comme l'eau de la fontaine. Ils portaient des vêtements à la mode d'Orient et embaumaient les parfums d'Arabie. On aurait dit des Assyriens, pas des Gaulois ! Nos hôtes barbares n'en revenaient pas plus que nous... On dit que Théodoric a dû faire acheter des coffres en toute hâte, tant ils l'ont comblé de cadeaux. Enfin, tous

¹ L'actuelle Nîmes. Le fromage de Nîmes, connu dès le I^{er} siècle de notre ère par les Romains, est sans doute l'ancêtre du Laguiole, encore réputé de nos jours.

² Axes principaux de la ville

les illustres, les respectables et [p. 67] clarissimes ¹ de Gaule semblaient s'être donné rendez-vous ici. Même l'évêque catholique a été reçu.

Marcus fronça les sourcils. Si Agnusdei parvenait à rentrer dans les bonnes grâces de Théodoric, les catholiques allaient redresser la tête. Et le sénateur croyait fermement que tout ce qui était bon pour eux était mauvais pour l'Empire. Il se dirigea vers sa litière, ses serviteurs reprirent leur place à ses côtés. Les portes de l'enceinte venaient de s'ouvrir, les gardes leur faisaient signe d'entrer, Théodoric acceptait de recevoir Marcus.

Après avoir franchi les différents postes de garde, Marcus, escorté de soldats wisigoths, parvint dans l'antichambre de la salle d'audience. Il y avait là une foule composite, solliciteurs venus quémander les munificences royales, prêtres ariens revêtus de dalmatiques chamarrées et portant sur la poitrine des croix serties de gemmes polychromes, officiers entourés d'hommes de troupe tenant la framée. Une nuée de fonctionnaires romains suivis de leurs scribes, l'air suffisant, se dirigeaient vers les bureaux pour expédier les missives que Théodoric venait de leur dicter. Marcus connaissait la plupart d'entre eux, la haute administration de la capitale wisigothique regroupait le meilleur de l'aristocratie gallo-romaine. Respectables, illustres, magnifiques, clarissimes, tous les titres de noblesse se trouvaient réunis ici et faisaient aux oreilles de Marcus une douce musique. On se serait presque cru à Ravenne ². Les souverains wisigoths faisaient de leur mieux pour que leur pouvoir revêtît les formes et la majesté de la grandeur romaine.

Distrait par le spectacle, Marcus n'oubliait cependant pas le but de sa visite, et se demandait dans quelle humeur il allait trouver Théodoric. La lourde tenture qui séparait la pièce de la salle [p. 68] d'audience s'écarta brusquement, tirée par les soldats de la garde personnelle du roi, des géants blonds hauts de sept pieds et revêtus de peaux de bêtes, portant en permanence glaive et bouclier. Personne n'osait les approcher de trop près, car ces fidèles avaient pour mission d'assurer la sécurité du roi. Pour eux, du préfet du prétoire jusqu'au plus obscur des scribes, tout le monde était suspect. L'histoire de la cour wisigothique, parsemée d'assassinats qui n'avaient rien à envier à la sanglante anarchie dans laquelle se succédaient les empereurs romains, était là pour leur donner raison. Ils s'inclinèrent devant le personnage couvert de bijoux et revêtu d'une toge rehaussée de fibules barbares qui sortait de chez Théodoric, et crièrent dans un latin guttural : Place, place au comte des Largesses Sacrées ! Marcus avait reconnu Pétrone Clarens, avec lequel il était depuis longtemps lié. Comme lui, il appartenait à une des plus nobles familles d'Aquitaine, dont les membres étaient tout naturellement passés au service des Wisigoths. Peu de temps après son récent avènement, Théodoric avait fait de lui son ministre des finances. À un poste requérant des connaissances complexes, il n'était pas question de placer des Wisigoths, trop peu expérimentés en ces matières.

¹ Titres portés par les aristocrates romains.

² Ravenne était devenue la capitale de l'Empire d'Occident au début du V^e siècle.

Marcus se dirigea vers lui et parvint à le saluer avant qu'il n'eût fini de traverser la pièce : Salut à toi, illustre comte des Largesses Sacrées, dispensateur des bienfaits de Théodoric, le plus noble des *honestiores*¹ ! En d'autres lieux, Marcus l'eut simplement appelé par son prénom, mais à la cour de Théodoric, on ne badinait pas avec l'étiquette, que le souverain avait calquée sur celle de la cour de Constantinople.

Pétrone détourna légèrement la tête, et s'arrêta dès qu'il eut reconnu Marcus. Il fit signe à son escorte de s'écarter, le prit affectueusement par le bras, et l'entraîna dans un coin de la pièce à l'écart [p. 69] de la foule des courtisans. Marcus Iulius Rufus en personne ! Il fallait qu'Avitus revête la pourpre pour que tu te décides à sortir de ton repaire de Tasconia ! À vrai dire, je m'attendais à ce que tu viennes sentir d'où soufflait le vent, mais tu as fait vite. Il n'y a que cette canaille d'Agnusdei qui soit encore plus rapide que toi, mais je préfère ta figure à cette face de carême.

C'était la seconde fois en moins d'une heure que Marcus entendait le nom d'Agnusdei. Une ombre passa sur son visage mais Pétrone ne la remarqua pas. Il continuait à parler si rapidement que Marcus ne parvenait pas à placer un mot.

– Donne-moi de tes nouvelles. Es-tu satisfait de tes fédérés wisigoths ? Avec Sigebert pour te défendre, tu n'as rien à craindre. C'est un des meilleurs guerriers de nos troupes, et il est aussi intelligent que bon soldat. Il se pourrait bien qu'un jour Théodoric l'appelle à la cour. Je ne le souhaite pas, car tu serais moins bien défendu. Pour le moment, en tout cas, rien à craindre : le roi est suffisamment occupé ailleurs pour penser à Sigebert.

Marcus ne partageait pas l'opinion de Pétrone sur Sigebert. Ce dernier était précisément beaucoup trop malin pour se contenter d'être un bon guerrier. Mais il n'était pas venu à Tolosa pour parler de Sigebert, et préféra détourner la conversation. Je n'ai pas à me plaindre, dit-il, si ce n'est de la santé de Primilla, mais cela... Il esquissa un geste d'impuissance.

Pétrone ne savait que dire, il hésita, soupira, puis avant que Marcus ait eu le temps de reprendre la parole, fit glisser le long de son doigt une de ses bagues et la tendit à son ami. C'était un camée très ancien serti dans une monture d'or, qui représentait le visage d'Apollon. Le temps n'en avait pas altéré la finesse. Le bijou était splendide, et provenait sans doute d'Orient. Donne cette bague [p. 70] à Primilla en témoignage de mon amitié, dit Pétrone, et assure-la que, lorsque cette agitation aura pris fin, je vous rendrai visite.

Marcus se confondit en remerciements, mais voyant que Pétrone allait mettre fin à leur conversation, il posa la question qui lui brûlait les lèvres : Dis-moi,

¹ Le terme d'*honestiores* désignait au Bas-Empire la minorité des riches et des puissants, et comportait toute une hiérarchie interne de titres correspondant le plus souvent à l'échelle des fonctions dans l'administration impériale.

quelle est l'humeur de Théodoric ? Je vais le rencontrer dans quelques instants et je ne sais s'il me prêtera une oreille attentive...

Pétrone regarda Marcus avec insistance, mais eut la discrétion de ne pas l'interroger sur le motif de sa visite. Il se pencha vers son ami et lui dit à voix basse : Théodoric est fatigué de parler politique. Depuis quinze jours, tous ceux auxquels il accorde audience lui rebattent les oreilles du couronnement d'Avitus, du sac de Rome, et de la menace saxonne. Il en a assez d'entendre toujours les mêmes refrains...

Les épaules de Marcus s'affaissèrent, il tritura nerveusement le pli de sa toge : il avait fait ce voyage pour rien ! Théodoric allait l'éconduire dès ses premières paroles. Pétrone s'aperçut de son trouble. Ne te décourage pas, et montre-toi habile, lui murmura-t-il. Le roi a fait une bonne chasse ce matin. Si tu sais le divertir, il te conviera peut-être à une partie de méridienne. Surtout, débrouille-toi pour paraître mauvais joueur : il faut que tu perdes et que tu en montres le plus de désagrément possible. Théodoric veut toujours être sûr d'avoir gagné... Après, tu pourras parler de ce qui t'intéresse.

Marcus sourit à son tour, prit congé de son ami, autour duquel l'escorte s'était reformée. Pétrone se dirigea vers l'aile du palais où étaient installés les bureaux, puis revint brusquement sur ses pas : Un mot encore. Quand tu en auras fini avec Théodoric, occupe-toi sérieusement de ton fils et, au besoin, menace-le de l'expédier chez les Vandales. [p. 71] Il vient de se mettre une méchante affaire sur les bras lors de son récent séjour dans cette ville. Corrige-le, sinon d'autres s'en chargeront, et tu risques d'en pâtir. Tant que tu vis, il est sous ta puissance. Fais-la-lui sentir !

Avant que Marcus ait eu le temps de demander des explications, Pétrone était reparti. Quelles nouvelles frasques Caius avait-il encore commises ? Il n'eut pas le temps de s'interroger plus longuement. Le chef de la garde germanique lui faisait signe que l'entrevue avec Théodoric allait commencer.

La tenture rabattue derrière lui, Marcus se trouva dans la salle d'audience qui était de dimensions majestueuses, car bâtie sur le modèle d'une basilique. Au fond de la salle, Théodoric se tenait sur son trône, surmonté d'un crucifix. Le roi était immobile, et Marcus encore trop loin de lui pour distinguer ses traits.

Un silence impressionnant régnait, contrastant avec le brouhaha de l'antichambre. Marcus s'avança à pas mesurés, les yeux baissés vers le pavement décoré de mosaïques polychromes. Celles-ci alliaient le matériau romain à l'art barbare. On n'y voyait nulle figure de déesse ou d'animaux mythologiques, mais de simples lignes torsadées, entrelacées en de savants dessins aux couleurs violentes, où l'or et le rouge dominaient. Au premier abord, ces figures étranges semblaient incohérentes. Mais l'œil s'y habitua peu à peu, et se sentait irrésistiblement attiré vers le fond de la salle, là où culminait la puissance royale. Car tous ces dessins étaient savamment orientés, de façon à ce que le visiteur sente ses pas guidés jusqu'à l'endroit de la prosternation. Les murs étaient ornés de

fresques plus conventionnelles, représentant de nombreux personnages que l'invité ne pouvait détailler qu'une fois la conversation engagée avec le roi.

[p. 72]

Marcus était parvenu au pied du trône royal, auprès duquel se tenaient Rutern, l'évêque arien, et Fanaric, le comte du Palais. C'étaient les deux dignitaires les plus puissants du royaume, encore que Théodoric II n'eût pas la réputation d'être un chrétien trop zélé. En fait, il ne comprenait pas grand-chose aux subtiles querelles qui divisaient ariens et catholiques, et préférait la lecture des poètes classiques à celle des théologiens. Il devait cependant compter avec l'influence du clergé, car les ariens étaient aussi prompts que les catholiques à saisir n'importe quelle occasion pour infléchir à leur profit la puissance temporelle.

Rutern, les yeux mi-clos, dévisageait Marcus avec curiosité mais, semblait-il, sans hostilité. Quant à Fanaric, dont la corpulence contrastait avec la maigreur hiératique de l'évêque, il avait l'air de s'ennuyer mortellement. Marcus se prosterna trois fois devant Théodoric, puis se releva, en le saluant d'une voix posée, mais ferme : Salut à toi, honneur des Goths, rempart et salut du peuple romain ! Que le Seigneur Jésus-Christ t'assure un long règne et intercède sans cesse auprès du Père pour que tes désirs soient exaucés.

Marcus avait habilement mêlé les fleurs de rhétorique, auxquelles le roi était sensible, à une fine allusion à la doctrine arienne, qui enseignait la supériorité du Père sur le Fils, destinée à l'évêque. Il comprit au sourire de Rutern que sa ruse avait réussi. Le dignitaire arien ne soupçonnait pas que Marcus poursuivait d'une même haine catholiques et ariens.

Théodoric, drapé dans un manteau brodé d'or, restait silencieux comme le voulait l'étiquette. À Constantinople, le protocole était encore plus fastueux. Toute la gloire passée de l'Empire semblait s'être réfugiée en Orient. Quand l'Empereur accordait une audience, le trône constellé de pierres [p. 73] précieuses sur lequel il était juché descendait du plafond devant ses interlocuteurs prosternés au son majestueux de l'orgue, qui emplissait la basilique. En Gaule, les souverains wisigoths n'avaient pas encore atteint un tel faste, mais ils ne manquaient pas de courtisans pour le leur conseiller.

En attendant la réponse de Théodoric, Marcus ne put s'empêcher de jeter un œil vers les murs de la salle. Il était déjà venu en ces lieux rendre visite au père de Théodoric, mort en repoussant hors de Gaule les ennemis du peuple romain. Il constata avec surprise que son fils avait fait remplacer les anciennes fresques. Sur le mur de droite, vers lequel le regard se portait naturellement en premier, était peinte la victoire de Théodoric I^{er} sur Attila et ses hordes hunniques. Le roi était représenté à cheval, dans des vêtements immaculés, entouré d'enseignes et se détachant sur un ciel de gloire où brillait une grande croix, tandis que les petits cavaliers asiates, vêtus de peaux de bêtes déchirées, fuyaient en désordre, abandonnant leurs morts. La victoire de Théodoric n'était que posthume, car celui-ci avait perdu la vie dans les combats. Mais tous étaient censés comprendre le sens du symbole. L'œuvre peinte sur le mur de gauche était beaucoup plus

ambiguë. Elle représentait une carte du monde connu, sur lequel trônait en majesté l'Empereur d'Orient. Celui-ci remettait la couronne de lauriers du triomphe à Théodoric II, qui se tenait un genou à terre devant le souverain. L'Empereur d'Occident brillait par son absence, et le Wisigoth n'en portait pas les insignes, ce qui autorisait les interprétations les plus contradictoires. Marcus n'eut pas le temps de pousser plus loin l'analyse de ces subtilités, car Théodoric venait enfin de sortir de son silence : Porte-toi bien, Marcus Iulius. Mon père parlait souvent de toi comme d'un homme sage et dépourvu d'ambitions. Se trompait-il ?

[p. 74]

Décontenancé par une question si directe, Marcus dut improviser. Il gagna quelques secondes en remettant un peu d'ordre dans les plis de sa toge, et sous le regard amusé de Fanaric qui semblait enfin sortir de sa torpeur, il dit avec précaution : Il n'y a que les fous qui puissent se prétendre sages, et les vrais ambitieux se gardent toujours de se présenter comme tels.

Marcus guettait avec anxiété la réaction de Théodoric. Il lui avait paru habile de ne pas se lancer dans de plates flagorneries, mais son interlocuteur n'allait-il pas trouver ses propos insolents ? Le visage de Théodoric s'anima, et il eut un rire bref. En tout cas, tu ne manques pas d'esprit ! dit-il. Mais tu n'es pas venu jusqu'ici pour faire de bons mots. Dis-moi plutôt ce qui t'amène.

– Puissant roi, je sais combien ton temps est compté en ces jours où l'Empire, grâce à toi, peut à nouveau espérer. Je ne suis pas venu t'importuner en quémandant un poste, ou une faveur dans un procès, mais simplement pour t'entretenir des choses de l'esprit.

Théodoric parut surpris et lança un coup d'œil interrogateur. Marcus enchaîna : Oui, tout l'Occident est en liesse depuis que ses peuples ont appris le couronnement de ton ami Avitus, avec lequel m'unissent d'heureux souvenirs de jeunesse. Je n'entends point profiter de ce sentiment pour obtenir argent ou honneurs. Mais toute ma vie, j'ai eu la passion de l'étude et des lettres. Nos écoles de Tolosa jouissent du prestige que tu sais, et j'ai pensé que, sous ton patronage, il serait possible d'organiser dans ta capitale un concours de poésie pour célébrer les glorieux événements d'Arelate.

Marcus n'avait rien trouvé de mieux pour retenir l'attention de Théodoric. Celui-ci aimait à rappeler qu'il avait appris Virgile grâce aux leçons d'Avitus, longtemps son précepteur. Grand [p. 75] amateur de littérature romaine, il avait une réputation d'homme cultivé dont il était presque aussi fier que de sa valeur militaire. Il se leva de son trône et fit signe à ses conseillers qu'ils pouvaient disposer. Sa voix se fit soudain familière : Fanaric se moque comme d'une guigne de la poésie ; quant à Rutern, sa seule préoccupation est de me faire promulguer des édits contre les catholiques. Ton idée n'est pas mauvaise, elle a l'avantage de me changer des discours habituels...

Marcus étouffa un soupir de soulagement. Pour le moment, Théodoric lui faisait confiance. Le souverain descendit de son trône, ôta le lourd manteau

d'apparat sous lequel il ne portait qu'une simple tunique. Quand Fanaric et Rutern se furent retirés, il dit à Marcus de le suivre dans une pièce adjacente qui faisait office de salle à manger. Là, il s'assit sur un des lits disposés le long des murs, s'empara d'un des morceaux de viande servis dans un grand plat d'argent, et le porta à sa bouche en invitant Marcus à en faire autant.

Tout en mâchant son entame, Marcus dévisageait discrètement Théodoric, dont l'attention s'était relâchée ¹. De taille moyenne – supérieure à celle de la plupart des Romains, mais moins élevée que celle de ses gardes du corps – le Wisigoth avait une tête ronde couverte d'une chevelure frisée, descendant en boucles sur ses oreilles, suivant la coutume de son peuple. On devinait des poils à l'intérieur de ses narines qu'il faisait pourtant épiler fréquemment. Ses cils étaient si longs qu'ils tombaient en dessous de sa paupière inférieure lorsqu'il fermait les yeux ². Il mordait dans la viande, de toutes ses dents, fort bien plantées et d'une blancheur éclatante. Il ne portait pas de barbe et il avait un teint très pâle. Dépourvu d'embonpoint, il possédait des muscles puissants, une taille élancée, on devinait que sa cuisse était dure [p. 76] comme de la corne. Sa tunique était trop courte pour cacher des mollets saillants, et, détail curieux, ce corps robuste se terminait par des pieds aussi petits que ceux d'une femme.

Quand il eut fini de manger, Marcus l'entreprit au sujet du concours de poésie qui tournerait à coup sûr à un panégyrique d'Avitus et du souverain barbare. Il obtint sans peine les autorisations nécessaires, ainsi que les prix destinés à récompenser les futurs vainqueurs. Tout naturellement, la conversation dévia sur la littérature classique, et Marcus s'aperçut de l'étendue de la culture du Wisigoth qui connaissait Virgile sur le bout des doigts et pouvait réciter en grec – bien qu'il maniât cette langue moins aisément que le latin – des tirades entières d'Homère. Il appréciait tout autant Martial et Juvénal, les poètes satiriques, et en bon Aquitain, faisait ses délices d'Ausone.

Au bout d'un moment, de plus en plus détendu, Théodoric proposa à Marcus de faire une méridienne. Pendant qu'il allait chercher les dés, les conseils de Pétrone revinrent à la mémoire du sénateur. Le sort le favorisa, il gagna la première partie. Comme Théodoric restait silencieux, il lui proposa une revanche que celui-ci accepta d'un signe de tête. Pendant plusieurs minutes, les coups de dés se succédèrent sans résultat. Les deux adversaires se trouvaient à égalité. Puis brusquement le sort avantagea Théodoric qui marqua plusieurs points. À la grande joie du Wisigoth, Marcus manifesta le plus profond dépit, prenant les dieux à témoin de son infortune. Théodoric était joyeux comme un enfant ³. Marcus jugea le moment propice pour en venir au but.

¹ Le portrait qui suit est, à peu de choses près, celui que Sidoine trace de Théodoric dans une longue lettre adressée à son beau-frère Agricola (Sidoine, *Lettres*, 1, 2).

² Sidoine écrit même (*ibid.*) : "S'il abaisse ses paupières la longueur de ses cils atteint presque le milieu de ses joues."

³ Sidoine (*ibid.*) témoigne de ce trait de caractère de Théodoric : "Il s'amuse de l'émotion du vaincu, et alors seulement il croit qu'on ne l'a pas laissé gagner par déférence, quand la

– Grand roi, le sort t'est favorable ! Plaise au Ciel qu'il demeure longtemps propice au peuple romain...

Théodoric hocha la tête et dit d'une voix lente : [p. 77] La prise de Rome par les Vandales est un signe de Dieu. Marcus se garda bien de faire remarquer que le dieu des chrétiens envoyait beaucoup de signes dont ses fidèles eux-mêmes tiraient les conclusions les plus opposées. Mais Théodoric semblait fort bien connaître la volonté du Père. Le souverain se rapprocha de Marcus et lui prit familièrement le bras : Tu es un homme cultivé et tu goûtes plus la musique des hendécasyllabes¹ que la lourde prose des théologiens ou les écrits ennuyeux des fonctionnaires. Mais, tu peux me croire, la désignation à la pourpre d'Avitus est le début d'une ère nouvelle.

Marcus se garda d'interrompre le Wisigoth, et l'encouragea du regard. Les successeurs de Valentinien, poursuivit celui-ci, ont fait la preuve de leur incapacité. Ils n'étaient plus que l'ombre de l'Empire. Par deux fois ils ont laissé Rome tomber aux mains de leurs ennemis, et l'Italie entière est dévastée à cause de leur faiblesse et des viles intrigues de leurs courtisans. Tu as entendu comme moi les prophètes de malheur dire que la fin du monde est proche, que la ruine de la Ville annonce le prochain retour du Christ qui viendra châtier les méchants et rétablir les justes.

Marcus opina du chef La prophétie de Lactance, un Africain converti au christianisme deux siècles auparavant, avait brusquement refait surface et affolait les esprits faibles. Il prédisait que la chute de Rome précéderait de peu la fin de l'univers. J'ai longuement parlé avec Rutern de tout cela, poursuivit Théodoric, et je suis tombé d'accord avec lui. Nous, les ariens, sommes les vrais chrétiens, et l'hérésie des catholiques empêche Wisigoths et Romains de collaborer à leur salut commun. Je n'ai pas l'intention de soumettre l'Église de Rome par la violence. La persécution endurcirait les homoousiens dans leurs erreurs. Le temps fera son œuvre : la fin du monde n'est pas pour [p. 78] demain. L'Évangile n'est pas encore connu de tous les peuples de la terre. Il est absurde de prétendre que Dieu est en train de mettre fin à ce qui commence à peine.

Marcus se dit que Rutern avait bien endoctriné son souverain. Le clergé arien n'avait aucun intérêt à prêcher l'apocalypse. Les vrais chrétiens, comme ils s'appelaient, voulaient en finir avec les catholiques et leur insoutenable doctrine sur l'égalité du Fils et du Père. À part les Francs, sauvages et païens, tous les Barbares étaient ariens, et leur puissance au sein de l'Empire allait grandissant. La victoire des thèses d'Arius passait par le salut d'un Empire géré par les plus capables des Romains, et défendu par les peuples germaniques civilisés.

mauvaise humeur du perdant vient de le convaincre de la réalité de son triomphe. Et, ce qui t'étonnera sans doute, la joie qu'il éprouve ainsi de petites choses favorise souvent le dénouement d'affaires très importantes. Alors, des requêtes qui ont fait naufrage malgré de puissants protecteurs voient s'ouvrir le port d'une solution favorable."

¹ Vers comptant onze syllabes.

Théodoric s'était levé, et arpentait la pièce à grandes enjambées. Sa large poitrine se gonflait en même temps que sa voix se faisait plus forte. Son teint d'ordinaire très pâle commençait à rosir. Dieu a choisi les Wisigoths et les Romains pour mener à terme son dessein, dit-il. C'est pourquoi j'ai mis Avitus à la tête de l'Empire. Dans peu de jours, il entrera en Italie avec les armées gothes pour chasser les Vandales hors de Rome. Moi-même, je m'apprête à passer en Ibérie ¹ afin de combattre la révolte des Suèves. Crois-moi, ce siècle verra le triomphe de la grandeur romaine alliée à la puissance barbare.

Théodoric s'était arrêté de parler et fixait Marcus. Celui-ci se risqua à poser prudemment la question qui lui tenait à cœur : Grand roi, j'étais venu pour te parler de poésie, mais puisque tu m'estimes assez pour t'ouvrir à moi, qui ne suis qu'un vieil homme presque retiré du monde, de tes desseins grandioses, laisse-moi t'entretenir des craintes qu'éprouvent certains, et qu'il n'est pas toujours facile de dissiper. Marcus avala sa salive et dit presque à voix basse : Des ennemis de ton peuple [p. 79] et de sa vraie foi murmurent que les Wisigoths ne défendent l'Empire que pour mieux l'asservir. Ils rappellent que c'est Alaric, un de vos rois, qui le premier a osé au début de ce siècle pénétrer dans Rome et la soumettre au pillage. Ils ne parviennent pas à oublier tous les ravages dont a souffert la Gaule lorsque votre peuple et beaucoup d'autres ont passé le Rhin et sont entrés dans l'Empire.

Marcus jugea prudent de s'arrêter. En peu de mots, il en avait sans doute trop dit pour ne pas blesser l'orgueil de Théodoric. Mais celui-ci ne semblait pas courroucé. Au contraire, il s'était arrêté de marcher et écoutait avec attention les propos du sénateur. Il eut un sourire las. Ce n'est pas Alaric qui a pillé Rome pour la première fois, répondit-il, mais ton peuple, Gaulois ! Et tes ancêtres ont tellement dévasté cette ville que les Romains de ce temps ont failli la reconstruire ailleurs ². Ce qui ne vous a pas empêchés de vous fondre au sein du peuple romain et de jouir de tous les bienfaits de cet Empire auquel, après tant de siècles, vous êtes si attachés. Pourquoi n'en irait-il pas de même avec nous ?

Marcus dut convenir que Théodoric avait raison. Le Wisigoth détourna la tête, et ses yeux semblèrent fixer un point invisible tandis qu'il continuait à parler. – Mon peuple est las de parcourir le monde en errant à la recherche de terres où il pourrait enfin vivre en paix. Partout où nous avons essayé de nous fixer, nous avons été chassés par des nations sauvages qui ont pillé nos maisons, tué nos enfants et nos femmes, et dispersé nos troupeaux. Notre histoire est plus ancienne que la vôtre, et marquée de tant de malheurs que leur nombre nous a fait perdre le souvenir des temps lointains où nous vivions heureux, au delà de l'océan du Nord. Nous avons été chassés vers le Sud pour des raisons que nos pères connaissaient peut-être, mais [p. 80] que nous ignorons. Nous sommes bien moins nombreux que vous, et admirons votre civilisation. Nous désirons vivre dans vos villes et apprendre à mieux cultiver la terre pour nourrir nos enfants. Déjà nous parlons

¹ L'actuelle Espagne.

² Allusion à la prise de Rome par les Gaulois, à l'époque républicaine.

votre langue et adorons le même dieu. Si mon ambition était d'abattre votre Empire affaibli, je serais moi-même monté sur le trône d'Occident. Vous avez besoin de nous comme nous avons besoin de vous.

La sincérité du ton de Théodoric avait dissipé les doutes de Marcus. Les Wisigoths seraient les plus sûrs des alliés si les Romains leur confirmaient les garanties qu'ils leur avaient déjà accordées. De surcroît, la progression de l'arianisme, liée à leur succès, ne pouvait qu'affaiblir le christianisme en le divisant. Un jour, Chrestos et son père s'effaceraient de la mémoire des hommes comme les vaines prophéties de leurs prêtres arrogants. Quant aux Wisigoths, Burgondes et autres Germains, ils connaîtraient le même destin que tant d'autres peuples que Rome avait assimilés pour leur plus grand bien et deviendraient plus romains que les Italiens eux-mêmes. Tout le discours de Théodoric allait dans ce sens, et Marcus était décidé à l'encourager dans ces sages intentions. Il s'inclina profondément devant lui avant de prendre la parole.

– Noble roi, ta sagesse est plus grande encore que ta puissance. Je suis sûr que le peuple romain se joindra à la faveur divine pour assurer le succès de tes entreprises. Avec toi en Ibérie et Avitus sur le chemin de Rome, nous ne craignons plus rien, et ma postérité chantera tes louanges. Quant à ton peuple, il trouvera dans la riche Aquitaine la paix et la prospérité qui lui ont été jusqu'ici refusées. Mais si tu me permets un dernier mot avant que je te rende à la foule des solliciteurs que j'entends s'impatienter, méfie-toi des catholiques ! Ne les laisse pas abuser de ta bonté. Sois vigilant, car ils ne [p. 81] courberont pas toujours la tête. Prends garde, surtout, à leur évêque Agnusdei : il n'y a pas de nom qui lui, convienne moins bien, et son aveuglement dans l'hérésie n'a d'égal que sa soif de pouvoir.

– J'y veillerai, dit Théodoric. Il avait appelé un esclave qui était en train de lui remettre sur les épaules le manteau d'apparat. J'ai eu plaisir à te connaître et te renouvelle mon appui pour les spectacles que tu veux organiser à la gloire d'Avitus. Hélas, la guerre contre les Suèves m'empêchera d'y assister, car mon départ est proche.

Le roi se dirigea vers la salle d'audience. Quand il fut parvenu au pied du trône, Marcus s'inclina jusqu'à terre pour le saluer. Théodoric, d'un signe de la main, le dispensa des deux autres prosternations réglementaires, et tout en s'asseyant sur son fauteuil couvert de tissus de lin et de pourpre, lui demanda avec curiosité : Avant de t'en aller, dis-moi en quel dieu tu crois. Tu n'es certainement pas arien, et pourtant, tu ne sembles guère aimer les catholiques.

– Je crois au dieu qui permettra à ton peuple et au mien de vivre en bonne intelligence, répondit Marcus.

L'entrée de Rutern et de Fanaric, venus assister aux audiences suivantes, le dispensa de fournir d'autres explications. Après avoir une nouvelle fois remercié Théodoric de son accueil, il sortit de la salle, traversa rapidement l'antichambre toujours aussi bruyante, et se trouva bientôt à l'extérieur du Palais. Il monta dans la litière et ordonna au cocher de se diriger vers la basilique des catholiques.

*

La douzième heure approchait ¹, mais en cette saison, le soleil était encore haut sur l'horizon. La [p. 82] chaleur diminuant néanmoins, les rues s'étaient emplies de passants et des bribes de multiples langues parvenaient aux oreilles de Marcus : vieux dialectes gaulois que parlaient encore les hommes de la campagne venus vendre leurs denrées au marché, parlars rapides des Grecs et des Syriens, langue tourmentée des Wisigoths et, comme un bruit de fond, le latin coloré d'innombrables accents.

Marcus était sorti serein du palais de Théodoric. Les intentions du roi correspondaient à ses espoirs, et bientôt Saxons et Vandales retourneraient d'où ils venaient, dans la Barbarie d'où ils n'auraient jamais dû sortir. Les Vandales tenaient l'Afrique, et se repaissaient des richesses de cette splendide province. Mais ils étaient si peu nombreux que quelques troupes bien dirigées les repousseraient vers le Sud, dans le Grand Désert où leurs os blanchiraient au soleil.

Malgré ces heureuses perspectives, Marcus se sentait las. Il n'avait pas relâché son attention tout le temps qu'avait duré son entretien avec Théodoric. Avant de prendre un repos bien mérité dans la maison d'un de ses clients toulousains, il tenait à se renseigner sur Agnusdei. Peut-être, au besoin, lui parlerait-il, malgré la répugnance que lui inspirait le personnage.

Agnusdei était moins sot que la plupart des chrétiens, si bien que Marcus se demandait parfois s'il partageait vraiment leurs absurdes croyances. Sans doute se souciait-il très peu de savoir si le Fils était égal au Père. En revanche, son appétit de puissance et de richesses ne faisait aucun doute. La plupart des évêques avaient beau être ravagés par l'avarice et dévorés par l'ambition ², Agnusdei les dépassait en abjection.

Ultime rejeton d'une famille honorable dont les Vandales avaient dévasté les terres, Agnusdei [p. 83] avait d'abord survécu en exerçant l'activité exténuante mais lucrative d'agent du fisc impérial. De nombreux propriétaires voyaient alors taxées des landes depuis longtemps en friche, comme s'il s'agissait des meilleures terres arables. Ceux qui refusaient de se montrer compréhensifs envers Calidius – c'était son vrai nom –, et de le défrayer largement de ses fatigues, étaient inexorablement ruinés. Un jour, Calidius s'était senti touché par l'Esprit-Saint et

¹ Environ 18 heures.

² Sulpice-Sévère (363-425), un Aquitain né dans une riche famille chrétienne et chrétien lui-même, a passé sa vie entre Toulouse, Béziers et Marseille. Son jugement sur le clergé de son temps est sans indulgence : "Aujourd'hui, les ministres des églises sont infectés par l'avarice, ils convoitent les terres, cultivent des domaines, ils sont avides d'or, ils vendent, ils achètent, ils cherchent le gain par tous les moyens" (cité dans : C. Bayet, A. Kleinclausz, C. Pfister, *Le Christianisme, les Barbares, Mérovingiens et Carolingiens*, Paris, Tallandier, 1981). Au V^e siècle, plusieurs synodes tentent de moraliser ce comportement en imposant un cadre strict à la gestion de l'évêque. Les revenus ecclésiastiques devaient être divisés en quatre : un pour l'évêque, un pour son clergé, un pour les pauvres, un pour l'entretien des églises.

avait pris le nom d'Agnusdei ¹. Dès lors, tout était allé très vite : il avait reçu la prêtrise et était venu vivre avec femme et enfants à Tolosa ². Là, grâce à l'argent amassé dans l'exercice de ses fonctions précédentes, il s'était constitué une cour chez les matriculaires. À la mort de l'évêque, il s'était mis sur les rangs, et ses séides n'avaient eu aucun mal à voir distinctement plusieurs colombes tourner autour de sa tête, signe indubitable que le doigt de Dieu le désignait au peuple et au clergé de la ville. Une fois élu, Agnusdei avait détourné une bonne partie des revenus de sa charge pour reconstituer les domaines de sa famille, poussant l'âpreté jusqu'à poursuivre de ses assiduités plusieurs riches veuves de la cité.

Marcus n'aurait prêté aucune attention à toutes ces manœuvres si fréquentes chez les clercs s'il n'avait appris par Pétrone Clarens qu'Agnusdei convoitait son domaine de Tasconia, ou du moins ce qu'il lui en restait après l'installation de Sigebert sur ses terres. Il était bien décidé à se défendre contre ces intrigues, mais il avait besoin de jauger l'homme. Peut-être était-il moins retors qu'on ne le disait, et Marcus trouverait-il un moyen de le détourner de ses projets. Il fallait d'abord qu'il le vît, il déciderait ensuite de la tactique à adopter.

Marcus se redressa sur les coussins de sa litière : il venait d'apercevoir la tour de la basilique, construite en avant de sa façade. Elle dépassait de [p. 84] plusieurs dizaines de pieds les toits des petites maisons de briques rouges. Quelques colonnes du temple païen qu'on avait détruit pour l'édifier étaient encore debout, mais elles n'arrivaient même pas à la hauteur du toit de l'édifice ³ recouvert de lames d'étain. Quelques minutes après, Marcus parvint à l'entrée du parvis, grande cour bordée d'une triple colonnade qui s'étendait devant l'église. À sa grande surprise, elle était bondée de monde, et une vive agitation y régnait. On entendait des clameurs venant de l'entrée principale, bloquée par la foule. Le nom d'Agnusdei revenait au milieu des cris.

¹ Il était fréquent à cette époque, lorsque le baptême intervenait à l'âge adulte, que les catéchumènes, après l'avoir reçu, prenaient un nouveau nom. À partir du VI^e siècle, les noms évangéliques tels que Jean, Jacques, André, Simon, Marie, deviennent courants. Mais on trouve aussi beaucoup de noms composés exprimant moins une identité qu'une relation de soumission à Dieu, comme Adeodatus, Christiger, Deogratias, Quodvultdeus, etc. (cf. A. Fliche-Martin, *Histoire de l'Église*, tome IV, 1950, p. 85).

² À cette époque, les prêtres pouvaient être mariés.

³ Beaucoup d'églises furent construites au cours du Bas-Empire, mais aucune ne subsiste dans son état originel, les reconstructions s'étant succédé à chaque fois suivant un plan différent. Cependant, les textes et l'archéologie (car les édifices de la Gaule chrétienne ne différaient pas sensiblement de ceux élevés à la même époque en Afrique ou en Syrie, qui sont à notre époque beaucoup mieux conservés) nous permettent de décrire avec une relative exactitude les églises de ce temps.

Marcus avisa une femme qui portait le costume noir des matriculaires ¹. Ceux-ci ne sortaient guère du parvis où ils se trouvaient sous la protection du saint patron de l'édifice. Il y avait de tout dans ce ramassis : esclaves, fugitifs, meurtriers endurcis, soldats déserteurs, et parfois quelques innocents poursuivis à tort. Ces rebuts d'humanité – c'est ainsi que les *honestiores* les qualifiaient – amenaient avec eux ce qui leur tenait lieu de famille, et transformaient les abords du sanctuaire en un caravansérail où, la nuit tombée, se déroulaient de minables orgies et des beuveries nauséabondes. Ces individus dangereux, ennemis de l'ordre dissimulés sous le masque de la pauvreté, ne pouvaient espérer être enregistrés sur les listes de l'Église. Mais l'obtention d'un numéro – le matricule – permettait à la minorité de pauvres choisie par l'évêque de voir son entretien indéfiniment assuré par l'Église et les aumônes des fidèles. En échange, ils rendaient quelques menus services, et devaient assister aux offices. Ils étaient particulièrement choyés par les candidats à l'épiscopat, car ils faisaient souvent pression sur le peuple pour l'inciter à élire celui des postulants qui leur avait promis, en cas de succès, de se montrer le plus géné-[p. 85] reux envers eux. Depuis le sacre d'Agnusdei, les matriculaires s'en donnaient à cœur joie, et l'évêque, au mépris des coutumes, avait considérablement allongé leurs listes, prétextant que la misère des pauvres était la richesse de l'Église. En réalité, il était parvenu à en faire une troupe d'individus dévouée corps et âme à sa personne.

Malgré sa répugnance, Marcus s'adressa à la femme au vêtement noir. Elle était encore jeune et tenait un bébé dans les bras. Peut-être s'agissait-il, pour une fois, d'une vraie déshéritée, une de ces veuves de la cité, si nombreuses ². – Dis-moi, ma sœur – les matriculaires entre eux s'appelaient frères et sœurs –, que se passe-t-il ici ? Nous ne sommes pas dimanche, et l'heure de la messe est passée depuis longtemps. Serait-il arrivé quelque chose à notre évêque ?

La jeune femme se signa avant de répondre, et tout en dégageant, pour allaiter son enfant, un sein dont la blancheur contrastait avec l'étoffe noire de son vêtement, elle répondit : D'où viens-tu pour ignorer la nouvelle ? Agnusdei se porte bien – que le Christ le protège – et il va célébrer le miracle. Dieu a voulu éclairer le peuple des catholiques. Maintenant, nous sommes sûrs qu'il va chasser les Barbares qui déshonorent son nom.

Marcus ne comprenait rien à ces paroles. La femme s'était détournée, et marchait vers l'entrée de l'église. Il essaya de la rattraper et, après avoir glissé dans sa main une mauvaise pièce de bronze, lui dit : Tu ne m'as pas répondu. De quel miracle s'agit-il ?

¹ Sur les matriculaires, cf. M. Rouche, "La Matricule des pauvres" dans *Études sur l'histoire de la pauvreté*, sous la direction de M. Mollat, tome I, Paris, Publications de la Sorbonne, 1974, p. 85-110. *Histoire de la vie privée*, sous la direction de G. Duby, tome I, Paris, Le Seuil, 1985, p. 421. En Gaule, la plus ancienne mention des matriculaires date de la seconde moitié du V^e siècle.

² Le mariage des fillettes avec des hommes beaucoup plus âgés était très répandu dans l'Antiquité. En conséquence, les jeunes veuves étaient très nombreuses... et courtisées, notamment par les prêtres, si elles étaient riches.

La femme se frayait un passage à travers la foule surexcitée, elle avait renoncé à nourrir son enfant dont les hurlements se joignaient maintenant aux cris des prêtres qui tentaient en vain de ramener l'ordre. Elle répondit d'une voix tremblante d'émotion : Ce matin, un fossoyeur a trouvé les reliques du bienheureux Quodvultdeus !

[p. 86]

Au nom de Quodvultdeus, Marcus se souvint de l'obscur diacre qu'au siècle dernier les prêtres de Jupiter, excédés par les persécutions dont les accablaient les chrétiens, avaient expédié dans l'autre monde après qu'il fut parvenu à faire lapider par la foule les statues du maître de l'Olympe. Naturellement, après la mort de Quodvultdeus, on l'avait crédité de nombreux miracles, et périodiquement, les évêques faisaient remuer la terre des cimetières à la recherche de ses restes.

Marcus et la jeune femme étaient parvenus à entrer dans l'église. Avant de se diriger vers la nef de gauche, réservée aux femmes, alors que les hommes devaient se tenir dans celle de droite, le clergé occupant la travée centrale et formant rempart entre les deux sexes, elle lui raconta brièvement ce qui s'était passé.

Ce matin, en creusant le sol pour enterrer deux enfants mort-nés, le fossoyeur avait été arrêté par une masse très dure. Pensant qu'il s'agissait d'un rocher, il avait essayé de le dégager, et le miracle avait eu lieu. Un linceul immaculé était apparu, et avait repris sa souplesse dès que le fossoyeur avait invoqué le nom du Seigneur. À l'intérieur du précieux linge se trouvait une main, portant un anneau gravé du nom de Quodvultdeus. Aussitôt averti, Agnusdei avait baisé la sainte relique et convié les fidèles à une messe d'action de grâces. Voilà pourquoi tu vois la foule assemblée, dit la femme, les yeux brillants d'excitation.

Avant que Marcus ait eu le temps de poser une nouvelle question, elle avait disparu derrière un groupe de matrones. Il n'y avait rien d'autre à faire que de se laisser porter par la foule. Après tout, en écoutant l'homélie d'Agnusdei, Marcus en saurait peut-être plus long sur les raisons qui l'avaient poussé à mettre en œuvre cette machination. Car il ne croyait pas un instant au miracle. Les prodiges [p. 87] existaient, certes, et le dieu des chrétiens n'était pas le premier à en faire. Depuis les temps les plus reculés, on avait vu maintes fois les statues pleurer, les éclairs déchirer un ciel serein, des pluies de sang maculer la terre, et de nombreuses guérisons suivre les prières des cœurs justes. Mais ce miracle-ci avait certainement été fabriqué par Agnusdei pour servir ses intérêts. L'évêque connaissait bien ses fidèles : les chrétiens voyaient toujours plus de signes que les dieux les mieux disposés n'étaient capables d'en produire, et leur passion du merveilleux s'était portée sur les reliques depuis longtemps déjà. Les empereurs chrétiens avaient donné l'exemple en faisant acheter à prix d'or partout en Orient

les fragments de la vraie Croix ¹. La foule ignorante ne demeurait pas en reste. Les inventions ² de reliques se succédaient à un rythme effarant, et les villes n'étaient pas moins épargnées que les campagnes par cette manne providentielle ³. On déterrait les corps des martyrs ou ceux des chrétiens morts en odeur de sainteté pour les découper en morceaux que des commerçants avisés, auxquels se joignaient volontiers des moines vagabonds, revendaient à prix d'or. Ceux auxquels l'argent manquait pour se procurer ces précieux porte-bonheur allaient la nuit racler la pierre des sarcophages des saints pour en recueillir la poussière qu'ils conservaient leur vie durant.

Marcus avait réussi à se glisser aux premiers rangs des fidèles. Les diacres et les prêtres psalmodiaient des hymnes repris en désordre par les femmes, tandis que les hommes élevaient des clameurs à la gloire de Quodvultdeus auquel beaucoup associaient le nom d'Agnusdei, toujours invisible. Une estrade dressée tout près de l'autel était encombrée de vases sacrés que surveillaient de près quelques matriculaires, car les voleurs n'étaient pas rares dans ce genre d'assemblée. Une chasse d'or [p. 88] trônait, destinée aux précieuses reliques pour le moment détenues par l'évêque, et dont tous réclamaient l'ostentation. Un diacre pria la foule de patienter encore quelques minutes. Agnusdei était en train de revêtir ses habits de cérémonie.

Marcus profita de ce répit pour détailler l'intérieur de l'église. Le spectacle était pour lui des plus étranges. La lueur dorée du soleil couchant pénétrait par les arcades des murs latéraux de la grande nef, percés de fenêtres qui la décomposaient en fascinants jeux de lumière. Elles étaient fermées de plaques de

¹ Les fragments de la vraie croix furent découverts au IV^e siècle par l'impératrice Hélène, la mère de Constantin. Quelques décennies plus tard, ces morceaux de bois, que l'on portait enchâssés dans un anneau ou suspendus au cou par un fil, s'étaient répandus dans tout l'Empire.

² Au sens de "découvertes".

³ Il faut être juste et reconnaître que les esprits éclairés, y compris parmi les chrétiens, s'inquiétaient de ce type de dévotion. Ainsi, Vigilance de Calagurris, un prêtre du sud-ouest de la Gaule qui vivait au début du V^e siècle, écrivait-il en raillant le culte des reliques : "Le paganisme renaît, pénètre dans les églises." Vigilance blâme par ailleurs la croyance à l'intercession des saints, recommande de secourir les pauvres du pays plutôt que d'envoyer le produit des aumônes à Jérusalem. Il redoute les progrès du monachisme et de ses positions extrémistes en même temps qu'il se prononce contre les conseils de continence donnés au clergé : "Si tout le monde se cloître, qui célébrera le culte, fera la charité, exhortera les pécheurs à la vertu ?" (cf. C. Bayer, *op. cit.*, p. 50). Toutefois, il faut bien reconnaître que ce courant de pensée n'est pas majoritaire. L'Orient paraît avoir été plus friand de reliques que l'Occident. Une loi de Théodose dut interdire de transférer les corps des martyrs, de les découper en morceaux et d'en faire commerce : cette prescription demeura largement inopérante. Nous aurions tort de croire que ce type de pratiques n'appartient qu'à un passé révolu. D'abord parce qu'il subsiste dans certaines formes de religiosité : on peut encore voir et vénérer des reliques dans certains lieux de culte. Ensuite et surtout parce que nous le retrouvons dans des formes de comportement plus "modernes", notamment chez les classes d'âge adolescentes ou jeunes : chacun sait que les effets personnels des chanteurs célèbres – distribués par eux au cours de leurs spectacles ou vendus après leur mort (en particulier les cas de J. Halliday, Cl. François, E. Presley ...) sont l'objet d'une grande vénération de la part de leurs "fans".

marbre découpées en treillis, aux ajours remplis de petites vitres de verre polychrome. Les éclats de lumière rejaillissaient sur les murs couverts de peintures et de mosaïques rehaussées d'un or éclatant. Une fresque montrait le Christ marchant sur les flots, tendant la main à Pierre, allusion à un miracle accompli par saint Martin, l'apôtre de la Gaule, qui, un jour où les fidèles traversaient la Loire pour se rendre à son tombeau, avait apaisé le vent qui soulevait les flots en menaçant d'engloutir les pèlerins. Une inscription se détachait en lettres d'or sur le ciel tourmenté : *L'âme du saint est dans la main de Dieu, mais lui-même est présent par la puissance de ses miracles*. Une autre, plus menaçante, lui faisait écho dans l'abside, reproduisant les paroles de Jacob : *Lieu redoutable, temple de Dieu et vraie porte du Ciel*. Les rares portions de murs que le clergé n'avait pas consacrées à l'édification des fidèles étaient couvertes de tentures, il en pendait aussi des voûtes et dans les entrecolonnements. Un long rideau était jeté au travers de la nef devant l'autel où tout à l'heure le corps glorieux du Christ serait présent.

Toutes les lampes et les cierges de la basilique avaient été allumés et répartis dans les nefs. Ils faisaient scintiller l'or des peintures et des mosaïques, les couronnes de métal précieux offertes par [p. 89] les souverains et pendues à des lustres, ainsi que les tours à hosties placées au-dessus de l'autel. Les sarcophages eux-mêmes étaient décorés de guirlandes de fleurs reproduisant de façon malhabile les instruments de la Passion. De nombreux fidèles les entouraient. Courbés jusqu'à terre, ils baisaient les pierres tombales dont étaient pavées de larges portions du sol de l'église. Nulle faveur n'était plus enviée que l'enterrement *ad sanctos*, auprès d'un corps saint dont les effluves purifiaient le corps du pécheur adjacent, ou auprès de l'autel où le Christ chaque jour triomphait de la mort ¹. Dans ce côté gauche de l'abside, face à la foule des femmes, une statue de

¹ Ces pratiques qui apparaissent nettement au V^e siècle continuent jusqu'au XVIII^e siècle (cf. P. Ariès, *L'Homme devant la mort*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 37-97). Pendant de nombreux siècles, vivants et morts se côtoyaient, et les cimetières pénétraient à l'intérieur des villes et des villages. On peut encore voir, notamment en Irlande et en Hollande, de nombreuses églises dont le sol est entièrement formé de pierres tombales. Le phénomène est beaucoup moins fréquent en France (sauf exceptions, comme à Châlons-sur-Marne, ou dans des villages pauvres et situés loin des villes), car au XVI^e siècle, les conciles de la Contre-Réforme, réagissant contre les abus dénoncés par les protestants, ont voulu juguler l'afflux du corps des notables dans les églises, et interdit, sauf cas exceptionnel, la pratique des sépultures à l'intérieur de celles-ci. On notera que cette familiarité avec la mort, et plus spécifiquement les cadavres, est inverse des mœurs antiques... et présentes. Dans l'Antiquité classique, les cimetières étaient situés à l'extérieur des cités, et le bourreau lui-même devait résider hors de l'enceinte urbaine. Quant à notre époque, le phénomène de rejet de la mort est trop connu pour qu'on s'attarde à en décrire les formes. Dans les deux cas, il semble bien que cette répugnance provienne de l'indécision ou de la peur quant à notre destin post-mortem. On sait que les Anciens n'avaient pas de vues très claires sur la question, et que nos contemporains semblent en avoir encore moins, comme le montrent les résultats d'un récent sondage (*Le Monde*, 1^{er} octobre 1986, p. 12-13). À la question : *Qu'y a-t-il après la mort ?* les Français répondent "Rien" (30% ensemble des Français, 25% des catholiques (!) "Il y a quelque chose mais le ne sais pas quoi" (43% et 46%) ; "Il y a une nouvelle vie" (19% et 21%) ; "Sans opinion" (8% et 8%). Les premiers chrétiens étaient, eux, persuadés de la résurrection, y compris celle des

la Vierge était enveloppée d'un voile blanc et, sous ses pieds qui écrasaient le serpent, on pouvait lire une inscription assurant qu'elle était vraiment la mère de Dieu comme l'avait affirmé quelques années auparavant le concile d'Éphèse ¹.

Marcus leva les yeux vers le fond de l'abside, où se mêlaient en des reflets d'apothéose la lumière tombant des fenêtres et la lueur des cierges. Une grande croix sortie de pierres précieuses dominait la foule des fidèles. Marcus soupira en pensant que les chrétiens avaient réussi à transformer cet instrument de torture en trophée de victoire. Mais souvent ils se gardaient de représenter sur le bois d'infamie le corps du supplicié dont les os blanchissaient dans un lointain cimetière juif. Non, les prêtres étaient beaucoup plus malins. Depuis quelques années, ils s'étaient mis à revêtir de gemmes et de perles la croix dont ils ornaient leur église ², et enseignaient que telle elle apparaîtrait au jour du jugement, quand le Christ viendrait sur les nuées juger les vivants et les morts.

Marcus était excédé par tant de bêtise et d'hypocrisie, et s'apprêtait à sortir de la basilique quand la tenture qui dissimulait encore l'autel à la vue des fidèles commença à glisser sur ses tringles. [p. 90] Brusquement, la foule se tut, et Agnusdei fit son entrée, suivi d'un impressionnant cortège de clercs. L'évêque marchait avec lenteur et levait sa crosse, distribuant les bénédictions de sa main restée libre. Par-dessus sa dalmatique de soie il avait passé l'aube et l'étole, sur lesquelles tombait une chasuble de damas et de drap d'or, sorte de manteau à deux pans, brodé d'un dessin représentant l'Agneau pascal.

Il s'agenouilla face à l'autel, simple table de pierre soutenue par quatre pilastres, et parut méditer quelques instants devant les sculptures symbolisant les douze apôtres et ornées du monogramme du Christ. Puis il fit un signe de croix qu'imitèrent les fidèles, et se dirigea vers l'arrière de l'abside où était dressée sa cathèdre de pierre sur laquelle il s'assit, le visage impassible. Au signe des diacres, les fidèles mirent les bras en croix ³ – après quelques hésitations Marcus résolut prudemment de les imiter –, et Agnusdei, qui s'était relevé, entonna d'une

corps. Il convenait donc de traiter ceux-ci avec précaution et respect, et de les protéger en attendant le jour où ils se relèveraient. Une des meilleures garanties était de les laisser reposer près des restes de ceux dont on était d'ores et déjà sûr qu'ils figuraient au nombre des élus : les saints et les martyrs. Ainsi, ils se retrouvaient à l'abri du démon. Ces croyances peuvent nous paraître pusillanimes, mais si nous voulons les juger nous devons comprendre qu'elles s'intégraient dans un système de foi et de pensée très étranger au nôtre qui, au demeurant, est d'apparition récente, et dont nul ne peut garantir la pérennité.

¹ Le concile d'Éphèse se tient en 431. Dès lors, en Orient, les basiliques consacrées à Marie sont nombreuses à être érigées. L'Occident, comme toujours, fut plus long à suivre. Nous savons seulement qu'au VI^e siècle une fête de la Vierge était célébrée en Gaule, qui possédait des reliques de celle-ci. L'Annonciation n'y a pas été fêtée avant le VII^e siècle (cf. Fliche-Martin, *op. cit.*, p. 584).

² C'est surtout à partir du V^e siècle que se manifeste cette tendance (cf. H.-I. Marrou, *Décadence romaine ou antiquité tardive ?*, Paris, Le Seuil, 1977, p. 89).

³ On priait alors plus volontiers dans cette posture, à la manière des premiers chrétiens, qu'à genoux (cf. C. Lelong, *La Vie quotidienne à l'époque mérovingienne*, Paris, Hachette, 1963, p. 75).

voix ferme le *Trisagion*, le cantique d'ouverture. Lui le chanta en grec et les fidèles le reprirent en latin.

Marcus était assez près de l'autel pour discerner les traits de l'évêque. Agnusdei était incroyablement beau. Son visage n'avait rien à envier aux dieux de l'Olympe. Son large front, auquel des rides rares mais bien dessinées donnaient de la vigueur, était couronné par une chevelure d'un blond discret qu'Agnusdei n'avait pas sacrifiée à la tonsure. Ses tempes s'éclairaient d'argent. Ses yeux vert pâle, presque limpides, s'abritaient sous des sourcils trop fins pour ne pas avoir été épilés. Un nez droit, que certains auraient trouvé trop long si des joues pleines n'en avaient atténué le dessin, surmontait une bouche dont l'évêque avait appris à maîtriser le pli élégant, mais souvent dédaigneux. Quant au reste, Agnusdei était de haute stature et [p. 91] l'ampleur des vêtements cérémoniels dont il était affublé ne suffisait pas à dissimuler les lignes harmonieuses qu'on devinait sous les tissus. Ses longues mains chargées de bagues n'avaient rien à envier à celles de Caneusos.

Marcus avait toujours les bras en croix et commençait à trouver la posture fatigante. Heureusement, l'ultime strophe du *Trisagion* se termina et il put laisser les bras retomber le long de son corps. Un des prêtres se dirigea vers l'ambon, chaire qui servait à la proclamation des Écritures, et lut un texte insipide sur une sombre histoire de femme adultère que le Galiléen avait empêché ses congénères de lapider. Marcus la trouva d'aussi mauvais goût que la plupart des anecdotes consignées dans ces soi-disant récits de la vie du Christ. Après la triple acclamation du *Gloria tibi Domine*, un silence tendu se fit dans la foule. Tous regardaient Agnusdei. Celui-ci se leva de son trône et, à pas lents, se dirigea vers l'estrade où était juché le reliquaire. Le moment de l'homélie était enfin venu. Agnusdei posa un long regard sur la foule, se signa, et commença à parler :

– Frères et sœurs dans le Christ, la gloire de Dieu nous rassemble aujourd'hui dans sa sainte église pour célébrer le signe qu'il a voulu nous envoyer en ces jours où Satan, suivant la parole de l'Écriture, rôde partout, cherchant qui dévorer. Le Prince de ce monde fait peser son joug sur les pécheurs, et de toutes les parties de l'univers nous entendons les justes gémir : *Seigneur, quand reviendras-tu ?*

Un murmure de crainte parcourut la foule. Agnusdei esquissa un signe de la main et poursuivit : Rome, la ville sainte entre toutes, est châtiée comme le fut Jérusalem qui ne voulut pas reconnaître le Sauveur. Les Vandales hérétiques la brûlent et la pillent, et dispersent les saintes reliques de [p. 92] Pierre ! Tous périront dans la fournaise ardente, car ils demeurent comme des bœufs alors que le nom du Père est outragé et que l'Antéchrist menace de fermer nos églises en se proclamant, dans son abominable impudence, gardien de la vraie foi.

L'évêque baissa les yeux, frappa le sol de sa crosse. Le coup retentit, lugubre, dans la basilique. Au-dessus de lui, les pierres précieuses de la croix semblaient perdre de leur éclat et les fenêtres multicolores s'éclairaient d'un feu soudain menaçant. Agnusdei laissa passer quelques instants, releva la tête, s'écria d'une voix brusquement triomphante : Cessons de trembler et refoulons les méchants

dans les ténèbres extérieures ! Avant de retourner vers son Père, Jésus a dit aux apôtres : *je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde*. En ce moment même, bien que nous ne le voyions pas, il est parmi nous, et son saint martyr, Quodvultdeus, est à ses côtés, qui nous regarde, et nous demande d'honorer son corps, afin que les grâces en jaillissent et se répandent sur tous les catholiques de Tolosa.

En même temps qu'il achevait sa phrase, Agnusdei sortit des plis de sa chasuble une boîte en argent, l'ouvrit et, après s'être signé, prit délicatement les ossements noirâtres encore parfaitement joints d'une main humaine qu'il présenta à la foule en les élevant devant lui.

Les cris jaillirent de toutes parts. Des gémissements se mêlaient aux acclamations. Les matriculaires formèrent une chaîne pour contenir la foule qui menaçait de pénétrer dans l'abside. Marcus était bousculé. Non loin de lui, un épileptique s'était abattu sur le sol. Des filets de bave coulaient des commissures de ses lèvres, et ses yeux aveugles roulaient dans ses orbites.

Face au tumulte, Agnusdei paraissait n'éprouver la moindre crainte, et son regard froid parcourait [p. 93] les trois travées. Le calme ne régnait que dans celle du milieu, où les membres du clergé exhortaient les fidèles situés sur leurs côtés à faire silence. Sans attendre que l'agitation prît fin, l'évêque se dirigea vers l'estrade et, avec d'innombrables précautions, enferma les ossements dans la chasse d'or. Puis il étendit les bras en croix, et sa voix puissante retentit sous les voûtes : Nous t'adorons, Dieu unique, indivisible, créateur du Ciel et de la Terre, exauce nos prières et souviens-toi de tous ceux qui attendent dans le sommeil de la mort le jour de ton retour ; nous, fidèles catholiques, te reconnaissons et te rendons grâces en Père, Fils et Esprit-Saint et croyons que tu es venu en ce monde nous sauver de l'enfer éternel ; nous croyons en un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, de l'essence du Père, engendré et non pas fait, consubstantiel au Père, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; nous croyons que tu reviendras dans ta gloire juger les vivants et les morts ; fais que l'Archange nous compte au nombre des élus, et que ta vengeance retombe sur les anathèmes qui abaissent ton Fils.

Marcus avait dressé l'oreille. Ce galimatias ne l'intéressait nullement, mais il lui semblait deviner où Agnusdei voulait en venir. L'évêque rajustait la croix pectorale qui pendait sur sa poitrine. Puis il s'adressa de nouveau à la foule, sur un ton encore véhément : Certains parmi les païens se moquent de nos saintes reliques. Ils disent : les chrétiens sont des hyènes qui se repaissent de charognes... Malheur à eux, malheur à ces impies et blasphémateurs ! Regardez-les, ces rebelles à la Bonne Nouvelle, qui se couvrent d'amulettes et de phylactères pour détourner d'eux le juste courroux du Ciel. Une fois que leurs parents et leurs amis sont morts, ils les abandonnent dans les solitudes nocturnes, car ils disent que jamais nos corps ne reprendront vie. Mais Dieu peut tout !

[p. 94]

Agnusdei répéta deux fois ces derniers mots. Son regard brillait de colère. – Et Dieu veut que vous révériez ceux qui ont donné leur vie pour Lui, car ils sont vos

plus sûrs intercesseurs auprès de son trône de lumière. Vous savez bien que chacun s'appuie sur son patron. Un homme vous menace-t-il, vous êtes client d'un grand, et vous dites à votre adversaire : *Tant que mon seigneur vivra, tu ne pourras rien contre moi*. Eh bien, nous, nous avons les saints martyrs pour patrons, et grâce à eux, nos prières atteignent le trône de Dieu. Mais il est d'autres ennemis de Dieu, plus nombreux et plus dangereux que les païens. Ils vivent dans nos murs. Vous les connaissez, ce sont les tenants des thèses funestes d'Arius.

Marcus retint son souffle. On y était enfin. Après avoir infesté l'Orient, criait Agnusdei, l'hérésie, repoussée par les conciles, est venue chez nous avec les hordes chevelues couvertes de peaux de bêtes. Ils blasphèment le nom du Sauveur, prétendent qu'il fut un temps où le Christ n'existait pas, que le Fils est d'une nature inférieure au Père, et d'autres abominations que je ne peux répéter en ce saint lieu. Ils rebaptisent ceux qui ont quitté l'Église catholique et sont tombés dans leurs pièges. Souvenez-vous, frères et sœurs, que notre saint Manin a prédit que l'Antéchrist viendrait d'Orient et qu'un nouveau Néron persécuterait les chrétiens d'Occident.

Les doigts d'Agnusdei se crispèrent sur la chaîne d'or à laquelle était accroché le crucifix qui pendait sur sa poitrine. Il leva les yeux au ciel et prit un air si inspiré que Marcus manqua s'y laisser prendre. – En vérité, je vous le dis, l'Antéchrist a pris les traits d'Arius et de ses disciples. Quant au nouveau Néron, nous savons tous où il se trouve : dans le palais des Barbares ! Aujourd'hui, Rome gémit sous le fer des Vandales. Demain, ce [p. 95] sera le tour de Burdigala¹ et de Tolosa où nos nouveaux maîtres, ces esclaves du démon, ont déjà établi leur cour d'impies et de fornicateurs. Croyez-moi, malgré leurs beaux discours, nous ne pouvons attendre d'eux que le malheur. Interrogez vos parents et les pères de vos pères : ils vous diront l'effroi de la Gaule quand les Barbares l'ont envahie ; ils vous raconteront comment les femmes en furent réduites à dévorer leurs enfants et à mettre leurs restes dans des saloirs ; ils vous rappelleront les campagnes incendiées et les villes détruites...

La foule était consternée. À l'excitation joyeuse succédait un morne accablement. Agnusdei poursuivit : Nous ne pouvons espérer sauver ceux qui sont voués à Satan de toute éternité. Car vous le savez, frères et sœurs, depuis que notre Église de Gaule a condamné les erreurs orgueilleuses de Pélage, ce moine fou qui niait le péché originel et soutenait que l'homme, en toute liberté, pouvait choisir entre le Bien et le Mal², innombrables sont les damnés. Peu, très peu,

¹ Actuellement Bordeaux.

² Au début du V^e siècle, Pélage, moine breton établi à Rome, veut rendre à l'homme la plénitude de son libre arbitre, et conteste les doctrines qui soutiennent la nécessité du Mal et son existence en tant que principe, ce qui l'amène à nier le péché originel : l'homme ne naît pas pécheur, mais dans un état neutre, à partir duquel il va choisir le Bien ou le Mal. Saint Augustin, contemporain de Pélage, soutient la théorie inverse, de la prédestination, qui sera malheureusement adoptée par l'Église. Le clergé gaulois, très tenté par les doctrines de Pélage, tenta d'élaborer une solution de compromis, le semi-pélagisme, enseigné au monastère des îles de Lérins par ses adeptes, auquel on donna le nom de Marseillais. Pour les Marseillais et saint

seront sauvés, et Dieu les a désignés depuis le commencement du monde. Les autres, les anathèmes, hérétiques, blasphémateurs souffriront pour l'éternité. Ne croyez pas en leurs discours apaisants et hypocrites, ne tentez pas de les convaincre : ils sont du côté de Satan. La lumière divine nous le révèle clairement.

Agnusdei se tourna vers l'estrade et s'inclina devant le reliquaire. Puis il reprit d'une voix triomphale : C'est ici, et non chez les ariens, que l'on a retrouvé le saint fragment du corps de notre cher Quodvultdeus. Remercions Dieu de ce signe si clair, et sachons reconnaître et appliquer sa volonté. Qu'il en soit ainsi.

Agnusdei bénit la foule qui recommençait à s'agiter, et se rapprocha de l'autel pour continuer la cérémonie. Les diacres lui apportèrent le pain dans un vase en forme de tour, et le vin mêlé d'eau [p. 96] dans un calice. Il les déposa sur la table de pierre et les couvrit d'un voile précieux. On lut les dyptiques et on récita l'oraison *Post nomina*. Puis la foule échangea le baiser de paix auquel Marcus parvint à se soustraire, et l'évêque commença la prière eucharistique. Le chant du *Sanctus* retentit, suivi d'une prière et du récit de la Cène, murmuré par Agnusdei au-dessus des Espèces. Il rompit l'hostie, en disposa les fragments dans une patène en prenant soin qu'ils figurent une forme humaine ¹, et les consacra. Les prêtres et le peuple récitèrent le *Pater* et l'évêque trempa dans le calice les morceaux d'hostie. Pendant ce temps, les diacres faisaient des petits tas avec les eulogies, les pains azymes en excédent bénis à la fin de la messe. Les fidèles les emporteraient chez eux pour les rompre au début du repas. Dans chaque travée, les chrétiens se rangèrent en longues files de communiantes et s'approchèrent de l'autel. Les hommes recevaient l'hostie sur leur main nue. Les femmes, en raison de leur impureté, avaient la main couverte du linge dit dominical, sans lequel elles ne pouvaient toucher le corps du Christ.

Marcus trouva inutile d'attendre que le rite prit fin. Il en avait assez vu pour aujourd'hui. Il s'éclipsa discrètement, en proie à des sentiments contradictoires. L'évêque était un homme déterminé et sans doute remarquablement intelligent. Mais le sénateur ne comprenait pas son attitude. Comment Agnusdei osait-il défier les Wisigoths, et surtout, quel but poursuivait-il ? Ce n'était pas ainsi qu'il pouvait espérer gagner les faveurs de Théodoric, et toute sa vie passée montrait qu'il n'avait pourtant pas la vocation du martyr. Tout en marchant dans les rues de la cité, Marcus cherchait une explication, qu'il ne trouva pas. Son inquiétude était si grande qu'il ne dormit guère durant la nuit qu'il passa à Tolosa avant de repartir pour son domaine.

*

[p. 97]

Cassien, la grâce divine et le libre arbitre peuvent coïncider. Cependant, au concile d'Orange, en 529, saint Césaire d'Arles fit promulguer vingt-cinq canons tirés de l'augustinisme contre les semi-pélagiens.

¹ Cette pratique qui témoigne d'une interprétation fort littérale des paroles du Christ, ne fut interdite qu'en 567 par le concile de Tours.

L'Antéchrist, comme le surnommaient les catholiques d'Afrique, était de fort méchante humeur. Le physique de Geiseric n'avait pourtant rien de diabolique. Le roi des Vandales était seulement d'une remarquable laideur. Certains hommes, avec l'âge, parviennent à une beauté que la jeunesse ne leur promettait pas. Geiseric suivait un trajet inverse. De taille modeste, son corps avait longtemps gardé des proportions harmonieuses. Il émanait de ses traits une énergie qui faisait oublier leur manque de grâce.

Fruit d'une union illégitime ¹, le bâtard avait du attendre la quarantaine avant d'accéder au pouvoir à la suite d'assassinats et de trahisons qui avaient fait naître sur son compte des légendes sinistres dont s'étaient emparés les catholiques. Peu de temps après qu'il fut monté sur le trône, la vengeance divine l'avait par avance puni de sa haine pour l'Église de Rome. Au cours d'une de ces chasses qu'il aimait tant, une chute de cheval l'avait rendu boiteux pour le restant de ses jours. Privé d'exercice et amateur de bons repas, il s'était laissé envahir par la graisse, et maintenant qu'il avait atteint l'âge avancé de soixante-six ans, il éprouvait la plus grande difficulté à se déplacer. Son caractère coléreux et sa vive intelligence ne montraient cependant aucun signe d'affaiblissement. Cet homme taciturne et inconstant était toutefois en proie à de vives colères, qu'il lui arrivait de simuler pour mieux terroriser son entourage. Mais la plupart du temps, ses accès de fureur étaient sincères.

Les exemples de sa cruauté ne manquaient pas. Il haïssait les Wisigoths, qui avaient réussi à s'implanter en Gaule, le forçant à fuir avec son peuple jusqu'aux rivages de l'Afrique. Leur roi avait cru le bernier en lui envoyant sa fille en otage pour l'inciter à conclure une paix humiliante pour les Vandales. Il avait mis la princesse gothe dans le [p. 98] premier bateau en partance pour la Gaule, après lui avoir fait couper le nez et les oreilles. Au lendemain d'une expédition contre Caenopolis, il n'avait pas hésité à faire découper en morceaux cinq cents notables emmenés en esclavage, avant de jeter dans la mer leurs restes ensanglantés ².

Tout Barbare est un fourbe, disaient les Romains. En tout cas, la cruauté de Geiseric était rarement gratuite. Parti de la lointaine Scandinavie, son peuple avait dû, au cours des siècles, traverser toute l'Europe sans parvenir à s'y fixer, repoussé à la fois par l'Empire et les autres nations barbares. Beaucoup de Vandales étaient morts au cours de cette interminable fuite, vaincus par les armes ou épuisés par la famine. Maintenant ils étaient parvenus aux limites du monde connu.

Acculés au désert sauvage, il leur fallait coûte que coûte demeurer en Afrique. Geiseric ne voulait plus voir les hommes de sa race mourir de faim. Il avait grandi loin des fastes des cours et bien qu'il se fût montré souvent cupide, ses goûts étaient restés simples. Il n'aimait pas les prosternations et les formules de

¹ En 389. À la différence de ce qui concerne Théodoric, nous ne disposons malheureusement d'aucune description précise de Geiseric (cf. C. Courtois – *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1955, p. 260-261 –, un des meilleurs historiens du royaume vandale d'Afrique. Pour une mise au point plus récente, cf. C.-E. Dufourcq, "Les Vandales", *L'Histoire*, tome 21, 1980, p. 6-13).

salutation dithyrambiques dont raffolaient les Romains d'Orient. Depuis des décennies, il poursuivait inlassablement le même but : assurer à son peuple l'empire du blé, écarter de lui à tout jamais le spectre de la famine. Il ne reculait devant aucun moyen : démonstrations de cruauté destinées à terroriser ses ennemis, mensonges pour mieux les berner. Profitant de la mort de Valentinien, le ridicule empereur d'Occident auquel Avitus venait juste de succéder, il avait envahi l'Italie dont il rentrait à peine, après avoir soumis Rome à un pillage de plusieurs semaines. Ses bateaux étaient chargés des statues arrachées aux temples païens et des richesses des églises. Il avait aussi emporté le toit de bronze doré du temple de Jupiter et les dépouilles de celui de Jérusalem, [p. 99] autrefois pillé par les Romains, sans compter des milliers de captifs qui deviendraient les esclaves de son peuple ou qu'il vendrait aux Maures. Quant à l'impératrice Eudoxie, il la donnerait en mariage à Hunéric, son fils aîné.

Tous ces succès l'avaient comblé de joie mais, aujourd'hui, la seule idée d'accorder une entrevue aux insolents évêques catholiques le plongeait dans une fureur qui n'avait rien de simulé. Il arpentait la salle d'audience sans même sentir la douleur de sa jambe boiteuse, et la contraction de ses maxillaires redonnait de la vigueur à ses traits bouffis par la graisse. Il parvint à se maîtriser, et monta sur son trône couvert de fourrures.

Les Vandales continuaient à porter les cheveux longs où résidait la force de leur race, et à s'habiller à la mode barbare, que Geiseric avait forcé ses fonctionnaires romains à adopter. Le roi portait de simples braies et une chemise d'étoffe grossière. Son épée pendait au baudrier passé au-dessus de son épaule. À son cou était accroché un collier d'ossements. Il méprisait la soie et les parfums, tout juste bons pour des homosexuels comme ceux qu'après la prise de Carthage il avait fait chasser par ses soldats et contraints à choisir entre le mariage et la mort immédiate. Tout en caressant le poil rêche des fourrures qui ornaient son trône, il fit signe d'introduire la délégation. Les chefs de sa cavalerie s'étaient rangés en demi-cercle autour de son siège et formaient une garde menaçante. Malgré la chaleur, il leur avait ordonné de revêtir la cuirasse de combat. Ainsi caparaçonnés, ils se tenaient debout, immobiles, la lance à la main, devant le mur auquel était adossé leur souverain. La paroi était décorée avec les oriflammes ornées d'animaux fantastiques qui les guidaient au cours du combat.

D'un pas d'abord hésitant, les évêques firent [p. 100] leur entrée. Leur mise était modeste. Ils portaient leur vêtement de chaque jour – une tunique de laine blanche, sans aucun ornement –, et leurs pieds étaient chaussés de simples sandales. Mais ils ne baissaient pas les yeux, et Geiseric lisait dans leur regard le mépris qu'ils nourrissaient envers tous les ariens. Il se contraignit à l'impassibilité, et donna la parole à Christodatus, le chef de la délégation, un homme grand et maigre que sa calvitie rendait ridicule. Seul le léger tremblement de sa voix trahissait son émotion.

Sans s'embarrasser de précautions oratoires, Christodatus en vint directement au sujet litigieux. Il critiqua avec violence les mesures d'exception dont le roi

avait frappé certains diocèses en les privant de leurs évêques pour que ceux-ci ne dressent pas les catholiques contre les Vandales. Beaucoup d'églises avaient été fermées, et les Romains erraient, désespérés, privés de la protection des sacrements, tout en pleurant la disparition de leurs prêtres exilés par Geiseric. Ces mesures étaient non seulement cruelles, mais inefficaces. Les Vandales n'étaient même pas cent mille, en face d'un peuple romain fidèle à sa foi, à l'exception de quelques *lapsi*, ces transfuges qui s'étaient fait rebaptiser par le clergé arien. Geiseric pourrait bien continuer à fermer les églises et exiger de ses fonctionnaires qu'ils se convertissent à l'arianisme, il ne parviendrait jamais à son but par de telles mesures. Au contraire, les catholiques se retourneraient contre lui.

Christodatus parlait d'une voix monocorde, encouragé du regard par les autres évêques, sans paraître se rendre compte de l'audace de ses propos. Qui était-il pour venir narguer le puissant souverain jusque dans son palais ? Imperturbable, il termina son exhortation en demandant à Geiseric d'autoriser les évêques à revenir dans leurs cités, [p. 101] pour pouvoir, comme il disait, *continuer à consoler le peuple de Dieu*.

Malgré la rage qui l'avait à nouveau envahi devant l'arrogance de ces vaincus, Geiseric était demeuré silencieux, se contentant de triturer le collier d'ossements sur lequel retombaient les plis de son cou. Pendant le silence qui suivit la fin du discours de Christodatus, il se demanda s'il allait expédier les évêques rebelles chez les Maures qui les réduiraient en esclavage, ou tout simplement les faire séance tenante jeter à la mer ? Il allait opter pour la seconde solution, quand il pensa au prochain concile dont il avait décrété la tenue. Un tel geste serait maladroit, et compromettrait peut-être son ouverture. Il se ravisa, et au prix d'un grand effort, adressa un large sourire aux évêques, surpris par cette attitude conciliante.

Le roi commença à parler, dans un latin dont la perfection augmenta leur étonnement. On leur avait raconté que Geiseric ne maniait cette langue qu'avec difficulté. Il n'en était rien. De plus en plus de Vandales étaient devenus bilingues, alors que les Romains n'avaient pas fait l'effort d'apprendre la langue des Barbares, continuant à employer le latin ou le lybique. Non seulement Geiseric parlait avec facilité, mais le contenu de son discours, malgré quelques allusions ironiques, semblait bien augurer de ses intentions.

– Vous m'avez montré votre confiance, malgré nos différends, en me parlant sans détours, leur dit-il. Je crois à la sincérité de votre foi, même si vous êtes hérétiques. À ces derniers mots, un murmure d'indignation parcourut les rangs des évêques, que Geiseric arrêta d'un geste de la main. Ni moi ni mon clergé ne vous voulons du mal. Vous n'êtes pas comme ces riches propriétaires fonciers dont j'ai dû confisquer les terres, et qui ne rêvent que de revanches.

[p. 102]

– Notre église a aussi souffert de spoliations, lança Christodatus. Nous avons dû vous remettre des parties importantes de nos terres sans jamais recevoir aucune indemnité...

Geiseric se dit qu'après le concile il ferait arracher sa langue à l'évêque. Il connaissait bien les manigances du clergé de Rome, qui entretenait une correspondance suivie avec ses collègues d'outremer pour inciter l'Empereur à venir les délivrer des Vandales. Leur fanatisme n'avait d'égal que leur cupidité, et ils rêvaient de se débarrasser des ariens tout en récupérant leurs richesses.

– Des abus ont été commis et il faut y remédier, répondit Geiseric d'une voix douce. Tout s'arrangera quand nous aurons fait le tour des points sur lesquels se heurtent nos convictions religieuses. Après tout, ils ne sont pas nombreux. Nous recevons les mêmes sacrements, célébrons les mêmes offices...

– Oui, coupa Christodatus d'un ton sec, mais pas au nom du même Dieu !

Geiseric eut un geste d'impatience. – Écoute-moi bien avant de t'emporter. Je suis sûr que nous pouvons nous entendre. Dans quelques semaines se tiendra le concile qui doit réconcilier ariens et catholiques. Je vous invite à demeurer à Carthage à mes frais, et à y assister, afin que vous soyez convaincus de ma bonne volonté et que cessent nos discordes.

Les évêques échangèrent quelques mots à voix basse. Ils ne risquaient rien à participer à ce concile. Beaucoup d'autres évêques y étaient invités, et leur présence renforcerait leur parti. Pour la première fois, Christodatus s'inclina profondément et remercia le roi de sa proposition. Ses collègues et lui l'acceptaient de bon cœur.

Les traits de Geiseric se détendirent et son visage reprit une rondeur rassurante. Il félicita les évêques [p. 103] pour leur décision et ajouta que si le concile parvenait à réconcilier ariens et catholiques, il lèverait les mesures qui les frappaient. Ils pourraient sans encombre regagner leurs cités et s'y occuper de leurs fidèles dans les églises rendues au culte catholique.

Les évêques se confondirent en remerciements et quittèrent la salle d'audience. Des gardes les confièrent aux fonctionnaires qui devaient pourvoir à leur hébergement à Carthage. Dès qu'ils furent sortis, Geiseric éclata de rire. Bientôt ces imbéciles ramperaient à ses pieds en implorant sa clémence.

*

La Grande Semaine ¹ touchait à sa fin. Ce soir, Fusca et les autres catéchumènes recevraient le baptême. Depuis la journée qu'ils avaient passée au cirque, Amasis n'avait pas revu l'Éthiopienne. Le jeune scribe s'était imposé cette pénitence pour les purifier, lui et Fusca, de leurs graves péchés. Non seulement ils s'étaient laissés séduire par les pompes du démon – ainsi les chrétiens nommaient-ils les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre – mais au cours de la nuit qui avait

¹ Nom également donné, à l'époque, à la Semaine Sainte, qui précédait le jour de Pâques.

suivi, leurs étreintes avaient fait se refermer sur eux les griffes de Satan. Ils connaissaient pourtant les enseignements d'Augustin, l'évêque d'Hippone mort en odeur de sainteté vingt-cinq ans auparavant, lors du siège de la ville par les Vandales¹ : pendant les quarante jours de Carême qui précédaient la veillée pascale, les époux devaient remplacer leurs enlacements par la prière. Et Fusca et lui n'étaient même pas mariés !

Les remontrances d'Amasis avaient fini par troubler la jeune femme. Et si le sacrement de baptême, au lieu de lui apporter la chance, attirait sur elle le mauvais œil ? Les rites n'étaient efficaces [p. 104] que si on les observait scrupuleusement. À les négliger, on risquait un effet inverse de celui recherché. Du coup, elle avait suivi le jeûne le plus strict durant le Carême : un seul repas par jour, composé uniquement de pain, de sel, d'eau et de légumes. Certains chrétiens aisés s'en tiraient par des subterfuges, ils ne mangeaient ni viande, ni poisson, mais leurs esclaves leur servaient des salades, des fruits les plus raffinés, des plats maigres mais savoureux, délicats et variés à l'infini²... Ayant-déjà reçu le baptême, ils risquaient beaucoup moins.

Au milieu du Carême, accompagnée d'Amasis, elle s'était rendue avec les autres catéchumènes auprès de l'évêque qui les avait longuement interrogés sur les raisons qui les poussaient à demander le baptême. Dûment chapitrée par son compagnon, Fusca s'était bien tirée de cet examen et avait été inscrite au nombre des postulants. Elle ne pensait plus aux mystérieuses mises en garde de Nimesius, elle avait seulement hâte que tout cela fût fini pour qu'elle pût bénéficier de la protection du dieu des chrétiens et se marier avec Amasis.

Celui-ci s'affairait dans l'église. La cérémonie allait bientôt commencer. Elle durerait une bonne partie de la nuit car le jour de Pâques commençait dès le coucher du soleil³. Amasis fit une gémflexion devant l'autel, et récita rapidement un *Pater* en se tournant vers l'Orient, là où se situait le Paradis perdu. À peine avait-il achevé son geste que les diacres lui demandèrent de les aider dans leurs ultimes préparatifs. Les Écritures étaient ouvertes aux endroits imposés par la liturgie, mais il y avait encore quelques candélabres d'or, gravés au monogramme du Christ, à allumer. Ils se hâtèrent de terminer leur travail. On entendait déjà la rumeur de la foule qui, dehors, se rassemblait autour du vaisseau illuminé. Amasis grimpa sur une échelle [p. 105] dressée contre les portes de la basilique, et, aidé par ses compagnons, releva les courtines et les noua solidement.

¹ Il s'agit évidemment de saint Augustin, Numide né à Thagaste en 354, et décédé à Hippo Regius (Hippone) le 28 août 430.

² Saint Augustin en témoigne : "Ils auraient peur de se souiller en touchant des plats où a cuit la viande ; ils jeûnent non pour modérer, mais pour satisfaire leur goût d'épicurien" (cité par A.G. Harman, *op. cit.*, p. 247).

³ Dans l'Antiquité, le jour commence non à minuit, mais le soir : à la différence de nos usages modernes, on compte non de jour en jour mais de nuit en nuit. Le jour de Pâques commence donc tout de suite après le crépuscule du Samedi Saint. Les chrétiens d'Orient, à l'heure actuelle, continuent d'observer ces usages.

Synœcius fit son entrée et se dirigea vers le chœur. Revêtu d'une simple tunique de laine blanche, il se tenait très droit, face à l'évangéliste, les mains croisées sur la poitrine. La lumière des candélabres ornait ses cheveux blancs de reflets dorés et adoucissait les traits de son visage creusé par la fatigue. Depuis le retour de Geiseric de Rome, il employait presque tout son temps à essayer de racheter les captifs que le roi avait amenés avec lui. Il y avait parmi eux beaucoup de bons chrétiens qu'il fallait sauver de l'esclavage chez les Maures. Synœcius n'avait presque pas dormi ces derniers jours. On avait du mal à apercevoir son regard bleu dans ses yeux rougis par les trop longues veilles. Amasis s'approcha et se plaça à quelques mètres de lui, tenant sous son bras sa petite écriture portable. Tout à l'heure, il lui faudrait dresser la liste définitive des baptisés et contrôler, au moment de la communion, qu'elle était conforme à celle des postulants. Debout à côté de l'évêque, il regardait avec inquiétude les larges cernes qui entouraient les yeux et les joues blanches. Il remarqua aussi le léger tremblement de la lèvre inférieure, sans savoir s'il était dû à la fatigue ou à l'anxiété.

Amasis n'eut pas le temps de détailler plus longuement le visage de l'évêque. Les diacres venaient d'ouvrir les grandes portes de la basilique pour laisser entrer les fidèles. Les catéchumènes marchaient en tête, revêtus d'habits grossiers, le visage émacié par le jeûne. Beaucoup étaient sales car durant le Carême il fallait non seulement jeûner mais cesser de fréquenter les thermes et il émanait d'eux des odeurs peu attirantes. Amasis cherchait à apercevoir Fusca. Il la reconnut à la couleur de sa peau, et sentit son cœur se serrer. La jeune femme [p. 106] marchait avec difficulté, elle paraissait plus fatiguée encore que Synœcius, et ses joues étaient creusées par le jeûne.

Les lectures alternaient avec les cantiques. D'une voix étonnamment ferme, Synœcius lisait des textes tirés de l'Ancien Testament : la Genèse, pendant de la nouvelle création sur les fonts baptismaux ; le passage de la mer Rouge, rappelant la libération miraculeuse des Hébreux qui préfigurait celle d'Israël ; l'histoire de Jonas présageant la Résurrection. Le dernier hymne achevé, le silence se fit. Synœcius s'avança vers la foule et se signa. Tous l'imitèrent. Sa lèvre ne tremblait plus, et sa voix commença à résonner sous les voûtes de l'église.

– Vous qui demandez le baptême, vous serez bientôt nos frères et nos sœurs. Réfléchissez encore, pendant le peu de temps qui vous reste avant d'entrer dans la cité céleste¹. Car notre foi est une folie pour les païens, et vous désigne à la colère des hérétiques. Mais la résurrection du Christ nous assure que cette folie est sagesse et que les sectateurs d'Arius ne pourront nous anéantir. Cette nuit, illuminée par nos veilles, s'emplit de clarté, et nous espérons, avec l'Église répandue sur la terre entière, ne point être surpris par les ténèbres. Et maintenant, écoutez les quelques mots que je veux dire sur l'attente qui nous rassemble. Nous passons à veiller la nuit où le Seigneur est ressuscité et où il a commencé en notre

¹ Dans la doctrine de saint Augustin, l'expression "cité céleste" ne désigne pas la vie après la mort, mais la communauté chrétienne vivant ici-bas, par opposition à la "cité terrestre", laissée à l'Empire du mal. Mais ces deux cités coexistent en ce monde.

chair la vie qui ne connaît ni mort ni sommeil. Il est vraiment ressuscité, la nuit qui précédait l'aube où les femmes vinrent au sépulcre. Il a dormi pour que nous veillions, lui qui est mort pour que nous vivions.

Malgré sa fatigue, Fusca écoutait avec attention les paroles de l'évêque. Durant la catéchèse, Synœcius leur avait longuement parlé de la résurrection du Christ et des langues de feu sur la tête des apôtres après son ascension, mais il lui semblait [p. 107] qu'elle entendait cela pour la première fois, au milieu de ces lumières dorées et dans le parfum enivrant de l'encens qui montait des cassolettes balancées par les diacres au bout de leurs chaînes d'argent. Et si tout était vrai ? Si le Christ, dans la nuit du sépulcre, s'était véritablement dressé, s'il avait réellement vaincu la mort ? Sentant monter les larmes, elle ferma les yeux, tandis que s'élevaient les chants.

Il lui semblait le voir, dans son corps glorieux dont émanait une lumière éclairant les murs du caveau, le voir en train de se lever lentement du linceul taché de sang, les bandelettes tombant d'elles-mêmes sur le sol. Dehors les soldats dormaient. Lui s'était éveillé pour l'éternité. Ses paupières s'ouvraient comme celles de Lazare, il entendait battre son cœur, sa poitrine se soulevait, il écartait lentement les doigts de ses mains blessées d'où toute souffrance avait disparu. Peu à peu, il sentait de nouveau son corps, la chaleur revenait, le sang coulait dans ses veines. Il ne savait pas encore où il était, il hésitait à marcher, à sortir de ce lieu. Puis les souvenirs affluaient, les images se formaient, de plus en plus précises, il voyait la foule sous son corps crucifié, sa mère qui pleurait, les soldats qui vers lui levaient des regards las. Mais toute angoisse avait disparu. Et brusquement, il comprenait, son corps était envahi par la Force d'en haut, une lumière éblouissante jaillissait de lui tandis que basculait la pierre qui fermait la tombe. Il avait vaincu la mort, il était ressuscité comme le lui avait promis la Voix qui venait du ciel. Il sortait du tombeau. Les soldats avaient disparu. L'aube se levait sur les collines, et dans la pâleur rosée, il voyait s'avancer les femmes vêtues de noir.

Les chants venaient de s'arrêter. Fusca rouvrit les yeux et, prise de vertige, dut s'appuyer sur le bras de sa voisine qui la soutint le temps que son [p. 108] malaise se dissipe. La faim, sans doute. Elle lui tapota légèrement les joues, et bientôt l'Éthiopienne se sentit mieux. Elle n'eut pas le temps de s'interroger sur sa curieuse vision. Les diacres distribuaient aux catéchumènes des tuniques de peau. Fusca réalisa que l'exorcisme allait commencer et, l'esprit encore embrumé, elle imita les gestes de ses voisins. Ceux-ci ôtèrent leurs sandales et placèrent sous leurs pieds les tuniques que leur avaient distribuées les diacres : elles symbolisaient le vêtement de la chute, celui qu'avaient dû endosser Adam et Ève après la Faute. Les catéchumènes les foulaient aux pieds, montrant qu'ils désiraient renaître dans le baptême. Ils se tournèrent vers l'Occident, le pays des ténèbres, et commencèrent à répondre en chœur aux questions de l'évêque : Renoncez-vous à Satan ? – Nous y renonçons. – Renoncez-vous à ses œuvres ? – Nous y renonçons. – Renoncez-vous à ses pompes ? – Nous y renonçons...

Fusca avait répété ces mots machinalement, sans y prêter attention. Elle emboîta le pas à ses voisines qui se rangèrent en procession. Synœcius avait quitté l'autel et s'était mis en tête du cortège. Il se dirigea vers la sortie de l'église, et tous le suivirent. Quand Fusca fut parvenue à l'extérieur, la fraîcheur de la nuit lui rendit des forces. Elle se sentait mieux, et se mit à chanter le cantique entonné par la foule. Après une marche très lente, ils parvinrent au baptistère construit non loin de l'église. L'édifice rond, tout en briques, était recouvert d'une coupole. Les enfants et les hommes y pénétrèrent en premier. Fusca et ses compagnes attendaient, debout, continuant à chanter.

Aucune lumière ne brillait dans les maisons alentour : Carthage était assoupie. Dans une ou deux heures, le soleil se lèverait. Fusca frissonna. Il faisait froid. Amasis avait disparu, derrière l'évêque, [p. 109] à l'intérieur du baptistère. Les images du cirque lui revinrent à l'esprit, elle se souvint avec délices de la chaleur du soleil sur sa peau. Elle avait gagné gros, ce jour-là. Assez pour s'acheter des vêtements neufs et des provisions jusqu'à la fin du mois. Elle se mit à saliver à l'idée de la nourriture. Depuis plusieurs semaines elle avait si peu mangé... Dans peu de temps, ces privations seraient terminées. Après le mariage, après le concile, elle irait vivre avec Amasis. Au fond, il ferait sans doute un bon époux. Il l'aimait – cela, c'était sûr – et possédait de nombreuses qualités. Il était travailleur, fidèle, généreux. Un peu trop craintif seulement, trop influençable. Ils continueraient certainement de vivre à Carthage. À moins que, grâce à Nimesius, ils n'aient l'occasion de s'en aller très loin, de l'autre côté de la Grande Mer. Mais pour cela il faudrait qu'elle revoie Nimesius, ce qui ne plairait certainement pas à Amasis. Elle lui expliquerait. Il comprendrait. Et s'il ne comprenait pas, tant pis. Elle irait quand même voir Nimesius.

Perdue dans ses pensées, Fusca n'avait pas remarqué que les chants s'étaient arrêtés. Le groupe des femmes commençait à rentrer dans le baptistère. Elle rattrapa ses comparses. À l'intérieur de l'édifice, elle eut moins froid. Les murs arrêtaient la brise du matin qui avait commencé à se lever. Les catéchumènes se trouvaient dans la galerie circulaire entourant la piscine carrée. Une lampe pendait du plafond, accrochée à un anneau scellé dans la voûte. À l'imitation des autres femmes, Fusca se déshabilla et posa ses vêtements dans une des niches taillées dans le mur de la galerie. À l'autre bout de la piscine, sur un siège, se tenait Synœcius, entouré de diaconesses. Les hommes avaient disparu, pour ne pas offenser la pudeur des femmes. Celles-ci étaient maintenant complètement nues. Certaines étaient vieilles et leurs seins pen-[p. 110] daient sur un ventre avachi. Mais les jeunes étaient en plus grand nombre. La lueur des candélabres faisait jouer sur leur peau des reflets dorés, mais elle n'effaçait pas la différence de leurs teints. Quelques-unes, les moins nombreuses, avaient la peau laiteuse et grasse. Sans doute des habitantes des beaux quartiers, pensa Fusca, qui ne put s'empêcher de détailler leurs corps de statues : petits seins d'adolescentes, un ventre potelé orné d'une courte toison, fesses lourdes et pleines. Les autres avaient un teint plus foncé, et un corps trop sec au goût de Fusca qui enviait l'embonpoint des femmes riches. Certaines étaient enceintes et se tenaient les jambes écartées, avec leur

gros ventre à la peau tendue où le nombril formait une curieuse saillie. Dans le groupe, la peau sombre des Éthiopiennes faisait des taches noires, mais personne n'y prêtait une attention particulière.

De l'autre côté de la piscine, l'évêque, bras en croix, récitait des prières en regardant les catéchumènes d'un air indifférent. Une seule fois, il parut à Fusca que ses yeux s'arrêtaient sur elle, mais c'était sans doute une illusion. Elle se sentait gênée. Le spectacle lui était étrange. On n'avait pas l'habitude de voir des femmes nues dans les lieux où les chrétiens s'assemblaient pour prier. Quand la première de ses compagnes, après avoir traversé la piscine, se présenta devant Flavinus, toute dégoulinante, Fusca fut prise d'un rire nerveux. Entouré de créatures nues dont l'une était agenouillée devant lui, l'évêque avait l'air d'un prince d'Orient choisissant des femmes pour son gynécée. Devant l'étonnement de ses voisines, Fusca réprima son rire. Bientôt, ce fut son tour d'entrer dans la piscine.

Celle-ci était construite de manière à obliger les catéchumènes à descendre du côté ouest, et à [p. 111] remonter à l'est. D'une conduite qui courait le long de la corniche, au-dessus des colonnes, l'eau se déversait en bruissant. Fusca entra jusqu'à mi-corps, et se détendit au contact de la chaleur. Elle marcha vers le milieu de la piscine, où l'attendait une diaconesse qui lui versa sur la tête le contenu d'un vase qu'elle venait de remplir. Fusca remonta les marches du côté opposé du bassin et hésita une fraction de seconde. Elle était maintenant très près de l'évêque qui la regardait avec attention. Elle n'avait plus envie de rire et ne savait pas quelle partie de son corps elle devait couvrir. Finalement, elle croisa les mains sur son bas-ventre et s'agenouilla en détournant les yeux.

L'évêque commença à lui poser d'une voix calme les questions rituelles, lui demandant si elle croyait au Père, au Fils, et à l'Esprit-Saint. Trois fois elle répéta : *J'y crois*. Puis Synœcius la pria de réciter le Symbole de Nicée. Les premières phrases vinrent facilement. Fusca avait mis longtemps pour connaître par cœur le *Credo*, mais Amasis le lui avait tellement fait répéter que ces derniers jours elle parvenait à le réciter d'un trait, sans commettre aucune erreur, sans même penser à ce qu'elle disait. Elle parvint sans encombre jusqu'au passage capital qui affirmait la consubstantialité du Fils avec le Père, continua jusqu'au retour du Christ des enfers... Puis, brusquement, ce fut le vide. Elle se mit à bafouiller. Le regard bienveillant de Synœcius se durcit. La récitation du *Credo* était une condition essentielle du baptême. Du regard, Fusca chercha désespérément Amasis. Il n'était plus dans le baptistère depuis longtemps. Que pouvait-il donc se passer après la résurrection ? Synœcius, l'œil inquisiteur, s'était penché vers elle, mais ses lèvres demeuraient closes. Il ne l'aiderait pas. En un instant, elle imagina les conséquences de son oubli. Il faudrait attendre de longs mois avant la [p. 112] prochaine cérémonie de baptême, le mariage devrait être remis. Amasis serait furieux, et peut-être même ne voudrait-il plus d'elle... Les larmes lui montèrent aux yeux. Synœcius se redressa. Il s'apprêtait à lever la main pour arrêter la cérémonie. Fusca leva le visage et, incapable de soutenir le regard courroucé de l'évêque, fixa la fresque qui ornait le mur auquel il était adossé. Elle

représentait le jugement dernier : le Christ trônait dans les nuées, assis à la droite du Père, et pointait un index menaçant vers les damnés que les anges repoussaient dans un lac de feu entouré de démons aux têtes monstrueuses et ricanantes. Aussi subitement qu'elle lui avait fait défaut, la mémoire lui revint. Comment avait-elle pu oublier ? Bien sûr, après être sorti du tombeau, le Christ était remonté au ciel, à côté du Père ! Elle se reprit, et commença le récit de l'ascension. Synœcius rabaissa la main. Ses traits se détendirent, et il eut un discret sourire d'encouragement. Fusca allait de plus en plus vite. Les mots lui revenaient facilement. Elle affirma sa foi dans l'Église catholique et romaine, en la rémission des péchés, et termina le *Credo*. L'évêque lui demanda de s'approcher et lui fit sur la tête une onction de saint chrême. Elle allait devenir sa sœur dans le Christ et membre du peuple de Dieu. Elle se releva, prit le vêtement que lui tendait la diaconesse qui se tenait debout près de l'évêque. C'était une tunique blanche, symbole de pureté. Elle l'enfila, et chaussa les sandales de feutre qu'elle ne devrait pas quitter de toute une semaine, afin d'éviter la souillure au contact de la terre. Puis elle revint devant Synœcius. Celui-ci traça un signe de croix sur son front. Elle courba la tête, et il lui imposa les mains en implorant l'Esprit de descendre sur elle. Fusca ne sentait rien, mais ne s'en étonnait pas. On l'avait avertie que seuls les apôtres avaient reçu instantanément le don des langues, en [p. 113] raison de leur sainteté. Les simples chrétiens devaient être patients et modestes. L'Esprit entraît sans bruit dans leur âme, effaçait la faute originelle, et les transformait à leur insu.

Fusca se releva et alla se joindre au groupe des baptisés qui lui donnèrent le baiser de paix. Elle était très lasse, mais heureuse. Finalement, tout se terminait bien. Quand Synœcius eut imposé les mains à la dernière postulante, il se leva, dit aux femmes de s'assembler de nouveau en une procession dont il prit la tête. Tous furent bientôt hors du baptistère. Le trait pâle de l'aurore soulignait le sommet des collines. Carthage sortait lentement de l'ombre.

Les hommes et les enfants les attendaient. La plupart souriaient, mais le temps des félicitations n'était pas encore venu. Les nouveaux chrétiens se dirigèrent à la suite de l'évêque vers l'église qui était remplie de fidèles. Les familles, les proches, les amis cherchaient les leurs dans le groupe immaculé des néophytes. Ceux-ci traversaient l'allée centrale, montant jusqu'à l'autel, où ils formèrent une couronne blanche à l'intérieur des chancels. Après avoir chanté quelques cantiques, ils reçurent l'eucharistie et burent du lait mêlé de miel qui évoquait la Terre Promise maintenant ouverte devant eux. Le jour se levait, et la cérémonie touchait à sa fin.

Synœcius prit une dernière fois la parole : Frères et sœurs, vous venez de recevoir le baptême, comme le Christ l'a reçu de Jean dans les eaux du Jourdain. Vous êtes renés à la vie le jour même où Jésus est ressuscité. Vous venez de manger le pain de vie. Ce pain vous raconte votre propre histoire. Il a poussé en blé dans les champs. La terre l'a engendré, la pluie l'a nourri et fait monter en épi. Le travail de l'homme l'a ensuite mené à l'aire, vanné, et porté au moulin. Puis moulu, pétri, cuit [p. 114] au four, il est finalement devenu du pain. Souvenez-

vous que c'est votre propre histoire. Vous n'existiez pas, vous avez été créés, on vous a portés sur l'aire du Seigneur, où la Bonne Nouvelle a pénétré en vous. Pendant l'attente de votre catéchuménat, vous étiez comme du grain engrangé. Vous vous êtes fait inscrire en vue du baptême. Vous avez été soumis à la meule du jeûne et des exorcismes. Vous êtes venus à la fontaine baptismale. Vous avez été pétris, et vous êtes devenus une seule pâte. Vous avez été cuits au feu de l'Esprit-Saint, et vous êtes devenus vraiment le pain de Dieu. Soyez maintenant dignes de ce sacrement. N'imites pas ceux qui tournent en rond, pris par le tourbillon des vanités. Sachez choisir vos modèles. Ne dites pas : un tel agit comme ceci ou cela, et pourtant il est chrétien. Ne dites pas : ce chrétien boit, entretient une maîtresse alors qu'il est marié, s'enrichit à force de faux serments, c'est un usurier, il court à la tireuse de cartes à la moindre migraine, il porte des rubans magiques pour échapper à la mort¹. Car si vous êtes lavés du péché originel, vous n'êtes pas délivrés du mal. Satan est parmi nous, et n'a pas renoncé à prendre nos âmes. Je vous le répète, choisissez vos modèles, et que le mal que commettent les autres ne vous serve pas d'excuse pour céder aux tentations du démon.

L'évêque fit une pause avant de reprendre d'une voix plus forte : Satan livre contre nous un furieux combat, en se servant de l'Antéchrist. Je prie Dieu chaque jour pour qu'il veuille bien nous en délivrer, mais nous devons nous soumettre à sa volonté. Le temps des épreuves a commencé. On ferme nos églises, on éloigne de vous vos pasteurs. Certains d'entre nous, trop faibles, ont déjà perdu leur âme en se faisant rebaptiser par les ariens. Frères et sœurs, si Dieu permet que nous soyons ainsi éprouvés, c'est en punition de nos péchés !

[p. 115]

Soyez fermes dans votre foi si l'Ennemi tente de vous la faire abjurer. Souvenez-vous toujours que le Christ a vaincu la mort et que, selon ses propres paroles, il est avec nous jusqu'à la fin des temps. Et maintenant, remerciez le Seigneur pour le don de son Esprit, et, tous ensemble, disons une dernière fois la prière que Jésus nous a enseignée.

La foule récita le *Pater* et reçut la bénédiction de l'évêque. À peine Synœcius avait-il fini de tracer le signe de la croix que des rires et des exclamations de joie se mirent à fuser. Les néophytes se dispersèrent au milieu de la foule, embrassant leurs parents et leurs amis. Fusca courut vers Amasis, ses lèvres tremblaient et des larmes de joie coulaient sur ses joues. Elle se jeta dans ses bras, et ils demeurèrent un long moment enlacés.

*

Gedomo frissonna. La brume ne s'était pas encore levée. L'humidité parsemait de gouttelettes les feuilles des arbres qui se serraient en bouquets noirs comme

¹ Pour l'essentiel, ce discours est tiré des sermons de saint Augustin. La description de la cérémonie du baptême suit celle donnée par A.-G. Hamman, *op. cit.*, p. 246-264.

pour mieux lutter contre l'altitude. Quelques moutons paissaient sur la lande hérissée d'herbes rases qu'effleurait un petit vent coupant, et leur haleine s'échappait de leurs narines dilatées en rapides exhalaisons qui se dissolvaient dans l'air froid. Le paysan jeta un coup d'œil sur le petit groupe d'hommes et de femmes qui le suivait en silence. Eux aussi avaient froid, et tous avaient rabattu sur leur tête le capuchon de leur *cucullus*¹. On aurait dit une troupe de moines en train de s'enfoncer dans les solitudes des hauts plateaux.

Gedomo pressa le pas, et ses pieds chaussés de hautes bottines sur lesquelles ses braies formaient une culotte bouffante s'enfoncèrent avec un bruit de succion dans la terre fangeuse. Tout en cherchant des yeux les repères naturels qui jalonnaient [p. 116] le chemin du lac, il serra sur ses épaules les pans de son manteau, agrafés par une fibule d'os sur laquelle était grossièrement gravée la tête d'un homme coiffé d'une ramure de cerf, signe de fécondité. Il étouffa un gémissement. Son mouvement avait réveillé la douleur de son épaule, qui le gênait tant dans les travaux des champs. La moisson débutait cet après-midi, et il fallait absolument qu'il fût délivré de cette gêne.

Ses compagnons et lui avaient quitté Tasconia avant le lever du jour pour gravir les hauteurs, au-dessus de la plaine. Depuis des siècles, avant même l'arrivée des Romains, les paysans connaissaient les chemins qui menaient dans ces contrées où les bêtes sauvages vivaient en bonne intelligence avec les esprits de la terre et des eaux. En bas, dans les villes, le clergé avait beau, dans ce latin que l'on comprenait si mal², fulminer contre les vieilles coutumes, paysans et

¹ Le *cucullus* est le manteau typique des paysans gaulois. Ce terme est la forme latinisée d'un mot celte, et a donné en français la "coule", froc de moine et, par croisement avec le nom dialectal de l'escargot, cagouille, la cagoule (cf. P.-M. Duval, *La Vie quotidienne en Gaule*, Paris, Hachette, 1976, p. 101).

² La langue latine était surtout parlée dans les milieux urbains. Mais même là, tous ne la comprenaient pas : un homme cultivé comme le père d'Ausone avouait (au IV^e siècle) qu'il ne la maniait qu'avec difficulté. Dans les campagnes, le celte et le gaulois étaient encore largement pratiqués. Le latin n'y était cependant pas inconnu, mais celui qu'on utilisait était très différent de la langue parlée et écrite par les élites romanisées auxquelles appartenaient le haut-clergé et les groupes dirigeants de la société : "N'exagérons pas, pourtant, comme on a parfois tendance à le faire, le degré d'inculture des masses romaines à l'époque des invasions. Autre chose était d'écrire ou de comprendre des poésies alambiquées et de savoir lire et écrire. Or l'usage de l'écrit est encore, au V^e siècle, très répandu dans tous les milieux, même ruraux. Le lapicide qui grave une inscription funéraire, le scribe de village qui couche par écrit un contrat (comme ceux des confins algéro-tunisiens qu'ont révélés les tablettes Albertini) n'est sans doute pas "cultivé" à la façon d'un Sidoine Apollinaire, d'un Boèce ou d'un Cassiodore. Il emploie, dans ses écrits, le langage parlé autour de lui, qui n'est pas un "bas-latin" (au sens péjoratif du mot), mais le latin populaire déjà fort teinté de caractères dialectaux et en tout cas fort éloigné du latin littéraire employé par les écrivains de la profession : sa phonétique est différente, due à la disparition de l'accent tonique et à l'apparition d'un accent d'intensité, qui varie suivant les régions de la romanité ; sa grammaire est simplifiée : conjugaison moins abondante donnant plus de place aux temps composés ; déclinaisons simplifiées, le petit nombre des désinences demandant l'emploi plus fréquent des prépositions pour marquer les nuances de sens entre les cas. Ce latin dit "vulgaire" est une langue robuste, nullement sclérosée, nullement artificielle, et le restera jusqu'à la "renaissance" carolingienne, en Gaule

bergers continuaient à les observer et révéraient les animaux, et les eaux bénéfiques ¹ qui soignaient tant de maladies ².

Des morceaux de ciel bleu apparaissaient par les déchirures de plus en plus nombreuses des nuages et l'air se chargeait des senteurs fortes qui émanent de la nature dans l'aube d'été, quand la sécheresse ne les a pas encore étouffées. Gedomo reconnut la sapinière qui marquait le terme de leur trajet. Elle luisait de reflets noirs, et ils la contournèrent prudemment. Après avoir marché quelques minutes encore, ils parvinrent au lac, juste au moment où les rayons du soleil perçaient la brume et donnaient aux eaux sombres des teintes d'un bleu profond. Ils s'assirent à même les galets, plus secs que la prairie qui s'étendait alentour. Ils marchaient depuis des heures, et avaient besoin de se reposer avant d'interroger les esprits et de leur faire des offrandes.

du moins" (E. Perroy, *Royaume et sociétés barbares du V^e au VII^e siècle*, Paris, les Cours de Sorbonne, 1963, p. 108-109). Nous savons par ailleurs que les Gaulois avaient tendance à remplacer par le *i* les voyelles latines, alors que les Africains prononçaient *v* le *b* et *c* le *t* : cf. A. Rousselle, "Gestes et signes de la famille dans l'Empire romain", dans *Histoire de la famille*, tome I, Paris, A. Colin, 1986, p. 248.

¹ Sources et fontaines étaient particulièrement révérees par les Gaulois. D'une façon générale, les cultes naturistes furent à peine altérés par la présence romaine (cf. E. Thévenot, *Les Gallo-Romains*, P.U.F., coll. Que sais-je ?, n° 314, 1972, p. 89-90) et l'Église ne parvint que très lentement à les supprimer. Souvent elle dut tolérer et substituer progressivement le dieu des chrétiens aux divinités païennes dans les mêmes lieux. Retenons le témoignage significatif du pape Grégoire le Grand qui, au VI^e siècle, écrit au moine Augustin chargé de l'évangélisation des Angles et des Saxons : "J'ai beaucoup réfléchi au cas des Angles. Que, décidément, les temples des idoles ne soient pas détruits, mais seulement les idoles qui s'y trouvent. On fera de l'eau bénite, on en aspergera les temples, on construira des autels, on y déposera des reliques ; parce que, si ces temples sont bien bâtis, il faut qu'ils passent du culte des démons au service de Dieu. Il est assurément impossible de libérer des esprits endurcis de toutes les erreurs à la fois, et qui veut atteindre un sommet élevé ce n'est pas par des bonds qu'il y réussit, c'est en s'élevant par degrés et progressivement" (cité par Fliche-Martin, *op. cit.*, tome IV, p. 588). Rappelons, pour conclure sur les persistance de ces phénomènes dans la longue durée, qu'il y a moins d'un siècle on avait encore l'habitude de plonger dans l'eau de certaines sources les enfants mal conformés et infirmes.

² La médecine de ce temps connaissait bien la phtisie, les affections osseuses, les fièvres paludéennes et l'épilepsie qui semblent avoir été très fréquentes. À l'époque plus tardive des Mérovingiens, nous savons que dans les régions de la Gaule où se trouvaient les grands centres de pèlerinage, on constatait, parmi les guérisons : 41% de cas de paralysie, langueur ou contraction ; 19% d'aveugles, 17% de maladies diverses, 8,5% de muets, sourds-muets auxquels il faut ajouter 12,5% de fous et possédés. Car il y avait aussi des maladies mentales et psychosomatiques : névroses hystériques avec dédoublement de la personnalité, états maniaques accompagnés de logorrhées. L'importance des paralysies provient des carences alimentaires. D'autre part, les nombreuses poliomyélites sont favorisées par le recul de l'hygiène : abandon des aqueducs, consommation d'eau croupie, multiplication des zones marécageuses à la suite de l'abandon des terres. La mortalité infantile était extrêmement élevée (45%) d'où la valeur accordée à la fonction procréative (pour plus de détails, cf. les passionnantes pages de M. Rouche : "Le Haut Moyen Âge occidental", dans *Histoire de la vie privée*, sous la direction de G. Duby, tome I, Paris, Le Seuil, 1985, p. 441-443)

Les conversations commencèrent à voix basse. [p. 117] Caramos, le potier, redoutait la guerre, et ses grosses mains toujours grises se serraient craintivement autour des épaules de sa femme qui l'écoutait égrener les souvenirs terrifiants de l'invasion vandale. D'autres, plus nombreux, se plaignaient de leurs maladies. Beaucoup étaient périodiquement pris de fortes fièvres qu'arrêtaient parfois de vigoureuses saignées. D'autres, comme Iulianus, l'esclave que Marcus avait affranchi et installé sur un lopin de terre à proximité du village des Wisigoths, toussaient et crachaient constamment. Il y avait aussi beaucoup de femmes. Certaines étaient devenues stériles après de trop longues famines. D'autres se plaignaient de maux plus mystérieux, comme Theutsonia, qui avait un si beau visage, mais dont les hommes se détournaient avec répugnance parce qu'elle ne parvenait pas à empêcher le sang impur de sortir continûment de son corps.

La plupart des malades souffraient de déformations osseuses et de paralysies qui touchaient souvent les mains, les doigts se refermant sur les paumes au point que les ongles finissaient par les traverser, ouvrant des plaies qui se mettaient à couler au début de l'été, et autour desquelles bourdonnaient les mouches. À côté de ces maux, les rhumatismes dont souffrait Gedomo étaient peu de chose, mais ils le handicapaient pour le travail des champs. Il se disait que si jamais son bras se figeait, personne ne pourrait nourrir sa femme et ses enfants, car le misérable colon était dépourvu de parentèle. C'est pourquoi il s'était joint à la troupe des paysans qui venaient prier les esprits du lac d'apaiser leurs souffrances et de leur dévoiler un avenir que tous espéraient meilleur.

Le silence était revenu. Le soleil montait au-dessus des eaux. Les chants d'oiseaux commencèrent à s'élever en notes brèves et aiguës se répétant peu à peu avec plus d'assurance. Gedomo craignait [p. 118] qu'il ne fût déjà trop tard. En principe, on ne pouvait interroger l'avenir que durant la nuit. Mais la marche avait été ralentie par quelques éclopés. Il vit avec soulagement les trois anciens se lever. L'un d'eux portait sur ses épaules dans un grand sac d'osier la peau du taureau abattu la veille, au moment où la lune montait sur l'horizon. Le petit groupe se leva et, sans mot dire, se dirigea vers le centre de la prairie.

Gedomo et ses compagnons formèrent un cercle autour des trois vieillards qui, avec des branches séchées, tracèrent un grand X au milieu de la prairie. Ils déplièrent la peau du taureau, le côté sanglant tourné vers l'extérieur, pour forcer les démons à sortir du sol dans l'espace sacré délimité par les branchages. Au bout d'un moment, Gedomo crut sentir la terre vibrer sous ses pieds, il regarda ses compagnons dont la crainte dilatait les yeux. Il n'avait pas rêvé : les démons obéissaient aux rites. Rapidement, tout redevint calme. On n'entendait plus chanter un seul oiseau. Les anciens vinrent se mettre dans le cercle, et trois femmes se levèrent. Tout le monde savait que leurs bouches dévoilaient l'avenir avec plus de facilité que celles des hommes, et leurs voisins s'écartèrent d'elles avec crainte. Elles allèrent s'asseoir sur la peau du taureau, et se mirent à balancer lentement leur buste d'avant en arrière. À leurs bras étaient fixés des petits bouquets de simples qu'elles avaient cueillis la veille en récitant trois *Pater*. La vieille Tippiä, la femme du forgeron, marmonnait des phrases incompréhensibles,

les yeux mi-clos. Son capuchon avait glissé, découvrant son crâne chauve. Varenia, dont on murmurait au village qu'elle connaissait les meilleures potions pour provoquer le désir chez les hommes ou les rendre impuissants, secouait ses boucles blondes tout en fixant Gedomo d'un regard dur et noir. Seutalix, l'aveugle, levait [p. 119] ses yeux vers le ciel. Elle commença à parler d'une voix hésitante. Gedomo retint son souffle et écouta les paroles mystérieuses.

– La nuit tombe, disait-elle. Il y a des serpents dans les blés. Des serpents qui rentrent dans nos cabanes. Il fait froid, il fait si froid... La neige tombe sur les champs, et les cerfs sortent des forêts. Ils ont faim. Ils grattent la terre, mais la neige est trop profonde, alors ils se couchent pour mourir.

Les sanglots brouillèrent la voix de Seutalix, bientôt couverte par celle de Tippia. La vieille femme se tenait très droite, les yeux fixés vers le lac. Sur la terre, il y a un cercle de feu, dit-elle à son tour, un feu pour punir... Et deux soleils dans le ciel, le ciel rouge comme la peau du taureau. Beaucoup de femmes resteront stériles, mais d'autres enfanteront avant que de nouveau un seul soleil ne luise. Écoutez, écoutez les arbres parler, et vous verrez comme moi !

La voix de Tippia fléchit brusquement. Pas plus que ses compagnons, Gedomo ne parvint à entendre la suite. Les prédictions n'étaient jamais claires, aujourd'hui personne n'y comprenait rien. Les têtes se tournèrent vers Varenia. Mais elle demeurait muette, le regard toujours fixé sur Gedomo qui, apeuré, baissait les yeux. Quelques minutes s'écoulèrent en silence, puis un souffle d'air venu de la colline passa sur la prairie et creusa le lac de mille rides. Les oiseaux se remirent à chanter, et tous comprirent que les esprits avaient cessé de parler.

Les paysans se relevèrent, décontenancés. Que pouvait bien signifier tout cela ? Caramos grommela qu'on aurait dû marcher plus vite. On aurait interrogé les esprits avant le jour, comme ils l'aimaient, au lieu de s'attirer des prédictions incompréhensibles qui n'annonçaient rien de bon. Personne n'eut le courage de lui répondre. On [p. 120] entendait les femmes gémit en portant les mains à leur ventre qui resterait longtemps vide, Tippia l'avait dit.

Les sacrifices apaiseraient-ils les esprits du lac ? Suivi des villageois, Gedomo se dirigea vers la berge et de la poche de son manteau sortit des fromages. Après une brève incantation, il les jeta dans l'eau, le plus loin qu'il put. Ses compagnons l'imitèrent. Certains offraient des vêtements et des toisons, d'autres de la cire ou encore des miches de pain¹. Beaucoup jetaient en même temps des pierres grossièrement taillées qui figuraient la partie de leur corps dont ils escomptaient la guérison. Quand les eaux se furent refermées sur la dernière offrande, le petit groupe reprit en silence la direction de Tasconia. Il fallait bien compter trois heures de marche pour le retour, et la moisson avait besoin de bras.

¹ Au VI^e siècle, Grégoire de Tours décrit le culte païen que les paysans rendaient à un lac dans les montagnes de l'Aubrac. L'évêque du diocèse fit élever sur ses rives une église en l'honneur de saint Hilaire. Les paysans continuèrent à venir porter leurs offrandes, et c'est ainsi que le culte chrétien se substitua aux rites païens (cf. Fliche-Martin, *op. cit.*, tome IV, p. 588).

Ils furent vite parvenus à mi-pente de la montagne qui dominait la villa et la plaine alentour. Les constructions où vivaient Marcus et les siens, et que protégeaient les fortifications bâties après l'invasion vandale, étalaient orgueilleusement leur luxe. Quatre grandes tours montaient la garde, unies par un solide rempart de près d'un millier de pas ¹. Les bâtiments d'exploitation étaient les plus nombreux. Les étables et les fenils, surmontés de greniers, jouxtaient les forges et les ateliers de tissage où vivaient les artisans du domaine. Les modestes logements des esclaves et des ouvriers agricoles se trouvaient un peu plus loin. Beaucoup étaient abandonnés et laissés à la divagation des poules et des cochons depuis que les esclaves avaient été chasés ² et la majeure partie des terres cédées aux Wisigoths. Gedomo n'y avait jamais habité, car ses parents et lui avaient toujours été colons et, de ce fait, rivos à la terre qu'ils devaient exploiter. Beaucoup de petits propriétaires les avaient rejoints [p. 121] dans cette dure condition. Ils étaient si nombreux à avoir tout perdu, qu'en proie à la terreur de nouvelles invasions, ils préféraient aliéner leur liberté en s'en remettant à un grand propriétaire plutôt que de risquer leur vie ³.

Avec l'arrivée des Wisigoths, la situation avait empiré. Les chefs des clans avaient souvent expulsé et tué les paysans pour loger leurs propres hommes. Ambatus, le frère de Gedomo, avait ainsi été égorgé dans sa cabane par les soldats de Sigebert. Gedomo était allé trouver Marcus pour lui demander vengeance. Celui-ci, en haussant les épaules, lui avait répondu que les Wisigoths protégeaient ses biens. Gedomo était reparti la rage au cœur. Quelques semaines après, sa parcelle avait été englobée dans la partie du domaine cédée à Sigebert. Il travaillait donc pour le meurtrier de son frère, ruminant une vengeance qu'il n'avait aucun moyen de réaliser car les humbles ne comptaient pas ⁴.

Gedomo avait entendu parler des Bagaudes, ces révoltés qui, dans le Nord de la Gaule, menaient la vie dure à leurs anciens maîtres. Il avait envisagé de les

¹ Environ un kilomètre et demi. C'était la longueur du mur d'enceinte de la villa de Chiragan, à Martres-Tolosane, qui devait abriter environ quatre cents personnes. À Montmaurin, dans le Comminges, la villa dont on peut encore visiter de suggestifs vestiges compte une cinquantaine de pièces, et la superficie des bâtiments d'exploitation – non compris les locaux réservés au propriétaire – atteint environ dix-huit hectares (cf. J.-R. Pitte, *Histoire du paysage français*, tome I, Paris, Tallandier, 1983, p. 87).

Pour l'essentiel, la description qui suit est celle que fait lui-même Sidoine Apollinaire de sa propre villa d'Avicatum, à son ami Domitius, qu'il invite à venir y effectuer un séjour (Sidoine Apollinaire, *Lettres*, tome II, 2 *passim*).

² C'est-à-dire installés sur des portions de terre avec leur famille.

³ Au V^e siècle, un prêtre marseillais, Salvien, écrit : "Lorsque des petits propriétaires ont perdu leur maison et leur lopin de terre à la suite d'un brigandage ou ont été chassés par les agents du fisc, ils se réfugient dans les domaines des riches et deviennent leurs colons... Tous les gens installés dans les terres des riches se métamorphosent comme s'ils avaient bu à la coupe de Circé et deviennent esclaves" (cité par R. Fossier, *Le Moyen Âge*, tome I, Paris, A. Colin, 1982, p. 57). Ces pratiques inaugurent la servitude volontaire (dite par oblation) de l'époque féodale.

⁴ Ces mécanismes sont, avec beaucoup d'autres, ceux qui contribuent à la naissance de la société féodale où sur une même terre, sont disjoints les droits du propriétaire et ceux du tenancier : les propriétaires et les exploitants se forment en catégories nettement distinctes.

rejoindre, mais hésitait encore. Peut-être ferait-il mieux de s'enfuir chez les Francs ? Tous les peuples barbares n'étaient pas comme ces maudits Wisigoths, plus durs encore que la vieille noblesse gauloise. On racontait que chez les Francs, restés fidèles à leurs anciennes coutumes, il n'y avait pas de riches pour évincer les pauvres, pas d'agents du fisc rôdant dans les campagnes. Dans ces contrées, loin de tous les Marcus et Sigebert, on pouvait vivre heureux et libre ¹.

Perdu dans les réflexions qu'avait fait naître en lui le spectacle de l'opulente villa, Gedomo s'était laissé distancer par ses compagnons. Leurs appels le tirèrent de ses ruminations et il pressa le pas pour les rejoindre. Ils furent bientôt dans la plaine, et [p. 122] laissèrent sur leur droite le village wisigoth où vivaient les hommes de Sigebert. Les lourds relents des ragoûts à l'ail et à l'oignon qu'affectionnaient les Barbares leur parvinrent aux narines. Eux, au moins, avaient toujours le ventre plein, ce qui ne les empêchait pas d'engloutir des quantités considérables de lait, dont ils paraissaient insatiables. Quant au beurre qu'ils

¹ Mais si l'entrée des peuples germaniques dans l'Empire s'est faite suivant le principe de la fédération et de l'hospitalité, il n'y avait là, répétons-le, qu'une fiction juridique cachant une opération beaucoup plus brutale. Les populations romaines ont été vraiment conquises, subjuguées, massacrées, pillées, spoliées d'une partie de leurs terres. Aux Germains, conquérants peu nombreux, appartenait toute la force militaire ; aux Romains, la force numérique. Entre les deux populations, haine et peur réciproque étaient les réactions naturelles. Ne nous fions pas trop à la littérature latine de l'époque qui reflète les réactions des classes possédantes de l'aristocratie terrienne, trop heureuse, comme Paulin de Pella, d'accueillir et de caser sur ses terres un groupe de barbares protecteurs. Comme toutes les classes possédantes de toutes les époques, l'aristocratie romaine fut la première à se rallier à l'occupation germanique, pour conserver ses biens. La masse des paysans, dont nous ne savons rien, ne dut pas s'en tirer avec autant de philosophie. L'établissement des premiers envahisseurs par groupes villageois homogènes, au moins jusqu'au milieu du VI^e siècle, est la preuve la meilleure que les Germains craignaient pour leur sécurité, et que cette domination militaire de paysans-guerriers sur des paysans-pacifiques a retardé les contacts de civilisation, les emprunts mutuels, la fusion des communautés" (E. Perroy, *op. cit.*, p. 106). Ces réflexions sur l'aggravation de la condition des paysans sont à rapprocher du témoignage de Salvien sur ceux qui préfèrent encore s'enfuir chez d'autres peuples barbares que supporter la pression conjuguée des anciens et des nouveaux maîtres. Ses écrits contiennent en effet de nombreuses allusions à ces transfuges de la "civilisation" : "Ils vont chercher sans doute, parmi les Barbares, l'humanité des Romains, parce qu'ils ne peuvent plus supporter, parmi les Romains, l'inhumanité des Barbares. Ils diffèrent des peuples chez lesquels ils se retirent, ils n'ont rien de leurs manières, rien de leur langage et, si j'ose dire, rien non plus de l'odeur fétide des corps et vêtements barbares ; ils préfèrent pourtant se plier à cette dissemblance des mœurs plutôt que de souffrir parmi les Romains l'injustice et la cruauté. Ils émigrent donc chez les Goths ou chez les Bagaudes qui dominent partout, et ils n'ont point à se repentir de cet exil. Car ils aiment mieux vivre libres dans une apparence d'esclavage, qu'être esclaves dans une apparence de liberté" (Salvien, *Le Gouvernement de Dieu*, V, 5, 21, p. 108, 20). Salvien ajoute ailleurs : "Presque tous les Barbares, pour peu qu'ils ressortissent à un même peuple et à un même roi, s'aiment les uns les autres" (*ibid.*, v, 4, 15, p. 106, 12).

Mythe du Bon Sauvage ? Peut-être. Il reste que le mouvement de fuite de Romains d'humble condition est bien réel, et témoigne que la collaboration entre les élites romaines et celles des peuples barbares fédérés s'est souvent faite à leur détriment.

n'utilisaient pas dans leur cuisine, ils le laissaient rancir et en enduisaient leur longue chevelure ¹.

Gedomo et ses compagnons contournèrent soigneusement les haies dressées par les Germains pour fermer les champs qui s'étendaient autour de leur village. Autrefois, disaient les vieux, le regard pouvait embrasser la plaine d'un seul coup d'œil : aucun obstacle n'avait été dressé entre les champs par les paysans gaulois. Mais les Barbares, peu après leur installation, s'étaient entourés d'un fouillis de haies mortes et épineuses. Les enclos et les talus avaient jailli du sol ², comme si ces voleurs voulaient se protéger de la vengeance de ceux auxquels ils avaient arraché les terres. Leurs coutumes frappaient des pires peines ceux qui auraient osé déplacer ou détruire ces haies. Gedomo rêvait souvent d'y jeter des brandons enflammés et de brûler d'un seul coup les Barbares et leurs demeures.

Le soleil écrasait maintenant la plaine. Pas un souffle n'animait les épis clairsemés ³. Accompagné de quelques-uns de ses compagnons, Gedomo se dirigea vers sa cabane, d'où il pouvait voir l'îlot formé par les habitations barbares, surplombées par la grande maison que s'était fait construire Sigebert. La demeure du paysan formait un modeste rectangle de trois pas sur deux ⁴. Avant d'entrer il jeta un regard sur le toit de chaume dégarni qui tombait jusqu'au sol : les pluies de printemps avaient fait leurs habituels dégâts. La cabane était [p. 123] ceinte d'un sillon tracé par Gedomo pour en détourner les mauvais esprits qui, la nuit, accompagnaient les bêtes sauvages au-dehors du saltus. Sa hutte était flanquée de quelques silos à grain. Une fosse à détritrus béait sur l'arrière. À quelques pieds, du côté droit, se dressait un petit monticule de pierres noircies par la fumée, qui servait de foyer. Il poussa le mauvais assemblage de planches qui tenait lieu de porte et, suivi de Varenia et Caramos, pénétra dans la cabane. Le bourdonnement des mouches les accueillit. Entrées par les trous du toit, elles s'agglutinaient sur les fromages et l'unique jambon accroché à l'un des poteaux qui soutenaient les

¹ Nous avons sur ces points le témoignage dégoûté de Sidoine Apollinaire, qui écrit à son ami Catulinus de lui envoyer des poèmes : "Mais je vis au milieu des hordes chevelues ! Je n'entends que le germanique ; j'applaudis, l'air sombre, à ce que chante dans son ivresse le Burgonde aux cheveux parfumés de beurre rance. Tu veux que je te dise ce qui me coupe l'inspiration ? Chassée par les plectres des Barbares, Thalie dédaigne des vers de six pieds, depuis qu'elle voit mes "protecteurs" hauts de sept pieds. Heureux tes yeux, heureuses tes oreilles, heureux même ton nez, car chaque matin dix ragoûts m'envoient la puanteur de l'ail et de l'oignon. Tu n'es pas forcé, comme si tu étais leur grand-père ou le mari, de recevoir avant le jour tous ces géants à la fois, si nombreux que la cuisine d'Alcinoüs pourrait à peine les contenir" (Sidoine Apollinaire, *Carm.*, XII, 230-231).

² *L'openfield* fait en effet place à l'enclos après les invasions germaniques, d'où une profonde transformation du paysage rural, en grande partie due aux nouveaux venus (cf. J. -R. Pitte, *op. cit.*, p. 98-99).

³ Il serait illusoire d'imaginer que les champs de blé du haut Moyen Âge étaient aussi denses que les nôtres, le rapport entre les semailles et les quantités récoltées étant évidemment beaucoup plus faible que de nos jours.

⁴ Environ 9 m².

plaques de chaume liées par des cordelettes de chanvre ¹. Il n'y avait personne. Vitilla, l'épouse de Gedomo, était en train d'accomplir la corvée pour Sigebert, et ne rentrerait qu'au coucher du soleil.

Gedomo et ses compagnons s'assirent sur les peaux de chèvre jetées à même le sol et restèrent un long moment silencieux, les yeux clos, tentant en vain de chasser les mouches attirées par la sueur qui dégoulinait le long de leur visage. Gedomo était si las qu'il n'avait même plus faim. Mais un dur travail les attendait, ils devaient reprendre des forces. Heureusement, l'hiver n'avait pas été rude et il restait encore des provisions.

Quatre ans plus tôt, quand Attila avait envahi la Gaule, les troupes des Wisigoths avaient réquisitionné tout ce qu'elles pouvaient trouver. Même les greniers des riches *villae* avaient dû s'ouvrir. Le peu de farine qu'ils avaient pu dissimuler, les paysans le mélangeaient à des mottes de terre qu'ils façonnaient en forme de miche avant de les avaler. Ceux dont les cabanes se dressaient en lisière du saltus s'acharnaient à faire du pain avec des fleurs de noisetier et des racines de fougères, auxquelles ils ajoutaient des pépins de raisin et du foin réduit [p. 124] en poudre. Souvent, le matin, on retrouvait dans les champs des cadavres aux ventres gonflés. Les survivants étaient hantés par de funestes visions. Ils apercevaient des champs couverts de blé, les épis remplissaient même les forêts et les marais. Mais quand ils s'approchaient, tout disparaissait, et ils entendaient rire le démon. Plusieurs en étaient venus, dans leur rage de survivre, à manger leurs parents et leurs enfants. On murmurait qu'un des prêtres du domaine, Calvenus, aussi pauvre que le dernier des colons, avait dévoré sa fille, et que la nuit, on pouvait voir les flammes de l'enfer entourer sa hutte. Malheur, en ces temps d'épouvante, aux voyageurs égarés ou qui fuyaient devant les Huns : plusieurs avaient fini dans les saloirs de ceux chez qui ils s'étaient réfugiés.

Gedomo se leva, prit de l'eau dans un récipient et en fit couler dans ses mains. Il se dirigea ensuite vers un vase de céramique grise d'où il retira des tiges de maceron et de carottes, des doliques verts avec leurs cosses, des cardons et des pousses de chou. Il en distribua à ses amis qui les croquèrent avec avidité.

La conserve de légumes était une des taches de Vitilla, de l'équinoxe de printemps jusqu'à l'époque des vendanges. Comme les autres paysannes, elle ramassait les tiges entières des plantes et les laissait sécher au soleil. Puis elle les dépouillait de leurs feuilles dures et de leur écorce, avant de les mettre dans des vases à fond plat soigneusement poissés. Ils étaient de faible contenance, afin de réduire les pertes au cas où la conserve viendrait à moisir. Mais toutes les précautions étaient prises pour éviter le gaspillage : on devait se laver les mains avant de toucher les conserves et s'abstenir de relations sexuelles avant d'ouvrir

¹ Si les descriptions de *villae* sont relativement abondantes et leurs vestiges toujours plus nombreux à être exhumés –notamment grâce à l'archéologie aérienne – nous ne savons pratiquement rien du fragile habitat des colons ou de celui des esclaves casés. Au VI^e siècle, Grégoire de Tours parle seulement de "chétives habitations couvertes de feuillages".

les vases. À défaut, on chargeait les enfants de le faire. Les conserves de fruits frais étaient réservées aux riches. [p. 125] Gedomo avait un jour pénétré dans le fruitier de Marcus, où il avait dérobé des pêches et des poires. C'était une pièce sèche et fraîche, aux fenêtres vitrées et aux murs lambrissés. Dans les rayons, délicatement posés sur un lit de copeaux, s'alignaient coings, grenades, cédrats et autres fruits. Tous étaient enduits de gypse et de cire afin d'éviter l'évaporation. Quelques pots emplis de miel abritaient des poires fendues et enfouies dans la précieuse substance. Gedomo rêvait souvent de ce merveilleux endroit plein de senteurs dont le souvenir, aujourd'hui encore, le faisait saliver.

Quand il eut fini d'avalier les raves et les cardons, il décrocha le jambon, en chassa les mouches, et avec un couteau en os découpa quelques tranches que ses compagnons engloutirent en un clin d'œil. Il leur désigna une jarre et leur fit signe de se servir eux-mêmes de *kourmi*, l'habituelle boisson à base d'orge fermentée. Leurs visages s'étaient détendus, ils se sentaient mieux malgré la sueur qui inondait maintenant leur corps. Ils restèrent silencieux afin de mieux goûter la sensation bienfaisante de leur estomac plein. Gedomo repensa un bref instant aux événements de la matinée, mais les prédictions lui demeuraient toujours aussi incompréhensibles. Une mouche s'était obstinément collée à la commissure de ses lèvres. Il l'écrasa d'un geste sec.

Le moment était venu de se mettre au travail. Il fit signe à ses compagnons de se lever. Ils lui obéirent à regret et, une fois debout, attendirent qu'il leur distribuât les outils. Gedomo tira de côté un gros chaudron, qui dissimulait une trappe. Il l'ouvrit et en sortit les instruments qu'il déposa dans un coin de la pièce. Le compte en était vite fait : quelques pelles et pioches, des plantoirs en bois plaqués de deux minces feuilles métalliques, des serpes, une ascia dont l'herminette servait de houe et surtout quelques faucilles, à la précieuse lame de métal. [p. 126] Le fer était rare, et, à la fin de la journée, les paysans veillaient à enlever des lames toute trace de terre afin de les protéger des attaques de la rouille. Gedomo remit dans leur cachette les outils dont ils ne se serviraient pas aujourd'hui, et ils gagnèrent les champs, où les attendaient déjà les tenanciers des parcelles voisines.

Varenia marchait derrière Gedomo. Il se rappelait comment elle l'avait fixé ce matin de son regard dur et troublant. À cet instant encore, il sentait ses yeux posés sur lui, et luttait contre l'envie de se retourner, partagé entre le désir qu'il éprouvait et la crainte du mauvais œil. Car tout le monde savait qu'elle s'adonnait à la sorcellerie. Pourquoi n'avait-elle rien dit ce matin ? Gedomo l'ignorait, mais en revanche il savait que cette nuit, comme tant d'autres nuits, il penserait aux seins de Varenia que la maternité n'avait pas encore transformés en mamelles pendantes, et à son ventre qu'il brûlait d'envie de pénétrer. Puis il réveillerait son épouse pour une étreinte brève et décevante.

Ils étaient arrivés près de la cabane de Catemnos, un des esclaves. Préservés des persécutions des collecteurs d'impôt et des levées militaires, les esclaves jouissaient d'un sort plus enviable que la plupart des colons dont la liberté n'était plus qu'un lointain souvenir. Catemnos, par exemple, avait pu acquérir des ânes

que les autres paysans, trop pauvres pour en entretenir, venaient lui louer afin de les atteler à leurs rudimentaires araires.

La moisson avait commencé. On voyait surtout des hommes, le dos nu et courbé, mais certains avaient amené leurs femmes, car les bras manquaient. Il fallait aller vite. Par ces fortes chaleurs, les orages se formaient souvent vers la fin de l'après-midi. Pendant plusieurs heures, les mêmes gestes se répétèrent donc : couper la partie haute des tiges, [p. 127] lier les gerbes, les entasser en meules aussitôt transportées sur l'aire de battage où l'on séparait les grains des épis. Catemnos se tenait debout, immobile près de sa hutte, et comptait les gerbes en supputant le nombre de boisseaux qui lui reviendraient. Le lendemain, on recommencerait, et encore les jours suivants. Puis on brûlerait les chaumes et les hommes de Sigebert et de Marcus viendraient prélever la part des maîtres.

Pendant ces heures-là, le temps s'abolissait pour Gedomo. Quand il se redressait, il fermait ses yeux blessés par la lumière, essuyait la sueur qui coulait le long de son visage, puis de nouveau basculait vers la terre en empoignant quelques tiges, vite coupées par la main qui tenait la faucille. Seule la douleur de son épaule le ramenait de temps à autre à la conscience.

Insensiblement, le soleil déclinant était passé du blanc presque insoutenable à un rouge pâle. On pouvait maintenant discerner la ligne floue de son disque. De l'autre côté de l'horizon, la lune naissait lentement dans un halo bleuâtre. Un appel se fit entendre, lancé par le plus ancien des paysans et bientôt repris par ses compagnons. C'était le signal qui marquait la fin du travail. Lentement, les dos se relevèrent et, pour la première fois depuis des heures, le morne balancement s'interrompit. Les paysans restèrent un long moment immobiles. Il semblait à Gedomo que ses bras étaient devenus de pierre. Il desserra ses doigts crispés sur la faucille, et jeta un coup d'œil machinal sur la lame. Ce soir, il faudrait l'aiguiser. Suffisamment pour qu'elle coupe net les épis, mais pas trop afin de ne pas user exagérément le métal. Dans quelques jours, il récupérerait celles qu'il avait prêtées, et en échange recevrait de la cire et du miel, et peut-être un peu d'huile pour la lampe. Il tourna [p. 128] le dos aux champs et se dirigea vers la cabane de Catemnos qui s'affairait à ranger sous un abri rudimentaire les gerbes qui lui étaient dues. Gedomo échangea quelques mots avec ses compagnons, ils convinrent de recommencer le travail très tôt le lendemain, de façon à pouvoir s'arrêter pendant les heures les plus chaudes. Puis il se sépara d'eux, remit sa chemise sur ses épaules couvertes de poussière, et prit le chemin qui le ramenait chez lui. Il ne pensa pas à Varenia ce soir-là, et sombra dans le sommeil sans même s'en apercevoir.

[p. 129]

Chapitre II.

LE MARTEAU DE SATAN

[Retour à la table](#)

[p. 131]

Amasis s'était levé avant l'aube. La demeure de l'évêque était silencieuse. Après quelques ablutions, il enfila ses vêtements, sortit de sa chambre, et se dirigea vers la bibliothèque. Il ouvrit la porte. La pièce était plongée dans l'obscurité. Il leva la petite lampe à huile qu'il tenait dans la main, les rayonnages sortirent de l'ombre. Les murs étaient tous garnis de documents, sauf celui du fond où était fixée une grande croix. Les Écritures figuraient en nombreux exemplaires, rédigées en grec, latin, libyque. Mais elles tenaient relativement peu de place. D'un côté de la pièce étaient disposés les volumes rassemblant les collections des canons conciliaires. Elles fixaient la doctrine catholique face aux hérésies qui proliféraient depuis le siècle précédent.

Amasis connaissait presque par cœur les résolutions du concile de Nicée qui avait définitivement condamné l'arianisme. Il réprima un bâillement : Synœcius et lui avaient peu dormi les nuits précédentes, consacrant presque tout leur temps à relire les passages relatifs à l'hérésie, et à confectionner des aide-mémoire en vue du concile qui s'ouvrait ce matin. Finalement, le meilleur résumé était encore celui du Symbole. Amasis ouvrit le volume [p. 132] où il figurait, et commença à le recopier une dernière fois, de façon à le fixer parfaitement dans sa mémoire. Ses termes martelaient des affirmations redoutables. Pour les Pères de Nicée, le Christ était *engendré monogène du Père, de l'essence du Père, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré non pas fait, consubstantiel au Père*³. Jamais les évêques vandales n'accepteraient d'avalier cela. La fin du Symbole était plus dure encore. Les mots terribles défilaient sous les yeux d'Amasis : *Quant à ceux qui disent : il fut un temps où le Christ n'était pas ; avant d'être engendré, il n'était pas ; il a été fait de ce qui n'était pas ou d'une autre hypostase ; le Fils de Dieu est créé, changeable, mutable ; ceux-là, l'Église catholique les anathématise*. Les évêques devraient déployer des trésors d'ingéniosité pour contourner ces redoutables obstacles...

Amasis referma le livre. Une lumière pâle entra par les fenêtres. Il pensa à Fusca et l'imagina en train de dormir, non loin de là, dans sa chambre. Bientôt, il serait à ses côtés toutes les nuits. Cette perspective le mit de bonne humeur. Après tout, même si le concile se soldait par un échec, cela ne changerait rien à leurs projets. Geiseric continuerait sa politique de harcèlement envers les homoousiens, mais lui pourrait enfin vivre avec Fusca, et c'était l'essentiel.

L'arrivée de l'évêque interrompit ses réflexions. Lui aussi avait les traits creusés par la fatigue mais ne laissait rien paraître de son inquiétude s'il en

nourrissait une. Il n'avait hâte que de se rendre à la basilique où, dans une heure à peine, le concile allait commencer. Amasis lui proposa de relire les résumés qu'il avait rédigés, mais Synœcius préféra partir tout de suite. Il avait les arguments bien en tête. De toute manière, ses interventions seraient certainement limitées. Trop nombreux pour que chacun pût s'exprimer – ils étaient plusieurs [p. 133] centaines –, les évêques avaient désigné parmi eux les dix orateurs les plus brillants pour mener les débats, et Synœcius n'en faisait pas partie. Il ordonna à Amasis de rassembler ses notes, et ils sortirent de la maison.

Ils parvinrent bientôt à la basilique. Ce n'était pas l'église où avait eu lieu le baptême de Fusca, mais un édifice beaucoup plus imposant, autrefois voué au culte catholique, et confisqué par les ariens. Certains évêques venus de loin avaient été choqués par ce choix : accepter de tenir un concile dans une église contrôlée par les hérétiques, c'était déjà se soumettre. Mais Synœcius leur avait conseillé de passer outre, en signe de bonne volonté. On ne devait pas, dès le départ, se montrer intransigeant. Si Geiseric voulait la conciliation, autant l'y aider ¹.

Synœcius avait eu raison de se hâter. Les évêques catholiques, debout dans la travée centrale, étaient déjà presque au complet. Il reconnut les visages des dignitaires venus de la Proconsulaire, de Byzacène et de Maurétanie, mais

¹ Pour l'essentiel, le déroulement du concile tel qu'il est exposé dans les lignes qui suivent est conforme à la réalité historique. Cependant, le lecteur doit savoir qu'à titre exceptionnel l'historien s'est effacé devant le romancier. En effet, ce concile n'a eu lieu qu'une trentaine d'années plus tard, en 484, à l'initiative non de Geiseric, alors décédé, mais de son fils Hunéric, un arien plus opposé encore que son père aux catholiques. Faute avouée sera-t-elle à demi pardonnée ? Au lecteur d'en décider. Si Geiseric ne peut être tenu pour responsable du concile de 484, sa politique anticatholique demeure une réalité. Les mesures hostiles aux catholiques commencent vers 440, s'accroissent vers 456 (date du décès de l'évêque de Carthage) jusqu'à la fin du règne de Geiseric, tournent à la persécution sous son fils Hunéric. La situation ne se calme que vers les années 495, sous les successeurs d'Hunéric. Si Geiseric n'a pas commis les excès de son fils, il n'a cependant pas hésité à employer la force, comme en témoigne Victor de Vite, un contemporain des persécutions :

"Combien de pontifes, combien de nobles prêtres périrent alors [*sous le règne de Geiseric*] dans divers genres de tourments ! C'est qu'on voulait leur faire livrer l'or ou l'argent qui leur appartenait, ou qui constituait un bien d'Eglise. Ceux qui cédaient étaient soumis à des tortures plus cruelles encore, sous prétexte qu'ils n'avaient livré qu'une partie, mais non le tout. Et plus ils donnaient, plus on les soupçonnait de posséder. Aux uns, les bourreaux ouvraient de force la bouche avec des pieux, et la remplissaient de boue fétide. Ils frappaient d'autres au front ou aux jambes avec des nerfs de bœuf qui sifflaient en s'abattant. À beaucoup d'autres, ils faisaient boire sans pitié de l'eau de mer, du vinaigre, du marc d'huile, en les gavant avec des outres qu'on collait contre leur bouche. Ni la faiblesse de l'âge, ni la considération du rang, ni le respect dû aux prêtres n'adoucissaient ces barbares : bien mieux, toute dignité était un stimulant pour leur fureur" (Victor de Vite, *Histoire de la persécution de la Province d'Afrique*, I, II, 5-6). Grégoire de Tours, évêque gaulois du VI^e siècle et rédacteur d'une histoire des Francs, confirme ce jugement : "... Geiseric, qui était d'un caractère encore plus cruel, s'empara du royaume d'Afrique et les Vandales l'élirent pour le placer à leur tête. Le nombre des populations chrétiennes qui de son temps ont été massacrées pour le nom très sacré du Christ ne peut être évalué par personne" (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, II, 3).

beaucoup d'autres lui étaient inconnus. Il fit signe à Amasis de demeurer à distance, et alla s'entretenir avec un petit groupe d'évêques qui semblaient en proie à une vive agitation. Amasis était trop loin pour comprendre ce qu'ils disaient, mais il pouvait discerner les traits de leur visage. Certains agitaient furieusement la tête et pointaient un index menaçant vers le trône vide de Geiseric. D'autres, comme Synœcius, avaient les bras ballants et la mine déconfite. Le scribe se demandait ce qui pouvait bien se passer. Au bout d'un moment, n'y tenant plus, il se dirigea vers les évêques.

À cet instant, une sonnerie de trompette monta vers les voûtes, et des gardes vandales, jaillis on ne savait d'où, se postèrent dans l'église, interdisant à tous de bouger. Certains avaient le poing posé sur [p. 134] le pommeau de leur épée et semblaient prêts à dégainer. Contraint à l'immobilité, Amasis regarda vers le chœur : Geiseric, traînant son pied boiteux, venait de faire son entrée. Escorté par ses gardes blonds, il se hissa péniblement jusqu'à son trône. Son teint était blême et son visage plus bouffi que jamais. Dès qu'il fut assis, il commença à triturer son collier d'ossements. Sans même regarder les catholiques, il fit un signe de la main, et le clergé arien s'avança.

Les évêques vandales étaient moins nombreux que les catholiques, et vêtus tout aussi simplement d'une tunique blanche et de légères sandales. Seul le patriarche Christigert avait endossé une dalmatique de soie dorée. Il était de petite taille, mais sec comme un arbre du désert. De son regard bleu il fixait les catholiques, et un sourire où Amasis ne savait s'il fallait lire la joie ou l'ironie tendait ses lèvres minces. Christigert s'assit sur un trône dressé à l'autre bout du chœur, face à Geiseric, et ses évêques se disposèrent en cercle autour de lui. Les Vandales étaient tous regroupés dans le chœur, isolés des Romains par une haie de soldats barbares. Amasis n'avait jamais assisté à un concile. Tout cela ne lui disait rien qui vaille.

Geiseric prit la parole. Le ton conciliant de sa voix démentait l'aspect lugubre de son visage. Illustres représentants de mes sujets vandales et romains, dit-il, je vous remercie d'avoir répondu à mon appel. J'ai voulu réunir ce concile pour qu'enfin la vérité triomphe et que la paix revienne dans le royaume. De même qu'un seul roi règne sur l'Afrique, nous croyons tous qu'un seul Dieu trône dans le ciel. Il n'y a donc place sur la terre que pour une seule Église. Oublions nos anciennes disputes et travaillons ensemble, selon la Parole de l'Écriture, à revêtir le Christ d'un manteau sans couture.

Geiseric se signa, fit mine de se recueillir quel-[p. 135] ques instants, et reprit avec humilité : Cette assemblée compte tant de doctes théologiens et ma foi est si simple que je ne prendrai aucune part aux débats. Je me contenterai de vous écouter pour nourrir mon âme de vos enseignements, et j'appuierai de mon autorité temporelle les conclusions auxquelles vous parviendrez. Que Dieu soit avec nous !

L'assistance répondit par un vigoureux *Amen*. Les débats pouvaient s'engager. Les commissions préparatoires avaient convenu d'un ordre du jour. On aborderait

point par point les principaux sujets de divergence entre ariens et catholiques, allant du plus simple au plus complexe, puis on se mettrait d'accord sur des formules acceptables par tous.

Christodatus s'avança le premier. Il paraissait furieux. Ses sourcils froncés accentuaient l'éclat noir de son regard, et son menton pointé en avant confirmait l'agressivité des premiers mots qu'il prononça : Noble roi, et vous, évêques ariens, nous autres catholiques pensons que cette assemblée n'est pas compétente pour résoudre les problèmes qui lui sont soumis ! Il désigna d'un large geste l'ensemble des évêques. Combien sommes-nous ici ? Quatre cents, peut-être cinq cents ? C'est peu pour représenter l'ensemble des chrétiens. Nous ne pouvons trancher ici de questions qui intéressent tout le peuple de Dieu.

Christigert n'avait pas bronché. Tout en toisant l'évêque du haut de son trône, il lui répondit sèchement : L'état de l'Empire des Romains ne permet pas de réunir un plus grand nombre d'évêques, et nous devons ramener la paix en Afrique sans plus tarder. D'ailleurs, toi qui me parles, tu crois bien comme tous les catholiques au Symbole de Nicée ?

– Le *Credo* du concile de Nicée est le nôtre, convint Christodatus.

– Le concile s'est tenu en Orient et pourtant, [p. 136] toi qui es d'Occident, tu reconnais son autorité. Donc, nos décisions peuvent faire loi ailleurs qu'en Afrique.

Christodatus haussa les épaules et répliqua d'un ton méprisant : N'essaie pas de nous abuser. Tu sais très bien que le concile de Nicée était œcuménique. En tant que tel, il engageait toute la chrétienté, quel que fût le lieu où il se tenait. Ce n'est pas le cas de cette assemblée.

Embarrassé, Christigert se taisait. Il s'était engagé sur un mauvais terrain. Christodatus avait raison, et une rumeur mêlée d'exclamations montait du groupe des catholiques. Geiseric lui lança un coup d'œil menaçant, tandis que Christodatus profitait de son avantage : D'ailleurs, pourquoi sommes-nous debout à t'écouter, tandis que tu sièges sur un trône entouré de ta cour ? Tu n'es pas le pape de Rome, et aucune autorité ne t'a confié le titre de patriarche dont tu uses indument. Ton clergé le reconnaît peut-être, mais pas nous.

Christigert s'était redressé, le visage empourpré de colère. Il se mit à vociférer, mais personne ne l'entendait, tant les clameurs indignées poussées par les deux partis étaient fortes. Amasis avait les mains crispées sur ses feuillets, et regardait avec angoisse les soldats vandales serrer leurs rangs et avancer vers les catholiques. Synœcius s'approcha de Christodatus et lui fit signe de se taire. Puis, profitant de quelques secondes d'accalmie, il parvint à se faire entendre : Mes frères, ne perdons pas de temps en de vaines querelles ! Christodatus a raison, il serait préférable que ce concile comporte plus de pasteurs du peuple de Dieu. Mais j'approuve les intentions de notre roi. Nous sommes en Afrique, et c'est à l'Afrique de résoudre ses problèmes. Si nous parvenons à rétablir la paix entre les chrétiens de cette province, ce sera déjà beau-[p. 137] coup pour l'unité de l'Église

entière. Je vous en prie, ne nous embarrassons pas de questions de procédure, et venons-en à l'objet de notre réunion ! Ne sommes-nous pas tous frères en le Christ ?

Christigert s'était rassis et écoutait avec attention. Un calme relatif revint dans l'assemblée. Synœcius demanda d'interrompre la séance quelques minutes, afin que tous réfléchissent à sa proposition. Christigert inclina la tête en signe d'assentiment, et descendit de son trône pour aller consulter ses confrères.

L'attention des gardes s'était relâchée. Amasis en profita pour rejoindre les évêques, et s'approcha de Synœcius. Celui-ci tentait de calmer Christodatus qui lui reprochait amèrement de l'avoir privé de son avantage. Synœcius lui répondit que, suivant la parole du Christ à ses disciples, il fallait être prudents comme des serpents, surtout après les mauvaises nouvelles du matin. N'y tenant plus, Amasis demanda à l'évêque ce qui s'était passé.

– Geiseric a fait jeter en prison les orateurs que nous avions désignés pour défendre nos thèses. Ses soldats les ont arrêtés cette nuit. Nous ne savons pas ce qui leur est arrivé... On m'a jugé digne de les remplacer.

Amasis n'en croyait pas ses oreilles. Pourquoi Geiseric se montrait-il si conciliant quand il avait fait disparaître les plus prestigieux évêques catholiques ? S'il l'avait voulu, il aurait pu tout aussi bien rafler tous les évêques, et se dispenser du concile. Synœcius eut un sourire attristé : Tu es un cœur pur, Amasis. L'Antéchrist est plus rusé que tu ne le crois... Reste à mes côtés, nous aurons peut-être besoin des documents que tu as rassemblés.

Christigert s'était rassis sur son trône et, d'un geste de la main, invitait, les catholiques à lui faire face. Synœcius remonta vers le chœur et s'entretint quelques minutes avec lui. Puis, il s'adressa à [p. 138] ses confrères : les deux parties avaient convenu d'oublier l'incident et d'entamer les débats. Christigert exposerait les thèses des ariens ¹, et lui celles des catholiques. Tous approuvèrent.

Christigert se leva et descendit dans le chœur. Il s'arrêta très près de Synœcius. Les deux hommes se faisaient face. Christigert était moins grand que Synœcius, mais l'appui de Geiseric compensait de beaucoup cette infériorité. Et il était bien décidé à effacer l'erreur qu'il avait commise. Il se remémorait rapidement les arguments de la foi arienne, beaucoup plus logique et fidèle aux Écritures que celle des homoousiens. Synœcius passa sur sa tunique ses mains moites pour en assécher la transpiration. Il était ému et mal préparé au rôle qu'il devait tenir.

Christigert adressa un bref salut à Geiseric qui tirait sur les poils de sa barbe rousse, et engagea le débat : Tous ici croient en l'existence du Père, du Fils et de l'Esprit. Mais nous, ariens, pensons qu'au sein de la Trinité les trois personnes ne jouent pas le même rôle.

¹ On trouvera un bon résumé de la théologie arienne dans : M. Meslin, *Les Ariens d'Occident*, Thèse Lettres, Paris, 1968, p. 300-360.

– Nous ne prétendons pas le contraire, avança prudemment Synœcius. Sinon, pourquoi leur donnerions-nous des noms différents ? Mais le Fils et le Père, si l'un a choisi de rester dans le Ciel et l'autre de descendre sur la terre, n'en sont pas moins égaux. Différents, mais égaux.

– Voilà bien votre erreur, s'exclama Christigert en se retournant vers les catholiques. Non seulement elle insulte la logique, car pourquoi Dieu se serait-il divisé en trois parties de même grandeur et de même éternité alors qu'il était l'Unité parfaite, mais en plus vous allez contre les Écritures ! Le Christ lui-même a affirmé : *Le Père qui m'a envoyé est plus grand que moi*.

L'argument était difficilement contestable. Synœcius répondit du mieux qu'il put : C'est sa [p. 139] nature humaine qui lui faisait dire cela. Mais dans sa nature divine, il était strictement égal au Père !

Quelques rires fusèrent parmi les prêtres ariens : chaque fois que les catholiques se trouvaient acculés, ils essayaient de s'en sortir par des distinctions oiseuses. Nous parlerons tout à l'heure de la nature humaine du Christ, dit Christigert. Restons-en au point que j'ai avancé. Donc, son Père et lui sont distincts, parce que chacun d'eux doit remplir une mission particulière. Or ce n'est pas la même chose que de trôner dans le ciel et d'être cloué à une croix ! Il faut en conclure que la distinction entre les personnes est non seulement de fonction, mais aussi d'essence, de substance.

– Non, non ! s'écria avec véhémence Synœcius qui fit un pas vers son rival. En affirmant cela, tu ôtes toute valeur au sacrifice de la Croix, et nous ne sommes pas sauvés. La mort du Christ ne peut racheter le péché des hommes que s'il est pleinement Dieu.

– C'est la résurrection du Christ qui nous sauve, plus que sa mort, rétorqua Christigert. Le Père est solitaire dans la plénitude de sa dignité : il est seul à n'adorer, à ne remercier personne, car il ne reçoit rien de quiconque. Ces qualités, il les tient non de sa souveraineté, mais de sa nature propre. Il est indivisible, immuable, incomparable. Christigert s'arrêta un bref instant avant de prononcer les mots fatidiques : C'est pourquoi seul le Père n'est né de personne, existe de toute éternité. Le Fils est issu de lui, l'Incréé, et tire de cette naissance sa nature inférieure, car il fut un temps où il n'existait pas. C'est l'infériorité de sa nature qui l'a désigné au sacrifice de la Croix. Christigert ajouta d'un ton méprisant : Vous autres, les homoousiens, vous affirmez dans votre Symbole que le Fils est *genitus*, *non factus*. Mais ne voyez-vous pas votre erreur ? Comment pouvez-vous affirmer [p. 140] qu'un *Ingenitus* et un *Genitus* sont de même nature et de même substance ?

Synœcius se trouvait en mauvaise posture. La logique implacable de l'arien donnait à ses arguments l'apparence de l'exactitude. Il fallait lui démontrer qu'il posait mal le problème. Tu n'es qu'un homme, dit-il, et tu tentes de saisir la nature de Dieu avec les moyens de la raison humaine. Le mystère trinitaire est au-dessus de notre compréhension. Tu ne peux le résoudre par la pure logique.

Christigert ne parut pas troublé. Il se détourna de Synœcius qui était maintenant trempé de sueur, et fit face aux catholiques : Fort bien, je ne suis qu'un homme. Mais nous tous ici sommes dans le même cas. À supposer que nous ne puissions saisir le mystère de la nature de Dieu, pourquoi vous, les catholiques, auriez-vous le droit de proclamer que votre foi est la seule exacte ? De quelle révélation avez-vous été gratifiés qui vous donne cette supériorité sur les ariens ?

Les évêques baissaient le nez. Chancelant, Synœcius s'était adossé à une colonne. Geiseric le regardait avec un sourire méprisant. La voix de Christodatus déchira le silence : L'Esprit inspire les saints conciles qui ont tranché entre la vraie foi et l'hérésie. Nous obéissons à leurs décisions, alors que votre impiété vous pousse à les transgresser !

La foule recommençait à s'agiter. Quelques évêques tendaient le poing vers Christigert en le traitant d'hérétique. Synœcius, sortant enfin de son silence, tenta une nouvelle fois de ramener le calme : Mes frères, cessez de crier et de menacer ! Les ariens ne sont pas des païens, mais des chrétiens. Respectons-les, puisque le Christ nous a enjoins de pardonner même à nos ennemis...

Les clameurs baissèrent d'un cran, mais le brouhaha rendait impossible la prolongation du débat. [p. 141] Synœcius proposa à Christigert de remettre les discussions au lendemain. Celui-ci lui répondit qu'il devait consulter Geiseric. Au moment de l'intervention de Christodatus, le souverain était sorti de l'église d'un pas si décidé que sa boiterie semblait presque avoir disparu. Christigert alla le rejoindre à l'extérieur.

Synœcius quitta le chœur et revint vers les évêques. Dès qu'il fut parmi eux, ils se mirent à l'accabler de reproches. L'arien lui avait rivé son clou à plusieurs reprises. Sa foi était-elle donc si faible qu'il ne trouve pas les moyens de la défendre ? Et que signifiait sa modération qui humiliait les catholiques ? Les ariens étaient des hérétiques, et on ne transigeait pas avec le démon. Ceux-là devaient reconnaître leurs erreurs, c'était la seule manière d'aboutir à une réconciliation.

Christodatus était le plus véhément. Il agitait un évangile sous le nez de l'évêque en lui intimant de confesser ses fautes à ses frères séance tenante. Dieu vomit les tièdes, répétait-il, il est temps de parler aux Barbares sur le même ton dont ils usent avec nous. Synœcius était terriblement fatigué. Il ne percevait que des fragments de phrases et sentait sa vue se brouiller. Il s'appuya sur le bras d'Amasis pour ne pas chanceler. Voyant qu'il ne répondait rien, Christodatus revint à la charge. Puisque Synœcius était pris de faiblesse, on n'avait qu'à le laisser se reposer. Lui, Christodatus, n'avait pas eu peur de défier Geiseric. Son épigone, le misérable Christigert, ne l'impressionnait pas. Qu'on le désigne comme mandataire, on verrait le débat prendre une autre tournure !

Synœcius protesta qu'il céderait volontiers sa place à Christodatus si celui-ci en avait envie. Mais ne comprenait-il pas le jeu des Vandales ? Ceux-ci étaient les plus forts et attendaient l'occasion d'user de leur avantage. Il ne fallait pas la leur

fournir. [p. 142] Le brouhaha reprit entre les évêques divisés sur la conduite à tenir.

Amasis s'éloigna. Les dernières paroles de Synœcius l'avaient rempli d'angoisse. Tout confirmait les craintes qu'il avait éprouvées au lever du jour, dans la bibliothèque. Non seulement les positions ne s'étaient pas rapprochées, mais personne, à part Synœcius et quelques-uns de ses amis, ne voulait céder un seul pouce de terrain. Pour le moment, Geiseric tenait parole. Il n'était pas intervenu dans les débats. Mais montrerait-il longtemps cette modération ? Amasis regarda le chœur. Le trône royal était toujours vide. Les ariens discutaient entre eux avec la même passion que les catholiques auxquels ils décochaient des coups d'œil menaçants.

Brusquement, Amasis pensa à Fusca. Pourvu qu'elle soit encore chez elle, se dit-il. La matinée touchait à sa fin, et à cette heure elle allait souvent se promener sur le port. C'est alors que retentit le bruit du tonnerre. L'orage menaçait depuis la quatrième heure, et venait enfin de crever. Amasis se passa la main sur le front et poussa un soupir. Avec ce temps, Fusca n'avait pas dû sortir. Il fallait à tout prix qu'elle reste chez elle. Si les choses tournaient mal, Geiseric pourrait avoir une de ces fureurs meurtrières dont il était coutumier, et mieux valait rester enfermé chez soi que de traîner dans les rues.

Il s'apprêtait à aller prévenir la jeune femme lorsque de soudaines acclamations attirèrent son regard vers le groupe des évêques. Synœcius était accroupi contre une colonne. Il avait les yeux clos, les narines pincées, le teint livide. Amasis ne pouvait l'abandonner. Il griffonna un mot pour Fusca, lui enjoignant de ne pas bouger, et le remit à un diacre de ses amis en le priant de courir chez la jeune femme. Amasis rejoignit alors Synœcius et s'efforça de le reconforter. Celui-ci esquissa un [p. 143] sourire pour le remercier de ses efforts, mais il paraissait complètement découragé. Amasis était sur le point de lui proposer de le raccompagner chez lui lorsque Geiseric et Christigert pénétrèrent dans le chœur.

Silencieux, Geiseric regagna son trône. Christigert s'adressa aux catholiques pour leur dire que le souverain vandale désirait que les débats reprennent immédiatement. Attendre jusqu'au lendemain ne servirait qu'à échauffer davantage les esprits. Pour le bien de tous et le succès du concile, il fallait reprendre là où on s'était arrêté.

Quelques protestations s'élevèrent chez les catholiques, mais elles étaient peu nombreuses. Beaucoup préféraient vider l'abcès tout de suite, et Christodatus avait hâte d'en découdre avec le chef des hérétiques. Christigert lui fit signe de s'avancer, et reprit la parole d'une voix douce : Puisque nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord sur la génération du Fils, abandonnons pour l'instant ce terrain difficile, et si vous en êtes d'accord, réfléchissons sur les enseignements de l'Évangile. Partons de la vie du Christ et, de ses paroles pour remonter jusqu'au Père.

Christodatus inclina la tête en signe d'assentiment, et Christigert poursuivit : Plusieurs fois, nous voyons Jésus en proie au doute. D'abord au désert, lorsqu'il est près de céder aux tentations du démon. Ensuite quand il enjoint aux apôtres de ne révéler à personne qu'il est le Fils de Dieu. Enfin et surtout dans les dernières heures de sa vie. Souvenez-vous du Jardin des oliviers. Jésus pleure d'angoisse, il prie le Père de lui épargner la croix, et lorsqu'il finit par accepter son supplice, c'est uniquement en raison de la puissance du Père, à laquelle il déclare se soumettre : *Père, qu'il en soit fait selon ta volonté, et non la mienne*. Mais une fois cloué à la croix, il se reprend à douter et reproche au [p. 144] Père de l'avoir abandonné. Et je ne cite pas les nombreux passages où il nous dit qu'au jour du jugement, il siégera à la droite du Père. Tout ceci montre bien que le Fils est non seulement distinct du Père, mais qu'il lui est inférieur. Il n'est que l'instrument du Père, son ministre, auquel il demeure soumis. Il reçoit sa gloire du Père, mais n'en possède pas lui-même. C'est pourquoi...

Christodatus, qui s'était mis à trépigner dès le début du discours de Christigert, lui coupa brutalement la parole : Cesse de citer l'Écriture, tu es incapable de la comprendre !

– Alors explique-la-moi, je t'écoute, dit Christigert avec un sourire ironique.

Christodatus écarta les bras dans un geste théâtral : Ce n'est pas moi qui parle, mais l'Esprit qui s'exprime par ma bouche. Une rumeur de protestation monta du clergé arien, mais Christodatus n'en fit aucun cas, et poursuivit sans se démonter : Le Fils est homme et Dieu tout à la fois, il possède une nature humaine et une nature divine, et selon les moments s'exprime en fonction d'une de ces deux natures. Quand il doute, pleure et éprouve la peur, Jésus parle en tant qu'homme. Mais quand il nous délivre son message, il est pleinement Dieu. Les faiblesses de la chair n'affectent pas la nature souveraine du Verbe. Quand il reconnaît que le Père est plus grand que lui, c'est selon l'assomption de la chair, et uniquement d'elle. Comment vous, les ariens, pouvez-vous montrer tant d'obstination à nier ce qui est évident ?

Les évêques catholiques applaudirent, tandis que Geiseric s'agitait sur son siège. Christigert eut un haussement d'épaules et fit face aux catholiques. Les arguments des homoousiens sont aussi légers que ceux d'enfants en bas âge, dit-il, mais j'accepte d'en discuter. Le Christ parle donc par moments sous l'emprise de la faiblesse de la chair. Mais [p. 145] comment la chair seule pourrait-elle parler et reconnaître la grandeur de Dieu ?

– Elle ne parle pas seule, rétorqua Christodatus. En s'incarnant, le Christ a aussi pris une âme humaine.

– Ainsi donc le Christ a une nature divine, une nature humaine et une âme humaine ? Pourquoi ne serait-il pas homme et femme tant que tu y es ? Cela commence à faire beaucoup de qualités, qui ne reflètent que la confusion de votre doctrine.

Rouge de colère, Christodatus s'avança très près de l'évêque et lui lança : Tu blasphèmes, tu insultes le nom du Christ !

Christigert lui tourna le dos et poursuivit d'un ton calme : Quand le Verbe s'est incarné, il ne s'est pas transformé en nature de chair, il a simplement revêtu une apparence physique, il n'est pas pour autant devenu un homme comme chacun d'entre nous. Aussi, quand il reconnaît son infériorité, souffre, pleure, ce n'est pas sa prétendue nature humaine qui s'exprime, mais la totalité de son être. Quoi qu'en disent les catholiques, c'est la raison pour laquelle le Christ est bien ce qu'il paraît être : inférieur au Père, et d'une nature différente de la sienne. L'évêque se retourna brusquement vers Christodatus et l'apostropha : Si tu affirmes que le Christ est à la fois homme et Dieu, tu crois donc que ce n'est pas seulement la chair qui a souffert et qui est morte, mais aussi le Dieu, que c'est à la fois le fils de l'homme et le Fils de Dieu qui meurent sur la croix. Comment oses-tu donc affirmer l'égalité entre un dieu immortel et un dieu qui meurt ?

Christodatus s'était bouché les oreilles. Quand il vit que Christigert avait fini de parler, il se mit à crier : je ne veux plus t'écouter, tu insultes la vraie foi et fermes ton cœur au souffle de l'Esprit !

– C'est toi qui te réfugies derrière des mots [p. 146] creux dès que tu es à court d'arguments ! Tu m'opposes l'Esprit, alors que tu es incapable de parler en vérité du Père et du Fils. L'Esprit que tu invoques est inférieur au Fils, comme le Fils est inférieur au Père. C'est vous qui en avez fait un dieu, alors que jamais l'Écriture ne souffle mot de sa divinité. C'est le Fils qui l'a engendré, il n'est que la première des créatures. Comment peux-tu prétendre en parler, toi qui ne connais même pas le Fils ?

Christodatus bondit vers le prélat et l'empoigna par sa tunique. Il le secoua furieusement en criant : Hérétique, tu n'es qu'un hérétique, un fils de Satan, et toi et les tiens serez jetés dans la géhenne au jour du jugement !

Les évêques ariens étaient accourus au secours de leur patriarche et commençaient à frapper Christodatus. Les catholiques voulurent le dégager, mais les gardes barbares les en empêchaient. Tout le monde criait et s'insultait, la confusion était à son comble.

Geiseric se leva de son trône, le visage cramoisi, et descendit dans le chœur, entouré de sa garde. Il fit un signe de la main, et les trompettes sonnèrent. Les soldats dégainèrent leurs épées. De sa voix puissante, il parvint à couvrir le tumulte : Cela suffit ! Taisez-vous tous, et toi, Christodatus, retourne parmi les tiens ! L'évêque, qui venait de recevoir un coup de poing en plein ventre, avait le souffle coupé. Courbé en deux, il regagna péniblement le groupe des catholiques. Les chairs du visage de Geiseric vibraient sous la colère. Il fit ranger les ariens derrière lui et désigna les catholiques à ses gardes : je les ai invités à ce concile pour que nous nous réconciliions. Ils transforment cette assemblée en un spectacle de cirque et insultent mes évêques. Puisque les paroles sont impuissantes à les calmer, je vais les apaiser d'une autre façon ! Gardes, fouettez-les, cela leur rendra les idées plus claires !

[p. 147]

Comme s'ils n'attendaient que cela, les Vandales, armés de nerfs de bœuf, se ruèrent sur les catholiques. Amasis parvint à se dissimuler derrière une colonne. Quelques évêques firent front, et en un instant leurs tuniques blanches furent zébrées de marques sanglantes. La plupart couraient dans les travées, essayant d'échapper aux fouets qui s'abattaient en sifflant. Christodatus avait reçu un coup violent sur la nuque et gisait par terre, évanoui. Synœcius n'avait pas bougé et, par miracle, les gardes passèrent devant lui sans paraître l'apercevoir. Mais tous n'eurent pas sa chance. Un quart d'heure à peine s'était écoulé que la plupart des évêques rampaient en gémissant.

Roulé en boule au pied de sa colonne, Amasis pria Dieu que Geiseric rappelât enfin ses gardes. Au moins Fusca échapperait-elle à ces tourments ! Le diacre était revenu peu de temps après son départ : la jeune femme était bien chez elle, et n'en sortirait pas avant le lendemain.

Les soldats continuaient à pourchasser quelques prêtres, lorsque Geiseric leur ordonna enfin de reformer leurs rangs. Sans attendre que les évêques aient repris leurs forces, il leur enjoignit de se mettre debout : Relevez-vous, hérétiques et persécuteurs de la vraie foi ! Vous êtes l'incarnation du Mal, l'Antéchrist annoncé par les Écritures. Nous sommes venus à vous animés du désir sincère de vous convaincre par la douceur et par la parole de renoncer à vos erreurs, mais vous nous avez agressés et insultés, vous avez blasphémé dans notre église. Vous êtes des arbres stériles, et je vous maudis comme le Christ a maudit le figuier sans fruits. Nous sommes l'Église des Parfaits et des Saints, et nous ne la laisserons pas souiller par les puissances démoniaques qui vous habitent ! Je fermerai vos églises et vous disperserai, vous qui égarez le peuple des chrétiens. Les soleils barbares se sont levés [p. 148] sur l'Empire et l'illuminent de la lumière de la vraie foi. Puisque vous êtes à Satan, je vous ferai conduire où il se plaît. Il est le Seigneur des lieux arides et pierreux, des montagnes desséchées et brûlantes. Je vous livre au désert, où le démon forge ses armes contre les hommes en recueillant dans ses mains la lumière brûlante du soleil. Vous entendrez sonner le marteau de Satan, et votre tête éclatera !

*

Les murailles de Carthage dressaient leurs moellons ruisselants au-dessous du ciel gris. Les pluies de printemps avaient succédé à la chaleur trop précoce des dernières semaines. Une odeur fade et triste montait de la terre, mêlée à celle des immondices. Assis à même le sol, à l'une des extrémités du champ d'ordures où les Vandales avaient parqué les catholiques, Amasis frissonnait. Sa tunique mouillée collait à son corps maigre. La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis la veille.

Après le discours de Geiseric, les gardes les avaient encerclés, et ils avaient frappé du plat de leur épée ceux qui osaient protester. Puis ils les avaient conduits à travers la ville, au milieu d'une foule silencieuse. Beaucoup pleuraient, mais personne n'avait pris le risque de s'interposer. Les ordres de Geiseric étaient

stricts : quiconque aiderait les prisonniers partagerait leur sort. Craignant une révolte des catholiques, majoritaires dans la capitale, le souverain avait pris des mesures destinées à terroriser les Carthaginois. Depuis le début de la nuit, des escouades de soldats effectuaient des rafles dans les quartiers populaires et amenaient leurs proies dans l'enclos des prisonniers. Personne n'était épargné : femmes, vieillards, enfants croupissaient dans la même infamie que les évêques et leurs prêtres. Des hommes pleuraient, les enfants [p. 149] se serraient contre leur mère. Au milieu de la nuit, des femmes s'étaient approchées des gardes pour leur demander de quelles fautes on les punissait. Elles n'avaient jamais fait quoi que ce fût contre les Vandales, ni troublé les offices des ariens. Pourquoi les laissait-on avec leur famille, au milieu des déjections, sans vêtements chauds ni nourriture ? Pour toute réponse, les soldats avaient fait siffler leurs nerfs de bœuf, et elles avaient fui en hurlant, en traînant celles que le fouet avait atteintes.

Maintenant le jour se levait. Les Barbares continuaient à amener de nouveaux prisonniers. Quand cette sinistre ronde s'arrêterait-elle ? Amasis dut se lever pour laisser un peu de place à un couple de vieillards hébétés qu'on venait d'arracher à leur maison. Avec leurs mains tremblantes, ils essayaient de protéger leur tête de la pluie en rabattant un pan de leur manteau. Ils bredouillaient des Phrases incohérentes. Amasis n'eut pas le courage de les reconforter. Qu'aurait-il pu leur dire ? Qu'on allait bientôt les relâcher ? Il se souvenait des dernières paroles de Geiseric. Bientôt ils iraient se perdre dans les sables du désert, où Satan lui-même riverait leurs chaînes. Il se dirigea vers Synœcius. Toute la nuit l'évêque avait aidé de son mieux les nouveaux arrivants, et tenté de soutenir ses confrères malades ou trop âgés. C'est un saint, un véritable saint, pensait Amasis qui oubliait les mouvements d'humeur dont l'évêque l'avait souvent accablé.

Le jeune homme se fraya un passage au milieu de la foule qui ne cessait de grossir. Ils étaient maintenant plusieurs milliers. Soudain, il sentit une main agripper son épaule, il entendit une voix brouillée de sanglots prononcer son nom. Il se retourna. Fusca était devant lui. Ses cheveux ruisselaient, son visage portait des traces de coups, sa tunique était déchirée. Fusca, murmura Amasis ; et, [p. 150] incapable d'ajouter un mot, il lui ouvrit ses bras. Elle s'y jeta en pleurant et lui étreignit la taille pendant qu'il lui caressait les cheveux. Puis Amasis lui releva doucement la tête. La pommette gauche était marquée d'une ecchymose, et une estafilade allait de la commissure des lèvres jusqu'au bas de la joue. Les croûtes de sang se dissolvaient sous les gouttes de pluie. La vue brouillée de larmes, Amasis posa sa joue contre celle de Fusca, et lui murmura quelques mots. Mais elle continuait à pleurer. Ils restèrent ainsi enlacés au milieu des ordures, où la pluie ruisselait en filets noirâtres. Amasis ne voyait plus les gardes vandales dans leur manteau de cuir, ni les malades qui se traînaient dans la boue. Il n'entendait plus le bourdonnement des prières ni les lamentations. Jamais il ne s'était senti aussi fort. Il protégerait la femme qu'il aimait, il la sauverait des Vandales et du désert. Il ne savait comment, mais il était sûr d'y parvenir.

Les gouttes de pluie se firent plus rares, et le vent se leva. Fusca cessa enfin de pleurer. Elle se détacha lentement d'Amasis et serra ses doigts dans les siens, sans

prononcer un mot. Puis ils se dirigèrent vers un feu que venaient d'allumer quelques prisonniers. Amasis leur demanda s'ils pouvaient se joindre à eux, mais ses paroles tombèrent dans un silence hostile. Il y avait déjà trop de monde pour si peu de flammes. Pris de rage, Amasis allait les menacer lorsqu'une des femmes regarda Fusca, hésita, puis se leva avec un sourire : c'était une des catéchumènes avec qui elle avait été baptisée. Les voisines se serrèrent. Les deux jeunes gens furent bientôt assis.

Personne ne parlait. La pluie avait cessé, un peu de ciel bleu apparaissait au-dessus des murailles. Fusca sentait son corps se réchauffer doucement. Elle reprenait peu à peu ses esprits. Son regard rencontra celui d'Amasis. J'ai bien reçu ton billet, [p. 151] murmura-t-elle. Mais j'étais inquiète pour toi. La rumeur courait que les troupes des Vandales se dirigeaient vers la cathédrale et commençaient à l'encercler. J'aurais voulu te rejoindre, t'arracher à ce piège ! Je comprends maintenant les paroles de Nimesius... Mais je ne pouvais rien faire. Alors je t'ai obéi, je suis restée chez moi. Les heures ont passé, plus personne ne se risquait dans les rues. La nuit est tombée, je n'arrivais pas à trouver le sommeil, j'ai prié ton Dieu qu'il vienne à ton secours, je l'ai prié longtemps, si longtemps...

En écoutant Fusca, Amasis se représentait la scène. Elle avait dû s'endormir. Elle était soudain réveillée par les soldats qui enfonçaient la porte. Avant qu'elle n'ait eu le temps de se lever, ils étaient dans la pièce, menaient grand bruit. Elle ne pouvait discerner leurs visages, elle ne voyait que les torches, qu'ils agitaient en tout sens. L'un d'entre eux s'approchait de Fusca en criant, elle ne comprenait pas leur langue. Elle voulait se lever, et alors...

La voix de Fusca s'était cassée brusquement, elle se remit à sangloter. Amasis lui passa le bras autour des épaules. Il lui murmura que c'était fini, qu'ils étaient de nouveau ensemble et ne se quitteraient plus jamais, qu'ils s'échapperaient maintenant ou plus tard et fuiraient loin des Vandales, loin de Carthage, qu'elle pouvait compter sur lui.

Après, ils avaient poussé Fusca dans la rue, où ils avaient déjà regroupé plusieurs prisonniers et parmi eux beaucoup de catéchumènes. Là, on avait expliqué à Fusca ce qui s'était passé. En fouillant la demeure de Synœcius, les Vandales avaient trouvé les listes des baptisés...

Amasis blêmit. Ces listes, il les avait dressées lui-même à la demande de l'évêque, et mises dans les archives de la bibliothèque. Fusca avait été prise par sa faute ! Et d'ailleurs, c'était lui qui l'avait [p. 152] forcée à se faire baptiser, à attendre chez elle qu'on vienne l'arrêter... Il serra les poings, impuissant.

Fusca ne disait plus rien. Elle se blottit contre lui et s'endormit, épuisée. Amasis sentait ses vêtements sécher. Les flammes se levaient, attisées par le vent. Un peu partout, des foyers s'étaient allumés. Les gardes ne bougeaient pas. Eux aussi devaient apprécier la chaleur qui commençait à se répandre. Amasis aurait voulu se reposer un peu, mais il n'y parvenait pas. Les remords le torturaient. Si seulement il avait pu savoir... Mais oui, il s'était douté de quelque chose ! Au fond de lui, il savait que le concile ne pouvait aboutir, il se rappelait les doutes

qu'il avait éprouvés le matin même, dans la bibliothèque de Synœcius. Geiseric avait menti. Lui et son clergé n'avaient jamais eu l'intention de faire la moindre concession aux catholiques. Tout était décidé d'avance. Au retour de Rome, où il avait mis l'Empire à genoux, le roi avait décidé d'en finir avec l'opposition catholique dont les évêques étaient les membres les plus actifs. Le concile n'était qu'une mascarade qui avait permis à Geiseric de regrouper les évêques africains et de les prendre comme des poissons dans une nasse, en même temps que leur refus d'embrasser la vraie foi lui fournissait un prétexte pour se débarrasser d'eux à jamais. Comment un homme aussi avisé que Synœcius avait-il pu se laisser bernier ?

Amasis sentait l'impatience le gagner. Il fallait voir l'évêque, réfléchir avec lui sur les moyens de sortir de là. Peut-être pouvait-on encore rattraper la situation, promettre à Geiseric de se convertir à l'arianisme ? Fusca dormait toujours. Il pria sa voisine de s'occuper d'elle, le temps qu'il parle à l'évêque. Celle-ci accepta de bon cœur, et Amasis fit doucement glisser l'Éthiopienne dans ses bras.

[p. 153]

Tourné vers l'Orient, Sycosis priait, agenouillé dans la boue, la paume des mains présentée vers le ciel. Des mèches de cheveux blancs, mouillés par la pluie, collaient à son front, de larges cernes ombrèrent ses yeux clos, ses lèvres remuaient en silence. Quelques évêques, debout, l'accompagnaient dans la supplique qu'il adressait au ciel. D'autres, les bras fermés sur la poitrine, étaient agités de frissons mais négligeaient de prier. Ils s'entretenaient à voix basse avec Christodatus, qui semblait s'être remis des coups qu'il avait reçus la veille. Il parlait très vite, avec des gestes impérieux, comme s'il donnait des ordres. Amasis s'approcha de Synœcius, hésita avant de lui poser la main sur l'épaule. L'évêque tressaillit, comme à regret ouvrit les yeux et tourna la tête. Son visage s'éclaira : Amasis... tu es là, toi aussi. Tu n'as donc pu t'échapper ?

– Et comment aurais-je fait ? lui demanda le jeune homme avec humeur. À peine Geiseric finissait-il de parler que ses gardes se jetaient sur nous, tu le sais ! Toi non plus tu n'as pas fui...

Synœcius détourna les yeux, son regard se posa sur les murailles de la ville. Lavées par la pluie, elles luisaient aux rayons du soleil qui perçaient les nuages. Mais l'évêque ne semblait pas les voir. Je n'ai pas cherché à fuir, dit-il. Je m'en remets à la volonté de Dieu. Depuis longtemps, je sais par les mathématiciens que mon heure est proche. Il sourit en lisant l'étonnement dans les yeux d'Amasis. – Oui, je sais, je n'aurais pas dû les fréquenter, puisque le jour et l'heure sont les secrets du Père. Mais je l'ai fait. Dieu m'en punira comme il le voudra. Ses lèvres se serrèrent, il inclina la tête vers sa poitrine. Puis il se reprit et s'adressa à Amasis d'une voix plus ferme : Ma course touche à sa fin. J'ai longtemps prié Dieu qu'il repousse loin de moi ce moment. J'avais tort. Si nous tremblons devant la [p. 154] mort, c'est que nous ne sommes pas dignes d'annoncer aux païens la résurrection du Christ.

Amasis sentait la colère le gagner. Il était venu trouver un appui auprès de l'évêque, et celui-ci ne lui parlait que de résignation. Il lui lança : Et Fusca, ma fiancée ? Elle vivait très bien sans le baptême. C'est toi qui l'as contrainte à se faire chrétienne ! Avant, elle était heureuse. Maintenant, elle dort dans la boue et les ordures, et elle va mourir au désert...

La voix d'Amasis se cassa. Synœcius, l'air las, se contenta de répondre : Le Christ a plus souffert que nous, alors qu'il était sans péché. La peine t'égare, Amasis ! Remettez-vous, tous les deux, comme moi, entre les mains du Seigneur.

Une voix sèche et dure le coupa. Elle venait de derrière. – La volonté de Dieu n'est pas celle des hérétiques. Toi qui nous as fourrés dans ce pétrin, tu ferais mieux de te taire ! Christodatus avait retrouvé toute sa morgue. Il pointait un index menaçant vers Synœcius. L'évêque lui tourna le dos et se remit à prier. Tu es aussi lâche devant moi que face à Christigert, reprit l'autre. Ah, tu croyais les amadouer, obtenir d'eux des concessions ! Eh bien, regarde le beau gîte qu'ils nous ont offert !

Synœcius ne répondit pas. Les évêques qui accompagnaient Christodatus lançaient tout haut : Il a raison, il fallait tenir tête aux Barbares ! Avec lui, nous n'en serions pas là ! Amasis se tenait coi. Il était partagé entre le désir de venir en aide à son évêque et le réconfort que suscitaient en lui les fortes paroles de Christodatus. Mes frères, continuait celui-ci, souvenez-vous du Christ qui a dit : *je ne suis pas venu apporter la paix sur la terre, mais le feu de la discorde. À cause de moi, des parents se dresseront contre leurs enfants, et les enfants contre leurs parents*. Alors, nous qui sommes [p. 155] persécutés par les hérétiques, nous laisserons-nous conduire comme des bœufs au couteau du boucher ?

Pour la première fois depuis la veille, l'espoir renaissait. Les visages s'animaient, les bouches s'ouvraient. Plusieurs clercs s'exclamèrent : Christodatus à notre tête ! Il nous délivrera des soldats de l'Antéchrist ! La foule répéta ces paroles, et bientôt des milliers de personnes se mirent à ovationner l'évêque. Beaucoup ne l'avaient jamais vu et ne connaissaient pas son nom, mais ils criaient aussi fort que les autres, tant leur angoisse était grande. De l'autre côté des palissades, les gardes s'agitaient, et commençaient à faire siffler au-dessus de leurs têtes les lanières de leurs fouets.

Christodatus apaisa les clameurs et reprit : je vais aller trouver Geiseric et je promets que je vous arracherai aux griffes du démon ! Patientez dans le silence jusqu'à mon retour, ne donnez pas aux hérétiques l'occasion de frapper à nouveau.

Tous les regards s'étaient fixés sur Christodatus qui se retourna et, lentement, marcha vers l'enceinte où attendaient les Vandales, toujours aussi menaçants. Il réussit à parlementer avec l'officier de garde. On ne pouvait entendre ce qu'ils disaient. D'abord, le Barbare se mit à rire en haussant les épaules. Christodatus ne se découragea pas et continua à parler. L'officier l'écoutait maintenant avec plus d'attention. Au bout de quelques minutes, il donna l'ordre à ses soldats de laisser sortir l'évêque. Accompagné de quelques hommes, celui-ci franchit la porte qui s'ouvrait dans les murailles de la ville. Se souvenant des consignes de

Christodatus, la foule se retint d'exprimer sa joie. Une attente anxieuse commença.

Synœcius n'avait même pas ouvert les yeux et continuait à prier. Amasis haussa les épaules et retourna vers Fusca. Réveillée, elle mangeait un [p. 156] quignon de pain que sa voisine lui avait donné. Amasis lui raconta ce qui venait de se passer. Elle ne paraissait pas entendre. Il insista. Quelque chose allait arriver, il en était sûr. Christodatus les délivrerait. Les évêques seraient sans doute exilés, mais Geiseric épargnerait les femmes et les enfants. Il n'avait pas intérêt à dresser contre lui la ville tout entière car les Vandales n'étaient pas si nombreux. Et bientôt, ils seraient libres.

Amasis passa un bras autour de la taille de Fusca dont le corps se raidit. Quelques oiseaux s'étaient mis à chanter. Fusca leva les yeux vers Amasis. Que ferai-je de ma liberté ? demanda-t-elle d'une voix sourde.

– Ce que nous avons dit, nous nous marierons et nous quitterons Carthage. Pour Hippone. Peut-être trouverai-je du travail. Nous recommencerons tout. Et si ce n'est pas à Hippone, ce sera ailleurs. Nous irons au cirque, Fusca, tu m'aideras dans mon travail, puisque tu sais lire et écrire. Nous serons heureux, tu verras.

Fusca l'écoutait sans rien dire. Comme il avait changé... En si peu de temps, il avait perdu sa timidité, et se comportait en homme. Mais c'était trop tard. Même s'ils sortaient d'ici, c'était trop tard. Elle devait parler. Il l'aimait trop pour qu'elle continue de garder le silence. Elle se redressa, échappa à son étreinte, reprit le morceau de pain qu'elle avait abandonné, l'effrita nerveusement.

– Amasis, dit-elle en le regardant dans les yeux, je ne t'ai pas tout dit. Cette nuit... Il y a... Elle cherchait les mots. Je veux dire que d'autres choses se sont passées. Amasis sentit ses entrailles se nouer. Il voyait le malheur se rapprocher d'eux. Il prit la main de l'Éthiopienne et serra ses doigts froids. – N'aie pas peur, mon amour.

– Quand les soldats sont entrés, dit Fusca d'un trait, comme pour en être délivrée, j'étais allongée [p. 157] sur mon lit. J'ai essayé de leur résister. Alors ils m'ont frappée, tu vois, mon visage porte encore les traces de leurs coups. Je me suis débattue, ils ont fini par m'assommer. Je me souviens que je rêvais. Je me promenais sur le port, en regardant les bateaux décharger leurs marchandises. Il y avait beaucoup de gens, ils parlaient fort. Certains criaient, mais ce n'était pas effrayant. Ils criaient pour s'amuser. J'ai vu un pêcheur curieusement accoutré. Il était nu jusqu'à la ceinture, et son torse ruisselait, la sueur coulait sur son pagne élimé. Il portait au cou et aux bras un collier d'or et des bracelets sertis de gemmes. Ses pieds barbotaient dans l'eau sale, mais ils étaient chaussés de bottines de cuir rouge, décorées de plaques d'ivoire. Je me suis approchée pour mieux voir son visage. Il était très laid, mais souriant, comme s'il venait de jouer un bon tour à quelqu'un. Je l'ai reconnu brusquement. C'était Licinius, oui, Licinius, le tribun des voluptés ! Il se mit à rire aux éclats en me regardant, il agita un mouchoir blanc, comme s'il allait donner le départ d'une course. Et d'un coup ce fut la nuit. Une nuit noire trouée d'éclairs jaunes qui tombaient autour de moi.

J'entendis des cris menaçants, entrecoupés de rires sinistres. J'étais terrorisée. Je me mis à courir. Je trébuchai et tombai de tout mon long. Et brusquement, je sentis sur moi un poids énorme, comme si un bloc de pierre était tombé sur ma poitrine et m'empêchait de respirer. En même temps, je sentais une pointe de feu, comme un couteau brûlant, qui me pénétrait les entrailles.

Fusca s'interrompit, et serra convulsivement ses cuisses. Amasis ne comprenait rien. Il tentait de la calmer. – Mais c'était un cauchemar, Fusca, un simple cauchemar ! Tu dis toi-même que tu rêvais... Fusca tremblait de tout son corps. – Ce n'était pas un cauchemar, Amasis, mais la réalité. J'avais si [p. 158] mal que je me suis réveillée. J'étais toujours sur le lit où les soldats m'avaient ligotée. Je n'avais plus rien sur moi, ils m'avaient ôté tous mes vêtements. Amasis pâlit. – Arrête-toi, ne dis plus rien ! Mais elle ne l'entendait plus. Leurs torches dansaient devant ses yeux. Elle distinguait leurs rires et leurs grognements, Elle arrivait à peine à respirer. L'un d'entre eux était plaqué sur elle, et de son membre lui labourait le sexe. Elle n'avait plus de force, elle finissait par céder. Lui s'agitait de plus belle et finalement se répandait en elle. Un autre avait pris sa place, et puis encore un autre. Elle ne savait plus combien de temps cela avait duré, ne savait plus... Elle s'était à nouveau évanouie. Ils l'avaient ranimée en lui lançant de l'eau sur la figure, puis avaient enlevé les liens. Ses cuisses étaient souillées, l'odeur, elle sentait encore l'odeur, jamais elle n'oublierait l'odeur... Les hommes, l'avaient forcée à se lever et à descendre dans la rue. Le reste, Amasis le connaissait...

Fusca cessa de parler. Amasis s'était figé. Il lui semblait que le ciel venait de se déchirer. Les images lui repassaient sans cesse devant les yeux, il apercevait à chaque fois des détails supplémentaires. Il voyait les cuisses ouvertes de Fusca, le sexe d'où s'écoulaient des liquides poisseux, il voyait le visage grimaçant d'un Vandale se coller contre la bouche de Fusca tandis que le reflet des torches courait sur son corps dénudé. À côté de lui, la tête dans les mains, Fusca pleurait doucement.

Amasis était comme pétrifié. Aucun son ne sortait de sa bouche, ses membres étaient paralysés. Les images continuaient à défiler et au fond de sa douleur, il en éprouvait un inexplicable plaisir. Au bout d'un long moment, il parvint à se reprendre. Il passa de nouveau ses bras autour de Fusca. Ne parlons plus de cela, lui dit-il doucement. N'en parlons plus jamais. C'était un cauchemar, un [p. 159] simple cauchemar. Les cauchemars ne souillent pas...

Fusca se redressa. – Mais tu sais bien que c'est faux ! Je ne pourrai pas oublier, et toi non plus, tu n'oublieras pas... J'oublierai, dit-il en sachant qu'il mentait. Et toi aussi, tu oublieras ! Fusca se blottit dans ses bras. Tous ses muscles s'étaient relâchés. Amasis regarda sans les voir les miettes de pain qui parsemaient la tunique tachée de boue. Il se mit à bercer Fusca comme un enfant. Le feu s'était éteint. Bravant le malheur, les cloches des églises de Carthage sonnaient.

*

La neuvième heure venait de passer. Les gardes avaient distribué à la foule harassée un peu d'eau et de nourriture. Les prisonniers mangeaient le pain et le

poisson séché à même leurs mains. L'abattement avait succédé au désespoir. Plus personne ne priait, pas même les évêques. Sous la chaleur du soleil retrouvé, les ordures dégageaient une odeur pestilentielle. Quelques malades commençaient à délirer, mais les médecins étaient impuissants à les soulager. Des rumeurs montaient de temps à autre derrière les murailles de la ville. Les chrétiens manifestaient-ils pour sauver leurs frères, ou étaient-ce au contraire les Vandales qui réclamaient leurs têtes au roi ? Certains penchaient pour la seconde hypothèse car les cloches s'étaient arrêtées de sonner. Le silence ne présageait rien de bon. Geiseric avait dû vider les églises.

Le soleil commençait à décliner quand un petit groupe, avec quelques soldats, franchit la porte de la ville, près de l'enclos où étaient entassés les prisonniers. Escorté par les gardes vandales, un homme grand et maigre allait en tête, l'air assuré, la démarche rapide. On murmura le nom de [p. 160] Christodatus. Quand le groupe fut assez près pour qu'on pût discerner ses traits, les rumeurs se transformèrent en cris de joie. C'était bien l'évêque ! Geiseric ne l'avait pas jeté en prison, comme tous l'avaient craint. Christodatus avait l'air radieux. Amasis, qui tenait toujours Fusca contre lui, sentit son cœur battre. L'évêque avait donc réussi, il avait arraché leur libération à Geiseric ! Dans quelques heures ils rentreraient dans la cité et tenteraient d'oublier les abominations qu'ils avaient subies...

Christodatus était maintenant parmi eux. Deux dignitaires vandales se tenaient à ses côtés. La foule le pressait de questions auxquelles il ne répondait pas, se contentant de prodiguer des bénédictions et des gestes d'apaisement. Ses vêtements étaient propres et son visage reposé. Quand le calme fut revenu, il s'adressa de manière solennelle à ceux qui l'entouraient.

– Frères et sœurs, Dieu a permis que je voie Geiseric et qu'il écoute mes prières d'une oreille bienveillante. (Un murmure parcourut la foule.) Le roi veut bien différer les effets de sa colère si nous satisfaisons à ses demandes.

– Quelles demandes ? cria un inconnu. Tout a été dit. Les ariens veulent nous faire baptiser selon leurs rites détestables. Nous sommes les vrais chrétiens, et continuerons jusqu'au martyre à professer la seule et vraie foi apostolique !

Les émissaires de Geiseric portèrent la main à leur épée. Des cris de protestation jaillirent de la foule, qui imposa le silence à celui qui venait de prononcer ces paroles imprudentes.

Feignant de ne rien avoir entendu, Christodatus continua : J'ai défendu nos convictions devant le roi sans rien céder, pas plus aujourd'hui qu'hier. Ses propositions sont honorables et ne nous forcent en rien à abjurer notre foi. Ses émissaires vont vous les exposer.

[p. 161]

Il fit signe aux dignitaires de s'avancer. Le plus âgé sortit d'un pli de son manteau un rouleau de papyrus qu'il brandit au bout de son bras et cria d'une voix forte : Écoutez tous, hérétiques, persécuteurs des ariens ! Le roi Geiseric, mon maître, voit avec douleur votre obstination à refuser la vraie religion. Cependant,

il est prêt à vous pardonner, car il sait que vous avez été égarés par ceux qui se disent vos pasteurs. Ce sont des loups déguisés en brebis. Dans sa clémence, notre roi est disposé à faire grâce à tous ceux qui signeront cet écrit.

Tous avaient les yeux fixés sur le mystérieux rouleau. Leur salut tenait dans les plis du papyrus. Certains étaient prêts à signer n'importe quoi pour sortir de là, mais beaucoup hésitaient, surtout les évêques. Une voix s'éleva. Amasis la reconnut, c'était celle de Synœcius : Que veux-tu dire ? Hier ton maître nous livrait au désert, aujourd'hui il veut nous libérer ? Nous ne sommes pas encore réduits à l'état d'animaux privés de raison. Nous ne signerons rien sans savoir ce qui est écrit !

Fusca se serra contre Amasis. Le jeune homme était furieux. Synœcius ne se tairait donc jamais ? S'il persistait à jouer les héros, il ferait perdre aux prisonniers leur dernière chance de sortir d'ici. L'heure de l'évêque était peut-être venue, mais pas celle de Fusca, ni la sienne.

Sans se démonter, le Barbare répondit, dans un latin sans accent : Ce qui est écrit est très simple. Vous devez jurer deux choses. D'abord que vous ne vous révolterez jamais contre Geiseric ni ses fils quand ils monteront à leur tour sur le trône. Ensuite, ceux d'entre vous qui entretiennent des relations avec les évêques catholiques de Gaule, que protègent nos ennemis wisigoths, doivent jurer d'y mettre fin et de cesser désormais leurs entreprises de sédition envers Geiseric. Vous avez une heure pour vous décider.

[p. 162]

Les deux émissaires tournèrent le dos à la foule, et s'en retournèrent vers la cité. Comme beaucoup, Amasis ne se tenait plus de joie. Même Fusca souriait. Les conditions posées par Geiseric étaient acceptables. Le roi ne leur demandait pas de renier leur foi. Ils n'avaient qu'à promettre de ne pas porter atteinte à son autorité. À part quelques évêques exaltés, tout le monde pouvait jurer en conscience de respecter ces engagements. Le jeune homme était bien décidé à signer, comme Fusca qui s'était mise à rire nerveusement.

Synœcius, lui, n'était pas d'accord. Malgré l'opposition de Christodatus, aidé par quelques-uns de ses diacres, il parvint à prendre la parole. – Mes frères, n'écoutez pas le tentateur ! Soyez lucides et courageux. Il est écrit dans l'Évangile – *Vous ne jurerez point*. Nous devons nous en tenir à la parole du Christ, même si cela nous coûte la vie. Nous sommes ses témoins, le sang des martyrs est une semence. Quant à ceux dont la foi est trop faible, si les paroles du Christ lui-même ne peuvent les convaincre, qu'ils fassent au moins appel à leur raison.

– N'écoutez pas ce vieux fou ! cria Christodatus, rouge de colère. Nous sommes ici à cause de lui, et nous en sortirons par la grâce de Dieu. Notre Sauveur est si puissant qu'il a su fléchir la volonté de Geiseric. Inclignons-nous devant son amour, rendons-nous à sa grâce !

Synœcius haussa les épaules. – Tu parles le langage des hommes, Christodatus, non celui de Dieu. *Vade retro*, éloigne-toi de nous !

Christodatus accusa le coup, fit silence, mais continua de rouler des yeux menaçants.

– L'Antéchrist ne peut être touché par la grâce de Dieu, poursuivit Synœcius, il la refusera jusqu'au jour du jugement. Nous ne devons rien [p. 163] attendre de Geiseric. Il nous a déjà bernés hier, il continue aujourd'hui. Croyez-moi, c'est une ruse ! Accepterez-vous de perdre non seulement vos corps, mais aussi vos âmes ?

Les cris de joie s'étaient éteints. Personne ne savait plus que penser. Les catholiques dont la foi était forte réfléchissaient aux paroles du Christ. C'est vrai, il avait interdit de jurer. Mais son commandement était-il valable dans de telles circonstances ? Pierre n'avait pas hésité à renier trois fois le Maître, et pourtant il siégeait à côté de lui au Paradis. La peur prenait l'apparence du doute. Après tout, les évêques eux-mêmes étaient divisés. L'un conseillait de jurer, l'autre de s'abstenir. Par quelle bouche Satan parlait-il ?

Beaucoup s'efforçaient de convaincre Synœcius de ne point montrer trop d'obstination, lui qui avait prêché la conciliation le jour du concile. S'ils refusaient de jurer, jamais aucune église ne rouvrirait. Les catholiques seraient privés de sacrements. Les nouveau-nés resteraient à jamais marqués par la faute originelle, les couples vivraient dans la luxure, les pécheurs seraient écrasés sous le poids de leurs fautes, dans l'impossibilité de les confesser. Beaucoup d'innocents risquaient de payer si on persistait à refuser les offres de Geiseric. Le Christ n'avait-il pas recommandé à ses apôtres d'être prudents comme le serpent ? Ces paroles en valaient bien d'autres.

Le désordre gagnait. Ceux qui refusaient de signer injuriaient les autres, prêts à céder. Les évêques étaient tout aussi agités que les simples fidèles. Quelques-uns se tenaient autour de Synœcius, mais la plupart entouraient Christodatus. La confusion qui était parvenue à son comble ne dura pas longtemps. Déjà les émissaires de Geiseric revenaient. Un brusque silence s'abattit sur les prisonniers.

Les Barbares montèrent sur une petite estrade [p. 164] que les soldats avaient confectionnée à la hâte. Celui qui s'était déjà adressé à la foule reprit la parole d'une voix ferme, prévenant qu'il ne tolérerait pas d'être interrompu, et qu'il n'accorderait de délai de réflexion supplémentaire à personne. Il rappela les conditions fixées par Geiseric et fit signe à ceux qui voulaient jurer de se ranger à sa droite. Plus de la moitié des prisonniers obtempérèrent. Fusca et Amasis étaient au milieu de la file, qui avançait lentement. Les gardes les dirigèrent vers des notaires assis sur de petits sièges de fortune. Ils écrivaient scrupuleusement les dires de chacun, notant à chaque fois le siège de l'évêché de l'individu. Chaque prisonnier signait ou, s'il ne savait pas écrire, traçait une croix. Ceux qui refusaient de jurer furent regroupés dans l'autre partie du camp, et contraints aux mêmes formalités, devant d'autres notaires, qui établissaient avec autant de soin le document dans lequel ils déclaraient, au nom de leur foi, refuser de reconnaître l'autorité du roi.

Ces opérations prirent plusieurs heures. Le soleil n'était plus très loin de l'horizon quand les notaires recueillirent la dernière signature. Amasis et Fusca

étaient harassés mais heureux. Ils passeraient la nuit chez eux. Par moments les images du viol assaillaient l'esprit d'Amasis, mais la fatigue les dissipait rapidement. Ceux qui, comme eux, avaient signé la soumission souriaient, embrassaient les leurs, et commençaient à marcher vers l'ouverture pratiquée dans la palissade. Les autres s'efforçaient de détourner leur regard, et beaucoup pleuraient en silence. Seul Synœcius restait impassible.

Les émissaires de Geiseric remontèrent sur l'estrade, tandis que les gardes serraient leurs rangs en empêchant ceux qui se dirigeaient vers la sortie de poursuivre leur marche. Amasis eut un soupir de déception. Fallait-il passer encore une nuit ici et attendre le matin pour être libéré ?

[p. 165]

Le Vandale se tourna vers le groupe le moins nombreux, où se tenait Synœcius. – Votre attitude sera punie de la façon que mon maître vous a indiquée. Puisque vous avez déclaré ouvertement votre révolte contre son autorité et celle de ses successeurs, vous partirez au désert, et nul n'entendra plus parler de vous.

Amasis sentit son cœur se serrer. Il y avait là des gens qu'il connaissait. Il ne les reverrait jamais. Lui ne cessait de pécher, mais l'évêque était un saint et à allait mourir sans qu'Amasis puisse l'assister ni lui demander pardon de sa colère ! Il regardait le vieil homme, fixant pour la dernière fois ses traits dans sa mémoire. Fusca le tira par la manche en lui disant d'écouter car le Barbare continuait à parler, et cette fois c'était à eux qu'il s'adressait.

– Quant à vous, impies, ne vous réjouissez pas trop vite ! Mon roi a voulu vous mettre à l'épreuve et vérifier votre foi. Vous nous prétendez hérétiques, mais vous reniez sans hésitation les paroles du Christ, qui pourtant est pour vous aussi grand que Dieu lui-même. Vous connaissez les paroles de l'Évangile qui interdisent de jurer, et pourtant vous avez prêté serment ! Tout est consigné dans ces registres, dit-il en montrant du doigt les piles de documents entassés devant les notaires impassibles. Si vous manquez à votre Dieu si facilement, vous trahirez encore plus vite notre roi quand vous jugerez qu'il y va de votre intérêt. Vous êtes pires que ceux qui ont refusé de jurer, et vous mériteriez d'être exécutés sur-le-champ. Remerciez Geiseric de vous faire partager le même sort qu'eux. Dès demain, vous les suivrez au désert !

Le silence accueillit ces paroles. Le Vandale descendit de l'estrade et sortit de l'enclos. Plus personne ne bougeait. La foule se remémorait le discours du Barbare. Peut-être avaient-ils mal compris ? [p. 166] Ce n'était pas possible, Geiseric avait promis de les libérer s'ils signaient ! Amasis était devenu blanc. Fusca, sans rien dire, lui enfonçait les ongles dans le bras. Ses cuisses étaient de nouveau prises de tremblements. Certains, pourtant, commencèrent à gronder, jetant des cris de haine aux Barbares. Quelques hommes ramassèrent des cailloux et les lancèrent en direction des Vandales. Aussitôt les soldats abattirent leurs fouets, forçant les plus intrépides à reculer. Impuissante, la foule se retourna vers Christodatus. L'évêque était désemparé. Terrorisé, il tenta d'arrêter ceux qui marchaient vers lui, menaçants, des pierres à la main. Il leva les bras en signe

d'imploration. – Mes frères, pardonnez ! Je n'ai pas voulu cela, Geiseric m'a trompé, tout comme vous. Laissez-moi retourner le voir, je vais lui dire...

Un cri jaillit de ses lèvres. La première pierre venait de faire éclater son arcade sourcilière, et le sang couvrait déjà son visage. Le vide s'était fait autour de lui. Même ses partisans l'abandonnaient. Il tenta de courir, mais un autre projectile l'atteignit au ventre. Il se courba, s'arrêta, comme paralysé. Les pierres venaient maintenant de tous les côtés. Quand l'une d'entre elles le frappa à la tempe, il s'écroula. Quelques minutes plus tard, il avait cessé de vivre.

Fusca avait détourné les yeux dès le début de la lapidation. Amasis était toujours immobile. La jeune femme s'agrippait à lui, pleurant et criant de plus en plus fort au milieu de la foule déchaînée. Personne ne levait les yeux vers les murailles, dont les ocres s'adoucissaient à la lumière du couchant. Un petit homme marchait en boitillant sur le rempart et contemplait la scène avec satisfaction. Pour la première fois depuis plusieurs jours, Geiseric souriait.

*

[p. 167]

Les Romains craignaient le désert. Seuls le parcouraient Éthiopiens et nomades. Quelques expéditions avaient tenté au cours des siècles de s'enfoncer dans les grandes solitudes, y lançant la semence de noms incertains. Elle n'avait jamais germé. Les mots s'étaient brisés sur les pierres noires des montagnes arides, ils s'étaient enfoncés dans les sables, les génies les avaient éteints. Les Romains s'étaient arrêtés. Ils avaient une dernière fois regardé les plaines hérissées de cailloux, les lourds océans de dunes, et le vent grêlé de sable s'était levé pour les chasser. À l'ordre de leur cavalier, les chevaux avaient pivoté sur leurs membres douloureux aux tendons saillants. Le mors s'était tendu sur leur langue sèche, et ils avaient repris la route du Nord vers les régions où les noms s'attachent au sol pour la suite des siècles, là où l'homme peut vivre ⁴.

Les nomades à la peau claire les observaient depuis longtemps. Ils savaient que les Romains ne pourraient jamais atteindre le grand fleuve du Sud ¹, au delà duquel l'herbe repoussait et les arbres secs enfonçaient dans le sol leurs racines noueuses. Les Romains seraient obligés de s'en retourner bien avant. L'eau les avait rendus esclaves, à l'errance ils préféraient l'abri de leurs murailles, l'enclos de leurs villes. Ils ne voulaient pas du désert, le laisseraient aux Barbares ² dont le visage est voilé. Les Romains étaient repartis, ils ne reviendraient plus.

¹ Le Niger (*cf. supra*, note précédente).

² Comme on le sait le terme de Berbères provient du mot "Barbares" qui désignait pour les Anciens (sans distinction de races) tous ceux qu'ils considéraient comme des non-civilisés, extérieurs à la gréco-romanité : "... au V^e siècle c'est le genre de vie qui constitue le discriminant le plus sûr. Le "Romain" c'est avant tout celui qui demeure fidèle à la vie urbaine et en même temps aux modalités sociales dont Rome a été l'initiatrice, je veux dire le latin et le christianisme. Le Maure est tout au contraire celui qui reste encadré dans les traditions tribales et que ni le bilinguisme, ni la conversion ne peuvent transformer suffisamment pour faire de lui

Pas plus que leurs compagnons, Amasis et Fusca ne connaissaient ces régions si désolées qu'elles ne portaient pas de nom¹. On parlait seulement du *Grand Désert*, des *vastes solitudes*... On se souvenait du récit des légionnaires qui y avaient pénétré plusieurs siècles auparavant et en avaient rapporté des images effrayantes. Le sable cachait des scorpions à la piqure mortelle, les serpents se lovaient sous les roches. L'été, la chaleur était telle qu'elle obligeait [p. 168] à se déplacer de nuit. Dans la journée, un œuf posé à terre se mettait à cuire. On avait parlé aussi d'un mystérieux royaume gouverné par des femmes, de mines profondes, veinées d'un or plus pur que celui des Scythes. Mais les gens avisés ne croyaient pas à ces racontars. Au désert, on ne trouvait que la mort, et sur le sable l'empreinte des pieds griffus de Satan.

Le désert était proche. Les prisonniers savaient qu'ils n'en reviendraient pas. Les Vandales les avaient conduits hors de Carthage jusqu'à la ville de Sicca Veneria. Là, les Maures viendraient les prendre pour les amener aux nomades dont ils seraient les esclaves. Durant la marche, plusieurs captifs avaient déjà succombé aux fièvres et à la faim. Les autres s'accrochaient à la vie. Ils espéraient reprendre des forces durant cette étape. Ils regrettèrent bien vite leur enclos de Carthage. Les Vandales les avaient entassés – ils étaient encore près de quatre mille – dans une église désaffectée. Les gardes interdisaient à quiconque de sortir.

Ils devaient demeurer là plusieurs jours. La chaleur était plus forte qu'à Carthage, et l'été approchait. Dans la journée, pris de vertiges, beaucoup s'évanouissaient, et certains ne revenaient jamais à eux. Entassés les uns contre les autres, les prisonniers grouillaient comme une nuée de sauterelles. Chacun, sous les regards de ses voisins, hommes et femmes, urinait et déféquait à ses pieds. L'odeur, que la relative fraîcheur de la nuit était impuissante à dissiper, devenait un tourment pire que les autres. Les mouches bourdonnaient, les plaies s'infectaient. Désespérées, des femmes poussaient leurs enfants vers les Vandales en les suppliant de les admettre au baptême des ariens, mais ceux-ci répondaient en riant que jamais Dieu ne supporterait dans son temple une aussi forte puanteur. Plusieurs évêques n'avaient plus la force ni [p. 169] l'envie de prier. Les hommes qui avaient tué Christodatus regrettaient maintenant un geste qui lui avait épargné ces souffrances.

Quatre jours avaient passé depuis leur arrivée à Sicca Veneria, et par endroits on s'enfonçait dans la fange jusqu'aux mollets, quand les Maures arrivèrent, en fin d'après-midi, au soulagement des gardes qui ne supportaient plus ces remugles. Enfermés dans l'église, les prisonniers ne pouvaient rien voir, mais ils entendaient le bruit que faisaient les Maures dans les rues adjacentes, et ils reconnaissaient leur parler guttural. Ils comprirent que le départ était proche. Loin de céder à l'épouvante, beaucoup remercièrent le Seigneur tant ils tenaient encore à la vie, si

un Romain véritable" (C. Courtois, *op. cit.*, p. 326). Cette vision est certes ethnocentriste, mais dépourvue de tout racisme tel que nous le connaissons à notre époque...

¹ L'appellation de Sahara est postérieure et d'origine arabe.

misérable qu'elle fût. Quelques jours de plus dans cette église, et tous seraient morts, le nez dans l'ordure. Mieux valait le désert que cette abomination.

La nuit passa vite. Au petit matin, les Maures firent ouvrir les portes de l'église. Surpris par l'odeur, ils reculèrent en se bouchant le nez. Les Vandales ordonnèrent aux prisonniers de sortir. Ceux-ci s'avancèrent en titubant. Quand ils furent regroupés à l'extérieur, les gardes s'effacèrent et les Maures prirent leur place. Ils se mirent tout de suite à hurler les ordres de départ, prévenant les chrétiens que tout fuyard serait rattrapé et exécuté sur-le-champ. Leurs esclaves noirs distribuèrent quelques coups de bâton. Les prisonniers n'écoutaient même pas. Ils aspiraient à pleins poumons l'air frais du matin, tournant vers le ciel leurs visages souillés d'immondices. Malgré les menaces des Maures, plusieurs se mirent à chanter le cantique à la gloire des martyrs ¹. Les Maures renoncèrent à les faire taire, et donnèrent le signal du départ.

Au sortir de la ville, ils prirent la direction du Sud. Fusca s'appuyait sur le bras d'Amasis. Synœcius marchait à côté d'eux, chantant d'une voix [p. 170] faible. Les Maures les regardaient avec un sourire ironique. La mélopée des chrétiens ne durerait pas longtemps. Ils auraient besoin de tout leur souffle pour graver les montagnes qui les séparaient encore du désert.

Après avoir transmis les ordres de Geiseric, les Vandales, eux, s'en étaient retournés vers le Nord avec soulagement car ils partageaient la répulsion des Romains pour le désert. Amasis se retournait de temps à autre, jusqu'à ce que la colonne des Barbares eût disparu, happée par un défilé rocheux. Il les haïssait de toutes ses forces, et tentait d'imaginer Geiseric, le visage couvert d'excréments, en train de boiter derrière eux, en suppliant les Maures de l'achever.

Quelques heures plus tard, il ne pensait plus à rien, et plus personne ne chantait. La marche devenait difficile, les pieds se tordaient dans les cailloux. Bien assis sur leurs montures, les Maures ne ralentissaient pas. Fusca ne se laissait pas distancer. Elle avait même lâché le bras d'Amasis. Par miracle, les miasmes de l'église où ils avaient été parqués n'avaient pas infecté sa blessure. Au contact de l'air sec, celle-ci se refermait, s'estompant dans la peau noire de la jeune femme.

Ils arrivèrent à un plateau, situé à mi-pente de la montagne. La chaleur était un peu moins forte en raison de l'altitude. Les Maures firent signe d'arrêter la marche. Quelques arbres ombrageaient ce lieu où poussait une herbe sèche. Une source coulait non loin de là. L'endroit était favorable pour la halte du milieu du jour. Amasis et ses compagnons se couchèrent aussitôt. Comparé à Sicca Veneria, ce lieu solitaire, à la végétation rabougrie, était presque un paradis. Amasis ferma les yeux et s'endormit instantanément.

¹ La trame générale de l'épisode retraçant la déportation des catholiques au désert est véridique. Mais, comme le concile qui les précéda, ces événements datent des années 480.

Fusca s'adossa à un arbre dont les maigres racines boursoflaient le sol, et reprit sa respiration. [p. 171] La dernière montée avait été particulièrement pénible. Bientôt, elle sentit ses muscles se détendre. Elle n'avait pas sommeil, mais sa tête était vide. Elle ne pensait même pas à Carthage, au port, à ses odeurs, aux marchands de figues qui, là-bas, commençaient à ranger leurs éventaires. Au bout d'un moment, elle coupa un brin d'herbe qu'elle se mit à mâchonner. Le goût amer se répandit dans sa bouche sèche. Les commissures de ses lèvres lui faisaient mal. Elle prenait soin de mâcher lentement, gardant les lèvres serrées de façon à ne pas rouvrir sa blessure. Puis elle posa avec précaution un doigt sur la croûte et la suivit jusqu'à la fin de l'estafilade, au bas du visage. Elle portait encore, attachée à une cordelette de chanvre, la croix de son baptême. Elle la prit du bout des doigts, la regarda quelques instants, ses mâchoires se crispèrent sous l'effet d'une brusque colère, elle l'arracha d'un geste sec et la jeta à ses pieds. Elle ne s'abandonnerait plus jamais à la volonté d'un autre, fût-il romain, barbare ou même Dieu.

Fusca sursauta au contact de l'eau qui inondait soudain son visage. Un esclave la regardait en souriant. Elle joignit les mains, les tendit vers lui. Il inclina de nouveau la gourde, et elle but le frais liquide qui pénétra dans ses entrailles. L'Éthiopien souriait toujours. Sa peau foncée était durcie par le soleil et la poussière teintait de gris ses cheveux crépus. Des veinules roses irriguaient le blanc de ses yeux, son nez fin faisait un étonnant contraste avec ses joues rondes. Il se releva et alla donner de l'eau aux autres prisonniers.

Amasis venait de se réveiller. Il but, avec de forts bruits de succion. Puis, quand il fut désaltéré, il s'aspergea le visage. Alors il s'inquiéta de Fusca, qui avait repris son brin d'herbe, et lui passa le bras autour de la taille. Elle tressaillit. Ce contact lui était désagréable. Amasis s'écarta, il mit [p. 172] le peu d'empressement de Fusca sur le compte de la fatigue. Quelques conversations s'étaient nouées entre des prisonniers, mais il était trop las pour les écouter. Plus loin, à l'exception des hommes de garde, les Maures dormaient à côté de leurs montures.

Amasis caressa de la main une touffe d'herbe sèche. Après la rocaïlle, les tiges rabougries lui paraissaient presque douces. Il les serra dans sa main et les arracha d'un geste sec. Il aurait voulu les entendre crier, se rendre compte qu'au point d'abandon où il était parvenu il pouvait encore imposer sa volonté à quelque chose de vivant. Mais l'herbe ne disait rien, ne bougeait pas, se pliant avec indifférence à la torsion que sa main lui imposait. Seules les minuscules racines témoignaient de leur arrachement. On aurait dit une touffe de cheveux arrachés au crâne d'un mort. Pris d'un soudain dégoût, Amasis écarta les doigts. Puis il éparpilla les brins sur le sol, les disposant de façon à former des sortes de dessins. Il en mit une dizaine bout à bout, en direction d'un petit tas qu'il épaissit de quelques brins. Ils figuraient la longue file des prisonniers marchant à travers les montagnes. Plus loin, il y avait une plaque de terre sèche, parsemée de cailloux. Ça, c'était le désert. Ceux qui ne seraient pas morts d'épuisement y parviendraient bientôt. Il tendit la main et posa quelques herbes dans la poussière. Et après, que se

passerait-il ? Qu'y avait-il après le désert ? Combien de temps devraient-ils errer ? Un souffle d'air chaud balaya ses chétives constructions, et souleva les grains de poussière dont quelques-uns atteignirent ses yeux. Amasis grommela un juron et ferma les paupières.

Quand il rouvrit les yeux, Synœcius se tenait devant lui et Fusca. La tunique de l'évêque était déchirée, maculée de terre, la poussière avait terni [p. 173] sa chevelure, son visage était affreusement maigre. Après avoir pris de leurs nouvelles, Synœcius leur confirma que beaucoup d'enfants et de vieillards avaient déjà succombé. Il les avait assistés, et plusieurs étaient morts dans l'espérance du Royaume. C'étaient les enfants qui acceptaient le mieux leur destin. Même exténués, ils écoutaient avec attention les paroles des prêtres, ne disaient presque rien et s'en allaient en serrant la main de leurs parents en pleurs. Beaucoup de vieillards, en revanche, disait Synœcius, agonisaient dans les blasphèmes, reprochant à Dieu de les avoir abandonnés, et suppliaient les divinités païennes de venir à leur secours. Les plus vieux étaient souvent les moins résignés. Pour une minute, pour une seconde de plus, ils auraient sacrifié leurs compagnons. Leurs lèvres sèches s'ouvraient sur des mots sans suite, leurs yeux s'égarèrent. Mus par une énergie désespérée, ils revenaient au monde, leur regard se raffermissait, ils se redressaient en cherchant l'air qu'ils aspiraient dans leurs bronches sifflantes, et tout s'arrêtait brusquement. Quelquefois, leur cœur battait un ultime coup, soulevant leur poitrine maigre, et ils s'enfouaient dans le silence, la bouche ouverte en un appel muet. Leurs mains étaient crispées sur leur poitrine, et ils gisaient là, comme de grands insectes délabrés. Synœcius murmurait alors une rapide prière avant de les abandonner car les Maures n'auraient jamais arrêté la marche le temps nécessaire à leur inhumation.

Amasis et Fusca écoutaient sans rien dire. Les mouches tournaient autour d'eux, se posaient sur les filets de sueur qui descendaient le long de leurs visages. Synœcius s'assit avec difficulté et changea brusquement de sujet. Il fixa les deux jeunes gens. Vous, vous parviendrez vivants au terme de ce voyage, dit-il. Dieu n'a pas encore décidé de vous rappeler à lui.

[p. 174]

Fusca esquissa un haussement d'épaules. – Qu'est-ce que tu en sais ? Les enfants et les vieillards ne sont pas seuls à mourir. J'ai vu des cadavres d'hommes et de femmes de notre âge...

Synœcius la regarda un instant avec sévérité, puis son regard se radoucit. – L'Esprit est en toi depuis trop peu de temps pour qu'il se manifeste. Moi, j'approche du terme. J'entrevois le Royaume, et aucune parole ne peut le décrire...

Il prit les mains noires de Fusca dans les siennes et les serra si fort que la douleur crispa les mâchoires de la jeune fille. Mais elle ne détourna pas les yeux de ceux du vieil évêque, indifférent au soleil qui frappait son visage.

– Fusca, dit-il, je ne connais ni le jour ni l'heure où tu seras à ton tour appelée. Mais je sais que tu ne mourras pas ici, ni au désert. Un autre destin t'attend... La

voix de Synœcius se mit à trembler. Tu verras Satan en face, ma sœur, sache le reconnaître, sinon ton âme errera éternellement dans un désert pire que celui auquel Geiseric nous a destinés !

Le vieil homme allait continuer, mais Fusca lui coupa la parole : De quoi parles-tu ? Veux-tu dire que le diable est près de moi ? Quelles prières dois-je réciter pour le chasser ? Synœcius secoua la tête. – Les prières ne suffisent pas toujours à écarter Satan. Il faut surtout avoir la foi en Dieu.

Amasis intervint à son tour. – Fusca et moi sommes chrétiens. Mais pourquoi Dieu a-t-il permis que nous soyons livrés aux Maures ? Comment nous fera-t-il échapper au désert ?

Synœcius le regarda longuement et, comme à regret, levant les yeux au ciel, lui répondit : Chacun d'entre nous sortira du désert de la façon dont Il l'a décidé. Aucune voie n'est semblable aux autres. Un silence suivit, puis quelques chameaux se mirent à blatérer. Synœcius fit signe à Fusca de s'appro- [p. 175] cher. Quand le temps sera venu, lui dit-il à voix basse, remonte vers Carthage, mais ne t'arrête pas. Tente de gagner l'Aquitaine, et place-toi sous la protection des évêques. Tous me connaissent, depuis des années j'échange des lettres avec eux, ils sont au courant des souffrances que nous font endurer les ariens. Ils te protégeront.

– Mais les Wisigoths sont aussi des ariens, remarqua Fusca.

– Oui, mais ils sont les ennemis des Vandales et veulent rester en paix avec les Romains. Ce sont des hérétiques, pas des persécuteurs.

Synœcius n'eut pas le temps d'en dire plus. Les Maures étaient debout et criaient des ordres. La halte était terminée. L'évêque se leva, esquissa une bénédiction, et repartit en boitant vers le groupe de prisonniers auquel il appartenait. Amasis et Fusca se regardaient, aussi incertains l'un que l'autre. Ils ne comprenaient rien aux paroles de l'évêque. Amasis n'était pas loin de penser, que la fatigue avait fait perdre la tête à Synœcius. Fusca balançait entre l'effroi et l'espoir, mais ne pouvait s'empêcher de penser aux paroles du vieil homme. Même s'il fallait affronter Satan pour sortir du désert, elle lutterait avec lui.

*

La marche était devenue très dure, il n'y avait plus arbre ni herbe. Seulement la rocaille, dont les arêtes meurtrissaient les pieds des prisonniers. À certains endroits, ils s'enfouaient dans les éboulis, et les Maures eux-mêmes descendaient de leurs montures.

Les gardes harcelaient les traînards. Certains se couchaient dans la poussière et se laissaient mourir, la tête tournée vers le Nord. Les Maures passaient devant les cadavres et les piquaient de leur lance [p. 176] pour s'assurer de leur mort, puis continuaient à pousser la misérable cohorte vers les cols escarpés.

Synœcius mourut le lendemain. Il ne parvenait plus à marcher assez vite pour suivre les Maures. Ceux-ci commencèrent à lui jeter des pierres pour le

contraindre à avancer, puis le piquèrent de leurs lances, ouvrant des blessures sanglantes dans son dos. Le vieil homme trébucha et s'abattit sur le sol. Les Maures ne le laissèrent pas expirer en paix. Ils avaient reçu des Vandales des instructions précises concernant les évêques. Un des cavaliers arrêta sa monture et descendit à terre. Il noua une corde aux pieds de Synœcius et en attacha l'autre extrémité à sa selle. Puis il remonta sur l'animal, dont il pressa l'allure. Synœcius ne cria pas, ou du moins personne ne l'entendit. Il avait la face tournée vers le sol, et son corps tressautait sur les pierres. De ses blessures, le sang coulait abondamment. Ses quelques vêtements furent arrachés, son corps nu et souillé fut bientôt disloqué. Le Maure se retournait de temps à autre, jetant vers le cadavre un regard sans pitié ni cruauté. Au bout d'un moment, il jugea inutile de fatiguer encore sa monture. Il s'arrêta pour s'assurer que Synœcius était bien mort. Il prit la tête par les cheveux et la tourna vers le ciel. Le visage de l'évêque n'était plus qu'une bouillie, ses lèvres étaient déchirées, sa bouche remplie de terre, son nez arraché, ses pommettes écorchées, les paupières s'ouvraient sur des yeux blancs. Le Maure eut un léger mouvement de recul et laissa retomber la tête. Il donna un coup de lance dans la poitrine du cadavre. Puis il délia les pieds, et se remit en selle en maugréant contre le temps perdu. Aucun des autres prisonniers n'avait tenté de réagir. Les jours précédents, plusieurs clercs étaient morts de la sorte, sans que personne fût intervenu. Ce n'était pas seulement par lâcheté... Beaucoup ne s'apercevaient même pas des souffrances de leurs voisins, tant la fatigue les accablait. Une seule chose comptait : marcher, marcher assez vite pour ne pas sentir la lance des Maures dans ses reins. Ils oubliaient d'où ils venaient, ignoraient où ils allaient, n'entendaient ni ne voyaient plus rien, ils savaient seulement qu'ils mourraient s'ils s'arrêtaient de marcher. Seuls les plus pieux, à l'étape du soir, disaient à voix basse, pour ceux qui avaient succombé, les prières du temps des persécutions.

Amasis ne parut guère affligé. Après tout, c'était en partie à cause de l'évêque qu'ils se retrouvaient dans cette situation. S'il n'avait pas exigé que Fusca se fit baptiser, elle serait encore à Carthage. La jeune femme, elle, éclata en sanglots pour la première fois depuis le départ. Amasis lui en demanda la raison. Fusca refusa de répondre.

Les montagnes formaient une ultime digue contre les vagues du désert. On ne l'apercevait pas encore, mais tous ressentaient son immense menace. Un matin, il les surprit. Les prisonniers pensaient ne le trouver qu'au bas des montagnes, mais il affirmait déjà son emprise. Encore présentes sur le versant nord, les forêts de ce côté avaient disparu. Le dos rouge et plissé des montagnes était craquelé d'étroites vallées que l'eau tachetait par endroits de touffes vertes. Accablés, les prisonniers contemplaient ce paysage désespéré. La dernière forteresse du *limes* était à plusieurs jours de marche derrière eux. Rien ni personne ne pouvait plus les arracher au sort qui les attendait. Dieu s'était retiré de ces lieux, les abandonnant aux Barbares et aux bêtes venimeuses.

Les Maures eux-mêmes paraissaient mal à l'aise. Ils étaient nerveux, moins enclins que jamais aux longues haltes. Tout en criant des ordres – il fallait

marcher plus vite, toujours plus vite – ils parlaient [p. 178] entre eux avec agitation et regardaient la plaine de sable. Ils préféraient les montagnes au désert, où ils ne s'aventuraient qu'en de courtes expéditions. Tout en commerçant avec eux, ils se méfiaient des nomades chameliers au visage voilé, hommes de nulle part. Peu de mots, quelques gestes, et, les échanges accomplis, chacun reprenait sa route, les uns dans les montagnes, les autres au Sud, vers les mystérieux royaumes auxquels menaient les pistes incertaines.

Les nomades avaient été prévenus de l'arrivée du convoi. Il fallait parvenir rapidement à leur campement qui, là-bas, piquetait de noir le sable ocre. Les nomades n'aimaient pas attendre. Sans motif apparent, ils pouvaient disparaître aussi soudainement qu'ils étaient apparus. Les Maures ne voulaient pas prendre ce risque. Les Vandales leur avaient donné des ordres stricts : aucun prisonnier ne devait repasser les montagnes. Tous seraient vendus comme esclaves. Le soleil se levait à peine quand les Maures donnèrent l'ordre du départ et amorcèrent la descente vers la plaine.

*

Marcus, qui venait de rentrer de Tolosa, se remettait des fatigues du voyage au bord de sa piscine. C'était un des aménagements de la *pars urbana*¹ de la villa dont il était le plus fier. Il l'avait construite juste après la victoire des Wisigoths sur Attila, et avait ordonné au mosaïste de composer le *Romae Fortunae*² qui ornait le centre du bassin en signe de confiance dans le destin de l'Empire. Il n'avait pas prévu que, les jours de vent, la surface de l'eau se troublerait et rendrait l'inscription illisible. Il s'efforçait de ne pas attacher de signification à ce détail, mais il en éprouvait de l'agacement, si bien qu'il évitait de venir à cet [p. 179] endroit dès que la moindre brise se levait. Mais aujourd'hui, tout était calme et on n'entendait que le chant des cigales, qui durerait jusqu'au soir.

Son ami Flavinius et lui dégustaient du *recentatum*, le vin frappé à la fraîcheur si appréciable par cette canicule. Les crus locaux étaient de qualité médiocre, et il fallait les boire vite. De toute façon, le vin devenait toujours amer et rance en vieillissant, et pour le boire, on devait le couper d'eau et de miel. Mais celui-ci était neuf, agréablement parfumé à la rose. On y avait fait macérer des pétales frais pendant une semaine, en les renouvelant tous les deux jours. Peu avant le retour de Marcus, les esclaves l'avaient clarifié en le filtrant à travers un entonnoir de toile parfumé de céleri. Le mélange entre l'arôme de la fleur et le goût du légume était apprécié des meilleurs palais. Mais, à cette heure, le luxe de la boisson ne résidait pas seulement dans ses composants. Seuls les riches pouvaient boire frais en cette saison et, conscient de ce privilège, Marcus faisait tinter les

¹ La *pars urbana* d'une villa est l'ensemble des appartements servant de résidence au maître, et pouvait prendre l'allure d'un véritable palais. Elle est en général attenante à la *pars rustica*, de plus grandes dimensions, qui comprend les bâtiments d'exploitation rurale et le logement de la main-d'œuvre.

² La Fortune est la déesse de la chance, censée protéger Rome et garantir son succès ainsi que l'éternité de son destin.

glaçons sur le bord de la coupe qu'ornait une fine buée. L'hiver, une troupe d'esclaves partait vers les montagnes et en ramenait des charrettes remplies de glace, qu'on emmagasinait dans des caves creusées à même les rives d'un lac situé sur le plateau qui dominait la plaine. Le trajet n'était pas long entre le lac et la villa, et même si une partie de la glace fondait, il en restait assez pour pouvoir découper de petits morceaux à mettre dans le vin juste avant de le boire. Marcus éprouvait toujours un plaisir enfantin à sentir la glace fondre dans sa bouche et dissoudre lentement les parfums du vin ¹.

Il posa à regret la coupe vide et se retint d'ordonner à l'esclave de la remplir. Flavinus lui avait conseillé de ne pas abuser de la boisson s'il voulait éviter les maux de ventre dont il souffrait fréquemment. Flavinus n'avait pas encore fini de boire et, les yeux mi-clos, il regardait, sur l'eau claire, le [p. 180] reflet des colonnes de porphyre qui entouraient la piscine. Le médecin prenait son temps, et Marcus en profita pour l'observer discrètement.

Flavinus était un peu plus âgé que lui, mais son corps sec lui donnait un air de jeunesse que Marcus lui enviait. Il était vêtu d'une légère tunique et avait les membres bronzés comme un homme de la campagne, bien qu'il passe la plus grande partie de l'année à Tolosa, partageant son temps entre les soins donnés à ses malades et l'étude des textes de médecine grecque. Dans l'adolescence, la rapidité avec laquelle, au retour des beaux jours, son teint virait au brun, le contrariait ; mais depuis longtemps, il ne se souciait plus de cette particularité. Quand Marcus le plaisantait sur sa peau d'Éthiopien, il lui répondait qu'il la préférerait encore à des joues rougeaudes, et son ami changeait rapidement de sujet. Poursuivant son examen, Marcus réalisa que le visage de Flavinus offrait une vague ressemblance avec celui d'Agnusdei. Étaient-ce la finesse des traits du médecin, les rides qui barraient son front... ou plutôt l'effet du vin, qui suggéraient ce fâcheux rapprochement ? Non, à mieux réfléchir, la comparaison ne tenait pas. Le nez de Flavinus était légèrement busqué, ses pommettes moins hautes que celles d'Agnusdei, ses cheveux noir jais plus clairsemés. Mais les deux hommes différaient surtout par le regard. Celui d'Agnusdei était dur et clair, alors que les yeux marron de Flavinus, d'une couleur plus commune, donnaient à ceux sur lesquels ils se posaient l'impression d'une grande douceur. Beaucoup de malades prétendaient qu'il les guérissait moins par ses potions que par son regard et ses paroles, et peut-être avaient-ils raison.

– Marcus, dit soudain Flavinus, je t'avais recommandé de ne pas abuser du vin ! Te voilà prostré, tu me regardes comme si tu ne m'avais [p. 181] jamais vu. Veux-tu que nous retournions aux bains froids pour que tu reprennes tes esprits ?

¹ À Rome, la glace venait des montagnes de la Sabine et du massif des Abruzzes. On l'entreposait dans des glaciers situées au bord des lacs avant de la vendre en été dans les villes. Au milieu du XIX^e siècle, on transportait encore pendant l'été de la glace de glaciers de l'Oisan jusqu'à Nice (cf. J. André, *L'Alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, Klincksieck, 1961, p. 170, n° 74).

Marcus sursauta et se surprit à rougir comme un enfant. Il était tellement absorbé par l'image d'Agnusdei qui venait le hanter jusque chez lui, qu'il n'avait même pas remarqué que Flavinius avait fini de boire depuis longtemps et le regardait avec amusement. Il balaya de la main le fantôme de l'évêque, et après s'être excusé, s'efforça de convaincre Flavinius de rester encore quelque temps à Tasconia. Il souhaitait parler de la santé de Primilla, sujet que Flavinius voulait justement éviter, tant il nourrissait peu d'illusions sur sa guérison.

– Ne me dis pas que tu préfères rentrer à Tolosa pour aller mourir de chaleur dans une bibliothèque alors que nous pourrions passer quelques jours ici à nous détendre et à bavarder, dit Marcus. Non, tu veux te faire prier... À moins que tu ne préfères au charme de ma maison celui d'une de tes affranchies ? Flavinius leva les yeux au ciel et d'un geste de dénégation s'efforça sans succès de couper la parole à son ami.

– Regarde autour de toi ! continuait celui-ci. Tu ne trouveras pas, dans toute la campagne de Tolosa, un endroit plus attachant. Si tu veux lire tes chers traités de médecine, tu peux le faire ici en toute tranquillité. Personne ne viendra te déranger. Et quand tes yeux seront las, ils pourront admirer le paysage.

Flavinius hésitait. Marcus disait vrai. Sa villa était l'une des plus belles d'Aquitaine. Les Wisigoths occupaient la majeure partie des terres, mais la résidence était encore celle d'un Romain. Ce n'était pas ici qu'on aurait eu à supporter des relents d'ail et d'oignon. Tout, au contraire, était du meilleur goût.

Un mur mitoyen isolait la résidence de Marcus des locaux d'exploitation et enfermait la *pars urbana* [p. 182] dans un vaste quadrilatère. Un portique s'ouvrait au levant sur un lac artificiel et quelques viviers grâce à quoi l'on disposait toujours de poisson frais. À l'intérieur, à partir du vestibule, s'étendait un long cryptoportique qui débouchait sur des jardins ornés de jets d'eau et de sculptures, entourés de chambres aux murs ornés de fresques mythologiques. Un peu plus loin, une bibliothèque contenant les ouvrages des philosophes grecs offrait son refuge studieux. Elle communiquait directement avec le *triclinium*¹ aux murs obscurcis par des traînées de suie laissées par les feux qu'on allumait l'hiver dans la cheminée. De là, par un escalier, on pouvait monter sur la terrasse et regarder le soleil se coucher sur la plaine.

Marcus sut si bien vanter ces avantages que Flavinius finit par céder. Il resterait quelques jours à Tasconia, à condition qu'on le laisse consacrer ses matinées à la lecture de Celse et de Galien². Un sourire s'épanouit sur le visage de Marcus qui félicita son ami pour sa décision, et fit signe qu'on resservit du vin.

Sa joie fut brève. Au moment où il portait sa coupe aux lèvres, un fracas retentit dans le vestibule, et il reconnut la voix furieuse de son fils. Caius marchait d'un pas mal assuré entre les colonnes du cryptoportique, tout en vociférant contre

¹ La salle à manger.

² Célèbres médecins dans l'Antiquité.

les dieux. Sa tunique de soie était maculée de vin. Son visage bouffi portait des ecchymoses, et son bras droit était enveloppé d'un bandage de fortune. Quand il fut parvenu auprès des deux hommes qu'il négligea de saluer, il s'affala sur un des lits et, lançant un noir regard à son père interloqué, repartit de plus belle dans ses invectives.

– La peste soit des Barbares ! Attila aurait dû les saigner et planter leurs têtes de sauvages sur les remparts de Tolosa. Ils ont déjà pris nos terres, bientôt ils nous interdiront l'entrée de nos villes [p. 183] et des seuls endroits où l'on peut encore prendre du bon temps... Il éructa bruyamment et, en se levant pour s'emparer d'une coupe de vin, cogna son bras blessé sur l'angle de la table. Il grimaça de douleur et lâcha une bordée de jurons, avant de se diriger vers la piscine. Il s'accroupit sur le bord du bassin, et s'aspergea la tête d'eau fraîche. Dégoulinant, mais un peu calmé, il revint s'allonger et demeura silencieux.

Marcus sentit ses mâchoires se crispier. Il fallait toujours que son fils vînt lui gâter ses meilleurs moments ! Les paroles de Pétrone lui revinrent en mémoire. Entre les plans de Théodoric et le prêche d'Agnusdei, il avait complètement oublié l'allusion aux débordements de Caius qu'avait faite le comte des Largesses. Cette fois, ce devait être grave.

– Sois le bienvenu dans ma maison puisque tu daignes enfin y revenir, dit-il d'un ton glacial. Comment t'es-tu mis dans cet état ? Tu es tombé de cheval, ou tu t'es fait rosser après avoir triché aux dés ?

Caius haussa les épaules et avança la main pour se servir une nouvelle coupe de vin. Marcus l'arrêta. – Je t'ai posé une question et tu me dois obéissance ! Je suis le maître ici, et tu mériterais quelques coups de verges pour te rendre plus loquace ! La haine s'alluma dans les yeux de Caius. Il détestait l'homme qui lui servait de père, mais était encore assez conscient pour comprendre que celui-ci pourrait fort bien mettre sa menace à exécution. Il s'enfonça dans les coussins, détournant son regard de Flavinius qui aurait voulu se trouver à mille pas de là.

En vérité, Caius était parti depuis une semaine à Tolosa avec sa bande pour une de ces virées dont ils étaient coutumiers. D'ordinaire, ils se contentaient de perdre beaucoup d'argent au jeu, et de le récupérer en trichant. Quand ils n'étaient pas trop [p. 184] éméchés, ils se rendaient au théâtre pour écouter des comédies sans intérêt, où ils mêlaient leurs rires à ceux de la canaille. Puis ils passaient une partie de la nuit avec des prostituées qui employaient leurs talents à ranimer une vigueur passablement éteinte par l'alcool. Mais cette fois, les choses avaient mal tourné. Au sortir de l'Odéon, ils avaient avisé un groupe de jeunes filles barbares et leur avaient lancé des obscénités que leur escorte de guerriers avait fort mal prises. Une bagarre s'en était suivie, dans laquelle les Wisigoths avaient eu le dessous. Rendus furieux par les coups qu'ils avaient reçus, Caius et ses camarades avaient entraîné les jeunes filles dans une église fermée par les ariens, et là, les avaient violées avant de les abandonner au pied de l'autel. L'ennui, c'est que l'une des Wisigothes était fille de Wolfaric, officier des troupes barbares, de surcroît parent avec Sigebert. Elle avait reconnu Caius, célèbre dans la ville par ses

exploits, et juré de se venger. Aussi, le lendemain, il était allé se cacher chez Genetina, une jeune chrétienne qui lui vouait un incompréhensible attachement, et n'était sorti de chez elle qu'à la nuit, avant de regagner Tasconia.

Marcus, qui avait reconstitué cette histoire avec le peu que lui en disait Caius, était devenu livide. L'affaire était grave. Il comprenait pourquoi Pétrone avait évité de lui en parler, craignant de le troubler avant l'entrevue avec Théodoric. Et si le souverain avait été mis au courant ? Non, c'était impossible, il ne l'aurait pas reçu si courtoisement. Mais Sigebert ? Il n'allait pas tarder à être informé par Wolfaric, et il sauterait sur l'occasion pour faire condamner Marcus, responsable de son fils, et mettre ainsi la main sur le reste de Tasconia.

Marcus sentit une fureur incontrôlable l'envahir. Il se leva de sa couche, marcha sur Caius raide de terreur, et le gifla en l'accablant d'injures. Puis [p. 185] il lui décocha de violents coups de pied. Caius s'efforçait de protéger son visage et gémissait de douleur. Marcus l'aurait probablement tué si Flavinius ne l'avait ceinturé. Caius en profita pour filer sans demander son reste.

Son fils disparu, Marcus retrouva un peu de calme, tandis que Flavinius le forçait à s'asseoir. Il finit par écouter les conseils du médecin. Il faut agir vite, disait celui-ci d'une voix posée mais avec un tremblement des mains qui montrait qu'il était, lui aussi, conscient de la catastrophe qui venait de se produire. Pour le moment, le danger ne vient pas de Tolosa. Tu as en Pétrone un ami sûr, et il est assez influent pour étouffer l'affaire, au moins jusqu'au départ de Théodoric pour la Galice. Wolfaric n'est pas de taille à lutter contre l'influence du comte des Largesses. Mais il faut s'occuper tout de suite de Sigebert, essayer de le rendre inoffensif par n'importe quel moyen. Chez les Barbares, la vengeance est sacrée.

– Je suis bien de ton avis, dit Marcus en opinant de la tête. Si encore il s'agissait d'une dette de jeu, ou d'un larcin, je serais à peu près tranquille. Mais un viol ! À moins de s'en prendre à Théodoric lui-même, que pouvait faire de pire le démon que j'ai engendré ?

Flavinius resta silencieux. Son ami avait raison. Les Barbares ne badinaient pas sur l'honneur de leurs femmes. Le droit wisigoth punissait lourdement le viol d'une femme libre : cent coups de verges et la réduction en esclavage si c'était le fait d'un homme libre ; la mort sur le bûcher si le fautif était un esclave¹. Le seul moyen d'en sortir était que Wolfaric accepte, sur les conseils de Sigebert, de renoncer à sa vengeance moyennant le paiement du *Wergeld*. Mais pourquoi Sigebert se montrerait-il conciliant ? Il avait intérêt à se débarrasser de Marcus et de son fils. La [p. 186] situation paraissait sans issue. Après en avoir longuement discuté, Marcus et Flavinius tombèrent d'accord. Dès le lendemain ils se rendraient au village wisigoth et tenteraient d'amadouer Sigebert. Ils n'avaient pas la moindre idée des arguments qu'ils utiliseraient. La nuit passa sans que Marcus parvînt à fermer l'oeil.

¹ Cf. F. L. Ganshof, "Le Statut de la femme dans la monarchie franque", dans *La Femme*, Recueils de la Société J. Bodin, Bruxelles, 1962, p. 45.

*

Fidèle à ses habitudes, Flavinius s'était levé avant l'aube. Il éprouvait une réelle inquiétude pour son ami, et jugea que le meilleur moyen de la calmer était encore d'entreprendre quelque travail susceptible de lui occuper l'esprit avant l'heure du départ. Il gagna la bibliothèque et commença à compulsier ses traités de médecine.

Le corpus hippocratique, collection d'œuvres diverses dont certaines remontaient à plus de dix siècles, restait le fondement de toutes les études médicales. Mais Flavinius lisait volontiers des auteurs plus récents, comme Galien et Oribase¹, dont les avis divergeaient parfois de ceux du grand Hippocrate. Même en voyage, il avait toujours avec lui leurs œuvres les plus importantes.

Il leva les yeux du traité de Galien sur la morphologie de l'utérus. Mordillant le stylet d'ivoire avec lequel il venait d'écrire quelques lignes, il s'appuya sur le dossier de sa chaise. En fin de compte, que devait-il conseiller aux patients inquiets des conséquences de rapports sexuels trop fréquents ? Parmi les chrétiens, beaucoup étaient impressionnés par les discours des clercs qui prêchaient la supériorité de la virginité et du célibat sur l'état de mariage, et prescrivaient à ceux que la solitude rebutait une grande vigilance pour ne [p. 187] pas tomber dans le péché et céder aux tentations du démon, si puissantes dans l'œuvre de chair. Les païens, eux, ne mêlaient aucun démon à cela, mais leurs inquiétudes rejoignaient souvent celles des chrétiens car le renoncement aux passions était à leurs yeux une des conditions de l'accès à la sagesse, et les plaisirs de la chair, si l'on y cédait trop facilement, risquaient, à leur idée, de compromettre la découverte des réalités essentielles, celles de l'esprit². Flavinius n'était pas un philosophe, mais par l'observation du corps humain il essayait d'y voir plus clair dans ce problème.

L'aube était en train de se lever, mais il ne s'en apercevait pas. Il s'était à nouveau penché sur la table de travail, et relisait avec application le chapitre que Galien consacrait au sperme. Lorsque, à la suite de relations sexuelles trop fréquentes, tout le sperme a été évacué des testicules, disait Galien, ceux-ci

¹ Galien, qui meurt vers 200 ap. J.-C., fut le médecin de la cour impériale à Rome, sous Marc-Aurèle et Commode. Une partie de son œuvre immense a malheureusement péri dans un incendie. Certains de ses textes nous ont été transmis par les médecins arabes, mais aussi par Oribase, qui vivait dans la seconde moitié du IV^e siècle. Ce dernier fut le médecin de Julien l'Apostat, mais il n'avait pas le génie de Galien (sur la médecine et la sexualité sous l'Empire romain, cf. l'excellent livre d'A. Rousselle, *Porneia, De la maîtrise du corps à la privation sensorielle*, Paris, Les Belles Lettres, 1984).

² À une époque ultérieure s'acheva une véritable révolution dans les méthodes de confection des textes écrits. Les antiques rouleaux de papyrus, si difficiles à lire, furent peu à peu remplacés par les *codices*, d'un maniement plus aisé. Les feuillets rectangulaires étaient soigneusement assemblés en cahiers cousus en un seul volume, comme nos livres actuels. Cet ingénieux procédé facilitait grandement le travail intellectuel. Les mains restant libres, on pouvait se passer de la présence parfois gênante d'un esclave lecteur quand on avait besoin de prendre des notes et étudier le texte en tournant les pages d'une main et en écrivant de l'autre.

aspirent des veines superposées le liquide séminal qu'elles contiennent encore. Or ce liquide ne s'y trouve pas en son état optimal de concentration, il est mêlé de sang sous forme de rosée. Ces veines, brutalement vidées, sollicitent à leur tour les veines situées au-dessus d'elles, et ce mouvement d'attraction ne cesse pas avant que le transport ne soit propagé dans toutes les parties du corps.

Flavinus hocha la tête et sourit. La conséquence du phénomène décrit par Galien était évidente. Abusivement sollicitées par les testicules, toutes les parties du corps n'étaient pas seulement vidées de leur liquide séminal, mais aussi de leur souffle vital, car le *pneuma* était évacué des artères conjointement avec le liquide. Il était donc normal que les impudiques et les dévergondés s'étiolent, puisque la partie la plus pure des deux matières s'épuisait en eux. Cet affaiblissement ne se limitait d'ailleurs pas à une simple fatigue du corps. Le cerveau [p. 188] élaborait le *pneuma* supérieur à partir du souffle vital qui conditionnait l'activité intellectuelle. Voilà pourquoi ceux qui s'adonnaient immodérément aux plaisirs de la chair étaient la plupart du temps des êtres frustrés, incapables d'accéder aux lumières de la philosophie.

Flavinus était émerveillé par son propre raisonnement. Une fois de plus, l'harmonie fondamentale du monde se trouvait confirmée. L'élévation morale, la recherche de la sagesse, comme l'enseignaient depuis toujours les meilleurs philosophes, allaient de pair avec la vigilance dans la satisfaction des plaisirs des sens. Il était réellement admirable que la nature confirmât ainsi l'intuition de la philosophie. À mieux y réfléchir, le plaisir pouvait d'ailleurs être fatal à la vie. Beaucoup d'individus étaient morts en plein orgasme, sous l'effet de leur propre jouissance, qui avait asséché leur corps de tout son souffle. Le plaisir était donc l'ennemi à la fois du bien et de la vie.

Flavinus réfléchit à cette constatation, qui n'était alarmante que pour les esprits faibles. Quelque chose, malgré tout, le gênait. Si le plaisir était néfaste, à quoi servait-il donc ? Car la nature ne créait rien d'inutile. Les chrétiens répondaient que c'était une ruse du démon, mais cette explication ne pouvait satisfaire un esprit cultivé. Une autre idée paraissait à première vue plus logique. Le plaisir servait d'aiguillon à l'accomplissement d'une fonction vitale, de même que la faim incitait à la nécessaire absorption de nourriture. Ainsi, dans le domaine sexuel, était-il le préalable de l'engendrement. La preuve *a contrario* existait puisque, une fois les spermes de l'homme et de la femme mêlés au cours de leurs éjaculations simultanées, ceux-ci se détournaient l'un de l'autre, allant jusqu'à éprouver du dégoût envers ce qui, quelques instants auparavant, leur semblait si désirable. [p. 189] Le plaisir n'était peut-être pas mauvais dans son principe, mais seulement dans son excès.

Certains faits, pourtant, ne s'accordaient pas avec cette rassurante constatation, et Flavinus ne parvenait pas à les écarter. Ainsi, les homosexuels ne pouvaient engendrer, et pourtant eux aussi éprouvaient de la jouissance au cours de leurs étreintes. Et puis, les rapports hétérosexuels soulevaient des questions insolubles. La plupart des femmes prétendaient qu'elles ne pouvaient concevoir sans jouir.

Plus lentes que les hommes dans leurs transports, elles les incitaient à réfréner leur désir, afin d'attendre qu'elles soient parvenues au seuil de leur propre éjaculation¹. Or, Aristote avait établi que les femmes pouvaient concevoir sans plaisir, et même que leur jouissance était beaucoup moins fréquente que celle de l'homme. D'ailleurs, au cours des invasions, beaucoup de femmes violées avaient conçu des enfants. Certains médecins niaient l'évidence. Ils prétendaient qu'au cours de ces viols elles éprouvaient malgré tout du plaisir, mais l'avaient oublié, ou le dissimulaient par pudeur. L'argument ne valait guère mieux que les grossières affirmations de certains chrétiens selon lesquels les femmes n'étaient violées qu'en châtement de leurs péchés.

Flavinius butait sur ces difficultés contradictoires. Il retira de sa bouche le stylet en ivoire qu'il n'avait cessé de mordiller, et se leva en s'étirant. L'aube pâlisait les murs de la pièce, et le soleil était près d'apparaître. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre, et son regard se posa sur une des statues de déesses qui ornaient le jardin. Ce n'étaient que des répliques de modèles grecs fort anciens mais le sculpteur avait su rendre les formes pleines de leur nudité. Ces seins et ces hanches généreuses, si agréables à regarder, constituaient une barrière presque infranchissable aux réflexions de Flavinius. [p. 190] C'était à l'intérieur du corps que se trouvaient les réponses à ses questions, et cette intimité lui était aussi lointaine que l'astre le plus éloigné.

On ne pouvait disséquer que des corps d'hommes, ceux des gladiateurs et des soldats morts, et tous les médecins savaient que le trépas transforme l'aspect d'un organe. Quant au corps vivant des femmes, il leur demeurait désespérément

¹ Ces idées peuvent nous paraître risibles : reconnaissons que l'observation des phénomènes physiologiques qui se déroulent aux cours des rapports sexuels pouvaient conduire les Anciens à les formuler. La découverte faite par Aristote de la disjonction entre plaisir et engendrement, tant elle semblait aller à l'encontre de certaines évidences, fut longtemps combattue. A. Rousselle cite un texte d'un médecin postérieur au philosophe qui en témoigne clairement : "Ce médecin répète les affirmations féminines : qui peut en effet l'informer, sinon les femmes, sur la sensation féminine ? Elles prétendent distinguer deux sortes de sécrétions, tout comme celles de l'homme : "Une espèce de sudation locale, comparable à l'écoulement de la salive, qui se produit fréquemment dans la bouche, et en particulier à l'approche des mets (*Stéril.*, III, *ap. Arist.*, HA, x), et le sperme proprement dit, éjaculé pendant l'orgasme féminin. Ce sperme émis dans l'orgasme est tout à fait nécessaire à la conception, c'est pourquoi l'homme et la femme doivent aller du même pas... Si, en effet, la femme fournit sa part de sperme et contribue à la génération, il est évident que les deux époux doivent marcher de pair. Donc si l'homme va vite en besogne, et si la femme a de la peine à le suivre (car les femmes sont plus lentes en beaucoup de domaines) c'est un empêchement à la conception. C'est d'ailleurs pourquoi les conjoints qui n'ont pas d'enfants ensemble en ont quand ils rencontrent des partenaires qui s'accordent à leur pas dans le coït. En effet, si la femme, au comble de l'excitation, est parfaitement préparée et a les pensées qui conviennent, et si, de son côté, l'homme est préoccupé et reste froid, il arrive alors nécessairement qu'ils se trouvent en harmonie l'un avec l'autre" (*Stéril.*, V). Bien entendu, c'est au nom de la reproduction que les femmes explicitent leur besoin de satisfaction sexuelle. Elles n'invoquent pas la nécessité de satisfaction en soi" (A. Rousselle, *op. cit.*, p. 42-43). Aristote enseignera, au contraire, que la femme n'a pas de sperme, et que tout le pouvoir fécondant vient du mâle, la femme ne fournissant que le réceptacle de la semence et le lieu de développement du fœtus.

opaque. Elles s'examinaient elles-mêmes ou recouraient au service des sages-femmes ¹. Comme la plupart de ses confrères, Flavinius extrapolait aux humains les observations qu'il avait pu faire sur des cadavres d'animaux. Ceux des guenons étaient les plus recherchés, mais ils restaient rarissimes.

Le médecin frotta ses yeux irrités par la fumée de la lampe à huile, et retourna vers ses livres. Il s'assit et commença à écrire sur un petit codex un résumé des lectures qu'il avait faites depuis son lever. Il s'astreignait à ce travail de façon systématique, ayant remarqué que cet effort de synthèse apportait parfois une lumière inattendue. Il était en train de rédiger ses notes sur le sperme féminin quand Marcus ouvrit la porte de la bibliothèque.

Il avait son air des mauvais jours. Son menton pointait en avant, accentuant le léger prognathisme du visage, et ses joues étaient plus colorées que d'habitude, sans qu'on pût dire avec certitude si cet afflux de sang était dû à la colère ou à l'agitation. On te cherche partout depuis une demi-heure ! dit Marcus sur un ton à peine aimable. J'aurais dû me douter que tu étais là, mais tes séjours ici sont rares, j'avais oublié tes habitudes matinales. As-tu au moins bien dormi ? Sans lui donner le temps de répondre, il ferma brutalement les livres de son ami : Moi pas. Ce n'était pas assez des Barbares, il fallait encore que le sort me gratifie d'un fils tel que Caius ! Ce bon à rien dort paisiblement pendant que je passe ma nuit [p. 191] à me demander comment je vais sortir du guêpier où il nous a fourrés. J'espère que je saurai convaincre Sigebert de se tenir tranquille. Il eut un geste d'impatience et fit signe à Flavinius de se hâter.

Flavinius restait coi, sachant d'expérience qu'à ces moments-là Marcus n'écoutait personne. Il rangea hâtivement ses notes inachevées, et peu de temps après, accompagnés de quelques esclaves, ils quittèrent la villa et prirent le chemin qui menait au village des Wisigoths.

*

Les haies dressées par les Barbares apparurent bientôt à la vue des deux hommes. Leur désordre épineux formait des figures inquiétantes, semblables aux ébauches de monstres dont les artisans wisigoths décoraient les boucliers et les glaives. Au milieu de cette campagne griffée par les enclos sauvages, Marcus ressentait douloureusement la présence des hordes étrangères sur le sol de ses ancêtres. Combien de siècles passeraient-ils avant que les grands guerriers pâles n'abandonnent leurs coutumes répugnantes pour accéder à la seule vraie civilisation que le monde eut jamais connue ? Les forces obscures qui avaient présidé à leur engendrement n'étaient peut-être qu'assoupies, domptées pour un temps par la séduction des richesses. Mais ne se réveilleraient-elles pas un jour, comme ces fièvres soudaines qui font bouillonner le sang ?

¹ Dans tout le corpus hippocratique, on ne trouve que deux exemples de toucher vaginal pratiqué par le médecin (A. Rousselle, *op. cit.*, p. 39).

Le chant des cigales s'alluma dans les bouquets d'arbres, et le son familier détourna Marcus de ses pensées. Il se retourna vers Flavinus que la lumière déjà forte faisait cligner des yeux, et lui dit d'une voix étonnamment douce : je te remercie de m'accompagner... et aussi d'avoir bien voulu rester quelques jours à mes côtés.

[p. 192]

Le médecin hocha la tête sans répondre. Il sentait que son ami avait moins envie de l'écouter que de parler. Marcus regarda sans les voir les champs où, depuis l'aube, les paysans avaient repris leur labeur. Il est des moments où la solitude brouille mes pensées, murmura-t-il. Que puis-je espérer de mon fils, si ce n'est la trompeuse évidence qu'un peu de moi me survivra ? Mais il me ressemble si peu que le réconfort donné à tous les pères m'est refusé. Flavinus eut un vague geste de dénégation auquel Marcus coupa court en continuant d'une voix anxieuse : Et Primilla, guérira-t-elle un jour ? Toi qui n'as jamais été marié, tu ne peux savoir combien la tendre amitié et la complicité de deux époux sont des gages pris sur le malheur. Mais depuis de si longues années, que me reste-t-il d'autre que le souvenir de ces jours heureux ?

La voix de Marcus s'était brisée, on n'entendait plus que l'irritant crissement des cigales. Quelques fumées montaient au-dessus du village wisigoth maintenant tout proche. Des esclaves barbares poussaient un troupeau de cochons hors des enclos et se dirigeaient vers le *saltus*. La nature était indifférente à la peine de Marcus. La main sur la bouche pour dissimuler le tremblement de ses lèvres, il regardait fixement le camée passé à l'un de ses doigts.

Flavinus retint un soupir, posa sa main sur le bras de son ami. Chacun de nous a un destin qui lui est tracé, dit-il, un destin qu'il ne peut guère modifier. La sagesse consiste à remercier les dieux de la part de bonheur que cela comporte toujours, et à donner un sens à celle du malheur. Nous ne devons pas nous rebeller contre ce qui échappe à nos volontés.

Marcus s'était redressé. – Mais pourquoi seuls les dieux échappent-ils à la mort et au désespoir ? [p. 193] Flavinus regarda son ami. Combien de fois lui-même s'était-il posé cette question ? Les chrétiens avaient des réponses toutes prêtes : le péché originel, le sacrifice du Christ venu l'effacer. Mais pourquoi Dieu, tout-puissant et la Bonté même, aurait-il créé le Mal, et ensuite sacrifié son fils unique dans le pire des supplices pour effacer une faute que dans sa puissance et son omniscience il aurait pu empêcher ? Cela ne tenait pas debout. La réponse était ailleurs. Flavinus tenta de l'expliquer à Marcus.

– Pourquoi les dieux permettent le Mal ? Mais le Mal n'existe pas, du moins pas ainsi que tu l'entends ! Il n'y a pas de principe du Mal opposé à celui du Bien, comme les Perses le croient¹. Flavinus se pencha vers son ami. – Retiens bien

¹ Allusion au métaphysicien persan Mâni (205-274 ap. J.-C.). Pour résoudre le problème du Mal, le manichéisme postule qu'il existe dès l'origine un double principe divin : celui du Bien et

cela : le Mal n'est que l'amoindrissement de la sagesse, une diminution continuelle et progressive du Bien ¹. L'âme soi-disant prisonnière du Mal ne fait que s'ignorer elle-même. C'est une lumière noyée dans la brume...

Aucun des deux hommes ne prêtait attention à ce qui se passait autour d'eux. Ils étaient isolés de l'extérieur par les rideaux tirés de la litière, et ne s'apercevaient pas que celle-ci s'était arrêtée devant le village barbare. Marcus lança un regard sceptique à son ami. Ces belles paroles ne le réconfortaient guère. Il revint à la charge : Tu ne m'as pas répondu sur l'essentiel. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi les dieux n'ont-ils pas créé un monde parfait ?

– J'y arrive. Il faut admettre que les dieux non plus n'existent pas réellement. Et quel homme de bien croirait désormais à toutes les sornettes de la mythologie, aux dieux qui se transforment en animaux ou viennent s'accoupler avec des mortelles ² ? À tout prendre, je préfère encore le dieu incarné et rédempteur des chrétiens. C'est de la [p. 194] folie, mais c'est une grande et belle folie. En tout cas, il y a un point sur lequel je les rejoins : il existe un seul dieu, un dieu suprême, d'où sont issus les hommes et le cosmos. Mais leur doctrine reste rudimentaire, ils se refusent à admettre que leur dieu est le même que celui des autres religions, et s'acharnent à fermer les temples et abattre ce qu'ils nomment

celui du Mal, qui s'affrontent dans le monde où nous vivons. Ces deux principes sont autonomes et antithétiques. Saint Augustin fut d'abord manichéen, mais en lisant les néoplatoniciens (philosophes du Bas-Empire qui effectuèrent une relecture des textes de Platon, dont les plus connus sont Plotin et Porphyre), il abandonna ces positions et entama l'évolution qui devait l'amener à se convertir au christianisme. En effet, même si de profondes divergences les séparent sur d'autres points, aussi bien les stoïciens, néoplatoniciens que les chrétiens posent en principe que Dieu (un dieu personnel et distinct de sa création pour les chrétiens et néoplatoniciens, ou au contraire se confondant avec l'univers pour les stoïciens) est Un et toute Bonté, et que l'existence du Mal doit s'accorder avec cette origine unique de toutes choses et les attributs de Dieu. Pour les chrétiens, le Mal existe parce qu'il est la condition de l'exercice de la liberté par l'homme, et parce que l'humanité du Christ et sa résurrection préfigurent son anéantissement final. Pour les néoplatoniciens, le Mal n'a pas d'existence propre. Ce n'est qu'une dégradation du Bien à laquelle la reconnaissance de l'intelligible au delà des formes trompeuses du sensible doit mettre fin. Manichéisme, christianisme et néoplatonisme nous offrent donc du Mal une vision en dégradés : le manichéisme pense le Mal comme une réalité non seulement existante, mais autonome et luttant avec le Bien ; les néoplatoniciens résolvent le problème radicalement en soutenant que le Mal n'a pas d'existence réelle. Les chrétiens occupent une place médiane : le Mal existe avec la permission de Dieu : il est donc réel, mais subordonné, et Dieu donne à l'homme les moyens de s'en débarrasser si telle est sa volonté. (Sur les grandes doctrines philosophiques et religieuses de la fin de l'Antiquité et leur comparaison avec le christianisme, on conseillera l'ouvrage suivant, d'une clarté remarquable qui le rend accessible à tout lecteur : J.-F. Revel, *Histoire de la philosophie occidentale*, Paris, Stock, 1968, p. 244-262, ainsi qu'un article de P. Veyne ("Les païens et leurs dieux", *L'Histoire*, 55, 1983, p. 18-25) qui explique fort bien ce qu'était le sentiment religieux païen et montre combien il diffère de celui de la religion à venir, le christianisme.

¹ Plotin, II, 9, 13.

² En 178 ap. J.-C., Celse, contemporain de Marc-Aurèle, écrit : "Aux vieilles légendes qui racontent la naissance de Persée, d'Amphion, d'Éaque, de Minos, nous n'ajoutons plus foi aujourd'hui."

les idoles. (Flavinus haussa les épaules.) Leur colère est vaine, parce qu'elle est sans objet. Peu importe le nom de Dieu ¹. Il est unique, et c'est cette unicité que nous devons reconnaître sous la multiplicité des formes dont nous l'avons affublé. Les chrétiens se trompent aussi lorsqu'ils croient que Dieu pense à nous à chaque instant. En réalité, Dieu est tellement parfait qu'il ignore le monde auquel il a donné naissance. Chacun de nous possède une âme qui émane de lui et a chuté dans nos corps. Mais cet état ne nous satisfait pas, et nous nous révoltons contre son imperfection, car nous conservons obscurément le souvenir de notre origine divine. C'est pourquoi l'âme individuelle, du moins celle des plus sages d'entre nous, se reprend et tente de s'élever par étapes jusqu'au principe originel, pour s'unir à l'Un, à l'Âme universelle.

Incrédule, Marcus regardait son ami dont les traits s'étaient illuminés. Il allait lui dire que tout cela n'était que rêveries, mais Flavinus continuait : Tel est du moins le chemin, que nous sommes libres de refuser. Car l'Un n'a pas conscience de notre existence. Il ne saurait donc ni nous contraindre, ni nous punir. Nous faisons nous-mêmes notre salut ou notre perte ⁵.

Le médecin s'était tu. Marcus hésita et renonça à le contredire : finalement, cela n'aurait servi à rien. Il perçut brusquement les bruits qui venaient du dehors et d'un geste sec tira les rideaux de la litière. Une agitation inhabituelle régnait autour [p. 195] du village. Des femmes couraient en tous sens, et des petits groupes de guerriers se tenaient immobiles, l'air consterné. Marcus et Flavinus mirent pied à terre. Les Barbares auxquels ils s'adressaient ne parlaient que le gothique. Ils résolurent de pénétrer dans le village pour en savoir plus. Les habitations des Barbares différaient peu de celles des tenanciers de Marcus. C'étaient de simples huttes, rectangulaires et exigües, dont quelques poteaux fichés en terre supportaient le toit de chaume ou de roseaux ². Les murs étaient

¹ Le mot est de Celse. Cet auteur, qui a écrit un traité très anti-chrétien, ajoute : "Toutes les nations les plus vénérables par leur antiquité s'accordent entre elles sur les dogmes fondamentaux. Égyptiens, Assyriens, Chaldéens, Hindous, Odryses, Perses, Samothraciens et Grecs ont des traditions à peu près semblables. C'est donc chez ces peuples et non ailleurs [sous-entendu : chez les chrétiens] qu'il faut chercher la source de la vraie sagesse qui s'est ensuite répandue partout en mille ruisseaux séparés."

² L'habitat en matériaux "durs", en raison de son coût, n'était de toute façon accessible, aussi bien chez les Romains que chez les Barbares à partir du moment où ils se furent installés en terre romaine, qu'aux élites qui avaient les moyens de se le payer. Cependant, la linguistique nous apprend qu'à l'origine, les Barbares voyaient dans la construction en dur une caractéristique romaine, alors que les Romains étaient frappés par le caractère rudimentaire des habitations barbares : "En allemand moderne, le mot *Wand* = mur, est de la même racine que le verbe *wenden* = tresser, puisque dans les sociétés germaniques primitives, le mur, c'est essentiellement un treillis de feuillages et de branchages assemblés à la façon d'un travail de vannerie. Au contraire, tous les mots désignant les constructions en matériaux ont été empruntés par les Germains au latin, parce qu'ils n'en connaissaient pas la technique avant de s'installer dans les provinces de l'Empire (...). Inversement, dans les langues romanes, les termes désignant des constructions légères sont empruntés aux langues germaniques, comme si les Gallo-Romains les considéraient comme typiques de l'habitat germaniques" (E. Perroy, *op. cit.*, p. 102).

formés de claies de branchages recouvertes de terre séchée pour en assurer l'étanchéité.

Marcus et son ami pressèrent le pas, et remontèrent vers le centre du village. Les Wisigoths avaient préféré se regrouper pour vivre selon leurs coutumes. Ils continuaient à se marier entre eux et à enterrer leurs morts à part, comme s'ils n'étaient pas encore assurés que cette terre fût la leur. Les maisons n'étaient pas accolées les unes aux autres, ainsi que dans les villes romaines, mais séparées par de larges espaces garnis de haies où errait du petit bétail ¹. Une chapelle de bois bâtie par les prêtres ariens se dressait non loin de la demeure de Sigebert. Celle-ci était beaucoup plus vaste, et le rouge de ses briques tranchait sur la grisaille des huttes qui se dressaient alentour.

Sigebert, dont le nom signifiait "Victoire Brillante" n'était point homme du commun. Quand son père était mort, il avait ordonné d'abattre la grande cabane dans laquelle il avait passé son enfance, et fait venir des maçons romains de Tolosa pour qu'ils construisent une habitation digne de lui. Celle-ci était surélevée et, au-dessus des escaliers, se dressaient de courtes colonnes qui tentaient de donner une allure romaine à ce bâtiment hybride, aussi incongru qu'une tente de nomade dressée sur le forum de Tolosa. Deux statues ornaient les [p. 196] extrémités de la façade. L'une représentait Théodoric, l'autre Sigebert. Tous deux étaient revêtus de toges qui pendaient avec une roideur malhabile. Le sculpteur n'avait pas su dessiner les plis qui donnaient son allure à ce vêtement.

Chaque fois que Marcus pénétrait dans le village, il éprouvait le même sentiment de malaise. Celui-ci formait un monde étrange, comme une fresque ratée dont l'artiste n'aurait pas su mélanger les couleurs. Il n'était à l'aise qu'avec les nobles wisigoths qui non seulement parlaient latin mais, en dépit de la rusticité de leurs mœurs, commençaient à sortir de la barbarie dans laquelle les gens de leur peuple continuaient à vivre. Même les chefs, cependant, n'avaient pas renoncé à la hideuse coutume de déformer le crâne de leurs enfants pour lui donner l'aspect d'un pain de sucre.

Aujourd'hui, la même consternation semblait peser sur les hommes, quelle que fût leur condition. Ils étaient accroupis, silencieux, devant leurs huttes. Des

¹ J.-H. Pitte (*op. cit.*, p. 102) compare les villages barbares avec un exemple africain : "La comparaison avec un village neuf africain d'aujourd'hui permet de comprendre l'origine de tels villages. À Barreina, dans le Trarza (Maurétanie), une localité est née récemment de la sédentarisation d'une fraction de tribu nomade. Les maisons sont éloignées de plus de dix mètres les unes des autres (parfois cinquante ou cent mètres), n'obéissent à aucune orientation préférentielle et forment une longue nébuleuse. Les pratiques communautaires sont totalement absentes, même s'il règne une certaine solidarité entre les habitants. Chaque famille fait garder son troupeau par l'un de ses membres et aménage donc selon ses besoins des enclos vaguement circulaires constitués de branches épineuses plantées en terre et entrelacées (...). L'enclos exprime une sorte d'appropriation temporaire du sol, le reste des terres étant d'usage collectif. Au terme de leur vie nomade, ces Mauritaniens ne sont-ils pas un peu semblables aux Francs se fixant en Gaule, et n'adoptent-ils pas, dans un contexte très différent, une attitude similaire, créant un paysage finalement analogue ?

femmes parlaient à voix basse, d'autres pleuraient en tordant leur longue chevelure blonde. Marcus et Flavinius ne comprenaient toujours pas les raisons de cet abattement. Aucun incendie n'avait ravagé le village, et les troupeaux semblaient en bonne santé. Marcus pensa brusquement que Sigebert était mort, et cette idée le mit en joie. Le Barbare serait vite remplacé par un autre, mais au moins cette disparition le sortirait-elle des ennuis où son fils l'avait fourré.

Suivi de Flavinius, Marcus gravit les escaliers de la maison de brique et s'adressa à l'un des gardes qui se tenaient à l'entrée du vestibule. Plus évolués que leurs congénères, ils parlaient un latin torturé par les fautes de grammaire, mais au moins pouvait-on les comprendre. L'espérance de Marcus disparut aussi vite qu'elle était venue. Sigebert était bien vivant, et aucune menace ne planait sur sa santé. En revanche, Amaline, son épouse, était [p. 197] en train d'accoucher et avait perdu beaucoup de sang sans pouvoir expulser l'enfant. Marcus jeta un coup d'œil consterné vers Flavinius. Mieux valait rebrousser chemin : Sigebert n'avait en ce moment que faire des deux Romains.

Flavinius semblait hésiter. Brusquement, il empoigna Marcus d'une main ferme et dit au garde : Avertis ton maître que je sauverai sa femme ! Je suis médecin et connais les secrets qui ramènent la vie !

Quelques minutes plus tard, les deux hommes étaient introduits dans la maison. Un mobilier sommaire garnissait la pièce : deux coffres au cadre de bois revêtu de cuir et garnis de solides ferrures, un banc posé sur une sorte d'estrade légèrement surélevée, et une peau d'ours en guise de tapis. Aucun ornement ne pendait aux murs. Les pièces n'étaient séparées les unes des autres que par des tentures, et on entendait des lamentations monter de l'autre extrémité de la maison, où Amaline agonisait. La voix de Sigebert retentit brusquement derrière les deux hommes. Ils ne l'avaient pas vu venir.

Sigebert les dominait de toute sa stature : c'était un véritable géant, qui ne devait pas mesurer loin de sept pieds, taille exceptionnelle, même chez les Barbares. Sa chevelure blonde tombait sur ses épaules. Il portait une veste de cuir rouge – ajustée sur les reins par une ceinture décorée de quelques pierres brutes –, qui bâillait sur une poitrine dont, curieusement, la peau était dépourvue de poils. Ses jambes étaient cachées par un pantalon tissé dans une étoffe sans apprêt, et à ses bras pendaient de nombreux bracelets d'or gravés de signes mystérieux. Son visage, d'ordinaire plein d'assurance, était méconnaissable. Son front était barré de rides, et les cicatrices de ses joues formaient des boursouflures roses sur la peau que la fatigue avait pâlie. Seuls les yeux noirs, profondément enfoncés, sem-[p. 198] blaient encore vivants dans ce visage affaissé par l'angoisse.

Sans prêter attention à Marcus, Sigebert s'adressa à Flavinius d'une voix dont la force contrastait avec la fatigue des traits : C'est toi, le médecin ? Flavinius opina. Sigebert continua en petites phrases rapides : Ma femme est en train de mourir. Les médecins de mon peuple ne peuvent rien pour elle. Si tu la sauves, je te couvrirai d'or. Viens avec moi. Sigebert écarta la tenture qui cachait la pièce où

se trouvait sa femme. Après avoir fait signe au médecin, il se retourna vers Marcus. Toi, tu restes là !

Avant que Marcus eût fini de s'incliner, les deux hommes avaient disparu. Ils traversèrent les pièces où s'entassaient des parents de Sigebert qui parlaient un dialecte incompréhensible, et ils se trouvèrent dans la chambre d'Amaline. Elle n'était entourée que de quelques femmes qui se turent à leur entrée. Sigebert fit signe à Flavinius de s'approcher de son épouse et se retira.

Amaline était allongée sur un lit fait d'une planche posée sur des tréteaux, et revêtu d'une étoffe maculée de sang. La sage-femme, impuissante, avait poussé dans un angle de la pièce le siège obstétrical. Il était conçu pour des femmes plus fortes qu'Amaline, et on avait dû combler son ouverture trop large en y disposant plusieurs linges¹. Sur une tablette étaient disposés un flacon d'huile d'olive pour les injections vaginales, de nombreux cataplasmes et quelques éponges douces. Une tenace odeur de menthe flottait dans la pièce, mélangée à celles d'autres plantes, dont on pensait que les effluves stimulaient les femmes sujettes à des accouchements difficiles.

La sage-femme, une paysanne romaine que Sigebert avait prise à son service, lança un regard noir à Flavinius. Il n'était pas d'usage que les hommes, fussent-ils médecins, interviennent directement dans un accouchement. Au cours des examens [p. 199] pratiqués durant la grossesse, le gynécologue se tenait à distance de la patiente, dissimulé derrière une tenture, et se bornait à diriger la sage-femme qui seule procédait au toucher vaginal. Et même durant l'accouchement, elle devait éviter de regarder le sexe avec insistance, afin de ne pas favoriser un mouvement de retrait dû à la pudeur. Mais aujourd'hui, ces précautions n'étaient plus de mise. Le seul espoir de sauver l'épouse de Sigebert reposait sur l'intervention de Flavinius.

Il fit signe aux femmes de s'écarter et s'approcha d'Amaline. Elle était couverte d'un drap et son ventre douloureux dessinait une énorme bosse au-dessus de ses jambes écartées et fléchies. Avant de l'examiner, Flavinius se pencha sur son visage. Yeux clos, narines pincées, elle aspirait l'air par la bouche en agitant la tête. Elle tentait vainement de prendre appui sur les montants du lit pour soulager la douleur qui lui creusait les reins. Ses joues étaient pâles et la sueur lui perlait au front. C'était une toute jeune fille. Elle devait avoir à peine seize ans. La fragilité de son visage étonnait dans cette pièce dont le désordre sanglant évoquait une scène de viol plus que la naissance d'une vie. Flavinius lui dit en latin quelques mots qu'elle ne comprit pas, mais elle perçut le ton rassurant de sa voix, et sa respiration se calma légèrement. Il commença à masser doucement ses membres, pour la décontracter. Ses mains descendirent le long des flancs et se glissèrent avec précaution sous les hanches. Il sentit au bout de ses doigts un objet humide et tiède. Il interrogea du regard la sage-femme. Celle-ci détourna le regard. Le

¹ Le déroulement de l'accouchement nous est assez bien décrit par les textes médicaux. On en trouvera un exposé détaillé dans D. Gourevitch, *op. cit.*, p. 169-193.

médecin souleva légèrement Amaline et retira de sous ses reins une bourse de cuir remplie d'une substance molle. Il l'ouvrit, intrigué. C'était un morceau de placenta de chienne, qu'en désespoir de cause les matrones avaient placé au contact de la jeune femme. Les chiennes en général mettaient [p. 200] bas avec facilité, et l'on pensait dès lors que leur placenta, pourvu qu'il n'eût pas touché la terre, avait un effet bénéfique en cas d'accouchement difficile. Flavinius jeta le talisman dans un coin de la pièce où l'une des femmes le ramassa prestement. Puis il se redressa, fit signe d'ouvrir l'unique fenêtre de la pièce où l'atmosphère était devenue suffocante, et vint se mettre à l'extrémité du lit, bien en face d'Amaline.

Avant de commencer l'examen, il parla quelques minutes avec la sage-femme. Inquiète de la longueur du travail, celle-ci avait recouru au cours de la nuit à la succussion que condamnaient presque tous les médecins en raison de sa brutalité. Elle avait solidement lié Amaline à son lit, puis l'avait fait dresser à la verticale, avant de la laisser retomber dans l'espoir que le choc provoquerait l'expulsion¹. Amaline avait poussé un grand cri et une hémorragie s'était déclenchée que l'on avait contenue avec peine, mais l'expulsion ne s'était pas produite. Ne sachant que faire, les femmes avaient laissé Amaline allongée et s'efforçaient de soulager ses douleurs par quelques embrocations sans effet.

Flavinius ne perdit pas de temps en reproches à la sage-femme, et retroussa le drap qui recouvrait le ventre d'Amaline. Il écarta avec précaution les chairs tuméfiées et parla de nouveau à la jeune femme d'une voix douce pour apaiser les contractions que son geste avait suscitées. Il parvint bientôt à sentir au bout de son doigt l'orifice de la matrice : il était presque fermé. Il s'écarta du lit, et ordonna aux femmes de préparer des onctions grasses, afin d'assouplir et de détendre les tissus. Quand il eut terminé, Amaline semblait moins souffrir.

Il s'approcha de la tablette où étaient disposés les substances médicinales et quelques instruments. Il prépara lui-même des cataplasmes à base de graines de lin avec de l'huile et de l'hydromel. Puis [p. 201] il les appliqua sur le ventre et les seins de la jeune femme. Il revint à la tête du lit. Amaline avait ouvert les yeux. Elle observait Flavinius. Ses lèvres bredouillèrent quelques mots en langue gothique. Sa main se détacha du montant du lit et saisit brusquement celle du médecin. Surpris, Flavinius esquissa un mouvement de retrait, puis lui abandonna ses doigts, qu'elle se mit à serrer. De sa main restée libre, il lui caressa doucement la joue, et repoussa en arrière les mèches blondes mouillées de sueur. Amaline ferma de nouveau les yeux, et sa main quitta lentement celle du médecin. Il fallait maintenant attendre que les médicaments produisent leur effet.

Flavinius contemplait ce visage. Il ressemblait à celui des jeunes Barbares blondes que les Romains, avant les invasions, achetaient sur les marchés d'esclaves voisins du *limes*, pour en faire leurs éphémères maîtresses. Leur jeunesse ne les arrêtait point car, même entre eux, ils prenaient volontiers pour épouses des fillettes de douze ans. Certains n'hésitaient pas à coucher avec elles

¹ Ce procédé n'a rien de fictif... (cf. A Rousselle, *op. cit.*, p. 67).

avant qu'elles fussent réglées. Quant à celles qui pouvaient engendrer, ces pratiques étaient pleines de danger si elles aboutissaient à une grossesse. C'était le cas d'Amaline. Flavinius était certain de son diagnostic. La matrice de la jeune femme manquait de développement et ne s'était pas épanouie, d'où sa difficulté à s'ouvrir.

Il s'écarta du lit et jeta un coup d'oeil dans la pièce. L'agitation avait cessé. La sage-femme et ses aides se tenaient debout dans un coin, immobiles, marmonnant des prières. Il haussa les épaules et se dirigea vers la fenêtre. Il souleva un coin de l'étoffe qu'on y avait accrochée afin de produire dans la pièce la pénombre dans laquelle il convenait d'accueillir les nouveau-nés pour qu'au sortir du ventre obscur ils ne fussent pas éblouis par la [p. 202] lumière du jour¹. L'air chaud pénétra dans la pièce. On était parvenu au milieu de la journée. Le médecin essuya d'un revers de la main la sueur qui coulait sur son visage. L'esplanade en terre battue était déserte. Sigebert était retourné dans le vestibule où il avait abandonné Marcus, à moins qu'il ne fût au milieu de ses parents qui devaient attendre avec anxiété le résultat de l'intervention.

Flavinius n'en était pas à son premier accouchement mais, dans les cas difficiles, il se gardait du moindre pronostic. Tant de choses échappaient à son savoir... Qu'advierait-il si, par miracle, un jour, les nouveau-nés ne mouraient plus si rapidement ? Peut-être les femmes ne désireraient-elles plus engendrer. Il était sûr d'une chose, que sa longue pratique lui avait apprise : si, dans les milieux humbles, on attachait tant d'importance à la fécondité, c'était parce que la mort emportait trop souvent les enfants. Et c'était chez les riches, où l'hygiène était meilleure, qu'on s'interrogeait le plus sur l'opportunité des naissances, et qu'au besoin on les contrecarrait. Sur les lits dorés, on ne voyait guère de femmes en couches, tant étaient efficaces les pratiques et les drogues qui rendaient stériles les femmes².

¹ Les médecins de l'Antiquité, comme Soranos, qui vécut sous Hadrien, recommandaient déjà un éclairage doux, qui ne blesse pas les yeux fragiles du nouveau-né, ainsi que le silence autour de lui. Pour ne pas ajouter au choc de la naissance, Soranos prescrivait de ne pas couper immédiatement le cordon. De même, dans la chambre de l'enfant, il fallait prendre soin de tamiser la lumière (cf. A. Rousselle, *op. cit.*, p. 67).

² Ces conduites de refus (la contraception et l'avortement) semblent être particulièrement répandues dans la bonne société, alors que les femmes de la plèbe "...du moins acceptent les dangers de l'accouchement et toutes les peines qui sont le lot de la femme qui allaite : leur pauvreté les y oblige. Mais sur un lit doré, on ne voit guère de femmes en couches, tant sont efficaces les pratiques et les drogues qui rendent les femmes stériles et, pour un prix fixé d'avance, tuent les enfants dans le sein de leur mère" (Juvénal, *Satires*, VI, 591-600, cité par D. Gourevitch, *op. cit.*, p. 195).

Les procédés anticonceptionnels étaient divers. Avant les rapports, les femmes pouvaient s'enduire le vagin de vieille huile d'olive mêlée de résine de cèdre ou le garnir de tampons de laine non filée contenant des boulettes de poivre. D'autres, que rebutaient ces précautions préliminaires, bloquaient leur respiration et se reculaient légèrement au moment où elles sentaient leur partenaire prêt à éjaculer, afin que le sperme ne soit pas projeté trop loin dans la matrice : c'était le *coitus interruptus*... pratiqué par la femme. La vigilance était

Flavinus fut tiré de ses réflexions par les gémissements d'Amaline. Les femmes s'affairaient autour d'elle, et tentaient de la relever afin de l'asseoir sur le siège d'accouchement. Les prescriptions de Flavinus avaient agi, le travail reprenait. Il fit signe aux femmes d'interrompre leurs gestes. Le siège obstétrical était recommandé pour les accouchements normaux, mais dans un cas comme celui-ci mieux valait laisser la jeune femme sur son lit. Il fit lier ses poignets aux montants et commanda qu'on écartât bien ses jambes. Un rapide examen lui montra que le col de la matrice avait commencé à s'ouvrir. Il se graissa les mains à l'huile [p. 203] chaude, et continua à dilater doucement l'orifice jusqu'à ce qu'apparaisse la poche des eaux qu'il rompit lui-même. Les contractions se suivaient maintenant. Amaline s'efforçait de les accompagner de sa respiration. La sage-femme et son aide lui massaient le ventre en le pressant vers le bas.

Au bout des doigts, Flavinus sentit soudain le corps de l'enfant, et il blêmit. Le nouveau-né ne se présentait pas par la tête, mais en position pliée, et la pire de toutes : c'étaient ses hanches que le médecin sentait distinctement. Il s'efforça de ne pas céder à l'affolement. Mais il fallait agir vite et profiter de l'ouverture du col. Il redoutait qu'Amaline, épuisée, ne s'évanouît. Il n'y avait qu'une chose à faire : procéder à une version ¹, de façon à retourner le fœtus dans la matrice afin de le remettre dans une position qui rendit possible son expulsion. Flavinus enfoua plus profondément la main, prenant garde de ne pas déchirer les chairs déjà très tendues, et il tenta de faire basculer le petit corps.

Au bout d'un moment, il dut se rendre à l'évidence. Ses efforts étaient vains. Les hanches de l'enfant demeuraient obstinément tournées vers l'extérieur. Flavinus se redressa, essuya son bras avec l'éponge que lui tendait une des femmes, et réfléchit. Il ne pouvait plus sauver à la fois l'enfant et la mère. S'il ouvrait le ventre d'Amaline pour en retirer le nouveau-né, elle mourrait de la blessure ou de ses suites ², Sigebert ne le pardonnerait pas, sa colère retomberait non seulement sur lui, mais aussi sur Marcus et son fils. Mieux valait sacrifier l'enfant, et procéder à la délivrance par les voies naturelles.

Il avertit les femmes et, coupant court à leurs gémissements, fit mettre le lit en position décline. Il ouvrit au maximum les cuisses d'Amaline qui avait perdu le contrôle de sa respiration, et les [p. 204] ramena vers le ventre. Puis il se saisit d'un des crochets que lui tendait la sage-femme, et l'introduisit lentement dans le vagin, avant de le planter d'un coup sec dans le corps de l'enfant, de façon à ce qu'il ne pût lâcher facilement. Au moment où il effectuait ce geste, il sentit le ventre de la jeune femme tressaillir, comme si c'était elle qui avait reçu le coup. Mais il continua son intervention, et fit les gestes nécessaires pour supprimer cette

particulièrement recommandée dans les jours suivant la fin des règles, que les Anciens croyaient propices à la fécondation.

¹ La version est la manœuvre obstétricale par laquelle on retourne l'enfant dans la matrice pour faciliter son expulsion.

² Contrairement à ce que l'on pense en général, la césarienne paraît n'avoir été pratiquée que de façon tout à fait exceptionnelle dans l'Antiquité (cf. D. Gourevitch, *op. cit.*, p. 188-189).

vie presque née. Bientôt il ne resta plus du fœtus que morceaux sanglants qu'il retira un à un du ventre de la mère. Elle commençait à se détendre, mais elle était trop épuisée pour réaliser ce qui venait de se passer. Elle ne paraissait pas voir le sang qui coulait sur le lit. Elle referma les yeux et sembla tomber dans l'inconscience. Sa respiration était faible, mais régulière.

Flavinus s'était assis sur un tabouret et regardait les femmes qui, après avoir remis le lit à l'horizontale, jugulaient peu à peu l'hémorragie avec des tampons d'étoffe. Il avait envie de dormir, d'oublier cette boucherie. Tenant encore le crochet dans ses mains ensanglantées, il ressemblait plus à un assassin qu'à un médecin. Il s'adossa au mur et ferma les yeux. Cela dura une éternité.

La voix de Sigebert le réveilla. Combien de temps avait-il dormi ? On avait enlevé de la fenêtre le rideau maintenant sans objet et la lumière emplissait la pièce d'où Amaline et les autres femmes avaient disparu. Le Wisigoth lui faisait face. Il était accompagné de Marcus, qui s'efforçait à une impassibilité totale, de crainte d'indisposer le Barbare. Flavinus ne reconnut pas tout de suite le maître des lieux. Puis, en un instant, tout lui revint à l'esprit : le village barbare, les bracelets d'or de Sigebert, l'accouchement tragique. Le visage du guerrier était gris de fatigue. Flavinus leva la tête, et ses yeux rencontrèrent le regard du Wisigoth. [p. 205] Les lèvres formaient un pli inquiétant dans le bas du visage. Le médecin ne savait s'il fallait y lire de la colère ou du mépris.

– Je t'ai demandé, médecin, si tu comptais dormir encore longtemps ! Tu n'es pas entré dans cette maison pour te reposer... Flavinus se releva avec lassitude. Sans paraître saisir la menace, il répondit : Quand je suis entré dans cette pièce, ta femme était perdue. Maintenant elle vivra si on lui donne les soins qui conviennent. J'ai fait ce que j'ai pu...

Sigebert se retourna vers Marcus. Tu entends, mon hôte ? lui dit-il d'un ton ironique. Ton ami a fait ce qu'il a pu. Tu dois être rassuré ? Prudent, Marcus ouvrit les bras, hocha la tête, comme pour prendre Sigebert à témoin de sa bonne volonté. Mais le Wisigoth s'adressa à Flavinus : je ne sais si je dois te remercier ou me venger de toi. Tu as sauvé ma femme et tué mon enfant.

– Il n'y avait aucune autre solution si tu voulais conserver la vie d'Amaline.

– En effet, je le voulais... Vous pouvez être tranquilles. Marcus Iulius m'a exposé les motifs de votre visite pendant que tu étais auprès de ma femme. Il a ma parole. Je ferai le nécessaire afin d'éteindre la vengeance de Wolfaric. Mais avec vous, la mort est entrée dans ma maison.

Le ton de Sigebert s'était durci, et Marcus voyait sa main triturer le pommeau de son épée. – Partez ! Partez avant que je ne sois tenté de renoncer à ma promesse ! Sigebert leur tourna le dos et sortit de la pièce.

Marcus se jeta dans les bras de son ami. – Tu nous as sauvés, Primilla et moi ! Grâce à toi, je garderai Tasconia. Maintenant c'est ta demeure autant que la mienne ! Il parlait à voix basse de crainte que quelqu'un ne surprenne ses manifestations de joie incongrues.

Flavinius hochait la tête et regardait ses mains [p. 206] maculées de sang séché. Tu es fatigué, reprit Marcus, mais il faut nous en aller. Tu as entendu ce qu'il a dit ? Retournons à Tasconia. Tu t'y reposeras autant que tu voudras. Marcus prit le médecin par les épaules, et l'entraîna vers le vestibule, sous les regards impavides des Barbares qui restaient encore dans la maison.

Ils furent bientôt sortis du village et reprirent le chemin de la villa à travers la campagne. Dans les champs, la moisson s'achevait. Gedomo avait décidé que ce serait la dernière.

*

Azhren regrettait d'avoir perdu tout ce temps pour un si maigre résultat. Il n'avait acheté aux Maures que peu d'esclaves, les autres étant trop faibles pour faire de bons serviteurs. Les Romains étaient majorité, et Azhren savait que ces hommes et ces femmes-là, abâtardis par la vie facile et déshonorante des villes, ne vivaient jamais longtemps au désert. Il se mit à compter sur les doigts de ses mains. Ils suivraient cinq caravanes, peut-être six... La route était longue depuis le pays des Maures jusqu'aux montagnes, au cœur du désert, là où régnait Tin Hafnen, la souveraine aux yeux bleus et aux bras chargés d'or. Heureusement, il avait pu acquérir quelques Éthiopiens, beaucoup plus robustes. Il pensa à la jeune Noire qui portait un nom romain. Certes, elle paraissait chétive, et son corps était bien maigre, mais elle n'avait pas baissé les yeux comme les autres prisonnières quand il l'avait fait mettre nue pour mieux juger de son état physique. C'était la marque d'une vraie femme, telle que les aimaient les nomades dont les épouses étaient très libres et ne portaient pas de voiles à la façon des Romaines.

[p. 207] Ces habitants des cités du Nord faisaient tout à l'envers : les femmes cachaient leur visage, les hommes ignoraient les tatouages protecteurs¹ et marchaient tête et jambes nues, sans paraître savoir que les mauvais esprits pénétraient dans le corps par la bouche ; ils adoraient un seul dieu sans craindre le courroux des autres ; ils obéissaient à des rois de race étrangère qui n'étaient même pas leurs parents ; ils préféraient échanger leurs pièces d'or et d'argent contre des choses viles sans les garder pour s'en faire de précieuses parures ; ils découpaient le temps en heures serrées, comme si l'on pouvait partager ce qui est infini. Les Romains, disait-on, commettaient encore bien d'autres folies, mais cela n'intéressait pas Azhren. Peut-être avaient-ils été des hommes, jadis, du temps qu'ils ne s'enfermaient pas dans des villes ; mais, maintenant, ils ne pouvaient inspirer que du mépris. Azhren préférait encore les Éthiopiens. Ils ne valaient certes pas les nomades, dont ils avaient toujours été les serviteurs, mais eux, au moins, venaient du désert, et pouvaient encore y vivre.

¹ Les Berbères de cette époque portaient des tatouages dont les figures simples (cercles, points, croix) passaient pour écarter les mauvais génies. L'Islam interdira cette pratique, qu'il désignera sous le nom d'"écriture du diable" (cf. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, tome IV, Paris, Hachette, 1929, p. 12).

Donc, mis à part la Noire, le reste du troupeau comptait peu : quelques Romains à la peau claire, et d'autres dont les mères avaient dû s'accoupler avec des Éthiopiens, à en juger par leur teint plus foncé. Le restant avait été acheté par des parents d'Azhren. Obéissant aux ordres des Vandales, les Maures avaient tué ceux qui n'avaient pas trouvé preneur. Dans sa malchance, au moins Azhren avait-il évité de payer trop pour ces esclaves. Les Maures étaient heureusement toujours acheteurs d'ivoire – de plus en plus rare dans leur pays –, de plumes d'autruche, et même de fauves. Depuis que les Romains en avaient vidé les montagnes pour les emmener dans leurs villes, où, disait-on, ils les sacrifiaient lors de grandes fêtes, ils étaient obligés de chercher lions et bêtes sauvages toujours plus au Sud.

[p. 208]

En vue du troc, Azhren s'était muni d'émeraudes et d'escarboucles achetées dans le royaume de Tin Hafnen, mais il n'avait trouvé aucun objet qui valût de les échanger. Cette fois, les Maures n'avaient à vendre que ces misérables esclaves, et quelques objets d'ivoire avaient suffi. Mais ils lui avaient promis qu'à leur prochaine rencontre ils lui vendraient ce qui avait réellement de la valeur : objets de métal, verreries, pièces d'or et d'argent avec lesquelles on faisait de si beaux colliers pour les femmes. Et peut-être même les précieuses perles d'émail, si rares qu'on les mettait dans les tombes des morts ¹.

Prenant soin de remonter le voile sur son nez ², Azhren sortit de sa tente. Il se sentait à l'aise dans ces tissus qui dissimulaient tout son corps. Le voile qui enveloppait son visage était d'un noir un peu passé par la poussière du désert, mais le bleu indigo du reste de ses vêtements jouait de ses moires avec les rayons du soleil. Azhren tourna le dos aux montagnes et regarda le désert. Il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Figés dans une immobilité trompeuse, les sables entouraient la palmeraie de leur silencieuse marée. Beaucoup plus loin, à l'horizon, les courbes orangées des dunes montaient paresseusement de la grande plaine. On eût dit de grands animaux assoupis, aux formes gravides. Azhren avait hâte de partir. Presque une semaine s'était écoulée depuis son arrivée ici, trois jours à attendre les Maures, et encore autant pour que les prisonniers reprennent des forces avant que la caravane ne commence son long chemin jusqu'aux montagnes bleues de Tin Hafnen, là où aucun Romain n'avait jamais pénétré. Les

¹ La liste des marchandises qui circulaient dans ce type d'échanges est donnée par G. Charles-Picard, *La Civilisation de l'Afrique romaine...* (op. cit., p. 96). Les perles d'émail ont été retrouvées très fréquemment dans les tombes anciennes du Soudan et du Nigeria (*ibid.*). Par ailleurs, malheureusement pour le romancier, et contrairement à ce qu'on a souvent avancé, le Sahara ne constituait pas à cette époque un espace de transit d'esclaves noirs pour l'Europe, qui s'alimentait beaucoup plus chez les Germains. Le commerce de l'or, au contraire de ce qui se passera à l'époque médiévale, ne semble pas non plus avoir été très actif (cf. P. Salama, *Le Sahara pendant l'Antiquité classique...* op. cit., p. 567).

² Nous ne savons pas avec certitude si au V^e siècle de notre ère les ancêtres des Touaregs portaient déjà le voile facial, ou litham. La première mention qui en est faite dans les textes date seulement du XI^e siècle (cf. S. Gsell, op. cit., p. 33). Le romancier s'est autorisé à opter pour l'affirmative...

esclaves avaient eu à boire et à manger autant qu'ils le désiraient. Les palmiers-dattiers étaient chargés de fruits mûrs, dont la peau molle et plissée recouvrait une chair onctueuse et sucrée. Les dattes fraîches [p. 209] donnaient toujours beaucoup de forces, et Azhren aimait en manger après les étapes.

Il détacha les yeux du désert et retourna vers les tentes de ses neveux auxquels il apprenait les pistes. Ceux-ci formaient sa caravane, et avaient leurs propres serviteurs. Azhren, qui n'était pas encore marié, voulait avant de prendre femme posséder beaucoup de grands et forts chameaux afin d'avoir une épouse qui lui convînt et faire honneur à ses beaux-parents. Il la prendrait jeune, très jeune, pour qu'elle ait le temps et la force de lui donner de nombreux enfants. En attendant, les fils de ses sœurs lui étaient aussi chers que s'ils étaient issus de ses reins. Pour un nomade, les neveux par les femmes comptaient autant que ses propres enfants. On pouvait être certain que ceux-là appartenaient à la famille, ce dont on n'est jamais tout à fait sûr avec des épouses qui jouissent d'une liberté aussi grande que celle accordée par les coutumes. C'est le ventre qui donne la couleur à l'enfant, disait le proverbe.

Azhren n'hésitait pas à rudoyer ses neveux, car le désert, lui, ne pardonnait rien. Il se dirigea vers leur tente, et vérifia qu'ils étaient en train de ranger leurs affaires et de fermer les coffres de cuir cloutés où ils entassaient nattes et étoffes. Le départ aurait lieu vers la fin de l'après-midi, quand la chaleur commencerait à tomber. Pour les premiers jours, Azhren tenait à ménager les forces des esclaves. Leur marche à travers les montagnes n'était rien en comparaison de ce qui les attendait maintenant.

Il se dirigea vers le puits principal de l'oasis. Jamais à sec ce puits ! Mais il fallait prendre l'eau loin dans le sol. Tous les chameaux d'Azhren et de ses neveux – plus d'une vingtaine – avaient été mobilisés. Ils formaient une sorte d'étoile autour du puits. À la sangle de chaque animal était accrochée [p. 210] une corde qui disparaissait dans le trou noir. La corde était aussi longue qu'une caravane de quinze chameaux. Les nomades jetaient au fond du puits les outres de cuir accrochées aux cordes, attendaient quelques minutes, puis donnaient l'ordre aux chameaux d'avancer. Ceux-ci obéissaient de mauvaise grâce, levant leur tête courroucée vers le ciel, blatérant avec fureur. Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du puits, les cordes se tendaient, vibrantes de gouttelettes. Bientôt les outres dégoulinantes atteignaient la margelle. Les chameaux s'arrêtaient, le temps qu'on transfère l'eau dans d'autres récipients qui seraient fixés sur les bâts. Et l'opération recommençait inlassablement, jusqu'à ce que toutes les réserves fussent faites.

Azhren vint en aide à l'un de ses neveux qui ne parvenait pas à maîtriser un chameau récalcitrant, aux babines retroussées sur des dents jaunes et cariées. Azhren tira d'un coup sec sur la corde accrochée par un anneau à la narine de l'animal et cria quelques mots. La bête se calma. Azhren sourit à l'adolescent qui ouvrait des yeux étonnés et retourna vers sa tente attendre que le soleil infléchisse sa course vers les montagnes du pays des Maures.

Sur le chemin, il s'arrêta un instant devant l'endroit où l'on avait regroupé ses nouveaux esclaves. Ceux-ci dormaient à l'ombre des palmiers. Même les mouches qui se posaient aux commissures de leurs lèvres et sur le bord de leurs yeux ne parvenaient pas à les réveiller. Fusca, l'Éthiopienne au nom romain, était éveillée. Adossée à un palmier, elle fixait Azhren du même regard dur qu'elle avait eu lorsqu'il l'avait achetée. Ces yeux-là étaient ceux d'une nomade, pas d'une esclave... On verrait bien si en plein désert l'Éthiopienne continuait à montrer autant de fermeté. Le compagnon de Fusca – qui portait un nom égyptien – dormait aux pieds de la jeune femme. Celui-là, [p. 211] Azhren l'avait acheté à contrecœur. Il lui trouvait l'air sournois et le corps frêle. Le Maure lui avait bien dit que l'homme savait lire et écrire. Mais à quoi cela pourrait-il servir ? Pour Azhren, le plus important – les liens de parenté, l'histoire de son peuple, les repères qui servaient à se diriger dans le désert – était à jamais gravé dans sa mémoire. D'ailleurs les femmes de son peuple, qui gardaient les signes et les coutumes, savaient écrire elles aussi ¹. Azhren avait fini par acheter Amasis. Mieux valait ne pas séparer deux esclaves qui tenaient l'un à l'autre, car l'expérience montrait qu'ils dépérissaient plus vite que les autres.

Azhren reprit son chemin et s'assit à l'ombre de sa tente. Il ferma les yeux, se remémorant longuement les paysages que la caravane allait traverser. Quand il les rouvrit, quelques heures plus tard, un soleil rouge touchait presque les sommets des montagnes du pays des Maures. Un sourire se dessina sur ses lèvres sèches. Azhren se leva d'un bond. L'heure du départ était venue.

*

À l'ombre d'une étoffe tendue à la hâte entre deux branches de bois mort, Fusca délirait. Tant que la caravane avait marché de nuit, tout s'était déroulé sans incident. Le désert n'était présent que par son absolu silence, et la fraîcheur de l'air diminuait la fatigue. La caravane avançait d'un pas plus lent que les montures des Maures, et, quoique mesurée, la nourriture était saine. Les étoiles brillaient d'un éclat si vif qu'il avait semblé à l'Éthiopienne les contempler pour la première fois. À la halte du milieu de la nuit, elle s'allongeait sur un sable plein de douceur chaude et essayait d'y lire son destin. Mais elle ne savait pas interroger le ciel comme les mathématiciens, et son [p. 212] silence lointain ne faisait qu'un avec celui du désert. La lune avait décru, abolissant chaque nuit un peu plus les lignes du paysage. Azhren avait alors décidé qu'on marcherait dorénavant de jour, jusqu'à la prochaine lune, car la nuit trop sombre lui dérobait ses points de repère. Le temps était venu pour tous de rencontrer le désert face à face.

¹ Les Touaregs (ce nom leur a été donné postérieurement à l'époque de l'intrigue par les Arabes) utilisent depuis fort longtemps le tifinar, alphabet dont les signes peuvent s'écrire verticalement ou horizontalement, de gauche à droite ou de droite à gauche. Ils comptent ainsi parmi les très rares peuples africains dont la langue possède une écriture propre. Ce sont surtout les femmes qui l'utilisent. Le tifinar – d'origine libyenne ou berbère – est une écriture très ancienne puisqu'on en a trouvé de nombreuses traces sur les gravures rupestres (notamment dans l'Aïr et au Djado).

Fusca avait ainsi marché pendant trois jours, mais ce matin, alors que l'aube pointait, elle n'avait pu se redresser. Quand Amasis l'avait éveillée, elle l'avait regardé fixement et avait commencé à prononcer des mots incohérents où il était question de baptême et de Satan. Ses yeux s'étaient refermés. Puis, comme prise de terreur, elle s'était caché le visage dans les mains. Quelques Romains avaient rejoint Amasis qui s'efforçait de la soulager et essuyait la sueur qui perlait sur son front, mais personne ne comprenait ce que l'Éthiopienne essayait de dire.

Fusca, elle, savait. Synœcius avait dit la vérité. Durant la nuit, elle avait été réveillée par des éclats de rire. Étonnée, elle s'était redressée. Le paysage faiblement éclairé semblait le même qu'au moment où ils s'étaient tous endormis, face à une immense étendue de terre blanchâtre et craquelée. Au milieu du lac mort se dressait un rocher noir parcouru de veines violettes. Bien que le soleil fût encore haut dans le ciel, Azhren, après avoir hésité, avait donné l'ordre de s'arrêter. On traverserait le lendemain. Fusca avait écarté la couverture. Elle ne sentait plus le froid de la nuit. Autour d'elle, tous dormaient, sans paraître entendre les ricanements, les voix étranges, aiguës, qui montaient du lac asséché. Des étincelles couraient sur le roc. À certains endroits, elles se condensaient en flammèches d'un jaune vif. Fusca avait voulu réveiller Amasis qui dormait près d'elle, mais ses membres étaient paralysés. Les voix étaient maintenant très proches, et il semblait [p. 213] que le rocher tout entier allait s'embraser, tel un monstrueux soleil dans un ciel vide d'étoiles. Elle avait senti la terreur l'envahir : les rires n'étaient pas ceux d'êtres humains. Une force maléfique habitait le rocher et profitait de la nuit pour briser sa carapace minérale.

Bientôt les rires s'étaient transformés en hurlements. Sous peu, les pierres noires allaient éclater, et le feu infernal serait sur eux. Satan, maître du désert, errait dans son royaume, cherchant qui dévorer. Des rivières d'or glissaient sur les flancs du rocher et le sol tremblait sous des chocs venus du fond de la terre. La montagne craquait, monstrueuse dans l'effort, et une forme gigantesque sortait d'elle. Fusca avait essayé de crier. Lucifer, le porteur de lumière, sortait de la nuit. Les rochers tombaient le long de son corps dans un bruit de tonnerre, et il déployait lentement ses ailes de pierre noire.

Le bruit avait cessé brusquement, les hurlements s'étaient arrêtés, laissant place à un chant d'une indicible douceur. La lumière, qui emplissait le lac devenu océan d'or, éclairait le visage du démon, dont les traits s'avéraient d'une sublime beauté. Loin de diminuer, l'effroi avait alors terrassé Fusca. La lumière qui émanait de Satan était froide comme glace, et à la place des yeux s'ouvraient deux trous plus sombres que la nuit des tombeaux.

Fusca tremblait. Elle était parvenue à se lever et voulait s'enfuir. Mais, dominée par une force incontrôlable, elle s'était mise à marcher vers le lac. Les lumières dansaient autour d'elle, et Satan la regardait de ses yeux de néant. Quand elle avait posé le pied dans l'océan d'or, un bruit assourdissant s'était fait, et le ciel s'était ouvert. Elle avait perdu brusquement conscience.

Fusca était revenue à elle, trempée d'une sueur glacée. Un homme lui passait la main sur le front. [p. 214] Elle referma ses paupières lourdes et douloureuses, et fut parcourue de frissons. Les visions de la nuit lui revenaient, de plus en plus précises. Satan était là, il se penchait vers elle pour l'emporter en enfer. Terrifiée, elle disait qu'elle était baptisée et qu'elle ne lui appartenait plus. Elle pensait crier, mais elle ne prononçait que de faibles mots dans des phrases sans ordre.

Amasis se releva. La caravane allait s'ébranler, abandonnant Fusca à la mort, et on le forcerait à marcher. Azhren, il devait voir Azhren ! Lui seul pouvait sauver Fusca. Il courut vers la tente, du nomade.

Sa grande épée gainée de cuir rouge à son côté, Azhren était entouré de ses neveux auxquels il donnait les consignes pour l'étape. On quittait le désert de sable pour les plateaux caillouteux en direction de l'oasis des chevaux volants. L'étape devait être couverte en une journée, car il n'y avait plus de points d'eau. On ferait une seule halte pendant les heures les plus chaudes, à l'ombre des falaises. Azhren demandait à ses neveux de quelles quantités d'eau ils disposaient encore, lorsqu'Amasis brisa le cercle des parents et, sans qu'on ait pu le retenir, se jeta à ses pieds en embrassant les plis de ses vêtements. Azhren ordonna à ses neveux de ne pas bouger et, sans faire un geste, dit au prisonnier de reculer. Il parlait en libyque, seule langue commune aux nomades et aux Romains. Amasis releva les yeux. Son visage avait repris ses traits enfantins. Des larmes coulaient sur ses joues et sa bouche tremblait. Du sable était collé à ses lèvres mouillées. Il s'éloigna en rampant dans le sable.

– Seigneur, dit-il d'une voix brisée, ma compagne va mourir si elle ne reçoit pas de soins. Je t'en supplie, épargne-la ! Retarde le départ de la caravane, sinon elle va mourir...

Azhren avait reconnu l'homme à l'air sournois. [p. 215] S'il avait été seul, il n'aurait même pas écouté le misérable Romain. Mais devant sa famille, il devait se montrer à la fois ferme et généreux, comme on l'attendait d'un véritable noble, descendant de Tin Hinan, reine du Hoggar. Quel est le nom de ta femme ? demanda Azhren.

– Fusca, seigneur. Et elle n'a pas vingt ans...

C'était bien l'Éthiopienne au corps chétif, celle qui savait lire et compter... Azhren regarda ses neveux. Quoi qu'il ordonnât, ceux-ci l'approuveraient. Mais il fallait agir en chef. Il remonta son voile près des yeux. – Relève-toi. Nous partirons tout de suite, car j'en ai décidé ainsi.

Amasis se recroquevilla et gémit. Les yeux bleus d'Azhren ne cillèrent pas. On n'arrête pas une caravane pour une esclave, dit-il. Mais il ne sera pas dit que je suis sans pitié... Fais monter ta femme sur un des chameaux. Aujourd'hui, elle ne marchera pas. Demain, je déciderai à nouveau. Maintenant, va.

Un murmure d'approbation parcourut le rang des jeunes hommes, Azhren se dirigea vers sa monture, Amasis se redressa, courut vers Fusca.

Elle ne délirait plus mais ses yeux étaient clos. Sa poitrine se soulevait doucement. Amasis la prit par les épaules et commença à la secouer. Il fallait absolument qu'elle monte sur le chameau. Fusca se mit à geindre. Amasis la força à se relever. Titubant, elle se laissa conduire jusqu'à la monture.

L'animal était âgé et ne portait qu'une charge légère sur les flancs, quelques fagots dont on se servait le soir pour allumer le feu. Averti de l'ordre d'Azhren, un esclave se tenait près de la bête. Ayant fait baraquier¹ le chameau, l'esclave installa Fusca, à demi inconsciente, sur la selle au pommeau en forme de croix. Puis il prit la rêne unique passée dans un anneau fixé à la narine droite du chameau, tira la tête vers le haut. L'animal poussa [p. 216] un grognement et se leva. Déséquilibrée, Fusca se mit à vaciller. Amasis se précipita, les bras tendus, mais elle réussit à rester en selle. La peur l'avait tout à fait réveillée, elle ouvrait les yeux et, le corps tordu, s'agrippait de toutes ses forces à la bosse du chameau. L'esclave la força à lâcher prise et à se retourner vers l'avant. Puis il lui fit ramener les jambes sur le cou de la monture. L'esclave, la rêne dans les mains, montra qu'il marcherait en tenant le chameau en longe. Amasis voulut rester auprès de Fusca, mais l'esclave l'écarta car Azhren avait ordonné que le prisonnier rejoignît les autres, en queue de la caravane. Amasis obéit à contrecœur. En tête, Azhren leva sa lance sans se retourner. C'était le signal du départ.

La caravane s'engagea sur l'étendue desséchée. Azhren prit soin de passer au large du rocher noir et serra soigneusement son voile contre sa bouche, s'efforçant de respirer le moins possible. La traversée prit plusieurs heures. L'autre rive semblait proche mais ce n'était qu'une illusion, une des nombreuses façons que le désert avait de se moquer des hommes. Puis il fallut monter les escarpements qui le bornaient.

Lovés sous les roches, les serpents au corps froid regardaient passer la caravane de leurs petits yeux figés. Des frémissements parcouraient paresseusement leurs anneaux, puis ils retombaient dans l'attente de la nuit. Les nomades les craignaient pourtant moins que les scorpions enfouis dans le sable, les pinces dressées en signe d'avertissement. La nuit, allongé sur sa natte, Azhren entendait souvent des petits grattements qui venaient du dessous de l'étoffe. Les scorpions cherchaient à sortir de leurs trous, et s'agitaient furieusement. Mais il ne s'en inquiétait pas. Quand il avait monté son premier chameau, le frère de sa mère lui avait appris les paroles et les gestes qui neutralisent le [p. 217] venin. Les piqûres n'étaient d'ailleurs pas mortelles, sauf celles que le scorpion faisait près du cœur : la victime mourait avant d'avoir vu le soleil se coucher.

Azhren passa la jambe le long du cou de son chameau pour accélérer le pas. Le sol défilait lentement sous les sabots de sa monture, mais la caravane semblait ne pas avancer. Elle était ancrée dans cet univers sans limites où rien, au fil des heures, ne changeait. Azhren sourit sous son voile. Cela aussi était une illusion. De façon imperceptible, la forme et la couleur des cailloux se modifiaient, signe

¹ Mouvement par lequel le chameau s'accroupit pour permettre au cavalier de se mettre en selle.

de la distance parcourue. Ces cailloux, d'abord petits et ronds, avaient été arrachés depuis tant de siècles aux montagnes lointaines, que le vent avait usé leur matière et atténué leurs angles. Puis il en venait de plus gros, anguleux, avec des veinules violettes qui striaient leur corps noir, et cela signifiait que les falaises approchaient, même si les yeux ne pouvaient encore les percevoir.

Les génies préféraient le rocher au sable, Azhren ne savait pourquoi. Peut-être le sable était-il trop lourd, trop chaud pour eux, peut-être se méfiaient-ils des dunes qui semblent cacher des monstres à l'échine ondoyante, nés aux temps immémoriaux où hommes et esprits n'avaient pas encore été créés. Peut-être aussi y avait-il trop de lumière pour eux dans les dunes. Ils préféraient l'ombre rassurante des roches. Pendant la journée, le sable buvait la lumière du soleil et devenait blanc comme lui. Les rayons pénétraient dans le corps lourd et mou des grands ergs, s'enfonçaient jusqu'à d'insondables profondeurs, faisant de chaque particule de sable un cristal étincelant. Au cœur des dunes, Azhren en était sûr, devait régner une intense lumière. Et c'étaient les reflets de cette incandescence qui, au crépuscule, donnaient pareilles couleurs, quand l'ocre rouge du sol s'altérait à chaque frisson des rayons du soleil capturés par le sable.

[p. 218]

À l'instar de tous les nomades, Azhren rêvait d'eau et de fraîcheur, d'herbe verte et de palmiers. Mais là où était l'eau, les hommes se laissaient capturer par la terre. Ils devenaient comme morts, car ne vit que ce qui bouge et s'anime. Et l'homme ne peut sans risque s'arrêter trop longtemps. Azhren et ceux de sa race étaient les seuls hommes vraiment libres, c'était d'ailleurs le nom qu'ils se donnaient et qui les distinguait des autres, de ceux qui étaient déjà morts et ne le savaient pas. Azhren n'ignorait pourtant pas que le désert était plus fort que lui, et qu'au bout d'une vie de caravanes il n'en aurait pas fait le tour. Mais cette immensité ne l'effrayait pas. Au contraire, le désert le rassurait. Après quelques heures de marche, il sentait son corps et son esprit s'élargir à ses dimensions, et le mot de solitude perdait son sens. Ce monde infini n'était mort que pour les esclaves et les peuples venus de la Grande Mer. Un jour viendrait où le désert les engloutirait, eux et leurs cités.

De très vieilles histoires racontaient que, voici fort longtemps, le désert n'était qu'étendues herbeuses et giboyeuses. Azhren le croyait. Sur la falaise aux chevaux volants, des fresques montraient des scènes de chasse avec des animaux aujourd'hui disparus. Les récits disaient aussi qu'à cette époque, où les hommes libres n'existaient pas, le désert était peuplé d'hommes noirs. Puis, un jour, l'herbe s'était fanée, le sol privé d'eau avait durci, et les animaux étaient morts, cédant la place aux lents serpents et aux scorpions agiles. Désespérés, les hommes noirs avaient fui. Certains étaient partis loin au sud, d'autres du côté où le soleil se lève, vers le pays du grand fleuve où les hommes à tête de chien élèvent à leurs dieux des temples couverts de signes incompréhensibles, et connaissent les secrets qui

empêchent les morts de tomber en poussière¹. Mais cela, malgré la science des femmes [p. 219] qui conservaient et récitaient ces histoires, Azhren ne voulait pas le croire. Les hommes à peau noire étaient d'espèce inférieure, c'est pourquoi ils avaient toujours été les serviteurs des hommes libres, et ne pouvaient les avoir précédés sur cette terre. Le désert n'appartenait à personne, et encore moins aux êtres au visage brûlé.

Le chameau d'Azhren trébucha sur un caillou. Un instant déséquilibré, le nomade se redressa. Il se retourna pour inspecter la caravane. Hommes et bêtes marchaient en silence, d'un pas régulier. L'Éthiopienne était toujours en selle et regardait droit devant elle. Avec ses bras maigres et ses seins minuscules, elle n'était pas belle. Seules les femmes au corps rond et à la poitrine pleine étaient désirables. Un jour prochain, quand il serait vraiment riche, Azhren aurait une épouse que ses esclaves serviraient. Des nuits entières elle lui chanterait les poèmes des hommes libres. Azhren fit de nouveau face au désert et se laissa bercer par ces pensées.

Un trait rectiligne séparait au loin le ciel de la terre. Des heures passèrent, puis insensiblement apparurent de légers renflements qui commencèrent à modifier l'horizontalité. Ils tremblaient dans l'air chaud, et un voyageur inexpérimenté les aurait pris pour des mirages. Mais plus la caravane avançait, plus les lignes se précisaient. Azhren reconnut sans peine la falaise aux chevaux volants. L'heure de la halte approchait.

Quelque temps après, le paysage se transforma résolument. Des langues de sable s'avançaient dans l'étendue pierreuse. Bientôt, on n'entendit plus le raclement des sabots sur les cailloux. La pierre n'avait pas pour autant disparu, elle luttait contre l'engloutissement. Des roches noires affleuraient. Des dunes commençaient à s'ébaucher. Plus elles affirmaient leurs formes, plus les rochers se dressaient en raides et étroites colonnes, au-dessus [p. 220] d'elles, construisant des temples mystérieux que la main de l'homme n'avait pas façonnés. La pierre s'égarait en des formes insolites, comme pour empêcher les intrus de venir troubler ce millénaire combat. Ici, le rocher se fragmentait en fagots de chandelles, là se dessinaient des échinés d'iguanes. Une nécropole de carapaces minérales s'édifiait obstinément, qui s'enfonçait dans les sables.

Azhren n'aurait jamais fait halte de nuit à cet endroit, plus oppressant encore que le lac mort. Les diables s'y affrontaient sûrement sous la lumière pâle de la lune. Peut-être même ces formes insolites étaient-elles des génies pétrifiés par leurs propres sortilèges, qui reprenaient vie une fois le soleil disparu. Ou, détruite par leur souffle de feu, une ville insolente qu'ils continuaient à hanter. Azhren aurait voulu accéder à de tels secrets. Chaque fois qu'il passait ici, il allait seul

¹ Les théories actuelles (notamment celles du Pr. Cheik Anta Diop (Sénégal), sur les origines du peuplement de l'Égypte insistent sur l'importance de l'élément négroïde : l'Égypte classique serait en partie issue de l'Afrique noire, et beaucoup d'Égyptiens – y compris les pharaons – auraient eu la peau noire et un faciès de type négroïde.

jusqu'à la falaise où il découvrait un monde inconnu, qui avait été effacé avant même que les hommes libres aient été créés, un monde qui se reformerait peut-être, lorsque seraient morts les derniers enfants de ses enfants, dans une infinité de siècles.

La caravane fit halte près de gros rochers tombés de la falaise. Les hommes s'abritèrent dans leur ombre. Les chameaux s'étaient couchés, signe de leur extrême fatigue, leur bosse remplie de graisse commençait à fondre, les réserves de nourriture touchaient à leur fin. Mais ils pourraient bientôt reprendre des forces car on parviendrait à l'oasis à la fin de l'après-midi. Azhren passa la main sous son litham¹ et effleura des doigts la peau de son visage où quelques grains de sable étaient parvenus à s'incruster. Ses lèvres, craquelées par la sécheresse de l'air, étaient douloureuses. Il approcha de son grand chameau blanc qui, les pattes repliées sous lui, le regardait en déglutissant. Il ouvrit sa gourde-calebas et but lentement, s'arrêtant entre chaque [p. 221] gorgée, afin d'atténuer sa soif sans l'éteindre complètement, car au désert celui qui mange et boit à satiété le paie d'un jour de sa vie.

Azhren raccrocha la calebas au flanc de sa monture et prit un morceau de fromage. Pendant qu'il le mâchait, il regarda autour de lui. Les prisonniers, couchés à l'ombre des rochers, mastiquaient des dattes mouillées de lait de brebis. La première partie du voyage touchait à sa fin. Ils se reposeraient le lendemain à l'oasis, puis reprendraient leur marche vers le camp des nomades. Viendrait alors la portion du trajet la plus éprouvante, au travers de solitudes absolues, jusqu'au royaume de la Mère des hommes libres.

La dernière bouchée avalée, Azhren se leva et se dirigea vers la falaise. Après plusieurs minutes de marche au milieu du chaos rocheux, il parvint à l'endroit où il avait l'habitude de se rendre à chacun de ses passages. Là, une des courbes du roc était couverte de dessins noirs tracés sur la pierre ocre. Les figures se superposaient parfois, mais leur dessin était net. Azhren s'accroupit sur ses talons. Il les connaissait par cœur, mais elles exerçaient toujours sur lui la même fascination.

De nombreux animaux côtoyaient quelques êtres humains suspendus au milieu d'eux. Azhren reconnaissait des mouflons, tels qu'il en avait vus parfois sur les escarpements inaccessibles des montagnes. Ceux-ci portaient d'énormes cornes recourbées vers le garrot qu'ornait un soleil rayonnant. Non loin, guidés par des bergers sans visage aux membres courtauds, des animaux étranges marchaient d'un pas hiératique. Plus gros que des chevaux, juchés sur des pattes courtes mais sans le dos gibbeux des chameaux, ils levaient une petite tête surmontée de cornes légères, en forme de croissant. Un chien aux flancs maigres et à la queue recourbée trottait à côté. Une autre bête ne ressemblait à rien que connût Azhren. Le temps [p. 222] avait estompé les contours, mais on discernait encore l'échine bosselée terminée par l'unique corne en forme de croix, et l'animal ne possédait

¹ Pièce de tissu enveloppant la tête des nomades.

que deux pattes. Les silhouettes humaines, armées d'arcs et de javelots, étaient encore plus étranges. Leur torse triangulaire se rétrécissait jusqu'à la taille, incroyablement étroite, où prenaient naissance deux cuisses épaisses et rondes, prolongées par de courts mollets presque rectilignes. Les bras filiformes tenaient des lances très grêles. La plupart n'avaient pas de tête, et Azhren sentait peser sur lui le défi de ces corps aveugles aux couleurs pâles. Sans doute n'étaient-ce pas des hommes, mais plutôt les créatures qui les avaient précédés en ces temps lointains qu'évoquaient les récits des femmes. À l'extrémité du rocher, comme isolés, apparaissaient de véritables êtres humains, ceux qui avaient dû tuer les êtres sans tête. Le corps de ces hommes-là était gracieux et souple, les mains aux doigts effilés terminaient des bras tendus dans une mystérieuse prière. Ces personnages portaient des bijoux, et leur visage était couvert d'un masque imposant. Non loin d'eux, des chevaux attelés à un char conduit par un homme aux membres musclés bondissaient au-dessus du sol, comme s'ils allaient s'envoler. Des gnomes négroïdes couraient devant eux, s'égaillant dans toutes les directions. Azhren sourit, il savait ce que la fresque représentait là. Le conducteur était un homme libre. Il pourchassait les nains au visage brûlé dont les anciens récits disaient que leur langage était semblable aux cris aigus des chauves-souris.

Le silence était total. Azhren sentit soudain une présence derrière lui. Il porta la main à son poignard et se retourna. Adossée à un rocher, l'Éthiopienne le regardait sans bouger. Il demeura quelques instants interdit, le cœur battant. Furieux de s'être laissé effrayer par une esclave, il la toisa [p. 223] du haut de sa grande taille et l'apostropha : Que fais-tu ici ? Je t'ai sauvé la vie, et tu viens m'épier ? Mes propres neveux ne m'accompagnent que sur mon ordre.

Sa main était toujours crispée sur le poignard, et ses yeux brillaient dans la fente du litham. La jeune femme demeurait silencieuse. Il fit un pas vers elle, répétant d'une voix que la colère faisait trembler : Réponds, ou tu es morte !

Fusca se jeta à ses pieds. – Pardonne-moi si je t'ai offensé ! Je ne t'ai pas suivi. Je voulais... je voulais m'échapper. Tout le monde dormait. Je me suis levée doucement, et suis partie me cacher dans ces rochers, en espérant qu'on ne me retrouverait pas.

Azhren la regardait, ébahi, la stupéfaction succédait à la colère. – T'échapper ? Mais t'échapper où ? Il commençait même à rire.

Fusca s'était levée. Elle essuya rageusement ses larmes et lui lança comme un défi : N'importe où, pourvu que je ne voie plus le désert et les hommes sans visage ! Je veux partir, libère-moi, je t'en prie ! Et sa voix s'était à nouveau brisée.

Azhren pensa que cette femme était décidément étrange. Il parvint à étouffer son rire et lui dit d'un ton sec : Les gens de ta couleur nous sont soumis depuis des siècles. Tu reçois les ordres de moi, non l'inverse. Sois heureuse d'être une femme, sans quoi en ce moment tu sécherais au bord du lac mort, en priant ton dieu ridicule.

– Je ne suis pas chrétienne ! cria rageusement Fusca.

– Alors pourquoi les Vandales t'ont-ils remise aux Maures ?

Azhren était de plus en plus surpris. Fusca fit quelques pas. Elle se tenait face à la paroi couverte de fresques, mais ne paraissait pas les voir. Sans répondre à la question du nomade, elle lui de-[p. 224] manda s'il avait déjà vu les mauvais esprits. En quoi cela te regarde-t-il ? questionna Azhren.

– Moi, j'ai vu le démon... Ses traits se figèrent brusquement. Elle ajouta : La nuit dernière, il était près de nous. N'as-tu pas entendu les cris, vu les lumières ?

Azhren était stupéfait. Seuls les hommes libres pouvaient voir et entendre les génies. Il fit signe à Fusca de s'asseoir, et entreprit de l'interroger.

Elle lui raconta tout, la lumière d'or, les hurlements, les ailes et le visage du diable entouré de sa cour infernale. Elle voulait partir. Le désert lui faisait peur. Satan reviendrait, et cette fois l'emporterait. Si Azhren ne voulait pas la libérer, alors qu'il la tue.

Azhren avait beau réfléchir, il ne comprenait pas. Pourquoi ce diable était-il d'une si grande beauté ? L'Éthiopienne avait dû rêver. Pourtant, il en était certain, elle avait vu les génies. Alors si ce n'était ni rêve ni mensonge, que signifiait tout cela ? Il ordonna à Fusca de rejoindre les autres. La jeune femme le regarda sans mot dire et rebroussa chemin.

Azhren ne savait que décider. L'Éthiopienne avait peut-être le mauvais œil. Dans ce cas il fallait la tuer pour éviter qu'elle ne leur transmitt un sort néfaste. Pourtant, d'ordinaire, les choses ne se passaient pas ainsi. Les génies savaient fort bien se débarrasser eux-mêmes des individus désobéissants et profanateurs. Ils les faisaient mourir par une maladie ou un accident. Mais en vérité, Fusca ne connaissait pas les esprits du désert. Et si elle s'était trompée ? Si le grand diable au visage de lumière était en réalité un bon esprit qui voulait la protéger ? Qu'Azhren la tue et ce diable se vengerait sur lui ! Il résolut d'attendre avant de prendre une décision, il lui fallait en savoir plus sur le [p. 225] compte de l'Éthiopienne. Mais d'abord l'isoler des autres membres de la caravane, pour le cas où elle aurait vraiment eu le mauvais œil.

À demi satisfait de ses résolutions, Azhren revint vers la caravane, remonta en selle, et dirigea son chameau vers l'oasis. Comme prévu, ils l'atteignirent en fin d'après-midi.

Les habitants avaient aperçu la caravane depuis plus d'une heure et l'attendaient dans l'excitation. C'est par les nomades qu'on apprenait les nouvelles, qu'on savait si un fils ou une sœur partis depuis longtemps étaient encore en vie, si les rares puits du désert contenaient toujours de l'eau. Par certains signes connus d'eux seuls, qu'ils déchiffraient dans le ciel ou dans les couleurs des pierres, les nomades disaient encore si le vent de sable soufflerait longtemps ou s'apaiserait vite. Au début, ils parlaient peu, du moins tant que le troc n'avait pas tissé ses liens entre les voyageurs et les sédentaires. Après, les langues se déliaient, les chants s'élevaient, le désert reculait.

Le chameau d'Azhren était entouré de jeunes filles à la peau sombre. Des bracelets mobiles au cliquetis métallique tintaient à leur avant-bras et de lourdes bagues ornaient leurs doigts longs et fins. Elles portaient à leur narine un petit anneau d'argent. Quelques-unes, particulièrement délurées, s'enhardissaient à toucher les vêtements d'Azhren, trop las pour les chasser. Debout à la lisière des jardins, les hommes restaient immobiles et détaillaient les charges des chameaux en supputant les marchandises qu'ils pourraient négocier avec les cavaliers. Le soir tombait, les mouches avaient disparu, les palmiers découpaient leurs ombres dans le ciel crépusculaire.

Les nomades amenèrent les montures vers l'enclos qui leur était réservé et leur ôtèrent les bâts. Presque toutes les bêtes se couchèrent. Elles ne [p. 226] boiraient que le lendemain. Mais on leur apporta sans plus tarder des bottes de fourrage qu'elles commencèrent à mâcher avec une lenteur obstinée. Des enfants se tenaient là, des corbeilles posées à leurs pieds. Ils attendraient patiemment que les chameaux fassent leurs premiers crottins. Mêlés aux excréments humains, c'était un engrais de premier choix qu'on étendrait dans les jardins.

Azhren s'avança vers le feu autour duquel ses hommes étaient assis. L'air était encore chaud, mais tous se serraient autour des flammes sur lesquelles bouillait l'eau parfumée par les plantes. Les nomades aimaient les breuvages brûlants et, à la tombée du jour, les préféraient toujours à l'eau fraîche. Azhren but en premier et savoura la boisson au goût indéfinissable. Il sentit ses muscles se détendre, et s'allongea sur le sable. Dans les oasis, l'arrivée était le meilleur moment.

Azhren pensa que dans quelques jours il parviendrait au camp des hommes libres, et là retrouverait ses parents, inspecterait ses champs et ses troupeaux. Il y aurait plusieurs journées de joie. Ici, c'était simplement le repos. Le diner fut bientôt prêt : quelques poignées de mil, des dattes, de la viande, du lait de chèvre.

Azhren sentait le sommeil le gagner, mais le souci du chargement de la caravane l'empêcha d'y céder. Il avait ordonné qu'on regroupât les marchandises près de l'endroit où lui et les siens devaient dormir. Les gens des oasis étaient des voleurs qui préféraient la rapine au troc. Il se leva pour vérifier qu'on avait suivi ses instructions et passa non loin de ses esclaves. Eux aussi étaient assis autour d'un feu qu'ils venaient d'allumer. Les Romains étaient exténués. Ils avalaient la nourriture très vite, certains étaient déjà endormis. Azhren remarqua l'Éthiopienne, elle parlait avec l'homme qui l'avait imploré le matin. Qu'elle en profite, se [p. 227] dit Azhren, demain elle sera isolée de ses compagnons. Il était bien décidé, en effet, à l'approcher pour la percer à jour. Il devait en avoir le cœur net avant de parvenir au royaume de Tin Hafnen. Après avoir sommairement inspecté les marchandises, il revint vers ses hommes, but une dernière gorgée d'eau brûlante, et s'endormit.

Amasis et Fusca continuèrent à parler un moment. Fusca avait repris des forces. Et puis ici, ce n'était plus vraiment le désert, il y avait des êtres humains, des bruits, des chants de femmes, des odeurs parfumées et végétales. Elle s'efforçait de calmer Amasis qu'agitaient à nouveau des rêves fous. Il fallait,

disait-il, profiter de la nuit pour détacher des chameaux et s'enfuir vers le Nord. Au besoin, il tuerait les nomades qui tenteraient de les rattraper. Fusca lui opposait qu'ils ne savaient pas diriger les montures, et ne connaissaient ni le chemin, ni les points d'eau. Amasis, sans paraître l'entendre, répétait avec obstination les mêmes phrases. Lassée, Fusca se détourna de lui en soupirant. Il était redevenu un enfant, comme à Carthage, mais maintenant il jouait à se prendre pour un homme.

À part son affection, que pouvait-elle attendre de lui ? Elle ne lui avait même pas parlé des visions de la nuit précédente. Pourtant, malgré la fatigue qui la gagnait, elle avait peur, peur qu'à nouveau Satan ne vint la tourmenter. Il était peut-être là, dans le palmier dont les branches ployaient vers elle, telles de grandes pinces végétales. Ou bien il allait jaillir au milieu de la nuit et des braises rougeoyantes. Si elle parvenait à tenir les yeux ouverts, le tiendrait-elle à distance ? Elle regarda les flammes qui dansaient. Quelques minutes après, elle s'était endormie.

*

[p. 228]

Le soleil venait de se lever pour la deuxième fois depuis leur arrivée dans l'oasis, et Azhren sentait au bout de ses doigts un picotement familier, celui qui se manifestait chaque fois qu'il demeurait trop longtemps au même endroit. Comme tous ceux de son peuple, lorsqu'il cheminait dans le désert, il guettait au loin le liseré noir qui s'épaississait lentement, avant que ne s'épande la houle verte des palmeraies et des jardins. Mais une fois atteinte, l'oasis ne lui apparaissait que comme l'illusion d'un impossible bonheur, un autre mirage. Au bout de quelques jours, s'ils n'y prenaient garde, une étrange lassitude gagnait les nomades. Les palmiers soupiraient de faibles bruissements exténués comme les souffles des mourants ; les filets d'eau s'épuisaient dans les rigoles noirâtres qui les menaient péniblement aux jardins où la main de l'homme s'acharnait à faire naître une vie fragile nourrie d'excréments. L'air lui-même était par moments traversé de miasmes.

Non, les hommes libres ne pouvaient demeurer dans les oasis, abandonnées à l'humiliant labeur des esclaves et des tributaires. Jamais un nomade n'accomplirait ces travaux dégradants où la main devait plonger dans les excréments pour arracher au désert des fruits rabougris. Demeurer dans les oasis, c'était renoncer à la vie noble, s'enfoncer dans la certitude d'une mort sans gloire. Les hommes libres ne pouvaient vivre qu'au désert, qui leur rendait au centuple le prix de ses âpres beautés.

Le lendemain, quand Azhren sortit de l'oasis et se retrouva face au désert, il sentit son cœur bondir de joie dans sa poitrine.

*

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le départ de la caravane. La verdoyante oasis se dissolvait [p. 229] comme un rêve trop vite interrompu dans l'esprit

d'Amasis. Il ne parlait à personne, et ne sentait même plus la fatigue. Ses yeux étaient rivés sur la silhouette bleue et noire du païen, monté sur son chameau blanc, qui marchait devant, en tête de la caravane. Amasis haïssait Azhren.

Depuis le départ de l'oasis, Amasis n'avait pu approcher Fusca, et moins encore lui parler. Azhren avait interdit à quiconque d'entrer en contact avec elle. Durant la journée, juchée sur sa monture, elle marchait à l'écart des autres. Aux étapes, Azhren veillait lui-même à sa nourriture, et la faisait dormir à quelques mètres de lui.

Au moment des repas, Amasis avait plusieurs fois vu Azhren et Fusca se parler, sans qu'il pût rien entendre de leurs paroles. Azhren restait silencieux de longs moments, semblant écouter Fusca avec attention. Elle parlait beaucoup, et de temps à autre, levait le doigt vers les étoiles en traçant des signes mystérieux. Une fois Azhren avait même fait glisser son litham jusqu'au bas du cou, et Amasis avait entrevu le visage sec où un nez aquilin saillait au-dessus de lèvres minces qu'étirait un sourire. Amasis avait senti la colère monter en lui, la même qu'il éprouvait à Carthage en surprenant le regard des hommes sur Fusca. Il enrageait maintenant d'avoir attiré l'attention du païen sur sa compagne. Mais comment aurait-il pu agir autrement ? Sans son intervention, Fusca serait morte. S'il le fallait, il donnerait sa vie pour le salut de Fusca, mais il ne l'abandonnerait jamais. Un jour, une nuit, ils s'échapperaient ; il l'emmènerait avec lui vers le Nord, ils retrouveraient les cités et fuiraient là où les Barbares étaient les amis du peuple romain.

Au début de l'après-midi, à l'heure la plus morne, les cavaliers qui jusque-là avaient ménagé leur monture se mirent à presser l'allure en [p. 230] poussant des cris de joie. Ils tendaient la main vers un point de l'horizon. Amasis regarda, espérant discerner le liseré vert d'une oasis, mais tout était désespérément vide. La terre se soudait au ciel en une inatteignable limite. Seuls apparaissaient au loin les contreforts de montagnes dénudées. N'avaient-ils vu qu'une gazelle ? Mais alors pourquoi ne tendaient-ils pas leur arc ? Amasis renonça à comprendre, accéléra le pas pour éviter de se faire distancer. Il ne vit pas les minuscules points sombres au pied des montagnes.

Trois heures après, ils étaient arrivés au camp des hommes libres.

*

Azhren confia son chameau à l'un des esclaves noirs et avant même de surveiller le déchargement de la caravane, il se dirigea vers les tentes. Elles étaient disposées en cercles dont chacun regroupait une famille, l'ensemble constituant le clan auquel elles appartenaient.

Ces tentes étaient tissées de bandes noires et rouges. Le vent et la poussière n'en avaient pas encore effadi les couleurs. Azhren s'arrêta devant l'une d'elles, d'où provenaient des chants et de la musique. Il se sentait ému. Cela faisait si longtemps qu'il ne l'avait pas revue !

Les pans de la tente étaient relevés, mais Azhren ne pouvait encore apercevoir les occupantes. Une natte, faite de rubans tressés avec des fibres de palme, et décorée de petites lanières de cuir rouge et vert qui dessinaient des motifs géométriques, pendait à l'entrée en guise d'écran contre les vents de sable et de protection contre les mouches. Azhren la souleva et pénétra dans la tente. Les instruments, les voix se turent brusquement. Au fond, dans la pénombre, une femme vêtue de rouge – couleur distinctive des nobles – était [p. 231] assise sur un amoncellement de peaux de chèvres. Des régimes de dattes étaient posés à ses côtés. Les compagnes qui l'entouraient tenaient des instruments de musique.

À la vue d'Azhren, les traits bouffis de la femme en rouge s'animèrent. Comme toutes les femmes d'une grande beauté, la mère du nomade était obèse. Les plis de son cou recouvraient les premiers rangs de son collier de perles multicolores. Elle portait de nombreux autres bijoux, signes de son rang : bagues de pierre, collier de croix disposées en sautoir, bracelets de cheville torsadés, et surtout un curieux joyau fait d'une chaîne d'argent ciselé et d'un pendentif à deux couronnes, l'une en pierres multicolores, l'autre en argent et ivoire. Cet ornement était réservé aux femmes, qui se le transmettaient de mère en fille. Il avait autant de valeur que l'amulette dont aucune d'entre elles ne se serait séparée, un lourd pendentif de forme triangulaire, rehaussé par des appliqués de cuivre rouge dans lequel était glissé un morceau de cuir souple portant inscrite une formule magique.

Azhren s'inclina profondément et embrassa les mains potelées de sa mère. Elle lui adressa les traditionnelles formules de bienvenue, puis Azhren se mit à parler, racontant son voyage jusqu'au pays des Maures, où il avait troqué ses marchandises contre quelques mauvais esclaves et une femme à la peau noire dont l'étrangeté faisait oublier l'absence de beauté. Quand il eut fini son récit, sa mère lui donna des nouvelles de ses frères, de ses oncles, et de ceux qui étaient partis au Sud, vers le royaume de Tin Hafnen. Puis elle lui apprit que les rivières qui descendaient des montagnes avaient peu coulé cette année. Demain on prierait la Fiancée de la pluie que l'eau vint fertiliser les cultures des esclaves. Azhren approuvait de la tête. Quand elle eut fini il s'inclina de nouveau, et sortit de la tente.

[p. 232]

Il traversa la petite cour qui l'entourait, où étaient rangés les mortiers et les pilons qui servaient à broyer le mil. Elle était protégée de l'extérieur par une murette à laquelle pendaient les outres de peau de chèvre. Une fois à l'extérieur de l'enceinte, Azhren s'assura que les chameaux avaient à boire et à manger, puis, profitant des derniers moments de jour, il s'en alla inspecter les champs de sa famille. Ceux-ci s'étendaient non loin du camp, près du lit d'une rivière descendue des montagnes où ne coulait plus qu'un très mince filet d'eau. Sa mère avait raison : cette année, les récoltes étaient maigres, on mettrait peu de grain dans les coffres. Mais la culture de la terre n'était pas une tâche noble. Seuls les esclaves pouvaient s'y livrer.

Azhren regagna le camp. Les artisans rangeaient leurs outils, la nuit était en train de tomber. Mais le forgeron continuait à travailler, dérobé à l'ombre par des gerbes d'étincelles. Azhren le regarda avec crainte et passa à distance. Comme tous les hommes libres, il méprisait et craignait les forgerons. Dans les temps très anciens, quand les hommes libres luttèrent contre le peuple des géants¹ – des êtres si vigoureux qu'ils amassaient d'énormes rochers au sommet des montagnes –, les forgerons avaient réussi par la ruse à abattre ces créatures gigantesques. Maintenant on tenait à l'écart ces êtres noirs de peau et voués aux activités manuelles, car ils communiquaient avec les génies, présents dans le feu comme dans les autres éléments. Mieux valait être prudent.

L'activité du forgeron était indispensable à la vie des nomades. C'était lui qui forgeait l'épée dont chaque homme était si fier. Toute épée avait un nom, Azhren avait appelé la sienne *Fiancée du vent*. Chacune avait une âme, et aussi un corps. Le pommeau représentait la tête, la garde l'épaule, le fil tenait lieu de bouche et la pointe ressemblait [p. 233] à la langue. Le forgeron fabriquait aussi les dagues-bracelets. Elles n'avaient pas d'âme, mais constituaient des armes efficaces. Fixée sur l'avant-bras gauche, garde en avant pour être rapidement saisie, la dague servait d'arme de jet, et elle était meurtrière.

Azhren passa de nouveau devant la tente de sa mère où régnait une grande agitation. On préparait la procession de la Fiancée de la pluie. Il sourit malgré sa fatigue. La nuit était tombée, la température devenait presque fraîche. Les étoiles brillaient dans le ciel sombre. Il entra sous sa propre tente pour prendre un peu de repos. Ici, Azhren se sentait chez lui. Non qu'il fût attaché à un lieu. Sa terre, c'était d'abord là où il possédait des parents. Ensuite seulement un espace déterminé. Il n'avait jamais éprouvé dans les camps dressés près des montagnes le fade écœurement qui hantait les oasis. Ici encore, c'était le désert, mais sans la solitude. Il rajusta son litham auquel tintaient de petites amulettes d'argent et de cuivre, et défit sa ceinture de cuir que retenaient deux baudriers croisés. Il effleura son anneau magique, un bracelet de pierre en serpentine de couleur verte qui repoussait les mauvais esprits et donnait plus de force au bras qui tenait l'épée. Longtemps porté par ses oncles, le bracelet d'Azhren avait des reflets bleus dus au frottement prolongé sur les vêtements indigo. Azhren allongea sa natte, fit glisser l'anneau le long de son bras, et le tint serré entre ses mains, pour en recueillir les fluides bénéfiques. Demain, il parlerait à l'Éthiopienne.

*

¹ Certaines tribus touarègues ont cru jusqu'à nos jours à l'existence d'un peuple de géants contre lequel elles avaient dû combattre en des temps très anciens. Ce mythe des géants – qu'on retrouve aussi en Europe – paraît commun à l'Afrique du Nord occidentale (géants Sao et autres du folklore africain, comme le fait remarquer H. Lhote (*op. cit.*, p. 181). Il servait – entre autres – aux Touaregs à s'expliquer certaines particularités des reliefs désertiques (boules de granit sur le sommet des montagnes que seules ces créatures avaient pu y transporter), ou présence de grands squelettes à certains endroits, qui sont en fait ceux d'éléphants ou d'hippopotames de l'époque néolithique.

Le soleil était déjà levé, mais Fusca dormait toujours. La veille, quand on l'avait conduite vers une petite tente, près de celle de la mère d'Azhren, elle [p. 234] ne s'était même pas demandé pourquoi on la maintenait encore à l'écart des Romains. Elle était trop fatiguée. Amasis avait tenté de l'accompagner, mais des nomades s'étaient interposés, et il avait dû rejoindre ses compagnons.

À peine Fusca venait-elle de s'allonger sur les peaux de chèvres qui jonchaient le sol, qu'une jeune fille était entrée, tenant une jarre remplie de lait et un morceau de fromage. Elle avait la peau claire, et à son cou pendaient de nombreux bijoux. Elle s'était assise et avait regardé Fusca en se retenant de rire. Puis elle était repartie, et Fusca s'était endormie.

Ce furent les chants qui la réveillèrent. Tout d'abord, elle n'entendit que des bruits de voix indistincts. Quand elle eut repris ses esprits, elle écouta avec plus d'attention les sons aigus, aux inflexions étranges, presque des pleurs, mais coupés de rires si fréquents qu'elle ne savait s'il s'agissait de lamentations ou de cris de joie. Sa gorge était sèche, et ses lèvres gercées. Elle but le lait qui restait dans la jarre, et souleva la pièce d'étoffe qui pendait devant l'entrée de la tente. La lumière pénétra brusquement et l'éblouit.

Quand ses yeux se furent accoutumés au soleil, elle regarda d'où venaient les chants. Les nomades s'étaient regroupés autour de la tente de la mère d'Azhren et s'ordonnaient en procession. En premier marchaient les femmes, le visage découvert, drapées dans des tissus aux couleurs vives, qui accentuaient l'ampleur de leurs formes. Les plus jeunes riaient, sans que les autres les rappellent à l'ordre. À leur tête, soutenue par deux servantes, marchait une femme obèse. Fusca écarquilla les yeux. Elle n'en avait jamais vu d'aussi grosse. Cette femme devait bien peser trois fois le poids de Fusca. Elle marchait à petits pas, traînant les pieds, fixant des yeux un nourrisson qu'elle tenait dans ses bras [p. 235] courts et ronds et levait de temps à autre vers le ciel. Les hommes marchaient derrière, et de leurs bouches fermées faisaient un bourdonnement qui servait d'assise sonore aux chants cristallins des femmes. Personne ne prêtait attention à Fusca. Tous avaient les yeux rivés sur le nourrisson.

Intriguée, l'Éthiopienne s'approcha, et suivit à distance. Les nomades furent bientôt sortis du camp, et commencèrent à gravir un chemin qui s'enfonçait à travers les premiers escarpements des montagnes. Après une marche entrecoupée d'arrêts pour permettre à la femme obèse de reprendre son souffle, la procession parvint au fond d'un défilé dont une falaise barrait l'issue, falaise couverte d'inscriptions, de signes ne ressemblant en rien à ceux des Romains et des Grecs. Fusca s'était cachée derrière une roche. Les chants cessèrent brusquement, et les servantes de la femme obèse s'écartèrent d'elle.

Dans une cavité, une sorte d'autel était disposé, fait de pierres empilées les unes sur les autres. Fusca sentit battre son cœur. Elle avait compris... Les nomades étaient encore plus cruels que les Vandales !

La femme se tourna vers la foule et leva les bras au ciel en récitant d'incompréhensibles prières. Fusca vit alors, avec surprise, que ce n'était pas un

nourrisson qu'elle tenait entre les mains, mais une poupée, une simple poupée de branches grossièrement assemblées et recouvertes d'un tissu noir figurant une robe. Un bout de bois plus épais esquissait une tête, à laquelle étaient accrochées des tresses de vrais cheveux. De nombreuses amulettes étaient fixées au torse et aux bras de la poupée. La femme se retourna et s'approcha de l'autel sur lequel, avec d'infinies précautions, elle la déposa. Puis, imitée par les autres, elle s'accroupit et courba la tête, les yeux fixés vers le sol.

[p. 236] Les minutes passèrent dans un silence total. Fusca regardait le trou sombre où gisait la poupée. Elle se mordait nerveusement les lèvres qui se mirent à saigner parce qu'elles étaient craquelées. Ce ne pouvait être là qu'un culte rendu au diable, elle craignait de le voir à nouveau sortir des profondeurs de la terre. Elle était prête à se dresser et à dévaler vers le camp. Mais elle avait beau scruter l'ombre du rocher et guetter les premières lueurs annonçant le réveil de Satan, rien ne se passait. Tout demeurait immobile, silencieux. Quelques minutes interminables passèrent encore.

L'obèse releva enfin la tête, et de ses lèvres sortit un son monocorde. Tous l'imitèrent. Aucune modulation n'interrompait la persistance de la note, et les voix des hommes et des femmes semblaient revêtir les rochers d'une infrangible carapace sonore. Comme à un invisible signal, tous se turent au même instant. Les deux servantes s'approchèrent de la femme et l'aidèrent à se relever. Quand elle fut debout, ses compagnes poussèrent des cris de joie, et les hommes se joignirent à elles.

Fusca était rassurée mais ne comprenait rien à ce qui venait de se passer. La cérémonie était visiblement finie, hommes et femmes se mélangeaient en parlant à voix haute, et prenaient le chemin du retour. Fusca les suivit. Personne ne semblait avoir remarqué sa présence. À proximité du camp, elle attendit un moment que les nomades soient dispersés. Quand tout lui parut calme, elle regagna sa tente. À l'instant où elle y pénétrait, elle se trouva figée par la surprise : Azhren l'attendait.

Assis en tailleur, drapé dans un vêtement qui le couvrait jusqu'aux pieds, l'homme posait sur elle son regard dur. Elle ne voyait que ses yeux, le reste du visage étant dissimulé par le litham, mais elle savait que c'était lui. En un éclair, elle se revit [p. 237] dans sa chambre à Carthage, lorsque les Vandales étaient entrés, torches à la main. Pourtant elle ne chercha pas à fuir. Azhren n'était pas venu pour cela, elle le savait. Immobile devant l'entrée de la tente, elle soutint son regard.

Fusca attendait. Un souffle de vent fit vibrer l'étoffe de la tente, poussant un peu de sable à l'intérieur. Le cri assourdi d'un chameau se fit entendre, traîna longuement dans l'air chaud, et le silence revint. Azhren baissa les yeux et fit signe à Fusca de s'asseoir devant lui. Elle obéit sans hâte, et ses yeux s'attardèrent sur les mains d'Azhren qui demeurait toujours silencieux. Elles étaient longues et fines, mais parcourues de nombreuses rides, comme celles d'un vieillard. On

distinguait nettement les veines où battait un sang sombre, qui formaient un dessin tourmenté et noueux, comme un filet bleu jeté sur une chair trop pâle.

– Pourquoi m'as-tu caché que tu étais née au désert ? Azhren avait parlé d'une voix assurée. Sa question désarçonna Fusca. Sauf Amasis, personne ne connaissait le secret de ses origines.

– Je suis née au désert, mais je ne suis pas une Barbare ! Je suis romaine, et c'est injustement que tu me tiens en esclavage. Fusca parlait avec calme, sans défier Azhren mais en s'abstenant de prononcer un seul mot qui aurait pu ressembler à une supplication.

– Si tu es née au désert, tu n'es pas romaine. Si tu as la peau noire, tu n'es pas romaine. Pas plus que moi je ne suis éthiopien.

– Ce sont les hommes de ton peuple qui réduisent les Éthiopiens en esclavage. Pour les Romains, avoir la peau noire n'est pas un signe d'infériorité. Nous sommes différents, mais égaux.

– Tu es une esclave, et fille d'esclave ! Seuls les hommes libres ne peuvent être esclaves. Les Romains nous appellent des Barbares, mais ce sont [p. 238] eux, les Barbares, et tu ne devrais pas revendiquer le nom de Romaine. Mieux vaut être esclave chez les hommes libres que seigneur dans un peuple d'esclaves.

La tente trembla une nouvelle fois. Le vent s'était levé, les rafales se faisaient plus violentes. Fusca continua sur un ton légèrement ironique : Pour un homme du désert, tu parais bien informé sur la vie des Romains...

– Je sais entendre, car le silence apprend à écouter. Alors, toi, écoute-moi à ton tour ! Quand je remonterai sur mon chameau pour prendre la route du Sud, tu chemineras avec moi. Azhren marqua un temps d'arrêt avant de dire, détachant soigneusement les mots : Tu chemineras avec moi, à moins que je ne t'aie fait tuer.

Fusca sentit son cœur se rompre et son regard se brouilla. Elle dut s'appuyer pour ne pas vaciller. Il était donc venu pour cela. Pour lui dire qu'il préférerait la tuer plutôt que la renvoyer vers le Nord ! Elle était si troublée que la lumière lui semblait diminuer, comme à l'approche du crépuscule. Pourtant on était au milieu de l'après-midi. Elle se ressaisit. – Pourquoi m'épargnerais-tu ?

La main d'Azhren se posa sur le bracelet de pierre qu'il portait à l'avant-bras. – J'attends un signe. Je veux savoir si tu me porteras bonheur ou si tu es la proie d'un mauvais génie. Le signe viendra sans que tu t'en aperçoives. Moi, je le verrai.

Fusca soupira. Elle ne tirerait rien d'Azhren en le questionnant ainsi. Il fallait s'y prendre autrement. Mais il ne lui laissa pas le temps de reprendre la parole. – Pourquoi nous as-tu suivis ce matin ? Ne mens pas, je sais que tu étais là.

– Et pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? dit-elle avec humeur. J'étais seule sous ma tente, personne ne m'a interdit de venir ! Vos rites étaient-ils secrets, en ai-je troublé le déroulement ?

[p. 239]

Azhren déplia ses jambes. Elle crut qu'il allait se lever, mais le nomade ne semblait pas irrité par son impertinence. Il prit une position plus confortable et répondit : Les hommes libres ne s'entourent jamais inutilement de mystère. Mais tu as peut-être le mauvais œil...

Fusca haussa les épaules. – Si j'ai le mauvais œil, tu m'as dit que tu le saurais bientôt... Sans s'attarder sur ce point, elle reprit : Puisque vos rites ne doivent pas demeurer cachés, peux-tu me dire ce qu'ils signifient ?

– La pluie n'est pas tombée depuis des mois. Les esclaves ont besoin d'eau pour cultiver la terre, et nous-mêmes craignons que nos puits ne s'assèchent. Nous avons offert une fiancée à l'esprit de la pluie. Il habite dans les montagnes. Lorsqu'il accepte de s'unir à elle, le ciel s'obscurcit au-dessus des sommets, et l'eau coule des falaises. On ne sait jamais à l'avance ce qu'il décide. Les esprits ne sont pas les esclaves des hommes libres. La voix d'Azhren s'était faite plus sourde. Il posa ses doigts sur une des amulettes qui pendaient à sa ceinture. Et moi, si je vis, je serai ton esclave ? demanda Fusca qui s'était aperçue de son trouble...

– C'est chez nous le sort de tous les êtres à la peau noire. Tu deviendras ma parente, tu appartiendras à ma famille, et tu devras nous servir. Tes enfants m'appartiendront et tu me suivras ta vie durant.

– Comment pourrai-je être ta parente si je demeure ton esclave ?

– C'est notre coutume. On ne peut vivre avec quelqu'un dont on n'est pas le parent.

Fusca se redressa et regarda Azhren dans les yeux. – Alors tue-moi, tue-moi tout de suite ! Je ne serai jamais ni ta parente, ni ton esclave. À Carthage j'étais libre, comprends-tu ? Je n'ai jamais eu de maître, ni de mari chez les Romains. Je n'en aurai pas ici non plus !

[p. 240]

Fusca semblait en proie à la colère, mais en réalité, elle sentait le désespoir la submerger. Elle n'échapperait jamais au désert, aux Barbares. Les nomades avaient toujours été les ennemis.

Elle décida qu'elle ne deviendrait pas leur esclave. Elle préférait mourir ici, dans ce lieu créé par Dieu pour Satan. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.

Surpris, Azhren la regardait. Elle s'était ramassée sur elle-même. Sa poitrine se soulevait comme celle des bêtes traquées. Elle n'était vraiment pas belle, avec ses membres longs et fins, sa taille marquée, ses seins si petits qu'on en discernait à peine la forme sous les vêtements sales. Ce ventre ne porterait jamais d'enfants. Elle était trop maigre, trop chétive. Et pourtant Azhren sentait un trouble inattendu l'envahir. Depuis quelques jours, il avait en vain essayé de se dissimuler l'attrance qu'il éprouvait pour l'Éthiopienne. Cela confirmait la nécessité de la tuer. Si elle lui plaisait alors qu'elle n'aurait dû lui inspirer que du dégoût, c'est

qu'elle lui avait jeté un sort. Elle avait le mauvais œil, il en était maintenant presque sûr.

Et pourtant, plus le temps passait, moins il se décidait à en finir. Il se sentait attendri par le désespoir qui perçait sous la colère de Fusca. Il se surprit à lui dire : Si je t'affranchis, tu seras libre. Tu pourras te marier, tu auras un peu de terre et de bétail. Il ajouta sur un ton qu'il voulait rassurant : Chez nous les femmes sont l'objet de beaucoup d'honneurs. Elles sont très libres, beaucoup plus que chez les Romains. Ce sont les gardiennes des coutumes, et en beaucoup de choses nous leur obéissons.

Les derniers mots furent couverts par le bruit d'une rafale de vent, plus forte que les autres. Il faisait presque sombre dans la tente. Les traits de Fusca se détendirent, mais aucun sourire n'apparut [p. 241] sur ses lèvres. Elle répondit d'un ton las : Tu as dit que je suis pour toi d'une race inférieure. Même si tu m'affranchis, je ne ferai jamais partie du peuple des hommes libres...

Azhren se ressaisit. L'Éthiopienne parlait déjà de son affranchissement, alors que demain il déciderait peut-être de la tuer ! Tu es ici sous ma puissance, lui dit-il d'un ton sec, et tu y resteras le temps que je le déciderai. Si tu m'accompagnes au royaume de notre Mère, ton sort sera plus enviable que celui des autres Romains. Eux resteront au camp, et se joindront à nos esclaves pour cultiver la terre et servir nos femmes. Jamais ils ne seront libérés. Tous mourront ici, ou dans le désert s'ils sont assez fous pour tenter de s'enfuir.

Fusca frémit. Amasis et elle seraient-ils séparés pour toujours ? Azhren le lui confirma. Elle le supplia. Le jeune homme était son fiancé, elle l'aimait.

Fusca savait qu'elle mentait. Après leur arrestation, quand ils s'étaient retrouvés sous les murs de Carthage, elle avait cru pendant quelque temps à la transformation d'Amasis. Il paraissait si sûr de lui, si déterminé... Elle avait vite compris qu'il était resté le même. Et pourtant, son cœur se serrait à l'idée de ne plus jamais le revoir. Mais non, elle ne l'aimait pas.

Pour sauver le jeune homme, elle inventa des sentiments qu'elle n'avait jamais éprouvés. Elle dit que sans lui, esclave ou libre, sa vie n'avait plus aucun sens. Si Azhren décidait de la laisser vivre, il ne pouvait pas la séparer de son fiancé.

Le Barbare la regardait sans mot dire. Elle s'enhardit à prendre sa main pour la baiser, mais il la retira aussi vite que s'il avait touché un morceau de métal brûlant. Avant même qu'elle ait pu tenter un nouveau geste, il se leva, et lui dit d'une voix tremblante de colère : Tu n'es qu'une esclave ! Ta vie n'appartient qu'à moi.

[p. 242]

Il se leva dans un froissement d'étoffes, la main posée sur le pommeau de son épée, et s'apprêta à sortir de la tente. À l'instant où sa main écartait le pan d'étoffe les séparant du monde extérieur, un éclair blanc illumina la tente, et un immense craquement déchira le ciel sombre. Azhren s'était immobilisé. Il tournait le dos à

Fusca. Les premières gouttes crépitaient sur les parois de la tente. Azhren laissa retomber l'étoffe et se retourna. La jeune femme pleurait, son visage caché entre les mains.

Azhren défit lentement son litham. Ses mains tremblaient. Fusca releva la tête. Il souriait, et de ses yeux toute crainte avait disparu. L'esprit de la pluie s'est uni à sa fiancée, dit-il. Tu es sauvée.

Azhren ne sortit de la tente qu'au petit matin.

*

Plusieurs jours avaient passé depuis que la pluie était tombée. Le soleil brillait à nouveau mais les puits s'étaient remplis, et les pousses vertes commençaient à sortir du sol. Azhren sentait le fourmillement familier au bout des doigts. Le moment du départ vers le royaume de Tin Hafnen était venu.

Peu de caravanes descendaient si loin vers le Sud. Mais lui, depuis des années, connaissait tous les repères. Seul le vent de sable rendait aveugles les hommes libres. Quand il se levait, ils devaient s'arrêter et attendre parfois plusieurs jours que les génies aient cessé de souffler. Le voyage de retour était le plus périlleux. Les chameaux étaient alors chargés des lourdes plaques de sel qu'ils devaient amener loin au Nord, là où on les échangerait ¹. Les bêtes se fatiguaient beaucoup

¹ Les itinéraires sahariens des nomades pendant l'Antiquité classique ne nous sont évidemment pas très bien connus. On sait seulement qu'ils se déployaient principalement entre la Libye actuelle et Alexandrie au nord et, au sud, la région couverte par les zones actuelles du Sahel (cf. la carte fournie par P. Salama, *op. cit.*, p. 556). Un de ces itinéraires, jalonné de trouvailles archéologiques d'objets romains transportés par les nomades (on en a découvert jusque dans le Hoggar et au sud de Khartoum), aboutissait à la boucle du Niger après avoir traversé le massif du Hoggar. À la fin du IV^e siècle de notre ère, soit quelques décennies avant l'époque à laquelle se déroule l'intrigue de ce roman, le Hoggar était le siège d'un royaume dominé par une femme, la reine Tin-Hinan, où transitaient de nombreuses richesses. Les récits traditionnels attestaient en des temps reculés l'existence de cette reine et de son royaume. Les Touaregs la reconnaissaient pour leur ancêtre. On a retrouvé son squelette et sa tombe à Abalessa, dans le Hoggar. Son mobilier funéraire était très riche, elle portait plusieurs bijoux précieux et de nombreux bracelets d'or et d'argent. Il s'agit probablement de la reine de la tradition. L'action de ce roman se déroulant néanmoins plus tard (la datation au radiocarbone du lit de bois sur lequel reposait le squelette a donné la date de 470, mais avec une marge d'erreur de plus ou moins 130 années. D'autres indices permettent de penser que la date approximative se situerait plutôt au IV^e siècle qu'au V^e siècle), nous avons supposé qu'une descendante de cette reine continuait à régner sur le Hoggar. Par ailleurs, précisons que les passages de ce chapitre dans lesquels sont décrites les coutumes des ancêtres des Touaregs sont plus le fruit de la rétro-diction que de témoignages de contemporains. En effet, malheureusement, nous ne possédons que très peu de données sur l'organisation sociale des nomades en ces temps lointains. Nous avons donc, pour l'essentiel, emprunté nos renseignements aux données ethnographiques fournies par des observateurs des Touaregs de l'époque moderne en supposant que les coutumes suivies par ce peuple ont peu varié au cours des siècles, jusqu'aux récentes et tragiques modifications climatiques du Sahel qui ont entraîné pour les nomades les conséquences que l'on sait (naturellement, nous avons systématiquement écarté de ces données tout ce qui nous paraissait se référer à l'Islam, la naissance de Mahomet étant postérieure à l'époque de l'intrigue). Ce procédé est sans doute moins hasardeux qu'il n'y

plus vite. Azhren craignait toujours qu'un incident ne retardât trop longtemps la caravane dans le désert. Mais cette fois, tout se déroulerait bien : Fusca avait la chance sur elle.

[p. 243]

Il se dirigea vers l'enclos où étaient parqués les chameaux afin de vérifier leur état. Il passa près de l'endroit où se tenaient les prisonniers romains. Ils ne se faisaient pas d'illusions sur leur avenir, mais peu leur importait puisque la marche exténuante s'était enfin arrêtée.

Azhren inspecta les chameaux avec soin. Leurs flancs s'étaient remplis. Ils se tenaient debout, signe de leur bonne condition. Azhren songea aux courses de méharis que les nomades organisaient lors des réjouissances. Les chameaux portaient alors le harnachement réservé aux jours de fête. Azhren accrochait à la selle son sac de cuir, décoré de superbes motifs. Aucun homme du clan n'en possédait de si beau. Comme le voulait la coutume, sa mère le lui avait confectionné quand il avait atteint l'âge adulte.

Azhren se tenait immobile, ses pensées erraient. Il s'imaginait un jour, monté sur son chameau blanc, entrant dans les ruines des villes romaines, quand les génies en auraient fait crouler les murailles. Il prendrait les rares richesses qu'elles contenaient encore, les pièces de monnaie, les perles d'émail et les bijoux abandonnés. Mais il briserait les miroirs aux reflets trompeurs. Puis il pousserait son chameau jusqu'à la mer, cette étendue d'eau si grande et inutile puisqu'on ne pouvait la boire. Et là, il regarderait le soleil s'y plonger.

Absorbé par ses rêveries, Azhren n'eut pas le temps de se retourner. Il sentit tout à coup un poids sur ses épaules et la douleur lui déchira le visage. Armé d'une pierre, l'homme s'était rué sur lui et l'avait jeté à terre en lui portant un premier coup à la joue. Empêtré dans ses vêtements, Azhren ne put éviter le deuxième. L'homme abattit son bras, mais au dernier instant Azhren parvint à détourner la tête et la pierre heurta son épaule. L'homme poussa un juron et, pesant de tout son poids sur [p. 244] Azhren pour l'empêcher de se dégager, leva de nouveau le bras. Cette fois il ne le manquerait pas. Il ferait éclater le visage détesté, que maculait déjà le sang de la blessure.

Azhren parvint à dégager sa main et sentit le sable entre ses doigts. Il serra la main et en jeta le contenu dans les yeux de son agresseur. Aveuglé, celui-ci ne lâcha pas prise pour autant. La pierre effleura la tempe d'Azhren et roula sur le sol avec un bruit sourd. L'homme chercha à tâtons à la reprendre, tandis que de son autre main, il frottait rageusement ses yeux. Azhren parvint à se saisir de sa dague-bracelet et leva son arme vers la gorge de son agresseur. Mais au moment où le tranchant de la lame allait faire son office, l'homme heurta le bras d'Azhren

paraît, puisque H. Lhote lui-même signale plusieurs coutumes décrites par Hérodote au V^e siècle av. J. -C. qui étaient encore en vigueur à une date très récente chez les Touaregs (cf. H. Lhote, *Le Hoggar.... op. cit.*, p. 141).

si violemment que l'arme dévia vers son oreille et la trancha net... Le sang jaillit, l'inconnu poussa un hurlement. Ses mains lâchèrent le Barbare et se portèrent à la tempe. Il n'y voyait plus rien. La douleur emplissait sa tête. Azhren se dégagea et se releva. La blessure de sa joue lui faisait mal. Il essuya le sang qui en coulait et fit jouer son épaule endolorie. Apparemment, ses blessures n'étaient pas graves.

Azhren regarda l'homme qui gisait à ses pieds, recroquevillé sous la douleur, et dont les mains cachaient le visage. Il se courba vers lui, et le força à les écarter. La figure de son agresseur était couverte de sang, mais il le reconnut. C'était le fiancé de l'Éthiopienne.

Alertés par les cris, plusieurs serviteurs noirs étaient accourus et regardaient la scène avec étonnement. C'était la première fois qu'ils voyaient un esclave se rebeller contre leur maître. Azhren leur ordonna de l'entraver. Il déciderait plus tard de la façon dont il le ferait mourir. Puis il retourna vers la tente de ses sœurs, et demanda à la cadette de lui prodiguer les soins nécessaires. La jeune fille [p. 245] commença par laver les plaies, et en retira minutieusement les grains de sable. Azhren ne sentait plus la douleur et cherchait à comprendre ce qui s'était passé. Il avait échappé de peu à la mort et sentait monter en lui la colère. La mort ne lui faisait pas peur, mais il y en avait plusieurs sortes, et il se sentait déshonoré. Lui, un futur chef de clan, dans le camp même de sa famille, avait failli succomber aux coups d'un esclave. Amasis allait payer cette injure de sa vie, mais cette vengeance était dérisoire pour un tel affront.

Les yeux d'Azhren brillaient de colère, et sa sœur n'osait prononcer un mot. Elle s'apprêtait à enduire de graisse les blessures lorsque le pan de la tente se souleva, livrant passage à Fusca. Ses traits étaient déformés par l'émotion, et avant même qu'Azhren ait pu se lever pour la chasser, elle lui lança : Qu'as-tu fait d'Amasis ? Pourquoi l'as-tu mutilé ? Rends-le-moi et laisse-nous partir ! Tu ne peux le laisser ainsi. Si on ne soigne pas sa blessure, il va mourir. S'il meurt, je mourrai aussi !

La gifle d'Azhren l'atteignit en plein visage. Elle se tut et après lui avoir décoché un regard de haine, elle sortit de la tente en courant. Azhren cria aux serviteurs de la rattraper et de l'empêcher de rejoindre le blessé. Elle resterait dans sa tente.

Sa sœur le força à se rasseoir et commença à chanter doucement. Azhren sentit son corps se détendre, la colère se retira, il s'abandonna aux soins de la jeune fille. Dehors, les esclaves s'affairaient autour des chameaux et enlevaient leurs bâts. La caravane ne partirait pas aujourd'hui.

*

Azhren ne parvenait pas à se décider. Le poids de la honte l'accablait. Il devait se venger. Il se [p. 246] souvenait comment son père avait vengé le meurtre de son oncle, tué par un clan adverse qui l'accusait injustement d'avoir empoisonné ses chameaux.

La vengeance était un devoir sacré, indispensable au disparu comme aux survivants. L'âme de celui qui avait connu une mort violente se séparait de son corps et se transformait en vautour réclamant sans cesse à boire le sang de son ennemi. Un de ses parents devait le venger. Tant que celui-là n'avait pas rempli sa mission, il devait rester sans se laver, ne plus manger de viande ni approcher une femme ¹.

Le père d'Azhren s'était scrupuleusement plié à ces interdits et avait parcouru le désert des mois durant, à la recherche du grand-père du meurtrier. Un jour, il l'avait trouvé, et l'avait tué net, d'une flèche en plein cœur. Il était revenu au camp, et on avait fait une grande fête. Azhren avait tout juste sept ans, mais il se souvenait encore qu'à la fin du repas, son père l'avait fait asseoir à côté de lui, avait sorti la dague de sa gaine. Puis il l'avait serrée dans son poing, la tenant devant les yeux d'Azhren, lui recommandant d'écouter avec attention. Les doigts de la main, disait-il, représentaient les membres du clan adverse, groupés en cinq degrés de parenté. En premier venaient les grands-parents du meurtrier, puis son père et ses oncles paternels, suivis du meurtrier lui-même, de ses frères et de ses cousins germains. À tous ceux-là on pouvait donner la mort : même tenue par trois doigts, une dague peut encore causer une blessure mortelle. Les deux dernières générations – les enfants mâles du meurtrier, ses neveux et ses petits-fils – étaient moins touchées par la vengeance : en se servant de deux doigts seulement, on ne pouvait infliger que des blessures légères. Le père d'Azhren avait demandé à son fils de toujours se [p. 247] souvenir de la dague et des cinq doigts, et l'enfant le lui avait juré.

Aujourd'hui tout cela ne lui servait à rien. La vengeance devait être à la mesure de l'offense. Non seulement Amasis ne possédait pas de parents, mais il n'était qu'un esclave. Le sang d'un esclave ne rachetait rien. Encore, si Amasis avait appartenu à un autre maître, Azhren aurait pu lui demander réparation. Amasis mourrait, mais sa mort n'éteindrait pas la honte d'Azhren, et un nomade ne pouvait vivre avec la honte collée à la peau, aussi présente que la funeste cicatrice qui marquerait sa joue.

L'offense avait de nouveau fait germer dans l'esprit d'Azhren le doute au sujet de Fusca. Amasis lui était lié, et c'est par lui que le déshonneur l'avait atteint. Azhren ne savait plus si l'influence de l'Éthiopienne était bienfaisante ou maléfique. Mais il était contraint de s'avouer qu'il n'aurait pas le courage de se séparer d'elle. Il n'avait jamais eu de maîtresse à laquelle il fût aussi attaché. Il ne se lassait, en dépit de son manque de beauté, ni de son corps, ni de ses paroles.

¹ Beaucoup de ces usages – qui sont antérieurs à l'Islam. – n'existent plus à l'heure actuelle. Cependant, il en demeure des vestiges. Chez les Bédouins, au début de ce siècle, le représentant du sang s'abstenait de porter le *marîr* (cordon noir avec lequel on fixait le châle sur la tête), objet de fierté, jusqu'à ce qu'il ait exécuté son obligation. À l'heure actuelle, on s'abstient de porter des habits de soie, et on laisse les cheveux non coiffés jusqu'à l'heure de la vengeance (cf. J. Chelhod, "Équilibre et parité dans la vengeance du sang chez les Bédouins de Jordanie", dans *La Vengeance*, sous la direction de R. Verdier, tome I, Paris, Cujas, 1980, p. 130).

Azhren sentit qu'il ne pourrait s'endormir et ordonna qu'on la fît chercher. Quelques minutes après, elle était auprès de lui. Son large vêtement cachait la maigreur de ses formes. Quand la pluie avait cessé de tomber, Azhren lui avait offert un habit pour remplacer sa tunique qui tombait en lambeaux. Il la préférait ainsi. Sentant le désir monter en lui, il se ressaisit. Il voulait lui parler de l'événement du matin. Fusca était silencieuse et son regard toujours aussi agressif. Il lui ordonna de s'asseoir. – Je veux savoir pourquoi le Romain a tenté de me tuer.

– Demande-le-lui, répliqua-t-elle sèchement.

Azhren eut un geste d'impatience et Fusca regretta ses paroles. Si elle voulait sauver Amasis, elle ne devait pas réveiller la colère d'Azhren. [p. 248] Pardonne-moi, dit-elle d'une voix radoucie. Depuis ce matin, je ne sais plus que faire ni penser. Mais je suis sûre d'une chose : Amasis n'est pas responsable. Tu dois l'épargner.

Azhren était stupéfait. Il s'attendait à ce qu'elle le supplie, qu'elle fasse appel à sa clémence, et elle osait lui dire que l'esclave n'avait rien commis de répréhensible ! Il faillit la renvoyer dans sa tente, mais parvint à se contenir. – C'est pourtant lui qui a essayé de me tuer ! Je te demande à nouveau pourquoi.

– Si c'est à moi que tu le demandes, cela signifie que tu le sais. Voyant qu'Azhren ne répondait rien, elle continua : Amasis est au courant de ce qui s'est passé dans ma tente, après que tu es venu m'y rejoindre, quand la pluie s'est mise à tomber. Il est d'un caractère jaloux et tient à moi plus qu'à la vie. Voilà pourquoi il a essayé de te tuer.

– Qui l'a mis au courant ?

– C'est moi. Je sais que tu m'avais interdit de parler aux prisonniers, mais je n'ai pu me résigner à l'abandonner. Je suis allée le voir. Je ne voulais rien dire mais il a deviné. Je savais qu'il te haïssait, mais je n'aurais jamais pensé qu'il veuille te tuer.

Azhren ne répondit rien et regarda Fusca dans les yeux pendant de longues secondes. Puis il dit à voix lente : Tu m'as donc désobéi. Quant à lui, il a agi de façon délibérée, et par haine pour son maître. Demain il mourra.

– Non ! cria Fusca, tu ne peux le faire mourir, ce n'est pas contre toi, mais pour moi qu'il a agi ! S'il est responsable, je le suis autant que lui. Fusca se dit qu'elle n'avait plus que quelques instants pour arracher Amasis à la mort. Elle résolut de jouer le tout pour le tout. – Si je ne peux le sauver, alors je mourrai avec lui ! Et si tu m'en empêches, je me tuerai dès que je serai seule ! Si tu as quelque [p. 249] attachement pour moi, tu ne peux me sacrifier pour une vie qui n'a pour toi aucune valeur.

Fusca sentit l'angoisse nouer ses entrailles. Et si Azhren la prenait au mot ? S'il la faisait périr en même temps qu'Amasis ? Elle mentait. Elle n'aimait pas Amasis, elle ne pouvait l'aimer, même maintenant.

Le visage d'Azhren demeurait impassible. Elle épiait le mouvement de ses lèvres. Azhren réfléchissait. Il réfléchit ainsi de longues, très longues minutes, puis lentement ses traits se détendirent, et un sourire se forma sur ses lèvres, que démentait la dureté de son regard. Le cœur de Fusca battait de plus en plus fort. Azhren allait les épargner, elle en était sûre.

– Regagne ta tente, dit Azhren, il en sera fait comme tu le désires.

Fusca sentit son corps se glacer.

*

Amasis, solidement ligoté, était adossé à un rocher et gardé par deux jeunes Barbares qui ne le quittaient pas des yeux. Si sa blessure ne lui avait pas été si douloureuse, il aurait pu y lire un étonnement mêlé de crainte. Un homme qui avait osé s'attaquer à Azhren devait être doté de pouvoirs surnaturels. Pour le moment, il se tenait tranquille, mais qui disait que, brusquement, il ne se dégagerait pas de ses liens pour fondre sur eux ? Ou bien il pouvait encore disparaître, s'envoler vers les montagnes. Toute la nuit ils avaient veillé, serrant leur arc contre leur poitrine, prêts à saisir une flèche dans leur carquois. Mais le prisonnier n'avait pas bougé. Aux heures les plus froides, il leur avait même semblé qu'il frissonnait. Le soleil soulignait d'or la crête des montagnes. Il éclairait doucement leurs masses noires, effaçant la pesante menace. Les [p. 250] jeunes gens sentaient leurs muscles se détendre. Peut-être l'esclave n'était-il qu'un pauvre fou. Cela se produisait parfois, dans le désert. Au plus fort de l'été, lorsque le soleil écrasait la terre de toute son incandescence, il arrivait qu'un homme se mît brusquement à prononcer des paroles incohérentes et se laisse tomber de son chameau. Les mauvais génies s'étaient emparés de son esprit, on ne pouvait plus rien pour lui. Bientôt son corps se figeait. Certains disaient même avoir vu le sol s'entrouvrir et se refermer sur le cadavre.

Le visage d'Amasis était recouvert de traînées de sable mouillé par les larmes qui coulaient de ses yeux clos et boursoufflés. Il avait la bouche légèrement ouverte, sa lèvre inférieure bougeait de temps à autre comme s'il voulait dire quelque chose, mais aucun son n'en sortait. On avait serré autour de sa tête une cordelette qui maintenant contre sa tempe droite un morceau de tissu souillé de sang, afin d'arrêter l'hémorragie. Réveillées par le soleil, les premières mouches tournaient autour du grossier pansement.

Les deux jeunes gens sentaient le sommeil les gagner. Mais leur veille n'était pas terminée. Azhren leur avait ordonné de rester en faction jusqu'au moment du jugement. Ils se mirent à chanter d'une voix sourde pour se tenir éveillés.

Finalement, le temps passa plus vite qu'ils ne le craignaient. Ils furent presque étonnés, au bout de quelques heures, d'apercevoir Azhren, accompagné de tous les hommes adultes du clan, se diriger vers l'endroit où ils se tenaient. Ils piquèrent Amasis de la pointe de leur lance pour le forcer à sortir de son engourdissement. En gémissant, il leva les paupières sur ses yeux rougis de sang. La première sensation qu'il perçut fut la douleur lancinante de sa tempe. Durant les premières

secondes, bien qu'il eût les yeux ouverts, il ne put rien [p. 251] discerner à travers ses larmes. Puis elles crevèrent et se répandirent en traînées chaudes sur ses joues. Le Barbare était devant lui.

Azhren avait enlevé son litham en signe de honte. Les membres de son clan étaient à ses côtés. Quand il fut sûr qu'Amasis avait repris ses esprits, il fit un signe, et deux hommes poussèrent Fusca devant lui. Malgré les vêtements barbares dont elle était affublée, Amasis la reconnut tout de suite. Il tressaillit, mais ses entraves l'empêchèrent de se redresser. Azhren se pencha vers lui et, d'un geste sec, arracha la boule de tissu fixée à sa tempe, dévoilant la cavité qui s'ouvrait à la place de l'oreille. Amasis poussa un cri de souffrance, tandis que le sang se mettait de nouveau à couler.

Fusca voulut s'élancer, mais Azhren la retint. Puis il revint vers Amasis qui grimaçait de douleur et lui dit d'un ton sarcastique : je t'ai enlevé ce linge afin que tu puisses bien entendre ma voix. Il se retourna vers les membres de son clan : Vous aussi, mes oncles et mes cousins, je vous demande d'écouter mes paroles, et de me dire si elles sont justes.

Un silence se fit. On ne devinait rien de l'expression des visages cachés par le litham, mais tous les yeux se fixèrent sur les lèvres d'Azhren.

– Cet homme a tenté de me tuer. On ne se venge pas d'un esclave, on punit ses offenses. Il va mourir. Mais il n'est pas seul, la femme au visage brûlé – il désigna Fusca d'un mouvement de menton – était sa compagne du temps où ils vivaient dans les cités des méprisables Romains.

Azhren marqua un temps d'arrêt et ses yeux se posèrent sur Fusca. – Elle prétend que le désespoir et la colère ont guidé sa main, et veut l'accompagner dans la mort. Une vie d'esclave ne compte pas. Voilà ce que j'ai décidé et dont je vous prends à témoins. Je vais faire mourir cet homme, assez lentement [p. 252] pour qu'il voie la mort venir. Mais je ne resterai pas sourd aux supplications de la femme qui prétend être sienne. Si l'homme veut se sauver, il n'aura qu'à la désigner pour prendre sa place : il vivra, et elle mourra.

Azhren croisa les bras sur sa poitrine. Fusca le regardait, les yeux écarquillés. Ainsi, le Barbare demeurait inflexible : Amasis allait mourir. Elle cacha son visage dans ses mains et se mit à sangloter, sans même entendre Amasis crier à Azhren qu'il pouvait aussi bien le tuer tout de suite car jamais il n'échangerait la vie de Fusca contre la sienne.

Azhren s'était retourné vers les membres de sa famille. Ceux-ci se concertèrent, puis l'homme le plus âgé s'avança pour dire que la décision était juste. Azhren s'inclina, s'approcha de trois de ses parents et leur dit quelques mots. Aussitôt, ceux-ci se dirigèrent vers Amasis et lui enlevèrent ses vêtements, dénudant son corps maigre. Puis ils le traînèrent jusqu'à un endroit où le sol caillouteux était dépourvu de sable, et le forcèrent à s'étendre sur le dos, les bras en croix et les jambes écartées. Ils étirèrent ses membres pour les fixer solidement à quatre pieux fichés en terre. L'ensemble des opérations ne prit que quelques

minutes. Amasis essayait de se débattre, mais il était trop faible pour arrêter les gestes des trois hommes.

La longue attente commença, sous l'ardeur du soleil que n'apaisait aucune ombre. Fusca ne quittait pas Amasis des yeux. Elle ne pouvait rien faire, et ne tentait même pas de supplier Azhren, toujours immobile à côté d'elle. Elle savait qu'elle avait épuisé ses chances.

Azhren, lui aussi, attendait. Dans quelques heures, tout serait fini et sa honte aurait disparu. Il était le seul à savoir ce qui allait se passer. Il [p. 253] l'avait su dès la veille, sous la tente, quand Fusca s'était offerte à mourir avec son ancien amant. La mort d'Amasis ne signifiait rien. Pour le nomade, il n'avait jamais été vivant ; quant à Fusca, elle n'avait aimé qu'une ombre.

La douleur, peu à peu, raidissait le corps d'Amasis. Ses membres lui semblaient quatre flèches dures fichées dans son ventre et ses épaules. Le sang continuait à couler de sa tempe et séchait en tombant sur le sol. En penchant la tête de côté – c'était la seule partie de son corps qu'il pouvait encore bouger – il apercevait Fusca qui le regardait. Elle ne pleurait plus. Par moments, ses lèvres s'ouvraient et se refermaient, comme si elle voulait lui parler, mais il n'entendait rien, ne comprenant pas le dernier message de ces baisers muets. Le soleil était maintenant haut dans le ciel et la lumière le contraignit à fermer les yeux. Tout son corps le brûlait, sa langue gonflait dans sa bouche. Il lui semblait que sa blessure s'écartait, ouvrant tout le côté droit de son visage. Des bribes de prières lui revinrent à l'esprit, mais il n'avait plus la force, ni même le désir de les prononcer. Il gisait crucifié au désert, sous le soleil vide de Dieu. Les heures passaient lentement. Il lui semblait que son supplice durait déjà depuis plusieurs jours, qu'il ne prendrait jamais fin. Le sang lui montait à la tête, la peau de son crâne était devenue brûlante. Le monde autour de lui avait disparu, mais la douleur ne diminuait pas.

Le bruit commença sans qu'il s'en aperçût. D'abord, il le confondit avec les battements de son cœur, puis il devint plus puissant. Il montait des profondeurs de la terre, vers le sol contre lequel sa tête était appuyée, en pulsations puissantes et sourdes, à moins qu'il ne vînt des montagnes noires, s'étendant dans la plaine en une inexorable houle. Il faisait de plus en plus chaud, et le bruit [p. 254] régulier augmentait toujours. Il était maintenant en lui, il résonnait dans ses veines, entraînait dans sa tête par le trou noir de sa blessure. Brusquement, Amasis se souvint des paroles de Geiseric. C'était le marteau de Satan qui frappait dans le désert de toutes ses forces. La Bête immonde rodait autour de lui, et s'apprêtait à emporter son âme de pécheur ! Il tira sur ses liens, essayant vainement de se dégager. Le bruit augmentait, le soleil commençait à danser dans le ciel, tout le corps d'Amasis n'était plus qu'une dérisoire enclume sur laquelle tapait un gigantesque marteau tenu par une main griffue. Il hurla de frayeur, criant qu'il ne voulait pas mourir.

Accablés par la chaleur et le silence absolu, Azhren et Fusca sursautèrent en entendant Amasis gémir faiblement. Azhren crut comprendre qu'il demandait

grâce, et se leva pour mieux entendre ses paroles, en faisant signe à Fusca de le suivre. Il se pencha vers Amasis.

Le supplicié ouvrit les yeux. Ses pupilles étaient dilatées par l'effroi. Il articula faiblement : Il est là... Épargne ma vie !

Azhren dit lentement, d'une voix forte, pour être sûr qu'Amasis comprendrait ses paroles : Si tu vis, Fusca mourra. Je peux te sauver, mais je la tuerai. Dois-je prendre sa vie en l'échange de la tienne ?

Fusca était tombée à genoux. Elle tremblait de tout son corps. Ce n'était pas possible, Amasis avait perdu la raison, elle ne pouvait pas lui être sacrifiée ! Elle s'agrippa aux jambes d'Azhren en criant : Il ne sait pas ce qu'il dit ! Tu ne peux pas me tuer, je ne l'ai jamais aimé !

Azhren avait renoué son litham autour de sa tête. Ses yeux bleus s'attardèrent sur Fusca. Il n'y avait plus personne autour d'eux. Tous les hommes avaient regagné le camp lorsque la chaleur était devenue trop forte. Un brusque coup de vent, venu [p. 255] des montagnes, souleva la poussière. Azhren posa la main sur la poignée de l'épée accrochée à sa ceinture et regarda de nouveau Amasis. Je ne veux pas mourir, répétait celui-ci, je t'en supplie, délivre-moi...

Paralysée par la peur, Fusca avait les yeux rivés sur Azhren. Celui-ci se leva et sortit son épée de son fourreau. La lame se dressa au-dessus de Fusca et s'abattit en sifflant sur la gorge d'Amasis, qu'elle trancha d'un seul coup. La tête retomba dans la poussière, et le sang jaillit, éclaboussant le vêtement blanc de Fusca qui, évanouie, gisait auprès du corps écartelé.

*

Au cœur du désert, le royaume de Tin Hafnen dressait face au Nord ses sentinelles de pierre. Les fûts minéraux jaillissaient du sable, raidis dans leur éternelle menace, marquant les limites d'un territoire auquel, jusqu'à la fin des siècles, seuls parviendraient les nomades. Tin Hafnen régnait sur les montagnes bleues, aux formes inconnues et déchirées, figées dans un orage immobile. Le faste interrompu des colères volcaniques s'élevait au-dessus du désert, le protégeant de l'emprise des hommes. Celui-ci déroulait à leurs pieds l'hommage calme de ses sables frissonnant sous la caresse des vents. Mais les montagnes, c'était encore le désert. Elles portaient sa gloire en une apothéose barbare de pics enchevêtrés qui jaillissaient en flèches de cathédrales nées de la seule main des dieux au-dessus de falaises où la lumière du soleil venait se briser. Seuls étaient dignes de ce séjour divin les reines des montagnes et le peuple des hommes libres qu'elles avaient engendrés. Quand elles arrivaient du Nord incertain, les caravanes se recueillaient devant l'imposant tombeau entouré d'une [p. 256] aire sacrée où gisaient les corps chargés d'or et d'argent des souveraines qui avaient précédé Tin Hafnen. Il en allait ainsi depuis si longtemps que cela devait durer toujours. De très anciens récits racontaient que la première reine était venue du Nord ¹, aux

¹ Plus exactement du Sud marocain, dans la région du Talilalet.

temps où le désert était encore enfant. Les flancs des montagnes s'étaient ouverts dans un bruit de tonnerre pour l'accueillir dans son nouveau royaume, et ses chars d'or aux roues de diamant, tirés par quatre chevaux blancs, s'étaient arrêtés à l'ombre des falaises qui montaient jusqu'au ciel. Les femmes continuaient à transmettre l'histoire des origines, et tous les hommes libres savaient qu'ils étaient issus de la première reine, celle dont le corps reposait à l'abri du grand tombeau.

Azhren et les siens étaient un jour arrivés du Nord. En compagnie d'une femme étrange à la peau noire, au visage impassible, que personne ne vit par la suite jamais rire ni pleurer. En ce temps-là, c'était encore une esclave. Mais il l'avait vite affranchie. Suivant la coutume, l'esclave ne pouvait quitter son maître qu'en retombant sous la dépendance d'un autre maître, et Azhren moins que quiconque aurait pris le risque de négliger les rites. Pour donner plus d'éclat à son geste, il s'était présenté devant la reine et sa cour avec Fusca – tel était le nom de l'esclave mais on ne l'apprit que par la suite –, et lui avait tendu sa propre dague. La reine avait ordonné qu'on amène un de ses chameaux préférés, plus grand et plus blanc qu'aucune autre bête des hommes libres, et commandé à Fusca de faire ce qu'on lui avait enseigné. La jeune femme au visage morne s'était approchée de la bête et avait piqué sa cuisse de la pointe de sa dague pour que perlent quelques gouttes de sang... Par ce geste, qui causait un dommage symbolique à un bien de la reine, Fusca était devenue sienne. [p. 257] Aussitôt, la souveraine l'avait offerte à Azhren qui l'avait prise pour épouse.

Fusca demeurait dans le royaume des montagnes. Azhren partait souvent plusieurs mois vers le Nord, pour échanger les plaques de sel dont il chargeait ses chameaux. Le sel était l'âme du désert. Il comptait plus que les perles venues de lointains royaumes du Nord, et même que les bijoux d'or et d'argent. Sans lui la nourriture perdait son goût, et on ne pouvait la conserver. Les autres peuples achetaient le sel très cher aux hommes libres. Ceux qui étaient trop pauvres pour en acquérir en étaient réduits à brûler des excréments de chèvre et à laver obstinément les cendres qu'ils obtenaient. Ils en épuisaient ainsi le sel, recueillant à la fin un jus verdâtre dont ils assaisonnaient la nourriture. Jamais les hommes libres n'auraient avalé pareille mixture.

À quelques heures de marche des montagnes, se trouvaient les mines où Azhren se rendait à chacun de ses voyages. Au sein de la plaine de sable blanc, les hommes avaient ouvert des fosses profondes, bordées de remblais dont la couche chaque jour s'épaississait. Le travail d'extraction, confié à des esclaves, était plus humiliant encore que la culture des champs. Ceux qui s'y livraient n'avaient d'ailleurs plus l'apparence d'êtres humains. La saumure attaquait leur peau qui se détachait en plaques sanguinolentes, les ulcères déchiraient leurs entrailles, et la vapeur rongait leurs poumons. Azhren, à qui cet infamant spectacle répugnait, chargeait les plaques sur ses chameaux et repartait au plus vite. Et cela continuerait aussi longtemps que les hommes libres parcourraient le désert, et que leurs reines siègeraient au cœur des montagnes bleues.

Les années passaient. Le ventre de Fusca demeurait vide. Depuis que le désert avait pris la vie [p. 258] d'Amasis, les flux périodiques de son sang avaient cessé de couler. Chaque fois qu'il revenait du Nord, Azhren espérait que les génies aux pouvoirs sans limites auraient exaucé ses prières. Mais dans la pénombre de la tente, l'Éthiopienne n'offrait à son regard qu'un ventre noir et plat, tandis que s'élevaient dans la nuit, vers le ciel scintillant, les chants et les musiques des cours d'amour.

Fusca n'avait plus jamais revu le démon aux ailes de pierre. Lui avait-il déjà volé son âme, et l'avait-il emportée dans ses palais brûlants ? À moins qu'il ne fût entré en elle, au sein de ses entrailles, asséchant pour toujours leur fécondité. Fusca pensait de temps à autre à Amasis, à ses mensonges, à la peur qui avait brûlé son amour trop faible. Longtemps elle avait maudit Azhren et s'était refusée à lui. Puis elle avait compris qu'Azhren, dès qu'il avait vu Amasis, l'avait jugé. Il savait que son cœur était lâche, et l'avait mis à l'épreuve, sachant qu'il en sortirait vaincu.

Fusca avait alors éprouvé pour Azhren un désir violent. Et tous deux avaient connu des plaisirs plus brûlants que les soleils barbares enfantés par le désert, des émois indicibles, comme les frémissements cristallins des ciels nocturnes. Puis la vie s'était retirée d'eux. Aucune espérance n'était née des conjonctions où la haine, un moment, avait pris le masque de l'amour.

Fusca regardait souvent les montagnes bleues du morne royaume de Tin Hafnen. Elle les fixait alors de toute l'intensité de son regard, rêvant du jour où celui-ci serait devenu assez dur pour provoquer leur écroulement sur ceux qui se disaient les hommes libres. Elle haïssait le désert et ses Barbares, ses vents stériles, son soleil de mort et ses rocs obstinés.

Quant à Azhren, il sentait ses forces le quitter. Il avait couru tout le désert à la recherche de sorciers pour connaître les bonnes magies, celles qui lui [p. 259] donneraient des enfants. Mais les signes disaient toujours la même chose : le malheur était sur lui.

Alors, un jour, dans le royaume des montagnes bleues, il se résigna à écarter le mauvais sort. Il donna à Fusca son grand sac de cuir vert aux motifs mystérieux et la confia à une caravane qui remontait vers le Nord, au pays des Maures. Quand elle eut disparu dans le lointain, au lieu de sentir ses forces revenir, il crut que son cœur se déchirait dans sa poitrine. Le lendemain il ne parvint pas à manger. L'image de Fusca était constamment devant ses yeux, mais ce n'était plus qu'un fantôme qui se dissipait lorsqu'il tentait de lui parler et de la toucher. Il devait la rejoindre. Les signes l'avaient trompé : elle était partie, mais le mauvais sort l'accablait plus encore qu'auparavant. Ses parents tentèrent de le retenir, mais il ne les écouta pas. Il enfourcha son chameau blanc et s'en alla vers le Nord. Le vent de sable se leva peu de temps après son départ. Personne ne le revit, et jamais les

morts à la figure rouge ne répondirent à ses sœurs qui, la nuit, venaient auprès de leurs tombeaux pour qu'ils leur révèlent où l'avait conduit sa course ¹.

Des années plus tard, après une tempête qui avait déplacé les dunes, une caravane trouva un squelette auquel étaient encore accrochées les armes d'Azhren. À son côté pendait un étui de cuir renfermant des cheveux noirs et bouclés. Tous se souvenaient encore d'Azhren, la plupart pensaient qu'il s'était égaré, et qu'on venait de découvrir ses restes. Seuls quelques vieillards se contentèrent de hausser les épaules quand on leur rapporta ces faits. L'homme connaissait trop bien le désert pour s'y perdre. D'ailleurs, certains soirs, quand le disque du soleil s'enfonçait dans le sable rougeoyant, ils voyaient au loin la silhouette d'Azhren, monté sur son chameau blanc, galopant vers le Nord. Mais les vieillards ont souvent d'étranges visions, et il est bien difficile de les croire.

¹ Cette coutume dite de "divination par les tombeaux" est déjà décrite par Hérodote à propos des Nasamons, et fut jusqu'à nos jours observée par les femmes touarègues qui allaient se coucher la nuit près des tombes préislamiques pour obtenir en rêve des nouvelles des absents (cf. H. Lhote, *op. cit.*, p. 141). Quant à la couleur rouge du visage des morts, elle provient du fait que dans l'Antiquité les populations berbères saupoudraient d'ocre les cadavres. La même coutume a été suivie en Europe jusqu'au néolithique, et semble avoir disparu après cette époque (cf. S. Gsell, *op. cit.*, p. 217-218).

[p. 261]

Chapitre III.

SEPTENTRION

[Retour à la table](#)

[p. 263]

La brume humide enveloppait dans son linceul les champs de Tasconia. La terre s'était engourdie dans la lueur grise du soleil d'hiver. Plus rien ne bougeait, on n'entendait aucun son. Il semblait que les animaux eux-mêmes avaient sombré dans le terne oubli de la vie disparue. Seuls quelques arbres, de la pointe de leurs branches dénudées, crispées en signe de menace, crevaient le halo grisâtre. Marcus détourna son regard de la fenêtre, et serra son manteau sur sa poitrine.

Depuis quelques années, il ne supportait plus le froid. Chaque hiver en laissait des alluvions dans son corps et, peu à peu, il sentait sa vie se ralentir. Le phénomène n'avait rien de douloureux. Au contraire, par moments, il en venait une sorte d'apaisement. Mais Marcus redoutait de mourir avant Primilla. Depuis fort longtemps, le mal de son épouse n'avait plus progressé. Elle demeurait muette, et ses membres restaient inertes.

Marcus regarda Flavinius, assis de l'autre côté du brasero. Comme toujours, le médecin lisait. Il lisait tellement que Marcus en éprouvait parfois une secrète irritation. Il avait toujours tendance à penser que Flavinius le méprisait un peu, en raison de sa culture moins étendue. Le médecin s'était rendu [p. 264] compte de l'embarras de son ami et faisait son possible pour dissiper ce malentendu. Les discussions portaient moins qu'autrefois sur des sujets philosophiques ou religieux. Ils évoquaient volontiers leurs souvenirs de jeunesse et commentaient les événements politiques.

Depuis qu'Euric, le nouveau roi des Wisigoths, s'était lancé dans ses folles entreprises, le médecin avait jugé plus prudent de céder aux prières de Marcus et il était venu s'installer à Tasconia. Il s'y trouvait davantage en sécurité.

En ces moments sinistres où redoublait le vent du malheur qui, depuis des années, soufflait sur l'Empire, Marcus avait besoin de la présence de son ami. Depuis qu'il était là, la maladie de Primilla s'était stabilisée. Marcus ne voulait pas croire que ce fût une coïncidence. Pour lui éviter une trop amère désillusion, Flavinius lui avait pourtant dit que sa femme ne guérirait pas. Un jour, inexorablement, le mal rattraperait son retard. Mais au fond de lui, Marcus refusait de le croire. Une violente quinte de toux le secoua. Flavinius leva les yeux.

Les années avaient passé, sans marquer leur empreinte sur le visage du médecin. Aucun fil d'argent n'éclaircissait ses cheveux noirs. Par une étonnante coquetterie, il avait cependant pris l'habitude de les enduire chaque matin d'une

lotion pour leur conserver leur vigueur. Son front avait commencé à se dégarnir dès la trentaine et il n'aimait pas les hommes chauves. Pour lui, la calvitie donnait aux visages les plus amènes une brutalité qui n'était pas dans son caractère. Peut-être avait-il été influencé à son insu par les Barbares. Selon eux, une abondante chevelure constituait un gage de santé et de force, au point qu'ils dépouillaient souvent leurs ennemis de leur cuir chevelu. C'est du moins ce qu'on disait des Vandales qui, au delà de la mer, se livraient aux pires exactions contre les Romains.

[p. 265]

Les précautions prises par Flavinius se bornaient à ces quelques soins. Pour le reste, ses traits ne s'étaient pas modifiés. Quelques rides régulières affirmaient la sérénité de son visage sans le creuser. Un observateur attentif eut cependant décelé quelques signes de vieillissement. Sur les hautes pommettes, la peau était un peu moins tendue, et d'un côté de la bouche la commissure des lèvres s'était légèrement affaissée. Des cernes plus ombrés entouraient les yeux, mais ils étaient moins dus à l'âge qu'aux interminables lectures auxquelles se livrait le médecin.

La quinte de toux de Marcus s'éternisait. Il respirait bruyamment, et son visage commençait à s'empourprer. Flavinius se leva, et après lui avoir administré une vigoureuse claque dans le dos, tira une fiole de sa poche, dont il lui fit boire le contenu. La toux se calma, et Marcus retrouva son souffle. Il essuya les larmes qui avaient coulé de ses yeux et pesta contre la mauvaise saison. Le chauffage central avait beau brûler nuit et jour, il avait du faire ajouter un brasero dans la bibliothèque où ils se tenaient. Encore cela ne suffisait-il pas, le froid revenait, se glissait sous les manteaux les plus épais, et pénétrait dans son corps, formant dans sa poitrine des nœuds douloureux. Flavinius s'était rassis. Marcus, pour couper court à tout conseil – il savait trop bien que ses forces diminuaient pour tolérer qu'on le lui rappelât –, grommela en guise d'excuse : Ce maudit hiver est le plus froid qu'ait jamais connu l'Aquitaine.

Il fit remarquer aussitôt que, depuis la mort de Théodoric, tout allait de mal en pis. Au fur et à mesure que l'anarchie gagnait l'Empire, les saisons elles-mêmes se déréglaient. Non seulement l'hiver pénétrait dans les maisons les mieux chauffées, mais les pluies de printemps duraient deux [p. 266] fois plus qu'auparavant. Quant aux étés, ils étaient devenus si brefs qu'on n'entendait presque plus les cigales...

Flavinius se hâta de renchérir. En fait, rien n'avait changé dans le rythme des saisons, ni dans leur durée, les hivers avaient toujours été humides et froids en Aquitaine, et les printemps mouillés de nombreuses pluies. En revanche Marcus n'était plus le même. Il n'avait jamais été très mince, mais avec l'âge, son embonpoint s'était affirmé, et ses membres renâclaient parfois à porter sa lourde carcasse. Les crises de rhumatisme n'arrangeaient rien, et lorsque la douleur se faisait plus violente, Marcus préférait encore marcher courbé en deux que de se contraindre à l'immobilité. Son visage avait cependant conservé sa vigueur, même si la couperose l'envahissait. La saillie volontaire de son menton en dissimulait la partie inférieure avec autant d'autorité que jadis. Sa pomme d'Adam était toutefois

plus visible, mais Marcus avait décidé qu'il s'agissait là d'une illusion due à la mauvaise qualité de son miroir, qu'il se gardait bien de changer. Malgré les premières défaillances du corps, il avait conservé la vigueur de l'esprit. Quand il pensait au bilan des dernières années, il lui arrivait cependant de céder au découragement.

Le temps était loin où il avait cru que Théodoric allait restaurer l'Empire d'Occident dans sa gloire. Les choses avaient pourtant bien commencé. Après avoir pénétré en Ibérie, le roi des Wisigoths avait taillé en pièces les Suèves révoltés. Avitus était rentré dans Rome, dévastée par Geiseric, et s'était fait confirmer empereur par un sénat désemparé qui n'en pensait pas moins. Avitus n'était qu'un souverain de pacotille, une marionnette manipulée par les Wisigoths. Quelques mois après, le sénat se révoltait – sous le prétexte que les mœurs déréglées d'Avitus le rendaient indigne de l'Empire –, [p. 267] et lançait contre l'éphémère empereur les troupes de Ricimer, le Maître des milices, qui exterminaient celles d'Avitus. Celui-ci prenait la fuite en direction du tombeau de saint Julien, les bras chargés de présents pour obtenir l'aide du saint. La peste l'emportait durant le voyage.

Occupé à liquider en Ibérie les derniers bastions de Suèves, Théodoric n'avait rien pu faire. Il profita cependant du désordre qui régnait en Italie pour reculer toujours plus les limites de son royaume aquitain. Marcus et ses amis s'étaient trouvés contraints de faire le deuil de leurs rêves impériaux. Après tout, mieux valait vivre en paix dans un royaume où les Barbares ne demandaient qu'à se romaniser, plutôt qu'au sein d'un Empire d'Occident ravagé par les invasions et déchiré par les guerres de succession. Par ailleurs, Théodoric continuait à se présenter comme le fidèle allié des Romains. Mais là encore, le sort avait été contraire.

Quelques années plus tard, le roi était assassiné par son frère Euric, chef du parti anti-romain, qui s'était juré de détacher définitivement de l'Empire l'Aquitaine et ses habitants. Homme fruste, beaucoup moins cultivé que son prédécesseur, Euric était si ignorant du latin qu'il ne pouvait s'entretenir avec les Romains qu'au moyen d'interprètes. Il entraîna bientôt en guerre contre l'Empire, annexant en Gaule de nouvelles provinces, dont il traitait les habitants en ennemis. Manquant désespérément d'hommes et d'argent, l'Empire, après une série de défaites, avait dû accepter les conditions dictées par les Barbares, reconnaître la pleine indépendance du royaume gaulois des Wisigoths, et leur abandonner sa souveraineté. Peu après, Romulus Augustulus, dernier empereur d'Occident, était renversé par ses mercenaires germaniques conduits par Odoacre, le chef d'une peuplade barbare. L'événement n'avait pas eu de retentissement particulier. En Italie, le pouvoir était à vendre ou à prendre depuis si longtemps que beaucoup n'avaient vu là qu'une péripétie de plus.

En Aquitaine, on était beaucoup plus inquiet de la politique d'Euric. Pour une fois Marcus avait dû ravalier sa haine contre les chrétiens, et se joindre à leurs lamentations. Non seulement son rêve d'un Empire revivifié par les Barbares

s'était écroulé, mais Euric, dans son fanatisme, se mettait à imiter le comportement de son ennemi, le redoutable Geiseric. Au nom de l'arianisme, il persécutait les catholiques, destituait les évêques et nommait à leur place les membres de son clergé¹. Du fond de sa retraite, Marcus s'était réjoui lorsque les Premiers évêques frappés par ces mesures avaient été forcés de plier bagage. Tout ce qui divisait les chrétiens était bon pour l'affaiblissement de leur absurde religion. Mais il lui semblait étrange qu'Agnusdei fût épargné. Avec un courage dont Marcus ne l'eût jamais cru capable, l'évêque ne variait pas de la ligne qu'il suivait depuis tant d'années et persistait dans ses prêches contre les ariens. On murmurait même qu'il recevait de mystérieux émissaires venus d'Afrique qui avaient eu à souffrir les persécutions de Geiseric et étaient animés d'une haine mortelle contre les ariens. Peut-être Euric le gardait-il en réserve pour faire un exemple. Marcus se frottait les mains en imaginant son vieil ennemi jeté dans un cachot humide et étranglé par la soldatesque après plusieurs mois de souffrances. De toute façon, Agnusdei était en mauvaise posture.

Mais sa situation à lui n'était guère meilleure. Il avait compris que, sous le prétexte de lutter contre les catholiques, Euric s'en prenait avant tout aux Romains. Bien plus nombreux que les gens de son peuple², ils n'en étaient pas moins les vaincus. Jamais les Wisigoths ne s'abâtardiraient en [p. 269] adoptant leurs mœurs. Ils resteraient ariens, et fidèles à leurs coutumes, bradées par Théodoric. Marcus se trouvait enfermé dans un dilemme apparemment sans issue. S'il prenait le parti d'Euric, il contribuait à l'affaiblissement du christianisme, mais préparait l'écrasement de la civilisation romaine à laquelle il tenait tant. Et s'il s'opposait aux mesures royales, il empêchait la domination barbare de s'étendre, mais se ralliait aux chrétiens qui avaient persécuté les tenants de la religion ancienne. Aucun de ces deux partis n'était le bon, et jusqu'à ce jour, il avait hésité à accomplir le geste fatidique qui lui permettrait de sortir de cette impasse.

Flavinius s'était replongé dans la lecture de son traité sur les maladies des femmes. Marcus le regarda avec envie. Pourvu qu'il eût de quoi lire et écrire, peu semblait importer à Flavinius d'être gouverné par les Barbares ou les Romains. Quant à ses convictions religieuses, elles étaient si compliquées que Marcus en était venu à penser que son ami ne croyait à rien d'autre qu'aux fruits de son imagination.

Les esclaves avaient rajouté du bois dans le brasero. La chaleur pénétrait enfin le corps fatigué de Marcus. Dehors, la brume s'accrochait au sol, enfoui dans la grisaille. Marcus ferma les yeux. Il devait prendre une décision maintenant, il le

¹ Pour plus de détails sur cette période particulièrement complexe, cf. M. Rouche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes*, Thèse Lettres, Lille III, 1977, p. 165-170 ; E. Demougeot, *La Formation de l'Europe et les invasions barbares*, tome II, Paris, Aubier, 1979, p. 622-645.

² "... il (Euric) semble avoir été anti-romain dans le but de détacher les provinciaux de l'empereur car, indépendant, il demeura un roi romano-germain, comme l'imposait d'ailleurs la situation des ex-fédérés wisigoths : environ cent cinquante mille sujets wisigoths vivaient parmi trois millions au moins de Gallo-Romains" (E. Demougeot, *op. cit.*, p. 631).

savait. L'Aquitaine ne pouvait plus trouver son salut ni à Rome, ni en elle-même. Il viendrait des mornes étendues du Nord, de ces peuples obscurs engendrés par le Septentrion. Marcus rouvrit les yeux et claqua dans ses mains. Le bruit surprit Flavinius qui releva les yeux. Un esclave vint s'asseoir à côté de son maître, une tablette sur les genoux. D'une voix forte, Marcus commença à dicter : À *Childericus, roi des Francs, salut...*

*

[p. 270]

L'homme longeait les murailles d'un pas rapide. Il faisait nuit. Il n'aimait guère rendre visite au puissant Euric. Non pas qu'il redoutât les voleurs ou les assassins. Depuis qu'Euric était monté sur le trône, l'ordre régnait à Tolosa, et les rues, même de nuit, étaient bien plus sûres que sous le faible Théodoric. Mais il craignait toujours d'être reconnu. Il descendit le capuchon de son manteau sur son visage : il n'y avait personne. Heureusement, il n'était plus loin de l'entrée, située derrière le Palais, que n'empruntaient jamais les dignitaires et les personnages importants.

Il aurait préféré rester chez lui, où l'attendaient d'autres problèmes, mais Euric l'avait convoqué, et le roi n'était pas de ceux qu'on se permettait de faire lanterner. Il avisa les deux gardes qui battaient la semelle devant la petite porte, et murmura le mot de passe. On lui ouvrit immédiatement. Par un dédale de couloirs qu'il avait souvent empruntés, il parvint bientôt jusqu'à la chambre d'Euric, devant laquelle se tenaient plusieurs soldats wisigoths. Il dit un autre mot de passe. Les gardes allèrent avertir Euric de sa présence. Au bout de quelques minutes d'attente, la porte s'ouvrit et l'homme vêtu de noir fut introduit auprès du roi des Wisigoths.

Euric était assis sur un des coffres disposés aux angles de la pièce. Son lit couvert de peaux de bêtes se dressait contre un mur orné d'un immense crucifix. Deux guerriers blonds étaient allongés au pied de la couche, et semblaient dormir. Euric était couvert d'un manteau de fourrure. Aucun feu ne brûlait dans la pièce. Le roi prétendait que trop de chaleur amollissait les guerriers.

Bien qu'il fût son frère, il ressemblait peu à Théodoric. De taille plutôt supérieure à la moyenne, [p. 271] il avait les cheveux tirés en arrière. Cette coiffure accentuait la largeur du front sous lequel s'enfonçaient de petits yeux perçants. Aucun poil n'apparaissait sur ses joues, ni sur son menton creusé d'une fossette. Son teint était rose, mais ses lèvres, ouvertes sur des dents très blanches, avaient une couleur grise qui les faisait paraître plus minces encore.

Agnusdei rejeta son capuchon sur les épaules et s'inclina devant le roi en lui adressant une brève salutation. Euric commença à parler avec maladresse. Ses conseillers le pressaient d'apprendre correctement le latin, mais il abhorrait cette langue si différente de la sienne. Il ne la parlait qu'en phrases courtes et souvent mal construites, parsemées d'erreurs de déclinaison. Agnusdei y trouvait avantage.

La lenteur avec laquelle Euric s'exprimait lui permettait de préparer ses réponses. L'évêque se méfiait toujours des Barbares, prompts à changer d'avis et d'alliés.

Il n'avait pourtant pas à se plaindre de sa collaboration avec les Wisigoths. Déjà, sous Théodoric, il était le secret allié du parti opposé aux Romains, et avec l'accord de ses dirigeants, excitait les catholiques contre les Wisigoths sous des prétextes religieux afin de hâter les mesures répressives que le souverain tardait à prendre. Théodoric avait été trop patient, mais heureusement son successeur avait en tête une politique plus vigoureuse. Euric entendait anéantir la foi catholique en Aquitaine, et avec elle le parti des Romains. Mais l'infériorité numérique de son peuple le contraignait à trouver des prétextes légitimant les dispositions coercitives qu'il envisageait. Il pourrait agir avec d'autant plus de vigueur contre l'opposition catholique que celle-ci paraîtrait un danger pour l'ordre public et pour ceux de sa race. Par ses sermons enflammés, où il stigmatisait les hérétiques et exaltait la foi des [p. 272] homoousiens, Agnusdei lui rendait d'importants services en attisant les haines entre Wisigoths et Romains. Plusieurs fois déjà, les catholiques étaient sortis de l'église emplis de fureur contre les ariens, et s'en étaient pris aux Barbares qu'ils croisaient dans les rues de Tolosa. Euric en avait aussitôt profité pour prendre contre eux des mesures toujours plus sévères.

Agnusdei y trouvait son compte : pourcentage sur les trésors confisqués aux églises, fonds de terre que lui rétrocédait le roi sur les domaines des Romains partagés entre les Wisigoths, sans compter de jeunes esclaves germanes achetées pour son compte au delà du grand fleuve. Plus ses richesses augmentaient, plus son avidité naturelle lui en faisait escompter d'autres. Mais en ce moment, il se demandait avec impatience ce que le roi attendait de lui.

Euric vint se planter devant l'évêque. Il le dévisagea, comme s'il ne pouvait s'habituer à la beauté du visage d'Agnusdei, que les années n'avaient point altérée. Il finit par prendre la parole. Il semblait toujours s'exprimer à contrecœur. En réalité, il cherchait ses mots. – Tu dois connaître, respectable clerc, que le chef des Romains est tombé. La puissance est entre mes mains.

Il voulait dire que l'empereur d'Occident déposé, il avait, lui, les coudées libres pour diriger l'Aquitaine comme il le désirait.

– Nous sommes tous au courant de la bonne nouvelle, renchérit Agnusdei. Mais si l'empereur a fui, les Romains restent...

– Je sais cela. Mais je vais changer les lois. Vite. Quand j'aurai remplacé les lois, les Romains seront au pied du peuple de moi.

Habitué au jargon du Barbare, Agnusdei dressa l'oreille. Euric se sentait-il si sûr de lui qu'il envisageât de modifier l'équilibre juridique précaire [p. 273] que ses prédécesseurs avaient réussi à établir entre Romains et Barbares ?

Le roi se mit à marcher à pas lents. Il ne regardait plus l'évêque. – Nous sommes ici pour le plus longtemps. Les Romains sont plus nombreux que nous, mais plus bas. Ils doivent servir. J'interdirai les humiliations de nous, et mes juges décideront.

– Tu veux dire, interrompit Agnusdei pour lui épargner des efforts, que tu veux modifier les lois de tes prédécesseurs au profit des Wisigoths ?

Euric s'arrêta. Une expression d'intense satisfaction illumina ses traits. – Je le veux. Et j'ai besoin de toi pour faire ma décision.

Sûr d'être compris, Euric se lança dans une laborieuse explication. Dans son prochain édit, il modifierait le code de l'Empereur Théodose, mort au siècle dernier. Le code graduait les peines suivant la qualité sociale des individus, avantageant les puissants, les *honestiores*, au détriment des faibles, les *humiliores*. Désormais, on appliquerait le même régime aux Wisigoths et aux Romains, les premiers bénéficiant des avantages prévus par le droit, les seconds voyant leurs pénalités aggravées. Pour un même délit, un Romain serait frappé plus durement qu'un Wisigoth. De surcroît, Euric comptait alourdir les peines prévues par ses prédécesseurs contre les Romains qui oseraient prendre pour épouses des femmes de son peuple. Tout mariage mixte serait interdit. La persécution contre les catholiques allait aussi connaître un regain de vigueur. Ainsi les Wisigoths ne seraient-ils plus désavantagés par la faiblesse numérique de leurs effectifs. Jamais Euric ne tolérerait que son peuple fût absorbé par la masse des vaincus. Maîtres de la majorité des terres, les Barbares imposeraient leur foi et ne mêleraient pas leur sang à celui des Romains, peuple décadent qui devait être traité comme tel.

Agnusdei félicita Euric. Il ne trouvait que des [p. 274] avantages au plan du roi. Le pouvoir chancelant de la vieille aristocratie gallo-romaine allait recevoir un coup sévère, et les pénalités toujours plus nombreuses grossiraient le Trésor royal, tout en accroissant son propre pécule.

Euric s'était rassis sur son coffre et demeurait silencieux, fatigué par le monologue auquel il venait de se livrer. Agnusdei jugea le moment propice pour lui poser la question qui lui brûlait les lèvres : Tes paroles sont dignes de ta sagesse, grand roi. Mais en quoi ton serviteur peut-il t'aider dans ces nobles desseins ?

Euric reprit la parole avec une difficulté croissante : Avant le prochain hiver, l'édit sera imposé, dit-il. Tu trouveras les moyens pour faire plus grande la colère des catholiques. Après, je frapperai par les lois. Si ton aide est grande, la récompense sera aussi.

Agnusdei fit un pas vers Euric et s'inclina comme s'il se trouvait devant l'Empereur d'Orient en personne. – Je t'obéirai mieux encore que je ne l'ai fait depuis ton avènement. Il baissa le ton, et sa voix se fit plus servile : Ta générosité a toujours été grande, mais que puis-je encore en attendre ?

Agnusdei avait l'habitude de doser ses services en fonction des avantages qu'il comptait en retirer. Euric le savait, et ne fut pas surpris par la question.

– L'hérésie catholique a la mort sur elle. Bientôt, ses évêques seront en fuite ou dans mes prisons. Je donnerai à toi le plus bel évêché du royaume, et tu entreras dans ma cour. Tu es déjà riche, la puissance viendra aussi.

Agnusdei était partagé entre la joie et le doute. Le roi avait oublié un détail... – Je te remercie pour ta bonté, successeur des Césars. Mais je ne pourrai jamais devenir ton évêque. Tous, en Aquitaine, croient que je suis du parti des homoousiens...

Euric eut un haussement d'épaules : De nom-[p. 275] breux catholiques retournent chaque jour à la vraie foi. Quand nous aurons vaincu, tu imiteras. Mes prêtres te donneront le nouveau baptême, avec les bonnes paroles.

Agnusdei renouvela sa courbette. Euric était plus malin que lui. Quand les Romains auraient été réduits à l'impuissance, il n'aurait en effet qu'à abjurer la foi des homoousiens. Il se ferait ensuite rebaptiser selon les rites ariens, et pourrait enfin jouir au grand jour de ses biens. Quant à l'abjuration, elle lui coûterait moins d'effort que de changer de tunique. Agnusdei avait depuis longtemps cessé de croire au dieu des chrétiens, qu'ils fussent ariens ou homoousiens. L'existence du diable lui paraissait plus évidente, et l'évêque s'était toujours rangé du côté du plus fort.

On était au milieu de la nuit, et Euric paraissait las. Il se dirigea vers son lit, et donna une bourrade à un des gardes qui, couché devant le meuble, s'était mis à ronfler. L'homme se réveilla et marmonna de vagues excuses. Euric s'en contenta et s'allongea sur le lit, sans ôter son épais manteau. Agnusdei allait prendre congé, lorsqu'il pensa brusquement à l'étrangère. Peut-être y avait-il un moyen de remercier le Barbare de ses bonnes intentions en se débarrassant d'un fardeau.

– Un mot encore, grand roi, et je ne troublerai plus ton repos.

Les paupières d'Euric qui étaient déjà mi-closes se relevèrent, et un soupir s'échappa de sa puissante poitrine. – Fais vite. La fatigue est là.

– J'ai chez moi une Éthiopienne qui vient du royaume de ton ennemi Geiseric. Elle a fui Carthage. Geiseric est vieux et malade, il va bientôt mourir. Son fils Hunéric doit lui succéder, et les Romains d'Afrique le redoutent plus que tout. On dit qu'il veut exterminer tous les catholiques. Elle a déjà été victime des persécutions, et espère trouver [p. 276] en Aquitaine un refuge sûr. (Agnusdei ne put s'empêcher de sourire : l'Éthiopienne tombait mal, et ne semblait pas savoir que depuis la mort de Théodoric, les choses avaient changé.) C'est pourquoi j'ai pensé que tu serais peut-être heureux de la prendre comme esclave. Au Palais, elle serait à l'abri, et surtout cela te changerait des Germanes, ajouta-t-il avec un sourire insidieux. Les esclaves à la peau noire sont rares, et bien que celle-ci ait au moins la trentaine, elle est plus belle que bien des femmes plus jeunes...

Agnusdei en fut pour ses frais. Euric n'éprouvait aucun goût pour les êtres au visage brûlé. Ils lui déplaisaient plus encore que les Romains, il trouvait qu'ils ressemblaient à des animaux. Seuls les Romains, prompts à mélanger leur sang, pouvaient les apprécier. Le roi se mit à bâiller. – Pour moi, cela ne plaît pas. Tu décideras. Maintenant laisse la place au sommeil.

Comprenant qu'il ne pourrait plus rien tirer du Barbare, Agnusdei se retira. Il sortit du Palais, escorté par deux soldats qui le reconduisirent jusque chez lui. Il

aurait préféré rentrer seul, pour ne pas attirer l'attention, mais il ne pouvait sans risquer de le vexer refuser l'honneur que lui faisait le roi en lui accordant les services de sa garde.

Quand ils eurent tourné les talons, Agnusdei poussa un soupir de soulagement et rentra dans sa maison. De l'extérieur, celle-ci ne payait pas de mine, avec ses vieux murs de briques. Personne ne devait supposer qu'il était en train de devenir un des personnages les plus riches du royaume. À l'intérieur, en revanche, les objets précieux s'accumulaient : tapis d'Orient, tables en bois d'essences rares, vaisselles d'or provenant de la fonte des vases sacrés et des crucifix dérobés aux églises. Les pièces exiguës contenaient un mobilier digne d'un palais. Encore n'était-ce qu'une partie des [p. 277] richesses d'Agnusdei. Les autres étaient cachées en des lieux sûrs que lui seul connaissait.

L'évêque s'assit sur un siège rembourré de coussins, face à une statue de Vénus dont les formes trop parfaites commençaient à le lasser. Agnusdei aimait les femmes, mais aucune, surtout pas sa propre épouse, ne le retenait longtemps. Toujours obsédé par la crainte de manquer, il passait de l'une à l'autre – de préférence des esclaves, ce qui lui évitait des pertes de temps – de la même façon qu'il accumulait les richesses, sans prendre le temps d'en jouir. Il se fit servir un verre de vin par un de ses esclaves. La plupart des chrétiens en possédaient, et personne ne trouvait à y redire. Paul lui-même avait recommandé aux esclaves d'obéir à leurs maîtres. L'Église enseignait seulement aux riches d'en affranchir quelques-uns de temps à autre, pour s'exercer à la charité.

Agnusdei ferma les yeux, le temps de sentir le breuvage passer de son palais dans sa gorge. Il n'était pas fatigué. Quelques heures de sommeil chaque nuit suffisaient à son repos. Il était toujours debout avant l'aube, et c'était dans ces heures de calme qu'il élaborait ses plans, ou composait ses sermons les plus importants.

Bientôt, il en était sûr, il mettrait la main sur ce qui restait de la fortune de Marcus. Certes, il lui faudrait partager avec Sigebert. Celui-ci n'avait jamais pardonné à Marcus la mort de sa femme, assassinée, disait-il, par un médecin ami du vieux sénateur. Agnusdei ne connaissait pas les détails de l'affaire. Il savait seulement qu'Amaline, l'épouse de Sigebert, était morte de fièvres survenues après un accouchement difficile auquel Marcus et le médecin avaient été mêlés. Peu importaient, d'ailleurs, les circonstances exactes de cette histoire banale. L'essentiel était qu'avec les années, le ressentiment de Sigebert, loin de diminuer, [p. 278] s'était transformé en une haine inextinguible.

Sigebert était devenu un personnage important à la cour d'Euric. Agnusdei s'était concilié ses bonnes grâces, le gardant en réserve pour le moment de la curée qui maintenant ne pouvait tarder. Il fallait trouver un moyen pour lier le sort de Marcus à la nouvelle offensive d'Euric contre les Romains. Le médecin ne servirait à rien. C'était un de ces rêveurs de philosophes, dépourvus des passions communes aux hommes ordinaires qui permettaient qu'on eût barre sur eux. Ni l'argent, ni le pouvoir, et encore moins les femmes ne semblaient l'intéresser.

En revanche, le fils de Marcus pouvait être une proie plus facile. Bien qu'il ne fût plus un enfant – il devait avoir à peu près l'âge de l'Éthiopienne – Caius était toujours aussi influençable que dans sa jeunesse. Agnusdei s'entretenait souvent de lui avec Genetina, une de ses fidèles les plus assidues aux offices, adulée de tous les miséreux de Tolosa auprès de qui elle se dépensait sans compter.

L'évêque était fasciné par cette jeune femme qui brûlait d'une foi aussi pure que passionnée. Avec ses longs cheveux dorés et son visage d'ange, Genetina était d'une beauté peu commune. Mais cela comptait peu dans l'attrait qu'il éprouvait pour elle. Sans doute l'étonnait-elle parce qu'elle était la plus belle victime de ses mensonges : Genetina avait pour lui un immense respect. L'évêque n'était-il pas de ces hommes dont l'Église faisait sa sainte semence, un futur martyr ? Dans des sermons toujours plus hardis, il défiait l'hérétique, bravait les Barbares, et défendait la vraie foi contre l'Antéchrist.

Quand elle l'entendait proférer ses anathèmes, il semblait à Genetina qu'une lueur divine baignait le visage d'Agnusdei. Celui-ci le savait, et d'être révérend pour le contraire de ce qu'il était [p. 279] l'emplissait d'une jouissance que ne pouvaient lui apporter des plaisirs plus frustes. Mais ces derniers mois, la subtilité de ce plaisir s'était doublée d'un intérêt plus prosaïque. Par un de ces mouvements familiers aux âmes exaltées, Genetina s'était éprise de Caius qu'elle avait recueilli ivre mort au sortir d'une taverne des bas quartiers de Tolosa, après une de ses habituelles beuveries. Des liens s'étaient noués entre ces deux êtres apparemment si dissemblables, et Genetina venait fréquemment demander à Agnusdei qu'il s'associât à ses prières. Elle souhaitait que Caius répondît à son amour, et désirait ardemment arracher son âme au démon en le faisant renoncer à sa vie passée. Les bras en croix, Agnusdei avait marmonné les formules d'usage en réfléchissant qu'il avait intérêt à faire passer Caius sous son influence par l'intermédiaire de Genetina. Ainsi enlèverait-il au vieux Marcus à la fois son fils et ses terres. Le plus étonnant, c'est que Dieu avait exaucé ces prières. Caius était tombé amoureux de Genetina et, aux dires de la jeune fille, semblait prêt à embrasser la religion chrétienne. Pour une fois, la volonté divine et celle, d'Agnusdei s'accordaient.

L'évêque rajouta un peu de myrrhe dans le brûle-parfum et laissa l'agréable odeur pénétrer ses narines, puis sa gorge, où elle se maria avec la saveur laissée par le vin. Les couleurs de la tapisserie accrochée au mur se réchauffaient sous les premières lueurs du soleil. Les pensées de l'évêque passèrent de Caius à la femme noire qui dormait non loin de là, pendant que ses yeux s'attardaient sur un détail de la tapisserie. Un lion furieux se retournait, blessé à mort par la flèche d'un chasseur monté sur un char conduit par un Éthiopien. Avec un peu d'imagination, il lui prêta les traits de la femme. Puis il s'identifia au chasseur, poursuivant le lion près de mourir, qui n'était autre que le vieux [p. 280] Marcus. Les pensées d'Agnusdei brodèrent quelques variations autour de ce thème. Et la lumière jaillit dans son esprit. Il avait enfin compris comment nouer les fils qu'il tenait ! Il se leva si précipitamment qu'il renversa le brûle-parfum. Il ordonna à l'un de ses esclaves qui se tenait, silencieux, au fond de la pièce, d'aller dire à l'Éthiopienne qu'il voulait la voir immédiatement. Grâce à elle, il décocherait à Marcus la flèche

mortelle. Une odeur lourde montait péniblement des boulettes de myrrhe qui avaient roulé à ses pieds.

L'esclave dut frapper plusieurs fois à la porte de Fusca. Depuis qu'elle était arrivée chez Agnusdei, elle passait des heures à dormir d'un sommeil profond, qui lui apportait enfin l'oubli. Car dès qu'elle était éveillée, les mêmes images la poursuivaient. Elle avait fui le désert, mais celui-ci l'habitait encore. Le souvenir obsédant menaçait d'étouffer en elle ce que le temps et les épreuves avaient laissé de vivant. Elle ne voulait plus penser aux montagnes bleues, au regard d'Azhren lorsqu'il avait enfin accepté de la laisser partir. Elle ne savait même plus combien de semaines ou de mois avait duré – son long voyage vers le Nord.

Les hommes sans visage l'avaient conduite jusqu'aux montagnes dont le désert assiégeait le rempart, là où, tant d'années auparavant, elle avait vu Azhren pour la première fois. Ils l'avaient confiée à des cavaliers maures auxquels les unissait la longue habitude du troc, pour qu'ils l'emmènent le plus près possible de Carthage. Un jour enfin, elle avait vu au loin les remparts de la cité. Elle avait souvent imaginé ce moment, qui aurait dû être l'un des plus beaux de sa vie. Mais elle n'avait ressenti aucune émotion, comme si la ville n'était plus qu'une forteresse abandonnée au désert qui bientôt l'ensevelirait. Les cavaliers avaient tourné bride, et elle était restée seule dans la campagne.

[p. 281]

Dans l'espoir que ses sens la trahissaient, elle avait marché vers la cité. L'animation des rues l'avait d'abord rassurée. Ce n'étaient pas des fantômes qui habitaient Carthage, mais des êtres humains, bien vivants, qui parlaient, riaient, et même s'injuriaient. Quelques passants lui avaient jeté des regards étonnés. Se pouvait-il qu'après tant d'années on la reconnût ? Elle avait vite compris que les gens s'étonnaient qu'elle marchât tête nue. D'un geste presque oublié, elle s'était voilé le visage. Insensible à la faim et à la fatigue, elle s'était promenade des heures durant dans le quartier du port, respirant lentement pour retrouver les odeurs de son enfance. Elle n'avait rien senti d'autre que la chaleur et la poussière. Sa ville lui était devenue étrangère. Fusca avait fui le désert abhorré et se retrouvait captive d'autres solitudes.

À la nuit tombante, elle avait échoué chez Nimesius. Il portait toujours de nombreuses bagues, et sur son front les taches de rousseur étaient plus nombreuses, comme les rides autour de ses yeux. D'abord, il n'avait pas reconnu l'Éthiopienne. Puis son regard s'était troublé et il avait tendu les bras.

Au bout de quelques jours, et après de nombreuses conversations, il était devenu évident que Fusca devait quitter Carthage. Le roi Geiseric était près de la fin, et son fils Hunéric haïssait les catholiques plus encore que son père. Des troubles étaient à prévoir. Mieux valait se souvenir des conseils de Synœcius, gagner Tolosa où l'évêque Agnusdei la prendrait sous sa protection. Bien que le trajet fût périlleux, Nimesius pourrait la faire embarquer sur un de ses navires. Fusca s'était donc résignée à quitter Carthage car trop de temps et d'épreuves l'en

séparaient. Et puis, ailleurs, elle oublierait le désert. Elle avait suivi le plan de Nimesius, et après un long voyage, s'était retrouvée chez Agnusdei.

[p. 282]

Cette visite inattendue avait fort embarrassé l'évêque. Il ne voyait pas en quoi cette femme lui serait utile. Mais il ne pouvait lui claquer la porte au nez. Puisqu'elle lui était envoyée par le clergé de Carthage, il devait la recevoir. Car pour plaire à Euric, qui détestait les Vandales et leur roi, il entretenait depuis de nombreuses années une correspondance avec les évêques d'Afrique, les poussant au nom de la foi catholique à s'opposer au vieux Geiseric. Ainsi servait-il les desseins du Wisigoth en même temps qu'il apparaissait comme l'ardent défenseur des persécutés.

Fusca ignorait cela. Agnusdei était son protecteur, celui qui l'avait reçue et hébergée. Depuis qu'elle était chez lui, elle lui demandait souvent de l'employer aux fins qu'il désirait pour qu'elle eût l'occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Mais l'évêque se contentait de répondre, avec un sourire empreint de bonté, que Dieu y pourvoirait. Peut-être, ce matin, Dieu s'était-il décidé. Fusca enfila rapidement sa tunique, laça ses chaussures et se rendit auprès d'Agnusdei.

L'évêque avait quitté ses appartements et gagné une pièce beaucoup plus modeste dans laquelle il avait coutume de recevoir les fidèles. Le luxe qu'il affectionnait – sans compter les courbes lascives de la statue de Vénus – les aurait déconcertés, et il devait plus que jamais donner de lui une image aussi austère que vertueuse. Le moment n'était pas encore venu d'étaler ses richesses. Sur un des murs de la petite pièce était accroché un crucifix qui dominait un rudimentaire prie-Dieu flanqué d'une petite table où une Bible était ouverte, bien en évidence. Deux sièges du bois le plus commun lui servaient à recevoir ses visiteurs.

Dès que Fusca fut entrée, il s'enquit de son état et s'excusa de l'avoir réveillée de si bonne heure. Il avait d'importantes choses à lui dire. Elle répondit [p. 283] qu'elle était sa servante, et s'assit sur le siège qu'il lui désignait. Lui se tenait debout, une main sur le prie-Dieu et parlait d'une voix posée, mais les mouvements rapides de ses yeux trahissaient la tension qui l'habitait.

– Ma sœur, Dieu a voulu que, protégée par le sacrement du baptême, tu échappes à ses ennemis. La recommandation de Synœcius, notre glorieux martyr, est pour moi le plus saint des messages, et tu peux compter sur ma protection. Agnusdei tourna vers le crucifix un regard douloureux. – Hélas, comme j'ai dû te l'apprendre dès que tu as trouvé refuge sous mon toit, le démon qui guide les Vandales s'est aussi emparé des Wisigoths depuis la mort du sage Théodoric.

Fusca sentit de nouveau l'angoisse l'étreindre. Depuis qu'elle avait débarqué en Gaule, elle avait compris que les Wisigoths, durant toutes les années qu'elle avait passées au désert, étaient devenus les ennemis des Romains. Les persécutions que redoutaient les catholiques ne l'émouvaient point. Depuis qu'elle avait cessé de croire en leur dieu, leur sort lui importait peu, mais elle ne voulait plus être prise dans la tourmente, et craignait qu'Euric ne fût pire encore que le Vandale.

Agnusdei avait beau parler le langage ampoulé des chrétiens, c'était un homme sincère, et la seule personne sur laquelle elle pût s'appuyer. Elle était prête à tout pour conserver sa confiance. Elle redoutait qu'il ne fût sur le point de lui annoncer qu'il devait se séparer d'elle.

L'évêque s'était détourné du crucifix. Il fit quelques pas vers le siège sur lequel elle était assise. Il posa sur elle un regard plein de bienveillance qui apaisa les battements de son cœur. – Nous qui avons reçu la Bonne Nouvelle ¹, nous savons que Satan sera vaincu. Nous devons résister à l'hérésie et aux ennemis de notre peuple. Beaucoup [p. 284] dans ce royaume souhaitent notre perte, et j'ai engagé contre les émissaires du démon une lutte sans merci.

Agnusdei avait posé une main paternelle sur l'épaule de Fusca. Il se redressa brusquement, et lui dit sur un ton solennel : Ma sœur, Dieu lui-même a guidé tes pas vers moi pour que tu m'assistes dans cette tâche !

Dans son empressement à le satisfaire, Fusca lui coupa presque la parole : Quoi que tu me demandes je le ferai.

Les traits d'Agnusdei se détendirent, rendant à son visage l'expression sereine qui lui convenait si bien. – Alors, puisque tu acceptes la mission que je veux te confier, écoute-moi bien. Il s'assit familièrement à côté de la jeune femme et reprit à voix très basse : Un de nos ennemis les plus dangereux se nomme Marcus Iulius Rufus. Pour le moment, il vit terré dans son domaine, et trame des plans contre nous, en attendant de paraître au grand jour, quand Euric lèvera son glaive. Non seulement il a en horreur notre sainte religion, mais j'ai appris depuis peu qu'avec plusieurs autres hommes, pervertis par les richesses et dévorés par la passion du pouvoir, il entend livrer aux Francs le peuple des Romains.

– Mais si c'est un Romain, pourquoi est-il l'ami des Francs ? demanda Fusca qui ne savait rien de ce peuple installé dans le Nord de la Gaule.

– Les Francs ont été les alliés de l'Empire. Mais ils songent à étendre leurs conquêtes. Non seulement leurs coutumes sont des plus détestables, mais ils sont restés païens, refusant avec obstination la lumière du Christ. La plupart des comparses de Marcus sont chrétiens, mais ils préfèrent encore les païens aux hérétiques et comptent s'entendre avec les Francs pour reprendre les biens qu'ils ont cédés aux Wisigoths par un loyal traité.

[p. 285]

Quant à Marcus, quoi de plus normal qu'un païen s'acoquine avec d'autres païens ? En fait, tous se leurrent. Les Francs sont demeurés trop sauvages pour vivre en bonne intelligence avec les Romains. Ils doivent rester proches du Septentrion qui les a enfantés. Si jamais ils se rendaient maîtres du royaume, ils pourchasseraient tous les chrétiens, qu'ils soient ariens ou catholiques, et mettraient notre pays à feu et à sang...

¹ C'est-à-dire l'Évangile, résumant le message du Christ.

Agnusdei s'arrêta, pensant que Fusca allait lui demander des explications sur le rôle que pouvait jouer dans ces grands projets une femme aussi modeste qu'elle. Pour une fois, il était sincère quand il parlait de l'effroi que lui inspirait le peuple franc. Il ne la trompait pas non plus en évoquant les contacts que Marcus et d'autres nobles cherchaient à nouer avec les Barbares. Mais il cachait soigneusement à Fusca qu'il redoutait les Francs parce que leur éventuelle venue en Aquitaine risquait d'aboutir à l'écrasement des Wisigoths. Les Barbares vaincus, toutes les promesses que lui avait faites Euric se dissiperaient en fumée. Il ne pourrait même plus jouir de son prestige d'évêque des catholiques, puisque les Francs n'étaient pas chrétiens. En abattant Marcus, il augmenterait ses richesses en même temps qu'il ferait reculer le danger. Mais pour cela, il lui fallait obtenir des renseignements plus précis sur les liens que Marcus avait noués avec Childéric.

Comme Fusca demeurait silencieuse, il se mit à lui expliquer en termes précis ce qu'il attendait d'elle. Marcus a un fils, dit-il, un certain Caius, qui est le seul à pénétrer de temps à autre dans son intimité. Il possède bien aussi un vieil ami du nom de Flavinius, mais nous ne pourrions jamais rien en tirer. En revanche, Caius est un personnage vindicatif, tourmenté, et d'une grande faiblesse. Par lui, je suis persuadé que l'on peut savoir [p. 286] beaucoup de choses. Pour le moment, ses relations avec son père ne sont pas très bonnes, mais il est trop peu déterminé pour ne pas s'en rapprocher un jour. Trop peu déterminé... et amoureux, ajouta Agnusdei avec un sourire narquois.

– Amoureux de qui ? ne put s'empêcher de demander Fusca.

– De Genetina, une des meilleures chrétiennes de Tolosa. Agnusdei avait déjà songé à l'utiliser, mais Genetina ne possédait aucune des qualités du bon informateur. Alors que Fusca avait échappé à trop de dangers pour ne pas être beaucoup plus habile qu'elle.

– C'est par elle que tu approcheras Caius, et une fois gagnée sa confiance, nous pourrions mieux connaître les intentions de Marcus. Après tout, ne put s'empêcher d'ironiser Agnusdei, n'est-il pas dit dans l'Évangile que nul ne sait qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler ?

Fusca ne comprit pas la savante allusion. Elle se rendait compte que l'évêque lui demandait de devenir une délatrice, mais ne s'en choquait point. Peu lui importait que Marcus crût ou non à Chrestos. Qu'il fût l'adversaire de son protecteur et l'allié de Barbares pires encore que les Vandales lui suffisait amplement.

*

La dernière visite de Caius à son père datait de plusieurs mois. C'était alors l'automne, et les forêts qui couvraient les proches montagnes allumaient leurs feux, tandis que la terre s'apprêtait à retourner au sommeil. À force de résider en ville, Caius avait perdu l'habitude des cycles lents et réguliers de la nature. D'anciens souvenirs lui revenaient, ceux des premières chasses où il avait

accompagné son [p. 287] père, des élans inconnus qu'il sentait monter en lui en voyant les filles des paysans courbées sur les moissons. Plus loin en arrière, des images tout aussi nettes mais sans suite, comme des éclairs de mémoire d'un temps différent, traversaient son esprit : une poupée de bois aux yeux fixes, son premier jouet ; un chien à l'épais pelage, qui lui semblait aussi grand qu'un cheval, dont il avait fait son compagnon ; le visage buriné de Caneusos, l'intendant, dont la grosse voix le tirait souvent de son sommeil. Et, par-dessus tout, la malédiction d'une infinie solitude dans laquelle des heures trop lentes semblaient ne devoir jamais finir. D'autres images se détachaient de cette grisaille. Il s'efforçait de les écarter, sans toujours y parvenir : celles de sa mère qui se penchait vers lui en murmurant d'une voix douce des mots qu'il ne comprenait pas, et l'emmenait avec elle se promener dans les jardins. Il y avait très longtemps de cela, c'était à une époque où le temps n'existait pas, où chaque instant pouvait durer des années.

Puis tout avait changé, sans qu'il sut pourquoi. Sa mère ne sortait presque plus, et sa voix s'était tue. Il la voyait encore, lorsque les servantes l'amenaient dans sa chambre, et seul son regard témoignait de l'époque heureuse où le temps n'existait pas. La source s'était tarie. Depuis, les heures et les saisons avaient commencé leur inexorable décompte. Dès qu'il avait pu, Caius avait fui Tasconia et le père qu'il s'était mis à détester, sans qu'il se souvînt des raisons qui l'avaient dressé contre lui. Il savait seulement que sa haine datait du moment où il avait compris que plus jamais sa mère ne le tiendrait dans ses bras.

Aujourd'hui, la brume s'était levée plus vite que de coutume, et la campagne assoupie étendait ses champs sous un ciel bleu et froid dans lequel le soleil commençait sa brève ascension. Malgré [p. 288] l'imminence de la rencontre avec son père, Caius se sentait plein d'une étrange paix. Il tourna la tête vers Genetina, assise à côté de lui, et prit sa main. L'or de ses cheveux blonds se détachait sur le fond rouge de la tapisserie qui ornait le mur auquel étaient adossés leurs sièges. Les deux couleurs préférées des hommes comme des dieux ⁶ mariaient leur chaleur et leur éclat dans la promesse d'un bonheur au seuil duquel Caius se tenait enfin. Il souhaitait que son père s'y associât.

C'était l'objet de la visite qu'ils lui rendaient. Marcus les avait accueillis la veille au soir avec une prudente réserve. Puis, au cours du dîner, et grâce à l'apaisante présence de Flavinius, il s'était peu à peu détendu, sans vouloir aborder toutefois le sujet qui préoccupait son fils. À la fin du repas, il avait simplement dit qu'ils en discuteraient le lendemain et était allé se coucher. Le soleil s'était maintenant levé depuis deux heures, et Caius et Genetina attendaient. Un domestique vint leur annoncer que Marcus tarderait encore un peu, car il avait passé une mauvaise nuit. Caius se dit qu'il avait déjà trop différé le moment de voir sa mère et pria Genetina de l'attendre. Il serait de retour avant que son père ne soit là.

*

Comme chaque matin, Primilla s'était réveillée avec regret. Il y avait si longtemps qu'elle attendait sa vraie guérison, celle que lui apporterait la mort, que

la peur du passage s'était éteinte en elle. Qu'il fût le Paradis des chrétiens auquel elle ne croyait pas, ou le séjour souterrain des païens où se croisaient les âmes des défunts, le royaume des ombres serait toujours meilleur que le sépulcre fleuri de la chambre où elle était enfermée depuis tant d'années. Elle ne pensait même plus au temps [p. 289] heureux où elle parcourait sa vaste maison, surveillant le travail des esclaves avant de faire de longues promenades dans la campagne en compagnie de son époux.

Caïus, son petit garçon, avait échappé à son amour avant qu'il ne quittât Tasconia. Quand elle était tombée malade, elle avait été contrainte de l'abandonner presque entièrement aux nourrices. Elle avait vu diminuer le nombre des heures passées avec lui. L'enfant ne semblait plus éprouver en sa compagnie qu'une tristesse mêlée d'ennui. Quand il était entré dans l'adolescence, elle avait lu trop souvent dans ses yeux un reproche muet pour lui imposer d'autres visites que celles qu'il lui rendait. Elle l'avait laissé partir sans parvenir à s'en détacher.

Les servantes de Primilla venaient d'achever sa toilette, et avaient disposé sur ses genoux la couverture doublée de soie. Ses doigts gourds avaient depuis longtemps perdu le souvenir de sa douceur. Depuis de nombreux mois, le froid s'était arrêté au niveau de sa poitrine. Peut-être étaient-ce les médicaments de Flavinius qui lui opposaient un fragile barrage. Mais il ne cédait aucun pouce du terrain déjà conquis : tout le bas du corps restait de pierre. Primilla savait que la paralysie reprendrait un jour sa lente ascension, figeant sa bouche muette, et l'empêchant de se nourrir. La fin viendrait alors. Elle souhaitait seulement que cela se produisît un hiver, pour que la fin de sa vie s'accordât au rythme des saisons.

Elle tourna la tête vers la fenêtre. Il faisait beau aujourd'hui, et elle croyait sentir sur ses joues la caresse des timides rayons du soleil. Il n'y avait pas que son ouïe qui fût devenue plus fine. Les parties encore indemnes de son corps ressentaient les sensations les plus ténues. Flavinius lui avait expliqué que les aveugles connaissaient de semblables impressions, comme si la nature avait pitié d'eux. [p. 290] C'est ainsi qu'elle sut que Caïus s'apprêtait à entrer dans sa chambre : au bruit imperceptible de sa respiration, à la modification soudaine de la qualité du silence. Quand il ouvrit la porte, elle lui souriait.

Caïus sentait battre son cœur. Debout, sur le seuil de la chambre, il demeurait figé, comme s'il hésitait à rompre une ligne invisible, les yeux fixes sur le visage de sa mère. Les cheveux de Primilla étaient ramenés en chignon sur sa tête, suivant l'ancienne mode. Elle portait au cou une mince chaîne d'or. Il semblait à Caïus que les joues de sa mère étaient moins creuses, et que sa pâleur avait diminué. Son regard se joignit au sien. La barrière invisible disparut, et il s'avança jusqu'à elle. Il écarta la couverture qui remontait jusqu'aux coudes, et baisa longuement les mains froides de Primilla. Elle inclina la tête vers le fils qui se tenait courbé devant elle, et sa joue frôla son front. Pendant de longs instants, aucun des deux ne bougea. Le temps de l'enfance, celui qui n'a ni fin ni commencement, était revenu.

Caïus s'écarta le premier. Il fit semblant de tousser pour dissimuler son trouble. Le sourire de Primilla s'effaçait lentement de ses lèvres, mais ses yeux restaient fixés sur son fils. Caïus négligea le siège qui se trouvait en face de son fauteuil, et commença à parler d'une voix dont il avait peine à maîtriser le tremblement.

– Je suis heureux de te voir, mère. Il hésita avant d'ajouter : Il semble que tu ailles mieux. Une ombre passa dans le regard de Primilla, et il se hâta : je voudrais te dire pourquoi je suis ici aujourd'hui parce que je ne supporterais pas que tu apprennes la nouvelle d'un autre que moi. Caïus ne savait par où commencer. Il dit en premier ce par quoi il s'était promis de terminer : je suis venu avec une jeune femme. Elle s'appelle Genetina... je voudrais l'épouser.

[p. 291]

Primilla battit des paupières, un sourire revint sur ses lèvres. Caïus s'était repris. – Quand je l'ai connue, je menais une vie de plaisirs, dont le bonheur était absent. J'ai fait le désespoir de mon père. Aujourd'hui, je voudrais me réconcilier avec lui, car j'ai résolu d'abandonner cette vie, comme on quitte un vêtement usé. J'aime Genetina parce qu'après d'elle je retrouve la paix. Il voulait ajouter : Une paix comme celle dont j'ai le souvenir, quand tu n'étais pas encore clouée dans ce fauteuil... mais la pudeur l'en retint... Je crois qu'elle m'aime aussi, dit-il, et cet amour est pour moi encore plus mystérieux, car je ne lui trouve aucune raison.

Primilla sentait la joie l'envahir. Les funestes pensées qui l'habitaient quelques minutes auparavant s'étaient dissoutes comme la nuit dans la promesse de l'aube. Elle aurait voulu dire à son fils que l'amour obéit à une autre logique qu'à celle de l'esprit. Chacune de ses paroles se gravait dans sa mémoire.

– Genetina croit au Christ, poursuivit Caïus. Mais pas comme tant de chrétiens qui n'ont épousé la foi nouvelle que pour faire comme les autres ou, pire encore, afin d'obtenir des avantages matériels. Elle me répète souvent que le royaume de son dieu n'est pas de ce monde. Le temps qu'elle ne passe pas avec moi, elle le donne aux pauvres et aux malades en disant qu'ils seront un jour les premiers, alors que les puissants seront abaissés. Elle affirme que ces sentiments sont le reflet de ceux que le dieu des chrétiens porte à ses créatures. Caïus s'interrompit et réfléchit quelques instants avant d'ajouter : je ne comprends pas tous les mystères dont sa religion est pleine. J'ai longtemps cru, comme mon père, qu'il ne s'agissait que d'un tissu d'absurdités. Maintenant, je ne sais plus... Caïus s'était assis près de sa mère. Sa voix se cassa [p. 292] brusquement, et il gémit : Oh, mère, si seulement tu pouvais me répondre !

Primilla parvint à pencher vers lui le haut de son corps. Caïus entendit le léger froissement de l'étoffe et releva la tête. Des larmes coulaient des yeux de Primilla jusqu'à ses lèvres qui ne cessaient de sourire. Elle inclina plusieurs fois la tête. Caïus se blottit contre sa poitrine, et le temps cessa de nouveau d'exister.

Genetina attendait avec anxiété le retour de Caius. Les deux hommes étaient entrés dans la pièce peu après son départ, et les questions que lui posait courtoisement Flavinius ne parvenaient pas à dissiper le pesant silence que leurs paroles laissaient de temps à autre s'établir. Marcus n'avait pas pris la peine de se faire raser, ou peut-être n'en avait-il pas eu le temps. Il était tassé dans son fauteuil. Aucune parole ne sortait de ses lèvres, malgré les efforts de Flavinius pour qu'il prit part à la conversation. Ses yeux étaient rouges, on eût dit qu'il avait passé la nuit à veiller. Sur le mur auquel était adossé son siège, une fresque mythologique déroulait des fables absurdes que Genetina ne pouvait s'empêcher de regarder. Castor et Pollux, les héros de la scène, semblaient la dévisager d'un œil narquois.

Genetina s'efforçait de répondre de son mieux aux questions de Flavinius, mais elle avait hâte qu'on en vint à l'essentiel : Marcus approuverait-il leurs projets ? Sur le plan juridique, ils pouvaient à la rigueur se passer de son consentement. Mais elle était décidée à tout faire pour que cette union fût l'occasion de réconcilier Marcus avec son fils. L'amour qu'elle éprouvait pour Caius devait rejaillir sur ses proches, effacer les anciennes querelles.

[p. 293] Caius ouvrit la porte, Genetina poussa un soupir de soulagement. Il était enfin là ! Elle ne remarqua pas sur ses joues les traces de larmes hâtivement essuyées, et se retint de prendre sa main. Marcus s'était redressé sur son siège. L'air gêné, Flavinius tournait la tête vers la fenêtre, feignant de s'intéresser au paysage qu'il connaissait par cœur. Il aurait préféré se trouver à mille pas d'ici, et se demandait pourquoi Marcus avait tellement insisté pour qu'il assistât à l'entrevue, puisque sa décision était sans doute déjà prise. Genetina était plutôt sympathique au médecin. Il émanait d'elle un curieux mélange de douceur et de passion qui le changeait de la morosité bougonne de son ami, dont il craignait les réactions trop brutales.

Caius rompit le silence, s'inclina respectueusement devant son père, et pria celui-ci de l'excuser pour son retard, dû à la visite qu'il venait de rendre à sa mère. Il l'avait trouvée dans le meilleur état possible et se réjouissait de l'amélioration qu'il lui semblait avoir constatée. Les traits de Marcus se détendirent, et ses lèvres esquissèrent un sourire.

Rassuré, Caius s'enhardit à aborder le sujet qui lui tenait à cœur. – J'ai parlé à ma mère des projets qui nous sont chers, à Genetina et à moi. Je crois qu'elle les approuve. Père, je voudrais tant que ton affection se joigne à la sienne, et qu'enfin nous nous réconciliions... Pardonne ma vie passée, et permets que je place nos deux vies entre tes mains.

Marcus considéra son fils, qui inclinait la tête vers lui en signe de soumission. Puis ses yeux rencontrèrent ceux de Genetina. Il sentit brusquement l'émotion lui nouer la gorge, mais se souvint des résolutions qu'il avait prises durant la nuit. Il s'appuya fermement au dossier de son siège et fit signe à Caius de relever la tête.

– Après tant d'années, mon fils, je suis heu-[p. 294] reux d'entendre ces paroles. Elles témoignent d'une affection dont j'étais venu à désespérer. Je connais

le sens de ta requête, de votre requête devrais-je dire – il lança un coup d'œil à Genetina – et il me serait agréable d'y accéder. Mais auparavant, je voudrais savoir si ton cœur a vraiment changé.

– Je veux commencer une nouvelle vie. Notre mariage doit consacrer cette décision.

– J'ai bien compris. Mais cela veut dire quoi, une nouvelle vie ?

Caïus s'était rapproché de Genetina. Il posa une main sur son épaule. – Je veux désormais vous rendre, à ma mère et à toi, l'affection qui vous est due. Je souhaite que s'établissent entre nous les liens que mes péchés ont rompus.

Marcus avait tiqué en entendant son fils faire allusion à ses péchés. Ce terme lui confirmait ce qu'il craignait, mais il résolut de s'en assurer. – Je suis heureux de te voir revenir aux obligations qui sont celles des fils envers leurs pères. Mais tu ne me parles pas de Genetina. Les bons mariages sont ceux où à la communauté de vie s'adjoint celle des convictions. Or, je crois savoir qu'elle appartient à la secte chrétienne ?

Caïus n'eut pas le temps de répondre. De sa voix claire, Genetina prononçait les paroles fatidiques : je crois dans le message du Christ et dans son amour infini pour le monde et les hommes. J'y tiens plus qu'à ma vie.

– Plus qu'à Caïus ? coupa Marcus.

Genetina regarda longuement le vieil homme avant de lui répondre. – Ta question n'a pas de sens, car il s'agit du même amour. Mais s'il me faut te répondre en utilisant les paroles des hommes, oui, car un chrétien ne peut tenir moins à Dieu qu'à ses créatures...

Marcus hocha la tête. L'étau se refermait sur sa poitrine. La fin de sa vie ne serait-elle qu'une [p. 295] suite de désillusions ? Alors, tu n'aimes pas mon fils ! laissa-t-il tomber d'une voix glaciale.

Flavinus se taisait. Il savait que jamais Marcus n'admettrait que son fils épousât une chrétienne.

Caïus s'avança vers son père. Ses mains tremblaient, mais sa voix restait ferme. – Père, tous les chrétiens ne sont pas mauvais ! Sans Genetina je serais encore plongé dans la débauche et l'amertume. C'est elle qui m'a convaincu de changer de vie.

– Tu es en train de quitter certaines erreurs pour retomber dans d'autres, plus funestes encore ! dit Marcus. Tu parles déjà comme les chrétiens. Le péché, c'est un mot à eux, une des clefs de leur égarement. Genetina te fera si bien changer de vie que tu deviendras l'un des leurs. Et à ce moment-là, mon fils, je te perdrai une seconde fois !

– Je ne suis pas chrétien, Protesta Caïus, en évitant de regarder Genetina dont le visage se décomposait.

– Tu l'es déjà plus que tu ne le crois. Je suis un vieil homme, mais je sais le pouvoir des femmes.

Flavinus choisit ce moment pour intervenir. La raison devait l'emporter. – Pardonne-moi de me mêler de questions qui ne regardent que ton fils et toi. Mais si tu as jugé nécessaire ma présence, je ne peux continuer à me taire.

Marcus l'approuva d'un signe de tête et Genetina posa sur le médecin un regard plein d'espoir.

– L'Empire romain a toujours accueilli avec bienveillance toutes les religions, dit Flavinus, et c'est une des raisons de sa longévité. Nous nous étonnons de sa ruine, alors que nous devrions nous émerveiller de sa durée. Sous des noms différents, nous adorons tous le même dieu. Il y a chez les chrétiens, comme partout ailleurs, les pires et les meilleurs des hommes, et je crois que celle qu'aime ton fils est un cœur pur. Je t'en prie, Marcus, ne [p. 296] repousse pas ton fils aujourd'hui, sinon tu vas le perdre à jamais !

– De quand datent les malheurs qui se sont abattus sur l'Empire ? demanda Marcus. Du moment où les empereurs ont permis aux chrétiens de propager leurs funestes idées. Leurs meilleures armes, ce sont l'ignorance et la crédulité. Sinon, ils ne pourraient croire aux fables dont ils s'efforcent de convaincre les autres. Je ne veux pas que mon fils tombe entre leurs mains !

Genetina regarda Caius. Ses mains étaient crispées sur sa tunique et son regard s'était durci. Dans quelques instants, les deux hommes allaient échanger des paroles irrémédiables. Elle pria l'Esprit de lui venir en aide, et profita du silence qui avait suivi pour prendre la parole, tout en fixant Marcus de son regard clair.

– Vous nous parlez toujours de nos erreurs et de nos mensonges, vous nous reprochez sans cesse notre crédulité et notre mauvaise foi. Mais nous disons seulement aux hommes que le Christ les a sauvés, que la vie éternelle leur sera donnée en partage s'ils pardonnent les offenses et s'aiment les uns les autres. Où est le mal dans tout cela ?

Marcus s'était promis de ne pas écouter les balivernes qu'il ne connaissait que trop. Était-ce le regard de la jeune fille qui l'émouvait, son visage si pur, ou les paroles de son fils qui le suppliait de la laisser parler ? Il se surprit à répondre à Genetina : Tu penses que le charpentier de Galilée et son père ont créé le monde et qu'un jour ils reviendront pour y mettre fin et, comme vous le dites, juger les vivants et les morts ?

– Oui, je crois que le Fils de Dieu est mort pour mes péchés et qu'un jour il apparaîtra dans les nuées entouré de sa gloire. Et ce jour-là, il n'y aura plus ni mort ni souffrance, parce que le monde ancien disparaîtra.

[p. 297]

Les traits de Flavinus s'animèrent, ses paupières s'étaient relevées sur ses yeux habituellement mi-clos, et il leva la main en direction de Marcus pour arrêter une réponse trop prévisible.

– Le dieu de Platon et celui des chrétiens ne sont pas si différents. Nous croyons que Dieu n'a pas de corps, qu'il est au-dessus du monde, et qu'il nous est impossible de le connaître directement. Les chrétiens disent la même chose de celui qu'ils nomment le Père. Quant aux autres dieux, ils admettent, à leur façon, qu'il en existe : ils prient la mère du Galiléen, leurs saints et leurs martyrs. Nous avons nos génies protecteurs, ils ont leurs anges gardiens, et...

Marcus s'agitait sur son siège. Il coupa la parole à son ami : Quelle mouche te pique ? La question n'est pas là ! Le Galiléen avait bien un corps, lui, puisqu'on l'a crucifié, et pourtant ils le révèrent comme un dieu. Si obtus qu'ils soient, les ariens ont compris l'absurdité de cette croyance. C'est pourquoi ils se démènent pour faire établir que le Fils est moins grand que le Père, en somme qu'il n'est pas Dieu ! Les conciles nous ont assez rebattu les oreilles avec tous ces contes à dormir debout.

Il se tourna vers Genetina : Mon ami est très instruit, mais il complique tout. Parlons simplement. D'après vos livres sacrés, Dieu a toujours été bon et le demeurera éternellement ?

– Oui, et c'est par amour qu'il a créé le monde et qu'il y a envoyé son fils unique.

– Parfait. Si le monde est le reflet de l'amour divin, et que cet amour n'a ni fin ni commencement, pourquoi le monde a-t-il été créé ? Et pour quelle raison Dieu un jour y mettrait-il fin ? Si le monde est bon, il faudrait que Dieu devienne mauvais pour vouloir le détruire ; si le monde est mauvais, c'est que Dieu qui l'a créé l'est aussi. Or, si Dieu est la Bonté et l'Amour, il ne peut être mauvais.

[p. 298]

Caïus regardait Genetina. Celle-ci semblait à peine écouter son père. Elle baissait les yeux, mais ce n'était point par humilité. Le Père est inconnaissable par nos sens et notre raison, dit-elle. Pourquoi donc chercher à le faire apparaître dans un tourbillon de mots ? Il y a cinq siècles, Dieu s'est fait homme, a enduré le supplice des esclaves, et il est ressuscité d'entre les morts. Quelle plus grande preuve de son amour pouvait-il nous donner ?

Genetina avait relevé la tête. Des larmes voilaient le bleu de ses yeux et la joie illuminait son visage. Flavinius se taisait, les épaules voûtées et la mine consternée.

Marcus rejeta la tête en arrière et poussa un profond soupir. Nous y voilà ! C'est toujours la même chose, toujours les mêmes réponses qui n'en sont pas. Comment êtes-vous assez fous, depuis si longtemps, pour ne pas avoir trouvé autre chose que ces fables ?

Genetina rougit violemment. – Ce ne sont pas des fables, mais la promesse de la vie éternelle ! Elle ajouta d'une voix plus douce : Le Christ est mort pour toi aussi.

– Tu m'en vois ravi, siffla Marcus sarcastique. Il se leva de son siège et s'approcha de Genetina qui esquissa un geste de recul. – Ne crains rien ! Je ne suis pas Pilate revenu des enfers, et pour le moment vous êtes les plus forts. Je n'oublie pas la raison de ta présence. Je désire seulement mieux te connaître.

Marcus posa paternellement sa main sur l'épaule de la jeune fille qui ne put réprimer un tressaillement. Le vieil homme lui inspirait une pitié mêlée de crainte. – Donc, ton Dieu s'aperçoit un jour que le monde qu'il a créé est mauvais et décide de se dédoubler pour descendre parmi les hommes, et finir cloué sur la croix, ce qu'il ne pouvait ignorer, puisqu'il sait tout par avance.

[p. 299]

– Il le savait en effet, et c'est pour cela qu'il a livré son fils.

– Mais alors, quand il a créé le monde, il savait aussi qu'il deviendrait mauvais. Et dans ce cas, pourquoi a-t-il attendu tant de siècles avant de venir racheter les péchés de ses créatures ? Les hommes qui vivaient avant le divin Auguste – pardon, je veux dire le second des Césars – étaient-ils moins dignes que nous de ses révélations ?

– Avant de ressusciter, le Christ est descendu aux enfers pour les libérer.

– Voilà qui me rassure, dit Marcus en étouffant un petit rire. Mais réponds-moi sur autre chose. Puisque Dieu s'est incarné pour faire connaître à tous les hommes les voies de leur salut, pourquoi a-t-il choisi de le faire chez les juifs, ce peuple misérable, à demi dispersé, plutôt qu'à d'autres nations infiniment plus vénérables, comme les Chaldéens, les Égyptiens ou les Hindous, qui sont vraiment animés de l'esprit de Dieu ?

– Dieu a parlé depuis des siècles par la voix des prophètes des Hébreux pour annoncer son choix. Il ne s'est pas trompé, puisque l'Empire est devenu chrétien.

Genetina venait de marquer un point. Marcus fronça les sourcils. En tout cas, le fameux peuple élu ne l'a guère entendu ! grogna-t-il, mais venons-en à l'essentiel.

Flavinius chercha Caius du regard. Celui-ci se tenait debout dans un angle de la pièce. Depuis le début de l'entretien, il n'avait pas prononcé une parole. Caius connaissait son père : s'il intervenait, il risquait de faire exploser sa colère. Il devait laisser Genetina l'affronter seule. Elle attendait les ultimes questions. Le ton de Marcus semblait plus conciliant.

– Le charpentier de Galilée était un de ces agités qui peuplent aujourd'hui les déserts. Mais je [p. 300] te concède qu'il a toujours respecté l'autorité de Rome et affirmé que son royaume n'était pas de ce monde. Pour le reste, il cherchait comme nos philosophes à rétablir la concorde entre les hommes. Mais pour racheter l'obscurité de sa naissance, il s'est prétendu Dieu. C'est à cause de ces outrances qu'il est mort sur la croix, pas parce qu'il recommandait d'aimer Dieu et son prochain.

Genetina allait protester, mais il l'en empêcha, avant de poursuivre comme à regret : Pourquoi en avez-vous rajouté ? La crucifixion de votre prophète ne vous suffisait-elle pas ? Vous auriez mieux servi ses enseignements en leur ôtant ce qu'ils avaient de contraire à la raison. Votre triomphe est illusoire, votre règne est déjà presque terminé. Ouvre les yeux : dans tout l'Occident, votre église est divisée, vous vous empoignez sur des problèmes que vous ne pouvez résoudre, parce qu'ils sont sans solution. Aujourd'hui, vous vous demandez quelle est la nature du Fils. Demain, ce sera autre chose ! Jamais vous n'échapperez aux extravagances dont votre foi est pleine. Quel besoin avez-vous eu de raconter que votre maître était ressuscité d'entre les morts, et que tous nous partagerions son sort ? Si tu veux savoir ce qui restera de nos corps dans seulement un siècle, regarde les tombes qui jalonnent nos routes, et essaie d'imaginer ce qui s'y trouve... Tu es encore trop jeune pour réaliser ce qu'est la mort, comprendre ce qu'elle a d'irréversible. Non, ces os ne se réassembleront pas au son des trompettes des archanges de ton Dieu, les visages des êtres que nous aimons s'abolissent à jamais dans la nuit du sépulcre quand ils ont cessé de vivre, et la chair ne renaîtra pas de la poussière.

Marcus sentait sa gorge se nouer. Tout en prononçant ces mots, il pensait à Primilla. Il s'était tu, incapable de continuer. Flavinius lui vint en aide. – Ce que l'évidence de la matière indique, la [p. 301] raison le confirme. Pardonne-moi, Genetina, mais seuls les gens grossiers peuvent se convaincre de telles erreurs. Seule notre âme est éternelle, seule elle est incorruptible et se détache du corps à notre mort. Quant à l'enfer, avec les feux et les supplices dont vous vous menacez vous-mêmes, il n'a pas plus de chances d'exister que les corps de se réanimer.

Flavinius appuya ses paroles en agitant la main droite comme s'il écartait de la fumée. Marcus l'approuva de la tête. Caius ne bougeait toujours pas. Un grand silence se fit, tous attendaient la réponse de Genetina. Elle se recueillit quelques instants, puis se leva de son siège. Le soleil éclairait maintenant toute la pièce.

– Je crois dans la résurrection du Christ parce que je crois qu'il est le Fils de Dieu. S'il n'est pas ressuscité, ma foi est vaine. Le Seigneur a vaincu la mort, et les portes de l'Enfer ne prévaudront plus contre nous, ainsi qu'il l'a dit lui-même. De cela je ne puis vous convaincre, car sans mystère, il ne peut y avoir de foi. Quant à l'âme éternelle qui est en chacun de nous, nous croyons aussi qu'elle survivra, même si parmi nous, tous ne sont pas d'accord sur sa destinée ⁷.

– Explique-toi mieux là-dessus, dit Flavinius, qui ne connaissait pas toutes les subtilités des chrétiens. Genetina marqua un temps d'hésitation : devait-elle faire part de ses doutes à ces païens ? Elle sentit peser sur elle plus lourdement le regard de Marcus et se décida à poursuivre : Les justes seront sauvés. Mais les pécheurs endurcis sont légion. Certains disent qu'ils brûleront éternellement après le jugement. Moi, je ne peux croire à l'Enfer... Dieu est bon, il ne peut instituer une vengeance éternelle contre ceux qui le refusent. Tout péché sera pardonné.

– Tu dis bien *tout péché* ? fit Flavinius. Même les parricides, les assassins ?

[p. 302]

– Le Christ est venu pour les pécheurs, pas pour les justes, répondit Genetina en regardant Caius. Il a glorifié les humbles, ignoré les sages et les prudents ¹.

Flavinus fronça les sourcils et secoua la tête en signe de dénégation. Genetina se tenait debout devant lui. Elle tendit la main dans sa direction, et on ne savait si elle voulait le secourir ou implorait son aide.

Flavinus sentait l'irritation le gagner. Les chrétiens désespéreraient toujours les esprits les mieux intentionnés à leur égard. Ce qu'ils nommaient péché n'était qu'une erreur de jugement, une sottise sans intérêt. Et de plus, le dieu des chrétiens préférerait un pécheur souillé par les larmes de sa faiblesse à un homme qui était toujours resté honnête ! Cela n'avait aucun sens. Il s'apprêtait à le dire à la jeune fille. La voix de Marcus retentit dans la pièce.

– Assez ! Assez d'inepties ! Tu n'es pas dans une église, mais dans ma demeure, et tu n'y resteras pas plus longtemps !

Pour la protéger de son père, Caius se précipita vers Genetina dont le visage était devenu blême. Une veine saillait au front du vieil homme dont les mains se crispaient sur les bras de son siège. Son menton pointait en avant et ses lèvres tremblaient de colère.

– Non seulement vous êtes fous, mais vous vous enorgueillissez de cette folie ! Chaque fois qu'on tente de vous démontrer le scandale de vos arguments, vous répondez : la foi seule peut nous sauver, il faut seulement croire. Eh bien moi, je te le dis : le *croyez seulement* est toute votre sagesse ; votre lot, c'est l'ignorance et la rusticité ! ²

Genetina allait répondre, mais Caius lui fit signe de se taire. Il s'avança vers son père et baissa la tête.

[p. 303]

¹ Cf. le passage de l'Évangile où Jésus dit en s'adressant à son Père : "Seigneur, je te rends gloire d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, et de les avoir révélées aux petits" (Matthieu, XII, 25). Cet aspect de la foi chrétienne était un de ceux qui choquaient le plus les païens cultivés. Gaecilius écrit ainsi : "Ne doit-on pas s'indigner que des gens qui n'ont pas étudié, étrangers aux lettres, inhabiles même dans les arts vils, émettent des opinions qu'ils tiennent pour certaines sur tout ce qu'il y a de plus élevé et de plus majestueux dans la nature, tandis que la philosophie en discute depuis des siècles" (Gaecilius, Octavius, cité par L. Rougier, *op. cit.*, p. 53). Cette "faiblesse" du christianisme fut en réalité une des conditions déterminantes de son succès : il était ouvert à tous, sans distinction sociale – point capital, quand on sait le mépris dans lequel la pensée antique a toujours tenu les salariés, les travailleurs manuels et les esclaves – et ne nécessitait pas, comme le néoplatonisme, une longue et savante éducation. D'ailleurs, aux II^e et III^e siècles, le christianisme était encore essentiellement une religion d'individus de condition modeste (cf. E. R. Dodds, *op. cit.*, p. 151).

² Ces paroles sont en réalité prononcées par l'empereur Julien l'Apostat, qui vivait au IV^e siècle. Au début du siècle suivant, Rutilius Namatianus, gaulois païen et haut fonctionnaire, définissait le christianisme comme "la secte qui abêtit les âmes". Dans le même sens, on sait qu'on a retrouvé des graffitis où Jésus est représenté sur la croix avec une tête d'âne.

Père, tout ceci importe peu. Je ne suis pas venu te voir pour débattre des chrétiens et de leurs croyances, mais pour que nous nous réconciliions. Ma mère m'a assuré de son affection et, humblement, je te demande à toi aussi de nous l'accorder...

Marcus se sentit brusquement ému. Ses doigts se détendirent, lâchèrent le bras du fauteuil, et il leva lentement la main pour la poser sur la tête de son fils. Il effleurait déjà ses cheveux lorsque son regard croisa le sourire de Genetina. Bien sûr, la chrétienne se réjouissait elle croyait qu'elle avait gagné ! Il sentit à nouveau la rage l'envahir et retira sa main. Il comprenait, maintenant. C'était elle qui tirait les ficelles. Elle avait profité de la faiblesse de Caius pour l'attirer dans ses bras. Maintenant elle voulait le perdre tout à fait en le convertissant. Elle se gardait bien de le dire. Au contraire, elle jouait la comédie de la réconciliation. Mais après... Il voyait se profiler derrière elle l'ombre des clercs, toujours prompts à capter les héritages. Ils comptaient ne plus avoir longtemps à attendre, eh bien, ils se trompaient. Il n'était pas encore mort. Si Caius voulait se brûler les ailes à la lumière de la vraie foi, il en était libre. Mais ce serait avec sa malédiction. Il se leva et fit face à la jeune femme. Genetina ne souriait plus. Elle avait vu le visage de Marcus se durcir, et tout son corps s'était figé.

– Tu souilles ma maison ! Je ne veux plus te voir, ni te parler. Pars d'ici, et ne reviens plus jamais ! Il se retourna vers Caius : Quant à toi, va-t'en avec elle si tu le désires. Mais si tu ne veux pas faire ton malheur et le nôtre, reste dans la demeure de ton père. Reste avec nous, mon fils ! La voix de Marcus se mit à trembler. – Ne crois pas à leurs vaines promesses, ne te mêle pas à nos pires ennemis. Regarde la vérité en face, et reviens-[p. 304] nous ! Ce sont mes dernières paroles : reste avec nous... Et si tu pars avec elle, ne reviens plus jamais. Je préfère perdre mon fils plutôt que de le voir tomber aux mains des chrétiens !

Sans attendre de réponse, Marcus marcha vers la porte et sortit de la pièce. On entendit pendant quelques instants le bruit de ses pas sur le pavement de mosaïque du couloir, et le silence revint.

Caius et Flavinus n'osaient se regarder. L'angle de la pièce dans lequel ils se tenaient était encore rempli de l'ombre qu'y avait laissée la nuit. Le soleil éclairait d'une lumière douce l'endroit où se trouvait Genetina, jouant avec l'or de ses cheveux. La jeune femme avait les yeux fixés sur la chaise vide de Marcus. Une larme roula sur sa joue. Flavinus se sentit pris de pitié.

– Mes enfants, tout ceci était à prévoir... Vous n'auriez jamais dû le heurter de front. Sa haine contre les chrétiens augmente au fur et à mesure que ses espoirs s'effondrent.

– Mais que pouvions-nous faire ? s'écria Caius qui se tordait les mains de désespoir. Je ne pouvais lui cacher que Genetina était chrétienne. Il le savait déjà, et même si je m'étais tu, il ne se serait pas privé de m'interroger.

– Ne le juge pas avec trop de sévérité...

– Son cœur est-il devenu aussi sec qu'il ne puisse me pardonner les torts que je lui ai causés ?

Flavinus secoua la tête. – Son cœur s'est fermé, mais tu n'es pas en cause.

– Mais alors, pourquoi me traite-t-il en ennemi ?

Caïus sentait ses jambes trembler. Il se dirigea vers la chaise vide. Au moment où il allait s'asseoir, il se rendit compte que c'était celle de Marcus, et s'en écarta avec crainte. Il s'adossa au mur et fit face au médecin. Celui-ci hésitait à parler. S'il taisait son secret, la séparation entre Caïus et son père serait définitive.

[p. 305]

– Caïus, l'amour chez ton père est plus fort que la haine. Mais quand la vieillesse gagne – c'est une chose difficile à comprendre lorsqu'on se trouve dans la force de l'âge – elle ne s'attaque pas seulement au corps. Les sentiments aussi sont atteints, mais pas de la même façon. Ils ne diminuent pas. Au contraire, ils s'accroissent, et les êtres aimés le sont plus encore. Mais... comment dire ?... (Les rides de Flavinus se creusèrent.) On aime toujours, mais on aime moins loin... Comme les promenades qu'on écourte, comme l'ouïe qui diminue. Ton père est cerné par la solitude. Tu as été absent trop longtemps. Ta mère est le seul être qu'il peut aimer sans réserves, sans qu'aucune volonté y fasse obstacle. Elle a besoin de lui, mais il a encore plus besoin d'elle : depuis tant d'années elle est totalement à la merci de son amour.

Genetina avait cessé de pleurer. Elle s'était rapprochée de Caïus. Il lui avait parlé de la maladie de sa mère. Elle la savait inexorable. Ce matin, elle aurait souhaité l'accompagner à son chevet, mais il ne le lui avait pas demandé, sans doute par pudeur. Elle avait pourtant l'habitude des malades, de tous ces pauvres hères, abandonnés par leur famille, qui venaient se réfugier auprès de l'Église, devenue leur seul recours. Au début, elle avait éprouvé de la répulsion devant ces estropiés, ces mains recroquevillées et ces plaies dont s'écoulaient des humeurs nauséabondes. Puis elle s'était souvenue que le Christ était en face d'elle. Petit à petit, l'habitude était venue, et son désir de faire le bien avait accompli le reste. Elle aurait aussi voulu dire à Primilla, mieux que son fils, l'amour qu'il éprouvait pour elle. Maintenant, il était trop tard. Le son de la voix de Flavinus la détournait de ces pensées.

– Quant aux chrétiens, disait-il, Marcus en a toujours fait la source des maux qui s'abattent sur [p. 306] nous. Avec l'âge, il s'est accroché à cette idée. Mets-toi à sa place : comment pourrait-il croire à leur dieu qui affirme veiller sur chacun de ses enfants et a permis ce qui est arrivé à la seule femme qu'il ait aimée ? Sur ce point, je ne peux que lui donner raison. Il regarda Genetina. La jeune femme ne disait rien. Ses yeux se posèrent de nouveau sur Caïus. – Vous êtes venus trop tard... Il se reprit à hésiter. Mais il ne pouvait plus reculer : je dois te le dire, Caïus, le pire est encore à venir. Pour lui, et aussi pour toi. Ta mère va mourir. Dans peu de temps.

Caïus sentit un choc dans sa poitrine, et ses yeux s'écarquillèrent. Il demeura ainsi quelques secondes, cherchant à avaler sa salive sans y parvenir. Flavinius devança sa question. – Ne t'illusionne pas sur son état. Il est vrai que depuis plusieurs mois elle semble en meilleure santé. Peut-être même se sent-elle mieux. Mais ce sont là des signes funestes.

– Je ne comprends pas... balbutia Caïus.

– La maladie dont souffre ta mère est rare, mais j'en connais quelques cas. Son évolution peut durer très longtemps. À un moment, elle semble arrêter sa progression, et même céder du terrain. Cela ne dure jamais plus d'une année. Brusquement le mal empire, et plus rien n'entrave sa marche. Au bout d'un mois, parfois deux, la mort survient. Je n'ai pas voulu le révéler à ton père. Je lui ai seulement dit qu'il devait renoncer à la voir guérir. Mais il ne sait pas qu'elle va mourir.

– Mais quand, quand va-t-elle mourir ? cria Caïus.

Flavinius dit : Au printemps. Peut-être un peu après. Mais elle ne verra pas les champs moissonnés.

Caïus baissa la tête pour que le médecin ne le vit pas pleurer. Celui-ci continua, comme s'il voulait maintenant en finir au plus vite : Ton père risque de ne pas résister à cette épreuve. Mais il [p. 307] y a un moyen de l'aider à surmonter ce choc. C'est pourquoi j'ai voulu te parler.

– Je ne peux rien pour lui, gémit Caïus, il vient de me chasser !

– Toi seul pourras combler un peu du vide dans lequel il se sentira tomber. Tu peux l'aider à finir sa vie sinon heureux, du moins serein. Il n'y a que deux solutions : ou tu quittes Genetina, ou elle abjure sa foi.

Caïus secoua la tête tristement. Flavinius n'était pas surpris. Il savait par avance que jamais Caïus n'accepterait de se séparer de la jeune femme. Il se tourna alors vers elle, prêt à lui expliquer qu'elle n'avait pas besoin de renoncer réellement à sa foi. Il suffirait qu'elle mente à Marcus, et ainsi tout pourrait s'arranger. Mais Genetina n'était plus à côté de lui. Surpris, il regarda vers l'autre extrémité de la pièce. Genetina priait.

Elle était agenouillée près de la fenêtre, les bras levés, la paume des mains tournée vers le ciel qu'elle regardait de ses yeux grands ouverts. Les plis de sa tunique tombaient vers le sol dans une rectitude que ne troublait aucun mouvement. Seules ses lèvres remuaient doucement. Les traces de larmes avaient disparu de ses joues. Tout son être semblait tendu vers une mystérieuse direction. Elle ne s'agitait pas, comme les prêtresses de l'ancienne religion annonçant les oracles, qui ployaient leur corps en tous sens et éructaient un flot de paroles confuses, à demi dissimulées par la fumée des sacrifices.

Les mots s'arrêtèrent net dans la bouche de Flavinius. Caïus avait cessé de pleurer et la regardait lui aussi. Plusieurs minutes passèrent ainsi, sans que les deux hommes en aient conscience, le temps s'était arrêté sans qu'ils sachent

pourquoi. Puis quelque chose d'imperceptible se modifia. Comme si la lumière changeait de qualité ou si l'air pesait [p. 308] moins lourdement sur leur tête, ainsi que cela se produit quand tombent les premières gouttes de pluie.

Genetina laissa lentement retomber les mains le long du corps et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, son regard avait repris sa douceur habituelle. Mais aux premiers mots qu'elle prononça en s'adressant aux deux hommes, ceux-ci s'aperçurent que sa voix avait changé. Elle n'avait rien perdu de sa clarté, mais était descendue d'un ton, lui conférant une autorité inaccoutumée. Comme les deux hommes, étonnés, ne lui répondaient pas, elle se leva calmement, et répéta : Conduisez-moi auprès de Primilla. Je veux lui parler.

Flavinus sortit le premier de son hébétude. – Cela n'est pas possible, Marcus ne l'aurait jamais permis... D'ailleurs, à quoi bon ? Tu sais bien qu'elle ne peut pas bouger, et encore moins parler. Même si elle approuve vos projets, tu ne pourras trouver en elle aucun appui.

Genetina continuait à le regarder, si fixement qu'il se sentit mal à l'aise. Elle lui demanda de nouveau de la conduire chez Primilla. Il allait répéter sa réponse, quand Caius posa sa main sur son bras, en le serrant avec force : Il faut l'écouter. Sa visite ne peut faire aucun mal à ma mère.

Flavinus leva les mains dans un geste de lassitude. Après tout, Marcus n'aurait pas dû les planter là, en lui laissant une responsabilité qui n'était pas la sienne. Il se leva et, suivi des deux jeunes gens, emprunta le chemin qui menait aux appartements de Primilla. Il redoutait de croiser Marcus dans les couloirs, mais par chance ils parvinrent à la porte de la chambre sans l'avoir rencontré. Il avait dû se claquemurer dans la bibliothèque, comme il le faisait chaque fois qu'il était en proie à la colère. La servante qui veillait près de l'entrée les annonça, et peu de temps après, ils se trouvèrent en face de Primilla.

[p. 309] Elle était assise au même endroit que le matin. Sur ses genoux, un livre aux feuillets usés. Flavinus le reconnut. C'était toujours le même, un recueil des lettres de Sénèque. Peut-être en lisait-elle de temps à autre quelques phrases, qui servaient de prétexte à ses méditations. Caius s'approcha et lui baisa les mains. Puis il se retourna et désigna Genetina. Primilla hocha doucement la tête et sourit.

Genetina se tenait très droite et semblait craindre de bouger. Elle mit un certain temps à discerner les traits de Primilla, car celle-ci se trouvait dans l'ombre. Au bout d'un moment, elle fit un pas vers elle, et se trouva près de Caius. Elle prit sa main et la dirigea doucement vers celle de sa mère. Quand elle l'eut posée sur les longs doigts maigres et froids, elle appuya avec précaution sa propre main sur celles de Caius et de sa mère, qui la regardaient sans comprendre. Elle sentit alors un frémissement l'envahir, le même qui l'avait parcourue lorsqu'elle s'était mise à prier.

Elle sut alors que le moment était venu. Flavinus la vit séparer les mains de Caius et Primilla, et faire signe au jeune homme de s'écarter. Puis elle recula à son tour, et s'agenouilla sur l'épais tapis aux motifs polychromes qui recouvrait tout le

sol de la pièce. Elle leva ses bras en un geste d'adoration et Flavinius l'entendit prononcer les mots qu'il ne devait jamais oublier : Seigneur Jésus, avant d'être emporté aux cieux, Tu as promis à ceux qui parlent en Ton nom qu'ils sauraient chasser les démons et prendre dans leurs mains des serpents venimeux. Je Te prie d'exaucer ma prière ! Non pour moi, mais afin que les païens voient la gloire de Dieu, et qu'ils croient en Toi. Non pour moi, mais pour cette femme, qui n'a point péché. Je Te supplie d'entendre Ta servante, Toi à qui tout pouvoir a été donné sur la terre et dans les cieux.

[p. 310]

Je Te le demande, par l'Esprit qui parle par ma bouche, fais que cette femme marche !

Le cœur de Flavinius battait à tout rompre dans sa poitrine. Caius, les yeux exorbités, regardait Genetina dont les lèvres avaient cessé de remuer. Tout le corps de la jeune fille tremblait, comme si elle était prise de fièvres, et ses yeux fixés sur Primilla brillaient dans son visage exsangue. Primilla était tassée au fond de son fauteuil et demeurait immobile. Ses pupilles se dilataient ; elle était la proie d'une émotion intense et à son front perlaient des gouttes de sueur. Caius voulut s'approcher, mais ses membres s'y refusèrent. Genetina avait fermé les yeux. Ses doigts s'écartaient lentement, comme si la force qui l'habitait se concentrait dans ses mains dont la paume était tournée vers la mère de Caius. Flavinius ne pouvait plus soutenir l'intensité du regard de Primilla. Il se transformait de seconde en seconde, passant de l'angoisse à une indicible surprise.

Le médecin baissa les yeux et vit la couverture qui recouvrait les jambes de Primilla glisser lentement sous l'effet des frémissements qui gagnaient ses membres. Primilla leva un bras, et tendit sa main en direction de Genetina. Celle-ci ouvrit les yeux à cet instant, et ses traits s'illuminèrent, tandis que ses yeux s'embuaient de larmes. Elle murmura : Merci, mon Dieu, Merci pour ton immense bonté !

Primilla sentait la vie revenir en elle. La chaleur remontait le long de ses jambes, envahissait son ventre, et rayonnait jusqu'au bout de ses doigts. Elle éprouvait de nouveau le contact du tissu sur sa peau. Ses muscles se contractaient, libérés de leurs invisibles entraves qui cédaient les unes après les autres. Caius la regardait, balbutiant des mots sans suite. Primilla tendait toujours le bras vers Genetina, agenouillée à quelques pas. La jeune [p. 311] fille ramena ses mains devant elle, les joignit, et les éleva vers le ciel. Primilla comprit qu'elle lui faisait signe de se lever. Elle s'appuya de sa main restée libre sur le bras de son fauteuil et pencha le buste en avant, afin de porter son poids sur les jambes. Celles-ci fléchirent, et Flavinius craignit qu'elle ne tombe. Après quelques instants d'hésitation, encouragée par le regard de Genetina, Primilla poursuivit son geste, et se redressa. Elle était debout, et regardait ses jambes sans comprendre. Elle releva la tête, et ses yeux ne quittèrent plus Genetina, qui marchait vers elle. Primilla avança un pied, avec précaution le fit glisser sur le sol, et rapprocha son

autre jambe. Les deux femmes étaient tout près l'une de l'autre. Genetina ouvrit les bras, et serra contre sa poitrine la mère de Caius.

*

Agnusdei regardait Fusca. L'Éthiopienne était parvenue dans sa maturité, et la vie avait gommé de son visage les dernières traces de l'adolescence. S'il l'avait connue plus jeune, l'évêque n'aurait éprouvé aucun trouble à son contact. Il n'aimait pas les visages innocents, trop lisses, trop purs, de même que les esprits simples lui répugnaient. Bien que tous appréciaient la beauté de Genetina, la jeune femme blonde le laissait de marbre. Sans l'avoir jamais touchée, il connaissait tout d'elle. Lorsqu'il laissait errer ses pensées, il voyait tous les détails de sa nudité. Quand elle commençait une phrase, il en connaissait déjà la fin. Il ne recherchait pas particulièrement le vice – encore qu'il sut l'apprécier quand il se manifestait – mais préférait les femmes que la vie avait marquées, celles qu'un geste, une parole, le dessin de la bouche ou l'éclat du regard ne suffisaient pas à rendre transparentes.

[p. 312]

Bien qu'elle fût d'une beauté moins pure que celle de Genetina, Fusca avait pour lui plus d'attrait. Mais elle lui était pour le moment plus utile ailleurs que dans son lit. De surcroît, elle avait de l'esprit. Il aimait l'entendre parler du désert. Il n'accordait aucun crédit à ses prétendues visions, ce n'étaient que les songes d'un cerveau perturbé. Satan ne tournait pas en rond dans le désert, non, il était au milieu des hommes, et ne se privait pas de donner les signes les plus évidents de son existence. Agnusdei aimait connaître les maîtres qu'il servait. Mais il ne se lassait pas d'entendre Fusca lui décrire ces solitudes horribles et stériles, où les chaos rocheux succédaient au morne et lourd écrasement des dunes. Le désert le fascinait parce que tout, surtout le pire, semblait pouvoir y survenir. Même les Barbares qui le parcouraient éveillaient sa curiosité. Ils étaient si différents de ces Wisigoths abâtardis qui un jour se dressaient contre les Romains, et le lendemain s'empressaient d'adopter leurs coutumes ! Ceux que Fusca appelait les hommes libres n'étaient pas de cette espèce, ils semblaient sans scrupules, courageux – Agnusdei ne dédaignait pas le courage, mais pensait qu'il pouvait revêtir bien des formes – et orgueilleux. C'est ainsi que lui apparaissait Azhren. Fusca ne lui en parlait qu'avec réticence. Elle était assez prolixe sur les débuts de leurs relations, mais ne disait presque rien de leur dénouement. Dommage, pensait Agnusdei, que le Barbare fût resté au désert. L'évêque aurait souhaité s'en faire un allié... ou un ennemi. Dans chacun de ces rôles, il eût apprécié de connaître l'homme au visage voilé qui avait été l'amant de Fusca. Quant à l'autre, le jeune avorton égyptien dont elle parlait avec une émotion apparemment exempte de regrets, il ne l'intéressait pas. C'était un de ces hommes faibles [p. 313] qui font des amis peu sûrs, et des adversaires trop faciles. Il préférait encore le vieux Marcus, et regrettait presque l'issue finale de leur conflit, qu'il sentait s'approcher.

Fusca était devenue l'amie de Genetina et s'efforçait de gagner la confiance de Caius. Celui-ci venait de recevoir le baptême mais il restait assez distant avec

l'évêque, se souvenant malgré lui du funeste portrait qu'en dressait son père. D'après Fusca, le jeune homme n'allait pas tarder à vouloir se faire clerc. Comme tous les exaltés, pensait Agnusdei, celui-là mettait autant de passion à rechercher ce qu'il nommait maintenant le bien qu'il en avait eu pour les plaisirs pendant de longues années. Un tel retournement n'étonnait guère l'évêque. Ce type de conduite était fréquent chez les saints et les martyrs. Caius n'avait certes pas l'étoffe de ces personnages hors du commun, qui savent tirer du bien comme du mal les jouissances les plus extrêmes. Le dérèglement de l'esprit, quand il touche des âmes fortes, les conduit à se transcender, mais il écrase les faibles. Et Caius appartenait à la seconde catégorie. Ce n'était pour Agnusdei qu'un pion qu'il rejetterait dès qu'il aurait abattu le vieil homme de Tasconia. En apprenant la guérison de son épouse, Agnusdei avait craint un moment que lui aussi cédât à la manie de la conversion. Mais apparemment, les risques étaient minimes.

Il s'apprêtait à questionner Fusca sur ce point, lorsqu'il s'aperçut qu'elle frissonnait. Elle ne parvenait pas à s'accoutumer aux frimas aquitains. En Afrique, l'hiver pouvait être rigoureux, et souvent un vent glacial soufflait dans les rues de Carthage. Mais il demeurait toujours sec, et l'Éthiopienne n'était pas encore habituée à la brume mouillée, venue de la campagne, qui enveloppait la ville. Il se leva, ôta son propre manteau et le mit sur [p. 314] ses épaules qu'il ne put s'empêcher d'effleurer de ses doigts. La nudité sévère de la petite pièce – il recevait toujours Fusca au même endroit – accentuait encore l'impression de froid. L'Éthiopienne le remercia et il revint s'asseoir en face d'elle.

– Tu finiras par t'y faire. Au début, les Barbares étouffaient dans notre région. Et maintenant, l'été leur est aussi doux qu'à nous... Tu as su vivre dans le désert, il serait bien étonnant que tu ne t'adaptes pas à Tolosa.

Fusca opina de la tête. L'évêque était si bon pour elle... Synœcius ne s'était pas trompé en lui conseillant de fuir en Aquitaine. Agnusdei lui avait procuré un logement près de la cathédrale. L'appartement était modeste, mais en comparaison du réduit qu'elle occupait à Carthage, cela lui semblait fastueux. Seules lui manquaient les odeurs du port et de la mer : elle tentait de les oublier car jamais elle ne retournerait à Carthage.

Agnusdei l'avait fait inscrire au nombre des matriculaires. Son travail n'avait rien d'excessif : soins aux malades, petites corvées quotidiennes dans l'église et les bâtiments qui en dépendaient. La seule chose qui l'ennuyât vraiment était d'assister régulièrement aux offices. Craignant qu'il ne lui retirât sa confiance, elle n'avait osé avouer à Agnusdei que son baptême l'avait effleurée sans lui laisser de traces. Elle ne croyait à rien de ce que les prêtres racontaient, et le dieu des chrétiens comptait moins à ses yeux que le plus modeste génie des eaux ou des forêts. Sans se douter que c'était peut-être le seul point qu'elle avait de commun avec Agnusdei, elle regrettait de devoir lui jouer la même comédie qu'à Caius et Genetina, auprès desquels elle avait été obligée de se faire passer pour chrétienne. Elle ne risquait pourtant pas grand-chose : on ne pouvait offenser un dieu qui n'existait pas. De toute façon, elle ne resterait pas sa vie durant au service [p. 315]

l'évêque. Un jour, sûrement, elle cesserait d'être matriculaire. Mais tant qu'elle se trouvait là, elle devait continuer et tenir les promesses faites à Agnusdei.

L'évêque s'était levé et faisait mine de consulter les Écritures, toujours ouvertes à côté du prie-Dieu. Ses sourcils froncés infléchissaient légèrement la ligne des rides de son front, et ses yeux limpides paraissaient absorbés par la lecture des caractères grecs. Il se demandait s'il ne s'était pas trompé sur Genetina. Jamais elle n'avait fait la moindre allusion à la guérison de Primilla, que Caius interprétait comme un éclatant miracle. Elle s'était seulement confiée à Fusca, et avait interdit à son époux d'en parler à quiconque.

Agnusdei n'avait pas tardé à être mis au courant par Fusca, dont les informations recoupaient parfaitement les paroles de Caius. Quand l'évêque l'avait interrogé sur les motifs qui le poussaient à demander le baptême, Caius avait fini par avouer qu'il s'était converti après le miracle. Agnusdei pensait que le signe arrivait à point nommé pour l'accomplissement des projets de Genetina. Sans cet événement, Caius l'aurait-il épousée ? Après tout, Genetina s'était peut-être acoquinée avec le médecin pour faire avaler à la malade quelque potion aux effets spectaculaires et éphémères. Et puis le soi-disant miracle n'avait pas été complet : Primilla avait retrouvé l'usage de ses membres mais restait désespérément muette, ce qui ne témoignait guère de l'infinie bonté divine. Évidemment, cette hypothèse d'un subterfuge cadrait mal avec le caractère de Genetina. Mais à quoi une femme amoureuse ne consentirait-elle pas pour parvenir à ses fins ?

Agnusdei se retourna vers Fusca. Il allait encore revenir sur la guérison de Primilla, elle en était sûre.

– Je te remercie, ma sœur, pour la fidélité avec [p. 316] laquelle tu accomplis ta mission et sers les intérêts de notre Église. Car c'est de cela qu'il s'agit : la protéger en abattant un païen obstiné qui ne nourrit pour elle que de la haine. Je parle bien entendu de Marcus. Mais une chose m'échappe. Pourquoi n'a-t-il pas été éclairé, comme son fils, par la lumière divine quand le miracle s'est produit ? Son épouse est l'être auquel il tient le plus au monde, elle était paralysée depuis des années, voilà qu'elle marche, et il persiste à nier la puissance de Dieu...

– Souviens-toi que Marcus n'a pas assisté à la guérison de sa femme, répondit laconiquement Fusca.

– Oui, mais il l'a quand même constatée !

– Je ne peux que répéter ce que m'a raconté Genetina, et elle n'aime pas en parler. Fusca répugnait à employer le terme de miracle, et utilisait des périphrases. Peut-être, poursuivit-elle, si Marcus s'était trouvé dans la pièce, aurait-il cru lui aussi. Mais on ne l'a averti qu'au bout d'une heure ou deux, le temps que Caius ait repris ses esprits. Quand Marcus a vu sa femme marcher et tendre les bras vers lui, il n'a pu en croire ses yeux. Puis il est tombé à ses pieds en pleurant. Il murmurait des mots sans suite, et Flavinius a même craint quelques instants qu'il ne succombe à l'émotion. Mais il s'est repris, et a ordonné qu'on le laisse seul avec Primilla. Ils sont restés enfermés dans sa chambre jusqu'à la fin de l'après-midi.

Quand il en est sorti, il avait l'air exténué. Caius a essayé de lui parler, mais il n'y est pas parvenu.

– Et Primilla ? Était-elle vraiment guérie ?

– Apparemment oui. Mais elle ne pouvait toujours pas parler. Genetina m'a dit qu'elle souriait, elle souriait toujours, et qu'elle lui baisait les mains. Le lendemain, elle a essayé d'écrire, mais depuis tant d'années, ses doigts ne parvenaient plus [p. 317] à tracer les lettres. Elle a seulement pu former quelques mots que Caius a déchiffrés avec peine.

– Lesquels ? demanda Agnusdei avec impatience.

– Merci à Genetina et au dieu qui l'a envoyée...

Agnusdei fronça les sourcils. L'attitude de Marcus demeurait aussi mystérieuse.

– Je sais ce que tu penses, dit Fusca. Là encore, je ne peux que répéter ce que m'a dit Genetina. Le lendemain, Marcus a passé de nouveau de longues heures avec Primilla, ils ont même fait une courte promenade dans les jardins. Puis il l'a laissée se reposer, et s'est enfermé avec Flavinius. Ils ont parlé longtemps, et quand Marcus est sorti, son visage s'était à nouveau fermé.

– Tu veux dire que le médecin l'a dissuadé de croire au miracle ?

– Genetina ne le croit pas. En tout cas, Marcus l'a prise à part, et lui a dit que sa décision n'avait pas changé. Pour lui, la guérison de son épouse était bien un miracle, mais celui-ci ne prouvait en rien l'existence du dieu des chrétiens. Genetina était sans doute habitée par un démon efficace, qui lui avait permis de réaliser ce prodige. Marcus l'en remerciait, mais pour le reste, il n'avait pas changé d'avis. Il n'acceptait pas plus qu'avant le mariage de son fils avec une chrétienne. Primilla avait bien été guérie, mais par un autre dieu que celui des chrétiens ¹.

¹ La position prêtée ici à Marcus représente un cas extrême, puisque sans nier le miracle, il l'attribue à un autre dieu que celui des chrétiens. Dans la réalité, les opinions étaient plus mesurées. À chaque dieu ses miracles, même s'il y avait là quelque illogisme : comment admettre à la fois les miracles des dieux païens et ceux du Dieu chrétien, dans la mesure où l'existence du second, puisqu'il n'ait celle des premiers, devait aussi conduire à refuser qu'un quelconque miracle pût leur être attribué ? Comme, incontestablement, les dieux païens et les disciples du Christ accomplissaient des miracles malgré cette impossibilité logique (on remarquera que, de nos jours encore, des miracles se produisent ailleurs que dans les seuls sanctuaires des chrétiens), les Anciens s'en tenaient à une attitude prudente, fort bien exprimée par E. R. Dodds : "... dans l'Antiquité, cette discussion au sujet des miracles était en général non pas un conflit entre croyants et rationalistes, mais entre deux sortes de croyants. Et ce qui peut sembler étonnant à un lecteur moderne, c'est que, dans notre période, ni l'une ni l'autre partie ne voulait affirmer positivement la fausseté des miracles de l'autre (...). Même Origène ne nie pas les miracles opérés au sanctuaire d'Antinoüs en Égypte, il pensait qu'ils étaient dus à un démon installé là-bas, assisté de "la magie et des sortilèges des Égyptiens" (...). Du côté païen, l'attitude était tout à fait semblable. Pour Celse, les miracles du Nouveau Testament sont

Agnusdei hochâ la tête et joignit ses doigts longs et fins. Il ne put réprimer un sourire. Heureusement que Marcus ne s'était laissé ni abuser ni convertir ! Mais il manquait encore à l'évêque la preuve décisive dont il avait besoin pour le compromettre définitivement aux yeux d'Euric, et il était prêt à tout pour l'obtenir. Ses yeux revinrent vers Fusca, il cessa de sourire et se composa un air affligé.

[p. 318] – Nous ne pouvons plus que prier, ma sœur, afin que Marcus ouvre son cœur à la parole divine. Mais je crains qu'il ne s'obstine dans ses funestes erreurs. Il esquissa un rapide signe de croix avant de poursuivre d'une voix moins dolente : En tout cas, il est toujours païen et plus que jamais ennemi de l'Église persécutée. Je sais qu'il continue à entretenir des relations coupables avec les Francs, qu'il supplie leur roi de venir avec ses troupes dévaster notre pays et massacrer les chrétiens. Si lui et ses amis réussissent à convaincre Childéric d'envahir l'Aquitaine, il ne restera plus que cendres et sang après leur passage. Il faut empêcher cette trahison.

Fusca le regardait sans mot dire. Elle ne savait rien des Francs, mais croyait ce que disait d'eux Agnusdei.

L'évêque se leva et lui dit d'un air solennel : J'ai besoin des lettres qu'il échange avec Childéric. Elles prouveront sa trahison.

Fusca comprit qu'il lui demandait de les lui procurer. Cette requête ne la gênait point. Elle ne connaissait pas Marcus, ce vieil homme qui s'opposait au bonheur de Genetina, envers laquelle elle s'était prise d'une amitié sincère. Mais les paroles de l'évêque la plongeaient dans l'embarras. Comment puis-je faire pour t'apporter ces documents ? demanda-t-elle. Je n'ai jamais vu Marcus et ne connais pas sa maison. Je voudrais t'aider à conjurer ces dangers, mais je ne vois pas comment je pourrais m'y prendre...

Un sourire éclaira le visage d'Agnusdei. Il fit un pas dans la direction de Fusca. – À Dieu, rien n'est impossible.

*

La pluie tombait sur Tolosa sans discontinuer. Quelques jours avant l'arrivée de Flavinius, le ciel [p. 319] gris était devenu plus sombre et de gros nuages s'étaient massés au-dessus de la ville rose, comme si l'épidémie de malaria qui sévissait dans les bas quartiers ne suffisait pas.

"des fables monstrueuses", et même si elles étaient vraies, elles ne constitueraient aucune preuve de la divinité de Jésus ; comme les exploits des magiciens Égyptiens, il peut s'agir simplement "de pratiques d'hommes pervers, possédés par un mauvais démon". Porphyre admet que les chrétiens "ont accompli des choses merveilleuses par leurs arts magiques", mais il ajoute qu'"accomplir des choses merveilleuses n'est pas grand-chose", Apollonius de Tyane, Apulée et tant d'autres en ont fait autant. *Non est grande facere signa* : dans un monde où tout le monde croyait à la magie, les miracles étaient chose commune et moralement suspecte tout ensemble, ils pouvaient servir à impressionner les foules, mais les arguments fondés sur des miracles étaient inévitablement à double tranchant" (E. R. Dodds, *op. cit.*, p. 141-142).

Le mal était remonté des campagnes vers la ville. Beaucoup de Wisigoths, installés sur les terres confisquées aux Romains, avaient laissé s'obstruer les canaux de drainage grâce auxquels de vastes zones autrefois insalubres étaient devenues autant de terres fertiles. Maintenant elles retournaient à leur état primitif de fondrières et marécages ou proliféraient les moustiques porteurs de la maladie.

La malaria donnait de fortes fièvres, mais n'entraînait pas forcément la mort. C'était un moindre mal par rapport à la peste. Depuis deux siècles, le terrible fléau faisait de fréquentes apparitions dans l'Empire. Certaines provinces étaient touchées, d'autres non. La maladie pouvait persister pendant plusieurs années, mais finissait par s'endormir. Cependant, elle n'était jamais vaincue. Un jour, sans qu'on sût pourquoi, elle frappait de nouveau, et les morts recommençaient à s'entasser.

Quinze ans plus tôt, Flavinius se trouvait dans une des villes du nord de l'Italie où le fléau s'était brusquement déclaré. Il se souvenait encore des maisons remplies d'agonisants, des malades traînés hors de leurs demeures avec des crochets, des prisonniers qu'on avait tirés de leurs geôles et qui empilaient les corps dans des fosses, des lits humides et pourris, collés à la terre battue des hôpitaux, qu'entouraient des prêtres courageux et inutiles¹. La médecine ne pouvait rien, et il avait fui la cité condamnée sans être sûr qu'il n'aurait pas agi de même si ses remèdes avaient été plus efficaces.

Flavinius dut faire un détour pour éviter les décombres qui jonchaient la rue. Lors du violent orage de la veille, la foudre était tombée sur le clocher d'une église fermée par les Wisigoths. [p. 320] Beaucoup de temps s'écoulerait avant qu'on entendît à nouveau sonner les cloches. Les ariens s'étaient réjouis, y voyant un signe de la colère divine contre les catholiques. Flavinius pressa le pas, et rabattit le capuchon de son manteau pour protéger son visage des gouttes que le vent poussait vers lui. La maison où habitait Caius n'était plus très loin. Le médecin avait hâte de s'abriter de cette maudite pluie qui pénétrait ses vêtements.

Il avait quitté la villa de Marcus avec soulagement et, malgré la malaria, comptait bien prolonger son séjour à Tolosa. Depuis que Primilla était guérie, il se sentait de trop à Tasconia. Peu à peu, l'ambiance y était devenue étrange, comme si le mal, chassé du corps de Primilla, rodait toujours dans la maison à la recherche d'une nouvelle proie. Ou peut-être s'agissait-il d'un danger plus insidieux que Flavinius ne parvenait pas à définir, mais dont il constatait les effets : en peu de temps, Marcus avait beaucoup changé. Le médecin s'était résolu à prendre un peu de distance. Un message de Caius lui était opportunément parvenu, l'invitant à venir au plus tôt à Tolosa. En temps normal, Flavinius n'en eût pas fait cas : il avait toujours été déconcerté par la personnalité de Caius, et n'éprouvait pour lui aucune sympathie. Mais il avait envie de revoir Genetina.

¹ Sur les épidémies de peste et de malaria dans l'Antiquité tardive, cf. L.-R. Ménager, *La Chute de l'Empire romain*, op. cit., p. 15-16.

Depuis la guérison de Primilla, il pensait sans cesse au mystère dont elle était porteuse.

Les rares passants se hâtaient sous la pluie. Certains s'abritaient sous les porches des maisons. La façade des demeures les plus cossues était souvent divisée en magasins qui ouvraient directement sur la rue et dont les commerçants, quand le temps était plus clément, hélaient les passants. Ce jour-là, beaucoup avaient fermé. De toute façon, en hiver, les clients n'aimaient guère s'attarder. Les maga-[p. 321] sins n'étaient pas chauffés, et il y faisait aussi froid que dans la rue. Les commerçants eux-mêmes, emmitouflés dans leur manteau, ne se montraient guère bavards. En revanche, les thermes étaient toujours aussi fréquentés. Hiver comme été, l'eau chaude y coulait. Lorsque les Wisigoths étaient arrivés en Aquitaine, ils avaient trouvé fort étrange ce divertissement tant prisé des Romains. Puis ils s'y étaient accoutumés, et beaucoup d'entre eux maintenant s'y rendaient. Ils y venaient en groupe et répugnaient à se mêler aux Romains. Flavinius ne s'arrêta pas devant l'entrée majestueuse. Il se sentait assez mouillé comme cela.

La bibliothèque où Flavinius avait souvent travaillé n'était pas loin, mais il passa devant ses portes avec la même rapidité, imaginant les vastes salles presque vides, et les rayonnages où s'alignaient des volumes rarement ouverts. L'époque n'était plus à l'étude, il fallait survivre et, surtout, l'Église enseignait ce qu'il convenait de penser. Flavinius pensait que les temps anciens ne reviendraient plus. À la longue, l'instabilité des Barbares, due à la trop grande jeunesse de leurs peuples, s'apaiserait, ils abandonneraient leurs anciennes coutumes pour les facilités de la vie civilisée. L'Église, elle, perdrait vite sa puissance actuelle. Les scissions qui la déchiraient depuis ses origines étaient trop profondes. Les hommes allaient prendre conscience des aspects déraisonnables de la doctrine du Galiléen et la rejetteraient. Chrestos ne serait plus qu'un de ces héros intermédiaires entre les dieux et les hommes dont les vieilles croyances étaient pleines. Mais les temples fermés par les chrétiens ne rouvriraient pas leurs portes. Les hommes découvriraient peu à peu qu'il n'existait qu'un dieu suprême.

Flavinius ne verrait pas cet âge heureux. Il y faudrait encore un siècle, peut-être même deux. [p. 322] Au bout du compte, ni l'Église ni les Barbares ne changeraient rien à la lente progression de l'humanité. Le véritable danger, c'était les guerriers, qu'ils fussent romains ou barbares. Seuls la soldatesque et ses chefs pouvaient retarder l'épanouissement des arts et de la civilisation auquel tendait toute l'histoire de Rome. Les armées étaient sans doute nécessaires pour protéger les peuples évolués contre les nations grossières, mais elles devaient rester soumises au pouvoir civil. Les catastrophes de ces derniers siècles venaient de la violation de ce principe. Les généraux l'avaient emporté sur les magistrats, la force brute sur la sagesse. Et justement, en cette fin de cinquième siècle de l'Empire, le pouvoir appartenait de plus en plus aux prêtres et aux guerriers. Les premiers étaient dans l'erreur, les seconds n'avaient d'hommes que le nom. Ni les uns ni les autres n'étaient capables d'édifier la cité idéale sans églises ni remparts.

La gerbe d'eau soulevée par un véhicule lancé à vive allure éclaboussa Flavinus de la tête aux pieds et coupa net le fil de ses pensées. Il demeura quelques secondes hébété. Quand il se retourna, le char avait déjà disparu. C'était sans doute un des dignitaires du Palais. Les Wisigoths avaient maintenu l'ancienne interdiction faite aux véhicules de circuler dans le centre des grandes cités, mais en avaient dispensé les personnages importants de leur cour qui ne se privaient pas d'user de ce privilège sans montrer aucun égard envers les piétons. Flavinus n'essaya pas de vider l'eau de ses bottines. Il était arrivé à l'adresse indiquée dans le message de Caius. Suivant la coutume, il frappa la porte du pied pour annoncer son arrivée.

Ce fut Caius lui-même qui lui ouvrit et l'accueillit avec des effusions dont, en un autre moment, l'ardeur eût gêné le médecin. Mais il était [p. 323] tellement soulagé de se trouver à l'abri des intempéries, qu'il y répondit de son mieux. Caius lui remit des vêtements secs en lui désignant une pièce où il pourrait se changer à son aise et prendre du repos. Flavinus le remercia, et Caius le laissa seul.

Flavinus ôta ses vêtements et se frictionna vigoureusement avec une serviette que son hôte avait laissée à son intention. Un brasero bien garni répandait dans la pièce une agréable chaleur. Quand il se fut séché, Flavinus endossa la tunique de laine que lui avait donnée Caius. Il se sentait mieux. Visiblement, Genetina n'était pas encore là. Caius et lui étaient seuls dans l'appartement.

Les pièces lui paraissaient exiguës car il avait pris l'habitude des vastes salles de la villa de Marcus. En ville, sauf dans les demeures des grands, la superficie des appartements était toujours restreinte. Celui de Caius n'avait pour autant rien de misérable, et le mobilier, sans être composé d'objets rares ou précieux, n'était ni rustique ni insuffisant. Il y avait là tout le nécessaire à la vie d'un couple sans enfant : quelques coffres, des sièges en nombre suffisant, et même un tapis aux motifs orientaux.

Flavinus songea à l'atmosphère étrange qui régnait à Tasconia depuis la guérison de Primilla. Au fond, se dit-il, Caius et Genetina avaient la meilleure part. La chaleur pénétrait ses membres et il sentit qu'il commençait à s'engourdir. Il céda quelques instants à l'agréable sensation, mais se reprit à temps pour ne pas tomber dans le sommeil. Il voulait savoir pourquoi Caius lui avait demandé de venir. Il s'étira, bâilla, se leva de son siège.

Caius faisait les cent pas dans la pièce voisine. Il s'arrêta net en voyant entrer Flavinus. Encore humides, les cheveux du médecin étaient plus noirs que jamais, et le sang colorait ses joues d'un rose inhabituel. La tunique était un peu courte pour [p. 324] ses longs membres, et les manches couvraient à peine ses poignets, mais le médecin ne semblait pas en éprouver de gêne. Négligent les sièges, les deux hommes s'assirent familièrement sur le lit.

Flavinus s'attendait à ce que Caius lui demandât des nouvelles de ses parents, mais ce fut de Genetina que le jeune homme commença à lui parler. Depuis qu'ils étaient mariés, son affection n'avait fait que grandir. Ils pouvaient passer ensemble des heures entières. Elles leur paraissaient aussi brèves qu'un instant. Sa

vie passée lui semblait vaine, il ne regrettait rien de ce qu'il nommait autrefois les plaisirs de l'existence. Après un bref silence, il continua d'une voix plus basse : Il m'appartient maintenant de répondre de mon mieux à l'affection de Genetina, ainsi qu'à l'amour divin. Je souhaite devenir clerc. L'Église du Christ est attaquée par les Barbares, elle a besoin de témoins.

Flavinus haussa les sourcils. Il était de plus en plus étonné. Non pas que cet aveu le surprit. La vie de Caius était bouleversée par la présence de Genetina. Il n'avait pas l'intention de donner des conseils de modération au fils de son ami.

– Si tu crois que tu prends la bonne décision, j'en suis heureux pour toi. Mais tu ne m'as pas demandé de venir uniquement pour m'apprendre cela ?

Le visage de Caius s'assombrit. Il se tortilla et jeta un coup d'œil vers la porte, comme s'il redoutait le retour de son épouse. Tu as raison, dit-il, mon choix est fait. Mais il a des conséquences graves. N'étant point médecin, je ne peux en apprécier la portée et c'est là-dessus que je voudrais t'interroger...

Flavinus eut un geste d'impatience : aucun médecin ne pouvait être utile en pareille circonstance. Si Caius avait un doute, il ferait mieux de s'adresser à un prêtre.

[p. 325]

– C'est que ce n'est pas très facile à dire, bafouilla Caius. Je vais essayer. Un homme marié peut recevoir les ordres et une fois devenu clerc, continuer à cohabiter avec sa femme. Mais il leur est recommandé de vivre comme frère et sœur. Et je ne sais pas si j'en serai capable...

– Qu'en pense Genetina ? demanda Flavinus abasourdi.

– Elle dit qu'elle pourra se soumettre à cette exigence... répondit Caius sur un ton mal assuré.

Flavinus se pinça les lèvres. – Je crains qu'elle ne mesure pas plus que toi le renoncement qu'implique une telle décision. Les époux doivent certes observer dans leurs rapports une sage tempérance. Non seulement céder au désir épuise le corps, mais c'est déshonorer sa femme que la traiter comme une maîtresse. Cependant, l'abstinence totale n'est pas souhaitable : elle entraîne une concentration des humeurs, un échauffement du sang qui ne peuvent être que nuisibles. Et puis, tu ne possèdes pas de descendance. Y as-tu vraiment réfléchi ?

Caius paraissait de plus en plus mal à l'aise. Il finit par avouer dans un soupir : Cela fait des mois que nous nous efforçons d'en avoir, sans aucun résultat. C'est peut-être un signe de Dieu...

– Mais le signe de quoi ? coupa Flavinus, partagé entre l'énervement et l'incompréhension.

– De sa volonté ! Je veux dire que la stérilité de Genetina est le signe que nous devons accepter de lui sacrifier ce qu'il y a en nous de plus grossier.

Flavinius secoua la tête avec violence. Se pouvait-il que Caius manque à ce point de discernement ? Nous devons résister à nos sens, et il n'est pas besoin d'être chrétien pour en être convaincu, dit-il. Mais tu commets une grave erreur en te privant de descendance... Tu dis que Genetina est stérile. En es-tu sûr ? Il est fréquent qu'une femme qui n'a jamais conçu mette quelque temps pour [p. 326] y parvenir. Sa semence est peut-être saine, alors que c'est la tienne qui manque des qualités nécessaires...

Caius n'osait plus regarder le médecin. Il ouvrit ses mains, les paumes vers le plafond, et les laissa retomber sur ses cuisses en signe d'ignorance.

– Tout ce que je vois, c'est que les mois passent et que rien ne change...

– Alors, écoute-moi bien : repousse à plus tard ta décision d'entrer dans les ordres. Si d'ici un an ou deux la situation est la même, tu pourras y repenser. Quand les enfants ne viennent pas spontanément, il faut les y aider.

– Eh, mais comment ?

Flavinius fit signe à Caius de patienter. – Tu penses que les difficultés viennent de ton épouse. Il convient de s'en assurer. Il est vrai que Genetina a un caractère qui la porte aux excès, ce qui est un élément défavorable. As-tu observé qu'elle rougissait facilement ?

– Cela lui arrive.

– C'est le signe qu'elle porte une chaleur de désir si forte qu'elle risque de détruire ta semence. Mais ne t'inquiète pas trop vite. Il y a des symptômes plus graves : une tête petite, des yeux profondément enfoncés dans les orbites, un développement exagéré du front, ce qui n'est pas son cas. Au contraire, elle possède un des visages les plus harmonieux que j'aie jamais vus. Mais ce ne sont là que des signes externes. Il faut aussi essayer de comprendre ce qui se passe à l'intérieur du corps. Une femme ne peut enfanter que si ses voies respiratoires et son utérus communiquent bien. N'importe quelle sage-femme peut s'en assurer. Il suffit de préparer des fumigations et de les faire pénétrer par le vagin à l'intérieur du corps. Si l'odeur des produits parvient jusqu'à la bouche, le signe est encourageant.

[p. 327]

Caius se sentait très gêné. Il n'aimait guère entendre ainsi parler par un autre homme – fût-ce Flavinius – de l'intimité de sa femme. Mais le médecin n'avait pas l'air de s'en apercevoir et continuait de plus belle : Tous les rapports n'ont pas le même pouvoir fécondant. Les femmes sont le plus aptes à concevoir juste après leurs règles. Un seul rapport peut suffire. Il doit avoir lieu le soir, dès que les écoulements de sang menstruel ont cessé. La femme doit croiser les jambes pour conserver la semence, et rester allongée dans son lit pendant quelques jours, afin

que les deux semences se mélangent bien ¹. Mais il se peut aussi que la tienne soit trop diluée, poursuivit impitoyablement Flavinus. Pour engendrer, le sperme masculin doit être concentré. Si on en jette quelques gouttes dans un récipient plein d'eau, elles doivent tomber au fond : cela indique qu'il est de bonne qualité.

– Et si ce n'est pas le cas ? Caius sentait l'anxiété le gagner. Les hommes n'aimaient jamais envisager que la stérilité put venir d'eux.

– Il suffit de quelques précautions faciles à prendre. Si ton sperme se révélait trop pauvre, tu t'abstiendras de rapports plusieurs jours avant la fin des règles de ta femme, de façon à attiser le désir et accumuler la semence, et tu feras un bon repas avant de coucher avec elle. Les aliments enrichissent le sperme, surtout les pois chiches, les fèves et les pignons. Ce sont eux qui portent le souffle, indispensable à la conception ².

Flavinus parlait de plus en plus vite. Au début il avait gardé les bras croisés sur la poitrine pour retenir la chaleur sous ses vêtements. Puis il avait commencé à s'animer, levant une main, l'autre, pointant sentencieusement l'index comme s'il voulait convaincre un invisible auditoire. Tout à son affaire il ne prêtait plus guère attention à Caius.

Dehors, la pluie avait cessé de tomber. Elle [p. 328] avait lavé de leur poussière les bâtiments publics et les statues dont les couleurs crues étaient ravivées. Emporté par son sujet, Flavinus continuait à parler sans que Caius osât l'interrompre. Ce qu'il disait n'avait plus maintenant qu'un lointain rapport avec les questions posées au début de l'entretien.

– Une fois la conception assurée, disait Flavinus, il faut mener la grossesse à terme. Je souhaite un garçon à ton épouse, car les grossesses des filles sont plus difficiles. Les nausées sont plus fortes, les taches sur le visage plus larges. De même les filles mettent deux fois plus de temps à se former dans le ventre de leur

¹ Si effarants que puissent nous paraître ces conseils, c'étaient ceux que l'on donnait aux couples qui éprouvaient des difficultés à concevoir (cf. A. Rousselle, *op. cit.*, p. 30-63). On notera tout particulièrement que : "Jamais on n'a douté pendant l'Antiquité que la période la plus féconde du cycle féminin fût celle qui suit immédiatement les règles. Les femmes grecques pensaient même que le rapport le plus fécond avait lieu avant la fin de l'écoulement menstruel. C'était, elles l'avaient constaté, la période où le col est à la fois le plus souple et le plus ouvert. Les règles étaient donc considérées comme essentielles à une conception volontaire : pas de conception sans règles, dit Galien [*grand médecin mort vers l'an 200 de notre ère*]" (*ibid.*, p. 53).

² "C'est un fonctionnement logique de la pensée qui, déterminant le sperme comme transporteur de pneuma, le considère comme "du pneuma et du liquide écumeux" (Orib., XXII, 2, Gal.). Ce souffle qui transmet la vie, s'il est aspiré par la matrice "s'évapore rapidement s'il tombe dans un endroit peu approprié", donc personne ne le voit, personne ne voit cette écume dont le gaz s'échappe aussitôt qu'il est en contact avec l'air (...). Il est tout à fait évident, à lire les extraits proposés par Oribase, que le principal travail pour la conception d'un enfant consiste à préparer l'homme à fournir un sperme de qualité. Le but, d'ailleurs, n'est pas tant d'accroître le désir par des aliments aphrodisiaques tels que sont définis pois chiches, roquette ou vignon de vaccet, que d'obtenir un sperme épais et abondant" (*ibid.*, p. 31).

mère que les garçons. Si vous voulez éviter ces inconvénients et procréer un garçon, il y a un moyen qui réussit souvent. L'enfant mâle est issu du meilleur côté, le droit : il est donc engendré par le sperme issu du testicule droit du père, qui va se loger dans la partie droite de la matrice. Il suffit donc, au moment du rapport, que tu te lies le testicule gauche afin que seul le droit fournisse le sperme ¹.

Flavinus s'interrompt. Ses yeux s'étaient par hasard arrêtés sur Caius. Celui-ci le regardait d'un air stupéfait. Il comprit et bredouilla que, naturellement, ces thérapeutiques connaissaient des échecs. Mais Caius ferait quand même mieux de s'y soumettre avant de prendre des décisions importantes.

– Que valent tes fumigations et tes bouillies de pois chiches contre la volonté de Dieu ?

Flavinus s'apprêtait à lui répondre qu'il ne croyait guère à l'existence d'un dieu qui un jour guérissait une paralytique, et l'autre rendait une femme stérile, mais il comprit que cela ne servirait à rien. Il entendit dans la rue un bruit de pas, et reconnut la voix claire de Genetina qui parlait à une autre femme.

¹ L'énumération de ces différents traits prouve évidemment que les Anciens – non seulement les chrétiens, comme on se plaît trop souvent à le répéter, mais aussi les païens – croyaient en l'infériorité de la femme par rapport à l'homme. Aristote et Hippocrate pensaient que le garçon est formé entre trente et quarante jours, tandis que la fille a besoin d'un délai plus long, jusqu'à quatre-vingt-dix jours (on retrouvera ce genre de débat beaucoup plus tard, à l'ère chrétienne, quand les conciles essaieront de déterminer quand l'âme vient au fœtus : la réponse sera évidemment du même type). Artémidore, qui vivait au second siècle ap. J.-C., et est l'auteur d'un traité d'interprétation des songes, établit une série de corrélations entre le sexe masculin et les organes situés du côté droit du corps – le "bon" côté – et le sexe féminin et les organes situés du côté gauche – le côté "sinistre" – et conclut ainsi sur le sens de ces analogies... d'entre les enfants vus en songe, les garçons sont de bon augure, les filles de mauvais augure" (Artémidore, *La Clé des songes*, I, 26 ; I, 31 ; I, 42 ; IV, 10 ; cité par J.-P. Néraudau, *Être enfant à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 67). Opinions d'hommes, dira le lecteur moderne. Pas seulement. Il est fort intéressant de constater que les femmes elles-mêmes avaient fini, sous l'influence des médecins et de leurs maris, par se convaincre de ces préjugés : "Les femmes antiques estimaient avoir eu de mauvaises grossesses après avoir mis au monde des filles, et des bonnes pour les garçons (...) Les femmes sont certaines d'avoir eu de plus fortes nausées, d'avoir eu des taches de grossesse plus hideuses (...) lorsqu'elles portaient des filles et d'avoir eu des accouchements plus pénibles" (A. Rousselle, *op. cit.*, p. 66). Remarquons que même à notre époque, de telles réflexions sont encore fréquentes... Comme l'écrit J.-P. Néraudau : "La procréation d'une fille était une espèce d'intermédiaire entre la stérilité et la procréation d'un garçon. Fait supplémentaire : le lait des femmes, efficace pour la cure de nombreuses maladies, l'est plus quand elle a accouché d'un garçon, plus encore si elle a eu des jumeaux que quand elle a accouché d'une fille" (J.-P. Néraudau, *op. cit.*, p. 67-68). Les formes selon lesquelles la médecine exprimait la préférence des Anciens pour les garçons peuvent nous paraître ridicules. Ce qui compte vraiment, c'est le préjugé qu'elles tentent de fonder scientifiquement. Or ce préjugé appartient-il à une si lointaine Antiquité ? Évidemment non. Dans notre propre société, il y a encore fort peu de temps (et il est loin d'être sûr que cette idée, de nos jours, ait vraiment disparu) il importait avant tout qu'au moins le premier enfant fût de sexe mâle. Après, "la descendance était assurée, le nom ne se perdrait pas"...

Caïus se leva précipitamment. – Ne dis rien à [p. 329] Genetina de notre conversation. Elle ne comprendrait pas que je t'aie parlé de ces choses !

La porte s'ouvrit, livrant passage aux deux femmes. Flavinius leva les yeux vers elles : Genetina et Fusca formaient le plus harmonieux contraste d'or et d'ébène qu'il lui eût jamais été donné de voir.

*

Fusca pensait encore à la brève visite qu'à la veille de son départ de Tolosa elle avait rendue à Caïus. Après avoir échangé quelques mots avec le médecin, l'ami de son père, elle avait rapidement pris congé. Comme toujours, Caïus ne lui avait pas adressé une seule parole de bienvenue. Il ne semblait guère apprécier qu'elle fût devenue l'amie de sa femme. Peut-être la méprisait-il en raison de l'obscurité de ses origines.

Le temps était loin où, dans les rues de Carthage, elle aimait surprendre le regard des hommes. Elle savait pourtant que son pouvoir de séduction avait résisté à l'écoulement des ans. Elle n'avait jamais porté d'enfants et possédait toujours la taille fine et la poitrine haute. Ses formes trop anguleuses d'adolescente s'étaient arrondies sans tourner à l'embonpoint. Au cours de ces derniers mois, elle ne s'était guère souciée des hommes, bien que les occasions ne lui eussent pas manqué. Les espoirs qu'elle faisait naître ne trouvaient en elle aucun écho. Elle se demandait si elle ne préférerait pas engendrer le désir plutôt que d'y répondre. Depuis Azhren, elle n'avait connu aucun homme, et l'image du nomade était encore présente à son esprit. Elle l'imaginait parfois, chevauchant en tête de la caravane qui laissait lentement derrière elle les montagnes bleues. Un jour sa tente serait la plus grande de tout le campement, il posséderait les plus [p. 330] beaux chameaux de tout le désert, et peut-être même épouserait-il une des filles de Tin Hafnen. Jamais, elle en était convaincue, il ne l'oublierait, et quand, au terme d'une longue vie, le soleil aurait brûlé ses yeux, il sentirait encore sous ses doigts la peau noire de l'Éthiopienne. Mais Fusca se forçait à ne point trop penser à Azhren. Il ne pouvait exister en dehors du pays où il était né, et elle haïssait le désert, cette mort déguisée en éternité qui assèche les corps et laisse les âmes à nu. Peut-être aurait-elle pu trouver le bonheur avec Nimesius. Il émanait de lui une sérénité et une douceur dont elle gardait la nostalgie, d'autant plus tenace qu'elle ne le reverrait jamais.

Fusca était attirée par les êtres forts mais ne pouvait supporter qu'ils prétendent la dominer. Elle méprisait les faibles, trop prompts à lui céder comme à se défaire devant le danger. Voilà pourquoi elle n'aimait guère Caïus. Quelque chose en lui la faisait penser à Amasis : une sorte d'humilité naturelle et néfaste que n'était pas parvenue à effacer totalement une éducation aristocratique, une fragilité trop grande devant ses propres sentiments, et une obstination trop aveugle dans ses choix pour être la marque d'une véritable volonté. Elle se demandait ce que pouvait lui trouver Genetina. Mais peut-être était-elle un peu jalouse de l'affection que la jeune femme portait à son mari ? Au début, elle ne l'avait

fréquentée que pour tenir la promesse faite à Agnusdei. Puis elle s'était sentie attirée vers elle.

Il y avait maintenant plus d'un mois que Fusca avait quitté Tolosa, et Genetina lui manquait chaque jour un peu plus. Pourtant la mission que lui avait confiée Agnusdei absorbait tout son temps. Jusqu'à maintenant, le plan de l'évêque s'était réalisé sans encombre. Elle avait fait route avec une escorte de matriculaires jusqu'au village [p. 331] barbare de Sigebert, munie d'une lettre d'Agnusdei à l'intention du Wisigoth avec lequel il avait partie liée. Sigebert disposait de complices chez Marcus. Parmi les serviteurs du vieil homme, quelques-uns pressentaient qu'un jour le Barbare deviendrait le seul maître de Tasconia.

Par leur entremise, Fusca avait été engagée comme domestique par Caneusos qui ne soupçonnait rien de sa mission. Celle-ci était simple. Profitant de sa liberté de mouvement à l'intérieur de la maison, Fusca devait mettre la main sur la correspondance de Marcus avec les Francs, et dès qu'elle l'aurait découverte, rapporter à Agnusdei les précieuses pièces à conviction. Mais les jours passaient sans que Fusca parvînt à trouver les documents convoités par l'évêque. Elle avait hâte de partir. En dépit de la fidélité qu'elle devait à son protecteur, toutes ces manœuvres commençaient à la révolter. Qu'aurait pensé Genetina si elle avait su que son amie faisait partie d'un complot destiné à livrer aux Wisigoths le père de son époux ? Il s'était opposé à leur mariage, mais Fusca doutait que ce motif suffît à l'absoudre aux yeux de Genetina. Agnusdei lui avait promis que jamais celle-ci ne connaîtrait le rôle qu'elle avait joué, mais Fusca redoutait qu'un jour elle apprit tout de même la vérité.

L'inquiétude la gagnait, qu'accentuait encore l'étrange ambiance qui régnait dans la demeure de Marcus. Les esclaves – d'ordinaire si bruyants dès que le maître avait le dos tourné – s'obligeaient à une discrétion semblable à celle qui entoure le malheur. Quand Fusca en croisait un, se déplaçant silencieusement dans les couloirs, il détournait la tête et se rapprochait du mur comme s'il voulait s'y fondre.

La maison elle-même paraissait hostile. Fusca s'était attendue à y retrouver le même luxe que [p. 332] chez Nimesius. Elle se souvenait de sa demeure comme si c'était hier. Elle s'ouvrait largement à la lumière qui venait se briser en mille éclats sur les mosaïques délicates qui ornaient presque toutes les pièces. Des étoffes précieuses dont elle eût à peine osé se vêtir étaient posées à même le sol de marbre, dont elles atténuaient la majestueuse froideur. De lourdes et riches tentures cloisonnaient les pièces immenses¹. Les murmures des jets d'eau qui

¹ La tenture joue dans les riches demeures d'Afrique du Nord un rôle social et architectural. D'une part, elle permet de fractionner une pièce en plusieurs espaces dont certains vont revêtir un caractère plus intime ; d'autre part, par la richesse de son tissu et la qualité de son ornementation, elle est un indicateur du rang social du maître des lieux. De plus, comme le fait finement observer Y. Thébert : "Le rideau n'est pas un pis-aller, tout au plus une version légère mais commode de la cloison ou de la porte : il est doté d'une efficacité très grande dans la mesure où il est désormais l'élément clé d'un protocole très élaboré. On n'écarte pas une tenture

ornaient les jardins enclos dans les péristyles s'enlaçaient aux gazouillements des oiseaux voletant dans les cages disposées aux différents endroits de la maison.

Au contraire, la villa de Marcus faisait monter en elle la sourde angoisse du désert. Pourtant, tout ici avait été créé par les hommes et pour leur usage. Mais de ceux-ci il ne restait que des ombres furtivement entrevues. Tout semblait usé, abandonné, condamné à une inéluctable disparition. Aucun cri d'enfant ou d'animal ne s'élevait dans le silence. Le bassin vide de la piscine béait sous le ciel gris, fendu par une lézarde au tracé irrégulier évoquant vaguement la forme d'un long et mince serpent. Le dessin des mosaïques se brisait par endroits : les petits rectangles de pierre qui les composaient avaient commencé à s'en détacher, sans qu'on les eût remplacés. Certains personnages n'avaient plus d'yeux ni de bouche, comme s'ils avaient renoncé à un regard et à une parole devenus inutiles. Les longues colonnes cannelées, encadrant des jardins délaissés, les couloirs nus et humides, les portes à demi ouvertes sur des chambres vides, composaient un cadre qui n'avait plus rien d'humain. Leur ordonnance n'était qu'illusoire, et sous cette fragile apparence, Fusca sentait dissimulées les mêmes forces menaçantes et incontrôlables que dans les solitudes chaotiques du désert. La pierre et le marbre retourneraient bientôt à leur confusion originelle, brisant [p. 333] les formes auxquelles la main de l'homme les avaient contraintes. Les fresques et les mosaïques continueraient à transformer leurs dessins, des monstres apparaîtraient à la place des dieux et des hommes, et un jour tout s'abolirait dans le néant. Alors le vent du Sud soufflerait, construisant patiemment des éternités sableuses qui effaceraient jusqu'au souvenir de Marcus et des siens. Les collines se dépouilleraient de leur manteau d'arbres dans un grand fracas de formes affûtées, et les rochers bleus apparaîtraient, célébrant le retour des anciens royaumes.

Un frisson parcourut Fusca. Elle se sentit gagnée par une panique qui risquait de devenir incontrôlable si elle ne réagissait pas au plus vite. Le soir tombait, obscurcissant l'espace confiné de sa chambre. Elle devait sortir d'ici, aller dans la bibliothèque où par hasard elle avait pénétré la veille, au cours de ses investigations quotidiennes. C'était le seul endroit accueillant de toute la demeure. Elle y courut, et referma soigneusement la porte derrière elle. Ici, les forces menaçantes qui emplissaient la maison n'étaient pas encore entrées. Fusca prit un volume au hasard et l'ouvrit. Ses yeux commencèrent à glisser le long des lignes à l'apaisante régularité, en même temps que sur ses lèvres se formaient les mots

comme de nos jours : encore plus qu'une porte, elle barre la voie, elle s'impose aux cheminements, car elle est l'objet qui, par excellence, masque ou dévoile ce qu'il y a de plus puissant : l'empereur, la divinité, les seigneurs. Nul doute que cette dimension sacrée conditionne lourdement les pratiques et qu'à cette époque on tente d'ouvrir une porte avec moins de gêne que l'on ne s'aventure à soulever un rideau. La dimension idéologique du bout de tissu ne doit pas être négligée pour comprendre avec quelle efficacité il peut compartimenter et hiérarchiser les espaces intérieurs d'une demeure" (Y. Thébert, "Vie privée et architecture domestique en Afrique romaine", dans *Histoire de la vie privée... op., cit.*, p. 377).

qu'elle déchiffrait sans trop de peine ¹. C'était un bien curieux récit, qui parlait de temps très anciens en une langue étrange. Fusca la comprenait, car l'auteur s'exprimait en latin, mais il en assemblait les termes de telle façon que ceux-ci formaient une sorte de musique obsédante et profonde, comme une puissante houle.

Nous sommes le vagin des nations. Il fut un temps où les hommes et les animaux savaient se parler. Ceux du Sud n'existaient pas encore. Il fut un temps où le soleil était encore attaché au [p. 334] monde. Nous étions déjà là. L'Océan entraînait en lames bleues aux flancs de nos montagnes. Les signes nous disaient que le malheur frapperait ceux qui voudraient l'ouvrir avec la proue des vaisseaux. Nous obéissions aux signes, car nous étions les seuls êtres humains. Nous seuls savions où était l'Axe du monde. Ceux du Sud n'existaient pas encore.

En ce temps-là, le soleil ne quittait pas les terres humaines. La nuit disparaissait tandis qu'il tournait autour de l'horizon. Nous savions que cela était bien car les animaux nous le disaient, et nous comprenions leur langage. C'était avant que la nuit n'ait gagné sur la lumière, avant que nous ayons oublié le vrai nom des animaux, avant que Ceux du Sud ne soient sortis des pays de la nuit. Nous sommes le vagin des nations. L'hiver n'était pas né, et nos troupeaux savaient que l'herbe resterait toujours verte car la Force qui a créé le Monde était toujours dans le Monde.

Nous honorions nos femmes, car la Force les a seules choisies pour transmettre la vie et faire que renaissent ceux qui sont morts. Nous donnions à nos enfants les noms des ancêtres, nous leur apprenions qu'ils venaient de leurs mères comme l'herbe naît de la Terre. Quand ils connaissaient ces noms d'où leur venait la Force, nous leur apprenions à respecter l'animal auquel ils étaient apparentés. Ceux du Chien étaient les alliés de Ceux du Taureau mais devaient Prendre garde à Ceux du Loup, car ils n'avaient pas été créés en même temps, et ne pouvaient partager les mêmes mères. Seuls Ceux du Tonnerre n'avaient rien à redouter des autres clans, car tous savaient qu'ils avaient été les premiers êtres humains, quand les éclairs frappaient sans cesse le monde et que les pierres tombaient du ciel. Chacun devait respecter l'animal [p. 335] de son clan : il ne devait ni le tuer, ni le manger, et les hommes et les femmes d'un même animal ne pouvaient jamais s'unir. On raconte que certains osèrent un jour prendre femme dans le même clan. Du ventre des mères sortirent les premiers jumeaux, ces êtres monstrueux qui sont signe de malheur, car aucun homme ne doit être le double d'un autre.

¹ Dans l'Antiquité, et pendant une bonne partie du Moyen Âge, on lisait le plus fréquemment à haute voix.

Ce temps dont je parle est très lointain. Alors rien ne changeait, et cela était bon.

Mais un jour des signes nouveaux sont apparus.

Nous croyions en la Terre maternelle, qui n'appartient à personne et à laquelle la Force a donné la vie en l'unissant au Ciel d'où vient toute lumière. Quand l'herbe venait à manquer et que les seins des femmes s'asséchaient, les Inspirés allaient dans la Forêt sacrée. Là était l'Esprit de la Terre, dans le char couvert de voiles blancs. Lorsque les temps étaient propices, ils y attelaient des génisses et les menaient parmi les êtres humains. Partout où il passait, la Force revenait, l'herbe repoussait, les ventres des femmes enfantaient et les combats cessaient. Les Inspirés ramenaient alors le char de la Terre vers le bois sacré, lavaient ses voiles blancs dans un lac aux couleurs d'or. Puis ils noyaient des esclaves, pour que tout demeure comme avant. Mais un jour, une faute a été commise, nous ne savons pas laquelle, ou nous l'avons oublié Et l'Esprit de la Terre s'est détourné des êtres humains. Les voiles blancs se sont déchirés, le lac aux eaux d'or s'est fait marécage, et les os des esclaves sont sortis de la boue.

C'était le premier signe, celui dont tous se souviennent. Le pire était encore à venir, mais nous ne le savions pas.

Alors nous reçûmes un second signe au bruit de tonnerre.

La Force était dans le Monde à l'instant de [p. 336] sa naissance. Elle a sommeillé au cœur des pierres, respiré au sein des plantes, rêvé avec les animaux, et s'est réveillée avec les êtres humains, dans la grande Forêt des Frênes. Trois rochers s'y dressaient. Sur le plus grand s'élevait l'Irminsul, le grand arbre dans lequel passait l'Axe du Monde, qui soutient la voûte du Ciel et au Temps sert de pivot. Le Temps tournait autour de l'Irminsul, c'est pourquoi ni la Terre ni les hommes ne pouvaient changer. Au pied de l'arbre immense se trouvait l'endroit où le Ciel rejoignait la Terre. C'était le trou du Soleil, où une fois dans l'année, quand l'astre était au plus haut sur l'horizon, la lumière venait féconder le Monde.

Après que le lac aux eaux d'or se fut tari, les êtres humains ont entendu un grand bruit dans la Forêt de Frênes, et le Ciel s'est obscurci. Tous ont compris que l'Axe du Monde venait de se briser. Le froid est venu sur le Monde, le sang a cessé de sortir du ventre des femmes, et nous avons vu dans le ciel noir la chevauchée des armées des morts. Ceux du Sud venaient de naître, mais nous ne le savions pas encore.

Les Inspirés ont dit aux êtres humains qu'ils sentaient la Force se retirer du Monde, que les morts venaient hanter les vivants parce qu'ils ne pouvaient plus renaître et que bientôt le Temps se séparerait de l'Esprit de la Terre. Les êtres humains ont sacrifié à la Terre maternelle tout ce qui naissait du sol, des arbres, des animaux et du ventre des femmes pour que cessent les signes. Mais l'herbe s'est flétrie, le ventre des femmes s'est refermé, une pluie noire est tombée du ciel sans jamais s'arrêter et les êtres humains ont commencé à mourir sans pouvoir renaître.

Les Inspirés ont refait les gestes de leurs pères et prononcé les formules secrètes. Alors la Parole s'est formée et ils l'ont révélée aux êtres humains. [p. 337] Le Monde était proche de finir et la lumière de s'éteindre, car la faute, celle que nous ignorons encore ou que nous avons oubliée, avait été trop grande. Il fallait quitter la terre des êtres humains avant que celle-ci ne s'effondre, partir vers le Sud inconnu, là où nous ne savions pas encore que d'autres hommes venaient de naître.

Ce fut un long voyage, Si long que nous avons oublié le temps qu'il dura, les lieux que nous traversâmes, et jusqu'au nom de ceux qui moururent pendant ces années. Un jour, après avoir traversé des forêts mouillées de pluie noire, et gravi les sommets des montagnes sur lesquelles passait au milieu des éclairs la chevauchée des morts, nous parvînmes aux rivages d'un Océan aux eaux grises. Les Inspirés nous apprirent qu'au-delà s'étendaient des terres où le Temps était revenu, des prairies où poussait l'herbe pour les troupeaux, un Ciel où de nouveaux soleils brilleraient pour nous et dont notre peuple renaîtrait.

Beaucoup ont eu peur et se sont détournés des Inspirés, car ils se souvenaient qu'au temps où l'Axe du Monde se dressait dans la Forêt des Frênes, nous ne devions pas tenter de franchir l'Océan. Mais les êtres humains continuaient à mourir, et nous ne pouvions retourner là où le Temps avait cessé d'exister. Alors nous avons construit des vaisseaux, nous qui sommes le vagin des nations. De nous sortiraient un nouveau monde et de nouveaux soleils.

Fusca interrompit sa lecture. Elle avait la gorge sèche. L'émotion la gagnait. Le silence emplissait la pièce, mais il lui semblait voir les flots du mystérieux océan se briser sur les falaises abruptes que les éclairs arrachaient à l'obscurité. Elle reposa le volume sur ses genoux, et sa vision s'estompa. Qui pouvaient être ces peuples que leurs dieux avaient [p. 338] chassés de leur pays et condamnés à une funeste errance ? Elle songea un instant aux hommes libres du désert, à ces paysages sauvages pour lesquels ils éprouvaient un incompréhensible attrait. Mais non, ce ne pouvait être eux. Jamais Azhren ne lui avait parlé de forêts ni de bateaux. Si loin que remontât la mémoire de son peuple, le désert et les hommes

au visage brûlé étaient déjà là. Il s'agissait d'autres Barbares, venus du froid Septentrion⁸. Peut-être les ancêtres des Vandales et des Wisigoths, comment savoir ?

Elle leva les yeux vers la fenêtre. Au-dehors, le jour approchait de sa fin. Aucun bruit ne montait de la campagne, et il semblait qu'il n'y eût plus personne dans la maison. Elle songea un instant à regagner sa chambre, mais elle voulait savoir ce qui était arrivé aux Barbares du Nord. Elle passa la langue sur ses lèvres, et reprit sa lecture.

Nous avons franchi l'Océan aux eaux grises. Les nuits se sont ajoutées aux nuits, et les siècles ont passé. Nous avons peuplé les immenses terres plates où vivaient aussi d'autres êtres humains. Souvent nos pères les ont combattus pour donner l'herbe aux troupeaux, souvent nous avons épousé leurs filles et leur avons donné nos sœurs afin que la paix revienne et que les troupeaux croissent. Mais nous gardions encore notre mémoire, nous connaissions toujours les gestes et les paroles.

Nos familles étaient nombreuses, car l'homme et la femme, s'ils demeurent seuls, sont comme des orphelins. Le soir, quand la nuit bleue montait de la terre, nous faisions du feu et disions longuement les noms de nos bêtes et ceux de nos parents. Quand les flammes commençaient à fléchir, les plus respectés d'entre nous n'avaient pas fini de parler. Les fils de nos sœurs ne comptaient pas moins que nos propres enfants, car leur sang était le nôtre.

[p. 339]

Nous préférons la viande et le lait aux autres nourritures. Nous méprisons les peuples qui, comme les Barbares du Sud, mettent la terre et les arbres en esclavage, la déchirent et les taillent pour les forcer à donner leurs fruits. Les êtres humains appartiennent au monde ! Le monde n'appartient pas aux êtres humains. Faire la terre sienne, c'est la profaner. Comment peut-on acheter ou vendre le ciel et la chaleur de la terre ? D'autres peuples le savent mais ces idées nous paraissaient étranges. La fraîcheur de l'air, le scintillement de l'eau ne nous appartiennent pas. Chaque rive sableuse, chaque brume des bois sombres aux lourdes odeurs étaient la mémoire de notre peuple. La sève qui monte dans les arbres, l'eau qui coule sous la terre portaient nos souvenirs. Nous faisons partie de la terre et elle faisait partie de nous, comme au temps où nous savions encore parler aux animaux. Le cheval, le cerf, le grand aigle étaient nos frères et nos pères. Nous pensions que si toutes les bêtes disparaissaient, les êtres humains mourraient d'une grande solitude, car tout ce qui advient aux animaux advient bientôt à l'homme. Toutes les choses sont liées. Même l'air nous est précieux car il partage l'âme de la terre entre toutes les vies qu'il anime. En ce temps-là nous préférons encore aux musiques des

villes du Sud le souffle léger de la brise qui ride la surface de l'étang et apporte l'odeur du gibier. Nous aimions sentir sur notre peau la caresse du vent purifiée par la pluie de midi. Toutes les choses dépendent les unes des autres, comme le sang qui unit une même famille. L'homme n'a pas tissé la toile de la vie, il n'en est qu'un des brins... La terre n'appartient pas à l'homme, mais l'homme à la terre, et ce qui advient à la terre advient aux fils de la terre. Tout cela n'était pas encore sorti de nos mémoires. C'était avant que de nouveau les signes ne changent.

[p. 340]

Les chevaux nous ont avertis en premier, car ils sont porteurs de présages. Les Inspirés choisissaient ceux dont la robe était immaculée et qu'aucun homme n'avait jamais montés, et les laissaient libres à l'intérieur des forêts sacrées. Certaines nuits, ils les attelaient au char de la Terre, et écoutaient leurs hennissements. Mais il advint que les chevaux demeurèrent silencieux, ce qui ne s'était jamais produit jusqu'alors.

Les femmes décidèrent d'interroger les arbres. Elles en coupèrent les rameaux, puis divisèrent leurs scions en les marquant des signes qu'elles seules connaissaient. Puis elles les dispersèrent au hasard sur une étoffe blanche posée sur le sol. Après avoir regardé le ciel, les Inspirés en choisirent trois, et tentèrent de lire l'avenir dans les signes qu'ils portaient. Mas les pousses des arbres restèrent muettes, ce qui ne s'était jamais produit jusqu'alors. Nous n'étions plus sûrs du futur, et c'est ainsi que nous avons commencé à oublier le passé. Nous n'avons plus su parler le langage des animaux, la nuit a pris pour toujours à la lumière la moitié du ciel. Et les Barbares du Sud sont venus.

Des bruits insolites interrompirent Fusca dans sa lecture. Ils provenaient de l'étage supérieur. Elle leva les yeux vers le plafond et tendit l'oreille. La grosse voix de Caneusos semblait donner des ordres. Une grande agitation régnait là-haut. Fusca entendait des bruits de pas, comme si toute une troupe s'affairait à une mystérieuse besogne, et des sortes de raclements entrecoupés de bruits sourds qui faisaient vibrer la charpente. On eût dit qu'on traînait de lourdes charges.

Fusca rangea soigneusement le volume à sa place, à côté d'un autre au titre illisible et rongé par l'humidité, remettant à plus tard la rencontre [p. 341] des Barbares avec les peuples du Sud. Si elle s'était trouvée dans un endroit moins étrange que Tasconia, ce remue-ménage ne l'aurait pas distraite plus de quelques instants. Mais ici, le plus léger bruit devenait un grand fracas.

Elle sortit de la bibliothèque, fit quelques pas dans le couloir qui la bordait, et après avoir vérifié qu'il n'y avait personne, se dirigea vers un des escaliers menant à l'étage supérieur. Ses marches étaient par endroits marquées de taches d'eau, comme si on y avait renversé le trop-plein d'un récipient. Après avoir gravi à pas lents les premiers degrés, elle s'arrêta, craignant qu'on ne l'eût aperçue. Elle

entendit de nouveau des pas, mais ceux-ci s'éloignaient. L'intendant et les esclaves s'en allaient dans une direction opposée. Elle attendit que le silence fût revenu, et monta les dernières marches. Elle parvint à un palier, face à une porte. Elle hésita quelques instants, puis la poussa.

Elle s'attendait à déboucher dans l'obscurité d'un grenier, mais ce fut la lumière qui l'accueillit, en même temps qu'un coup de vent faisait claquer la porte derrière elle. Elle se trouvait au bord d'une grande terrasse ouverte sur l'extérieur. Au-dessus d'elle quelques nuages effilés se déplaçaient lentement vers l'ouest, où déclinait le soleil. À sa gauche, les montagnes couvertes de forêts rentraient dans l'ombre. De l'autre côté, les champs verdis par les pousses de blé d'hiver fuyaient vers l'horizon, mordus sur leurs flancs maigres par la progression de la friche.

L'été, la terrasse servait de lieu de délasserment, d'où l'on pouvait contempler le paysage environnant. Mais à cette heure et en cette saison, la fraîcheur de la température n'incitait guère à paresser dans un endroit exposé à tous les vents. Elle détourna les yeux du paysage et regarda autour d'elle. La terrasse n'était garnie d'aucun meuble, mais [p. 342] d'étranges objets avaient été déposés à chacun des angles, enveloppés dans des sacs de laine d'où coulaient des gouttes d'eau. On discernait vaguement leurs contours rappelant des formes humaines. Fusca crut un instant qu'il s'agissait de cadavres, mais les battements de son cœur se calmèrent rapidement. Les objets dissimulés sous les tissus étaient de dimensions trop importantes. Mue par la curiosité, elle s'approcha et éprouva une étrange sensation de froid, qui semblait provenir de la forme dissimulée sous le sac. Elle allait rabattre l'étoffe quand elle entendit du bruit en provenance de l'escalier qu'elle avait emprunté. Plusieurs personnes étaient en train de le graver, et elle reconnut la voix de Marcus qui demandait si tout avait été fait suivant ses ordres. Affolée, elle n'attendit pas la réponse de l'intendant et chercha désespérément un endroit pour se cacher, prise de panique à l'idée qu'on put la découvrir. Mais la terrasse n'offrait aucun refuge. Elle courut vers la porte et franchit le palier. L'escalier continuait vers le second étage. Elle grimpa rapidement les marches, et déboucha dans une petite pièce – cette fois c'était bien un débarras – dans laquelle une faible lueur pénétrait par l'unique lucarne. Elle jeta un coup d'œil derrière elle : personne ne l'avait suivie.

Marcus et ceux qui l'accompagnaient s'étaient arrêtés au premier palier et avaient sans doute pénétré sur la terrasse. La pièce dans laquelle elle se trouvait la surplombait. Elle s'approcha de la lucarne. Elle pouvait parfaitement voir tout ce qui se passait sans crainte d'être elle-même découverte. Elle hésita quelques instants. Ne ferait-elle pas mieux de redescendre et de gagner sa chambre à la dérobée ? Mais si, au moment où elle franchissait le palier, quelqu'un se retournait et l'apercevait ? Agnusdei lui avait tellement parlé de Marcus [p. 343] comme d'un homme cruel et imprévisible qu'elle préféra ne pas courir de risques supplémentaires. Elle resterait là jusqu'à ce que tout le monde fût redescendu au rez-de-chaussée, ce qui ne tarderait guère, car il faisait de plus en plus froid. Elle revint vers la lucarne et observa ce qui se passait.

Marcus tenait par le bras une femme au visage émacié, légèrement plus grande que lui, emmitouflée dans un épais manteau. Il lui adressait de temps à autre quelques mots sans qu'elle lui répondît jamais. Fusca comprit qu'il s'agissait de Primilla. Genetina lui avait longuement parlé d'elle, de son sourire et de ses larmes quand elle s'était mise à marcher. Primilla ne souriait pas, elle ne pleurait pas non plus. Ses traits exprimaient seulement une grande lassitude, comme si elle n'éprouvait aucun intérêt pour les paroles de son époux. Fusca commençait à se demander si un miracle avait réellement eu lieu dans cette maison. Il semblait plutôt que se fût abattue sur elle une terrible malédiction. Elle serra dans ses doigts la vieille amulette qu'elle portait toujours discrètement accrochée au cou.

Marcus se retourna vers les esclaves qui l'accompagnaient. Ceux-ci portaient dans leurs bras de gros rouleaux de cordes. Ils se dirigèrent vers les formes allongées aux quatre coins de la terrasse. Fusca les regardait sans perdre un seul de leurs gestes. Avec beaucoup de précautions, ils firent glisser les sacs de laine, découvrant des masses translucides figées par le froid. Fusca ne put identifier la matière dont elles étaient faites. Quand ils les eurent entièrement dénudées, ils enroulèrent soigneusement autour d'elles les cordes qu'ils avaient déposées à leurs pieds, puis calèrent leurs bases avec de grosses pièces de bois.

Les quatre gisants étaient maintenant étroite-[p. 344] ment ligotés, comme si les hommes qui les entouraient redoutaient qu'ils ne s'animent et les étreignent dans leurs bras de glace.

Pris d'une étrange folie, Marcus avait fait sculpter quatre statues dans des blocs de glace arrachés aux montagnes. Il était maintenant en proie à une grande hâte, redoutant qu'elles ne se dissolvent dans la brume qui commençait à monter de la plaine. Il fit un signe et les esclaves tirèrent sur les cordes, pendant que leurs compagnons soutenaient de leurs bras les corps transis qui s'élevaient lentement dans le crépuscule. Quelques instants passèrent avant que les statues ne parviennent à la verticale, bien calées sur leurs socles. Puis elles s'immobilisèrent, adossées à la pierre de la balustrade qui commença à s'incruster dans leur éphémère substance.

Marcus revint vers Primilla et prit sa main dans la sienne. Fusca crut sentir le froid mordre ses doigts. L'angoisse l'étreignait, elle revit dans un éclair le rocher noir au milieu du lac mort. Elle aurait voulu s'enfuir.

Marcus regardait attentivement les statues. Il hocha la tête et, de sa main restée libre, fit un geste que les esclaves semblaient attendre. Sans demander leur reste, ceux-ci refluèrent vers l'escalier. Seuls restaient Marcus et son épouse. Primilla ne manifestait aucune surprise, indifférente à ce qui l'entourait. Elle suivit Marcus quand il commença à faire le tour de la terrasse, s'arrêtant longuement devant chacune des statues, comme s'il voulait en graver les traits dans sa mémoire. Le jour déclinait, mais Fusca y voyait encore assez bien pour se rendre compte qu'elles représentaient le même personnage, dans une posture identique. Elle connaissait bien ses traits pour les avoir vus si souvent reproduits dans sa ville

natale : l'homme n'était autre qu'Auguste, le fondateur de l'Empire, [p. 345] à la minceur d'adolescent et au visage maigre.

Les feux du couchant habillaient le corps de glace de la pourpre d'un éphémère triomphe. En se réfractant dans les innombrables et invisibles cristaux, les rayons du soleil embrasaient les statues de flammes qui semblaient naître du cœur de l'empereur et irradiaient tous ses membres.

Cette apothéose ne dura que quelques brèves minutes, le temps que le soleil s'engloutit derrière les montagnes noires. Une agonie beaucoup plus lente débuta alors. Au contact prolongé de l'air, la glace commença à exhiler son froid. Les statues s'embrumèrent du halo mouvant de leur propre déliquescence et commencèrent à se décomposer dans la fumée de cet ultime sacrifice. La déchéance frappa d'abord les parties les plus fines. Les traits du visage s'affaissèrent. Le nez, puis la bouche se déformèrent dans une horrible grimace, s'élargissant en un trou qui se mit à ronger le reste de la face. Chacune des statues stigmatisées, à mesure qu'elle se dissolvait, assistait à l'agonie de celle qui lui faisait face. Bientôt, il ne resta plus rien du visage du divin Auguste. Les bras ne tenaient plus aux épaules que par de trop minces attaches, et ils s'écrasèrent à terre dans un bruit de verre brisé. Dans la pénombre qui gagnait, le reste du corps mit plus longtemps à s'abolir.

Fusca regardait toujours. Elle resta jusqu'à la fin, quand la lune qui montait au firmament projeta son pale reflet sur ce qui restait, épandu sur le sol, de la gloire de l'Empire.

*

Il n'y avait pas de clepsydes ¹ dans la maison de Marcus. Les avait-il fait enlever au lendemain de l'étrange célébration à laquelle Fusca avait assisté ? Elle ne se souvenait pas d'en avoir vu lors [p. 346] de son arrivée. Le vieil homme jugeait peut-être qu'il n'était plus nécessaire de mesurer la fuite du temps. Le lent déplacement des astres qui roulaient dans l'éther glacé sur les voies immuables de leur éternel retour ² suffisait donc désormais au maître de Tasconia ?

Fusca pensait toujours que sa destinée était inscrite dans le dessin des constellations. Certains disaient que derrière la voûte céleste tournoyaient de grandes roues de feu dont les flammes, par endroits, trouaient le firmament et y allumaient les étoiles. Elle ne savait pas si c'était vrai. De nombreuses fois, elle avait interrogé les immenses nuits du désert et leur semence d'astres qui s'écoulait

¹ Horloge à eau.

² Allusion aux très anciennes croyances largement partagées par les païens dans l'Antiquité, suivant lesquelles l'univers passe éternellement par des cycles de mort et de naissance. Il est intéressant de noter que les théories de l'astrophysique contemporaine semblent les confirmer : si l'expansion de l'univers, qui procède du *big-bang* originel, s'arrête un jour sous l'effet de la gravitation (les calculs actuels semblent cependant montrer une tendance à l'expansion indéfinie), celui-ci commencera à se rétracter, et il est possible que survienne à l'issue de ce processus un nouveau *big-bang*, et une nouvelle expansion.

sous l'horizon. Elle savait que ses questions demeureraient sans réponse, car elle ne connaissait pas la science des nombres par laquelle parlent les astres. Mais leur présence suffisait à la rassurer. Quelque part, dans une des configurations déployées au-dessus d'elle, au sein du cosmos qui écrasait de sa majesté la stérilité du désert, l'énergie sidérale traçait les lignes célestes de sa vie. La lune familière effaçait chaque mois dans sa clarté les plus pâles de ces secrets. Elle la regardait avec tendresse, car si les feux glacés des étoiles inscrivent dans l'infinité de l'univers la myriade des destins humains, la lune se souvient d'avoir appartenu à la terre. Elle veille avec bonté sur les êtres que celle-ci a engendrés avec l'aide des dieux et influe de plus près sur leur existence. Fusca savait déjà que le sang des femmes et l'eau des océans accordent leur flux au cycle de la lune. Au désert, à force d'observer le ciel et de vivre parmi les femmes au ventre fécond, elle avait découvert que l'astre accompagnait les femmes dans leur grossesse : quand la lune était pleine, les femmes engendraient ¹, et dans l'écheveau des étoiles un nouveau fil s'entrelaçait aux autres. Mais à elle, jamais la lune ni les étoiles n'avaient apporté de promesse d'enfant. [p. 347] Son sang s'était tari depuis qu'elle avait vu se fendre le rocher noir jailli du lac mort ².

Le destin de Marcus était lui aussi inscrit dans le ciel et soumis, elle l'aurait juré, à la maléfique influence de Saturne. Elle ne voulait surtout pas le connaître. Elle n'avait rien compris à ce qu'elle avait vu, la veille, sur la terrasse balayée par les vents. Peu après la tombée de la nuit, avant que la lune n'éclairât le lent évanouissement des mirages créés par la démence du vieil homme – car Marcus était fou, elle n'en doutait plus –, elle s'était assoupie, tombant dans un bienheureux oubli. Quand elle avait rouvert les yeux, aux premières lueurs de l'aube, il ne restait plus sur la terrasse que quelques flaques d'eau. Marcus et son épouse avaient disparu, sans doute depuis longtemps. Elle avait alors regagné sa chambre, sans rencontrer personne dans les couloirs. Maintenant, elle voulait partir, fuir ce désert plus hostile que celui des hommes libres. Peu importait ce que dirait Agnusdei ! Elle ne voulait pas mourir. Or, sans en connaître la raison, elle savait que toute vie avait fui Tasconia.

¹ Il existe une nette corrélation entre les phases de la lune et la fréquence des naissances : ces dernières sont beaucoup plus fréquentes entre le dernier quartier et la nouvelle lune, et plus rares au moment du premier quartier (le romancier espère que le lecteur lui pardonnera d'avoir, pour des raisons esthétiques, choisi une périodisation inverse). C'est du moins ce qui ressort d'une récente enquête portant sur la totalité des naissances déclarées en France de 1968 à 1974, soit six millions de cas (cf. "Naissances, fertilité, rythmes et cycles lunaires" *Journal de Gynécologie obstétrique et de biologie de la reproduction*, 15, 1986, p. 265-271 ; compte rendu de J.-Y. Nau dans *Le Monde*, 21-22 septembre 86, p. 16). Les scientifiques sont dans l'impossibilité d'expliquer ce phénomène, même s'ils avancent, à titre d'hypothèses, l'influence de l'effet gravitationnel, le rôle de la lumière, les variations du magnétisme terrestre en fonction de la révolution lunaire...

² Comme on le sait, les climats extrêmes ou les chocs psychologiques peuvent provoquer des aménorrhées de longue durée. Dans l'Arctique traditionnel, lorsque commençait à tomber la longue nuit polaire, les femmes éprouaient souvent ce type de phénomène, fréquemment accompagné de manifestations psychosomatiques plus violentes, telles que les hystéries arctiques.

Les matriculaires étaient toujours chez Sigebert. Elles les fit prévenir de l'imminence du départ. Ils accueillirent la nouvelle avec joie. Ils commençaient à trouver le temps long dans le village barbare. Depuis près d'un mois qu'ils en étaient privés, les distractions de la ville leur manquaient. Il fallait cependant attendre quelques heures, le temps qu'ils trouvent des montures et rassemblent leurs bagages. Désœuvrée et plus angoissée que jamais, Fusca reprit le chemin de la bibliothèque. Là au moins, elle ne risquait rien. Jamais personne ne pénétrait dans cette pièce. Elle comptait profiter de l'attente forcée pour terminer la lecture du récit découvert la veille.

Elle n'eut pas de mal à le retrouver. Il était posé exactement à la même place, contre le gros volume [p. 348] au titre illisible. Il n'y avait pas de lampe dans la pièce, et dehors un ciel nuageux arrêta les rayons du soleil. Elle tira un siège contre la fenêtre et s'assit, tournant le dos à la porte d'entrée.

Le texte ne portait pas le nom de son auteur. Fusca trouva ce détail curieux. Marcus ne pouvait avoir écrit ces lignes. D'après ce que Fusca pouvait en connaître par Agnusdei ou Genetina, elles ne correspondaient en rien à sa personnalité, ni à l'histoire de sa famille. Alors, pourquoi son rédacteur avait-il choisi de demeurer dans l'obscurité ? Était-ce même un Romain ou un Grec ? Rien ne paraissait moins sûr. Les prêtres qui avaient appris à lire à Fusca ne lui avaient jamais mis entre les mains de textes de cette sorte. Ces lignes au ton incantatoire la faisaient penser aux chants du royaume des montagnes bleues, même si elles racontaient une autre histoire. Peut-être un lointain descendant de ces peuples avait-il recueilli ce récit de la bouche d'un ancien, avant qu'elle ne se ferme, pour le confier à la mémoire de l'écriture. Il était arrivé dans la bibliothèque de Marcus, sans doute par les soins du médecin, son savant ami.

Fusca ne perdit pas davantage de temps à ces conjectures, et reprit sa lecture là où elle l'avait laissée. L'invisible témoin racontait les premiers contacts des hommes du Septentrion avec des peuples jusqu'alors ignorés d'eux.

Les Barbares du Sud habitent près des terres où nous vivons depuis que nous avons traversé l'Océan aux eaux grises, mais ils ne nous ressemblent pas. Leur taille est plus petite, beaucoup ont la peau brune et les cheveux noirs, qu'ils portent courts sans en éprouver aucune honte. Le bleu éclaire rarement leurs yeux. Ils supportent mal le [p. 349] froid et la faim, alors que la chaleur nous accable et que nous ne pouvons rester longtemps sans boire. Malgré ces infirmités qui auraient dû depuis longtemps éteindre une race qui paraît chétive, ils ont subjugué de nombreux peuples, et se sont répandus sur tous les rivages qui bordent la Grande Mer du Sud. Ces petits hommes ont aussi bâti des villes faites pour des géants, où ils vivent dans des maisons adossées les unes aux autres, si nombreuses que d'aucune d'entre elles on n'aperçoit les champs et les arbres. Ils enferment leurs dieux dans de grandes demeures de pierre alors que longtemps nos ancêtres ont jugé qu'on ne pouvait honorer les dieux

que dans les clairières ou sur les montagnes. Ils n'ont aucun respect de la terre qu'ils labourent sans trêve, et pourtant les épis y poussent serrés, Les Romani – c'est le nom qu'ils se donnent – portent des vêtements amples et sans aucune beauté qui dissimulent les formes du corps, et se couvrent la tête d'un voile lorsqu'ils sacrifient à leurs dieux. Ils traitent leurs femmes comme des servantes, leur interdisent de les accompagner au combat et même leurs rois ne peuvent en avoir qu'une. Plusieurs nuits ne suffiraient pas à citer leurs coutumes étranges, mais il en est une plus étonnante encore. Ceux d'entre eux qui ont le pouvoir de commander aux soldats, les prêtres, et aussi les riches, emploient des hommes qui passent leur temps à tracer des lignes sur de la cire ou des feuilles venues des roseaux. Ainsi, disent-ils, garde-t-on la trace de tout ce qui arrive, et chacun sait ce que les rois lui permettent ou interdisent de faire. Tous ne savent pas lire les signes ni les écrire, mais les nobles et les rois fondent sur eux leur puissance.

Chez nous les signes ne servent qu'à s'adresser aux dieux et pour le reste, il n'est nul besoin d'écrire ce qu'enseigne la mémoire de la Parole. [p. 350] Mais nous avons dû admettre que tout cela était vrai, car les prisonniers que nous faisons chez les Romani, lorsqu'ils tentaient de pénétrer sur nos terres, disaient les mêmes choses. Ils nous apprirent leur langue aux mots doux et changeants et, pour notre malheur, bien d'autres choses encore. Ceux du Sud nous enseignèrent les néfastes secrets qui livrent la terre à l'homme. Au lieu de vivre libres à côté de nos troupeaux, nous devînmes les esclaves des labours, usant nos mains et la force de nos bœufs dans des tâches sans gloire. Car ce qui advient à la terre advient bientôt aux hommes. Nous divisâmes la terre, et notre peuple lui-même se brisa, tandis que chacun oubliait les noms de ses parents et jusqu'au nombre de ceux qui étaient de son sang. Les plus puissants prirent les terres les plus riches et ne voulurent plus les céder aux autres familles. À compter de ce jour, le cœur des êtres humains changea. On estima un homme non plus d'après le nombre de ses parents, mais en comptant ses richesses ; nous perdîmes les secrets des femmes et leur ôtâmes les pouvoirs que notre peuple leur avait toujours reconnus. Ceux qui n'avaient plus de bétail et dont la terre était trop chétive durent partir. Certains remontèrent vers le Nord, beaucoup préférèrent aller chez les Romani où ils devinrent semblables à eux.

Ceux-ci étaient très désireux d'obtenir des objets qui leur manquaient et que nous possédions : l'ambre, qu'ils nomment la pierre du Soleil et dont ils attendent la chance ; les plumes d'oiseaux qui ne volent que dans nos cieux et dont ils aiment à rehausser leurs parures sans éclat ; les fourrures des animaux sauvages et même des chevelures de femmes blondes, si rares chez eux. En échange, ils nous faisaient parvenir la boisson qui change le

cœur et l'esprit, ainsi que l'or et l'argent qu'ils savent trouver au fond de la terre et dans l'eau des rivières.

[p. 351]

Mais bientôt l'ambre et les fourrures ne suffirent plus à satisfaire l'avidité des Romani. Ils voulaient des esclaves et nous promirent en échange l'or dont ils avaient fait naître en nous le désir.

Alors la guerre s'est déchaînée sur nos peuples, et le courage a fait place à la passion du butin. Ce fut fini des combats valeureux où les guerriers combattaient jusqu'à la mort. Nous faisons maintenant des prisonniers, et les conduisons jusqu'à la frontière des terres des Romani où leurs marchands nous les achetaient. Nous y passions plusieurs jours à nous divertir et à boire, car on trouvait en cet endroit plus de vin et d'objets à acheter que dans toute la Germanie. Certains jugèrent la vie meilleure sur la Rive et s'y établirent. Ils abandonnèrent les fourrures aux couleurs changeantes pour le triste vêtement des Romani. Bientôt, ils commencèrent à nous mépriser en raison de ce qu'ils nommaient notre dénuement, mais nous avions besoin d'eux pour parler avec les Romani. Les marchands nous apprirent aussi l'existence de Chrestos, un dieu fertile en promesses. Non seulement il guérissait les malades – ce qui n'a rien d'étonnant, car cela, beaucoup de dieux savent le faire – mais il ranimait les morts, et il était même capable, si on le clouait sur une croix où il semblait mourir, de sortir après quelques jours de son tombeau pour revenir se venger de ses ennemis et apporter la prospérité à ceux qui lui rendaient les sacrifices qu'il aimait. Mais il ne s'agissait sans doute que de boniments de marchands, car la plupart des Romani ne croyaient pas eux-mêmes à ce Chrestos.

C'est ainsi que nos peuples ont appris à connaître les Romani et de nouveau les nuits se sont ajoutées aux nuits et les siècles ont passé.

Nous sommes devenus experts dans l'art du métal. Nous forgions les meilleures armes, et les autres peuples donnaient leur or pour avoir nos [p. 352] bijoux et nos parures. Nous avons appris à tourner l'argile pour fabriquer les pots où nous enfermions le produit des moissons, tandis que s'effaçait en nous le souvenir des troupeaux de nos pères. La guerre continuait à s'étendre : les Romani voulaient sans cesse plus d'esclaves pour cultiver leurs terres vidées d'hommes par les combats incessants que se livraient leurs rois. Les nobles se faisaient chez nous toujours plus puissants, tant s'accroissaient les richesses qu'ils amassaient grâce aux Romani. Ils devinrent les chefs de nos peuples, et les clans durent leur obéir et obéir à leurs enfants après leur mort, ce qui ne s'était jamais vu du temps de nos ancêtres. Nos dieux eux-mêmes semblaient devenir sourds à

nos prières, car ils étaient oubliés des clans qui se soumettaient au pouvoir des rois.

Dans ces temps de bouleversements, nous apprîmes alors des chefs des Romani que chez eux aussi les dieux de leurs ancêtres étaient en train de mourir, que Chrestos et son Père étaient les seuls vrais dieux depuis que Chrestos était revenu du royaume des morts. Nous avions du mal à croire ces paroles, car nous ne comprenions pas pourquoi Chrestos et son Père en voulaient tant aux autres dieux qui les avaient précédés. Mais le monde entier était ébranlé et nos dieux ne nous répondaient plus. C'était le signe de la victoire de Chrestos. Mieux valait se soumettre à lui que le combattre. Beaucoup d'entre nous renoncèrent aux dieux de nos pères pour l'adorer. Ils le suppliaient de les protéger, de leur permettre de rester sur les terres que nos peuples habitaient depuis si longtemps. Car de tous côtés, on entendait maintenant le fracas de la guerre, porté par des peuples sauvages venus du côté où le soleil se lève. Ces Barbares erraient à travers le monde en poussant devant eux leurs troupeaux. Ils ne savaient pas cultiver la terre et vivaient dans des tentes qu'ils pliaient et [p. 353] repliaient sans cesse, passant toute leur vie sur leurs petits chevaux.

Les Romani tremblaient devant eux, car ils n'avaient plus de soldats à leur opposer, tant leurs rois en avaient tué en se disputant le pouvoir. Nous aussi craignions ces peuples sans racines et reculions devant eux. Nous demandâmes aux Romani de nous recevoir sur leurs terres pour que nous les défendions et qu'enfin nos peuples puissent achever leurs errances. Ils acceptèrent et nous partîmes vers les terres où le Soleil se couche pour nous y établir à jamais.

Les derniers mots flottaient encore sur les lèvres de Fusca quand elle releva la tête. Son intuition ne l'avait pas trompée. Seul un très ancien récit pouvait avoir inspiré ces lignes. Il datait du temps où les Barbares s'étaient réfugiés dans l'Empire, et remontait jusqu'à une époque très lointaine, dont personne ne lui avait jamais parlé. Mais de quel peuple s'agissait-il ? Wisigoth, vandale ou encore burgonde ? Le texte se terminait de façon abrupte, sans donner d'indication supplémentaire.

Mue par la curiosité, elle avança la main vers l'étagère. Il devait y avoir une suite. Peut-être dans le gros volume dont l'usure avait rongé le titre ? Elle le prit sans hésiter. À en juger par son usure, on l'avait fréquemment manipulé.

L'écriture n'était plus la même. Fusca avait du mal à la déchiffrer. Il s'agissait toujours de Barbares, mais le texte n'avait rien à voir avec ce qu'elle avait lu jusqu'ici. Il semblait s'agir de notes, rédigées par des mains différentes. Quand, au bout de quelques minutes, le nom de Childericus se forma sur ses lèvres, elle comprit son erreur. Ses mains se mirent à trembler. Elle était en train de lire les

lettres que Marcus échangeait avec le roi [p. 354] des Francs. Sans le vouloir, elle avait découvert la cachette où il rangeait les précieux documents que convoitait Agnusdei. Marcus avait sans doute pensé que personne n'aurait l'idée de consulter ce volume poussiéreux.

Il y avait là, sous ses doigts, non seulement les réponses de Childericus – ou du moins de l'un de ses conseillers qui parlait en son nom – mais les doubles des messages que lui avait envoyés Marcus, si bien qu'elle pouvait parfaitement saisir le sens de cette correspondance.

Dehors, la cour de la villa connaissait un semblant d'animation. Comme chaque jour en début d'après-midi – l'heure avait maintenant bien avancé –, l'intendant, autour duquel les esclaves se regroupaient sans se presser, distribuait les consignes relatives à l'entretien des abords extérieurs de la villa. Mais bien qu'elle fût toujours tout près de la fenêtre, exactement dans la même position qu'auparavant, Fusca n'entendait ni ne voyait rien. Elle s'était habituée aux deux écritures. Celle de Marcus était ronde, avec d'étranges manques dans le dessin des lettres, qui devenaient plus fréquents au fur et à mesure que les dates des missives se rapprochaient du jour présent. L'écriture du scribe de Childericus, quoique plus difficile à déchiffrer, était d'une grande régularité, mais d'un latin plus hésitant, émaillé de tournures curieuses et archaïques, comme s'il s'agissait d'un langage appris dans les livres.

Agnusdei n'avait pas menti : Marcus et ses amis conspiraient depuis plusieurs mois contre le pouvoir d'Euric. Ils appelaient à l'aide Childericus et ses Francs, fidèles alliés des Romains et ennemis du peuple wisigoth⁹. Ils les priaient de restaurer en Aquitaine la puissance romaine, et se plaignaient d'avoir été dépossédés injustement de la majeure partie de leurs biens. Childericus restait [p. 355] quant à lui dans une prudente réserve. Il comprenait combien se faisait lourd le joug des Wisigoths, mais le moment d'une intervention militaire n'était pas encore venu. Il conseillait quelques années de patience, et les Romains rentreraient dans leurs droits. Dans ses derniers messages, Marcus paraissait avoir compris que ses vœux ne seraient pas immédiatement comblés, et à l'enthousiasme des missives plus anciennes succédait un découragement proche du désespoir. Son écriture se modifiait au point de devenir presque illisible. Maintenant les caractères inachevés prédominaient.

Fusca concentra son attention sur les dernières lignes. La lumière baissa brusquement. Elle crut qu'un nuage passait devant le soleil. Elle leva les yeux et, figée par la surprise, laissa échapper le volume qui tomba sur le sol. La silhouette de Marcus se découpait dans le contre-jour. Debout à quelques pas d'elle, le vieil homme, les poings sur les hanches, la regardait d'un air sombre.

Fusca sentit ses membres se glacer et essaya en vain d'articuler un mot. Mais déjà Marcus lui disait d'une voix menaçante : Qui t'a permis d'entrer ici ? Comme elle ne parvenait toujours pas à parler, il ramassa le volume. Dès qu'il l'eut reconnu, ses traits se crispèrent.

Dans un sursaut d'énergie, Fusca se leva. – Je ne voulais pas le lire ! C'est par hasard qu'il m'est tombé entre les mains. Reprends-le, je n'en ai nul besoin...

Marcus demeurait immobile. Son regard se durcit. Il leva le bras, et Fusca mit ses mains sur son visage pour parer les coups. Mais la seule chose qu'elle ressentit l'instant d'après fut une forte pression sur l'épaule. D'un geste ferme, Marcus la contraignit à s'asseoir. Quand elle eut abaissé les mains, il lui demanda simplement : Qui t'envoie ?

[p. 356]

De nouveau les mots manquaient à Fusca. Aucun son ne montait plus de la cour de la villa. Un souffle d'air froid pénétra par la fenêtre. Fusca gémit. Il ne lui servirait à rien de chercher à se défendre...

Alors, elle se mit à parler, longuement, et révéla tout sur la mission qu'Agnusdei lui avait confiée. Comment et pourquoi il lui avait prescrit de s'introduire chez Marcus afin de lui dérober les documents qu'elle avait trouvés dans la bibliothèque. Elle n'essaya pas de répéter que seul le hasard avait guidé sa main. Marcus ne l'aurait pas crue.

Celui-ci l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre, sans relâcher sa pression sur l'épaule de la jeune femme. Quand elle eut fini, il s'écarta d'elle et lui tourna le dos, regardant au loin par la fenêtre, comme s'il guettait l'arrivée d'un messenger. Mais il n'attendait personne qui ne fût déjà venu.

Après un long moment il se retourna. Fusca vit avec stupéfaction qu'il lui souriait. Ce n'était certes pas un sourire affectueux, mais plutôt le signe d'un soulagement, celui qu'on éprouve à la fin d'une épreuve. Dans sa voix il n'y avait plus trace de colère.

– Tu as bien fait de me parler sans détours. Je n'éprouve rien à ton égard, ni courroux, ni pitié. Non, à mes yeux tu n'existes pas. Il laissa passer quelques secondes, comme s'il s'attendait à une question, mais ce fut lui qui demanda : Et toi, qui dis-tu que tu es ?

Fusca n'y comprenait plus rien. Elle balbutia : Mais je viens de te le dire ! Je suis la servante d'Agnusdei, l'amie de Genetina...

Marcus secoua la tête et son regard parcourut les rayonnages de la bibliothèque. – Tu es venue ici pour violer mes secrets, pour dérober mes lettres. [p. 357] Mais c'est toi le messenger, oui, le messenger... Marcus avait fermé les yeux et répétait lentement ce dernier mot. Le messenger. Fusca pensa qu'il passait par un de ses accès de folie et n'osa prononcer un seul mot. Pourtant, après un long silence, c'est d'une voix très calme qu'il s'adressa de nouveau à elle : Tu vas achever ce que tu es venue faire.

Après quelques instants, il ajouta :

– Tu porteras ces documents à Agnusdei, puisqu'il les désire tant.

– Mais tu n'as donc pas compris ! s'écria Fusca. Si je les lui remets, c'est ta condamnation que tu signes !

– Je connais Agnusdei depuis plus longtemps que toi. Je sais ce qu'il fera de ceci. Mais je te demande de lui remettre ces documents. Tu m'as apporté un message, voici la réponse...

– Pourquoi, pourquoi ? implora Fusca.

Marcus pointa l'index vers les rayonnages qui tapissaient la pièce et la balaya lentement, d'un geste circulaire. Il y a beaucoup de choses dans tous ces volumes, dit-il. Mais arrive un moment où il faut savoir les fermer. Le dernier chapitre a déjà trop duré. L'Empire est mort, et les statues de pierre de nos empereurs sont des mensonges. Fusca devina qu'il pensait à la scène de la veille. Elles s'useront comme le reste, dit encore Marcus, et j'aurais préféré qu'elles aussi s'évanouissent avec mes espérances et mes souvenirs.

Fusca comprenait enfin ce qu'il voulait dire. Mais Primilla, que faisait-il d'elle ? Voulait-il l'entraîner dans la mort si peu de temps après sa guérison ? Comme s'il avait pressenti la question, il ajouta : Il n'y a pas de miracle. Non, aucun miracle, mais au contraire une vengeance du dieu des chrétiens... Il a voulu me prouver qu'il existait. Eh bien, il a gagné, oui, j'y crois ! Mais ne te méprends [p. 358] pas sur mes paroles. Ce n'est qu'un dieu parmi les autres, certainement pas le plus puissant, et encore moins le meilleur. Car à quoi sert de faire reverdir une feuille quand l'arbre est déjà mort ? Non, le dieu des chrétiens n'a fait que se venger, pour rendre ces derniers moments encore plus difficiles. Mais il est d'autres dieux, plus anciens et plus sages, auxquels je nous voue, Primilla et moi. Ils sauront nous accompagner pour ce qui reste de temps.

Fusca baissa la tête. Il n'aurait servi à rien de vouloir dissuader Marcus. Elle s'apprêtait à partir. Il lui fit signe de rester. – Attends quelques instants ! Si ton sort m'indiffère, celui de mon fils m'est encore cher. Vos destins, ainsi que celui de Genetina, sont liés et c'est Agnusdei qui tire les ficelles.

Marcus lui dit tout sur Agnusdei. Il lui dévoila ses origines, lui détailla sa lente ascension, lui révéla ses richesses et le prix qu'il continuait à les payer, sa collusion avec les Wisigoths. Fusca était abasourdie, mais la sincérité de Marcus était si évidente qu'elle ne pensa pas à la mettre en doute. Il lui fit jurer de persuader Caïus et Genetina de s'enfuir d'Aquitaine au plus vite, et lui conseilla de se joindre à eux. La cupidité d'Agnusdei n'avait pas de limites. Marcus écarté, il chercherait à faire disparaître son fils et ses proches. Fusca eut beau lui opposer qu'il suffisait de ne pas remettre les documents à Agnusdei pour éviter ces malheurs, Marcus demeura intraitable. Agnusdei finirait par l'abattre. Autant en finir tout de suite. Fusca devait lui rapporter ces écrits. Si, par crainte pour sa propre vie, elle omettait de les lui remettre, cela ne servirait à rien. Marcus en avait fait rédiger une copie qu'il adresserait lui-même à Agnusdei. Il la retint encore un moment, le temps de lui indiquer le meilleur refuge qu'ils pouvaient espérer trouver [p. 359] chez les Francs. Pétrone Clarens leur fournirait les

moyens nécessaires pour effectuer le voyage vers le nord de la Gaule et avertirait Childericus de leur venue. De là, un jour, viendrait le salut.

Quand ils se séparèrent, Marcus et l'Éthiopienne savaient qu'ils ne se reverraient plus. Une heure plus tard, Fusca et son escorte quittaient la villa. Le crépuscule vint très vite, suffisamment tôt pour qu'en se retournant Fusca pût voir la nuit engloutir Tasconia.

*

Profitant de la longue lumière des jours de printemps, la petite troupe avait marché sans relâche dans l'espoir de percer avant le crépuscule les étendues forestières qui la séparaient encore des plaines de la Toxandrie, le pays des Francs saliens. Mais il fallait se rendre à l'évidence. La nuit les surprendrait avant qu'ils n'y parviennent. Fusca leva les yeux vers les cimes des arbres, dont les ramures enchevêtrées dissimulaient le ciel gris. La lueur laiteuse s'affaiblissait lentement, captée par le sombre tamis de la Forêt charbonnière.

Fusca se laissa dépasser par les hommes de l'escorte. Le souffle court, elle s'adossa à un arbre. Arnhard ne s'arrêta pas. Il marchait en tête, une cognée à la main, ébranchant les arbres qui gênaient le passage. Fusca ferma les yeux. Elle aspira profondément l'air humide et chargé d'odeurs lourdes, épaisses comme le sol froid où se putréfiaient lentement feuilles et insectes. Elle dut emplir plusieurs fois ses poumons avant que ne diminue la force qui étreignait sa poitrine. Non loin d'elle, une branche craqua. Un froissement humide de feuilles suivit ce bruit sec, comme si une bête était brusquement descendue d'un arbre et marchait vers elle. Le cœur battant, elle se redressa et rejoignit ses compagnons en toute hâte.

[p. 360]

Ils parvinrent à un endroit où la forêt paraissait s'éclaircir en un cercle étroit aux contours irréguliers. Peut-être était-ce un caprice de la nature, ou des essarts abandonnés. Arnhard avait l'air de connaître les lieux. Il s'arrêta au centre de cet espace, posa sans la lâcher sa cognée sur le sol – il semblait y tenir autant qu'un guerrier à son épée – et fit signe aux Romains qu'ils étaient parvenus à l'étape. On passerait la nuit ici.

Arnhard ne parlait jamais, et d'ailleurs cela n'aurait servi à rien. Il ne connaissait pas un mot de latin. Il regarda Fusca d'un air soupçonneux en serrant un peu plus fort sa cognée. Il n'avait jamais vu d'Éthiopienne, et ne parvenait pas à s'habituer à sa peau noire.

Lorsque les Romains, quelques jours plus tôt, étaient arrivés au village, ils avaient eu pour cette raison le plus grand mal à trouver un homme qui acceptât de leur servir de guide à travers la Forêt charbonnière. Par chance, le village était particulièrement misérable : cinq ou six huttes, dressées non loin de la lisière, accrochées comme des verrues à la forêt qui donnait chichement à leurs habitants de quoi survivre. Quelques fruits sauvages durant la belle saison, des racines et de l'herbe dans les temps de disette, les glands partagés avec les porcs efflanqués, et du bois, beaucoup de bois pour faire le feu durant l'hiver trop long. Quand ces

maigres ressources s'épuisaient, les paysans abandonnaient leurs cabanes et partaient ailleurs, laissant dans des tombes sommaires les restes de leurs enfants morts en bas âge. Jamais, même au désert, Fusca n'avait vu un tel dénuement. Ils s'apprêtaient à quitter ce misérable refuge quand Arnhard s'était avancé. Il avait caressé la croupe de leurs chevaux en regardant les bêtes d'un œil luisant de convoitise. On lui avait montré quelques pièces, mais l'or ne l'intéressait pas. Si on lui donnait le cheval, il condui-[p. 361]rait les voyageurs à travers la Forêt charbonnière. Il s'exprimait par signes, mais les Romains avaient compris les termes du marché. Ils étaient trop heureux de s'en tirer à si bon compte. Une fois la forêt derrière eux, ils trouveraient facilement un autre animal dans les riches plaines de Toxandrie. De toute façon, ils ne seraient plus qu'à quelques jours de marche de la *civitas Tornacensium*¹, ville où résidait de temps à autre le roi Childéric.

Fusca s'étendit sur les couvertures que les hommes avaient étalées. Le silence d'Arnhard était contagieux. Personne ne disait mot, pas même Caius et Genetina, pourtant assis non loin d'elle. Sans doute Caius la détestait-il toujours autant. Quant à son épouse, elle était trop fatiguée pour parler. Sa peau avait perdu la teinte laiteuse qui rehaussait d'ordinaire l'éclat de ses yeux bleus. La crasse accumulée depuis le début du voyage l'avait brunie.

Fusca baissa les paupières et inspira profondément. Elle se sentait oppressée. Rien ici ne rappelait les pays du Sud. Un ciel morne ou traversé de lourds nuages, dans lequel le caprice des vents ouvrait parfois des déchirures d'un bleu pâle et lointain. Des voies romaines, ou plutôt des pistes, mal entretenues, qui disparaissaient par endroits sous la végétation, effacées par l'abandon des hommes et reconquises par la nature si peu domptée. Quelquefois, dans les plaines au sol froid, des villas aux champs chétifs le long desquels patrouillaient des troupes de Barbares portant sur leurs vêtements de fourrure des insignes romains. Et la forêt².

La forêt puissante et noire qui, au fur et à mesure qu'on montait vers le Nord, masquait les lignes du paysage, dressait ses troncs serrés sur une terre dont elle épuisait les principes féconds et qu'elle abandonnait aux parcours des bêtes et à

¹ Actuellement Tournai. Nous ne savons malheureusement que fort peu de choses sur cette ville à l'époque qui nous intéresse (cf. M. Amand, "À Tournai les Francs et le christianisme font leur entrée dans l'Histoire", dans "La Belgique de César à Clovis", *Les Dossiers de l'Archéologie*, 21, mars-avril 1977, p. 118-123).

² La forêt est une donnée essentielle du paysage à cette époque. Comme l'a écrit G. Duby à propos des temps mérovingiens : "Pour les hommes de ce temps, l'arbre est la manifestation la plus évidente de la nature végétale" (G. Duby, *Guerriers et paysans*, op. cit., p. 14). On peut citer quelques-uns des grands massifs forestiers qui étaient presque intacts à cette époque : Forêt charbonnière, s'étendant entre la région de Bruxelles et l'Artois ; forêt d'Ardenne, depuis la Picardie jusqu'aux Vosges ; forêts du Bassin parisien, du Perche, du Chartrain, de Basse-Normandie, d'Armorique, des plateaux bourguignons, du Massif central, de la moyenne Garonne... Beaucoup devaient devenir des réserves de chasse aménagées par les rois mérovingiens non loin de leurs résidences.

la folie des ermites. Ceux-ci se distinguaient d'ailleurs [p. 362] fort peu des animaux avec lesquels ils vivaient en intelligence. À part eux, personne n'aurait pu vivre dans cet univers hostile et angoissant. C'était donc cela, le pays des Francs ? Fusca se surprit à penser avec nostalgie aux immensités dépouillées du pays des hommes libres. Pas plus que le désert, la forêt ne voulait de l'homme. Mais le désert regorgeait de lumière, en étendait les vagues brûlantes depuis les pics tourmentés jusqu'au moindre grain de sable des dunes. Ici, le jour et la nuit se succédaient sans marquer la nature, résumant leur alternance à la variation de lumière qui séparait la pénombre de l'obscurité. Absents de la forêt, les hommes étaient ailleurs si peu nombreux ¹...

Fusca pensait aux campagnes qu'elle connaissait, celles qui entouraient Carthage ou Tolosa. On y voyait toujours des paysans au travail, des animaux domestiques portant jougs, bâts et colliers, comme autant de marques rassurantes de leur servitude. Rien de tel ici. On pouvait marcher des heures sans apercevoir un homme, sans voir se dissoudre dans le ciel les fumées annonçant un village. Un ciel que les dieux eux-mêmes semblaient avoir déserté, des hommes jetés comme une trop rare semence dans une nature conquérante et confuse... Fusca sentit les larmes lui monter aux yeux. Où s'achèverait donc cette errance qui l'éloignait toujours plus des villes où se trouvait la vie, où on pouvait entendre et voir des êtres humains, respirer un air chargé de leurs odeurs ? Qu'ils étaient loin, les courses de chevaux et leurs foules passionnées, la chaleur du soleil sur les gradins, les effluves de la viande grillée et les cris des marchands... Elle maudit les Vandales qui l'avaient arrachée à Carthage et cracha le nom d'Agnusdei, l'évêque plein de fourberie à qui elle devait de se trouver ici.

Fusca, les yeux fermés, revoyait le visage d'ar-[p. 363] change d'Agnusdei, sa bouche aux lèvres pâles d'où sortaient des paroles pleines de douceur et de mensonges. Quand elle était rentrée de Tasconia, elle avait obéi à Marcus. Agnusdei avait lu les lettres avec avidité. Elle avait attendu qu'il eût fini avant de lui demander ce qu'il attendait maintenant d'elle. Les traits de l'évêque avaient alors brusquement pris une expression méfiante. Il lui avait demandé si elle était toujours en termes aussi bons avec Caius et Genetina. Elle avait dû mentir, lui

¹ Nous sommes à cette époque dans une période de récession démographique due à divers facteurs : insécurité, variations climatiques... La densité d'occupation est faible, mais peut varier du simple au double suivant les régions. Elle est très réduite en Germanie, comme en témoignent les chiffres proposés avec prudence par G. Duby pour le VI^e siècle : "Certaines évaluations d'ensemble de la population européenne pour le VI^e siècle ont été risquées. Elles proposent d'estimer la densité kilométrique à 5,5 en Gaule, à 2 en Angleterre – ce qui correspondrait à une population de moins d'un demi-million d'habitants –, à 2,2 en Germanie où, dans les régions les plus intensivement occupées, l'espace cultivé aurait couvert 3,5%, 4% tout au plus de la superficie globale. Gardons la plus grande prudence à l'égard de ces chiffres. Leur seul intérêt est de montrer combien les hommes étaient rares en Europe, au départ du mouvement de progrès que nous nous proposons d'observer. Ces terres forestières étaient à peu près vides. Leurs habitants apparaissent en outre en état de malnutrition : les ossements et la dentition recueillis dans les sépultures révèlent la pression de rudes carences alimentaires. Elles expliquent la vulnérabilité de la population aux maladies" (G. Duby, *op. cit.*, p. 21).

cachier que Caius l'avait suppliée de lui donner les lettres pour qu'il les détruisît, et qu'il était entré dans une violente colère quand elle lui avait révélé que cela ne servirait à rien. Agnusdei l'avait remerciée, ajoutant que désormais Marcus était à sa merci, et que Caius, Genetina et elle pouvaient dormir sur leurs deux oreilles. Ils seraient bientôt récompensés de l'avoir aidé à éliminer l'ennemi de l'Église. Mais l'éclat froid de ses yeux démentait ses paroles. Fusca avait compris qu'ils se trouvaient en danger de mort. Elle avait pu convaincre Genetina et Caius de fuir chez les Francs, comme l'avait recommandé Marcus.

Et le long voyage avait commencé. Ils avaient quitté Tolosa durant la nuit et marché de longues semaines, échappant par miracle aux bandes de guerriers insoumis et aux coups de main des Bagaudes. Au fur et à mesure qu'ils progressaient vers le Nord, se ravitaillant dans les villes et couchant en pleine nature pour éviter d'être repérés par les cavaliers qu'Euric, alerté par Agnusdei, avait sans doute lancés à leurs trousses, ils entendaient sur les Francs les bruits les plus contradictoires. Certains répétaient les paroles d'Agnusdei. Ces guerriers brutaux étaient les plus sauvages des Barbares. Ils étaient tous païens, parjures, et surtout d'une cruauté inouïe. Ils castraient pour les punir ceux de leurs esclaves qui avaient volé leurs maîtres, ou [p. 364] les forçaient à tenir entre leurs cuisses une torche allumée jusqu'à ce que leur sexe et leurs jambes fussent brûlés. On racontait en tremblant l'histoire de ce chef de clan qui avait violé et tué la femme de son ennemi, puis avait attaché celui-ci, vivant, au cadavre de son épouse qui commençait à se décomposer, et les avait enfermés dans le même cercueil, disant qu'ainsi ils ne seraient jamais séparés. Mais d'autres, au contraire, louaient les vertus des Francs, vantant la simplicité de leurs mœurs et leur fidélité à l'Empire. Ils servaient Rome depuis longtemps, mais n'en adoptaient pas les vices, si bien que beaucoup de Romains, ruinés par le fisc et opprimés par les puissants, s'étaient réfugiés chez eux et menaient une existence heureuse, sans regretter leur patrie d'origine. Aussi désorientée que ses compagnons, Fusca ne savait que penser.

Elle entendit le crépitement du feu et sentit la chaleur traverser la couverture dans laquelle elle s'était enveloppée. Ses yeux s'ouvrirent. La nuit était tombée, et les arbres avaient reculé dans l'obscurité qui les cernait, trop profonde pour que la lueur des flammes ne l'éclaire. Ils étaient toujours là, mais on ne les voyait plus et cette illusion la rassurait. Caius lui tournait le dos, l'œil sur le chaudron posé au-dessus du feu dans lequel cuisaient une sorte de bouillie et quelques feuilles d'un arbuste dont Fusca ignorait le nom. Arnhard, selon son habitude, se tenait à l'écart. Bientôt la soupe épaisse fut chaude et on commença à se servir. Les hommes de l'escorte étaient toujours silencieux. Eux aussi avaient hâte que prit fin ce trop long voyage. Ils ne pensaient qu'à une chose, arriver dans la cité où ils pourraient enfin se reposer et dépenser les pièces d'or que leur avait remises Pétrone Clarens pour prix de leur mission. Après ils s'en retourneraient vers le Sud, à moins qu'ils ne trouvent à s'engager dans les armées du roi, ou ne [p. 365] se mettent au service d'Arnolf, le dignitaire franc auquel Pétrone leur avait ordonné de conduire Caius et son épouse.

D'un geste, Genetina invita Fusca à prendre sa part du repas. Caius ne lui accorda pas un regard, mais Genetina se mit à lui parler doucement, l'assurant que la fin de leurs épreuves était proche. Fusca fit mine de la croire, bien que Genetina ne sût pas plus qu'elle ce qui les attendait.

Quand le repas fut achevé, Fusca se leva et prit un peu de cendre chaude qu'elle étendit entre le sol et sa couverture. C'était Azhren qui lui avait appris ces gestes, afin qu'elle supporte mieux les nuits glaciales du désert. Il faisait ici moins froid, mais l'humidité était plus forte. Avant de s'endormir, Fusca leva une dernière fois les yeux vers le ciel, dans l'espoir d'apercevoir des étoiles. Mais il était muet, voilé par les frondaisons et les nuages. Avant de s'endormir, elle crut voir dans la pénombre des yeux jaunes qui la regardaient. Elle les prit d'abord pour ceux d'un loup, mais c'est le regard d'Arnhard qui la suivit dans ses cauchemars.

*

Le comte Arnolf ne paraissait pas aussi redoutable que le laissait supposer son nom, qui signifiait l'Aigle-Loup. Les Francs aimaient ces noms de courage et de puissance. Il y avait à la cour de Childéric beaucoup d'Arnold – Aigle qui règne –, de Bernhard – Ours vigoureux – et de Dagobert – jour lumineux. Le fils de Childeric – un enfant de dix ans tout proche de sa majorité – ne faisait pas exception. Il se nommait Chlodweg – Chemin de Gloire –, ce dont se gaussaient les Wisigoths qui voyaient là encore une rodomontade du père, ce roi autrefois banni par son peuple puis rappelé à sa tête, et qui n'était même pas reconnu par tous [p. 366] les Francs. Les tribus dispersées, depuis la côte de l'Océan jusqu'aux rives du Rhin, possédaient en effet beaucoup d'autres chefs qui se prétendaient tous, à des titres divers, alliés des Romains. Les Saliens ne l'entendaient pas de cette oreille. Childéric tenait ses titres de Rome et l'Église préférait ce païen aux hérétiques ariens. Les autres roitelets francs, comme Ragnachar ou Chararic, étaient d'une dignité inférieure. Childéric avait eu raison d'appeler son fils Chemin de Gloire, et les plus audacieux imaginaient son futur règne comme une succession de triomphes semblables à ceux qu'avaient accumulés dans le lointain passé les grands chefs de guerre des Romains.

Caius observait le comte Arnolf, surchargé d'armes, entouré de la garde de jeunes hommes qui, suivant la coutume franque, s'étaient voués à lui en lui prêtant serment de fidélité. Son nez n'évoquait en rien le bec crochu de l'aigle. Au contraire, il était remarquablement droit, bien planté au-dessus d'une fine moustache soigneusement taillée. En revanche, son regard rappelait celui du rapace, avec de petits yeux perçants et mobiles, enfoncés dans les orbites, presque dissimulés par des sourcils broussailleux dont la blondeur atténuait le trait trop vigoureux. Quant au loup, il fallait attendre avant de savoir s'il en possédait la férocité. Mais on ne devenait pas par hasard un des compagnons les plus importants du roi. Si Arnolf avait su se hausser à ce rang, il devait allier l'intelligence à la force.

Arnolf ne se pressait pas pour répondre à Caius. Celui-ci venait de lui raconter leur long voyage et de lui remettre la lettre de recommandation de Pétrone Clarens. Arnolf avait jeté un bref coup d'œil sur les incompréhensibles caractères et avait tendu la missive à l'un de ses scribes qui était en train de la lui lire à haute voix. Caius pestait contre [p. 367] sa maladresse, qui avait peut-être indisposé le comte. Il avait oublié de s'enquérir si celui-ci savait lire. Il est vrai que, dans le palais de Childéric, après la traversée de la Forêt charbonnière et sauvage, Caius se sentait à nouveau en pays civilisé.

La *civitas Tornacensium* était une véritable ville, avec de solides remparts de pierre, des rues et des maisons bien entretenues, et de rassurantes statues d'empereurs romains, statues dont le socle s'ornait d'inscriptions latines aux formules familières. Arnolf portait aux doigts des camées représentant des héros de la mythologie, et à son cou pendait un collier de pièces d'or frappées à l'effigie de Zénon, l'Empereur de Constantinople qui, en théorie, régnait à nouveau sur l'Occident depuis qu'Odoacre avait déposé son insignifiant souverain. L'Empire d'Occident n'avait pas disparu, il était simplement administré par des chefs barbares qui tenaient leur autorité de l'Empereur d'Orient. Tous ces signes expliquaient que Caius se fût de nouveau senti en terre romaine.

En tout cas, si Arnolf ne savait pas lire, il lui avait souhaité la bienvenue en usant d'un latin tout à fait convenable. Le scribe s'était tu. Caius crut voir se former un sourire sous la moustache du comte qui se retourna vers lui : je n'ai jamais rencontré ton père et ce Pétrone Clarens dont tu m'as apporté le message. Mais j'ai souvent entendu parler d'eux. Ce sont nos alliés contre la maudite engeance des Wisigoths, ces Barbares qui trahissent l'Empire où ils ont reçu un accueil généreux. Toi et les tiens, vous pouvez compter sur notre appui. Nous sommes les alliés des Romains. Sa main droite se porta de la poignée de son scrasamax, l'épée franque qui pendait à son côté, au collier d'or qu'il se mit à caresser.

Réconforté par les paroles du comte, Caius s'enhardit. Nous nous confions à ta générosité, [p. 368] dit-il, puisque tu veux bien nous protéger. Mais nous ne pouvons vivre éternellement en exil, loin de nos villes et nos églises, des terres dont Euric nous a dépossédés. Beaucoup de Romains parmi les plus illustres d'Aquitaine attendent que les Francs viennent les délivrer. Toi qui es le fidèle de Childéric, tu dois connaître ses intentions... Il s'interrompit, n'osant montrer plus d'audace.

Le sourire d'Arnolf s'était effacé et sa main revint se poser sur le scrasamax. – Le roi Childéric, je te le répète, connaît les injures que les Romains d'Aquitaine doivent supporter. Un jour viendra où nous renverrons les Wisigoths au néant qui les a enfantés. Mais pour le moment, il faut attendre.

– Mais attendre quoi ? s'exclama Caius.

– Attendre d'en avoir fini avec les autres ennemis du peuple romain, qui occupent indûment les provinces de Gaule. Les Burgondes emploient la ruse là où Euric se sert de la force. Leur roi Chilpéric porte presque le même nom que le

nôtre. Il tente de passer pour un allié des Romains. Il s'habille comme eux, vit dans leurs palais, prétend admirer les titres qu'il a extorqués à l'Empereur plus que les dignités propres à son peuple¹. Mais ce sont des mensonges. Comme les Wisigoths, les Burgondes veulent la Gaule tout entière. Syagrius, lui aussi, se dit l'ami des Romains, mais il ne vaut pas mieux. En réalité, il complotait avec les Wisigoths. Quant aux Alamans, si nous ne les arrêtons pas en Italie, ils se tourneront ensuite contre nous. Childéric a conclu un traité avec Odoacre. À eux deux, ils parviendront à les vaincre. Nous devons d'abord défendre l'Italie, le berceau du peuple romain. Après, nous rétablirons l'ordre en Gaule.

Caïus laissa échapper un soupir. Il ne s'était jamais trop intéressé aux méandres de la politique des Barbares qui s'accordaient sur un point : la [p. 369] rapidité avec laquelle ils concluaient et brisaient les traités. Il comprenait que les Francs n'envisageaient pas de pénétrer tout de suite en Aquitaine pour venger l'honneur romain. Or, sans jamais se demander si, une fois maîtres de la Gaule, ceux-ci continueraient à exercer leur pouvoir au nom de l'Empereur, Caïus n'avait qu'une seule conviction, à savoir que sans eux l'aristocratie gallo-romaine d'Aquitaine ne récupérerait pas les biens confisqués par les Wisigoths. Agnusdei continuerait à s'enrichir impunément. Et Caïus voulait se venger, abattre l'évêque maudit, l'ennemi de Dieu et des Romains.

– Connais-tu le métier des armes ? demanda Arnolf. L'ironie perçait sous sa brève question.

– Euh... non, pas vraiment, fut obligé d'avouer Caïus. Il n'avait jamais tenu une arme de sa vie.

Arnolf savait parfaitement que les Romains depuis longtemps n'étaient plus des guerriers. Ils préféraient, pour leur protection, se reposer sur les Barbares. Il n'était donc pas mauvais de le lui rappeler. Caïus venait ici en quémendeur et paraissait croire que les armées franques n'attendaient que son ordre pour s'ébranler vers le Sud. Les Francs étaient certes les alliés des Romains, mais c'étaient eux qui payaient le prix du sang. Si Caïus voulait revoir son pays, il fallait qu'il patiente et mette son attente à profit pour être utile quand viendrait l'heure de la reconquête. De plus, il convenait pour le moment de l'éloigner de la cité, afin qu'il n'y foment pas d'intrigues avec ses compatriotes aquitains – il n'était pas le seul Romain à s'être réfugié auprès de Childéric –, dans le but de

¹ C'est en tout cas ce qu'écrivait quelques années après à l'Empereur le roi burgonde Gondebaud, successeur vers 480 de son oncle Chilpéric, et décoré du plus haut titre de la hiérarchie romaine, le "gloriosissimus" : "Nous admirons les titres conférés par les empereurs plus que les nôtres" (cf. K. F. Werner, *op. cit.*, p. 292).

En fait, quand les Francs, en 532-534, auront conquis le royaume burgonde (après s'être débarrassés des Wisigoths, en 507) ils appliqueront à l'ancienne Gaule – devenue le royaume mérovingien – des méthodes de gouvernement et d'administration fort voisines de celles des Burgondes, et fortement influencées par les pratiques romaines. Répétons une fois de plus qu'il n'y a donc pas eu de "victoire" des Barbares sur l'Empire romain, mais un glissement progressif d'autorité du second aux premiers.

détourner le roi de l'objectif prioritaire du moment, la victoire sur les Alamans. Le tour des Wisigoths et de Syagrius viendrait après.

Arnolf s'approcha de Caius. Alors, tu apprendras, lui dit-il d'un ton sec. Demain, toi et les tiens [p. 370] vous partirez pour le village de l'Herbe-qui-chante, à deux jours de marche d'ici. Ceux qui l'habitent sont sous ma puissance, ils prendront soin de vous. Ils t'enseigneront à lever le scrasamax et à faire tourner la francisque. Vous y apprendrez à connaître ceux de mon peuple. Quand deux hivers seront passés, tu me rejoindras pour la campagne de printemps. Je te donnerai un cheval, et tu viendras avec moi combattre les Alamans.

Caius était consterné. Ses épaules se voûtèrent, comme si elles ployaient déjà sous le poids des armes. Il voulut protester qu'il n'entendrait jamais rien à la guerre, qu'il demandait seulement à être hébergé avec les siens dans la cité jusqu'au jour où Childéric se déciderait à marcher contre les Wisigoths, mais Arnolf ne lui en laissa pas le temps. Il s'avança vers lui sous le regard des jeunes hommes en armes qui l'entouraient, abattit d'un geste rude ses grandes mains sur les épaules étroites du Romain, et le força à s'agenouiller.

– À compter de ce jour, je te donne ma force et tu entres sous ma puissance ! Tu me dois fidélité en échange de ma protection, et il en ira ainsi entre tes enfants et mes enfants, et entre les fils de leurs fils.

Il saisit les poignets de Caius et plaça ses mains dans les siennes. Il ferma les yeux quelques secondes, et se redressa en prenant une grande inspiration, comme s'il cherchait à rassembler ses forces. Caius n'osait bouger, ni prononcer un seul mot. Tous les guerriers avaient les yeux fixés sur les mains jointes du comte et du Romain.

Arnolf frémit et prononça les mots rituels : Que le *hail*, la force qui m'habite, passe dans ton corps et le régénère ! Passe sous mon *mainbour*, qu'il te protège contre les mauvais esprits qui errent dans la forêt et se cachent au sein des rochers, qu'il t'abrite des coups des ennemis et détourne leur glaive de ta tête. Sois mon homme, afin que t'assis-[p. 371] tent ceux qui m'ont juré fidélité et que t'accompagnent les esprits de mon clan !

Caius sentit les paumes rugueuses d'Arnolf serrer ses mains comme dans un étau. Il faillit crier sous la douleur. Au bout d'un temps qui lui parut infini, Arnolf le releva. Ses petits yeux le fixaient d'un regard si perçant qu'il dut baisser les paupières, en entendant le comte lui dire : Désormais, tu porteras le nom de Gerbert, la Lance-qui-brille. Mais tu le garderas secret, car un nom doit se mériter. Quand pendra au cou de ton cheval la première tête d'Alaman, alors tu le crieras au vent qui le fera connaître à tout le peuple franc, et nous nous réjouirons.

C'est ainsi que dans la lointaine Toxandrie ¹⁰, où l'herbe des prairies feule sous l'acre caresse du vent de l'Océan aux eaux grises, Caius devint l'homme d'Arnolf.

Une année entière s'était écoulée depuis que les trois Romains étaient arrivés au village de l'Herbe-qui-chante. En cette fin d'été, les prairies se taisaient. Aucun souffle d'air ne venait caresser l'herbe blondie par le soleil. Les esprits de la terre s'étaient assoupis, fatigués de jouer la musique du vent.

Fusca était assise sur un des troncs d'arbre dans lesquels les esclaves taillaient des poteaux pour consolider la hutte qu'elle partageait avec Caïus et Genetina. Partout où ses errances l'avaient menée, Fusca avait vu des esclaves, depuis les montagnes bleues jusqu'aux terres froides de Toxandrie. Leur labeur était toujours le même : couper les récoltes, les engranger, réparer les habitations, entretenir les outils, s'occuper des animaux. Et obéir au maître. Ils lui appartenaient totalement, avec leurs enfants, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, simples [p. 372] instruments de travail dont la valeur dépendait de l'état (un jeune homme robuste pouvait valoir presque autant qu'un bon cheval). C'étaient eux qui faisaient vivre le village. Ils bêchaient les jardins, labouraient quelques champs et menaient les bêtes dans la forêt voisine. Fusca ne leur prêtait guère attention, car on ne voit plus les êtres et les choses dont on a l'habitude depuis son enfance.

Les Francs utilisaient autant d'esclaves que les Romains. Ils faisaient procréer ceux qu'ils possédaient déjà, et la guerre et le commerce leur fournissaient le complément nécessaire. Quand, à la fin de la belle saison, les combats terminés, les guerriers revenaient dans leur village, ils traînaient derrière eux des prisonniers de guerre aux mains liées, qui étaient réunis l'un à l'autre par une corde nouée aux colliers de servitude. Et si par malheur la guerre n'avait pas tenu les promesses du printemps, on pouvait toujours aller dans les cités acheter aux marchands les esclaves que leur avaient vendus les peuples d'au delà du Grand Fleuve.

Fusca regarda s'éloigner le cavalier qui venait d'apporter un message d'Arnolf. Il repartait vers la cité. Elle ne l'enviait pas. Pourtant la vie n'était pas facile dans le village barbare. Dès leur arrivée, les yeux des Francs s'étaient fixés sur elle, et des vieilles femmes aux cheveux hirsutes avaient marmonné des phrases incompréhensibles en traçant dans l'air des signes mystérieux. Certains hommes avaient même levé leur bouclier devant leurs yeux. Seuls les esclaves n'avaient pas bronché, comme si la peau noire de Fusca ne faisait monter en eux aucune frayeur.

Fusca s'était souvenue des paroles d'Agnusdei : Oui, les Francs étaient vraiment des Barbares ! Leur ignorance lui eut paru risible, si elle n'avait été dangereuse. Heureusement, le comte Arnolf avait été assez sage pour prévoir cette réaction. Malgré [p. 373] les protestations de Caïus, il lui avait ordonné de la faire passer pour sa seconde femme. Chez les Francs, les liens familiaux étaient sacrés, et s'en prendre à l'épouse de l'homme d'Arnolf aurait constitué une grave injure envers le comte. Genetina avait accepté de se prêter à cette comédie et joint ses prières aux ordres d'Arnolf. Caïus avait fini par céder, mais il en voulait toujours autant à Fusca. Depuis qu'ils avaient quitté l'Aquitaine, il ne la traitait guère mieux qu'une esclave.

Son comportement ne heurtait pas les Francs. Beaucoup d'entre eux possédaient plusieurs épouses¹ ; mais seule la première, choisie en général parmi les parentes du mari afin d'éviter à la famille de s'appauvrir (lors du mariage, la femme emportait ses biens personnels), était véritablement honorée. Les autres n'étaient que conjointes de second ordre, des *friedlehe*, des gages de paix comme on les appelait, pour signifier que leurs familles ne se dresseraient pas contre le mari.

Les premiers temps, Fusca et Genetina s'étaient étonnées de cette coutume et l'avaient mise sur le compte de la sauvagerie des Francs. Puis elles avaient commencé à la comprendre en voyant les fosses où l'on jetait les petits corps des enfants en bas âge. Il en mourait un grand nombre. Beaucoup trop pour qu'une seule femme pût enfanter tous les fils dont avaient besoin les guerriers afin que demeure la puissance de leurs clans. Des remèdes existaient pour tenter d'arracher les enfants à la maladie, mais ils n'étaient pas toujours efficaces. Fusca voyait souvent des femmes portant leur nouveau-né dans les bras se diriger à l'écart du village, là où deux chemins formaient une croix orientée vers les points cardinaux. Une fois, elle en avait suivi une. La femme s'était arrêtée au carrefour et avait posé le bébé à côté d'elle. Puis elle s'était mise à creuser un trou avec ses mains, dans lequel elle [p. 374] avait mis son enfant, et en avait obturé l'orifice avec une gerbe de branches épineuses. Après quoi elle était retournée au village, apparemment insensible aux vagissements du nourrisson. Le lendemain, elle était repartie, et avait ramené le cadavre tout maculé de boue. Elle avait remis son enfant dans le sein primordial, espérant enfouir le mal dans le monde souterrain. Mais la terre ne l'avait pas accepté, et la mort était venue. La mort venait si souvent que les femmes ne pleuraient plus depuis longtemps. C'était ainsi, et quand les esprits se taisaient, personne n'y pouvait rien changer.

Tout cela, Fusca l'avait appris de Gedomo qui connaissait bien les coutumes des Francs car il vivait chez eux depuis longtemps. C'était une sorte d'aventurier au passé confus, qui venait lui aussi d'Aquitaine. Il ne frayait guère avec Caius et Genetina, comme s'il se méfiait d'eux. En revanche, il s'était lié avec Fusca.

Gedomo n'aimait guère parler de sa vie passée. Réduit à la misère par les puissants, il avait dû abandonner la terre qu'avait cultivée son père, et fuir l'Aquitaine. Il avait rejoint les *Bagaudes* et vécu de pillages. Vite lasse de cette vie misérable, il était allé tenter sa chance chez les Francs qui l'avaient accepté. Il se joignait aux guerriers lors des campagnes militaires où il se défendait aussi bien qu'eux, et le reste du temps leur vendait des bijoux et des vêtements qu'il rapportait de voyages mystérieux dont il n'avait rien révélé à Fusca. Il avait déjà

¹ Notons que l'étendue de la polygamie franque et la dimension de la famille (large ou étroite) sont l'objet de discussions chez les historiens : pour M. Ruche (*op. cit.*, p. 447-448, 458-459) la polygamie est une pratique assez générale et la famille très vaste, alors que J.-P. Cu villier (*Histoire de la Famille*, *op. cit.*, p. 318-323) penche pour la prééminence précoce d'une famille monogame et conjugale.

deux femmes – des orphelines, il est vrai – et bientôt en prendrait peut-être une troisième.

Fusca se promet d'aller le voir lorsqu'elle aurait remis le message d'Arnolf à Caius. Elle se leva à contrecœur – les entrevues avec Caius n'avaient rien de plaisant –, et se dirigea vers l'extérieur du village. Elle longea la maison en forme de halle, [p. 375] aux murs de bois abrités par un grand toit de chaume où, l'hiver, les habitants du village se regroupaient avec leurs bêtes afin de mieux résister au froid. Ceux que leur condition rendait indignes de ce rassemblement, ou qui avaient commis quelque faute, restaient dans les huttes, chétives habitations couvertes de feuillage dont les plus petites servaient de silos à grains et de celliers.

Fusca poursuivit en direction des jardins qui jouxtaient les cabanes, où travaillaient sans relâche les esclaves. De ces modestes espaces provenait l'essentiel de la nourriture. Leur sol était enrichi par les détritiques et le fumier des animaux. Quelques fruitiers y poussaient avec peine, en nombre si réduit que la coutume punissait ceux qui se seraient avisés d'en voler les fruits. D'ailleurs la coutume prévoyait tout : le moindre larcin, la plus petite blessure infligée à un voisin, le simple fait de toucher le bras d'une femme étaient soigneusement sanctionnés. Les rachimbourgs y veillaient, ces gardiens scrupuleux de la loi des ancêtres, sortes de bibliothèques vivantes qui gardaient toutes les règles dans leur mémoire et dont la parole était redoutée de tous.

Fusca fut bientôt sortie du village. De dimensions restreintes, il ne regroupait guère que quatre ou cinq familles, au demeurant fort nombreuses. L'espace domestiqué des jardins faisait place à une alternance de cultures et de jachères soigneusement circonscrites par des haies épineuses, elles aussi placées sous la protection de la coutume. Qui se risquait à les déplacer devait payer une amende équivalant au prix de plusieurs chevaux, une véritable fortune. Fusca les longea avec précaution, prenant soin de ne même pas les frôler. Les haies marquaient les limites des terres du village. Plus loin, la nature sauvage affirmait vite sa présence.

Fusca se rapprochait de la prairie qui servait de [p. 376] champ d'entraînement. Elle reconnut les cris des guerriers et le bruit du galop des chevaux. Elle parvint bientôt près des hommes en armes. Les cavaliers étaient peu nombreux. Seuls les guerriers les plus valeureux, ceux qu'avaient enrichis les pillages, possédaient un cheval. Ils portaient le long de la cuisse droite la longue épée glissée dans un fourreau de bois recouvert de cuir et orné de garnitures de bronze et de cuivre. Ils lançaient leurs petits chevaux au galop, les arrêtaient brusquement et les faisaient tourner sur leurs jarrets, leur imprimant une nouvelle détente pour les porter en avant.

Caius faisait partie des hommes à pied. Il ne recevrait sa monture que lorsqu'Arnolf l'en jugerait digne. Car le cheval était pour les Francs un animal sacré. Non seulement il conduisait le guerrier à la victoire, mais le martèlement de

ses sabots sur le sol passait pour féconder la terre. Au soir d'une vie de combat, il suivait son maître dans la tombe.

Fusca regarda un moment les évolutions des chevaux, se souvenant de son ancienne passion. Les animaux des Francs ressemblaient peu aux superbes coursiers du cirque de Carthage, dont les membres étaient plus fins et la vivacité sans égale. Mais elle aimait sentir l'odeur salée de leur transpiration, voir la tache rouge de leurs naseaux dilatés, et entendre leur hennissement impatient quand les cavaliers contenaient leur fougue avant de les jeter en avant. Elle serait restée à les contempler des heures durant, mais elle se souvint de la raison qui l'avait amenée, et se dirigea vers le groupe des fantassins.

Les uns faisaient tournoyer leurs francisques au tranchant recourbé avant de les lancer vers des poteaux où elles se fichaient avec un bruit sourd. D'autres s'affrontaient en petits groupes. De loin, tous les Francs se ressemblaient. Leurs cheveux roux étaient ramenés du sommet de la tête vers le front, [p. 377] laissant la nuque à découvert, car ils ne portaient pas de casque. Ils avaient des vêtements collants qui moulaient leurs muscles durs, mais laissaient à nu le jarret.

Fusca finit par apercevoir Caïus qui s'exerçait au jet du javelot. Contre toute attente, il se révélait bon élève. Il paraissait même prendre goût au métier des armes, comme si la compagnie des Francs avait réveillé en lui une agressivité insoupçonnée. Il semblait avoir complètement oublié sa vocation de clerc, et ne vivre que pour le jour de la revanche. Il se coiffait maintenant à la manière franque et ses muscles s'étaient gonflés sous ses vêtements étroits.

L'affection de Caïus pour Genetina n'avait cependant pas décliné. Quand elle s'effrayait de cette transformation guerrière, il trouvait des mots pour la rassurer et lui promettre qu'une fois revenu en Aquitaine, il déposerait ses armes. Il s'efforçait de ne pas prêter l'oreille aux moqueries soupçonneuses des guerriers qui le pressaient de renvoyer ses deux épouses. La peau noire de l'une inspirait la méfiance, et l'autre avait manifestement l'esprit dérangé, avec ses racontars sur un prétendu héros assez faible pour se laisser crucifier par ses ennemis, de surcroît animé par l'étrange désir de se présenter comme le Dieu unique. Il était évident que ces femmes ne lui convenaient pas et attireraient un jour le malheur sur sa tête, la vidant de sa force vitale. Aucune, pas même la blonde, n'avait été capable de lui donner d'enfants. Jamais la peau de leur ventre ne se tendrait, et c'était la pire des malédictions. Caïus aurait beau jeter la francisque et manier le scrasamax avec habileté, tant qu'il traînerait après lui ces deux femmes inutiles, il ne recevrait pas le cheval et la longue épée.

Fusca vit Caïus lever le bras qui tenait l'ambon, le javelot à la pointe armée de crochets qui déchi-[p. 378] raient les chairs, et entendit un bref sifflement. Le guerrier qui se tenait à une bonne distance de lui leva son bouclier de bois dont la bordure de métal étincela sous le soleil, et l'arme vint se ficher en vibrant en son milieu. L'homme se mit à rire, posa son bouclier par terre, et entreprit de dégager le javelot dont le métal commença à se tordre sous sa poigne vigoureuse. Lances et ambons se pliaient souvent au cours des combats, auxquels résistaient mieux

les épées, fabriquées avec plus de soin, et surtout protégées par des esprits plus efficaces ¹.

Fusca profita de cette interruption pour courir vers Caius. En entendant le bruit de ses pas, celui-ci se retourna. La sueur coulait sur son visage cuit par le soleil. Ses traits se figèrent. Il eut un mouvement sec du menton pour lui demander ce qu'elle venait faire. Depuis longtemps habituée à ces mimiques, Fusca ne s'en affecta pas.

– Un messenger est venu de la cité, de la part d'Arnolf. Tu dois te rendre auprès de lui immédiatement. Il paraît qu'il a reçu des nouvelles d'Aquitaine, et qu'il veut t'en faire part.

Caius essuya d'un revers de main la sueur qui imbibait ses lèvres. Pour qu'Arnolf le convoquât ainsi, il devait avoir à lui apprendre des choses importantes. Depuis leur départ de Tolosa, ils ne savaient pratiquement rien de ce qui était survenu en Aquitaine. Peut-être Childéric avait-il enfin décidé d'affronter Euric, et Arnolf voulait lui remettre les armes et le cheval qu'il lui avait promis ? Il ne put s'empêcher de questionner Fusca.

– Quelles nouvelles ? Pourquoi est-il reparti sans me voir ? C'est encore toi qui l'as effrayé ?

¹ La plupart des lances que l'on a retrouvées et soumises en laboratoire à divers tests étaient insuffisamment forgées et pouvaient se déformer et se plier au contact d'un corps dur (cf. C. Lelong, *La Vie quotidienne en Gaule à l'époque mérovingienne*, Paris, Hachette, 1963, p. 128). Les épées, au contraire, semblent avoir été d'une qualité moyenne nettement plus satisfaisante : "Les fouilles de sépultures ont mis au jour d'innombrables *scrasamax*. Décapés en laboratoire, beaucoup d'entre eux offrent dès l'abord, à l'œil nu, un tranchant dont la couleur foncée diffère nettement de la couleur la plus claire du corps et du dos de l'arme. L'étude technique révèle que, du moins pour les armes de qualité, ce corps et ce dos sont faits d'un feuillet de métaux de nuances différentes (fers doux et aciers peu carburés fortement corroyés) qui leur assure le maximum à la fois de solidité et d'élasticité, cependant que le tranchant extra dur, cémenté et trempé, ne le cède qu'aux aciers spéciaux les plus réputés de notre temps. On s'explique alors non seulement que certains crânes offrent d'étonnantes blessures (par section et par éclatement conjugués) faites manifestement avec de telles armes, mais encore que les chroniqueurs aient pu nous laisser des récits tels que celui de la mort d'Odoacre, fendu d'un seul coup de l'épaule à la hanche. L'épée longue nous est décrite par la légende comme une aune extraordinaire que seuls des êtres doués de vertus surnaturelles et protégés par des puissances supra-terrestres sont susceptibles de fabriquer (...). Or, dès le temps des Grandes Invasions, et dès le début de l'époque mérovingienne, on trouve des épées bien datées (...) montrant une âme damassée aussi résistante qu'élastique, sur laquelle sont rapportés par soudure des tranchants extra durs. De telles armes sont des chefs-d'œuvre de technique au sens précis du terme ; elles justifient l'étonnement dont témoignent les récits légendaires ; mais ces récits, étudiés dans le détail, orientent en outre la recherche vers le dosage de l'azote dans de semblables aciers et le laboratoire témoigne que ces épées renferment, en effet, de faibles quantités d'azote, témoins vraisemblables d'une nitrocarburation, empirique certes, mais néanmoins singulièrement proche des plus modernes conceptions de la métallurgie de notre temps (...). Ils [ces exemples] font aussi toucher du doigt la qualité de l'armement venu sur notre sol avec les Grandes Invasions, armement dont la supériorité sur l'armement romain est l'une des causes de la chute de l'Empire" (E. Salin, *La Civilisation mérovingienne*, tome IV, Paris, Picard, 1959, p. 446-447).

Fusca ne releva pas l'allusion à la couleur de sa peau et se contenta de hausser les épaules. – Il n'est pas venu pour s'entretenir avec toi. C'est le comte qui veut te parler, et le plus vite possible. Je ne sais rien de plus.

[p. 379]

Elle tourna les talons, laissant Caius à sa perplexité. Elle était soulagée à l'idée que son absence durerait au moins une semaine. Pendant ces quelques jours, elle serait délivrée de sa désagréable compagnie. S'il n'y avait pas eu Genetina pour la défendre, Caius l'aurait déjà abandonnée.

De retour au village, elle aperçut Gedomo accroupi près de sa hutte, devant le feu. Il lui fit signe de le rejoindre. Fusca sourit et s'approcha. Gedomo l'avait toujours bien accueillie et elle aimait parler avec lui. Il était au courant des dernières nouvelles et la conseillait sur la meilleure conduite à tenir avec les Francs.

– Assieds-toi là, ma belle, dit-il d'un ton jovial en lui désignant la jonchée de feuillages recouverte d'un vague tissu sur laquelle il se tenait lui-même.

Fusca ramena sur elle la robe qu'elle portait par-dessus sa tunique, veillant à recouvrir ses cuisses. Elles étaient toujours fermes et lisses, mais les Francs manifestaient une pudeur qu'elle jugeait maladive tout en s'y soumettant pour éviter d'accroître leur méfiance.

Dans cette peuplade, le corps féminin devait demeurer caché. Les femmes ne révélaient leur nudité qu'en des occasions précises et limitées. Le plus souvent, c'était au lit – ou sur la couche qui en tenait lieu – dans l'espace clos de la hutte, où leurs maris les prenaient sans paraître gênés par l'inévitable présence à leurs côtés des autres membres de la famille. Ou bien en pleine nature, au plus fort de l'été, quand le soleil épuisait de sa lumière les champs flétris. Les jeunes filles enlevaient alors leurs vêtements, offrant leurs seins blancs et ronds et leur ventre plat à la vue de tous pour qu'enfin vienne la pluie fécondante. Puis elles s'allongeaient à même le sol, face contre terre, pour réveiller sa fertilité. Le corps de la femme était [p. 380] sacré parce que fécond, et en dehors de ces occasions, nul ne devait le souiller par le regard, et encore moins le toucher ¹. Toute femme

¹ La loi salique édicte de très fortes amendes pour punir les attouchements du corps féminin : un homme libre doit payer la valeur d'un cheval s'il touche le bras d'une femme, presque le quadruple s'il ose porter la main sur son sein. Nous sommes donc loin de l'innocence et de la permissivité attribuées en général à l'état de nature ! Au contraire, la société franque, dans son obsession de la fécondité, apparaît corsetée d'interdits nombreux et minutieux. Le viol est évidemment encore plus sévèrement puni, mais la femme qui en est victime est considérée comme irrémédiablement "corrompue". La femme convaincue d'adultère est punie de mort (par noyade ou crémation) car sa faute la pollue non seulement elle, mais aussi toute sa famille et celle de son mari. L'adultère de l'homme est en revanche beaucoup moins honteux, car il ne porte pas atteinte à la famille de celui qui le commet.

La nudité est donc un fait au moins autant culturel que corporel. Si chez les Francs païens le corps nu est tabou parce que procréateur dans une société où presque un enfant sur deux meurt avant d'avoir atteint l'âge adulte, chez les chrétiens, elle a une signification religieuse qui est

apportait au mariage sa virginité. Le lendemain de la nuit de noces, après l'avoir éprouvée, le mari offrait à la jeune épouse *le don du matin*, un présent qui était le prix de sa pureté. Les enfants qu'elle mettrait au monde seraient bien de lui. Gedomo avait expliqué tout cela à Fusca. Et au début, elle avait eu beaucoup de mal à comprendre ces mœurs étranges.

L'odeur de la potée de légumes qui cuisait dans la marmite de bois chatouilla agréablement les narines de Fusca. Gedomo venait de les cueillir dans son jardin et y avait ajouté des généreuses tranches de porc salé. Il prit un vieux plat cabossé et le remplit de nourriture que Fusca et lui commencèrent à manger en y plongeant les mains.

– Je viens de voir ton Caius prendre le chemin de la cité. Tu l'as renvoyé de ta couche ? Gedomo plaisantait. Il savait que Fusca n'était pas vraiment l'épouse de Caius. Elle le lui avait confié – à lui seul –, peut-être pour qu'il sût qu'elle était libre.

– Grand bien lui fasse ! Si Arnolf pouvait l'emmener combattre les Wisigoths, j'en serais ravie.

Gedomo tirait de toutes ses dents sur un morceau de porc qui lui résistait. Quand il en fut venu à bout, ce fut avec une pointe de regret qu'il répondit : N'y compte pas. Childéric a beaucoup à faire avec les Alamans, et Caius, même s'il s'est aguerri, n'a pas encore mérité son cheval.

– Mais alors, pourquoi le comte l'a-t-il convoqué de façon si pressante ?

– Ça, je ne le sais pas plus que toi ! J'ai beau être informé, je ne couche pas au pied du lit d'Arnolf.

Gedomo se leva et entra dans la hutte. Il en [p. 381] ressortit quelques instants plus tard, tenant à la main un gobelet de cervoise qu'il tendit à Fusca. La cervoise était une des rares habitudes gauloises à laquelle Gedomo n'avait pas renoncé. Durant l'hiver, il laissait macérer dans l'eau des grains d'orge qui gonflaient en germant. Puis il les faisait cuire sur des branches entrelacées, et à la fin en tirait la boisson qu'il conservait dans un tonneau caché dans un silo recouvert de terre.

D'habitude, le breuvage le rendait gai. Aujourd'hui, il paraissait soucieux, si bien que Fusca ne put s'empêcher de lui en demander les raisons.

– Tu n'as donc rien remarqué ?

Elle fit signe que non.

particulièrement explicite dans la cérémonie du baptême. Les catéchumènes sont nus comme Adam et Ève lors de la Création, avant le Pêché. Comme l'écrit M. Rouche (*op. cit.*, p. 439) : "Le nu chrétien représente un être créé, le nu païen un être procréateur." Cette divergence de conceptions explique qu'au VI^e siècle, le clergé dut habiller le corps nu du Christ cloué à la croix : les Barbares, dont presque seuls les rois et les grands étaient chrétiens (et encore ne l'étaient-ils que fort superficiellement !) auraient été choqués de ce spectacle, et de plus, les femmes auraient pu voir dans le Christ un simple dieu de la fécondité (cf. M. Rouche, *ibid.*).

– Pourtant, la hutte de Gerwald, la Lance-qui-soumet, est toute proche de la vôtre. La vieille Hilda, celle qui connaît les sorts, l'a visitée plusieurs fois depuis que Gerwald est malade. Elle a apporté les herbes qu'elle est allée cueillir dans la forêt. Mais le mal n'est pas sorti, et on se demande quand il le quittera.

Fusca se souvint brusquement de la maladie qui avait frappé Gerwald, un guerrier pourtant robuste et dans la force de l'âge. Quelques jours plus tôt, il était rentré tout tremblant de la chasse, pris de fortes fièvres, et avait dû se coucher.

– À mon avis, continua Gedomo, il n'est pas tiré d'affaire. Il paraît qu'il crache le sang et que son haleine pue comme s'il était rempli d'excréments ! Quand on l'interroge, il se plaint des mauvais esprits qui l'ont surpris dans la forêt et sont rentrés par sa bouche...

Tout ceci n'intéressait guère Fusca. Gerwald était l'un de ceux qui l'aimaient le moins dans le village. S'il disparaissait, elle ne le regretterait pas. Un long silence passa.

Gedomo avait croisé les mains sur un ventre maintenant bien rempli et posait sur Fusca un regard où le désir se mêlait à l'affection.

[p. 382]

– jusqu'à quand resterez-vous ici ? lui demanda-t-il brusquement.

Fusca haussa les épaules. – Tant que le roi Euric règne sur l'Aquitaine, nous ne pouvons rentrer chez nous.

– Tu as vraiment envie de partir ?

Fusca le regarda. Cette question, elle se la posait depuis quelques mois sans oser y répondre. Sentant son hésitation, Gedomo insista : Qu'as-tu là-bas qui t'attende ? Une maison, un mari, des enfants ? Elle secoua la tête sans rien dire.

Gedomo jeta un coup d'œil circulaire sur le village, et son regard s'arrêta sur le liseré noir des forêts qui barraient la route du Sud. Puis ses yeux revinrent se poser sur Fusca. Pour les gens comme nous, qui n'ont ni fortune ni protecteur, il n'y a là-bas que le malheur, dit-il. Cela fait plusieurs années que je suis parti, et je ne regrette rien. Pour le moment les Wisigoths s'opposent aux Romains, mais ils sont devenus aussi cruels et cupides qu'eux. Celui qui naît pauvre ne peut connaître que la misère, et finit par s'offrir comme esclave à son maître, avec sa femme et ses enfants. Qu'importe que le maître soit wisigoth ou romain, qu'il en tienne pour le Fils ou pour le Père ? Pour celui qui le sert, c'est du pareil au même... Si tu retournes en Aquitaine qui te protégera ?

– La femme de Caius est mon amie, avança timidement Fusca.

– Ça ne durera pas. Caius, lui, t'est hostile. Quand il sera rentré en Aquitaine et aura récupéré les propriétés de son père, Genetina ne pourra rien pour toi. Il te tolère pour le moment parce qu'il n'est pas le maître mais, crois-moi, l'avenir ne te réserve rien de bon. Il te chassera, et Genetina ne pourra pas s'y opposer. Elle est sa femme, rien de plus.

Fusca pensait aux raisons qu'avait Caius de la [p. 383] détester, mais elle n'avait pas envie de les révéler à Gedomo. Elle convint qu'il avait probablement raison, et ajouta : Mais que puis-je donc faire ? Rester chez les Francs ? Regarde-moi, ma peau noire les effraie, je suis trop âgée pour espérer trouver un mari, et même si j'y parvenais, tu sais quel serait mon sort si je ne pouvais lui donner d'enfants.

Gedomo regarda Fusca. Ses yeux disaient l'attrait qu'elle exerçait sur lui. – Tu n'es pas forcée de prendre un Franc pour mari... Beaucoup de Romains qui ont fui en Toxandrie y sont arrivés avec leur famille et cela ne les a pas empêchés de se fixer dans ce pays pour toujours. Gedomo voulut ajouter qu'il l'aurait bien prise pour épouse si elle l'avait voulu, mais à l'instant où il allait prononcer ces paroles, il fut pris d'une émotion si vive que les mots s'arrêtèrent dans sa bouche.

Fusca lui sourit. Elle avait compris la raison de son trouble. – Je sais qu'ici même il y a quelqu'un qui n'est pas un Franc, et qui voudrait peut-être de moi... Mais les Francs nous entourent et je ne peux vivre indéfiniment dans un village dont les habitants ne m'acceptent pas.

Gedomo sentait son cœur battre plus vite. Elle savait, et elle n'avait pas dit non... S'il se montrait adroit, un jour Fusca viendrait peut-être habiter avec lui. Il chercha à la rassurer : il faut du temps pour être accepté par les Francs... Ne crois pas que ta peau d'Éthiopienne soit la seule raison de leur réticence. Moi aussi, il m'a fallu des années avant qu'ils me traitent en ami ! Petit à petit, ils ont pris l'habitude, je leur ai rendu service en leur apprenant à mieux cultiver la terre et en leur offrant les objets qu'ils convoitaient – il suffit de connaître quelques marchands dans les villes – et j'ai appris à parler leur langue. Ils ont compris que je n'apportais pas le mauvais sort, et que je pouvais leur être utile. Depuis je n'ai plus aucun [p. 384] problème avec eux. Prends patience, ne commets pas d'erreur, et tu verras que tout s'arrangera ! Mieux vaut vivre chez les Francs que parmi les Romains...

Fusca n'était pas loin de le croire. Sur bien des points, elle pensait comme lui. En Toxandrie, les chrétiens étaient trop peu nombreux pour attirer le malheur sur leur peuple. Ici au moins, il n'y avait plus de persécutions comme chez les Vandales et les Wisigoths. Elle pouvait porter ses amulettes au grand jour, et révéler les dieux qui lui plaisaient. Les Francs avaient les leurs et bien que leurs noms fussent différents, Fusca s'était vite aperçue qu'ils étaient assez proches des siens. Il fallait se méfier des mauvais génies ; quant aux autres, il suffisait de connaître les paroles et les gestes pour se les concilier. Même les villes lui manquaient moins. Leur souvenir commençait à s'effacer en elle. La nature lui paraissait moins sauvage qu'auparavant. Des forêts montaient d'autres odeurs, différentes de celles de son enfance, mais elle apprenait à les aimer, à humer l'air chargé des senteurs d'après la pluie, à écouter les murmures du vent et de l'herbe. Peut-être Gedomo avait-il raison. Peut-être l'aimerait-elle. Avec le temps, comme il venait de le dire. Mais il lui fallait encore réfléchir. En restant ici, elle perdait

Genetina, et depuis le désert, c'était le seul être qui lui eût vraiment témoigné de l'affection, alors qu'à l'instar de Caius elle eût pu la haïr.

Fusca regarda le feu qui mourait doucement entre les pierres. Très haut, quelques nuages montaient la garde en sentinelles grises sur le pays des Francs. Gedomo n'avait pas bougé.

– Je te remercie pour tes paroles, dit-elle. Je les garde en moi et un jour peut-être je t'en offrirai d'autres qui te feront du bien à toi aussi.

Quand elle était émue, Fusca, sans qu'elle [p. 385] s'en rende compte, parlait comme les hommes au visage voilé. Les braises s'éteignaient les unes après les autres. Gedomo comprit qu'il ne servirait à rien de la presser davantage. Mais il avait encore quelque chose à lui dire.

– J'ai parlé à la vieille Hilda, à propos de ton amie. Elle veut bien faire ce que tu as demandé. Dans trois jours, quand la nuit sera tombée, elle vous attendra près du sentier qui mène à la forêt.

D'un geste vif, Fusca saisit la main de Gedomo l'effleura de ses lèvres en le remerciant. Puis elle leva et le quitta.

*

Le comte Arnolf était préoccupé. La campagne l'été contre les Alamans venait de se terminer sans qu'un succès décisif eût été remporté. Childéric avait atteint la quarantaine, l'âge fatidique où la mort se présentait devant la face des guerriers. S'il passait ce cap, alors il vivrait encore de nombreuses années et pourrait conduire ses troupes à la victoire¹. Mais peu d'hommes y parvenaient, et Chlodweg, son fils, avait moins de quinze ans.

Arnolf s'assit avec précaution sur un siège de forme curule aux angles adoucis par le temps, qu'il avait ramené d'Italie à l'occasion d'un pillage. Le meuble n'était pas incrusté de gemmes et aucun camée ne rehaussait la teinte un peu terne du bois. Mais on lui avait dit que ce siège imitait la forme de ceux sur lesquels, il y a bien des siècles, s'asseyaient les magistrats les plus puissants de la République romaine, et il s'en trouvait parfaitement digne. Cela impressionnerait sûrement le Romain d'Aquitaine dont on venait de lui annoncer l'arrivée. Il n'éprouvait aucune

¹ L'examen des squelettes trouvés par les archéologues dans les cimetières mérovingiens pour la période allant du V^e au VII^e siècle permet d'avancer certains chiffres quant à la durée moyenne de la vie : "L'espérance de vie à la naissance est très faible : à peine trente ans. La longévité moyenne se situe aux alentours de quarante-cinq ans pour les hommes, mais seulement trente à quarante ans pour les femmes qui meurent souvent entre dix-huit et vingt-neuf ans par la suite des couches impossibles ou des fièvres puerpérales. Il fallait donc avoir beaucoup d'enfants et beaucoup de femmes pour survivre ! (...) Les vieillards étaient rares, mais quand ils avaient dépassé quarante ans, leurs chances doubleraient" (M. Rouche, *op. cit.*, p. 442). Les régions situées entre le Rhin et l'Elbe connaissent des taux de mortalité similaires : 60 à 75% des adultes meurent aux alentours de trente-six/trente-huit ans ; l'espérance de vie d'un nouveau-né ne dépasse pas quatorze ans, celle d'un adolescent huit à quatorze ans (*cf. Histoire de la famille*, tome I, Paris, A. Colin, 1986, p. 294).

joie à lui annoncer les nouvelles qui lui étaient parvenues de sa province, mais Caius était son homme, il lui devait son affection dans [p. 386] les moments d'épreuve. Il sortit d'une cassette de bois peint les feuillets froissés venus de Tolosa et fit signe à un homme de sa garde d'introduire Caius.

Caius lui adressa les salutations d'usage. Il n'avait pas fière allure, tant le voyage l'avait crotté, mais Arnolf constata avec satisfaction que malgré la fatigue, il s'exprimait avec assurance, d'une voix forte, et qu'il portait bien l'habit franc. Il n'était plus aussi fluet que lors de leur première entrevue, et exhibait même de fines moustaches. Sa chevelure s'était épaissie, signe de la force nouvelle qui l'habitait.

– On m'a dit que tu faisais chaque jour des progrès dans l'art de la guerre – Arnolf s'essayait parfois à employer des expressions recherchées comme celles que ses scribes lui lisaient de temps en temps dans les vieux livres des Romains – et cela me réjouit le cœur. Si tu persistes dans cette voie, au printemps prochain, sur le Champ de Mars, je te donnerai ton cheval devant le peuple réuni, et tu pourras porter le nom qui est encore secret.

– Je te remercie pour tes bienfaits. Je saurai m'en rendre digne, dit Caius en inclinant la tête. Je pense à ma patrie, et le temps me paraît parfois bien long...

– Je ne peux malheureusement pas te dire quand tu y retourneras. Entre les Wisigoths et nous, il y a d'autres peuples hostiles et ils sont encore puissants. Mais c'est bien pour te parler de ta patrie que je t'ai fait venir. Arnolf hésita imperceptiblement avant d'ajouter : J'ai des nouvelles de ceux que tu as laissés, et elles ne sont pas bonnes.

Caius sentit l'émotion l'envahir. Depuis son départ, il ne savait ce qu'étaient devenus ses parents. Il se doutait bien qu'Euric et Agnusdei [p. 387] avaient poursuivi leurs entreprises contre eux, mais peut-être s'étaient-ils contentés de les jeter en prison après les avoir chassés de Tasconia ? Arnolf lui tendit les feuillets.

– Ces messages à ton intention ont été transmis à un de nos alliés par un médecin qui réside à Tolosa. Il me les a envoyés au prix de beaucoup de difficultés, ce qui explique le temps qu'ils ont mis à me parvenir. Mon scribe me les a lus, tu dois en prendre connaissance.

Caius avait compris que le comte parlait de Flavinius. Il prit les feuillets et commença à les lire. Le premier était de la main même de Marcus, et ne comprenait que quelques lignes d'une écriture malhabile.

Mon fils, au seul esclave qui me reste, je remets cette lettre pour qu'il la porte à Flavinius. Tous les autres sont partis chez Sigebert pour se placer sous sa protection. Nous avons appris que les soldats d'Euric faisaient route vers ici. Il ne reste plus dans la maison que ta mère, moi et Caneusos, mon fidèle intendant. Je ne sais les ordres qu'ont reçus les soldats, mais je connais assez Agnusdei et Sigebert pour ne point douter

de leurs intentions. Si nous devons ne jamais te revoir, sache qu'il vaut mieux que cela finisse ainsi. J'ai nourri trop d'illusions. Ce monde n'a plus de romain que le nom. S'il nous faut le quitter pour le séjour souterrain, nous le ferons, ta mère et moi, d'un cœur le plus léger possible. Il est bien tard pour te dire notre affection et le regret que j'ai de mes colères, mais ce sont les derniers mots que t'adresse ton père. Que le Dieu des chrétiens te protège, s'il en est capable.

Les mains de Caius tremblaient. Il relut une fois encore le message, et l'image de sa mère lui revint devant les yeux. Il la voyait debout, murée dans son silence, tandis que Marcus écrivait à la [p. 388] hâte. Son regard se brouilla, mais il parvint à se reprendre. Peut-être la seconde lettre, celle qu'avait écrite Flavinus après avoir reçu le message de son père, démentait-elle ses sombres pressentiments ? Bien qu'elle fût plus longue, il la lut rapidement car l'écriture en était fort régulière.

À Caius Iulius Rufus, hôte du peuple des Francs saliens, salut. Je remets ces messages à celui qui doit te les faire parvenir, en espérant qu'ils pourront t'atteindre. Je dois t'annoncer une triste nouvelle. Tes parents sont morts, sur l'ordre d'Euric. Caneusos est parvenu à s'enfuir après le départ des soldats. Il a assisté à ce qui s'est passé, et me l'a raconté. C'est mon devoir de te le dire. La nuit était déjà tombée quand ils ont pénétré dans la maison. Sigebert les guidait. Tes parents les attendaient, ils n'ont pas cherché à fuir. Sigebert a dit à ton père qu'il était indigne de la protection du peuple wisigoth puisqu'il s'était allié aux pires de leurs ennemis. Ton père n'a rien répondu. Il a seulement pris la main de ta mère dans la sienne. Puis tout s'est passé très vite. Sigebert a fait un signe aux soldats. Ils ont sorti leurs épées et les ont frappés au cœur. Tes parents sont morts presque dans l'instant. Puis les soldats ont commencé à piller la maison, et Caneusos a profité du désordre pour échapper à leur fureur. Quelques jours après, Sigebert est venu s'installer avec les siens dans la maison de ton père. Agnusdei a touché sa part du butin, mais il s'entoure de tant de précautions qu'on ne peut jamais en connaître beaucoup sur ses forfaits. Je pense que tu éprouves en lisant ces lignes une grande affliction, je n'ai d'autre consolation à t'apporter que celle dont ton père t'a fait part dans son message. Je suis sûr que lui-même souhaitait que sa vie finisse, et que ta mère voulait l'accompagner. Si les soldats d'Euric n'étaient pas venus, tes parents auraient eux-mêmes mis fin à [p. 389] leurs jours. Le monde dans lequel vivait ton père était trop différent de celui auquel il rêvait. Moi-même, je ne suis pas certain d'y séjourner encore longtemps. Je te souhaite de réussir ce qui est cher à ton cœur. Porte-toi bien, si cela est possible.

Quand il vit que Caius avait fini de lire, Arnolf tenta de lui dire quelques mots pour soulager sa peine. Il promit qu'un jour il vengerait la mort de ses parents, et que les Wisigoths et leurs comparses seraient chassés hors de Gaule. Mais Caius ne l'écoutait pas. Quand il s'en aperçut, Arnolf cessa de parler. La main de Caius descendit le long de sa tunique et ses doigts se crispèrent sur le poignard accroché à sa ceinture. Il dit simplement : je tuerai l'Éthiopienne.

*

Le soleil s'en était allé de l'autre côté du monde pour sa course nocturne. On entendait le grognement des porcs qui revenaient de la forêt, les flancs souillés de boue, sous la conduite des esclaves. Les femmes avaient allumé les foyers, et commençaient à faire cuire la nourriture. Les hommes étaient las. Depuis des mois que se succédaient les expéditions guerrières, ils aspiraient au repos de l'hiver, aux longues heures passées dans la grande halle, dans la chaleur que dégageaient les bêtes aux odeurs lourdes, près du corps de leurs femmes.

Ils le désiraient sans cesser de le craindre ¹, ce corps aux mystères gardés avec vigilance, protégé des regards et frôlements aventureux, et cependant si prompt à la souillure. Ils redoutaient ses ardeurs qui menaçaient de la pesanteur de l'adultère ou de l'écroulement de l'inceste le réseau serré des parentèles. Mais ce soir, aucun d'eux ne se serait risqué à étreindre une de ses épouses. La mort [p.

¹ Il faut comparer ce que nous dit M. Ruche (*ibid.*, p. 437-465) du "corps et du cœur" aux temps mérovingiens avec ce que nous apprend G. Duby des sentiments des chevaliers à l'époque féodale, postérieure de plusieurs siècles (cf. G. Duby, *Le Chevalier, la femme et le prêtre*, Paris, Hachette, 1981). Les guerriers mérovingiens ou féodaux étaient des hommes dont la violence – exercée ou subie – était le lot presque quotidien : violence des hommes, et aussi celle de la nature et des bêtes qui la peuplaient. Dans ces sociétés, pour l'essentiel, quoi qu'on en dise depuis quelque temps, la femme est contrainte à la domination de l'homme et le seul avantage qu'elle possède sur lui, ce qui lui donne son prix, réside dans sa fonction procréatrice. Son corps est sacré, et redouté en même temps qu'étreint. Pour les Mérovingiens "... les femmes ne sont-elles point la propriété du cosmos, des forces infernales et nocturnes puisque, à l'instar de la lune, leur cycle est de vingt-huit jours ? Aussi, quelle terreur s'empare des populations lorsqu'éclate une éclipse de lune ! Le monde va s'arrêter, les femmes n'auront plus d'enfants (...). Pour beaucoup, la femme demeurait un mystère, tantôt bénéfique, tantôt maléfique, source de bonheur et de malheur, pureté terrifiante mais impureté destructrice" (M. Ruche, *ibid.*, p. 464-465). Ce que nous connaissons, plusieurs siècles plus tard, de la femme dans les milieux aristocratiques à l'époque féodale montre la permanence de la crainte qu'éprouve l'homme pour la femme par lui dominée. Comme le dit G. Duby, les chevaliers entrent dans le lit de leur femme en tremblant, anxieux de ne pouvoir répondre au désir féminin qu'ils savent grand, et, le reste du temps, les enferment dans de véritables gynécées. Obsession de la pureté, désir du corps, crainte de la chair semblent avoir traversé les siècles, et le christianisme n'en est pas l'inventeur. Est-on si sûr que, même de nos jours, ils n'existent plus ? Ce qui inclinerait à penser que la différenciation sexuelle est pour notre espèce une des données naturelles les plus difficiles à intégrer sur les plans culturel et affectif. Mais pour ces époques dont je parle, nous n'entendons presque toujours que la voix des hommes. Comment les femmes, elles, voyaient-elles les corps de leurs hommes, quel sens leur donnaient-elles ? À côté du désir – évident dans la crainte qu'en avaient les hommes – quelle était la part de leur propre angoisse, comment l'exprimaient-elles ? À ces questions, faute de témoignage, il semble que nous devions nous résoudre à ne pas avoir de réponses.

390] rôdait dans le village, elle s'était arrêtée devant la hutte de Gerwald, et personne ne savait si au printemps prochain on reverrait Lance-qui-soumet sur le Champ de Mars.

Fusca s'impatientait en voyant la pénombre gagner. Si Genetina ne se décidait pas, la vieille Hilda ne les attendrait pas. Genetina jeta sur Fusca un regard craintif mêlé de reproche. L'Éthiopienne la saisit fermement par le poignet. On ne peut revenir sur ce qui a été décidé ! dit-elle. C'est la seule chance, et tu le sais bien. Rien de ce que tu as essayé n'a marché. Hilda connaît les secrets, et le moment est propice.

Genetina ne retira pas sa main, mais répondit sans bouger d'un pouce : On ne va pas contre la volonté de Dieu. S'il a décidé que je ne pourrais jamais porter d'enfant, aucune magie n'y peut rien changer.

– Dieu est miséricordieux, il t'exaucera. Viens, il est temps !

Genetina commença par résister, comme elle l'avait fait les jours précédents. Mais tout ce que lui avait dit Fusca revenait à sa mémoire. Après tout, Caius et elle devraient peut-être séjourner chez les Francs durant de nombreuses années. Elle savait les païens obstinés dans leurs coutumes, malgré les efforts qu'elle déployait pour leur parler du seul vrai Dieu. Tôt ou tard Caius serait contraint de se séparer d'elle si son ventre demeurerait vide. Elle ne comprenait pas pourquoi Dieu avait guéri Primilla et se refusait à la combler. Et si les moines farouches avaient raison ? La chair était mauvaise, d'elle ne pouvaient naître que l'iniquité et les œuvres du démon. Les Francs aussi se méfiaient des trop vives passions nées dans les enlacements des corps, mais pour eux, une femme stérile, c'était la pire des malédictions ¹.

¹ Un exemple – parmi tant d'autres – de cette attitude : la loi salique oblige le meurtrier d'une jeune femme libre en âge de procréer à payer six cents sous pour racheter son crime (autant que s'il avait tué un des meilleurs guerriers), et seulement deux cents s'il s'agit d'une femme qui est tuée après sa ménopause. Si, dans le premier cas, elle est frappée alors qu'elle est enceinte, l'amende monte à sept cents sous, alors qu'elle n'est que de cent si l'enfant meurt d'un avortement consécutif à l'agression. Comme on le voit, c'est la fonction procréatrice qui, chez la femme, est avant tout valorisée et protégée. Les relations sexuelles sont donc bonnes, dans la mesure où elles sont nécessaires à l'enfantement. Mais on se méfie des attachements qu'elles peuvent faire naître, surtout en dehors du mariage, car ils menacent alors la famille. Nous ne pouvons guère pénétrer dans l'intimité des sentiments de ces Francs si mal connus de la fin du V^e siècle si ce n'est de façon indirecte, ou par la voie toujours périlleuse de la rétrodiction. Cependant, il est frappant de constater qu'à cette époque et durant tout le Haut Moyen Âge, le mot amour (*amor*) prend souvent la coloration négative d'une passion destructrice, et n'est jamais appliqué au mariage officiel. Ce dernier est un élément structurant de la société, alors que l'amour est conçu comme "... une poussée irrésistible des sens, d'un désir dévorant d'origine divine, disent les païens, satanique, affirment certains chrétiens, mais qui, de toute façon, ne peut être que destructeur et subversif" (M. Ruche, *ibid.*, p. 464). Le corps féminin doit donc être dompté pour qu'il enfante. Quant au désir qui l'habite et au plaisir qu'il peut procurer à l'homme, ceux-ci sont suspects, car ils peuvent engendrer des choix et des ruptures contraires à l'ordre familial, qui est aussi, en grande partie, l'ordre social. Faveur accordée à la procréation, méfiance montrée à l'égard des rapports charnels qui en sont l'obligatoire

Genetina n'avait rien à attendre des dieux [p. 391] francs, puisqu'ils n'existaient pas. Mais on disait tant de choses des pouvoirs de la vieille Hilda, et des philtres qu'elle seule savait confectionner. Qu'ils pouvaient tuer. Mais aussi guérir. Tout le monde, au village, se souvenait de la femme qui se vidait de son sang, et que Hilda avait sauvée en lui faisant boire une décoction de plantes mêlées aux cendres de la tête d'un mort.

Sans doute connaissait-elle aussi les secrets qui rendent fertile, insistait Fusca. Sentant que Genetina était prête à lui céder, elle ajouta : Puisque les dieux francs n'existent pas, il n'y a aucun mal à laisser Hilda les invoquer. Et si ses remèdes sont efficaces, pourquoi t'en priverais-tu ? Suis-moi maintenant, c'est ta seule chance de garder ton époux !

Genetina laissa échapper un soupir, et demanda à Dieu de lui pardonner. Elle courut pour rattraper Fusca qui marchait déjà sur le sentier menant à la forêt.

La nuit tombait. Fusca se sentit soulagée quand elle aperçut, au pied de trois grands arbres dont les cimes disparaissaient dans le ciel noir, la lueur d'une torche. Hilda les avait attendues. Les deux femmes pressèrent le pas avant de s'arrêter devant elle. Genetina la dévisagea avec crainte. Elle avait toujours évité de lui parler. D'ordinaire ses traits n'avaient rien qui retînt particulièrement l'attention, mais la flamme qui les éclairait leur donnait un nouveau dessin. Les cheveux d'un gris incertain prenaient des reflets dorés, et les rides s'effaçaient du front. Les lèvres d'habitude entrouvertes sur des gencives édentées étaient fermes et tendues par un sourire ambigu. Hilda paraissait se réjouir de la venue de Genetina tout en se moquant de sa gêne. Ses yeux brillaient d'une lueur plus vive que le reflet de la flamme dans ses prunelles.

Fusca la remercia d'avoir accepté d'aider Gene-[p. 392] tina, et s'apprêta à retourner vers le village. Les rites de Hilda étaient secrets, et personne d'autre que les bénéficiaires ne devait y assister. À sa surprise, Hilda la retint en disant que sa présence aiderait les pouvoirs à se manifester. Elle sentait que Genetina était habitée par une force étrangère à ses esprits familiers, capable de leur résister. Fusca, elle, croyait aux génies des arbres et de la terre. Ceux-ci ne se manifestaient que si on les désirait. Par sa seule présence, elle pouvait favoriser leur venue. Fusca n'hésita pas. Il était toujours bon d'apprendre à connaître les dieux de l'endroit où l'on vivait.

Hilda se retourna et pénétra dans la forêt. Les deux femmes lui emboîtèrent le pas. Fusca n'avait plus peur comme dans la Forêt charbonnière. La hauteur des

médiateur : cette double attitude qui peut conduire à brimer les corps et déchirer les cœurs fut celle de sagesse antérieures au christianisme (une bonne partie de la pensée gréco-romaine et ce que nous entrevoyons de nombreuses coutumes barbares) qu'on accuse à tort de l'avoir inventée, même s'il ne s'est pas privé, en l'intégrant dans un système qui lui est propre, de l'utiliser. La pesanteur, jusqu'à une époque fort récente, de ces conceptions tient sans doute en grande partie au fait que nous les avons héritées des trois forces qui sont à l'origine de notre culture occidentale : la pensée antique, les coutumes barbares, et le christianisme.

arbres, au pays des Francs, l'avait d'abord effrayée. Ils étaient si grands et si denses que la lumière ne les pénétrait qu'avec peine. Elle n'en avait jamais vu de si imposants. Puis elle avait osé, les jours de grand soleil, pénétrer sous leur ramure. Elle se sentait protégée par leurs longs bras tressés de guirlandes de lierre. Elle évitait toutefois de trop s'avancer, par crainte des bêtes sauvages, surtout pendant la saison de la chasse où la peur les rendait hargneuses. Une vie humide et dense régnait ici. Elle éclatait dans la joie des floraisons, et s'épandait avec tant d'insistance dans les branches et racines des arbres qu'elle les enchevêtrait en d'interminables étreintes. Fusca aimait sentir sous ses pieds le sol souple et noir. Parfois elle s'accroupissait et creusait la terre avec ses mains, pour le seul plaisir d'en aviver l'odeur et d'en éveiller la fécondité. La forêt ne lui était pas hostile comme le désert dans sa désolation immobile. La forêt vivait ! Elle vivait de toutes ses forces sauvages que nul outil n'avait encore blessées, elle variait ses couleurs où se reflétaient les saisons, et quand le [p. 393] vent soufflait, la voix rauque des arbres répondait aux chants soyeux murmurés par les prairies.

Fusca suivait Hilda de près, et tenait Genetina par la main pour lui éviter de se perdre. Ce soir, la forêt n'était plus qu'un monde inquiétant de noirceur, où ses repères habituels avaient disparu. Elle ne reconnaissait aucun des bruits qui, de temps à autre, trouaient le silence. Heureusement, la marche fut de courte durée. Hilda s'arrêta, et leva la torche. Les trois femmes étaient parvenues dans une petite clairière.

Hilda fit signe à Genetina et Fusca de s'asseoir, et enfonça la torche dans la terre meuble. Puis elle leva les yeux vers le ciel qu'on apercevait dans l'échancrure que dessinait la clairière entre les cimes des arbres. Quelques étoiles vibraient faiblement. Alors Hilda commença des incantations où elle suppliait la lune de se montrer, la pria de dévoiler son ventre blanc et rond. Bientôt, les étoiles pâlirent et l'ombre des arbres se dessina sur le sol de la clairière. La lune montait dans le ciel, et sa lumière augmentait au fur et à mesure qu'elle prenait de la hauteur. Quand elle fut parvenue à la verticale de l'endroit où se tenait Hilda, celle-ci cessa ses prières et fit signe à Genetina de venir près d'elle. La jeune femme hésita avant de se lever, mais finit par obéir. Fusca restait immobile, et regardait de tous ses yeux en serrant son amulette.

Genetina se tenait debout, face à la vieille femme. Celle-ci s'éloigna et marcha jusqu'à un fourré dont elle sortit deux peaux de sanglier soigneusement roulées. Elle revint devant Genetina, les étendit à ses pieds et lui dit d'ôter tous ses vêtements. Comme elle tardait à s'exécuter, elle lui ouvrit la chemise d'un geste vif, dévoilant les seins pâles et pleins. Genetina tressaillit, puis fit elle-même glisser le vêtement le long de son dos dans un geste résigné. Elle ôta ensuite le reste de ses habits [p. 394] et mit les mains devant la toison de son bas-ventre, mais Hilda la força à les écarter.

C'était la première fois que Fusca voyait Genetina nue. Ce corps était très différent du sien, et la blancheur de la peau en adoucissait les contours. Les seins lourds, plantés sur un torse dont l'étroitesse accentuait leur volume, se soulevaient

au rythme d'une respiration anxieuse. La largeur des hanches surprit Fusca, ainsi qu'une petite cicatrice d'un rose pâle qui soulignait en le prolongeant le pli de l'aîne. Le duvet qui ornait le bas-ventre était si léger qu'on en devinait à peine la présence, et laissait presque à nu la naissance rose du sexe. Le regard de Fusca s'y attarda un moment, puis redescendit sur les cuisses longues et minces. Il allait atteindre les pieds quand, sur l'ordre de Hilda, Genetina s'allongea sur les peaux de sanglier, la face tournée vers la lune.

Hilda ouvrit le sac qu'elle avait porté jusqu'à la clairière et en sortit trois récipients. Le premier était rempli de farine qu'elle étendit avec soin sur le ventre de Genetina. Elle y ajouta un peu du miel que contenait le second, et versa doucement l'eau du dernier sur le corps tremblant de la jeune femme. – Lune bienfaisante, lune féconde, pénètre de ta clarté le ventre de Genetina ! Fais disparaître les ténèbres qui l'habitent et qui dissolvent sa semence. Que la douceur du miel attire celle de son mari, qu'elle apaise la crainte. Rends-la fertile comme la terre qui a engendré les grains de cette farine, fais qu'en mangeant ce pain, son mari ait faim d'elle ¹¹ !

Hilda commença à pétrir la farine sur le ventre de Genetina, tout en répétant inlassablement ces invocations. La pâte lourde se forma, qu'elle étendit soigneusement sur le bas-ventre, en la faisant pénétrer dans les plis du sexe.

À l'instant où les doigts de la vieille femme [p. 395] atteignirent le vagin de Genetina, Fusca sentit une brusque chaleur au fond de son propre ventre et ne put retenir un cri. Le feu mystérieux n'avait brûlé ses entrailles qu'un instant, mais elle tremblait encore sous la soudaine morsure. Genetina tressaillit, effrayée. Hilda cessa ses incantations et écarta lentement sa main du sexe de Genetina.

Aucun souffle d'air ne vint troubler le silence qui régnait dans la clairière. Là-haut dans le ciel, la lune commençait à décliner, et l'ombre sortait de la forêt. Sans rien ajouter, Hilda s'écarta et fit signe à Genetina de remettre ses vêtements. Fusca reprenait sa respiration. La fulgurante douleur avait disparu, et elle se demandait si elle n'avait pas rêvé. Elle n'osait parler, craignant de perturber le déroulement des rites. Mais ceux-ci étaient terminés. Hilda avait déjà remis les peaux de sanglier dans leur cachette. Genetina s'était rhabillée, et pleurait doucement. Hilda fit signe aux deux femmes de garder le silence et s'enfonça dans la forêt. Genetina et Fusca la suivirent. Elles furent bientôt de retour au village, qu'emplissaient les chants de trépas. Gerwald venait de mourir, et déjà sa face noircissait.

*

Gerwald était un homme jeune. Sa mère l'avait engendré l'année des grands froids, celle où toutes les rivières étaient demeurées gelées pendant plusieurs mois, on s'en souvenait encore. La chance avait toujours été avec lui, et cet été il avait ramené de la guerre un butin magnifique que déjà l'on rassemblait pour qu'il l'accompagne durant le grand voyage.

Son corps se défaisait trop vite. Les plaques brunes qui mangeaient son visage gagnaient les bras et la poitrine, et la puanteur sortait du cadavre. [p. 396] Cette

mort n'était pas naturelle, et autour de ses femmes qui pleuraient en déchirant leurs joues, les parents de Gerwald déjà murmuraient. Il y avait eu maléfice, et d'autres guerriers allaient mourir. Quand on appelait la mort, elle ne voulait plus repartir.

Pourtant on ne connaissait pas à Gerwald d'ennemi déclaré. Certains pensaient à l'étranger, celui dont il fallait oublier le nom, celui qui, des années plus tôt, avait enlevé sa sœur, la belle Friednant aux yeux d'or. Il l'avait poursuivi pour réclamer le juste prix de sa virginité. L'étranger était trop jeune pour pouvoir payer. Alors Gerwald l'avait châtré, puis il avait cloué sur le mur de la grande halle les organes sanglants, afin que la souillure fût punie, et que jamais l'étranger ne pût avoir d'héritier¹. Mais cela s'était passé jadis, et l'eunuque avait fui très loin. D'ailleurs, un eunuque ne pouvait se venger, il ne provoquait que le rire chez les hommes et les dieux. La mort était venue d'ailleurs, il faudrait trouver qui l'avait fait sortir des ténèbres.

Fusca, elle, ne pensait guère à Gerwald. Elle était harassée et se demandait si la magie de Hilda serait efficace. Il fallait attendre. Attendre pour savoir si la force qui avait mordu ses entrailles était passée dans le ventre de Genetina, attendre le retour de Caius – il ne devait plus tarder maintenant – pour lui faire manger le pain de lune. Elle ne parvenait pas à s'endormir. La hutte de Gerwald était proche, et les pleurs des femmes n'avaient pas déçu depuis l'aube.

Fusca fut soulagée en reconnaissant le pas de Gedomo qui pénétra, en se courbant, par la petite ouverture. Il paraissait soucieux, sa bouche avait le pli des mauvais jours. Je ne sais pas quelle maladie a pu attraper Gerwald, dit-il, et ça n'a d'ailleurs pas d'importance. Ce qui compte, c'est que les Francs pensent que quelqu'un lui a jeté un mauvais sort.

[p. 397]

– Cela se peut, répondit Fusca, mais je ne vois pas qui.

– Moi non plus, mais je voudrais bien qu'ils se calment... En tout cas, tu vas te lever et assister avec moi aux funérailles. Ce n'est pas le moment de donner l'impression que tu te désintéresses de son départ pour l'autre monde.

¹ Le rapt est, avec l'incendie, le meurtre et le viol, une des infractions les plus sévèrement réprimées par les coutumes franques. C'est un acte grave, d'une part parce qu'il s'accompagne souvent de viol, d'autre part parce qu'il est aussi un moyen de contrainte à l'égard des parents pour qu'ils donnent leur consentement à une union (comme on le sait, ce sont eux, beaucoup plus que les futurs conjoints, qui décident d'un mariage). Dans les deux cas, il y a donc atteinte portée à la famille de la femme. Assez souvent, le ravisseur, une fois le rapport sexuel accompli, vient trouver les parents de la jeune fille pour parvenir à un arrangement : moyennant le paiement d'un prix, les parents acceptent de passer sur l'offense, et l'union factuelle devient un véritable mariage, ce qui sauve l'honneur et la pureté du sang. Si la fille avait été effectivement "corrompue", c'est-à-dire déflorée, il valait mieux ne pas prouver qu'elle y avait consenti, car dans ce cas elle devenait esclave. Mais si le ravisseur ne pouvait payer le prix, qu'il gardât ou non la fille, ses parents pouvaient effectivement l'émasculer pour se venger et le priver de descendance (cf. M. Rouche, *op. cit.*, p. 45 3).

Fusca se dit que Gerwald aurait pu choisir une autre nuit pour mourir. Quelques instants après, Gedomo et elle sortirent de la hutte. Le cortège funèbre était en train de se former ¹.

Quelques hommes s'affairaient autour de la hutte où Gerwald était mort. Ils rebouchaient à la hâte le trou dans un des murs. On y avait fait passer le cadavre pour éviter qu'il ne franchisse le seuil. Il y avait moins de chances que Gerwald puisse retrouver sa maison s'il s'avisait de sortir de sa tombe pour revenir hanter les vivants, car les esprits cherchent à rentrer par là où ils sont sortis. Son corps était étendu sur un brancard. Un morceau de tissu cachait son visage afin que son regard ne pût croiser celui des vivants. Les oncles et les neveux empoignèrent le brancard, et commencèrent à marcher. D'autres parents tenaient le cheval de Gerwald en longe. L'animal poussait des hennissements anxieux, comme s'il pressentait son sort.

Pas plus que Gedomo, Fusca ne pouvait apercevoir le cadavre. Ceux qui le portaient prenaient soin de ne pas lever le brancard trop haut, afin que le mort se familiarise avec la proximité de la terre qui allait l'engloutir. Le cortège longea les jardins et dépassa bientôt la limite des champs cultivés.

Peu de jours après son arrivée, Fusca avait remarqué que les Francs avaient les mêmes habitudes que les Romains. Le cimetière était situé à bonne distance des habitations des vivants. Mais les ressemblances s'arrêtaient là. Elle s'en aperçut après qu'ils eurent pénétré dans l'aire consacrée. [p. 398] Un cours d'eau la traversait en son milieu, devant lequel les Francs s'arrêtèrent, faisant mine d'y plonger le brancard.

– Ils croient que le bruit de l'eau, ce sont des paroles que la rivière adresse à Gerwald, dit Gedomo à Fusca. Ils pensent que la rivière lui décrit le séjour souterrain où elle est née, et calme sa frayeur. Regarde les femmes... Gedomo désigna l'épouse de Gerwald et ses sœurs qui remplissaient d'eau des récipients peints en noir : Elles poseront ces vases dans la tombe pour que Gerwald puisse boire – les morts ont toujours soif – et qu'ainsi il se purifie de ses souillures. Les Francs craignent beaucoup leurs morts et font tout ce qu'ils peuvent pour les empêcher de revenir.

Fusca pensait qu'ils avaient raison. On ne se méfiait jamais assez des défunts. Tous n'étaient pas animés de mauvaises intentions envers les vivants – encore que certains aient quelques comptes à régler – mais beaucoup avaient du mal à comprendre qu'ils étaient réellement morts et ne s'habituèrent pas à leur nouveau séjour ². Ils cherchaient à revenir au village, et effrayaient tout le monde avec leur apparence de spectres.

¹ Pour l'essentiel, la description qui suit est élaborée à partir des données fournies par M. Rouche (*ibid.*, p. 486-493).

² Les sociétés sont très inventives dans les moyens qu'elles utilisent pour empêcher les morts de revenir : chez certaines, on ligote le cadavre, dans d'autres – comme à Bali – le brancard sur

Mais le danger ne venait pas d'eux. Une fois qu'ils avaient compris leur erreur, ils repartaient là d'où ils venaient. On craignait beaucoup plus les autres, ceux qui, de leur vivant, avaient fait la preuve de leur méchanceté. Les cadavres des sorciers et des criminels étaient décapités, puis leurs membres cloués au cercueil, afin de les enchaîner à leur tombe. Il fallait même se méfier des enfants mort-nés. Ils avaient tendance à sortir de terre pour reprocher aux vivants de n'avoir pu leur assurer qu'une si courte vie, et il fallait empaler leurs petits corps dans leurs sépultures pour les contraindre à y rester ¹.

Quand les femmes eurent fini de remplir les [p. 399] vases, le cortège se détourna de la rivière et revint vers les tombes alignées. Fusca remarqua qu'une seule d'entre elles était située à l'écart : celle du forgeron, mort quelques mois auparavant. Comme les hommes libres du désert, les Francs craignaient le maître du feu et le tenaient éloigné tant qu'il était vivant. Après la mort, rien ne devait changer.

Les hommes se dirigèrent vers l'extrémité de la rangée de tombes et déposèrent le brancard. Quelques-uns commencèrent à creuser la fosse, tandis que d'autres amenaient le cheval à l'écart. Le cortège se rompit, et Gedomo et Fusca en profitèrent pour s'approcher du corps. Une violente odeur de chou pourri les

lequel est porté le mort est tourné dans tous les sens entre la maison ou a eu lieu le décès et le lieu de crémation, afin que le mort, désorienté, ne puisse retrouver son chemin.

¹ Tous ces détails sont véridiques (cf. M. Rouche, *op. cit.*, p. 486-488). Quand le christianisme commencera à pénétrer dans les campagnes, certaines pratiques chrétiennes s'incorporeront aux rites païens. Ainsi, on prit parfois l'habitude de déposer l'Eucharistie sur les cadavres, comme un talisman de plus. Les conciles formulèrent à plusieurs reprises des interdictions contre ces gestes, dont la répétition prouve qu'elles ne furent pas très efficaces. Il n'est pas non plus exclu qu'au moins dans certaines régions, le clergé lui-même ait été à l'origine de ces actes, afin de christianiser la coutume antique du denier de Charon, qui a malgré tout survécu jusqu'à une époque relativement récente : ainsi, en 1738, dans un village situé non loin d'Auxerre, les paysans plaçaient encore une pièce de monnaie dans la bouche des cadavres "pour payer le passage de la barque à Charon" (cf. E. Salin, *op. cit.*, p. 405, n° 1). D'autres éléments de ces coutumes anciennes ont survécu quasiment jusqu'à nos jours : ainsi de la pratique qui consiste à enfoncer un épieu de bois dans la poitrine du vampire pour mettre un terme à ses méfaits et le faire basculer définitivement dans la mort. Les films dits d'"horreur" actuels ne se privent pas de mettre en scène des épisodes de ce genre. Ce rite d'une très grande ancienneté visait à l'origine tous les défunts "suspects", ceux qui de leur vivant présentaient des traits physiques ou caractériels anormaux : ils étaient plus que les autres susceptibles de réapparaître comme revenants. Aussi fallait-il les fixer à la terre qui les avait engendrés. Car, ainsi que le fait remarquer Régis Boyer, l'enclouage du cadavre, coutume de mort, est un rituel de naissance inversé, une "réinviscération dans la Terre-Mère". En effet, lors de l'accouchement, la parturiente accouche à genoux, et l'enfant "tombe" sur la terre, après quoi seulement le cordon ombilical est coupé. L'inhumation et la précaution supplémentaire de l'enclouage prise dans certains cas apparaissent à l'autre extrémité de la vie comme des modes de réintégration à la Terre-Mère. Cette croyance était tellement ancrée dans les mentalités des Scandinaves et anciens Germains que l'Église ne put la faire disparaître. Elle dut se contenter de la christianiser, en prescrivant aux prêtres de verser de l'eau bénite dans le trou fait par l'épieu dans le cadavre (cf. R. Boyer, *Le Monde du double*, éd. Berg-International, 1986, et également C. Le Couteux, *Fantômes et revenants au Moyen Âge*, éd. Imago, 1986).

saisit à la gorge. Ils se contentèrent d'un rapide coup d'œil avant de reculer devant la pestilence. Le tissu qui recouvrait le visage de Gerwald était maculé de sanies brunes, et on devinait à ses plis la bouche du mort ouverte en un ultime appel.

Le cadavre était revêtu de son habit de guerre, la longue épée pendait le long de la cuisse droite, et les mains serraient la francisque sur la poitrine. Aux bras étaient encore liées des touffes d'herbes rares censées enrayer la progression de la maladie. Personne n'avait osé les enlever. Les yeux de Fusca furent attirés par l'éclat dont brillait l'or de la plaque du ceinturon : un disque solaire rayonnait en son milieu, entouré d'une torsade de dragons. La fibule – également en or – qui retenait le linceul sur l'épaule reproduisait un motif similaire : une tête d'homme aux yeux soulignés par de profonds sillons et dont la bouche semblait donner un ordre, entourée de rayons qu'unissait une couronne d'entrelacs évoquant des figures de monstres ¹.

Fusca ne pouvait détacher ses yeux de ces bijoux. Ils étaient remplis des forces magiques qui devaient écarter de la tombe les violeurs de sépultures. Elle [p. 400] demanderait à Gedomo de lui en rapporter de la ville quand il irait s'y approvisionner. Toutes les amulettes n'étaient pas bonnes à prendre, mais il fallait en essayer plusieurs pour trouver les bonnes.

Un cri strident perça ses oreilles, l'emplissant d'effroi. Puissant et aigu, il exprimait une indicible terreur. Instinctivement Fusca regarda le visage de Gerwald, mais rien n'avait bougé sous le tissu sale. Le cri s'arrêta net, et on ne perçut plus que quelques râles, qui cessèrent bientôt. Gedomo ne paraissait pas surpris. Il aurait voulu prendre la main de Fusca pour la rassurer, mais trop de monde les entourait pour qu'il risque ce geste sacrilège. Il dit seulement : Ce n'est rien, il est déjà presque mort.

À quelques mètres devant eux, couché sur le flanc, le cheval de Gerwald agonisait. De brusques saccades agitaient ses membres, tandis que le sang coulait à flots de sa jugulaire sectionnée. Dès que l'animal ne bougea plus, les hommes qui l'avaient saigné se mirent à détacher la tête de son encolure à l'aide de leur scrasamax. Fusca dut détourner les yeux. La mort tragique du cheval l'émouvait plus que le cadavre de Gerwald. Pourquoi font-ils cela ? gémit-elle.

Quelques-uns l'entendirent et jetèrent sur elle des regards hostiles. Gedomo lui répondit sèchement : Tais-toi, surtout ne dis rien ! Ils croiraient que tu veux empêcher le repos de Gerwald ! Il ajouta d'un ton plus doux : Ils pensent que son cheval doit l'accompagner. Quand Gerwald sera prêt à s'envoler vers le soleil, il l'enfourchera et ils s'envoleront...

¹ On notera que la valeur prophylactique de la ceinture est attestée ailleurs que chez les Francs : Homère attribue à la ceinture d'Aphrodite une grande puissance, comparable au pouvoir qu'accorde une légende grecque à celle de la reine des Amazones. Plus près de nous, dans certaines contrées d'Allemagne, les fiancés portaient des ceintures qui protégeaient contre les sortilèges, ou des ceintures tressées de plantes bénéfiques contre les maladies (cf. E. Salin, *op. cit.*, p. 106-107).

Fusca hochait la tête. Elle ne croyait guère à cette explication. Elle aurait préféré de beaucoup que le cheval de Gerwald restât en vie, et continuer à le voir galoper dans les prés.

Les hommes avaient maintenant fini de creuser la tombe. Ils disposèrent des petits tas de bran-[p. 401] chages sur son pourtour et les allumèrent, en murmurant des formules qui parlaient de l'union de l'esprit de Gerwald avec le soleil. Puis ils soulevèrent le corps et le descendirent dans la fosse, en prenant soin de l'orienter vers le levant, la direction propice au voyage. Cependant Gerwald ne partirait pas tout de suite, il resterait un certain temps sous terre, et il fallait l'entourer d'objets familiers. Les femmes descendirent les vases pleins d'eau, et des récipients contenant des quartiers de viande et des noix. Elles y ajoutèrent avec précaution des silex taillés, symboles de virilité¹, et des coquillages dont la forme évoquait celle du sexe féminin. À côté de la tête de Gerwald, le frère de sa mère mit celle du cheval. Le sang qui en gouttait commença à rougir le linceul. Saisis d'une grande hâte, les hommes qui avaient posé le cadavre au fond de la fosse le recouvrirent de terre. Un des Anciens, le vieux Friedbert, dont le nom signifiait Paix lumineuse et qui était la mémoire des coutumes, jeta une brassée de ronces sur la terre fraîchement remuée. La mort de Gerwald était suspecte, et il fallait craindre qu'il ne revînt demander justice. Les ronces l'empêcheraient peut-être de sortir de la tombe en s'y enracinant. Ce geste fait, les Francs, apeurés, se dévisagèrent en tremblant, n'osant prononcer un mot. Ils tournèrent brusquement les talons, et regagnèrent le village en courant.

Friedbert resta seul près de la tombe entourée d'un cercle de feu, regardant s'éloigner la femme à la peau couleur de nuit.

*

Caïus marchait à grands pas. Sa fatigue avait soudain disparu. L'air était humide et doux, comme en chaque fin d'automne, et le soleil inclinait ses rayons vers le Mallberg, la colline de la Justice, [p. 402] qu'il nimbait d'un or pâle. Quand le Romain fut parvenu à l'extrémité du pré qui s'étendait devant elle, là où la pente commençait à naître, il s'arrêta, et s'assit dans l'herbe. Les hommes libres

¹ Comme on le sait, le frottement des silex était un moyen de produire du feu. Or les Francs associaient l'idée du feu à celle de virilité. Se fondant sur les pénitentiels (ouvrages ecclésiastiques rédigés au fur et à mesure de la christianisation et fixant les pénitences appropriées aux différents types de péchés), M. Rouche établit même une liaison entre le feu de l'incendie et la masturbation : "Dans les pénitentiels, en effet, une pénitence est toujours prévue pour la masturbation. Très faible à l'égard des jeunes, elle monte à un an pour l'homme adulte et à trois ans pour la femme. Or, comme l'a fait remarquer le célèbre psychanalyste Carl Gustav Jung, presque tous les incendiaires sont des masturbateurs, et les cas qu'il cite prouvent la parenté profonde entre ces deux manifestations de recherche d'une chaleur à la fois destructrice et créatrice. Les deux actes étaient d'ailleurs simultanés chez l'auteur du crime. Le feu jaillissait littéralement du corps. La cause alléguée par les pénitentiels pour cette interdiction est essentiellement l'excès du désir (libido), celui des femmes étant plus important que celui des hommes, point de vue corroboré par C. G. Jung" (M. Rouche, *op. cit.*, p. 478-479).

arrivaient du village par petits groupes silencieux. Les rachimbourgs viendraient en dernier. Fusca était déjà à l'autre bout du pré, entourée de quelques guerriers. Genetina et Gedomo, l'air sombre, se tenaient à ses côtés. Caius arracha quelques brins d'herbe et les froissa lentement dans ses mains, jusqu'à ce qu'ils rendent leur odeur fade. Il se sentait nerveux, encore que l'issue du procès ne fût point douteuse. Trop de témoignages accablaient Fusca pour qu'elle pût échapper à la justice des Francs. Dans quelques heures, ses parents et lui seraient vengés de l'Éthiopienne.

Le cœur empli de haine, il était arrivé au village peu après l'enterrement de Gerwald, et cherchait déjà Fusca pour lui faire payer le prix du sang. Mais avant qu'il fût parvenu à la hutte, des guerriers l'avaient arrêté et traîné sans ménagements devant Friedbert. Celui-ci lui avait appris la mort de Gerwald, une mort si étrange que beaucoup accusaient la femme à la peau de ténèbres. Les rachimbourgs allaient la mettre à l'épreuve. Caius devrait répondre de ses actes. Elle était son épouse, et demeurait sous sa puissance. D'abord interloqué, vite ressaisi, Caius avait compris le parti qu'il pouvait tirer de la situation. Friedbert et lui avaient parlé longuement, et la nuit était tombée lorsqu'ils s'étaient séparés.

Le lendemain, Friedbert avait fait venir Fusca, et l'avait avertie qu'elle aurait bientôt à se justifier devant les rachimbourgs des accusations que portaient contre elle les parents de Gerwald. Il lui faudrait trouver des témoins prêts à lier leur parole à la sienne pour échapper à la colère des plaignants.

Pour que tous soient convaincus de sa bonne [p. 403] foi, Caius était allé habiter dans la famille de Gerwald durant quelques jours. Il n'avait pas revu Fusca, refusant de céder aux prières de Genetina, tant son désir de vengeance était grand.

Pendant que Caius se remémorait ces événements, les hommes libres du village, maintenant au complet, s'étaient mis en cercle autour du pré, pour former l'assemblée qui allait écouter les rachimbourgs rappeler la coutume. Ceux-ci ne tardèrent point. Conduits par Friedbert, ils s'installèrent au centre du pré.

Il y avait très longtemps que leurs bras n'avaient plus tenu l'épée ni jeté la francisque, et les années avaient blanchi leurs barbes et, leurs cheveux. Mais la science qu'ils détenaient était plus redoutable que celle des armes. Tout homme apprenait de ses parents ce que les usages autorisaient, et les actes qu'ils proscrivaient. Mais faible et changeante est la mémoire des hommes jeunes, trop prompts à oublier la force de la parole et des serments ¹, et si rapides à brandir les

¹ Contrairement aux illusions que l'on pourrait entretenir sur la fidélité à la parole jurée dans ces sociétés supposées authentiques, le mensonge et le parjure semblent avoir été extrêmement fréquents : "Dans une société dominée par la jeunesse (...) le respect de la parole donnée n'effleure guère la pensée d'un individu plongé dans la jouissance aiguë de l'instant présent. Dominer la durée et le temps n'est qu'une prétention de faible vieillard. Le faux témoignage et le parjure étaient donc si courants que la loi salique qui, d'habitude, consacre trois à quatre lignes à chacun de ses articles, en moyenne, réserve trois paragraphes à ces questions ; l'un

armes brillantes. Seuls les Anciens gardaient intactes les coutumes et savaient les appliquer. Ils les enfermaient dans leur souvenir plus sûrement que dans des écrits corruptibles, les récitant comme des prêtres leurs prières, et rappelaient les jugements rendus par leurs pères et les pères de leurs pères. Chaque fois qu'ils venaient au Mallberg, leur mémoire était aussi parfaite que le ciel nocturne auquel jamais ne manque une étoile.

Un vent léger faisait vibrer la cime des arbres, et quand Friedbert fit signe de s'avancer à Bernhard, le frère de Gerwald, tous entendirent l'herbe chanter. Elle murmurait doucement des plaintes ensevelies, et l'on voyait la main du vent passer sur la prairie. Venus du Nord, des nuages gris aux formes effilées passaient en longues souffrances dans le ciel pâle.

[p. 404]

L'homme tourna les yeux vers Fusca. Celle-ci faisait face aux Anciens, et autour d'elle l'herbe se taisait. Il s'avança vers Friedbert et commença à parler d'une voix très lente. Il ne devait commettre aucune erreur dans le choix des mots, sans quoi sa parole risquait d'être retournée contre lui.

– Je parle au nom de ceux à qui appartenait Gerwald, au nom du ventre qui nous a engendrés, en celui de notre père qui lui a remis ses armes, afin que la force revienne dans ma tête. En signe de deuil, Bernhard porta ses mains à son crâne qu'il avait rasé au lever du soleil, et dont la peau blafarde avait la pâleur de la mort.

– Pourquoi la force t'a-t-elle quitté ? répondit Friedbert d'une voix étonnamment forte pour un homme de cet âge.

– Gerwald, mon frère, celui dont jamais la lance ne fut soumise, a embrassé la terre ¹ par maléfice.

Un murmure craintif parcourut l'assemblée : il y avait toujours un grand danger à évoquer les sorcelleries par la parole, même quand elles étaient déjà dans l'esprit de tous. Une fois que la bouche les avait réveillées, elles couraient dans tout le village, s'emparaient des vivants auxquels elles s'annonçaient en cauchemars emplis de soleils livides, et ne cessaient que lorsque mourait celui qui les avait conçues.

– D'où vient le maléfice ?

Bernhard tourna lentement sur lui-même et leva le bras en direction de Fusca, la main dressée vers elle comme un bouclier. – J'accuse la femme à la peau de ténèbres ! C'est elle, c'est la strige ² qui a attiré le malheur sur mon frère et sur notre famille !

d'eux, sur l'individu qui refuse de respecter la foi qu'il a donnée à un autre, comporte trente-huit lignes ! " (M. Rouche, *op. cit.*, p. 416).

¹ Expression germanique synonyme de "mourir".

² Sorcière.

Fusca voulut répondre, mais le regard impérieux de Gedomo l'arrêta. Elle ne devait rien dire avant que Friedbert ne s'adresse à elle.

[p. 405]

– Si la preuve est faite que cette femme est bien une strige, toi et les tiens accepterez-vous qu'elle rachète son offense ?

Bernhard agita violemment la tête en signe de dénégation. – Elle doit mourir, sinon d'autres mourront, et la lune voilera sa face.

– N'accepterez-vous pas de l'or et des chevaux ? Gedomo est prêt à vous les offrir en gage de paix.

– Seule sa mort peut nous venger et écarter le malheur, répéta Bernhard avec obstination.

Friedbert se retourna vers les Anciens et, après les avoir consultés du regard, prononça d'une voix solennelle : Alors, qu'il en soit fait selon la mémoire de la coutume. Que tous ceux qui sont convaincus que cette femme est une strige dressent contre elle leurs paroles !

Presque tous les parents de Gerwald s'avancèrent au centre du pré pour commencer à témoigner, rejoints par les habitants du village, ceux que la peau noire de Fusca avait toujours effrayés, et les femmes qui la méprisaient pour sa stérilité. À mesure qu'ils parlaient, Fusca comprenait qu'elle ne sortirait pas vivante de l'épreuve. Chacun ajoutait un fait plus terrible encore à celui que son voisin venait énoncer. Il ne s'agissait que de racontars et d'inventions, mais qui pouvait la croire, elle qui était sans enfants ni parents pour la protéger ? Les uns dirent qu'on l'avait aperçue, en pleine nuit, près du cimetière, en train de faire bouillir du sang humain dans le chaudron de bronze des sorcières. Plusieurs rapportèrent qu'ils l'avaient vue un jour toucher un arbre qui avait séché dans l'instant. D'autres jurèrent qu'elle leur avait offert en rêve son corps nu et sombre, mais qu'ils s'en étaient détournés avec horreur en voyant des serpents sortir de son sexe. Le nombre de ceux qui témoignèrent contre elle était presque égal à celui des doigts de deux hommes réunis.

[p. 406]

Puis vint le tour de Caius. Il s'avança, une lueur de joie dans les yeux. Cette fois, Fusca ne s'en tirerait pas. Il pointa vers elle un index accusateur. – L'Éthiopienne a été mon épouse, et le sort m'a puni de l'avoir prise pour femme !

Fusca fit un pas en avant. Elle allait crier que Caius n'avait jamais été son mari, mais à nouveau le regard de Gedomo l'arrêta. Sa protestation ne servirait à rien. Depuis que les Romains étaient arrivés au village, tout le monde pensait que Fusca était la seconde épouse de Caius, et personne ne voudrait maintenant croire le contraire.

– Depuis qu'elle est entrée dans ma couche, poursuivit Caius, le malheur s'est attaché à mes pas. Jamais elle n'a pu engendrer. Son ventre est sec parce que son

sang est souillé. Regardez-la ! Elle ne ressemble à aucun d'entre nous, qu'il soit franc ou romain. Elle est née dans le pays des démons, elle m'a séduit par ses sortilèges, et par magie a tué Gerwald, le plus brave des guerriers de ce village. Elle a aussi attiré la mort sur mes parents, après avoir fait périr l'homme qui l'aimait. Partout où elle va, la mort la suit, et la vie ne peut naître. J'abandonne toute puissance sur elle, et la livre à la vengeance de la famille de Gerwald.

On entendit brusquement des pleurs s'élever dans le silence qui suivit les dernières paroles de Caius. Genetina, la tête dans les mains, venait d'éclater en sanglots.

Bernhard s'avança à la place que venait d'abandonner Caius. – Vous avez entendu mes témoins. Mais il est encore une chose que je dois révéler. Je suis resté près de mon frère la nuit où il est mort. À un moment, j'ai entendu des rires et des grognements comme ceux que poussent les démons quand on les fait venir. Ils étaient si proches de la hutte que mon sang s'est glacé dans mon corps. Cependant, je suis allé dehors, pour essayer de les [p. 407] chasser. Mais les bruits venaient de plus loin, ils sortaient de la forêt. J'ai vu au milieu des arbres une grande lumière rouge et jaune, comme celle des incendies. Rien ne brûlait. Puis la lumière s'est éteinte et les cris ont cessé. J'ai attendu encore un moment. Alors j'ai vu une femme se glisser dans la hutte près de la mienne, je l'ai reconnue, c'était elle, c'était Fusca, je le jure par serment ! Quand je suis revenu près de mon frère, celui-ci venait de mourir. C'est le feu de la sorcière qui l'a tué !

Un murmure s'éleva des hommes rassemblés autour du pré. Les Anciens mêmes paraissaient troublés et regardaient Fusca avec crainte.

Friedbert laissa le silence revenir avant de s'adresser à elle : Tu as entendu les témoignages. Qu'as-tu à répondre ?

Fusca demeurait silencieuse. Elle regarda le visage baigné de larmes de Genetina. Si elle racontait ce qui s'était passé dans la forêt, elle risquait de l'entraîner avec elle dans la mort. Les Francs étaient persuadés qu'elle y avait pénétré pour lancer des sortilèges contre Gerwald. Ils ne croiraient jamais les raisons qui l'avaient guidée. La vieille Hilda aurait peut-être pu les convaincre, mais elle avait disparu après la mort de Gerwald, comme si elle avait prévu ce qui allait se passer.

Friedbert commençait à s'impatienter. Il répéta d'une voix dure : Qu'opposes-tu à ce qui vient d'être dit ? Es-tu allée dans la forêt pour y faire des sorcelleries ?

Fusca fit appel à tout son courage. La cause était perdue, mais elle se battrait jusqu'au bout. – J'étais bien dans la forêt la nuit où Gerwald est mort. Mais ce n'était pas pour lui faire du mal. Je ne peux en dire plus, et aucun de mes témoins non plus.

Elle lança un regard impérieux vers Genetina, et lut dans ses yeux que celle-ci avait compris son sacrifice. Elle se tairait.

[p. 408] Friedbert hochâ la tête, comme si cette réponse était un aveu. Il poursuivit néanmoins : Reconnais-tu aussi les autres faits qui te sont reprochés ?

– Je ne reconnais rien ! Ce ne sont que des inventions, et mes témoins sont là pour le dire.

– Qu'ils parlent !

Gedomo s'avança et tenta de prouver que Fusca n'était pas une sorcière. Jamais il ne l'avait surprise en train d'accomplir le moindre maléfice. Au contraire, elle ne demandait qu'à vivre en paix au milieu des Francs. Quant à Gerwald, elle n'avait aucune raison de lui vouloir du mal, et personne ici ne pouvait en citer une. Sur ce point, Friedbert convint qu'il avait raison. Encouragé par son approbation, Gedomo poursuivit en disant que le témoignage de Caius se retournait contre lui. Quel crédit pouvait-on accorder à un homme qui traitait sa femme en esclave, et se joignait contre elle à ses accusateurs ? Il termina en affirmant qu'il était aussi franc que romain, et que Fusca n'avait jamais contrevenu à aucune des coutumes de chacun de ces deux peuples.

Genetina était trop émue pour parler bien longtemps. Elle parvint juste à appuyer les dires de Gedomo et confirma que Fusca avait toujours mérité son affection.

Friedbert demanda alors aux autres témoins de Fusca de s'avancer, mais celle-ci dit qu'elle ne pouvait en citer plus. Les parents de Gerwald se mirent à rire bruyamment, et lui lancèrent quelques injures sur un ton méprisant. Friedbert ajouta sur un ton lourd de menaces : Il y a contre toi de nombreuses charges, et tu as trouvé bien peu de témoins pour te soutenir. La coutume en exige beaucoup plus. Mais un fait est certain, et c'est le plus grave : tu étais dans la forêt au milieu du feu des démons ; tu es vivante et Gerwald est mort...

– Je n'ai fait aucun sortilège, ni contre Ger-[p. 409] wald, ni contre aucun des habitants du village ! protesta violemment Fusca.

– Es-tu prête à le jurer, sous la foi du serment ?

– Je jure que je ne suis pas une strige, et que je ne suis pour rien dans la mort de Gerwald ! lança Fusca d'une voix assez forte pour que tous l'entendent.

– Et moi, intervint Bernhard, je jure que je n'ai pas menti et que cette femme est une sorcière ! Tant qu'elle ne sera pas punie, l'esprit de mon frère reviendra hanter le village. Je demande justice, et dis qu'elle a fait un faux serment !

Friedbert traça dans le ciel les signes que tous connaissaient. À partir de cet instant, ni Fusca, ni Bernhard, pas plus que leurs témoins ne pouvaient ajouter un mot.

Deux paroles s'opposaient, et leur force était supérieure à tout témoignage. Ce n'était plus aux rachimbourgs de juger, mais à la coutume. Celle-ci était claire : les esprits eux-mêmes allaient révéler si Fusca avait dit la vérité. Ainsi procédait-on depuis le fond des âges.

Après avoir consulté les Anciens, Friedbert se retourna vers l'assemblée des habitants du village, et annonça que Fusca serait immédiatement soumise à l'ordalie des socs. Tous approuvèrent, surtout les parents de Gerwald. La strige ne tarderait pas à être confondue, car, de mémoire d'homme, bien peu d'accusés avaient résisté à cette épreuve.

Fusca ne comprenait rien aux paroles de Friedbert. Elle avait seulement vu Gedomo blêmir quand le vieillard les avait prononcées. Celui-ci s'approcha d'elle et lui expliqua ce qui allait se passer. Quand il eut fini, Fusca fut prise d'un tremblement.

Quelques hommes revenaient déjà du village, portant dans leurs bras neuf socs de charrue. Ils [p. 410] allumèrent un feu avec des fagots. Avant que les premières flammes ne commencent à s'élever, ils posèrent les neuf socs au centre du foyer, et y ajoutèrent des branches plus épaisses.

Fusca était maintenant seule, à quelques mètres du feu. Le vent avait cessé, et tous se taisaient. On n'entendait plus que le craquement du bois qui se fendait sous l'effet de la chaleur. Elle ôta ses bottes de peau remplies de foin, et enfonça ses pieds nus dans l'herbe humide, comme si elle cherchait à capter toute la fraîcheur de la terre. Le métal commençait à rougeoier au milieu des flammes.

Tous la regardaient. Bernhard et Caius se réjouissaient d'avance de leur vengeance. Bientôt, la chair des pieds de Fusca éclaterait sous la morsure de la chaleur, et Gerwald, dans l'obscurité de sa tombe, entendrait ses cris de douleur. Quelques jours plus tard, les rachimbours viendraient au chevet de l'Éthiopienne. On enlèverait les pansements de ses pieds, et ils constateraient que les blessures boursouflaient toujours la chair tuméfiée. Alors, Friedbert proclamerait devant tous qu'elle avait menti, et elle serait mise à mort.

Gedomo avait le cœur broyé en voyant la femme qu'il aimait si près de son supplice. La dernière fois qu'il avait assisté à cette ordalie, l'accusé s'était écroulé dès le troisième soc en agitant dans l'air ses pieds meurtris et fumants ¹. Fusca

¹ Le système des ordalies – ou preuves non rationnelles, comme les ont appelées nos juristes – procède d'une logique propre aux sociétés pour lesquelles le surnaturel est étroitement lié au monde visible. Quand les preuves tirées de l'observation humaine ne suffisent pas, il est licite de questionner les puissances invisibles, ainsi qu'on le fait fréquemment en d'autres occasions. Les ordalies sont antérieures au christianisme et donc d'origine païenne. Quelques évêques ont essayé de les combattre, y voyant un péché consistant à "tenter" Dieu. Vainement (elles sont utilisées jusqu'au XII^e siècle), car ces pratiques étaient solidement ancrées dans la mentalité des populations rurales, et assez bien acceptées par un clergé local fort peu cultivé. On doit par ailleurs signaler que, quelle que soit l'ordalie considérée, la coutume n'exigeait pas l'absence de toute lésion consécutive à son application, mais simplement que ces lésions guérissent rapidement ce qui, étant donné les conditions d'hygiène de l'époque, n'était pas automatique. En ce sens, la "performance" qu'accomplit ici Fusca est tout à fait exceptionnelle. Elle n'est pas pour autant dépourvue de tout fondement. On sait en effet que les "marches sur le feu" non accompagnées de lésions sont des phénomènes observables dans beaucoup de sociétés, notamment en Inde et en Grèce. Suivant ses propres inclinations, on les expliquera par le miracle ou par des processus psychosomatiques (la marche sur le feu est précédée d'un temps

n'avait aucune chance. Genetina était retournée au village, elle n'avait pas le courage d'assister à l'épreuve, ni même la force de prier.

Fusca n'avait plus conscience d'aucun de ces regards. Elle concentrait son attention sur les socs dont le rouge sombre commençait à virer au clair. Elle se souvenait des leçons des hommes du désert. Azhren disait que la volonté peut faire obstacle à la douleur, comme le bouclier à l'épée. Il fallait [p. 411] créer le vide en soi, concentrer toutes ses forces sur le point où viendrait la souffrance, et celui-ci devenait dur et inaltérable. En même temps, on devait s'approprier l'objet d'où elle provenait, le rendre sien par les yeux. Fusca regardait donc les socs. Bientôt, ils seraient chauffés à blanc. La peur disparaissait, elle ne voyait pas les flammes qui montaient vers le ciel. Les socs enchevêtrés formaient un grand soleil de métal lançant vers elle des ondes de chaleur qui enveloppaient son corps. Elle fixait ce soleil, s'enfonçait dans son cœur brûlant, elle même devenait feu et lumière.

Friedbert fit un signe, et les hommes qui avaient allumé le feu s'avancèrent prudemment, tenant dans leurs mains de longs crochets. Ils retirèrent les socs incandescents du foyer, et les disposèrent à la hâte en un cercle hostile.

Fusca se dressa et s'approcha du premier soc autour duquel tremblait l'air surchauffé. Elle hésita, puis appuya fermement son pied droit sur la lame brûlante. Gedomo se mit les mains sur les oreilles pour ne pas l'entendre crier. Fusca sentit sous son pied la dureté du métal. Devant ses yeux dansait un immense soleil, celui qui naît des montagnes bleues et embrase le désert, chassant les génies dans les tréfonds de la terre. Elle ne ressentait aucune douleur, pas même une impression de chaleur. Seule parvenait à son esprit la sensation du contact avec la dureté du métal. Et cela dura tout le temps qu'elle mit à parcourir le cercle des neuf socs. Quand elle posa à nouveau ses pieds sur l'herbe fraîche, le soleil s'évanouit, et elle aperçut les visages des Francs aux traits déformés par la stupeur. Leurs lèvres remuaient, mais aucune de leurs paroles ne parvenait à ses oreilles. Elle n'entendait que le murmure de l'herbe qui chantait de nouveau.

*

[p. 412] Des mois avaient passé depuis le jugement du Feu, et le silence des dieux entourait le Mallberg. Aucune plainte ne l'avait plus troublé, et des champs ouverts par les neuf socs montaient de fertiles moissons. Les pierres querelleuses, celles que la terre engendre dans ses profondeurs pour arrêter le déchirement des

de grande concentration, ou d'excitation). Il convient enfin de remarquer que ce système de preuves qui peut nous paraître "primitif" était souvent assez efficace dans les fort nombreuses sociétés traditionnelles qui l'ont pratiqué, en raison de facteurs d'ordre psychologique : l'individu sûr de son bon droit affrontait l'épreuve avec plus de facilité que le coupable. Naturellement, il devait y avoir pas mal d'exceptions à ce principe rassurant, car innocence et courage ne vont pas forcément de pair, sans compter les manipulations de ces procédés par des tiers désireux de faire triompher telle ou telle partie. Mais n'oublions pas que dans nos propres systèmes judiciaires "civilisés", la preuve n'a pas d'abord pour but d'établir la vérité, mais plutôt de convaincre le juge...

labours, s'étaient toutes écartées afin d'accueillir les lentes germinations qui venaient à terme dans le nouvel été.

Answin marchait à pas lents vers la lisière de la forêt, là où, le soir, l'ombre des grands arbres endort le chant des prairies. Gedomo avait voulu l'accompagner, mais elle avait refusé : l'Arbre aux rêves ne lui parlait que dans la solitude. Elle franchit le chemin qui menait vers la cité, celui sur lequel au printemps Caius s'était éloigné pour aller recevoir son cheval des mains du comte Arnolf et s'offrir aux clameurs de la guerre. Genetina l'attendait, elle l'attendrait si longtemps que ses cheveux blanchiraient, et Caius ne reviendrait pas. L'Arbre aux rêves l'avait dit en frémissant à Answin, mais elle garderait toujours ce secret, et bien d'autres encore qu'il lui avait confiés. La parole qui monte de la terre ne peut être révélée qu'à ceux qui l'entendent.

Depuis que s'était éteint le brasier du Mallberg, les hommes libres savaient que Fusca parlait la langue des esprits. Ils l'appelaient maintenant Answin, l'amie des dieux.

Gedomo et elle usaient encore entre eux de son ancien nom. Answin lui plaisait, mais aujourd'hui les souvenirs se pressaient dans son esprit, et elle avait envie d'être Fusca. Pour l'Arbre aux rêves, cela ne changeait rien. Il la reconnaissait toujours. Quand la vie était entrée dans son ventre, elle avait craint que le charme ne se rompît et que l'Arbre se tût. Mais il avait continué à parler. Il ne parlait pas comme les hommes, avec des mots façonnés [p. 413] par la bouche, mais usait de la langue des rêves, qu'elle connaissait si bien. Les Francs l'avaient compris. Ils la révéraient, et la suppliaient de demeurer toujours avec eux, pour que sous la protection des forces invisibles, le passé sans cesse recommence le présent. Elle avait accepté, et Gedomo l'avait prise avec lui. Il ne comprenait pas les mystères qui l'habitaient, mais il l'aimait, et quand elle était à ses côtés, il lui semblait qu'il ne mourrait jamais.

Fusca gravit lentement la pente de la colline qui portait l'Arbre aux rêves, dressé dans son attente. Quand elle fut parvenue au sommet, elle s'assit près de lui et regarda la plaine qui s'étendait à ses pieds. La terre se joignait au ciel dans les écroulements d'or du crépuscule. Le vent retenait son souffle, et le firmament se défaisait dans le silence des étoiles encore invisibles.

Fusca sentit la vie tressaillir dans son ventre et remonta sa tunique pour l'offrir aux noces du jour et de la nuit. Elle posa la main dans le pli de ses cuisses, et la remonta lentement vers sa poitrine. Ses doigts s'attardèrent là où la peau commençait à se tendre. Quand son ventre frémit de nouveau, elle ferma les yeux et s'adossa à l'Arbre dans l'attente du rêve. Elle sentit la chaleur de son tronc la pénétrer doucement, et remonter jusqu'à sa nuque. La lumière faiblissait, et la nuit d'un bleu pâle montait de l'horizon, apaisant les derniers feux du couchant. Mais sous ses paupières closes, Fusca voyait les soleils se lever.

Le premier venait du Septentrion, montant au-dessus d'un océan de glace dont il allumait de pourpre la virginale blancheur. Sa lumière était encore dans l'enfance. Il jouait de ses reflets, inventant des couleurs qu'il mariait en fresques

mystérieuses sur le miroir de glace. Venant de l'autre bout du ciel, loin au Sud, un autre soleil poursui-[p. 414] vait sa course. De celui-là rayonnait une lumière dure et brûlante, celle dont naît le désert, et qui fige à jamais la colère des montagnes. Les deux astres se rejoignirent et mêlèrent leurs feux en une fulgurante apothéose. Fusca sentait toute cette lumière l'envahir, la pénétrer, enflammer chacun des atomes de son corps. Il lui semblait que l'énergie rayonnante allait la consumer, mais elle n'éprouvait ni peur, ni brûlure, et sous ses mains, dans son ventre, un soleil nouveau commençait à irradier. Cela dura longtemps et très peu, car c'était le temps des rêves, qui est si différent du nôtre. Puis les soleils disparurent, et Fusca rentra en elle-même.

Quand elle rouvrit les yeux, la nuit claire emplissait le ciel.

NOTES

[Pour revenir dans le livre à l'appel de notes, cliquer sur le no de la note. JMT.]

¹ La Toulouse du V^e siècle nous est malheureusement assez mal connue (nous ne savons même pas avec certitude où se situait le palais des rois wisigoths), car les vestiges apparents sont rares : Toulouse antique et wisigothique est encore enfouie sous la ville moderne. Le lecteur est donc condamné à rester en partie sur sa faim. Il pourra cependant consulter P. Wolff, *Histoire de Toulouse*, Toulouse, Privat, 1961. Sur l'installation des Wisigoths en Aquitaine, on lira surtout M. Ruche, *L'Aquitaine des Wisigoths aux Arabes*, Thèse Lettres, Université de Lille III, 1977 ; et, accessoirement E. A. Thompson, "The Wisigoths from Frigitem to Euric", *Historia*, tome XII, 1963, p. 105-126 ; E. Demougeot, *La Formation de l'Europe et les invasions barbares*, Paris, Aubier, 1979. Sur l'histoire générale des Wisigoths, on recourra à S. Teillet, *Des Goths à la nation gothique*, Les Belles Lettres, Paris, 1984 ; "Les Wisigoths", *Dossiers Histoire et Archéologie*, p. 108, septembre 1986. On notera également la diffusion d'une série d'excellentes émissions sur les Wisigoths par France-Culture (sous la direction de R. Auguet), qui a eu lieu du 8 au 12 décembre 1986.

Si l'on tente de résumer l'histoire du peuple goth, une première constatation s'impose : l'ampleur géographique et chronologique de ses migrations depuis son départ de Suède. Les Goths quittent la Scandinavie vers le milieu du I^{er} siècle ap. J. -C. pour des raisons que nous connaissons mal (peut-être un phénomène d'accroissement démographique, ou l'apparition d'un groupe social de guerriers tentés par l'aventure extérieure) et s'établissent dans l'actuelle Pologne, sur les côtes méridionales de la Baltique, en mouvements d'émigration sporadiques. Un siècle plus tard, ils reprennent leur marche vers le Sud et s'installent autour de la mer Noire. Encore quelques décennies et ils commencent à se convertir à l'arianisme, fait décisif pour la suite de leur histoire. Événement non moins important, leur destin rencontre celui de Rome. D'abord parce que tout en s'adaptant aux populations autochtones qu'ils trouvent sur leur passage, ils sont restés essentiellement des guerriers, et participent à la lutte que mènent ces

peuples contre l'Empire ; à la fin du III^e siècle, ils sont l'élément prédominant d'une vaste fédération de peuples barbares, et se scindent eux-mêmes en Wisigoths (ou Goths "brillants") installés dans le territoire actuel de la Roumanie, et Ostrogoths (ou Goths de l'Est) établis en Ukraine. Ensuite parce que leur culture est influencée par Rome, par l'intermédiaire des prisonniers de guerre romains qu'ils ont emmenés sur leurs territoires, ainsi que celui des commerçants. Cependant, ils gardent certains traits de leur culture originelle : famille large et patriarcale, clans réunis en tribus soumises à des chefs (nommés "rois" par les Romains, ainsi que l'ont fait les Européens bien des siècles plus tard pour désigner les individus à prestige des populations africaines qu'ils colonisaient ...) élus par les guerriers et ne jouissant de pouvoirs que tant que la victoire les favorisait, mais appartenant néanmoins à une famille prestigieuse dans laquelle on avait coutume de recruter ces "rois". Au IV^e siècle, comme ni Rome ni les Goths ne parviennent à remporter de victoire décisive, ces derniers choisissent de passer un traité d'alliance avec les Romains. Mais ce fragile équilibre ne durera pas longtemps. Vers 375, venus de Mongolie, les Huns déferlent sur l'Empire. Les Ostrogoths fuient vers la Hongrie et finissent par se soumettre aux envahisseurs (cette situation durera jusqu'au milieu du V^e siècle), tandis que les Wisigoths, désarmés, traversent le Danube après avoir supplié Valens, l'empereur d'Orient (comme eux un arien) de les autoriser à s'installer dans l'Empire. Une autre phase de leur histoire commence, non moins mouvementée. En effet, une fois dans l'Empire, les Wisigoths se retournent contre Valens, et écrasent les troupes romaines à Andrinople, en 378. Cependant, ils ne se comportent pas en conquérants "classiques", et ce trait, commun à beaucoup d'autres peuples barbares, est un de ceux qui rend pour nous assez déroutante l'histoire de ces temps. En effet, les Wisigoths oscillent constamment entre deux tendances : constituer à leur profit un pouvoir important et se transformer en armée romaine. Cela est étonnant, mais pas inexplicable : n'oublions pas que ces "Barbares" (ils ne le sont déjà plus vraiment) ne sont que quelques dizaines de milliers en face des millions de Romains, que leur vocation demeure essentiellement militaire, et que ce sont des déracinés à la recherche d'une terre où ils pourraient enfin se fixer. On comprend mieux ainsi la suite de leur histoire. Après Andrinople, ils se mettent au service de l'empereur Théodose, mais la population de la partie orientale de l'Empire, particulièrement celle de Constantinople, leur est hostile : on leur reproche leur arianisme, leur germanité, et on se méfie de leur force militaire. De nouveau ils doivent partir. Après des pérégrinations en Grèce et dans l'actuelle Yougoslavie, ils entrent en Italie au début du V^e siècle sous la direction de leur roi Alaric et concluent avec les autorités de la ville de Rome (qui n'était d'ailleurs pas défendue) un "contrat de pillage" : pendant trois jours, ils auront le droit, à condition de ne rien détruire ni brûler, d'emporter toutes les richesses qu'ils trouveront et d'emmener la population en esclavage. Ce qui fut fait. L'événement eut un immense retentissement : on crut à la fin du monde et saint Augustin dut entreprendre de prouver dans "la Cité de Dieu" qu'il s'agissait seulement de la fin d'un monde... Une fois de plus, les Wisigoths ne tirent pas un grand parti de leur victoire. Après une expédition ratée en Sicile, Alaric meurt sur le chemin du retour vers le nord de la péninsule. Et l'errance continue. Les Wisigoths pénètrent en Gaule méridionale (ils sont alors au maximum cent mille contre sept à huit millions de Gallo-Romains). Leur nouveau roi, Athaulf, épouse à Narbonne Galla Placidia (fille de l'empereur Théodose, qu'Alaric avait emmenée après le siège de Rome) afin de se donner une légitimité. Un traité est conclu en 418 avec l'Empereur qui semble enfin pouvoir répondre à leur séculaire attente : Rome les considère comme une armée romaine, et à titre de solde leur offre la jouissance d'une partie des domaines fonciers des Gallo-Romains, dont les revenus leur permettront de vivre. En échange, ils défendront les Aquitains contre les périls extérieurs. Cette occupation se fait progressivement et les Wisigoths prennent soin de s'installer assez près les uns des autres pour ne pas être absorbés par les Gallo-Romains majoritaires (à l'heure actuelle, certains noms de lieux ou de villes du Sud-Ouest portent encore la trace de ces implantations : noms de villages se terminant en *- ens*, ville de *Périgueux* ...).

Hélas, en 451, les Huns ressurgissent à l'horizon, brûlant Metz, ravageant le nord de la Gaule. Une coalition de troupes barbares (dont nos Wisigoths) et romaines les arrête aux Champs Catalauniques (près de Troyes). Mais après cette victoire, les Wisigoths cèdent à la tentation de profiter de l'inexorable affaiblissement de l'Empire d'Occident : ils progressent vers la Méditerranée, s'infiltrant en Espagne, s'emparent du Berry et attaquent l'Auvergne vers 470. À la fin du V^e siècle, leur roi Euric est à la tête d'un puissant royaume. Ses successeurs ne le garderont pas longtemps : les Gallo-Romains sont excédés par leur intolérance religieuse (les Wisigoths sont demeurés ariens), et les Francs commencent la phase décisive de leur expansion. Clovis écrase les Wisigoths à Vouillé en 507, et ceux-ci doivent de nouveau s'enfuir, abandonnant pour toujours leur royaume aquitain. Nous les retrouvons en Espagne, et là leur succès sera plus long : à la fin du VI^e siècle, leur roi reçoit enfin le baptême catholique, ce qui leur permet de mieux s'intégrer à la population hispano-romaine. L'Espagne s'unifie sous leur règne. La domination wisigothique y durera deux siècles : en 711 apparaissent les musulmans. Ils resteront dans la péninsule jusqu'en 1492. Cette fois, c'est bien la fin pour les Wisigoths, ces errants de l'Antiquité tardive, peuple de fuyards et de guerriers souvent victorieux, minorité écartelée entre le désir d'imiter une romanité qu'elle admirait et la volonté de préserver une identité précaire.

Une identité dont l'archéologie, et c'est là un troublant paradoxe, ne confirme guère la persistance, bien au contraire. Les textes écrits nous parlent des Wisigoths, de leurs cours brillantes, de leurs lois, de leur religion (il semble bien que pour eux la longue et farouche défense de l'arianisme procède de la volonté de maintenir leur spécificité face aux Romains catholiques majoritaires), mais le sol demeure presque muet. On s'aperçoit même, depuis quelques décennies, que certains objets (marbres, bronzes, sarcophages) qu'on avait hâtivement baptisés "wisigothiques" ne le sont nullement. Comment peut-on donc expliquer que ces Wisigoths, si présents dans l'Histoire, aient laissé si peu de traces matérielles de leur passage ? On peut avancer plusieurs raisons. D'abord on doit répéter qu'ils ne constituaient qu'une très petite minorité (environ un Wisigoth pour quatre-vingts Gallo-Romains en Aquitaine) ; ensuite, il faut se souvenir que ces peuples, quand ils arrivent en Gaule, parcourent l'Europe depuis quatre siècles ; il y a peu de chances qu'ils aient encore avec eux des objets ayant appartenu à leurs lointains ancêtres. Enfin, et peut-être surtout, les Wisigoths semblent avoir adopté un très grand nombre d'éléments de la culture matérielle des Romains, cédant en ce domaine à la tentation du mimétisme : dans les villes, ils n'ont presque rien changé à l'environnement, car ce type d'habitat était pour eux fort prestigieux ; dans les campagnes, ils n'avaient non plus guère de raisons de détruire les palais ruraux que constituaient les villas gallo-romaines. Quant aux humbles, leurs conditions de vie ne devaient guère différer de celles de leurs homologues romains. Les pratiques funéraires révèlent cette adaptation. On ne trouve pas grand-chose dans les tombes wisigothiques, car les Gallo-Romains eux-mêmes mettaient peu d'objets dans leurs sépultures. Les Wisigoths se sont donc largement ouverts à la romanité. Pour ne point trop rapidement se dissoudre en tant que peuple minoritaire, ils refusèrent cependant les mariages mixtes et s'efforcèrent de promulguer une législation qui leur fût propre : elle est cependant influencée par le droit romain. Leur identité s'affirma sans doute le plus vigoureusement dans l'arianisme, et on éprouve une ironie mélancolique à remarquer que l'arianisme n'était après tout qu'une déviation du christianisme, religion complètement étrangère à leurs croyances originelles... Pas plus que d'autres Barbares, les Wisigoths ne furent des hordes sauvages lancées à l'attaque de l'Empire par la vengeance divine, ils apparaissent plutôt comme un de ces nombreux peuples victimes d'une Histoire qu'ils ne parvinrent presque jamais à maîtriser, oscillant entre leur dissolution dans la romanité et la préservation d'une identité grignotée par des siècles d'errance, toutes deux également impossibles.

² De tels exemples sembleraient avaliser l'image traditionnelle des Barbares, peuples sauvages et cruels. Elle est pourtant aussi fausse que celle des Occidentaux qui, du XVIII^e au XX^e siècle, voyaient dans les Africains des ethnies arriérées dont l'histoire aurait commencé avec la

colonisation : de nos jours, l'anthropologie et l'ethno-histoire ont heureusement prouvé l'inexactitude de ces visions ethnocentristes des conquérants européens. Les perpétuer au sujet des Barbares de l'Antiquité tardive serait commettre un grave anachronisme. Observons que bien des témoignages dont nous disposons sur eux proviennent de sources romaines qui considéraient sans sympathie ces nouveaux arrivants en quête d'une patrie, ballottés pendant plusieurs siècles sur tout le territoire européen. Notons ensuite que les Romains ne se sont pas privés d'appliquer avec plusieurs siècles d'avance la maxime de l'empire britannique : "Diviser pour mieux régner". Aux environs de l'an 400, Claudien, poète officiel de la cour impériale, n'en fait pas mystère : "En faisant habilement s'affronter des nations sœurs, il affaiblit nos farouches ennemis danubiens : l'avantage est double pour nous dans cette bataille : des deux côtés des Barbares, tournés les uns contre les autres, tombent pour notre plus grand profit" (Claudien, *Bello Get.*, p. 97-103, cité par L.-R. Ménager, *La Chute de l'Empire romain*, Marseille, Centre régional de documentation pédagogique, 1965, ch. II, p. 33).

Observons enfin que la notion de "barbarie" appartient à cette série de concepts qui paraissent à première vue parfaitement délimités tels qu'impérialisme, démocratie, esclavagisme, et sont en réalité très relatifs à travers l'histoire. Les cruautés de Geiseric ou de tel ou tel autre roi barbare trouveraient facilement un écho dans l'histoire de la conquête romaine (ne citons ici que le terrible sac de Corinthe et la destruction de Carthage, en la même année 146 av. J.-C.), ou des conquêtes ultérieures. À titre d'exemple, reprenant la convaincante démonstration de C. Courtois (*op. cit.*, p. 63), lisons les deux textes qui suivent : "... (ils) ravirent tout le butin qu'ils trouvèrent et massacrèrent en foule ceux qui furent surpris, sans pitié pour l'âge, sans respect pour ceux qui en étaient dignes enfants, vieillards, laïques et prêtres étaient également mis à mort ; la guerre enveloppait tout le monde, les suppliants avec les combattants. Le crépitement des flammes déchaînées se mêlait aux gémissements de ceux qui tombaient ; la hauteur de la colline et la grandeur de l'ouvrage donnaient l'impression que la ville entière brûlait."

"Ces gens... apportent le goût du meurtre et du pillage plutôt que celui d'une guerre régulière ; (...) ils se choisissaient arbitrairement des victimes pour, selon le cas, les priver de leur autorité, de leur fortune, ou même de leur vie. On n'avait qu'à lâcher ces bandes indisciplinées, et elles nous donneraient le coup de grâce."

S'agit-il des atrocités commises par les Vandales ou les Wisigoths ? Absolument pas. Le premier texte, écrit par un historien juif, Flavius Josèphe, décrit la prise de Jérusalem par les soldats de Titus, au début de l'Empire ; le second est de Goethe et concerne le comportement des volontaires français en 1792. Bien sûr, les Barbares pouvaient faire aussi bien. Ainsi des Vandales en Afrique : "La cruauté et l'atrocité des Barbares se sont donné libre cours. Non seulement ils ont dévasté et pillé le pays, mais ils ont massacré et parfois torturé ses habitants, ils ont apporté avec eux l'incendie et les maux de toutes sortes. Ni l'âge, ni le sexe n'ont été épargnés" (C. Courtois, *op. cit.*, p. 165). Un témoignage d'Orientus, évêque d'Auch, sur le passage des Vandales en Gaule n'est pas plus rassurant : "Dans les bourgs, les domaines, les campagnes, les carrefours, les villages, çà et là, tout au long des routes, on ne voit plus que mort, douleur, destruction, désastre, incendie et deuil ; enfin, la Gaule entière n'a été qu'un bûcher fumant" (*Commonitorium*, livre II, v. 181-184, cité par L.-R. Ménager, *op. cit.*, ch. II, p. 41).

En réalité, les différences entre barbares et "civilisés" tiennent moins à leur "cruauté" respective, qu'aux oppositions d'ordre culturel, politique et religieux. Si les Barbares qui pénètrent dans l'Empire sont dans bien des cas déjà acculturés, ils ne sont cependant pas identiques aux Romains (encore que la plupart du temps, ces conquérants en si faible nombre aient fini par s'assimiler aux vaincus, si bien qu'ils ont laissé peu de traces dans l'histoire). Citons pour terminer deux historiens contemporains qui résument fort bien la question et nous mettent en garde contre les préjugés classiques et anachroniques que nous nourrissons envers les Barbares :

"Les dieux ne pouvaient hésiter qu'entre deux solutions théoriques : les [*les sociétés romaine et barbare*] réduire l'une à l'autre, ou instaurer par leur survivance la lutte éternelle – celle qui

dresse face à face le sédentaire et le nomade. Les choses ont eu l'avenir que l'on sait, mais celui-ci n'était point fatal. Le monde méditerranéen tout entier aurait pu tout aussi bien retourner à une organisation tribale, comme il arriva pour certaines régions qui le composaient, une partie de la Berbérie, par exemple, après l'invasion hilalienne. L'histoire ne permet guère de penser que la constance du progrès soit une nécessité interne du monde. Mais précisément, c'est à ce détour du chemin que nous retrouvons la notion de barbarie. Pour les Vandales, passer du stade de l'association tribale au stade de l'État, c'était aller de l'avant, c'était passer du simple au complexe. Pour le monde méditerranéen, la marche inverse eût été le retour vers un monde mort. La barbarie d'une société n'est pas un absolu. Elle ne se définit pas par la pratique de telles mœurs ou de telles autres, quelles qu'elles soient. Mais elle n'est point douteuse quand le passé d'une autre est pour elle un avenir" (C. Courtois, *op. cit.*, p. 64).

"Ce qui dure [*de l'Antiquité au haut Moyen Âge*] tient autant aux réactions morales qu'aux formes d'encadrement des hommes. Et je vois se dresser au premier plan la violence et son culte. On a longtemps, trop longtemps, opposé l'idéal romain d'une armée de citoyens paysans, au service de la chose publique, exaltée par la *pax romana*, face au régime de la bande guerrière qui ignore l'État et se livre à d'interminables règlements de compte. L'opinion en reste solidement ancrée dans la mémoire collective, exaltée même par les thuriféraires de l'Antique : on a complètement oublié les abominables pillages et massacres de ces purs héros que furent Scipion, César ou Trajan ; dissimulé les esclaves de Sénèque sous les discours du philosophe ; renoncé à voir les gladiateurs et les "jeux" du cirque, l'assassinat des gèneres, les soulèvements prétoriens, la soldatesque de fortune choisissant parmi elle un empereur illettré, et je ne parviendrais pas à masquer les soubresauts militaires et les sordides intrigues qui scandent toute l'histoire romaine, pour ne pas parler de celle des Grecs. Ces gens qui s'entre-tuent pour un rien, au temps de Grégoire de Tours, s'égorgeaient au nom de la religion avant Heraklios, ce ne sont pas des "Barbares", ce sont des "Romains". Le culte de la force, le prestige du guerrier ne datent pas de Wotan ou des Niebelungen. Mieux, ils sont excusables ou explicables chez les populations durement confrontées aux rigueurs du désert du Sud, ou celles d'une terre difficile au Nord : les nouveaux venus sont par nécessité des soldats. Mais vaut-il mieux boire à pleine coupe du sang frais de cheval, ou jeter un esclave aux murènes et un chrétien aux lions ?- (R. Fossier, *Le Moyen Âge*, tome I, Paris, A. Colin, 1982, p. 36-37).

³ Des divergences doctrinales de cet ordre peuvent paraître dérisoires et même risibles au lecteur du XX^e siècle. Pourquoi s'interroger à perte de vue, et surtout s'entre-tuer, pour savoir si le Fils est égal ou inférieur au Père ? D'abord, montrons un peu plus de modestie. Plus près de nous, au XVI^e siècle, les guerres de religion ont ensanglanté l'Europe, alors que les différences dogmatiques entre protestants et "papistes" étaient moins importantes qu'entre ariens et catholiques. On pourrait juger qu'au XX^e siècle, les querelles religieuses ne peuvent plus revêtir cette importance. Qu'on pense alors, dans l'Islam, aux divergences entre sunnites et chiïtes, et même, si on veut ne pas quitter le terrain occidental, aux querelles virulentes qui s'élevaient il n'y a pas si longtemps entre marxistes sur les textes des Pères fondateurs, et qui ne se limitèrent pas à de simples anathèmes intellectuels... En fait, il est fort probable que dans quinze cents ans, ces controverses paraîtront aussi étranges aux lecteurs de l'an 3500 que l'arianisme nous le semble aujourd'hui.

D'autre part, il convient de bien se placer dans la perspective de l'époque. Notons d'abord que dans le christianisme, l'essentiel de la Révélation consiste en effet dans l'incarnation et la résurrection du fils de Dieu. Très tôt saint Paul l'avait affirmé : "Si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre foi est vaine." Donc, toutes les controverses qui nous paraissent sans objet sur la nature exacte du Christ se situent en réalité au cœur de la doctrine. Si, à notre époque, l'Église insiste tant sur l'humanité du Christ, allant même jusqu'à enseigner qu'il ne prit que progressivement conscience de sa qualité divine, c'est bien parce que les analyses que l'on peut faire de sa nature sont déterminantes pour la propagation du message qu'il a délivré. Remarquons ensuite, sur un plan historique, que l'opposition ariens/catholiques en cristallisait une autre, politique et culturelle, entre Barbares et Romains.

Enfin, notons que les hommes sont parfaitement capables de se déchirer pour des motifs tout aussi idéologiques qu'économiques, et cela, paradoxalement, d'autant plus facilement qu'ils n'en ont qu'une connaissance imprécise. C. Courtois le dit parfaitement en ce qui concerne les querelles entre ariens et catholiques : "... Les hommes combattent volontiers pour des valeurs abstraites, et avec d'autant plus d'obstination qu'elles leur sont plus obscures. Bien entendu, ceux qui, pendant plus d'un siècle, allaient défendre leur foi jusqu'au sacrifice suprême étaient pour la plupart incapables de s'aventurer tant soit peu dans les arcanes de la théologie trinitaire. Mais ils "savaient" de toutes les forces de leur être que l'arianisme n'était qu'une ruse nouvelle de l'Esprit du Mal. Et cela suffisait, cette vérité profonde aux mystérieuses racines" (C. Courtois, *op. cit.*, p. 288). Des témoignages directs nous confirment que les controverses christologiques n'étaient pas réservées à un petit cercle d'intellectuels. Au IV^e siècle, alors que l'arianisme se propageait, l'homme de la rue, à sa manière, faisait preuve de la même ardeur que les théologiens :

"La controverse s'élargissait ; elle débordait les cénacles et les conventicules pour descendre dans la rue. Chez les commerçants on se passionnait ; cela tournait à l'idée fixe :

"Si vous vous informez sur le cours d'une monnaie, écrit Grégoire de Nysse, l'agent de change se prend à philosopher devant vous sur l'engendré et l'inengendré ; si vous demandez combien coûte un pain, on vous répond : « Le Père est plus grand et le Fils inférieur ». Et si vous dites : « Est-ce que le bain est prêt ? », le garçon vous assure que le Fils est tiré du néant."

Même sur les quais d'Alexandrie, on voyait défiler les dockers, l'œil mauvais, chantant une sorte de comptine, concoctée par Arius en personne, une scie où revenait l'engendré et le non-engendré. On descendait dans la rue, on s'empoignait. Il y eut des émeutes, qu'il fallut réprimer par la force (...). En un sens, Constantin avait trouvé le mot juste quand il écrivait aux évêques dans une circulaire précédant de peu le concile de Nicée :

"Il eût fallu commencer par ne pas soulever de pareilles questions, et par n'y pas donner de réponses. Car de telles recherches, qui ne sont prescrites par aucune loi, suggérées par l'oisiveté mère des vaines disputes, peuvent bien servir d'exercice à l'esprit, mais doivent rester enfermées en nous-mêmes et en aucun cas lancées dans les réunions publiques ou confiées sans précaution aux oreilles du peuple" (L. Jerphagnon, *Julien dit l'Apostat*, Paris, Le Seuil, 1986, p. 28-29).

En effet, les choses n'en restèrent malheureusement pas au stade des controverses théologiques ou des discussions de bistrot. Les ariens déclenchèrent souvent des persécutions. À titre d'exemple, citons l'histoire d'une jeune catholique mise à mort pour sa foi par le roi vandale Trasamond :

"Vers la même époque Trasamond exerça une persécution contre les chrétiens et soumit toute l'Espagne à des tourments et à diverses peines de mort pour les faire adhérer à la perfide secte arienne. C'est ainsi qu'une jeune fille religieuse, dotée de grandes richesses et qui en ce qui concerne les honneurs du siècle jouissait de la noblesse sénatoriale, mais qui, ce qui est plus noble que tout cela, avait une foi catholique robuste et qui servait le Dieu tout-puissant d'une manière irrépréhensible, fut soumise pour cela à la question. Quand on l'eut présentée aux regards du roi, celui-ci commença par l'inciter à se faire rebaptiser en recourant à des propos flatteurs, mais comme elle écartait ce trait empoisonné avec le bouclier de la foi, le roi ordonne qu'on confisque les biens de cette femme, qui déjà en esprit possédait le royaume du paradis, puis lui infligeant des supplices, il la fait torturer sans lui laisser d'espoir pour sa vie présente. Bref, comme malgré de nombreuses questions, malgré la confiscation des richesses terrestres qui étaient son trésor, il n'était pas possible de la forcer à abjurer la Sainte Trinité, on l'entraîna à recevoir un second baptême [*le baptême des ariens*]. Or tandis qu'on l'obligeait à se plonger de force dans ce bain de boue et qu'elle proclamait : "je crois que le Père ne forme qu'une seule substance et qu'une seule essence avec le Fils et le Saint-Esprit", elle souilla toutes les eaux d'un onguent digne d'elles en les aspergeant du flux de son ventre. Puis après qu'on l'eût emmenée pour la soumettre à la question prescrite par la loi et après qu'elle eût subi les

épreuves du cheval, des flammes et de la main de fer, c'est au Christ Seigneur qu'elle est consacrée par la décollation" (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, II).

Condamnée comme hérésie au concile œcuménique de Nicée en 325, puis au concile de Constantinople en 381, la doctrine d'Arius disparut en Orient vers la fin du IV^e siècle, mais continua en Occident, où les Barbares ariens s'étaient implantés. L'arianisme lui-même connaissait des tendances divergentes. Pour les homoiousiens (à ne pas confondre, même si la différence n'est que d'un *iota*, avec les homœousiens, tenants de l'orthodoxie nicéenne) les substances du Père et du Fils sont semblables, mais non identiques ; les homéens refusaient la similitude de substance ; enfin les anoméens jugeaient que les substances du Père et du Fils sont fondamentalement différentes : le Père seul est vraiment Dieu, le Fils et l'Esprit n'étant définis que comme les premières des créatures.

⁴ Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne possédons que peu de données, soumises à beaucoup d'interprétations divergentes, sur les reconnaissances effectuées par les Anciens (Phéniciens, Grecs et Romains) dans le Sahara. Le premier témoignage est celui du grand géographe grec Hérodote, qui écrivait au milieu du V^e siècle av. J.-C. Il nous parle des Garamantes, situés au sud de la Libye actuelle, peuple de pasteurs de bovidés qui, montés sur des chars tirés par quatre chevaux, capturaient des hommes à la peau noire pour en faire leurs esclaves (ce sont les "Troglydites", probablement les ancêtres des Tibbou qui peuplent le Sahara central depuis le sud du Fezzan jusqu'au lac Tchad). De semblables raids devaient se dérouler plus à l'ouest, en Maurétanie du Sud, où les fresques rupestres montrent distinctement ce type de chars. Ces Garamantes, ancêtres des Touaregs, ont même fait leur apparition en Europe au cours du conflit entre Carthage et Rome, au second siècle av. J.-C. : les cavaliers garamantes faillirent capturer Scipion l'Ancien ! Comme l'écrit H. Lhote (*op. cit. infra*, p. 144) "... il est pour le moins inattendu de réaliser que les ancêtres des Touaregs ont bu aux eaux du Rhône, ont traversé les Alpes et fait trembler les Romains jusque dans leur capitale !" Hérodote, qui tenait ses informations des Cyrénéens, nous parle aussi du mystérieux voyage qu'effectuèrent des jeunes nobles nasarnons (les "gens d'Amon") à la même époque (il y a environ 2500 ans). Ceux-ci s'enfoncèrent dans le désert, et parvinrent après plusieurs jours de marche dans les sables à une plaine où poussaient des arbres fruitiers. Ils rencontrèrent alors des petits hommes noirs qui les conduisirent à travers de vastes marécages jusqu'à leur ville, bordée par un grand fleuve où nageaient de nombreux crocodiles. À l'heure actuelle, les savants sont divisés quant à la localisation du terme de ce voyage. Certains pensent que les intrépides jeunes gens ont abouti à la boucle du Niger, entre Tombouctou et Bourem. D'autres, plus circonspects, optent pour l'oued Saoura, dans le Sud algérien.

Au siècle suivant (IV^e av. J.-C.), le Carthaginois Magon affirme avoir traversé plusieurs fois le Sahara, mais il ne s'agit probablement que d'une de ses portions.

Vient ensuite le temps des Romains. L'expédition de Cornelius Balbus, en 19 av. J.-C., a enthousiasmé le grand savant H. Lhote, qui a cru pouvoir affirmer que Balbus avait lui aussi atteint le Niger (cf. H. Lhote, *Le Hoggar*, Paris, A. Colin, 1984, p. 146-148). Mais d'autres auteurs font observer que les chameaux étant fort rares à cette époque, un tel voyage aurait été impossible : C. Balbus n'aurait pas dépassé le Sud constantinois et tunisien, et le Fezzan. Au premier siècle de notre ère, d'autres expéditions se sont déroulées (V. Festus en 69, S. Flaccus en 86, J. Maternus en 90). J. Maternus ramena avec lui des rhinocéros, qui apparaissent à partir de cette époque sur les monnaies romaines. Il était probablement parvenu très loin au Sud, jusqu'à une région située entre les contreforts du Tibesti et l'oasis du Djado, pays où l'on a retrouvé des fresques rupestres représentant des rhinocéros.

Les données des textes esquissées, restent celles de l'archéologie. À l'heure actuelle, elles sont assez pauvres. Il n'existe aucune ruine antique architecturale "classique" en Afrique noire occidentale, ainsi qu'au Sahara, au sud du glacis protégeant le *limes* impérial. Quelques objets romains (monnaies et lampes) ont traversé le Sahara et ont été retrouvés en Afrique occidentale tropicale. Mais d'une part certains archéologues émettent des doutes sur leur authenticité, d'autre part ces découvertes ne prouvent pas un contact entre les Romains et l'Afrique noire :

les commerçants arabes du IX^e siècle ont fort bien pu apporter ces ustensiles aux peuples de la forêt tropicale, qui prisait beaucoup les objets de cuivre et de bronze en provenance du monde méditerranéen. La diffusion d'objets antiques peut donc avoir eu lieu bien longtemps après la disparition des Romains : au XIX^e siècle, les populations sahariennes se servaient encore de monnaies romaines. Malheureusement pour le romancier, le bilan actuel auquel sont parvenus historiens et archéologues est assez décevant, et on peut conclure – au moins provisoirement en attendant d'éventuelles découvertes archéologiques – avec R. Mauny :

"... Les contacts entre l'Afrique noire et la Méditerranée, à l'ouest du Nil, semblent avoir été assez réduits si l'on s'en rapporte aux seuls textes. Ce n'est que dans la région entre le Fezzan, dont les habitants, les Garamantes, étaient assez fonceés pour être comptés par certains au nombre des Éthiopiens, et le Tibesti-Djado, que l'on est sûr que les Anciens ont été en contact avec des populations noires (...) À part de rares exceptions, comme l'expédition de Julius Maternus, il y a eu le minimum de contacts directs entre Carthaginois, Grecs, Romains et autres peuples du monde méditerranéen antique et l'Afrique occidentale tropicale noire, et encore ces contacts n'ont été établis qu'avec les humanités noires les plus proches comme les Teda du Tibesti ou les "harratine" du Sahara (...) Par contre, Sahariens du Nord et du Sud et Noirs "harratine" et autres ont été en contacts constants depuis le néolithique, tout d'abord parce que le grand désert était alors verdoyant, puis par le moyen des "routes des chars." Le chameau a pris le relais au début de notre ère, mais il faudra attendre l'arrivée des Arabes pour que les routes de l'or et, hélas, des esclaves, relient définitivement l'Afrique tropicale et la Méditerranée occidentale. C'est l'archéologie qui nous donnera en définitive la réponse relative aux questions en suspens et, nous l'avons vu, elles sont nombreuses" (R. Mauny, *op. cit. infra*, p. 130, 134-135).

Le lecteur intéressé par ces questions se référera à trois études récentes :

- P. Binant, "Sahara : les étranges chars rupestres", *L'Histoire*, 61, 1983, p. 90-92.
- Afrique noire et monde méditerranéen dans l'Antiquité (Les Nouvelles éditions africaines, 1978), cf. plus particulièrement la communication de R. Mauny, *Les Contacts terrestres entre Méditerranée et Afrique tropicale occidentale pendant l'Antiquité*, p. 122-135.
- P. Salama, "Le Sahara pendant l'Antiquité classique", dans *Histoire générale de l'Afrique*, tome II, jeune Afrique, Stock, Unesco, 1980, p. 553-574.

⁵ Cette brève description du néoplatonisme pourrait faire croire au lecteur que, somme toute, le stade final de la réflexion philosophique païenne était très proche du christianisme : croyance en un dieu unique, tout-puissant et bon, morale centrée sur la compassion envers son prochain et sur le renoncement, mépris de la chair au profit de l'esprit, etc. Or il se trouve que les néoplatoniciens, loin de se convertir au christianisme, en furent d'ardents adversaires. Comment expliquer ce paradoxe ? Tout simplement par des différences essentielles entre les deux doctrines. Tout d'abord les néoplatoniciens ne croient pas à la vision historique du christianisme : il n'y a ni péché originel, ni rédemption, ni fin du monde, non seulement parce que ces notions sont inacceptables, mais aussi parce qu'elles supposent, dans leur succession, un écoulement linéaire du temps, un "destin". À l'inverse, pour les néoplatoniciens, à partir du moment où le Démon a créé l'univers, celui-ci se perpétue sans changement, le temps, selon l'expression de Platon, n'étant que l'"image mobile de l'éternité". D'autre part, puisque le Mal n'existe pas réellement, Satan n'en est que plus une chimère. De plus, les croyances centrales du christianisme (incarnation de Dieu, rédemption du péché par le sacrifice de la Croix, résurrection du Christ) sont sans aucun objet ni justification raisonnable, et l'homme doit faire seul son salut, sans l'aide d'une révélation extérieure au sens chrétien du terme, en s'appuyant sur sa seule raison (observons que le niveau intellectuel que suppose ce travail de réflexion réserve ce salut à un fort petit nombre d'individus, alors que le message du Christ, en ce qu'il fait primer la foi sur la raison, est censé accessible à tous les hommes : ce n'est pas pour rien que les païens accusaient le christianisme d'être "une religion d'esclaves", et que cette religion s'est en effet d'abord répandue dans les milieux modestes). Enfin et peut-être surtout, c'est ce primat de la croyance sur l'intelligence que les païens reprochent aux chrétiens. L'empereur

Julien l'Apostat, qui fut à la fin du IV^e siècle à l'origine d'une brève renaissance du paganisme (cf. le livre récent et très objectif de L. Jerphagnon, *Julien dit l'Apostat*, Paris, Le Seuil, 1986) et écrivit un traité contre les chrétiens (malheureusement perdu), leur disait : "Le *Croyez seulement*, c'est là toute votre sagesse. Votre lot c'est l'ignorance." Les chrétiens étaient les premiers à reconnaître que leurs convictions se fondaient sur autre chose que le recours à la raison. Très tôt, saint Paul avait déjà dit : "La sagesse de ce monde est folie en comparaison de Dieu ; je perdrai la sagesse des sages ; l'intelligence des intelligents, je la rendrai vaine." Au II^e siècle, Tertullien lui fait écho : "Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie (nom d'une promenade d'Athènes où Platon venait exposer ses idées à ses disciples, et qui a fini par désigner l'école platonicienne) et l'Église ? Pour nous, nous n'avons pas besoin de curiosité, après Jésus-Christ, ni de recherche, après l'Évangile."

Toutes ces divergences sont essentielles. Il reste que le monothéisme est commun à ces philosophies et au christianisme, et qu'ils se rejoignent sur le plan de la morale pratique (pour plus de détails, cf. J.-F. Revel, *op. cit.*, p. 260-262). Si on voulait comparer ces doctrines païennes de la fin de l'Antiquité avec les grandes religions de notre époque, c'est beaucoup moins vers le christianisme que vers le bouddhisme qu'il faudrait se tourner. Les stoïciens en seraient plus proches que les néoplatoniciens, puisque leur Dieu n'était ni personnel, ni extérieur à sa création : il se confondait avec le cosmos lui-même ; de plus, toujours pour les stoïciens, il n'y avait pas d'immortalité individuelle, l'âme, après la mort, s'absorbant dans le cosmos.

- ⁶ Dans l'Antiquité et jusqu'au lendemain de l'an mille, les Occidentaux ont toujours préféré le rouge et les couleurs "chaudes" aux autres teintes, alors que depuis près de mille ans, et de nos jours encore, ce sont les couleurs "froides" – principalement le bleu – qui les ont remplacées. Des enquêtes conduites après la seconde guerre mondiale montrent que le bleu est la couleur préférée de plus de 50% des personnes interrogées, le vert obtenant 25% de réponses positives, le blanc et le rouge seulement 10 et 9%. Au Japon, en revanche, c'est le blanc qui rallie les suffrages. L'histoire de cette transition est longue et complexe. Dans l'Antiquité, le rouge est donc à l'honneur : la pourpre est associée à l'idée de prestige (la bande qui orne la toge des sénateurs est rouge). Le fait que de nos jours encore cette couleur soit fréquemment celle des fastes officiels est une survivance (on déroule le "tapis rouge") de cette époque. Le jaune est aussi très à l'honneur à la fin de l'Antiquité et joue un rôle important dans les rituels religieux. Les changements amorcés auparavant de façon progressive deviennent manifestes au XIII^e siècle : le bleu, couleur du culte marial et de la fonction royale (la Sainte-Chapelle en est un bon exemple), fait concurrence au rouge, et ce d'autant plus que les progrès dans l'art de la teinture rendent possible à partir de cette date la fabrication d'un bleu lumineux, ce qui n'était pas faisable auparavant. L'évolution des techniques s'accorde donc avec celle des mentalités, l'homme du second Moyen Âge valorisant avant tout la lumière (n'oublions pas que le bleu est la couleur du ciel, auquel Dieu est associé, de ce ciel dont l'art gothique capte la lumière par les ouvertures que les progrès architecturaux ont permis de découper dans la masse épaisse des murs). Le bleu l'emportera définitivement sur le rouge à partir du XVIII^e siècle. Parallèlement, le jaune et ses couleurs voisines (l'orange et le marron, le marron étant cité à l'heure actuelle par 85% des Européens comme la couleur la plus "laide") se dévalorisent. Le rouge est la couleur qui "marque" les chrétiens se livrant à des métiers honteux (prostituées, bourreaux) ou affligés de certaines maladies, conséquences du péché (lépreux). Le jaune désigne des catégories qui ne sont pas plus enviables : juifs, musulmans, faux monnayeurs et mauvais payeurs dont les jugements ordonnaient dans certaines régions que les maisons soient peintes de cette couleur. Le roux, sorte de mariage entre le rouge et le jaune, n'est pas mieux traité : Judas porte une chevelure rousse, comme les mauvais chevaliers de la Table Ronde. Seul le jaune éclatant – de couleur or – échappe à l'opprobre.

Cependant, notre hiérarchie actuelle des couleurs, fortement influencée par les choix des derniers siècles du Moyen Âge, a également été marquée par la culture protestante. Luther et Calvin, qui dans ce sens particulier s'inscrivent dans la ligne ascétique de saint Bernard qui

condamnait les couleurs trop vives, expriment leur préférence pour le noir et le blanc. Comme on le sait, la morale protestante exercera une grande influence sur le capitalisme et les sociétés industrielles qu'il a engendrées. À l'heure actuelle, nos vêtements (costumes sombres, chemises blanches) en portent encore la trace, du moins ceux que nous revêtons dans les occasions où nous devons manifester dignité, sérieux et compétence (pour plus de détails, cf. M. Pastoureau, "Les Couleurs aussi ont une histoire", dans *L'Histoire*, 92, 1986, p. 46-54).

⁷ On se méprendrait en croyant qu'au V^e siècle la doctrine de l'Église était déjà semblable à ce que nous nommons son "enseignement traditionnel". Ce dernier est le fruit de recherches, de corrections... et de condamnations qui sont intervenues plusieurs siècles après la mort du Christ. Ces hésitations et divergences portaient souvent sur des points essentiels. Les paroles placées dans la bouche de Genetina et celle de ses interlocuteurs en donnent quelques exemples :

– la réincarnation : ce thème est présent chez Origène (183-252 ap. J.-C.). Un de ses ouvrages, le *De Principiis* (qu'il écrivit dans sa jeunesse) est une tentative de synthèse entre le christianisme et le paganisme de la fin de l'Antiquité, principalement le néoplatonisme. Outre la croyance en la réincarnation, on y trouve d'autres principes qui sont très proches de ceux de la philosophie platonicienne. Ainsi l'évolution de l'univers n'est-elle pas conçue de façon linéaire. Le cosmos a eu un commencement et aura une fin, mais d'autres univers lui succéderont : la résurrection, dans ce schéma "... est réduite au statut d'un épisode dans l'histoire cosmique" (E. R. Dodds, *Païens et chrétiens dans un âge d'angoisse*, Paris, La Pensée sauvage, 1979, p. 144).

– l'idée de résurrection, pierre angulaire du christianisme, n'était pas acceptée sans difficultés, au moins par certains chrétiens. En témoigne le cas de Synésius. Né à Cyrène en 370 d'une famille aristocratique, formé dans les écoles néoplatoniciennes, il fut désigné par le peuple en 410 comme évêque de Ptolémaïs (à cette époque, les évêques pouvaient encore être élus par les fidèles), mais il ne put s'empêcher de faire part à son supérieur, le patriarche d'Alexandrie, de certaines de ses idées qui lui semblaient peu compatibles avec sa nouvelle dignité : "Il est malaisé, pour ne pas dire impossible, d'arracher de notre esprit les convictions que la science y fait pénétrer... Pour moi, je ne pourrai jamais me persuader que l'âme soit d'une origine plus récente que le corps ; jamais je ne dirai que le monde et les parties qui le composent doivent périr ; cette résurrection, objet de la commune croyance, n'est pour moi qu'une allégorie... je pourrai bien accepter l'épiscopat si les obligations qu'il m'impose me permettent de faire chez moi de la philosophie, me contentant d'exposer ailleurs des mythes... Mais si l'on me dit qu'il y a d'autres exigences à subir, qu'il faut que l'évêque soit du peuple par ses opinions, je me trahirai bien vite et je me laisserai voir tel que je suis... Non, si je suis appelé à l'épiscopat, je n'irai pas prêcher des dogmes auxquels je ne croirai pas" (cité par L. Rougier, *Celse contre les chrétiens*, Paris, Copernic, 1977, p. 42-43). Attachant, ce témoignage l'est à plusieurs titres. D'abord parce qu'il illustre l'honnêteté d'un homme qu'on venait de porter à des fonctions que beaucoup enviaient. Ensuite parce qu'il nous montre qu'au moins dans les élites, et jusque dans les rangs des évêques, malgré ce que tant d'auteurs nomment "le triomphe du christianisme", les traits propres à l'eschatologie chrétienne pouvaient poser problème. Notons enfin que ces scrupules n'empêchèrent pas Synésius de devenir évêque : après en avoir pris connaissance, le patriarche d'Alexandrie confirma purement et simplement la décision populaire.

– l'enfer : l'idée d'un châtement éternel, officiellement encore enseignée par Rome, et qui choque de plus en plus de chrétiens, posait déjà problème dans l'Antiquité. Origène pensait qu'étant amour avant tout, Dieu ne pouvait être capable de vengeance, encore moins d'une vengeance éternelle. Pour lui, l'enfer n'est pas un feu éternel dans lequel est précipité le pécheur, mais le choix de ce dernier qui a opté pour la séparation d'avec Dieu, "la sanction et la torture du manque de cohérence de l'âme avec elle-même" (cité par E. R. Dodds, *op. cit.*, p. 145). Cet état lui-même ne peut être que transitoire. Plus d'un siècle après la mort d'Origène, et à la même époque que Synésius, saint Grégoire de Nysse (mort vers 400) va dans le même sens. Pour lui, l'éternité de l'enfer est inacceptable : à la longue, toutes les âmes finiront par se

retrouver dans leur état paradisiaque originel. Saint Irénée (135-202 ap. J.-C.) ne peut non plus accepter l'idée de souffrances éternelles. Il est cependant moins optimiste qu'Origène et Grégoire de Nysse. Pour lui, si l'idée de la coexistence éternelle d'un royaume du Mal (l'Enfer) avec celui du Bien (le Paradis) est inacceptable – car la disparition finale du Mal ne peut être que totale – tous ne seront pas sauvés. Les pécheurs qui s'obstinent à refuser le pardon divin prononcent eux-mêmes leur condamnation, on ne peut les forcer à s'unir à un Dieu qu'ils rejettent. Ils connaissent donc une seconde mort, mais qui ne sera suivie d'aucun réveil, car elle se confond avec un anéantissement total. Il est frappant de constater l'actualité de ces débats qui pourraient *a priori* nous paraître dépassés. Beaucoup de chrétiens souhaitent de nos jours que l'on en revienne à des conceptions du type de celles d'Origène. En témoignent les lignes récemment écrites par l'historien chrétien J. Delumeau : "Si doit naître un jour un univers nouveau sans pleurs ni douleur, comment maintenir la croyance à cet Auschwitz éternel que serait l'Enfer ? Je suis profondément convaincu de la nécessité pour les Églises chrétiennes de réviser leur discours traditionnel sur l'enfer, désormais rejeté par l'immense majorité de nos contemporains. Le déblocage à cet égard pourrait se produire par retour soit à la position le plus souvent prêtée à Origène, soit à celle de saint Irénée (...). Dieu ne fait pas souffrir. Le feu purificateur du jugement qu'Irénée refuse d'identifier au feu éternel produira la disparition définitive de ceux, hommes et esprits, qui auront avec acharnement lutté contre le plan divin. Ce rejet dans la mort aura, certes, des conséquences éternelles. Mais il ne produira pas une souffrance sans fin (...). La folie du damné aura été de choisir la mort quand la vie lui était offerte" O. Delumeau, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1985, p. 81-82). Ces réflexions ne reflètent-elles que les préoccupations d'une minorité de penseurs et théologiens ? Même si l'exemple cité peut paraître trivial à certains, on voudra bien se souvenir du succès qu'eut, il y a seulement quelques années, la chanson de Michel Polnareff, intitulée *Nous irons tous au Paradis*, et dont le texte reprenait les idées d'Origène. On aurait tort de mépriser les chansons populaires, car elles reflètent souvent les croyances – diffuses ou explicites – d'une partie importante de la population... Malheureusement pour l'histoire du christianisme, ce ne sont pas les idées d'Origène et d'Irénée que l'Église de la fin de l'Antiquité adopta. Trois siècles après sa mort, en 543, un édit de Justinien (empereur d'Orient) condamna ces thèses comme hérétiques, et ce fut saint Augustin, chez qui on trouve le meilleur et le pire, qui détermina le modèle "traditionnel" du christianisme occidental, que nous connaissons.

- ⁸ La période que tente d'évoquer ce récit mythique est fort mal connue. L'archéologie et les récits traditionnels qui nous sont parvenus par des auteurs postérieurs de plusieurs siècles permettent cependant d'affirmer que certains peuples barbares (principalement les Goths, Burgondes et Vandales) qui allaient contribuer au peuplement de l'Europe occidentale dans l'Antiquité tardive étaient originellement (à l'époque de la Tène, entre les V^e et I^{er} siècles av. J. -C.) établis en Scandinavie méridionale. Jordanès, qui appartenait au peuple Alain et fut évêque de Ravenne au milieu du VI^e siècle, écrit dans son *Histoire des Gètes*, que les Germains partirent de l'île de Scanza (la Scandinavie), la "*vagina * nationum*" (Jord., *Get.*, I, 9), "tel un essaim d'abeilles quittant leur ruche surpeuplée" (*ibid.*, IV, 25). De là, ils ont d'abord gagné les côtes de la Pologne et de la R.D.A. actuelles en traversant la Baltique, qui est l'"Océan aux grises" auquel je fais allusion. Plusieurs hypothèses ont été avancées pour expliquer les causes de ces migrations mais aucune ne peut être présentée comme une certitude. Aussi cette évocation, je ne le dissimule pas, est-elle presque totalement fictive dans les modalités de son déroulement. Nous disposons seulement de quelques points de repère. Certains nous sont fournis par des auteurs qui, comme Tacite, au début de notre ère (soit très longtemps après ces "événements") décrivent certaines croyances et coutumes des Germains, telles que la vénération de l'Axe du Monde et les pérégrinations du char de la déesse de la Terre. Ces croyances étaient probablement fort anciennes, mais rien ne nous permet d'affirmer que les Germains de l'époque de la Tène les partageaient déjà.

Un autre mode d'investigation, à utiliser avec prudence, consiste à comparer certains éléments que nous fournissent les sources avec ce que nous savons par les anthropologues des sociétés

traditionnelles à d'autres époques et en d'autres lieux. Ainsi ai-je procédé en faisant allusion à l'existence de clans et à celle de structures de parenté matrilineaires. (Sur l'existence de clans totémiques chez les Germains avant leur intégration à l'Europe occidentale, on lira les remarques de E. Perroy, *Royaume et sociétés barbares du V^e au VII^e siècle*, Paris, Les Cours de Sorbonne, 1963, 32 ; J.-P. Poly, "La Vengeance barbare et la détresse des Nibelungs", dans : *La Vengeance*, tome III, Paris, Cujas, 1984, p. 110-112 ; sur l'existence de clans matrilineaires chez les Germains, on lira les remarques de E. A. Thompson (*The Early Germans*, Oxford, Clarendon Press, 1965, p. 450 et n° I) pour lequel l'introduction de structures patriarcales n'a commencé que lorsqu'ont eu lieu des contacts suivis entre les Germains et les Romains, et n'était pas encore complètement achevée à l'époque de Tacite, à la fin du I^{er} siècle de notre ère, ainsi qu'incite à le penser le témoignage de l'historien en faveur de structures familiales sinon matriarcales au moins matrilineaires : "Le fils d'une sœur ne trouve pas moins d'égards auprès de son oncle que chez son père : certains pensent que cette parenté du sang est plus sainte, plus étroite et, pour prendre des otages, l'exigent de préférence, convaincus qu'ils tiennent ainsi les esprits plus solidement, la maison plus largement" (Tacite, *La Germanie*, XX, 5-7). On remarquera que d'après Nicolas de Damas, un auteur grec du I^{er} siècle av. J.-C., de telles structures parentales existaient aussi beaucoup plus au sud chez les "Éthiopiens" : "Les Éthiopiens honorent particulièrement leurs sœurs et c'est aux fils de leurs sœurs, non à leurs propres fils, que les rois laissent leur succession" (*Fragm. hist. Graec.*, III, 473, n° 142). Cependant, le lecteur doit savoir que les études sur la parenté germanique sont en pleine évolution et certains points considérés comme acquis soumis de ce fait à discussions et réinterprétations. Ainsi, pour A.C. Murray, la famille franque est bilatérale et n'a pas connu l'existence de clans, qu'ils soient parti ou matrilineaires, y compris à l'époque antérieure à leur pénétration dans le monde romain (cf. A. C. Murray, *Germanic kinship structure*, Pontifical Institute of mediaeval studies, Toronto, 1983). En ce sens, le recours à des modèles classiques de l'anthropologie – suivant lesquels l'acculturation est souvent matérialisée par la dissolution du système clanique – ne se justifierait pas. Le débat est ouvert : il le restera sans doute longtemps encore en raison de l'indigence des sources antérieures aux rédactions des lois barbares.

La dispersion inégale des sources suivant les siècles pose d'ailleurs d'autres problèmes : les termes par lesquels les auteurs latins désignent les Barbares et les lieux de leur installation sont changeants, et ne permettent pas toujours des identifications et localisations précises, d'autant plus que ces termes ont parfois reçu à notre époque un sens différent. Ainsi les Romains nommaient-ils "Germains" des ethnies d'origines fort diverses, couvrant un territoire différent et beaucoup plus étendu que celui des Allemagnes actuelles. Cette imprécision tient au caractère lacunaire des informations dont disposaient les auteurs sur ces contrées et peuples lointains. Le lecteur doit enfin savoir que tous ces peuples "germans", après être parvenus dans le nord de l'Europe, ont eu une histoire différente, et ont connu des stades de développement divers. Au V^e siècle de notre ère, les Francs semblent être le peuple qui a le mieux conservé ses coutumes originelles, alors que les Wisigoths sont en partie acculturés, au moins en ce qui concerne les élites.

Mais à ce moment, dix siècles ont passé depuis le début de l'époque de la Tène. Nous ne disposons que de très peu de sources pour évoquer ce que fut l'histoire de ces peuples durant cette période, aussi longue que celle qui nous sépare de l'élection d'Hugues Capet au trône de France. C'est pourquoi nous avons recouru au procédé littéraire de l'évocation mythique qui se subdivise en trois parties : le départ de Scandinavie, l'établissement sur la partie nord du continent européen, les premiers contacts avec les Romains et l'entrée dans l'Empire. Naturellement, au cours de ces migrations, les sociétés barbares ont connu des processus d'acculturation, dont le texte tente de rendre compte sous une forme poétique : on oublie toujours de réfléchir au fait que si au contact des Barbares les Romains ont dû changer, les Barbares ont quant à eux subi des mutations encore plus profondes. De ce double processus est née l'Europe.

Mais quels points de repère les auteurs antiques (ils appartiennent à l'aire culturelle romaine, ne l'oublions pas...) nous fournissent-ils ? Il nous faut pour le dire consulter brièvement César et Tacite (qui s'est largement documenté chez Pline), et citer le nom d'Ammien Marcellin. Malheureusement, si César et Tacite n'écrivent qu'à un siècle de distance (I^{er} siècle av. J. -C. et I^{er} siècle ap. J.-C.), le témoignage d'Ammien Marcellin date de la fin du IV^e siècle ap. J. -C. (d'autres écrivains – tels Orose, Salvien, Hydace, Sidoine Apollinaire – nous parlent des Barbares, mais leurs témoignages sont postérieurs à celui d'Ammien). Or, c'est entre les I^{er} et IV^e siècles ap. J.-C. que les changements ont dû être les plus intenses chez les Barbares, et nous avons très peu de renseignements sur cette période. Il nous faudra cependant nous accommoder de cette inégale dispersion des sources. Commençons par César.

Bien que la rédaction de *La Guerre des Gaules* procède de l'intention d'édifier l'opinion romaine – nous dirions qu'elle répond en grande partie à des préoccupations de politique intérieure – et contienne surtout des indications d'ordre militaire, César nous livre à plusieurs reprises des renseignements sur le fonctionnement interne des peuples qu'il combattit ou dont il enrôla des contingents dans ses propres armées (car contrairement, là encore, à l'image d'Épinal, les soldats qui ont conquis les Gaules n'étaient point tous des Italiens). Ces peuples sont certainement en bien des points différents de ceux qui avaient quitté la Scandinavie, car de nombreux siècles avaient passé, et des contacts avec d'autres peuples "barbares" situés plus à l'est s'étaient développés, apportant leur lot d'inévitables transformations. Cependant les peuples décrits par César offrent encore bien des points de ressemblance avec ce que nous nommons des sociétés "primitives", même s'ils sont à cette époque rentrés dans l'Histoire, et commencent à subir l'influence de notre propre antiquité. Mais entre César et Tacite, l'Histoire s'accélère, et les contacts entre Romains et Barbares s'intensifient. Ces contacts concernent moins des races que des cultures encore largement distinctes. À la fin du I^{er} siècle de notre ère, dans *La Germanie*, Tacite nous montre qu'indubitablement, au contact des Romains, les Germains se sont déjà acculturés, ou ont "évolué", comme on le disait autrefois, en supposant que le sens – bénéfique – de l'Histoire devait mener les sociétés colonisées à nous ressembler toujours plus. En tout cas, comme tente de le montrer cette évocation, les sociétés germaniques ont alors commencé à se transformer : des institutions centralisées apparaissent, les divisions socio-économiques se précisent, l'esclavage s'accroît (les influences exercées sur les sociétés germaniques par la demande romaine en esclaves font irrésistiblement penser, comme le suggère Thompson, à la traite des Noirs organisée bien des siècles plus tard par les Arabes et les Européens, spécialement en Afrique occidentale. Comme on le sait, les esclaves étaient fournis aux négociants par les Africains eux-mêmes, ce qui déséquilibra ces sociétés dans la mesure où les guerres augmentèrent brusquement en fréquence et en étendue, puisque c'est d'elles que venaient les captifs vendus ensuite par leurs congénères), la capitalisation des richesses augmente, la propriété privée se développe, l'agriculture voisine avec l'élevage, les anciennes structures matrilineaires commencent à s'effriter sous la poussée du patriarcat. C'est à ces niveaux que l'Histoire s'est nouée, plus encore que sur les champs de bataille, et ces mutations importent plus que les commémorations de Vercingétorix et Alésia.

La lecture d'un ouvrage de Tacite, *La Vie d'Agricola*, où il dresse la biographie de son beau-père, nous apporte un autre type d'enseignement, non moins précieux. Dans un passage célèbre, l'auteur montre fort bien comment en "civilisant" les Barbares, les Romains les ont conduits à abandonner eux-mêmes ce qui faisait la spécificité de leur culture. La modernité de ce texte est puissamment suggestive, il vaut donc la peine de le relire (les Barbares dont il est question ici sont les Bretons, mais les observations qui suivent peuvent sans peine être extrapolées à d'autres peuples) : "... pour habituer par les jouissances à la paix et à la tranquillité des hommes disséminés, sauvages et par là même disposés à guerroyer, il [Agricola] exhortait les particuliers ; il aidait les collectivités à édifier des temples, forums, maisons, louant les gens empressés, gourmandant les nonchalants : ainsi l'émulation dans la recherche de la considération remplaçait la contrainte. De plus, il faisait instruire dans les arts libéraux les fils des chefs, et préférait les dons naturels des Bretons aux talents acquis des

Gaulois, si bien qu'après avoir naguère dédaigné la langue de Rome, ils se passionnaient pour son éloquence. On en vint même à priser notre costume et souvent à porter la toge ; peu à peu, on se laissa séduire par nos vices, par le goût des portiques, des bains raffinés ; dans leur inexpérience, ils appelaient civilisation ce qui contribuait à leur asservissement [c'est nous qui soulignons] (Tacite, *La Vie d'Agricola*, XXI, 1-3).

On rapprochera de ce texte sur les Bretons d'autres passages du même auteur tirés de *La Germanie* qui mentionnent d'autres procédés employés pour vaincre la résistance des populations autochtones, qui ne sont pas sans évoquer pour nous une histoire plus récente : "Si on encourage leur ivresse en leur donnant à boire autant qu'ils le désirent, on ne les vaincra pas moins aisément par les vices que par les armes" (*La Germanie*, XXII, 2) ; "Ils apprécient particulièrement les dons des nations voisines, envoyés par des particuliers mais aussi à titre officiel, chevaux d'élite, grandes armes, phalères et colliers : *aujourd'hui, nous leur avons appris à recevoir aussi de l'argent* [c'est nous qui soulignons]" (*ibid.*, XV, 3). Ce sont ces diverses méthodes, appliquées avec obstination et succès dans les parties de l'Empire situées hors de l'aire culturelle grecque, qui expliquent sa remarquable longévité, beaucoup plus que le glaive des légions : le colonisé – ou le dominé – ne l'est vraiment que lorsqu'il participe lui-même à sa propre acculturation ou aliénation. C'est pourquoi les royaumes barbares qui s'établirent plus tard en Europe reprirent à leur compte, aidés en cela par le christianisme, une grande partie de la culture antique. Malheureusement après Tacite et jusqu'à Ammien Marcellin, qui décrit surtout les diverses campagnes militaires, les sources sont très laconiques sur les Barbares : nous ne savons pratiquement rien sur l'évolution de leurs sociétés. Il est seulement certain que les peuples de la Germanie occidentale décrits par Tacite ne sont plus alors connus, au moins sous les noms qu'il leur avait attribués. Des migrations et des processus de fusion et de fission entre les ethnies au cours de cette période ont bouleversé la "carte" des implantations des Barbares, en même temps que ceux-ci servaient toujours plus nombreux dans les armées romaines. Au terme de cette période obscure, nous parvenons à un autre paysage, celui qui s'édifia après les grands déplacements de peuples qui ont abouti à l'installation des royaumes romano-barbares dans tout le vieil Empire d'Occident... et à l'époque à laquelle se situe l'intrigue de ce roman. (En ce qui concerne l'histoire spécifique du peuple Wisigoth, dont il est souvent question dans ce livre – *cf. supra*, p. 417-418.) Les peuples barbares vont peu à peu unir leur histoire à celle de l'Occident et les populations romanisées devront s'habituer à eux, comme en témoigne l'évolution de l'image qu'ils se font des Barbares du Nord. Dès le Haut-Empire, celle-ci est ambivalente : le Barbare est un être non civilisé, mais, selon les auteurs et les circonstances, c'est aussi le Bon Sauvage (on retrouve cette ambivalence chez les Européens vis-à-vis des populations d'Amérique et d'Afrique, signe de la difficulté pour une culture de faire face au problème de l'altérité). Au fur et à mesure que les Romains d'Occident comprennent que les Barbares sont là pour longtemps, les images positives ont tendance à prédominer sur les autres. *A contrario*, l'Empire d'Orient se considère comme le seul dépositaire de la romanité, et ses auteurs perpétuent les opinions défavorables aux Barbares. En somme, le Barbare est d'autant plus acceptable qu'on est obligé de composer avec lui et que celui-ci emprunte les traits culturels de la civilisation romaine en s'acculturant (sur les représentations des Barbares dans la littérature antique, *cf.* S. Teillet, *op. cit.*, p. 20-38, 101-105, 251-253, 260-265, et M.F. Baslez, "Le Péril barbare, une invention des Grecs ?" *L'Histoire*, 39, 1981, p. 36-44).

* Dans un réflexe de pudeur, les latinistes traduisent le plus souvent le terme *vagina* par matrice. En fait, celui-ci signifie gaine, fourreau, étui. En utilisant le terme français de vagin, nous pensons donc avoir donné une traduction plus fidèle... et moins pudibonde.

⁹ L'histoire de la Gaule au début du V^e siècle est fort complexe. Plusieurs pouvoirs et plusieurs peuples y exercent leurs influences souvent contradictoires en des périodes fréquemment confuses. On peut résumer la situation au moment de la chute de l'Empire d'Occident en disant que la Gaule est alors occupée par quatre peuples germaniques (*cf.* carte située en début de volume). Les Wisigoths occupent une partie de la Gaule méridionale : principalement

l'Aquitaine, mais aussi les régions limitrophes de la Loire, du cours du moyen Rhône, auxquelles il faut ajouter la Provence. Le royaume des Burgondes s'étend sur le cours supérieur du Rhône, le bassin de la Saône, la rive gauche du Rhône et les Alpes du nord de la Durance. Au Nord, les Francs, divisés en plusieurs petits royaumes (dont celui de Tournai, tenu par Childéric, mort en 482, auquel succède son fils Clovis), occupent les régions du nord de la Somme, la Rhénanie et le cours inférieur de la Moselle et de la Meuse. Les Alamans sont installés dans le Nord-Est, entre les Francs et les Burgondes. Il faut encore ajouter à cette mosaïque un territoire qui se réclame toujours de l'Empire, dirigé par Syagrius, haut fonctionnaire impérial. La capitale de cette enclave entre la Somme, la Meuse et la Loire est Soissons.

Tous ces peuples et territoires plus ou moins indépendants sont moins unis que divisés par des antagonismes politiques et religieux, des alliances diverses (cf. K. F. Werner, "Les origines", dans *Histoire de France*, dir. par J. Favier, tome I, Paris, Fayard, 1984, p. 284-310). Cette partie de l'intrigue concerne l'opposition existant entre les Wisigoths et les Francs de Childéric. Il faut savoir que tous ces peuples ont été à divers moments les alliés de ce qui restait du pouvoir romain, mais qu'il régnait entre eux, comme entre les Vandales et les Wisigoths, une solide inimitié. Rien n'est donc plus illusoire que le mythe de Barbares unis en un seul bloc décidant d'envahir l'Empire romain affaibli. C'est même pratiquement le contraire qui s'est produit : les divers peuples s'opposaient entre eux (les Romains les y aidaient bien, conscients que c'était là leur intérêt) et, majoritairement, cherchaient beaucoup moins à détruire l'Empire qu'à collaborer avec lui. Ajoutons que leur pénétration à l'intérieur de ses frontières n'eut rien d'un *Blietzkrieg*, puisqu'elle dura environ trois siècles : à peu près le même espace de temps qui sépare le lecteur de 1987 de la fin du règne de Louis XIV. Dans le même temps, le lecteur d'aujourd'hui doit à tout prix écarter de son esprit la vision traditionnelle que l'école lui a léguée de cette époque. Comme l'écrit K. F. Werner dans un ouvrage récent : "Le lecteur moderne est habitué, depuis Edward Gibbon et son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, à l'image d'un Empire romain s'écroulant sous les coups des Barbares sauvages et d'une civilisation antique affaiblie sous l'influence du christianisme. Il est ainsi convaincu d'avance du cauchemar que les contemporains de ces événements auraient vécu dans un décor de fin du monde, sans espoir de voir la culture humaine se relever de cette débâcle. Le lecteur doit mesurer l'abîme qui sépare cette image de l'idéologie des V^e-VI^e siècles (...). C'est un sentiment de victoire et de confiance dans la direction divine du monde qui domine donc chez ces hommes, malgré leurs peines et malgré le mal qu'ils voient autour d'eux (...). Il se trouve que cette vision-là était la seule qui comptait pour les contemporains et, qui plus est, pour les hommes de nombreux siècles à venir" (K. F. Werner, *op. cit.*, p. 24-25). Autre cliché qu'il convient de dissiper, celui de l'irréductible agressivité des Barbares. Bien sûr les migrations de ces peuples s'accompagnèrent de pillages et de dévastations. Mais les royaumes qu'ils établirent proclamèrent souvent leur allégeance à l'Empereur après la déposition du dernier souverain d'Occident. À la fin du V^e siècle, Théodoric, roi des Ostrogoths et maître de Rome et de l'Italie, lui écrit : "Je suis votre serviteur et votre fils (...) je règne en vous suivant, mon royaume est un morceau de l'Empire unique (...). *Plus nous réussissons à vous ressembler, et plus nous sommes en avance sur les autres nations* [c'est nous qui soulignons]. On ne peut plus s'écarter de la vénération affectueuse pour Rome à partir du moment où on s'est joint à Rome par l'unité du nom. Un Empire romain unique, voilà notre volonté, notre sentiment commun éternel" (cité par E.-F. Gautier, *Genséric, roi des Vandales*, Paris, Payot, 1932, p. 191). Quelques années plus tard, au début du VI^e siècle, Sigismond, roi des Burgondes, s'exprime sur le même ton : "Mes ancêtres ont toujours été dévoués à l'Empire ; rien ne les a plus honorés que les titres que leur a conférés votre Grandeur. Mon peuple vous appartient. Je vous obéis en même temps que je lui commande. Je ne suis que votre soldat. J'attends les ordres que vous daignerez me donner" (*ibid.*). Quant aux Francs, ils furent longtemps parmi les plus sûrs alliés de l'Empire : quand Childéric meurt, à la fin du V^e siècle, il se fait enterrer avec tous ses insignes de général romain... (Pour plus de détails sur les

Francs on pourra lire : L. C. Ferrer – P. Perrin, *Les Francs à l'origine de la France*, Paris, A. Colin, 1987 ; "Les Francs sont-ils nos ancêtres ?" les dossiers de *Histoire et archéologie*, 56, septembre 1981 ; E. James, *Les Origines de la France*, Paris, Errances, 1987.

¹⁰ La Toxandrie est la Belgique Seconde des Romains, qui correspond au centre de la Belgique actuelle. À propos du monologue d'Arnolf, on soulignera deux faits :

– L'importance de l'influence germanique dans les prénoms portés de nos jours : 21% de ces prénoms sont d'origine germaine, 26% sont latins, 19% grecs, 16% hébraïques, 6% celtes. Le mélange témoigne encore à l'heure actuelle de façon très significative du brassage des cultures qui se produit en Europe à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge.

– Les paroles adressées par Arnolf à Caius par lesquelles il le fait entrer sous sa protection sont fictives, mais les éléments qu'elles mettent en jeu sont réels, ainsi qu'en témoigne le passage que M. Ruche consacre à la recommandation d'homme à homme dans sa passionnante et récente étude sur les temps mérovingiens :

"Par cet attouchement des mains, le chef guerrier faisait passer dans l'autre comme un fluide magnétique d'origine sacrée, le *hail*. Rendu comme tabou, le vassal était désormais sous le pouvoir charismatique d'origine païenne du seigneur, le *mundeburdium*, le *mainbour*, véritable puissance à la fois possessive et protectrice. La notion de protection paternelle et de service filial est ici dépassée. Ce nouveau type de rapport, d'inférieur à supérieur, tire sa force d'une foi païenne en l'existence du monde qui est une sorte de double ambivalent d'un individu adulte et qui le rend puissant, fécondant, mais aussi destructeur. Le monde des mineurs, des femmes, des esclaves et des serviteurs est en même temps possédé par le père ou le chef. Ce dernier exerce alors par son *mainbour* une véritable structuration interne, une animation de ses vassaux" (M. Ruche, "La Vie privée dans le Haut Moyen Âge occidental", dans *Histoire de la vie privée*, sous la direction de G. Duby, tome I, Paris, Le Seuil, 1985, p. 415).

Il est vrai que la description des coutumes franques contenue dans ces lignes qui composent la dernière partie de ce roman s'appuie surtout sur des sources légèrement postérieures à l'époque à laquelle se situe l'intrigue (les dernières années du règne de Childéric, entre 465 et 481), car malheureusement nous ne possédons que très peu de renseignements directs sur la société franque du V^e siècle. Pour l'essentiel, la source que j'utiliserai ici est la loi salique, dont on peut raisonnablement supposer qu'elle "...nous offre l'image de la société franque au début du VI^e siècle" (C. Bayet, A. Kleinclausz, C. Pfister, *op. cit.*, p. 125). En effet, même si nous ne la connaissons que par des copies manuscrites du VIII^e siècle, nous savons que la première rédaction en fut faite entre 507 et 511, soit seulement une trentaine d'années après la mort de Childéric : il serait surprenant que durant ce laps de temps la société franque ait été complètement bouleversée. D'autant plus que l'analyse du contenu de cette loi montre qu'elle reflète un état encore profondément traditionnel, fort peu acculturé (au contraire des autres législations barbares datant à peu près de la même époque) par le contact avec Rome : "... Les influences romaines (hors du fait que la loi est écrite en latin) et chrétiennes y sont fort limitées. Il s'agit d'un droit profondément germanique (l'essentiel du vocabulaire technique n'a pas été traduit), très formaliste, attaché surtout à maintenir la paix civile ou à la rétablir par des procédures minutieuses, en dehors de toute intervention d'une administration ou d'une force publique ; mais il tient compte, dans une certaine mesure, de la place considérable que la royauté vient de conquérir" (L. Musset, *Les migrations barbares*, dans *Histoire de la France*, sous la direction de G. Duby, tome I, Paris, Larousse, 1970, p. 167).

¹¹ Ces paroles sont purement fictives. Elles tentent seulement de rendre compte, en en modifiant quelques détails pour les besoins de la narration, d'un des nombreux procédés dont on usait à cette époque pour tenter de remédier à la stérilité. La femme affligée de ce mal s'enduisait de miel après s'être dénudée. Le miel passait en effet pour calmer les appréhensions, et même donner quelque euphorie, ce qui aidait les partenaires à mieux accomplir l'acte sexuel. C'est ainsi qu'on offrait aux jeunes mariés une coupe d'hydromel pour les aider à entreprendre leurs rapports charnels. De cette croyance, à laquelle il faut adjoindre l'association entre la femme et la lune, vient l'expression encore actuelle de "lune de miel", qui sert à désigner la phase initiale

de l'union, marquée d'un caractère fusionnel et euphorique (cf. M. Rouche, *ibid.*, p. 465). Ne sourions d'ailleurs pas trop vite de la vertu aphrodisiaque prêtée au miel par nos ancêtres. On sait maintenant que les substances sucrées contribuent à l'euphorie affective : on a ainsi pu récemment prouver que les endomorphines dont la production accompagne l'état amoureux sont également sécrétées par l'absorption de chocolat... \

Mais revenons à notre femme menacée par la stérilité. Une fois enduite de miel, elle se roule sur un tas de blé dont on recueille les grains avant de les moudre pour confectionner la farine qui sera pétrie sur ses parties génitales. Une fois le pain obtenu, il sera mangé par le mari : le symbolisme de sa fabrication montre de façon suffisamment claire le résultat espéré (notons qu'en inversant le sens dans lequel on fait normalement tourner la meule on peut parvenir, si on le désire, à l'issue opposée, et rendre le partenaire impuissant). Citons aussi une autre technique, relativement plus simple : la femme introduit dans son vagin un poisson vivant, et l'y maintient jusqu'à ce qu'il meure. Après quoi il est cuit et mangé par son mari. Le sens du procédé est toujours le même : augmenter les capacités génératrices pour obtenir un rapport fécondant, accroître son caractère aphrodisiaque pour diminuer l'angoisse qui peut le faire échouer (ces exemples sont cités par M. Rouche, *ibid.*, p. 505). Ces "techniques" peuvent faire sourire, ce qui serait une réaction assez sotte dans la mesure où il convient avant tout de considérer le symbolisme dont elles sont chargées. Les hommes et les femmes de ce temps étaient affrontés à des forces inconnues et à des fléaux qu'ils s'efforçaient de maîtriser avec des moyens qui peuvent nous paraître, à tort, "infantiles" alors qu'ils procèdent seulement d'une logique différente, et de contraintes plus grandes. En tout cas, la nature des croyances religieuses des Francs du V^e siècle témoigne de leur inquiétude devant les forces naturelles, qu'ils essayent de se concilier. Grégoire de Tours, un évêque qui écrit au siècle suivant, déclare en effet : "... Il est avéré que cette génération d'hommes a toujours manifesté de la complaisance envers les cultes idolâtriques et n'a certainement pas reconnu Dieu. Ils se forgeaient des idoles empruntées aux forêts et aux eaux, au monde des oiseaux et des bêtes, ainsi qu'aux autres éléments, et ils étaient accoutumés à les honorer comme Dieu et à leur offrir des sacrifices" (Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, II, 10). Puis le christianisme vint. Sans doute le dieu des chrétiens ne fut-il d'abord considéré par les Francs que comme une divinité additionnelle à leur propre panthéon. Il est intéressant, à cet égard, de relire le récit de la conversion de Clovis. Ce roi, qui est encore païen, répond à sa femme Clotilde qui veut le convertir : "C'est par ordre de nos dieux que toutes choses sont créées et produites. Quant à votre dieu, il est manifeste qu'il ne peut rien et, qui plus est, il n'est pas prouvé qu'il appartienne à la race des dieux" (Grégoire de Tours, *op. cit.*, II, 29). Mais un peu plus tard, à Tolbiac, Clovis se trouve en difficulté devant les Alamans. Il s'adresse ainsi au dieu de son épouse : "J'ai invoqué mes dieux, mais comme j'en fais l'expérience, ils se sont abstenus de m'aider ; je crois donc qu'ils ne sont doués d'aucune puissance, eux qui ne viennent pas au secours de leurs serviteurs. C'est toi maintenant que j'invoque, c'est à toi que je désire croire pour que je sois arraché à mes adversaires" (*ibid.*, II, 30). On observera que Clovis – même s'il n'est pas certain de la nature divine du dieu des chrétiens – ne conçoit pas d'opposition exclusive entre les dieux païens et le dieu chrétien dans aucun de ces deux moments : que les dieux païens montrent leur force ou au contraire leur inefficacité, leur existence n'est pas niée, même lorsque Clovis se tourne vers le dieu chrétien, en principe unique. (Ces appartenances multiples évoquent de façon saisissante le cas des Africains d'aujourd'hui qui combinent sans trop de problèmes les croyances animistes et monothéistes). Clovis se convertit donc en 496. Ne croyons pas que, pour autant, tous les Francs deviennent chrétiens : les vieilles croyances païennes, contre lesquelles lutteront les conciles, vont perdurer pendant encore plusieurs siècles. Le christianisme ne transforma que très lentement ces mentalités et, même s'il demeura longtemps empreint d'une magie toute païenne, eut un effet libérateur, notamment en identifiant à Satan, être malfaisant mais unique et promis à la défaite, tout un ensemble de forces mauvaises et hétéroclites difficilement saisissables. Malheureusement, l'accent exagéré mis sur les notions

de péché et de damnation ne contribua que trop à instituer d'autres erreurs à la place des anciennes.